

THÈSE DE DOCTORAT

de l'Université de recherche Paris Sciences et Lettres
PSL Research University

Préparée à l'École des hautes études en sciences sociales

(In)soumissions en direct

Enquête sur la production d'une autorité "absolue" du chef de l'Etat dans la Russie contemporaine (1990-2018)

École doctorale n°286

ÉCOLE DOCTORALE DE L'EHESS

Spécialité : Sociologie

Soutenu par Aleksandr
LUTSENKO
le 20 décembre 2018

Dirigée par Cyril **LEMIEUX**

COMPOSITION DU JURY :

M^{me} Françoise DAUCÉ
Directrice d'études à l'EHESS,
Examinatrice

M^{me} Florence DELMOTTE
Professeure à l'université Saint-Louis
(Bruxelles), Examinatrice

M. Gilles FAVAREL-GARRIGUES
Directeur de recherche au CNRS -
CERI (Sciences Po), Rapporteur

M. Jean-Philippe HEURTIN
Professeur à l'Université de Strasbourg,
Rapporteur

M. Cyril LEMIEUX
Directeur d'études à l'EHESS,
Directeur de thèse

M. Louis QUÉRÉ
Directeur de recherche émérite au CNRS -
CEMS (EHESS-CNRS), Examinatrice

(In)soumissions en direct

Enquête sur la production d'une autorité "absolue" du chef de l'Etat dans la Russie contemporaine (1990-2018)

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à Cyril Lemieux pour avoir dirigé cette thèse avec beaucoup de patience et de rigueur. Je dois beaucoup à son enseignement. Son talent pédagogique et son dévouement au métier de sociologue, qu'il partageait généreusement, m'ont profondément marqué au cours de ces années et mon travail, je l'espère, porte son empreinte.

Ma gratitude se tourne ensuite vers tous les membres du LIER, laboratoire qui a constitué, pour moi, un lieu d'échanges stimulant. Je pense, en particulier, à Dominique Linhardt, Cédric Moreau de Bellaing, Jean-Philippe Heurtin et Bruno Karsenti pour leurs remarques sur mon travail et leur soutien.

Je remercie aussi l'équipe organisatrice du séminaire « Sociologie politique de la Russie contemporaine et de l'espace post-soviétique », et tout particulièrement Gilles Favarel-Garrigues et Françoise Daucé pour avoir pris le temps de discuter mon travail en cours de réalisation. Leurs remarques m'ont beaucoup aidé à avancer. Une dédicace spéciale revient à Françoise Daucé pour ses conseils et son aide lors de l'ouverture de mon terrain.

Le Centre d'Études Franco-Russes (CEFR) a également été pour moi un lieu d'échanges scientifiques dynamiques et de sociabilités conviviales. Ma gratitude va tout particulièrement à Larissa Zakharova et Pierre-Louis Six pour les discussions passionnantes que nous avons eu l'occasion d'avoir, et pour leur aide dans l'organisation de différents événements scientifiques.

N'étant pas francophone de naissance, certains chapitres de ma thèse ont bénéficié d'une relecture par des français natifs. Il va sans dire que leur travail aura permis d'améliorer ce texte. Je remercie ainsi personnellement Laure Sizaïre, Sylvia Chassaing, Antoine Nicolle, Maximilien Roca pour avoir pris le temps de se plonger dans l'univers des oligarques russes durant plusieurs heures.

Je suis reconnaissant à toutes les personnes qui m'ont ouvert les portes de leurs univers professionnels. Je pense, tout particulièrement, à Andreï Goryanov (service russe de la BBC), pour sa passion pour la sociologie et pour m'avoir mis en contact avec les acteurs clé de mon terrain.

Je remercie enfin mes parents pour leur soutien interminable et leurs encouragements chaleureux au cours de ces longues années de thèse. Et, Daria, pour la foi qu'elle a en moi et pour l'inspiration qu'elle me donne.

Table des matières

Remerciements	2
Introduction. Etudier la soumission “en train de se faire”	7
1. Comprendre l’émergence d’un pouvoir « absolu »	11
2. Aller au-delà des approches normative et stratégique	15
2.1. L’approche normative : une naturalisation de l’Etat	15
2.2. L’approche stratégique : le comportement des acteurs en tant que boîte noire.....	17
3. Au carrefour de la sociologie éliasiennne et de la sociologie pragmatique.....	21
3.1. Domination et changement des structures de la personnalité.....	21
3.2. Le pouvoir à l’épreuve et les épreuves du pouvoir.....	24
4. De la cour royale à Versailles aux plateaux de télévision à Moscou	26
4.1. Un terrain privilégié pour analyser la soumission « en train de se faire » : les interviews télévisées	27
4.2. Le cœur du mécanisme du pouvoir.....	29
4.3. Le déroulement de l’enquête	31
5. Annonce du plan.....	35
<i>Partie I. La soumission des magnats au pouvoir politique comme effet de la croyance dans un « pacte »</i>	40
Introduction	41
Chapitre 1. Comment faire des interviews télévisées un objet d’analyse sociologique	44
1. L’interview télévisée : une source d’information sur les épreuves opposant les élites? ...	44
2. L’interview télévisée comme épreuve en soi	52
3. Chercher la signification de l’action dans l’action-en-retour ?	57
Chapitre 2. Interpréter l’autocontrainte. Le « pacte » comme outil du raisonnement pratique des acteurs	68
1. L’entretien exégétique	68
2. De l’action à la règle : une hypothèse continuiste	74
2.1. Situation 1	75
2.2. Situation 2.....	76
2.3. Situation 3.....	79
2.4. La règle comme ce qui permet de qualifier l’action.....	80
3. L’explicitation de l’interdit.....	85
4. Les manifestations de l’interdit	89

Chapitre 3. La production de rapports dissymétriques entre le chef d'Etat et les magnats	110
1. Le contexte militaire des premières mentions du mot « pacte »	111
2. La légende sur le « pacte du barbecue »	115
3. Crime et châtement	120
4. Interdiction linguistique	122
5. Le spectacle du pouvoir	127
6. Une proposition « incorrigible » : l'inéluctabilité du châtement	134
7. Le pacte comme tabou	137
Chapitre 4. Respecter le pacte : une activité réflexive	140
1. Le caractère public des situations d'interview : une production interactionnelle	141
1.1. L'interview comme situation publique	141
1.2. L'explication de l'obéissance par les dispositions : un raisonnement pratique des acteurs	144
1.3. Que nous apprennent les situations moins publiques ?	150
1.4. Comment est produite la publicité des situations d'interview ?	159
2. Trois sources d'incertitude	165
2.1. Une première source d'incertitude : l'indisponibilité des appuis matériels	166
2.2. Une deuxième source d'incertitude : l'exigence de garder la face	170
2.3. Une troisième source d'incertitude : les niveaux de disgrâce et le droit inégal à critiquer	190
Conclusion	200
<i>Partie II. La soumission des magnats au pouvoir politique comme effet de l'organisation du travail journalistique</i>	201
Introduction	202
Chapitre 5. Les interviews télévisées comme dispositif de publicisation des rumeurs	205
1. De l'information comme réalité objective à l'information comme processus collectif	206
2. Le rôle des rumeurs dans le travail journalistique	212
3. L'interview comme dispositif de vérification des rumeurs	220
4. L'interview comme dispositif d'officialisation de rumeurs	227
5. L'interview comme dispositif de publicisation de rumeurs	231
5.1. Une communauté d'initiés	231
5.2. Commencer à devenir un initié	234
5.3. La publicisation de rumeurs	238
Chapitre 6. Le style Dozhd : objectif de dévoilement et tension interactionnelle	244
1. Style et cadre participatif	248
2. « Faire le show » : le cadre participatif des interviews sur Dozhd	250

2.1. Un journalisme de dévoilement.....	252
2.2. L'interview : un moyen de décrypter indirectement les relations économique-politiques	254
2.3. Dévoiler des relations domestiques « sous » les relations marchandes.....	258
3. Comment, à Dozhd, est défini pratiquement le rôle des interviewés	267
3.1. Les interviewés comme partenaires des journalistes	267
3.2. Les interviewés comme adversaires des journalistes	269
3.3. Exemple du traitement de réponses	271
4. Comment, à Dozhd, les journalistes essaient de faire parler les interviewés	280
4.1. Endormir la vigilance	281
4.2. Mettre la pression	288

Chapitre 7. Le style Russie 24 : entretenir un accès privilégié aux élites dirigeantes pour garder le leadership des reprises

1. L'impératif des reprises et l'interdépendance avec les agences de presse	301
1.1. La collaboration entre Russie 24 et les agences d'information	308
1.2. Une clientèle faite d'abord d'acteurs économiques.....	317
1.3. « Follow the money »	319
1.4. La « physicalisation » de l'activité économique	324
1.5. Le privilège exclusif accordé au discours et l'élimination du comportement non verbal	330
1.6. Malgré tout, la prise en compte du rôle du pacte.....	336
2. Les catégories pratiques des intervieweurs	341
2.1. Un impératif de nouveauté	341
2.2. Les rôles attribués aux interviewés.....	345
3. Produire des reprises grâce aux interviews.....	350
3.1. Anticiper les ruptures de coopération avec les personnalités interviewées.....	350
3.2. Relance de l'interviewé et pêche aux infos	355

Conclusion

Partie III. La soumission au pouvoir politique comme effet d'une nouvelle sensibilité au sein des élites économiques

Introduction

Chapitre 8. Renoncement à la politique et glamourisation des élites économiques

1. La naissance d'une nouvelle configuration entre pouvoir et médias et ses effets	371
1.1. L'impuissance d'Eltsine à contrôler son image publique.....	375
1.2. Une nouvelle configuration médias/pouvoir	378
1.3. Le président en grand homme dévoué au bien public	385
1.4. Le président en héros militaire	389

1.5. La lutte anti-oligarchique comme élément de la représentation publique du président	391
2. Le renoncement des oligarques à exercer un rôle politique et la resocialisation	
« glamour »	399
2.1. Travailler son style de vie, se resocialiser	406
2.2. Comment se resocialiser ?	413
3. La diffusion de la culture glamour dans la société	432
3.1. Télévision de divertissement et dépolitisation des oligarques	432
3.2. La glamourisation de Poutine	442
Chapitre 9. Des oligarques en quête d'authenticité	449
1. De nouvelles aspirations	450
1.1. La bienfaisance remplace l'indifférence	452
1.2. Comment expliquer les nouvelles aspirations de l'élite économique ?	454
1.3. Souci d'authenticité et expression du moi	465
2. Dozhd : un laboratoire d'expression de l'authenticité	470
2.1. Du glamour à la quête d'authenticité	471
2.2. La télévision publique comme figure repoussoir	474
2.3. Construire un contre-modèle	481
3. L'émission « Hard Day's Night » : l'humanisation des invités	497
3.1. Une émission « décontractée »	497
3.2. Une équipe d'interviewers « égalitaire »	502
3.3. Des questions venues d'horizons différents	504
4. Russie 24 : la résistance à « l'humanisation » des invités	512
4.1. Une chaîne en marge	512
4.2. Un dispositif de communication intra-élitare	515
4.3. Un style télévisuel dépendant de la communication intra-élitare	525
4.4. Un style d'interview qui n'humanise pas l'interviewé	532
Conclusion	546
Conclusion générale. Quel avenir politique pour la Russie ?	550
Bibliographie	555
Sources	567
Annexe 1. Liste des entretiens réalisés	571

Introduction

Etudier la soumission “en train de se faire”

Le 12 février 2012, les téléspectateurs qui regardaient le journal télévisé du soir sur la chaîne publique 1TV ont pu découvrir un sujet consacré au projet d'impôt sur les produits de luxe. Ce projet avait été annoncé par Vladimir Poutine, alors premier ministre, lors de la réunion de l'Union russe des industriels et entrepreneurs – que les russes appellent couramment le « syndicat des oligarques ». Les téléspectateurs ont même eu droit à deux extraits vidéo de cette rencontre. Dans le premier, diffusé immédiatement après que le présentateur du journal ait décrit en quoi consistait ce nouveau projet fiscal, nous voyons Vladimir Poutine qui, sur une estrade, en justifie le principe et la nécessité. Mais c'est le second extrait, surtout, qui nous intéressera ici. Car la réunion ne se limitait pas à la discussion du projet d'impôt sur les produits de luxe : elle comportait de nombreuses autres interventions. Ainsi dans le second extrait, diffusé après celui où Poutine s'exprime, apparaît Viktor Filippovitch Rachnikov, président du conseil d'administration de l'entreprise métallurgique MMK¹. Il est lui aussi sur l'estrade, devant le micro, et vient visiblement de terminer son allocution. A ses côtés, on aperçoit le premier ministre Poutine et la direction de l'URIE au grand complet. Poutine s'adresse alors au magnat qui vient de finir son intervention : « Victor Filippovitch, et quel est votre sentiment par rapport à l'impôt sur les produits de luxe ? ». L'industriel aux cheveux blancs, du haut de ses 60 ans passés, hésite sur la réponse. Un silence s'instaure dans la salle. Rachnikov, dont le visage est capté en gros plan par la caméra, baisse les yeux (en dessous de la vidéo disponible sur Youtube, nous pouvons lire les commentaires suivants des internautes : « il a perdu la parole ! », « il a failli avaler sa langue ! »). Entretemps, dans la salle on entend des premiers rires, d'abord timides. Finalement, le magnat ouvre la bouche et prononce en bredouillant : « Vladimir Vladimirovitch, vous venez de l'annoncer [pause] ... il faut maintenant [pause] ... le digérer, le réfléchir ». Cette fois-ci, les rires fusent dans la salle. La caméra fait un gros plan sur le premier ministre Poutine : il rit avec tout le monde. Le magnat, gêné mais en même temps visiblement content de mettre en joie à la fois la salle et le premier ministre, continue : « si ce temps est venu ... ». La salle hurle de rire. « Bonne réponse » - commente Poutine qui continue à rire. Une nouvelle vague de rires emplit la salle.

Voici maintenant une seconde scène relatée aux internautes par certains sites d'information le 24 décembre 2015, jour de la rencontre annuelle entre Vladimir Poutine et les représentants du

¹ Le Combinat métallurgique de Magnitogorsk.

monde industriel russe. Ces médias rapportent le contenu de l'intervention de Poutine, laquelle s'est focalisée sur les difficultés rencontrées par les entreprises russes suite aux sanctions économiques prises par les Etats-Unis et l'Union européenne dans le cadre du conflit russo-ukrainien. Mais au passage, ils attirent aussi l'attention des internautes sur un petit épisode survenu avant que ne débute la rencontre. Donnons la parole au journaliste de RBC qui était présent dans la salle :

La rencontre avec les représentants du monde des affaires avait été planifiée pour 18h, mais le chef de l'Etat a obligé les entrepreneurs à l'attendre (ceux qui étaient arrivés à l'heure ont dû patienter environ 2 heures). Avant l'arrivée de Poutine, les hommes d'affaires et les fonctionnaires, qui participaient à la rencontre, se tenaient debout autour d'une grande table ronde, derrière leurs chaises respectives. Ils restaient debout, pour la plupart silencieux, chacun devant sa place, et personne n'osait s'asseoir. Le correspondant de RBC a demandé à ces entrepreneurs silencieux la raison pour laquelle ils ne s'asseyaient pas. « Ah bon, on a le droit de s'asseoir ? » a demandé le président du conseil d'administration du combinat métallurgique Novolipetskiy [NLMK] Vladimir Lisine. Lisine a alors osé s'asseoir et les entrepreneurs ont, pour la première fois, éclaté de rire. « Regardez, Lisine s'est assis ! » s'est exclamé quelqu'un. Le chef du NLMK a paru gêné, il s'est levé promptement et est allé saluer Vladimir Evtouchenkov [le chef du holding AFK Sistema]. Quelques minutes plus tard Poutine entrait dans la salle².

Le journaliste du grand quotidien national Kommersant décrit à son tour, sous un angle quelque peu différent, la même saynète : « Voilà plus d'une demi-heure qu'on attendait. J'ai remarqué que Vladimir Potanine [le chef du groupe Interros] a tout à coup perdu son sérieux. « Regardez, s'est-il exclamé, Lisine s'est assis ! » C'était vrai : Vladimir Lisine se sentant fatigué, s'était assis sur un bout de chaise. « Volodia, on s'inquiète pour toi ! » lui a lancé Potanine. Il a continué en s'adressant à Mikhaïl Prokhorov [le chef du groupe Onexim] : « Imagine les titres de une demain : 'Vladimir Lisine s'est assis' ! »³. Il faut ici préciser que le verbe russe *sadit'sa*, qui se traduit en français par « s'asseoir », a aussi un autre sens : « aller en prison ». Le jeu de mots renvoie donc, quoique d'une manière ironique, à la perspective d'une sanction négative pour l'impiété commise par Lisine consistant à s'être assis sans y être autorisé. A la suite de cet épisode, la vacillation des

² Mikhail Rubin, « Putin pohvalil milliarderov za pravil'noe povedenie v krizis », *RBC*, 24/12/2015 (<http://www.rbc.ru/politics/24/12/2015/567c297f9a7947edaa0d35d0>)

³ Andrei Kolesnikov, « Krug poznaets'a v bede », *Kommersant*, 24/12/2015 (<https://www.kommersant.ru/doc/2884690>)

magnats, causée par l'attente interminable et la fatigue de se tenir si longtemps debout, et leur peur de s'asseoir ont été avidement discutées sur les réseaux sociaux. Sur sa page Facebook un journaliste a commenté le comportement des industriels en recourant à cette formule sarcastique : «Eh bien, les gars, nos élites sont vraiment au poil !». Un des utilisateurs a commenté l'article paru dans le journal *Kommersant* que nous venons de citer de la manière suivante : « les serfs devant leur Monsieur ».

Revenons 10 ans en arrière. En 2002, à New York, sort un livre écrit par un journaliste américain qui vient de revenir de Russie après y avoir travaillé pendant 6 ans en tant que chef du bureau moscovite du *Washington Post*. Ce livre, dans lequel il décrit son expérience moscovite de la deuxième moitié des années 1990, s'intitule *The Oligarchs*. Il débute ainsi :

This book is a chronicle of six men who helped lead Russia in one of the grandest, most arduous experiments ever attempted: to transform a vast country, in the grip of failed socialism, into an economy of free market capitalism. [...] These six men became leaders of the new Russia, architects and apostles of a new order. By the end of the 1990s, they had tasted enormous political power or sizable wealth or both. Although their stories are different, the threads running through them are similar: they amassed and lost fortunes, took over the crown jewels of Russian industry, commanded private armies, played kingmaker in elections, and ruled the country and its citadel of finance, Moscow. They bought up the Russian mass media, especially television, and they seized not only factories but also the assets of the state itself, including the budget, the law enforcement system, and the Kremlin leadership⁴.

La publication de ce livre aux États-Unis marque la diffusion internationale du terme « oligarque » qui était, depuis quelques années déjà, largement employé en Russie. Il est aujourd'hui bien difficile de savoir qui a été à l'origine de l'application de cette notion aristotélicienne au contexte politique contemporain russe⁵. Mais le fait est qu'elle y a proliféré rapidement. Sans doute, le succès du terme doit-il au fait qu'en même temps qu'il désigne les représentants du monde des affaires russe, il met l'accent sur l'influence politique nouvelle dont ils sont réputés disposer. Le pouvoir attribué aux oligarques se base sur une série de représentations qui portent sur certains

⁴ David E. Hoffman, *The Oligarchs: Wealth And Power In The New Russia*, New York, PublicAffairs, 2002, p. 3.

⁵ Différentes versions existent. La journaliste Olga Romanova pointe le journaliste du magazine *Expert* Alexander Privalov qui selon elle a mis le mot à l'honneur. Elle mentionne pourtant que l'homme politique Boris Nemtsov revendique lui aussi la qualité d'inventeur de ce terme (*Vedomosti*, 29/01/2002). Un autre journaliste attribue la paternité du terme au magnat Boris Berezovskiy. Il souligne aussi que l'écrivain Alexander Solzhenitsine écrivait en novembre 1996 sur « l'ordre oligarchique » en Russie (*Moskovskiy Komsomolets*, 27/07/2015).

événements clés de l'histoire politique de la Russie de la deuxième moitié des années 1990. En premier lieu, il y a la croyance dans le rôle crucial joué par les oligarques dans la réélection du président Boris Eltsine en 1996. Il est courant de supposer qu'à la veille de ces élections Eltsine n'avait que très peu de chances de les gagner. Sa victoire inattendue est attribuée au soutien des oligarques qui ont réussi à mettre fin aux conflits corporatifs, à se réunir et à déployer des ressources financières et médiatiques importantes en faveur d'Eltsine⁶. En second lieu, il est tout aussi courant de croire qu'en récompense de leur soutien, les oligarques ont obtenu des parts importantes de la propriété de l'Etat. Le plus souvent dans ce contexte les analystes citent la fameuse procédure « loans-for-shares », qui officiellement a été présentée comme un moyen d'abonder le budget de l'Etat mais qui s'est avérée aussi une forme de privatisation cachée au profit d'un groupe restreint d'acteurs⁷. Selon l'interprétation commune, une autre forme de récompense aurait été l'entrée effective de certains magnats dans les structures de pouvoir⁸ : Vladimir Potanine est ainsi devenu vice-premier ministre, tandis que Boris Berezovskiï était nommé numéro deux du Conseil national de sécurité. Même si peu après ces magnats ont quitté ces postes, il est apparu que désormais les oligarques pouvaient prétendre exercer une influence politique directe. Les analystes en voient une preuve dans le rôle crucial qu'ont joué les oligarques dans la destitution du gouvernement de Tchernomyrdine en 1997 et dans celui de Primakov en 1999. En 1999 un chercheur russe pouvait ainsi écrire :

Le terme « oligarchie » est entré dans le vocabulaire pour rendre compte de la situation politique en Russie à la fin des années 1990. L'oligarchie est évoquée en qualité de participant nécessaire de presque tous les événements politiques clés, qu'il s'agisse de la

⁶ Olga Krichtanovskaïa, *Anatomija rossijskoj eliti*, Moskva, Zakharov, 2004.

⁷ En effet, comme l'a décrit un chercheur russe en 1997 : « ces opérations visaient à remplir les caisses de l'Etat grâce aux entreprises dont il avait la propriété : les banques consentaient des prêts d'un an au gouvernement en échange de prises de participation dans les grandes sociétés pétrolières ou minières qui lui appartenaient. Il s'agissait en fait de privatisations déguisées puisque les banques n'escomptaient pas un remboursement rapide et estimaient en conséquence que le gouvernement ne pourrait exiger la restitution de son bien. La procédure des enchères, qui avait été élaborée par Tchoubaïev lorsqu'il dirigeait le comité d'Etat en charge des privatisations, fut amendée de telle sorte que les indésirables furent exclus de la compétition » A. Fadine, « L'oligarchie à visage découvert », *Problèmes politiques et sociaux*, 1997, n° 789, p. 48. Hilary Appel émet une idée assez proche : « While the shares only served as collateral (and thus no transfer of ownership needed to occur), the government never planned to repay the loans in order to regain ownership of the shares. [...] In one assessment by the World Bank, the loan-for-shares program, "allow[ed] almost unconditional ownership of shares after the expiration of the loan repayment period, "thereby "inefficiently transferr[ing] majority ownership rights over the crown jewels of Russian industry to an exclusive group of state-favored banks.» Hilary Appel, *A new capitalist order: privatization & ideology in Russia & Eastern Europe*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2004, p. 96.

⁸ Ce point de vue a été exprimé, par exemple, par Andreï Fadine qui a écrit : « mais une fois Eltsine triomphalement réélu, les "Sept grands" obtinrent une autre récompense : la nomination de Vladimir Potanine aux fonctions de premier vice-Premier ministre. Piotr Aven, président d'Alphabank, a déclaré que Potanine avait été choisi d'un commun accord par les banquiers les plus influents » A. Fadine, « L'oligarchie à visage découvert », art cit, p. 48.

démission [du premier ministre] Tchernomyrdine, du fonctionnement du gouvernement de Kirienko, des grèves de mineurs ou des perspectives de participation aux élections présidentielles de 2000 de Boris Eltsine. Le mot « oligarchie » commence à supplanter celui de « nomenclatura » qui au début, par habitude, était encore utilisé pour désigner le groupe social au pouvoir. (..) En règle générale, on désigne par « oligarchie » un groupe étroit de dirigeants des plus grandes structures financières et industrielles du pays qui disposent de liens proches avec le pouvoir politique. Parfois même ce groupe est présenté comme la « nouveau propriétaire » de l'Etat russe⁹.

Ni simples leaders d'industrie, ni hommes politiques au sens classique du terme, la sphère d'influence des oligarques est difficilement contournable et semble même à beaucoup d'observateurs illimitée.

1. Comprendre l'émergence d'un pouvoir « absolu »

Lire ces descriptions qui attribuent aux oligarques russes du tournant des années 2000 une puissance politique déterminante, ne peut manquer de provoquer un certain étonnement pour qui garde en tête les deux scènes que nous avons présentées en débutant, où le comportement que manifestent les leaders de l'industrie russe par rapport au président Poutine au tournant des années 2010, semble particulièrement docile et soumis. Certes, Victor Filippovitch Rachnikov n'a jamais fait partie du noyau dur de ceux qu'on appelait les « oligarques » – ce noyau dur qu'on désignait vers la fin des années 1990 par le mot de *semibankirchina*¹⁰. Néanmoins, il s'agit de quelqu'un qui a réussi à conserver le contrôle sur des entreprises métallurgiques tout au long des années 1990 (ces années que les russes appellent les années « folles ») et qui est, au moment où la scène que nous avons rapportée, se déroule, l'une des personnes les plus riches du pays (classée 9^{ième} en 2010¹¹). Il est d'autant plus étonnant de le voir se conduire, en la circonstance, comme une sorte de bouffon du roi qui par sa confusion visible devant l'autorité du chef met en scène sa petitesse

⁹ Alexej Zoudine, « Oligarkhija kak politicheskaja problema rossijskogo postkommunizma [Oligarchie comme problème politique du postcommunisme russe] », *Obchestvennija nauki i sovremennost'*, 1999, n° 1, p. 45.

¹⁰ Cette désignation est apparue en 1996 après la victoire d'Eltsine. Le mot *semibankirchina* (les sept banquiers) est formé par analogie avec le terme historique *semiboyarchina* (les sept boyards), une période du XVII^e siècle où un groupe de boyards a gouverné le pays en l'absence de monarque. Le terme désigne le groupe des 10-15 magnats les plus visibles, parmi lesquels Boris Berezovski, Vladimir Gousinski, Mikhail Khodorkovski, Mikhail Fridman, Vladimir Potanine, Alexander Smolenski et Vladimir Vinogradov. Plus tard, au tournant des années 2000, apparaîtront des nouvelles personnalités qui s'ajouteront à la liste de sept banquiers, parmi lesquelles notamment Oleg Deripaska, Roman Abramovitch, Mikhail Prokhorov.

¹¹ Classement Forbes Russia 2010 (<http://www.forbes.ru/rating/100-bogateishih-biznesmenov-rossii/2010>)

et sa position profondément subordonnée en faisant rire le public à ses dépens. Il est tout aussi surprenant de voir d'éminents industriels vaciller de fatigue debout derrière leurs chaises sans oser s'asseoir tant que le Président ne serait pas arrivé. Vladimir Potanine et Mikhaïl Prokhorov, les deux rigolards qui se sont moqués ce jour-là de Vladimir Lisine – ne sont pourtant pas rien : ils avaient fait partie, dans les années 1990, de la fameuse « semibankirchina ». A travers leurs blagues (« Volodia, on s'inquiète pour toi ! »), ils n'en manifestent que plus nettement combien, depuis cette époque, leur position, et celle plus généralement des magnats, a changé par rapport au chef de l'Etat. Le changement en question ne consiste pas seulement en ce que les membres des élites économiques ont désormais peur d'être punis. Une transformation plus importante encore tient au fait qu'ils semblent dorénavant considéré que manifester un manque de respect et d'obéissance à l'égard de la figure du Président est une bonne raison d'être « envoyé en prison », réellement ou métaphoriquement. La confusion et l'indétermination autour de leur droit de s'asseoir témoigne à cet égard que s'ils ne savent pas très précisément comment se conduire devant le Président (attendu qu'il n'existe aucune réglementation protocolaire explicite pour leur indiquer le « bon » comportement), ils ressentent en même temps que la personne du Président doit être traitée avec la plus grande déférence.

Il va sans dire que de nombreux analystes et observateurs ont tenté de comprendre comment et pourquoi les rapports de forces entre les leaders politiques et les magnats économiques se sont ainsi renversés au cours des années 2000. Voici une représentation typique de cette transformation:

Mais à mesure que l'Etat russe dans les années 2000 reconstituait le potentiel administratif perdu, de tels phénomènes [« l'accaparement de l'Etat » par les oligarques] ont été, soit repoussés en marge du processus politique, soit intégrés dans le nouveau milieu institutionnel. Ainsi les oligarques ont perdu le contrôle sur l'agenda de l'Etat et ont été contraints à occuper une position strictement subordonnée dans le cadre du nouveau corporatisme étatique¹².

Néanmoins, ce que nous pouvons observer dans les scènes que nous avons relatées en commençant va bien au-delà de ce qu'on désigne en général par le mot « subordination ». On rencontre ici autre

¹² Vladimir Gelman, *Iz ognja da v polymja: rossijskaja politika posle SSSR [Tomber de Charybde en Scylla : la politique russe après l'URSS]*, Sankt-Peterburg, BHV-Peterburg, 2013, p. 33. Myriam Désert établit un diagnostic assez proche : « Ce rapport de forces [la vulnérabilité légale des entrepreneurs et leur dépendance de la grâce des fonctionnaires], devenu une évidence, suscite d'ailleurs une inversion de la modélisation du rapport entre acteurs économiques et bureaucrates. Alors qu'à la fin des années 1990 le discours dominant était celui de la "privatisation de l'Etat" par les oligarques, beaucoup d'analystes défendent aujourd'hui l'idée que les oligarques ont été construits par la bureaucratie qui s'est ainsi dotée à la fois de "vaches à lait" et de boucs émissaires » (Myriam Désert, « Les entrepreneurs et la régulation économique » dans *La Russie contemporaine*, Paris, Fayard, 2010, p. 261.)

chose qu'une simple subordination au sens économique ou politique – qui, par exemple, rendrait les industriels dépendants pour leurs activités économiques de l'approbation des structures étatiques, à la différence de la situation qui prévalait dans les années 1990 quand ils pouvaient façonner les décisions des dirigeants politiques. Ce nouveau type de relations peut être mieux rendu, nous semble-t-il, par des verbes comme « se soumettre », « s'aplatir », « se coucher », « s'humilier ». Il repose sur le principe de statuts non pas seulement subordonnés fonctionnellement l'un à l'autre mais conçus comme fortement asymétriques quasiment « par nature » entre, d'une part, la personne « sacrée » du dirigeant politique et d'autre part, celles, « profane », des magnats économiques – une forme d'asymétrie naturalisée qui peut faire songer à celle observable dans les sociétés d'ordre d'Ancien régime. A titre d'illustration de cette conception forte de l'asymétrie, on peut citer le passage suivant issu d'un compte-rendu journalistique portant sur le forum d'investissement « Russia Calling » d'octobre 2011 visité par Poutine. En se servant de la rupture de cadre provoquée par un investisseur étranger, la journaliste russe y dénonce et ridiculise la manière de traiter Vladimir Poutine manifestée par différents membres de l'establishment russe, y compris, avant tout, par l'élite économique.

Il était 14h20. Galant et ponctuel comme un roi, Vladimir Poutine était en retard de seulement 3 heures. Il est entré dans la salle mine de rien. Il semblait au contraire que tous dans la salle devaient s'excuser du fait qu'il ait dû venir aussi tôt. Après l'allocution de Poutine on pouvait poser des questions, mais on pouvait très bien ne pas le faire. Poutine est le champion des réponses évasives. Mais ce qui est significatif, c'est que les questions difficiles n'étaient posées que par les étrangers (et tous ces audacieux sont encore vivants, la terre ne s'est pas entrouverte sous leurs pieds). [...] Une des dernières questions a aussi été posée par un étranger : « je suis allemand, investisseur étranger. Je suis un investisseur intelligent. Et j'aurais pu apporter de l'argent dans votre pays. Mais même pour de simples médicaments, les moins chers, ceux qui coutent 15 euros, je demande à me les faire apporter d'Allemagne, même s'il y a un analogue en Russie, puisque je ne fais pas confiance à vos pharmacies. Le niveau de la corruption augmente. Quels signaux pouvez-vous me donner pour que je puisse vous faire confiance ? ». Mais le plus important a été la réaction du ressortissant étranger à sa question restée, hélas, sans réponse. Car celui-ci en est venu alors à toucher le sujet délicat pour les Russes : celui des « personnes augustes VS la dignité humaine ». [Après la réponse de Poutine, qui a toujours tendance à répondre aux questions difficiles par une plaisanterie] l'étranger s'est en effet adressé dans ces termes au

premier ministre : « Je voudrais vous demander de répondre à cette question d'un ton sérieux, je n'aime pas quand on se moque de moi ! »¹³

Ce passage nous présente nombre d'éléments qui caractérisent l'attitude des membres de l'establishment russe (y compris et surtout des magnats) par rapport au chef politique. Parmi ceux-ci : l'attente soumise du premier ministre en retard de quelques heures sans oser le reprendre sur sa conduite à son arrivée, la peur de lui poser des questions difficiles (seuls les étrangers en posent), le fait de ne pas oser rabrouer le premier ministre lorsqu'il esquivé les questions importantes et se moque de la personne qui les pose¹⁴. Les termes que choisit la journaliste - « roi », « personne auguste » - même s'ils sont employés dans un esprit sarcastique, montrent bien le cadre de référence choisi pour rendre compte de ce comportement. Poutine se conduit comme un monarque absolu. Pis que cela, il est traité comme un monarque absolu. Or cette attitude déférente est nouvelle. Elle ne s'observait ni dans les années 1990 (non pas, bien évidemment, que les oligarques pouvaient injurier publiquement Eltsine mais les rapports avec lui étaient beaucoup plus égalitaires), ni même au début du règne de Poutine lorsque les magnats reconnaissaient l'autorité du président mais sans encore se voir à travers ses yeux comme des personnages comiques.

La problématique de la présente recherche peut finalement se formuler de la manière suivante : alors que les magnats russes étaient réputés dans les années 1990 faire jeu égal avec le pouvoir politique, sinon même le dominer, comment se fait-il qu'à un moment donné ils ont commencé à traiter le chef de l'Etat d'une manière qui n'est pas sans rappeler celle que manifestent les sujets par rapport au monarque dans les sociétés d'ordre ? En d'autres termes : alors qu'une certaine forme sinon d'égalité statutaire, du moins de réduction des différences statutaires pouvait prévaloir au cours des années 1990 entre les membres des élites économiques et les sommets de l'Etat russe, comment se fait-il que l'on puisse parler aujourd'hui d'un rapport de « soumission » des premiers vis-à-vis du leader des seconds – en entendant le terme au sens fort, c'est-à-dire, bien au-delà d'un simple rapport de subordination fonctionnelle, comme un rapport qui présuppose la reconnaissance et l'acceptation d'une forte asymétrie des rangs statutaires ?

¹³ Bozhena Rynska, « Gadami budem? », *Gazeta.ru*, 11/10/2011 (<https://www.gazeta.ru/lifestyle/bozhena/3797074.shtml>)

¹⁴ A partir du début des années 2010, ce type de moquerie à l'égard des magnats est devenu monnaie courante, de sorte que ces derniers se sont peu à peu habitués à être l'objet de railleries et de plaisanteries de toutes sortes. On se souvient, à ce sujet, des deux scènes que nous avons rapportées en commençant : les rires provoqués par le comportement comique de Victor Filippovitch Rachnikov qui bafouille en répondant à la question du Président, ou par celui de Vladimir Sergeevitch Lisine qui se lève hâtivement après une remontrance humoristique de son collègue Potanine.

2. Aller au-delà des approches normative et stratégique

Pour répondre à la problématique que nous venons de formuler, il est évidemment nécessaire de commencer par se tourner vers la littérature consacrée à la transformation des rapports de force entre l'Etat russe et les magnats, qui s'est opérée avec l'arrivée de Poutine. Cette littérature est à vrai dire très abondante. On peut y repérer grosso modo deux grandes approches qui, précisons-le, ne sont pas mutuellement exclusives, certains auteurs réussissant à les combiner. La première voit dans la transformation des rapports de force entre le pouvoir politique central et les élites économiques un processus quasi-naturel de restauration de l'Etat. La seconde met l'accent sur les luttes concurrentielles entre les élites et les ressources qu'elles engagent dans ces luttes. Nous désignerons respectivement ces deux approches « normative » et « stratégique ».

2.1. L'approche normative : une naturalisation de l'Etat

L'approche « normative » met l'accent sur la naturalité de la domination étatique. Pour les chercheurs qui s'inscrivent, d'une manière ou d'une autre, dans cette démarche, la présidence d'Eltsine peut être caractérisée comme une période anarchique, avec un Etat dysfonctionnel et des rapports de pouvoir « inversés ». Cette vision se traduit dans les termes mêmes qu'emploient les partisans de cette approche, qui parlent de la « privatisation de l'Etat » ou encore de « l'Etat capturé par les oligarques ». Comme le notent Philip Hanson et Elizabeth Teague, « the dominant paradigm in analyses of Russian development was one of state assets ruthlessly plundered by a tiny, grasping elite of business 'oligarchs' who had 'captured' the state and taken over its functions »¹⁵. L'arrivée de Poutine est alors présentée comme le retour à une normalité, à savoir la restauration d'un Etat fort qui n'aurait jamais dû perdre son autonomie vis-à-vis de la sphère économique. Richard Sakwa écrit, par exemple : « Putin put an end to the anarchy and the state capture of the Yel'tsin years »¹⁶. Le refrènement des oligarques devient l'élément central de ce processus de reconstruction de l'Etat centralisé. Oxana Gaman-Golutvina écrit, par exemple : « the privatisation of power by the oligarchs under Yel'tsin left Russia weakened, and Putin *had no other choice* than to restore state power. [...] Putin's efforts to de-privatise state power were inevitably linked to curbing the power of the economic and regional elites, who had been able to increase

¹⁵ Philip Hanson et Elizabeth Teague, « Big Business and the State in Russia », *Europe-Asia Studies*, 2005, vol. 57, n° 5, p. 662.

¹⁶ Richard Sakwa, « Putin's Leadership: Character and Consequences », *Europe-Asia Studies*, 2008, vol. 60, n° 6, p. 886.

their sphere of influence under Yel'tsin at the expense of federal political power »¹⁷. Néanmoins, en décrivant ce processus, et parce qu'ils mettent beaucoup d'insistance sur le caractère « pathologique » de la situation des années 1990 ainsi que sur le caractère quasi-naturel de la restauration de l'Etat, les partisans de cette approche passent le plus souvent à côté de l'analyse des actions du groupe victime de la transformation : les oligarques. En lisant certains travaux qui admettent implicitement cette approche nous pouvons ainsi avoir l'impression que l'Etat ne rencontre jamais aucune résistance dans sa reconquête du pouvoir politique et des actifs économiques et médiatiques. Voici, par exemple, comment Kiria et Degtereva décrivent le processus de nationalisation des médias qui a eu lieu au début des années 2000 : « When V. Putin took power on the verge of 2000s, Russian governmental policy in media sphere and in business in whole rapidly changed. The state began to redeem the media power once given to oligarchs back in its own hands. All the companies not acting loyally towards the current power were abolished or were imposed to change owners for more obedient ones »¹⁸. En outre, lorsque sont évoqués les événements dans lesquels l'Etat a fait recours à la violence (comme dans le cas de l'accaparement de chaînes de télévision NTV et ORT contrôlées par Goussinkiy et Berezovskiy ou dans celui de la prise de contrôle de la compagnie pétrolière UKOS), les auteurs qui réfléchissent dans le cadre de l'approche normative ont tendance à normaliser ces situations, en blâmant les acteurs économiques qui s'étaient crus autorisés à empiéter sur la sphère de responsabilité de l'Etat. Ainsi par exemple, la prise de contrôle sur les chaînes de télévision publiques NTV et ORT qui est passée par la mise à l'écart des oligarques qui les contrôlaient s'explique, dans le cadre de l'approche normative, par le fait que les oligarques instrumentalisaient ces chaînes de télévision au service de leurs propres objectifs politiques. Tina Burrett explique : « During the late nineties, the commercial television media performed more like guard dogs protecting the interests of their financial masters than watchdogs for the interests of the community as a whole [...] When the commercial media exposed government wrongdoing, it was not to serve the public interest, but to further the interests of the oligarchs by giving them leverage over the state »¹⁹. D'une manière semblable, l'arrestation de l'oligarque Mikhaïl Khodorkovskiy et la nationalisation de sa compagnie pétrolière UKOS sont expliquées (mais il serait sans doute plus

¹⁷ Oxana Gaman-Golutvina, « Changes in Elite Patterns », *Europe-Asia Studies*, 2008, vol. 60, n° 6, p. 1036. Une idée assez proche est formulée par Philip Hanson et Elizabeth Teague : « Putin's priority was to rebuild the central state (that is, the federal bodies rather than the wayward subnational governments) and to establish the presidential administration as the dominant political institution. He immediately set about restoring order to the centre's relations with the regions and reducing the influence of two tycoons with extensive media interests - Berezovsky and Gusinsky » (P. Hanson et E. Teague, « Big Business and the State in Russia », art cit, p. 662.)

¹⁸ Ilya Kiriya et Elena Degtereva, « Russian TV market: Between state supervision, commercial logic and simulacrum of public service », *Central European Journal of Communication*, 2010, vol. 3, 1(4), p. 39.

¹⁹ Tina Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, Oxon, Routledge, 2011, p. 5.

exact de dire : justifiées) par les ambitions politiques illégitimes du magnat. Oxana Gaman-Golutvina présente l'affaire de Khodorkovskiy de la manière suivante : « however, this idyllic period [de l'entendement entre le président et les oligarques] was limited, since soon big business could draw on significant growth in both economic potential and its political ambitions, and attempted to impose its will on the state. Mikhail Khodorkovsky provided a clear statement of his own political ambitions and became the movement's leader. This culminated in the Yukos affair, opening a new stage in business and state power relations »²⁰. Ces dernières observations nous amènent aux limites de cette approche. Les idées d'autoépuration de l'Etat et d'autoreconstitution de sa souveraineté ne permettent pas de rendre compte des tendances à l'autoritarisme, ainsi qu'au développement de la corruption et du népotisme, dont beaucoup de commentateurs font pourtant un des traits de l'évolution du régime (à cet égard, le titre de l'ouvrage de Vladimir Gelman sur l'histoire politique contemporaine qu'on pourrait traduire en français « Tomber de Charybde en Scylla : la politique russe après l'URSS », est significatif)²¹. L'approche normative a bien du mal à rendre compte de ces aspects de la transformation politique du pays qui mène nombre d'analystes à ne pas hésiter, de leur côté, à parler de l'avènement d'un régime autoritaire et oppressif. Conséquemment, cette approche n'explique pas vraiment comment les magnats ont pu développer la forme particulière de comportement de soumission par rapport aux dirigeants politiques, que nous observons actuellement.

2.2. L'approche stratégique : le comportement des acteurs en tant que boîte noire

Envisageons maintenant la seconde approche, celle que nous nommerons « stratégique ». L'idée générale qui la guide consiste en ce que la compréhension de l'instauration de la domination présidentielle sur les autres acteurs du jeu doit passer par la prise en compte des « ressources » dont disposent ces différents acteurs et des « stratégies » qu'ils mettent en œuvre dans la lutte concurrentielle qui les oppose, afin de conserver ou d'accroître ces ressources. Ces dernières sont de nature diverse. La forme de ressource la plus importante est le soutien populaire. Pour les partisans de l'approche stratégique, la privatisation de l'Etat sous Eltsine s'explique ainsi d'abord par un manque de soutien populaire, car c'est ce manque qui aurait poussé l'ancien président à forger une alliance avec les élites économiques. Eltsine, dans cette alliance, a perdu une partie des ressources que l'Etat lui garantissait en les échangeant en quelque sorte contre le soutien des

²⁰ O. Gaman-Golutvina, « Changes in Elite Patterns », art cit, p. 1037.

²¹ V. Gelman, *Iz ognja da v polymja: rossijskaja politika posle SSSR [Tomber de Charybde en Scylla : la politique russe après l'URSS]*, op. cit.

magnats. En revanche, le taux de popularité de Poutine étant suffisamment élevé dès le début de son accès au pouvoir, il n'a jamais eu besoin, pour sa part, du soutien des autres groupes élitaires et a pu par conséquent monopoliser le pouvoir en les écartant. Cette idée apparaît explicitement dans le texte de Pappé et Galoukhina :

Dans les années 2000, si on les compare à la période précédente s'établit une nouvelle forme de relations entre le monde des affaires et l'Etat. Selon nous, dans les années 1990, l'interdépendance et l'égalité étaient les principales caractéristiques du modèle. Dans le modèle des années 2000 la principale caractéristique est la domination de l'Etat. Le pouvoir exécutif (la verticale du pouvoir présidentiel), en établissant son contrôle sur les pouvoirs législatif et judiciaire, a obtenu la possibilité de développer ses relations avec le business sans prendre en compte les intérêts de ce dernier et en jouant de sa position de force. [...] Les nouvelles relations commencent à s'établir juste après les élections parlementaires de décembre 1999. A cette époque, il devient clair que la victoire de Poutine aux élections est garantie et qu'elle sera assurée par deux facteurs : sa position dans l'appareil du pouvoir et une popularité personnelle importante. Ainsi le soutien de la part de grands entrepreneurs aussi bien que de toute autre fraction des élites ne constitue plus pour lui une ressource incontournable²².

Dans ce schéma explicatif, la distribution des ressources n'est pas figée, et les acteurs ne cessent de mettre en œuvre des stratégies afin de conserver et d'accumuler des ressources. Ainsi le contrôle sur la télévision est présenté comme l'une des stratégies mises en œuvre afin d'assurer la reproduction de la ressource de popularité. Tina Burette soutient la thèse que le soutien populaire que l'équipe du président assure grâce à la manipulation des médias est un enjeu important dans la lutte de concurrence entre les groupes des élites²³. Une autre ressource importante dont dispose

²² Iakov Pappé et Iana Galoukhina, *Rossiiskii krupnyi biznes*, Moskva, Izdatel'skiĭ dom GU VShĖ, 2009, p. 160.

²³ Comme elle le précise : « in increasing his influence over the television media, President Putin attempted to build up his support among Russian citizens as a store of symbolic capital that would afford him greater leverage with Russia's elites » T. Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, op. cit., p. 8. Pour Maria Lipman aussi, les médias se présentent comme un moyen pour capter le soutien populaire. Comme elle l'explique : « the government promptly turned the three major national TV networks into its own political resource, a one-way communication tube that it has since used effectively to shape public opinion » (Maria Lipman, « Russia's Nongovernmental media under assault », *Demokratizatsiya*, 2014, vol. 22, n° 2, p. 181.) Hale, Lipman et Petrov s'efforcent de décrire comment malgré l'apparence d'institutions démocratiques en Russie (élections, médias indépendants...), le Kremlin, par ses « clever manipulations », arrive à éviscérer le contenu de ces institutions et à sécuriser ainsi sa domination. Ils affirment par exemple : « just as the rulers have sought ways to retain electoral competition while removing the risk of defeat, so have they attempted to retain media pluralism while limiting its ability to generate threats to regime popularity » (Nikolay Petrov, Maria Lipman et Henry E. Hale, « Three dilemmas of hybrid regime governance: Russia from Putin to Putin », *Post-Soviet Affairs*, 2013, p. 7.) L'approche d'Elena Chebankova est convergente. Selon elle l'Etat russe contrôle et manipule d'une manière astucieuse l'espace public : « the state manipulates the public sphere politically. It colonizes the public space and acts as the agenda setter, the

l'équipe de Poutine est la ressource légale et coercitive. Le sociologue russe Vadim Volkov montre ainsi que sous Poutine l'Etat joue de plus en plus souvent le rôle d' « entrepreneur de violence » en utilisant la possibilité d'utiliser la force publique comme une ressource dans la lutte avec les groupes concurrents. Citons l'auteur à ce propos :

La réforme fédérale et la politique de consolidation du pouvoir exécutif [mises en œuvre par l'administration de Poutine] s'appuient pour beaucoup sur les organisations chargées de l'application de la loi comme la *prokouratoura*, le FSB, la police fiscale et en partie, le ministère de l'intérieur. Leur utilisation suit la logique politico-administrative qui a en réalité peu en commun avec la loi et les droits, ce qui les met au-dessus de la loi et subordonne celle-ci aux tâches politiques. [...] Il en résulte que les conditions sont réunies non pour la création d'un nouvel Etat de droit consolidé mais pour un nouveau type d'entreprise de violence, dont les principaux outils sont devenus les organisations étatiques²⁴.

Dans ce contexte, le contrôle sur les forces de l'ordre devient un élément important de la domination de Poutine. Comme le notent Gilles Favarel-Garrigues et Kathy Rousselet à propos du parquet russe, « le rôle que la *prokouratoura* a pu jouer dans l'offensive menée depuis 2000 contre certains "oligarques" (Boris Berezovski, Vladimir Goussinski, Mikhaïl Khodorkovski) est généralement interprété comme l'expression d'un vœu présidentiel »²⁵. Les chercheurs et les analystes russes qui s'inscrivent dans ce type d'approche, ont même inventé un nouveau terme, les « siloviki » (les « représentants des forces de l'ordre », terme forgé à partir du mot *сила* qui signifie « force »), pour rendre compte de ce nouveau groupe élitaire que représentent les membres des

major player, and the arbiter. The state filters the most important societal problems into the televised space, thus partially reacting to the public mood. It also fosters "engineered" pluralism and allows inter-factional struggles to enter the public domain » (Elena Chebankova, « The State and the public sphere in Russia », *Demokratizatsiya the Journal of Post-Soviet Democratization*, 2011, vol. 19, n° 4, p. 335.)

²⁴ Vadim Volkov, *Silovoe predprinimatelstvo : XXI vek ekonomiko-sotsiologicheskii analiz*, Saint-Petersbourg, Izdatel'stvo Evropeiskogo universiteta, 2012, p. 305. L'auteur précise plus loin la spécificité à ses yeux de l'entreprise de violence étatique dans la Russie contemporaine : « C'est une entreprise de violence dont une partie est constituée par la justification « selon la loi » (sur des bases légales) et par les ressources prévues par la loi. D'où vient une précision importante. L'entreprise de violence étatique se distingue non seulement par le fait qu'elle est effectuée par les employés de l'Etat qui utilisent les moyens techniques et organisationnels fournis par ce dernier pour en tirer des profits personnels, mais encore par le fait que les lois et les pouvoirs (le mandat) sont utilisés comme une ressource » (*Ibid.*, p. 319.). Voir aussi Gilles Favarel-Garrigues, « Mafia Violence and Political Power in Russia » dans Jean-Louis Briquet et Gilles Favarel-Garrigues (eds.), *Organized Crime and States: The Hidden Face of Politics*, New York, Palgrave Macmillan, 2010, p. 147-171.

²⁵ Gilles Favarel-Garrigues and Kathy Rousselet, *La société russe en quête d'ordre: Avec Vladimir Poutine?* (Paris: Autrement, 2004), 91.

services de sécurité dont le poids politique ne cesse de croître²⁶. Notons que la possibilité de faire (ou non) appliquer la loi, en tant que ressource dans la lutte concurrentielle entre élites, est aussi liée au fait que les oligarques, de leur côté, souffrent d'un manque de ressources de légalité et de légitimité de leurs capitaux. Myriam Désert note ainsi : « si, à l'origine, l'entrepreneur est bénéficiaire quand il "achète" au fonctionnaire des dérogations et des avantages concurrentiels, il se retrouve ensuite captif. Les infractions qui contribuent à son succès le rendent "légalement vulnérable" et le mettent à la merci de ses complices initiaux... ou de leurs ennemis »²⁷. Pour Vadim Volkov, la possibilité d'employer la violence étatique, en tant que ressource, dépend ainsi de l'aptitude à justifier la violence par la loi, c'est-à-dire à la rendre descriptible comme légitime. Ainsi, comme l'ont montré Favarel-Garrigues et Rousselet, les offensives conduites contre certains magnats sont-elles en général publiquement justifiées en termes de lutte contre la criminalité. Selon ces auteurs, « les raids menés par la police fiscale [...], ou par la *prokouratura* s'effectuent en effet généralement au nom de la volonté de stopper des pratiques illicites qui sont extrêmement répandues au sein des milieux d'affaires »²⁸. Dans le même temps d'autres acteurs qui ont commis des délits comparables ne sont pas poursuivis, ce qui permet aux chercheurs de parler d'« application sélective de la loi ». Comme le note Gilles Favarel-Garrigues, « la 'dictature de la loi' [promulguée par Poutine] consiste à exploiter l'état de vulnérabilité légale qui caractérise l'ensemble des élites afin de réserver, de manière éminemment sélective, la stricte application du droit à quelques ennemis emblématiques »²⁹. La loi devient ainsi ressource pour opprimer certains acteurs concrets plutôt que comme une norme impersonnelle.

La prise en compte de la distribution des ressources peut être utile pour la compréhension de changement de rapports de forces entre les élites survenues avec l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine. Néanmoins, cette prise en compte ne nous semble pas suffire si notre tâche

²⁶ Cela a conduit à parler de la nouvelle élite des *siloviki* comme de la « nouvelle noblesse » russe. Comme le notent Soldatov et Borogan : « in some ways the FSB most closely resembles the ruthless mukhabarat, the secret police of the Arab world: devoted to protection of authoritarian regimes, answering only to those in power, impenetrable, thoroughly corrupted, and unopposed to employing brutal methods » (Andrei Soldatov et Irina Borogan, *The New Nobility: The Restoration of Russia's Security State and the Enduring Legacy of the KGB*, New York, PublicAffairs, 2010, p.5.) De son côté, Daniel Treisman évoque l'instauration d'une « silovarchie » qui aurait supplanté « l'oligarchie » (Daniel Treisman, « Putin's Silovarchs », *Orbis*, 2007, vol. 51, n° 1, p. 141-153.) D'autres auteurs rappellent néanmoins qu'à côté des ressortissants des services de l'ordre, l'élite politique contemporaine contient aussi beaucoup de personnes issues du monde des affaires. Voir notamment Sharon Werning Rivera et David W. Rivera, « The Russian Elite under Putin: Militocratic or Bourgeois? », *Post-Soviet Affairs*, 2006, vol. 22, n° 2, p. 125-144.

²⁷ Désert, « Les entrepreneurs et la régulation économique, » 161.

²⁸ Favarel-Garrigues and Rousselet, *La société russe en quête d'ordre: Avec Vladimir Poutine?*, 101.

²⁹ Gilles Favarel-Garrigues, « Vladimir Poutine et la monopolisation du pouvoir, » *L'Économie Politique*, no. 21 (2004): 11. Dans un autre texte, écrit avec K. Rousselet, l'auteur soutient que « pour l'heure, l'usage sélectif de la "dictature de la loi" constitue l'un des principaux fondements de l'autorité présidentielle » (Favarel-Garrigues and Rousselet, *La société russe en quête d'ordre: Avec Vladimir Poutine?*, 101-2.)

consiste à comprendre le comportement des acteurs. En effet, pour beaucoup de chercheurs, l'identification d'une certaine distribution des ressources entre les joueurs devient le point final de l'analyse, comme si le comportement des acteurs était automatiquement déductible de la quantité et de la nature des ressources dont ils disposent. Ces chercheurs se limitent finalement à dire que les oligarques sont désormais « soumis » ou qu'ils « se soumettent ». Pourtant, l'application de ces catégories générales qui prétendent rendre compte du comportement des acteurs dominés ne nous dit rien encore des rapports concrets et effectifs qui s'établissent entre les élites politiques et économiques. Nous ne savons pas ce que les individus font *exactement* des ressources dont ils disposent, ni même ce qu'ils font *concrètement* pour les conserver ou les accumuler. En bref, l'analyse stratégique traite le comportement concret des acteurs en tant que boîte noire, qu'elle ne cherche pas à ouvrir. Or d'un point de vue sociologique, il est nécessaire, nous semble-t-il, de se demander en quoi précisément consiste la « soumission », jusqu'à quel point elle s'étend, quel mode d'appréhension de la réalité elle présuppose, et en quoi elle se manifeste. Et pour cela, il n'y a pas d'autre moyen que d'ouvrir la boîte noire du comportement des acteurs.

3. Au carrefour de la sociologie éliásienne et de la sociologie pragmatique

L'ambition de cette thèse est d'essayer d'aller plus loin que de postuler en termes généraux la soumission des oligarques au pouvoir politique. En particulier, il ne saurait être question ici de déduire les comportements des acteurs de la distribution inégale entre eux des « ressources » ou des « chances de pouvoir » (comme les appelle Max Weber). Nous tenterons plutôt de décrire la domination politique « en train de se faire », c'est-à-dire en cherchant à l'étudier au niveau de certaines interactions en situation. En outre, nous chercherons à comprendre le processus qui a conduit les élites économiques à intérioriser des formes très spécifiques d'autocontrainte et de réalisme statutaire dans leurs rapports avec les dirigeants politiques. La question alors posée sera : de quelle manière certaines façons d'être et de se rapporter au pouvoir politique, se sont-elles imposées parmi les magnats ?

3.1. Domination et changement des structures de la personnalité

Cette orientation générale de notre travail nous conduit à nous appuyer sur deux grandes sources d'inspiration : la sociologie pragmatique d'une part, l'œuvre de Norbert Elias d'autre part. Commençons par évoquer cette dernière. Dans son œuvre majeure consacrée au procès de

civilisation, et plus particulièrement dans les deux ouvrages qui en ont été tirés³⁰, l'objectif d'Elias était de comprendre comment, entre XVIe et XVIIe siècle, le roi de France, qui n'était jusqu'alors que « primus inter pares », a conquis un pouvoir absolu et soumis l'ensemble de l'aristocratie. Le parallèle avec notre sujet d'étude est frappant. On notera que la structure de distribution des différents types de ressources (ressources économiques et coercitives) est un élément important du schème explicatif d'Elias. Cependant, il montre parfaitement que ces ressources à seules ne suffisent pas pour expliquer le nouveau type de domination spécifique qui s'établit progressivement et culmine avec Louis XIV sous le nom d'absolutisme. L'importance du travail d'Elias tient ici à ce qu'il montre que l'instauration de la domination politique ou, pour reprendre ses termes, du « mécanisme de pouvoir », n'est pas compréhensible en dehors d'une analyse des pratiques et des attentes de l'ensemble des participants à ces rapports de domination. Ces pratiques et ces attentes dépendent certes de la distribution des ressources mais elles ne sont pas déductibles de celle-ci, le lien étant beaucoup plus complexe et nuancé. En critiquant, au début de son ouvrage, les théories générales de domination, Elias écrit ainsi :

Si l'on veut échapper à l'aridité théorique, il faut montrer à l'aide d'études de détail et d'exemples comment ce mécanisme [de la royauté] fonctionne dans la pratique de la rivalité des groupes de pouvoir ; il faut ensuite s'efforcer de l'observer directement au travail. [...] Comprendre qu'un roi ait pu même utiliser, comme instruments de pouvoir, des routines comme celles du lever et du coucher importe tout autant pour l'explication sociologique de ce type d'autocratie routinière que pour une compréhension plus générale de la structure du « mécanisme de la royauté ». [...] Car les théories sociologiques qui ne se vérifient pas par un travail de sociologie empirique ne servent à rien. Elles ne méritent même pas le statut de théories. C'est uniquement par la vérification sur la réalité que l'on accède par exemple à une compréhension plus profonde de la menace permanente et du risque intégral qui pesaient même sur l'autocratie la plus puissante, ainsi que des mesures institutionnelles que l'autocratie et son groupe central prenaient pour répondre à cette pression du risque, souvent même sans en avoir explicitement conscience³¹.

En attirant l'attention du lecteur sur le « fonctionnement dans la pratique » des rapports de domination, Elias tient à souligner leur indétermination résiduelle (la « menace permanente et [le]

³⁰ Il s'agit de *La Dynamique de l'Occident* (Paris: Presses Pocket, 2003) et de Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985.

³¹ Elias, *La Société de Cour*, LX

risque intégral qui pesaient même sur l'autocratie la plus puissante »). Loin de découler automatiquement de la distribution de ressources, l'instauration de rapports de pouvoir réclame quotidiennement *un travail* de la part de toutes les parties qui prennent part à ces rapports. Or cette conception rejoint, soulignons-le, la perspective développée par la sociologie pragmatique. Comme le précisent Barthe et al., « c'est ainsi que considérant que les situations où s'exerce une domination ne sont, le plus souvent, pas totalement fermées, cette sociologie met un accent particulier sur le fait que chacun des deux pôles de la relation joue, dans l'évolution du rapport qui les lie, une part active – quoiqu'avec une efficacité bien différente ». La domination, dans cette optique, ne peut pas s'exercer unilatéralement. Elle implique nécessairement « l'action en retour de celui qui obéit ou, le cas échéant, résiste »³², action en retour qu'il s'agit de prendre en compte dans la dynamique processuelle. Il en résulte que la domination doit toujours être analysée comme une activité collective coproduite par les parties en relation³³.

Pour Elias, le pouvoir n'est pas un rayonnement émis par le dominant. Il est une question de relation entre individus ou entre groupes, qui implique de leur part un travail interprétatif et des formes de jugement. Une compréhension proprement sociologique de la domination nécessite ainsi, selon lui, la prise en compte des processus interprétatifs et des raisonnements pratiques qui se manifestent implicitement ou explicitement dans les rapports entre dominants et dominés. L'intérêt pour nous de l'approche d'Elias consiste ainsi en ce que cet auteur a entrepris de lier le travail de soumission des sujets à l'apparition d'un nouveau type de « mentalité » ou de « rationalité » (la rationalité de cour) présupposant un certain type d'attitude (le renforcement de l'autocontrainte et du contrôle des affects) mais aussi, indissociablement, un mode particulier d'appréhension de la réalité sociale ainsi que des objectifs pratiques, des valeurs, et un rapport à soi et aux autres différent³⁴. Pour Elias, la domination se lit dans le changement des structures de

³² Yannick Barthe et al., «Sociologie pragmatique : Mode d'emploi,» *Politix* 3, no. 103 (2013): 194.

³³ En s'appuyant sur les idées de Timothy Mitchell, Alexei Yurchak a mis en doute les théories dualistes de la domination de l'Etat à l'époque soviétique. Celles-ci sont basées sur une distinction fondamentale entre « eux » (le « pouvoir ») et « nous » (les « citoyens ») comme s'il s'agissait de deux entités isolés l'une de l'autre. Comme Yurchak l'écrit : « Au fondement de cette approche se trouve un modèle extrêmement simpliste et binaire selon lequel le pouvoir peut fonctionner par deux voies uniquement – soit par la persuasion, soit pas la coercition » (Alexei Yurchak, *Eto bilo navsegda poka ne konchilos' [Everything Was Forever, Until it Was no More]*, Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, 2014, p. 40.) Yurchak montre que les relations entre le pouvoir et les citoyens étaient loin de se limiter à l'aperception par les seconds du « sens littéral » des messages idéologiques émis par le premier : elles présupposaient un travail d'interprétation de ces messages et de réappropriation en mesure de les inscrire dans le trame de vie quotidienne des citoyens.

³⁴ Elias parle à ce propos de différents types « d'appréhension mentale de la réalité » qui exercent une « influence sur le contrôle du comportement humain » et qui varient « en fonction de la structure de la réalité sociale elle-même » (N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 81.) Plus loin il décrit comment cette rationalité se traduit à travers le développement d'un nouveau rapport à soi, aux autres et à la nature (opposition « sujet » /« nature ») : « la cuirasse des autocontraintes, les masques, que tous les membres des élites de cour développent dans une plus forte mesure que naguère pour en faire un élément de leur moi, de leur propre personne, agrandissent aussi les distances d'un individu à l'autre. Les courtisans – et non seulement eux ! – imposent (si l'on compare leur attitude à celle des périodes précédentes) dans leurs relations réciproques plus de retenue à leurs impulsions spontanées. Entre ces impulsions et

la personnalité. Elle se traduit sur le plan du rapport au monde et à soi-même, par l'émergence de structures affectives et réflexives. C'est cette dimension de la domination qui nous intéressera dans cette recherche et que nous placerons au cœur de nos analyses.

3.2. *Le pouvoir à l'épreuve et les épreuves du pouvoir*

Il nous a fallu déterminer un terrain d'enquête approprié pour étudier le déploiement des pratiques de soumission des élites économiques russes à l'égard du pouvoir politique. Sur ce plan également, nous nous sommes inspirés de la démarche d'Elias. Pour lui l'analyse de la transformation des rapports de domination nécessite en effet de trouver un lieu dans lequel ces rapports se trouvent concentrés et peuvent être observés, par conséquent, au niveau des interactions en situation. Selon Elias, dans la société française d'Ancien régime, ce lieu est la cour royale. Comme il l'explique : « il est certain que la cour n'est qu'un secteur du champ d'action du roi. Elle constitue jusqu'à un certain point le noyau du système de domination par l'intermédiaire duquel il règne sur tout le royaume »³⁵. Pourquoi la cour occupait-elle une place si prééminente dans la structure des relations de pouvoir au sein de la société d'Ancien régime ? C'est qu'elle obligeait les individus en rivalité à la coprésence et à se concentrer dans un espace restreint. Cette configuration rendait possible l'observabilité permanente des sujets par le roi. Comme le note encore Elias : « Ainsi, la surveillance et le contrôle de ses hommes sont pour lui et son pouvoir un moyen de défense absolument indispensable. Louis XIV se livrait à cette occupation avec d'autant plus de zèle qu'il y trouvait un vif plaisir »³⁶. Cette surveillance s'exerce à deux niveaux. Les courtisans étaient observés par le roi, mais ils l'étaient aussi par les autres courtisans. Pour le roi il était important non seulement qu'il fût traité avec le respect dû à son titre mais encore que chacun voit que tel était bien le cas. Le traitement du roi par un individu concret devait ainsi constituer une sorte de spectacle du pouvoir aux yeux des autres³⁷. Cette double contrainte de surveillance (par le

l'exécution de l'acte – qui peut être un acte ou une parole – s'intercalent plus ou moins automatiquement des réflexions, des inventaires de la situation, des supputations sur les conséquences possibles ou probables. Les hommes de ce niveau ont souvent parfaitement conscience de la cuirasse qui freine leur action. Selon leur situation, ils émettent un jugement favorable ou défavorable sur cette cuirasse » (*Ibid.*, p. 275.)

³⁵ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 115. Elias écrit encore à propos du choix de son objet d'étude : « Il existe dans chaque structure sociale des organes plus ou moins représentatifs, plus ou moins centraux [...] Or, la cour revêtait, dans la plupart des pays européens, au XVIIe et au XVIIIe siècle, un caractère représentatif et central » (*Ibid.*, p. 10.)

³⁶ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 132.

³⁷ Elias décrit cette double observabilité de la manière suivante : « Chaque individu faisant partie de l'engrenage était tenu de veiller à l'observation fidèle et ponctuelle de toutes les prescriptions : il était porté à y veiller pour des raisons de prestige. Ainsi chacun exerçait son contrôle sur tous les autres, dans le cadre de la formation sociale à laquelle il appartenait. Tout écart par rapport à la règle offensait et lésait les autres. C'est pourquoi il était si difficile pour une personne isolée de prendre des initiatives non prévues au programme. Sans la contrainte d'organisation, de l'étiquette,

monarque et par ses sujets) accroît les enjeux attachés à chaque interaction au sein de la cour en conditionnant les chances de prestige dont chacun peut se prévaloir. Ainsi les échecs pouvaient-ils coûter très cher aux courtisans. Elias écrit à ce propos :

La vie dans la société de cour n'était pas de tout repos. Le nombre des personnes évoluant continuellement et inéluctablement dans le même cercle était élevé. Elles se bousculaient et luttait sans cesse pour des chances de prestige, et pour la progression de leur position dans la hiérarchie curiale. Les scandales, intrigues, et disputes pour déconsidérer un concurrent ou s'attirer la faveur d'un protecteur n'en finissaient jamais. Chacun dépendant des autres, tous dépendaient du roi. Chacun pouvait faire du tort aux autres. Celui qui tenait un rang élevé pouvait le perdre en peu de temps. Il n'y avait pas de sécurité. Chacun était obligé de conclure des alliances avec des personnes d'un rang élevé, d'éviter des inimités inutiles, de bien arrêter sa tactique dans le combat avec les adversaires irréductibles, et de doser chaque mouvement d'approche ou d'éloignement en fonction de sa propre position³⁸.

Une telle situation d'imprévisibilité et de densité des rapports sociaux rend particulièrement visible la texture des relations de domination. Elle permet de voir comment elles s'accomplissent dans l'immédiateté des pratiques, dans cet épicycle du jeu social qu'est la cour de Versailles, où le statut de l'individu et de l'ordre social en général peuvent être fragilisés à tout moment. C'est ici qu'un second pont peut être dressé avec la sociologie pragmatique. Ce courant a en effet développé un concept analytique qui nous sera utile pour décrire la domination « en train de se faire » (ou, le cas échéant, de se défaire) : celui d'épreuve. La notion d'épreuve renvoie à « toute situation au cours de laquelle des acteurs font l'expérience de la vulnérabilité de l'ordre social, du fait même qu'ils éprouvent un doute au sujet des représentations qui lui sont associées »³⁹. Dans cette optique,

du cérémonial, telle personne aurait pu, par exemple, s'éclipser pour un temps plus ou moins long ; elle aurait pu prendre certaines initiatives. Or, le mécanisme de l'étiquette de la cour et du cérémonial ne soumettait pas seulement les individus au contrôle rigoureux du monarque ; il permettait aussi une meilleure surveillance de groupes comptant parfois des centaines d'individus. Il faisait l'effet d'un tableau de bord, où apparaissait chaque écart personnel, parce qu'il gênait les autres et entamait leur prestige ; il permettait aussi au roi d'en prendre connaissance par l'intermédiaire des autres » (*Ibid.*, p. 136.)

³⁸ *Ibid.*, p. 97-98.

³⁹ Cyril Lemieux, « Jugements en action, actions en jugement. Ce que la sociologie des épreuves peut apporter à l'étude de la cognition, » in *La sociologie cognitive*, ed. Fabrice Clément and Laurence Kaufmann, Cogniprisme (Paris: Orphys et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2011), 251. Voir aussi Cyril Lemieux, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte, 2018, p. 38-42. En même temps, au sein de la nébuleuse de travaux qui se revendiquent de la sociologie pragmatique peuvent être distinguées, selon les intérêts théoriques de chercheurs, différentes approches quant à la compréhension plus précise de l'épreuve et à la manière de les étudier. Bruno Latour, par exemple, met au centre de ses analyses le problème du processus de stabilisation des formes sociales. Pour lui, le moment privilégié pour l'étude de phénomènes sociaux, qu'il s'agisse de faits scientifiques ou de la constitution de groupes sociaux, ce sont les stades auxquels ces phénomènes ne sont pas complètement aboutis, c'est à ces moments-là qu'ils se prêtent à l'analyse sociologique. « S'il peut sembler à première vue facile pour les sociologues de choisir un groupe plutôt que

la vie sociale peut être décrite comme « une suite quasi ininterrompue d'épreuves, de niveau et d'intensité extrêmement variables, où chaque nouvelle action ouvre aux acteurs la possibilité d'une mise en doute de ce qu'était jusqu'alors leur rapport institué au monde, et entraîne nécessairement une modification [...] de leurs stocks de connaissance »⁴⁰. La notion d'épreuve « nous donne aussi les moyens de comprendre comment l'aspect subversif de cette indétermination est géré par les acteurs, et conjuré par le travail collectif qu'ils mènent pour redonner, à échéances régulières, un fondement à leurs institutions et une validité à leurs différences statutaires »⁴¹. La notion d'épreuve qui permet de suivre la manière dont les acteurs font face à l'incertitude et à la réversibilité des rapports sociaux qu'on considérait jusque-là parfaitement institués rend analysable les mécanismes qui le font tenir. Comme le note Dominique Linhardt, l'épreuve « peut donc être défini comme l'occasion génératrice d'un savoir sociologique au sens où l'elle augmente la descriptibilité des phénomènes et, à ce titre, habilite l'observateur de capacités d'investigation accrues »⁴². Travailler sur des situations d'épreuve doit ainsi nous immuniser contre la vision de la réalité politique trop stable et trop figée que proposent les approches que nous avons appelées normative et stratégique.

4. De la cour royale à Versailles aux plateaux de télévision à Moscou

de cartographier les controverses sur la formation de tous les groupes, c'est l'inverse qui est vrai : les controverses laissent beaucoup plus de traces dans leur sillage que des connexions déjà établies qui, par définition, restent muettes et invisibles. Si un groupement donné est simplement donné, alors il est muet et on ne peut rien en dire ; il n'engendre aucune trace et ne produit par conséquent aucune information. S'il devient visible, c'est parce qu'on est en train de le constituer ou de le démanteler : les données nouvelles et intéressantes vont alors proliférer » B. Latour, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 46. La forme stabilisée cache et rend indiscutables les épreuves de forces qui sont à son origine. Ainsi, pour Latour, la constitution de phénomènes sociaux exige non seulement des épreuves, mais aussi des dispositifs de fixation de résultats de ces épreuves qui rendent ces résultats durables et enlèvent la nécessité de leur répétition. Ces dispositifs de fixation ou de stabilisation constituent pour Latour un intérêt particulier, d'où l'attention qu'il porte au rôle des objets dans la vie sociale. Son concept de « boîte noire » sert à les concevoir. En effet, comme le dit Latour en analysant la constitution de phénomènes macrosociologiques : « En associant des matériaux de différentes durées, on hiérarchise un ensemble de pratiques de telle sorte que certaines deviennent stables et qu'il n'est plus nécessaire d'y revenir. C'est ainsi seulement qu'on peut « grandir ». Pour construire le Léviathan il faut enrôler un peu plus que des relations, des alliances et des amitiés. Un acteur grandit à proportion du nombre de relations qu'il peut mettre, comme on dit, en boîtes noires. Une boîte noire renferme ce sur quoi on n'a plus à revenir ; ce dont le contenu est devenu indifférent » Michel Callon et Bruno Latour, « Le grand Léviathan s'apprivoise-t-il ? » dans Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour (eds.), *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, 2006, p. 19. La tâche du sociologue revient ainsi à rouvrir les boîtes noires, autrement dit, à mener un travail, à la manière d'un travail archéologique, qui consiste à tracer les épreuves passées dont le phénomène social actuel est le résultat. Ou, comme le dit Latour de manière figurée : « un macroacteur c'est un microacteur assis sur des boîtes noires. [...] Nous devons maintenant examiner la construction du Léviathan sans être impressionné par la taille des maîtres et sans avoir peur du noir » *Ibid.*, p. 20.

⁴⁰ C. Lemieux, « Jugements en action, actions en jugement », art cit, p. 253.

⁴¹ Cyril Lemieux, « De la théorie de l'habitus à la sociologie des épreuves : relire L'expérience concentrationnaire » dans Liora Israël et Danièle Voldman (eds.), *Michael Pollak : de l'identité blessée à une sociologie des possibles*, Bruxelles, Editions Complexe, 2008, p. 12.

⁴² Dominique Linhardt, « L'État et ses épreuves. Éléments d'une Sociologie des agencements étatiques », *Clio@Thémis. Revue électronique d'histoire du droit*, no. 1 (2009).

Si nous voulions prendre au sérieux la consigne d'Elias qui consiste en somme à porter l'attention sur les situations où les rapports de domination sont mis à l'épreuve (au sens de la sociologie pragmatique), il nous fallait choisir un terrain d'étude dans lequel ces rapports tout en se jouant dans l'immédiateté de la pratique, sont susceptibles de révéler leur indétermination relative.

4.1. Un terrain privilégié pour analyser la soumission « en train de se faire » : les interviews télévisées

Nous sommes ainsi partis de l'hypothèse selon laquelle dans les sociétés contemporaines, la télévision endosse certaines des fonctions de représentation des rapports de pouvoir qui étaient celles de la cour royale dans les sociétés d'Ancien régime. Daniel Dayan et Elihu Katz ont avancé une idée assez proche en affirmant que l'apparition de la télévision avait profondément changé les formes de publicité du pouvoir en les déplaçant des palais, des parlements et des rues, vers le petit écran. Comme ils le notent :

The dominant mode of publicness is changing now. We are witnessing the gradual replacement of what could be a theatrical mode of publicness - an actual meeting of performers and public in locations such as parliament houses, churches, convention floors, stadiums-by a new mode of publicness based on the separation of performers and audiences, and on the rhetoric of narrative rather than the virtue of contact. Born with cinema and first described in aesthetic terms by Walter Benjamin, this new mode of publicness culminates in television, which transfers it to all areas of public life including the most traditionally sacred-the political and the religious-thus profoundly affecting the nature of public ceremonies and occasions. Separated from the large majority of their public, these modern rituals display the texture, internal coherence, narrative "beat," and visual gloss which used to characterize Hollywood spectacles⁴³.

La télévision achemine jusque dans la salle à manger de chaque foyer le spectacle de l'accomplissement des rituels du pouvoir politique, conférant ainsi une nouvelle forme de visibilité non seulement au souverain mais encore au fait qu'en de telles occasions rituelles, un grand nombre de personnes font preuve à son égard de déférence et d'obéissance⁴⁴. L'analogie entre la

⁴³ Daniel Dayan et Elihu Katz, *Media Events: The Live Broadcasting of History*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1992, p. 118.

⁴⁴ Elias écrit à ce propos : « le peuple ne croit pas à un pouvoir même réel, s'il ne se manifeste pas aussi dans la démarche extérieure du monarque. Pour croire il faut qu'il voie » (N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 116.)

télévision et la cour royale tient à ce phénomène d'observabilité publique du spectacle de la soumission accomplie par les sujets. Comme dans la cour royale, où prévaut un contrôle mutuel généralisé et où chaque courtisan se pense constamment observé par ses pairs tout autant que par le roi (et ce, y compris dans les situations où ce dernier est physiquement absent⁴⁵), les membres des élites qui apparaissent sur le petit écran se pensent comme inéluctablement surveillés par le chef de l'Etat. Lors de mes entretiens avec les journalistes de télévision, j'étais étonné par les certitudes que ces derniers exprimaient à ce sujet : pour eux, il ne faisait pas de doute que le Président (en personne ou à travers ses proches) regardait leur chaîne et tout particulièrement leur émission. Ainsi une journaliste de la chaîne Russie 24 m'expliquait : « Quelle est la spécificité de Russie 24 ? C'est que l'interview sera vue non seulement par les profanes, par vous, par moi, par ma mère... mais aussi par les dirigeants, par ceux qui peuvent influencer sur la carrière de la personne interviewée. C'est pourquoi celui qui vient se faire interviewer doit le prendre en compte ! »⁴⁶. De même, à la chaîne Dozhd j'ai pu avoir l'échange suivant :

Chercheur : vous parlez tout le temps des risques pour les interviewés. Mais d'où viennent ces risques ? Vos interviews à la chaîne Dozhd, quelqu'un les regarde ou ... ?

Journaliste : bah oui ! L'administration du président ! Premièrement, même le fait de venir à Dozhd c'est déjà un stress pour le système. C'est évident que ces interviews attirent une attention énorme [de la part de ceux qui contrôlent]. Je veux dire, par exemple, les interviews à Russie 24, ils peuvent se permettre de ne pas les contrôler, puisque personne n'y posera une seule question difficile, sans parler des réponses ... Chez nous, à Dozhd c'est différent, ça attire une attention double⁴⁷.

Les journalistes de ces deux chaînes de télévision, aussi bien que ceux qui se rendent sur les plateaux de leurs émissions, sont persuadés d'être constamment placés sous le regard du pouvoir. Cette croyance partagée offre une formidable opportunité pour un sociologue qui, comme nous, souhaite étudier la soumission en train de se faire des magnats de l'économie au pouvoir politique. Car elle fait que ce sociologue n'est pas obligé de cantonner son analyse aux situations où le chef de l'Etat et les magnats interagissent directement, qu'il s'agisse d'interactions en privé ou en public. Les premières sont à peine analysables en raison des difficultés d'accès extrêmes qu'elles présentent. Les secondes sont extrêmement rares et souvent trop brèves pour permettre une analyse

⁴⁵ Dans la mesure où tôt ou tard, lui seront rapportés le geste fautif ou la parole malheureuse accomplis par tel ou tel dans cet espace public qu'est la cour.

⁴⁶ Entretien avec une journaliste de la chaîne Russie 24, le 15/08/2016

⁴⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

satisfaisante⁴⁸. Or, grâce à la croyance partagée dans la surveillance exercée par le pouvoir, il devient possible, pour le chercheur, de tourner son regard vers d'autres situations d'apparition publique des magnats que les seules rencontres avec le président – autres situations parmi lesquelles les interviews télévisées occupent la place centrale. Ce type d'émissions donne une possibilité unique d'analyser le comportement corporel et verbal de ces magnats agissant dans un cours d'action que l'on peut observer de manière relativement continue – ce qui permet de voir comment la soumission au pouvoir se réalise en tant qu'accomplissement pratique. C'est qu'en apparaissant à la télévision, les magnats ne représentent pas qu'eux-mêmes. Tout comme les courtisans étudiés par Elias qui en respectant l'étiquette, et du fait même qu'ils la respectent, se manifestent mutuellement l'actualité de la domination du roi, les magnats lors des interviews nous donnent à voir les rapports de domination qui les contraignent. Lorsqu'ils apparaissent à l'écran pour répondre aux questions des journalistes, ils sont censés prendre en compte le fait qu'ils s'exposent non seulement à la vue du grand public mais encore au regard scrutateur des autorités. Etant donné – nous y reviendrons en détail au chapitre 4 de cette thèse – que toute apparition à la télévision comporte un risque d'indétermination et d'échec⁴⁹, les interviews télévisées avec les magnats, dans lesquelles, d'une manière ou d'une autre, émergent des questions relatives à leurs rapports avec les sommets de l'Etat, deviennent ainsi pour ces derniers des situations d'épreuve importantes. C'est ce qui nous permet d'observer en détail comment la soumission est produite *in situ* et en quoi elle consiste précisément.

4.2. *Le cœur du mécanisme du pouvoir*

Ainsi, dans cette recherche, nous allons considérer les plateaux des émissions télévisées où les magnats russes sont interviewés comme une sorte d'équivalent de ce que sont, dans l'analyse d'Elias, les scènes quotidiennes à la cour de Louis XIV, telles que les rapportent les témoins du temps (le duc de Saint-Simon, en particulier), scènes dont le sociologue allemand fait, comme on

⁴⁸ Ainsi par exemple, les réunions annuelles entre le président et les magnats de l'économie sont-elles fermées aux médias, sauf durant une courte phase protocolaire au début de la rencontre.

⁴⁹ Katz et Dayan en parlant des événements publics soulignent ainsi que : « moreover, the happening is live. The events are transmitted as they occur, in real time; the French call this *en direct*. They are therefore unpredictable, at least in the sense that something can go wrong. Even the live broadcast of a symphony orchestra contains this element of tension »(Dayan and Katz, *Media Events: The Live Broadcasting of History*, 5). En réfléchissant au rôle joué par la télévision pour le pouvoir politique aussi bien en URSS qu'en Russie contemporaine, Hutchings et Rylyova rejoignent ce point de vue. Comme ils l'écrivent : « The unique advantage that television offers over other camera technologies is its inherent association with live, face-to-face, second-person address modes. Whilst this principle, too, if deployed with care can enhance the veracity of a political message (a leader communicating in 'real time' is more compelling than a taped interview), the unpredictability that it brings leads to potentially catastrophic losses of control » (Stephen Hutchings and Natalia Rulyova, *Television and Culture in Putin's Russia* (Oxon: Routledge, 2009), 4).

le sait, le matériau de base de ses réflexions. De même qu'Elias, on l'a dit, rappelle que la cour « n'est qu'un secteur du champ d'action du roi », de même nous pouvons dire que ces plateaux de télévision ne sont évidemment qu'un des lieux où le pouvoir du président de la Fédération de Russie s'exerce et se donne à voir. Mais ce qui est particulièrement intéressant, c'est que ces plateaux de télévision donnent l'exemple d'un lieu où le pouvoir présidentiel s'exerce pleinement, *en l'absence physique* du Président. En effet, les participants aux interviews (magnats et journalistes) partageant la croyance qu'ils sont surveillés par l'administration présidentielle, ils sont conduits, dans leurs échanges publics, à se rendre mutuellement présent le pouvoir présidentiel, alors même que le Président lui-même n'est pas présent. Ces plateaux de télévision nous donnent donc la possibilité de comprendre le travail que les *dominés eux-mêmes* exercent entre eux, en l'absence physique du dominant, pour maintenir la domination qu'ils subissent de sa part.

A ce propos, Elias fait remarquer dans *La société de cour* que la pression à laquelle est soumis le monarque absolu « serait insupportable et le réduirait à néant » si « tous les groupes de la cour se dressaient contre lui »⁵⁰. Dès lors, la vraie énigme qu'il tente de résoudre dans son ouvrage, est celle des raisons pour lesquelles, dans le système absolutiste, une telle pression collective ne s'exerce plus sur le monarque. Il en va de même, *mutatis mutandis*, dans la présente étude. Dans les deux cas, la solution de l'énigme ne se trouve ni d'abord, ni seulement dans une analyse du comportement du chef de l'Etat : pour Elias, elle est à chercher d'abord dans les luttes concurrentielles que se livrent les individus et les groupes soumis à son autorité. Nous ajouterons dans cette thèse qu'elle est à chercher, si on se situe au niveau des interactions, dans la façon dont les individus entretiennent entre eux la croyance en l'autorité du monarque.

Ce qui était au départ une difficulté de notre enquête – la quasi-impossibilité d'accéder aux sources du pouvoir central – s'est ainsi révélée une chance. En effet, nous avons été obligés, par la force des choses, de nous centrer sur des situations (les interviews télévisés) où le pouvoir présidentiel ne s'exerçait pas *directement*, même si on comprenait vite, en voyant le comportement très auto-contraint des participants, qu'il s'y exerçait pleinement. Nous avons été ainsi prémunis contre la tentation de faire du phénomène de la « soumission » au pouvoir le résultat des seules actions du chef de l'Etat – comme le voudrait l'interprétation « charismatique » qui participe elle-même à l'entretien de ce pouvoir. En effet, il nous était impossible d'attribuer au comportement de Vladimir Poutine la source même de l'autorité qui lui était reconnue, dans la mesure où ce que nous observions n'était pas des apparitions publiques de ce dernier ou des interventions directes de sa part en direction des magnats, mais plutôt des interactions en public entre magnats et

⁵⁰ Elias, *La Société de Cour*, p. 118.

journalistes, auxquelles le président et son administration ne participaient pas directement. Ce dispositif d'enquête nous a donc obligés à réfléchir aux procédés par lesquels les participants aux interviews se rendaient présente l'autorité d'un président physiquement absent. Mais plus encore, il nous a conduit à comprendre que ces procédés constituent peut-être le véritable cœur du mécanisme du pouvoir, c'est-à-dire la source ultime du pouvoir dont bénéficie le chef de l'Etat.

4.3. *Le déroulement de l'enquête*

Notre enquête de terrain se décompose en plusieurs étapes qui correspondent à différents stades de notre réflexion et de l'avancement de notre recherche. Notre intérêt premier pour les interviews télévisées est venu de notre confrontation, en tant que téléspectateur, avec certaines interviews de magnats russes diffusés sur Dozhd, une chaîne privée réputée avoir une politique informationnelle indépendante du Kremlin⁵¹. Nous avons été frappé par le sentiment de gêne et de malaise qui émanait des interviewés, en particulier lorsqu'ils étaient invités à répondre à des questions concernant le chef de l'Etat. Cette manifestation corporelle de certains rapports de force politiques a déterminé notre intérêt pour la question de la représentation publique donnée *en personne* par les magnats. Elle nous a aussi conduit à nous poser des questions quant à ses formes et à ses conditions. Ainsi, la première phase de recueil de données a-t-elle consisté en la collecte des enregistrements des interviews de membres des élites économiques diffusés sur Dozhd, leur retranscription et l'analyse primaire des situations dans lesquelles apparaissait le comportement troublé des interviewés. Nous avons rassemblé au total 16 enregistrements de ce type diffusés entre 2011 à 2014. Il s'agit, tout d'abord, de l'émission-phare de la chaîne, « Hard Day's Night ». L'émission compte cinq intervieweurs, dont un est présentateur-modérateur permanent (Tikhon Dzyadko jusqu'à août 2015, Anton Zhelnov depuis septembre 2015) tandis que les quatre autres sont choisis en fonction du domaine d'activité de l'invité et peuvent représenter d'autres médias. Il s'agit ensuite de l'émission « Sobtchak live » animée par la présentatrice vedette Ksenia Sobtchak. Et enfin, de l'émission « Tchelovek na Dozhde » dont la particularité consiste surtout en ce que, à la différence des deux émissions mentionnées précédemment, elle est filmée dans les locaux de l'invité et non pas sur le plateau de la chaîne, et n'est pas diffusée en direct. « Tchelovek na Dozhde » présente également des interviews filmées « au vol » lors des forums économiques.

Par la suite, dans l'espoir d'élargir notre éventail de scènes d'apparition publique des magnats, nous nous sommes tourné vers d'autres chaînes de télévision et nous sommes mis à la

⁵¹ Nous serons amenés à revenir en détail, aux chapitres 6 et 9 de cette thèse, sur les caractéristiques et le fonctionnement de cette chaîne.

recherche de tout enregistrement disponible d'une émission où était interrogé un membre des élites économiques. C'est ainsi que notre collection d'enregistrements s'est enrichie de trois éditions de l'émission-interview Pozner (émission phare de la chaîne publique généraliste 1TV, à l'antenne depuis 2008) et par six éditions de l'émission « Kapital.ru » (une série de documentaires dressant le portrait des magnats les plus connus du pays qui est sortie en 2010 sur la chaîne publique généraliste NTV). Dans le même temps, nous avons découvert qu'un grand nombre d'interviews avec les magnats étaient produites par la chaîne publique d'information continue Russie 24⁵². Au début les interviews de Russie 24 n'ont pas suscité de notre part un grand intérêt analytique. Cela s'explique par le fait que le phénomène de gêne, qui nous intéressait au plus point durant la première phase de la recherche, se manifestait beaucoup moins dans les interviews de Russie 24 que ce n'était le cas dans ceux des autres chaînes. Cependant, très vite, ce fait même – la variation des sentiments de gêne des interviewés selon les différentes chaînes où ils s'expriment – une nous est apparu une dimension cruciale de notre objet d'analyse. C'est ainsi que les enregistrements des interviews de Russie 24 ont été intégrés dans notre collection de données. Nous avons rassemblé au total 29 enregistrements d'interviews diffusées sur cette chaîne entre 2010 et 2014. Il s'agit, tout d'abord, de l'émission « Mnenie [opinion] », un programme phare de la chaîne, animé par la présentatrice permanente Evelina Zakamskaya. Il s'agit ensuite d'une multitude d'interviews sans titre, qui ont été réalisées par différents présentateurs de la chaîne sur le plateau de la chaîne ou dans les locaux de l'invité. Il s'agit enfin d'un certain nombre d'interviews flash, réalisées lors d'événements publics importants dont le cas prototypique est celui des forums économiques.

Le problème principal que nous avons rencontré lors de cette première phase de l'enquête, résidait dans la difficulté de comprendre d'une manière satisfaisante, en se basant sur la seule analyse des enregistrements vidéo, les conditions d'apparition de trouble et de gêne dans le comportement des interviewés. Nous reviendrons d'une manière plus détaillée sur ce problème analytique dans le premier chapitre de cette thèse. Pour l'instant, nous nous contenterons de dire que le sens des actions des participants et les raisons de leurs réactions n'étaient pas toujours évidents pour le chercheur, de sorte que nous étions conduit à déployer une activité interprétative importante pour nous rendre les attitudes des participants intelligibles et rapportables à des fins pratiques – ce qui soulevait inévitablement le problème de l'adéquation de ces interprétations au point de vue situationnel des acteurs et à leur propre cadre de pertinence. L'enquête nécessitait donc de passer à une nouvelle étape du travail de terrain capable de nous donner accès aux opérations d'attribution de sens mises en œuvre par les acteurs eux-mêmes. En raison de l'évidente impossibilité dans laquelle nous nous trouvons d'interroger les participants de l'émission dans le

⁵² Nous proposerons, aux chapitres 7 et 9, une présentation détaillée de cette chaîne et de son fonctionnement.

cours même de leurs interactions (c'est-à-dire au moment même du tournage de l'émission), il nous a fallu recourir à une méthode de substitution, du type de celles que l'on nomme parfois « autoconfrontation »⁵³ et que nous proposerons d'appeler, pour notre part, l'« entretien exégétique ». Ce type d'entretien est fondé sur le principe de proposer aux acteurs (en l'occurrence, des journalistes) au cours de leur entretien avec le chercheur, de revoir et de commenter les enregistrements des interviews télévisées auxquels ils ont participé. Le lecteur trouvera la description détaillée de cette méthode et des conditions de sa mise en œuvre dans le chapitre 2. Nous avons mené treize entretiens exégétiques de ce type avec différents intervieweurs ayant participé aux interviews sur la chaîne Dozhd (certains d'eux, qui travaillent dans d'autres médias, se sont présentés en tant qu'intervieweurs invités). Nous avons également mené sept autres entretiens exégétiques avec les intervieweurs-employés de la chaîne Russie 24. Enfin, nous avons interrogé de la même façon les animateurs des émissions « Pozner » (1TV) et « Kapital.ru » (NTV).

Cette série d'entretiens exégétiques nous a convaincu qu'une bonne compréhension des interactions déployées au cours des interviews télévisées n'est possible qu'à la condition de considérer ces interactions dans le cadre du fonctionnement global des chaînes de télévision concernées. En d'autres termes, pour mieux comprendre les modalités concrètes de la représentation publique des magnats, il nous est apparu nécessaire de restituer le rôle que jouent les interviews avec ce type d'invités dans le cadre des objectifs pratiques des journalistes et des responsables des différentes chaînes. C'est ainsi que s'est ouverte une troisième étape de notre travail de terrain : celle consacrée à l'étude de l'organisation de travail journalistique au sein des différentes chaînes étudiées. Ce faisant, le but n'était évidemment pas d'analyser tous les aspects du travail journalistique : il était plutôt de comprendre ceux qui sont liés aux interviews. Il nous fallait reparler avec les intervieweurs et les journalistes, mais aussi trouver un accès aux responsables des chaînes qui développent sur les activités pratiques locales des journalistes un point de vue plus global. Nous évoquerons de manière détaillée nos difficultés d'accès aux journalistes et aux responsables de chaînes dans le chapitre 5. Pour l'heure, nous nous limiterons à dire que nous avons procédé par contacts « sur recommandation »⁵⁴, en mobilisant les réseaux de connaissances de nos enquêtés pour en approcher d'autres. Cette méthode s'est avérée plus que fructueuse, puisque nous avons pu accéder, entre autres, au directeur, à l'ancien producteur en chef

⁵³ L'entretien d'autoconfrontation est particulièrement utilisé en ergonomie ainsi que dans les sciences de l'éducation. C.f. Nicole Boubée, « La méthode de l'autoconfrontation : une méthode bien adaptée à l'investigation de l'activité de recherche d'information ? », *Études de communication*, 2010, vol. 35, n° 20, p. 47-60.

⁵⁴ Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : Distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, no. 3 (1991): 122.

et à l'ancien rédacteur en chef de Dozhd, ainsi qu'au chef des émissions économiques et au rédacteur en chef de Russie 24⁵⁵. Nous avons ainsi conduit 16 entretiens, « classiques » cette fois, avec des journalistes et des personnels de direction des deux chaînes. A cela s'ajoute encore une micro-enquête menée au sein de l'agence d'information « Interfax ». Les entretiens avec les journalistes et les responsables de Russie 24 nous avaient fait comprendre, en effet, que les intervieweurs de cette chaîne mobilisent beaucoup dans leur travail le travail de leurs confrères des agences d'information, dont la principale dans le domaine économique est « Interfax ». En recourant au carnet d'adresses de nos anciens enquêtés, nous avons ainsi pu accéder à la direction de l'agence Interfax. Nous avons mené un entretien « classique » avec le directeur exécutif de l'agence et deux entretiens « exégétiques » avec respectivement le rédacteur en chef du département économique de l'agence et un agencier ordinaire. Enfin, grâce au soutien de la directrice de la chaîne Dozhd, nous avons pu observer le tournage d'une édition de « Hard Day's Night », l'émission-interview phare de la chaîne⁵⁶.

Pour compléter ce matériau d'enquête, nous nous sommes mis en quête du maximum de données disponibles publiquement, qui nous semblaient avoir un intérêt pour notre objet d'étude. Nous avons ainsi analysé d'autres produits télévisuels, comme, par exemple, les reportages diffusés dans les journaux télévisés concernant des réunions entre représentants du monde des affaires et sommets de l'Etat russe. Nous avons également mobilisé les sources fournies par la presse, à commencer par les écrits journalistiques au sujet des rapports entre élites économiques et pouvoir politique mais aussi les interviews données par des professionnels de médias sur ces sujets. Enfin, nous avons pris connaissance d'un grand ensemble de sources littéraires sur les magnats (romans, films fictionnels) mais aussi de documents juridiques qui régulent l'activité des médias ou encore, matériaux éducatifs destinés aux journalistes.

Le matériel empirique ainsi constitué comporte évidemment certaines limites. La principale réside dans le fait que pour des raisons qui tiennent à l'extrême difficulté d'accéder aux magnats, nous n'avons pas pu les interviewer, ni même entrer en contact avec eux. Du côté de ce groupe social, nos données se limitent à deux entretiens que nous avons pu réaliser avec les conseillers en communication de deux magnats. Il est à noter cependant que, comme nous l'expliquerons au chapitre 5, les journalistes, grâce aux relations informelles qu'ils tissent avec les conseillers en communication et les assistants des magnats, sont le plus souvent au courant des problèmes et des préoccupations qui animent ces derniers. En interrogeant les journalistes, on peut

⁵⁵ Ce dernier s'est avéré le plus inaccessible étant donné sa position dans le holding télévisuel étatique VGTRK qui lui fait obligation de restreindre ses apparitions dans l'espace public sans parler des enquêtes sociologiques.

⁵⁶ Nous détaillerons le fonctionnement de cette émission au chapitre 9.

donc réussir à jeter un regard, certes très indirect, à l'intérieur du monde très fermé des élites économiques.

Une seconde limite de nos données tient au fait que, pour les mêmes raisons – la fermeture des groupes sociaux étudiés –, nous n'avons pas pu accéder non plus aux représentants du pouvoir. Notre enquête, de ce fait, présente l'état des relations entre le monde des affaires russe et l'Etat principalement à travers les yeux de journalistes russes. Même si cette situation constitue une limite évidente de notre recherche, force est de constater que c'est cependant bien à travers les yeux de journalistes que les rapports entre sphères politique et économique sont vus par l'ensemble de citoyens russes et qu'ils deviennent à proprement parler un phénomène public.

5. Annonce du plan

Comment se constitue un pouvoir réputé « absolu » ? Cette question que s'était posée Norbert Elias à propos de l'absolutisme français du XVII^e siècle, nous nous la posons à propos de la présidence de la Fédération de Russie au début du XXI^e siècle. Dans les deux cas, l'énigme tient au fait que dans la séquence historique immédiatement antérieure, monarques et chefs de l'Etat étaient loin de jouir d'un tel pouvoir « absolu ». Au contraire prévalaient entre eux et les membres des élites d'assez faibles écarts statutaires. Dans ces conditions, comment de très fortes asymétries ont-elles pu être produites ?

Mentionnons cependant une différence importante entre les deux cas étudiés : Norbert Elias, dans son étude, envisageait la construction de l'absolutisme royal comme un processus très lent (puisque s'étendant entre la fin du Moyen Age et le XVIII^e siècle), alors que nous nous centrerons ici sur un laps de temps extrêmement court (une vingtaine d'années tout au plus) et sur un changement très rapide (lié à l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine). La comparaison soulève de ce fait des questions intéressantes sur les plans méthodologique et théorique. Par exemple, est-il possible de voir s'opérer, sur un temps aussi bref que celui pris en compte dans notre étude, un changement véritable dans la structure de la personnalité des sujets du pouvoir politique (équivalent à celui décrit par Elias à la cour de Versailles)? Ou faut-il penser que le changement observé à ce niveau ne peut être qu'apparent et superficiel ? Ou bien encore, faut-il en conclure que la structure de la personnalité des sujets du pouvoir politique qui s'affirme sous Poutine n'est autre que celle qui s'était mise en place durant la période soviétique, laquelle refait surface après avoir été momentanément brouillée par les quelques années de la transition

eltsienne ?⁵⁷ Ces réflexions renvoient plus globalement à la question de savoir ce que ferait apparaître une analyse de la construction du pouvoir étatique central en Russie qui, à la différence de notre travail, se doterait d'une profondeur historique pluriséculaire – remontant par exemple jusqu'au XVIIIe siècle⁵⁸.

Toutefois, nous ne pensons pas que ces réflexions, pour utiles et pertinentes qu'elles soient, invalident notre démarche. Le questionnement d'Elias sur ce qu'il appelle le « mécanisme du pouvoir » nous semble en effet susceptible d'être posé à différentes échelles temporelles : sur le temps long certes, mais aussi dans le déroulement d'un cours d'action. Il est aussi possible de l'envisager à différentes échelles spatiales - au niveau de l'administration du pays dans son entier par exemple, aussi bien qu'au niveau d'une interaction sur un plateau de télévision, comme ce sera notre cas.

Le lecteur l'aura compris, un livre va éclairer notre chemin tout au long de cette thèse : il s'agit de *La société de cour*. Nous n'ignorons évidemment rien de la différence abyssale entre l'univers sociohistorique décrit par Elias dans cet ouvrage et celui où se déploient les phénomènes étudiés dans la présente thèse. Le rapport entre les deux cas d'étude est pour nous d'ordre seulement analogique. Nous empruntons d'abord à Elias sa problématique, que nous adaptons au cas de la Russie contemporaine – pourquoi dans ce pays, alors que les différences statutaires entre les membres des élites économiques et les sommets de l'Etat étaient faibles dans les années 1990, observe-t-on aujourd'hui en public un rapport de « soumission » très net des premiers à l'égard du chef de l'Etat ? Mais nous lui empruntons encore davantage, à savoir l'attention qu'il porte à certains aspects déterminés de son objet et que nous tentons de transposer à notre propre cas d'étude. Ces aspects focalisant l'attention analytique du chercheur sont principalement : 1) le code de conduite mobilisé au cours des interactions dans le microcosme social étudié (qu'il s'agisse de la cour royale dans le cas d'Elias ou des plateaux de TV russes dans notre cas); 2) les dispositifs matériels qui, à l'intérieur de ce microcosme, permettent de telles interactions et en fixent le cadre pratique ; enfin, 3) les effets que produit sur les individus et sur leur psychisme le fait d'avoir à respecter un tel code de conduite. Ces trois focales nous guident dans respectivement chacune des trois parties de la thèse.

⁵⁷ A noter que cette interprétation nous ramènerait sans doute du côté de l'approche que nous avons appelée « normative ».

⁵⁸ Sur l'intérêt d'envisager les attitudes politiques contemporaines dans un pays donné en les éclairant par le processus de construction de l'Etat qui caractérise ce pays sur la longue durée, voir Stephen Mennell, *The American Civilizing Process*, Cambridge, MA, Polity Press, 2007. Et le commentaire éclairant de Florence Delmotte, « When European Studies Meets The American Civilizing Process: A Short Tribute to Stephen J. Mennell. », *Human Figurations : long-term perspectives on the human condition*, vol. 5, n° 2, p. 1-10.

Dans la première, nous étudions comment la soumission des magnats au pouvoir politique se manifeste dans leurs interactions avec les journalistes au cours des interviews télévisées. Le point important de notre démonstration dans cette partie est de montrer le rôle que joue la croyance collective des acteurs dans un ensemble de règles qui organisent concrètement et tacitement les rapports politiques. Nous nous aidons ici des approches ethnométhodologiques qui ont permis de dégager les processus par lesquels un ordre endogène des interactions publiques est produit. Ces approches ont l'intérêt de conduire à mettre l'accent sur la réflexivité à travers laquelle les participants s'attribuent des motifs et rapportent les faits et gestes d'autrui à des fins et à des raisonnements pratiques. C'est à ce niveau – celui de l'interprétation des situations par les participants – que quelque chose comme un « pacte » à respecter à l'égard du pouvoir se rend descriptible. Ce « pacte » dont chaque acteur présuppose qu'il est une chose bien connue de ses interlocuteurs, quoiqu'il demeure le plus souvent implicite, peut être comparé, à certains égards, à « l'étiquette » dans la société de cour : c'est en s'y référant que les individus, lorsqu'ils évoluent à l'intérieur du microcosme étudié, donnent un sens et une intelligibilité aux comportements d'autrui. Parler de la soumission des magnats au pouvoir présidentiel présuppose ainsi pour le chercheur d'être attentif à l'activité interprétative des acteurs qui participent aux entretiens télévisés et en particulier, à la façon dont ils rapportent les attitudes et les réactions de leurs interlocuteurs à l'existence d'un « pacte » qui « obligerait » ces derniers.

Dans la deuxième partie de la thèse, nous en venons à la façon dont les interviews avec les magnats sont préparées et organisées sur les deux chaînes étudiées. Comme on l'a dit, il est notable que le phénomène de soumission des magnats à l'égard du chef de l'Etat se manifeste très différemment sur l'antenne de chacune de ces chaînes : tandis que dans les émissions de Dozhd elle apparaît accentuée et dramatique, elle se révèle, dans les émissions de Russie 24, beaucoup moins présente. Plutôt que de rapporter *directement* cette différence aux orientations politiques des acteurs (en opposant par exemple le souci des chaînes publiques de présenter une vision rassurante de la réalité à celui des chaînes indépendantes de révéler les contradictions du régime), nous allons procéder à une analyse détaillée de l'organisation du travail journalistique sur les deux chaînes. D'un point de vue sociologique, c'est en effet ce niveau d'analyse – celui du travail journalistique – qui permet de comprendre les logiques d'action sur le fond desquelles se produit en situation la représentation publique des magnats. C'est ainsi que dans cette partie de la thèse, nous cherchons à étudier comment des objectifs professionnels différents se matérialisent à travers des dispositifs télévisuels eux aussi différents et comment, dès lors, ils conduisent les journalistes des deux chaînes à faire des usages variés du « pacte » et à exposer de manière bien différente au regard du public la personnalité du magnat et son expressivité physique. Le point important de notre argumentation dans cette deuxième partie consiste à démontrer que la production de la

soumission implique le travail concerté d'une multitude d'acteurs différents (les magnats et les journalistes qui les interviewent, mais aussi les techniciens et les managers des chaînes et encore, les conseillers en communication des magnats et les autres types d'informateurs des journalistes). Dans cette perspective, il apparaît que si ces différents acteurs produisent la « soumission en direct » des magnats au pouvoir politique, c'est moins dans le but de la produire que dans celui d'accomplir les tâches dévolues à leur activité professionnelle et à la manière dont celle-ci est définie dans leur contexte de travail spécifique. Cette partie de notre travail fait écho aux descriptions d'Elias concernant l'organisation matérielle de cette forme de vie collective qu'était la cour de Versailles : nous montrons que si la référence au pacte est bien une constante des interprétations à travers lesquelles les acteurs se rendent mutuellement intelligibles leurs attitudes, le type d'épreuves qu'ont à affronter les magnats n'en sont pas moins très différentes et très variables en intensité dramatique selon les dispositifs télévisuels dans lesquelles ils s'engagent – de même, si l'on veut, que si à Versailles, l'étiquette servait constamment à interpréter les attitudes, sa manifestation comme telle n'était pas exigible au même degré et ne s'exprimait pas dans les mêmes formes selon la nature des situations et des cérémonies.

Enfin, dans la troisième partie de la thèse, il s'agit d'expliquer comment une personnalité faisant l'effort ostensible de se soumettre au pouvoir politique est devenue au cours des années 2010 ce qu'elle n'était pas vingt ans plus tôt, à savoir quelque chose de « normal » et d'« attendu » de la part des magnats dès lors qu'ils s'expriment publiquement. Nous arrivons alors au point où se formule la réponse que cette thèse tente d'apporter à la question qui constitue son point de départ. En nous appuyant sur les passages de nos entretiens avec des professionnels des médias dans lesquels nous avons conduit ces derniers à revenir sur l'histoire des vingt dernières années, ainsi que sur l'analyse des œuvres culturelles (télévisuelles mais aussi littéraires) consacrées aux rapports entre les magnats et le pouvoir politique depuis le début des années 2000, nous cherchons d'abord à montrer que l'histoire récente des magnats russes ne saurait être présentée comme celle d'une inféodation inexorable au pouvoir politique. Nous proposons une image plus nuancée et plus complexe en envisageant l'évolution de la configuration liant milieux d'affaires, sommets de l'Etat et médias télévisuels. Ces analyses nous conduisent alors à prendre au sérieux un aspect important – mais le plus souvent négligé par les analystes –, à savoir celui du développement au sein des élites économiques, tout au long des années 2000, d'un style de vie distinctif (que l'on qualifiera de « glamour ») à travers lequel ces élites renoncent à jouer un rôle ouvertement politique mais n'en tentent pas moins de maintenir, sinon d'accroître, leur prestige social et de rendre possible, en leur sein comme vis-à-vis des couches sociales qui leur sont inférieures, l'affirmation de différences et de hiérarchies statutaires. Nous décrivons à cette occasion en quoi l'évolution de la télévision russe traduit elle-même tout à la fois le changement configurationnel survenu au sein

des élites et ce qu'on peut appeler la « glamourisation » des élites économiques. C'est à cette aune que, pour finir, nous proposons de comprendre le phénomène de la soumission sur les plateaux télévisés tel qu'il apparaît au tournant des années 2010. Selon nous, c'est seulement en prenant en compte qu'une nouvelle sensibilité a émergé au cours des années 2000 au sein des élites économiques qu'il est envisageable d'expliquer un tel phénomène. En effet, celui-ci nous semble survenir du fait même que la question de leur authenticité – c'est-à-dire de leur irréductibilité en tant que personne à la culture « glamour » – est devenue un enjeu crucial pour les magnats. Cette dernière partie entretient ainsi un rapport très étroit avec les analyses d'Elias concernant tout à la fois ce qu'il nomme la « curialisation » des guerriers (dont l'analogie est ici la glamourisation des oligarques) et ce qu'il décrit sous le nom de « romantisme aristocratique », à savoir la tentative des nobles d'échapper à la pression des autocontraintes que leur impose la vie à la cour (une tentative dont l'équivalent est ici ce que nous nommerons « l'humanisation » des magnats).

Ainsi s'il fallait dès à présent indiquer au lecteur ce que sera l'argument central de cette thèse, nous pourrions dire qu'il tiendra dans l'idée selon laquelle l'effort de soumission au chef de l'Etat, que les membres des élites économiques russes manifestent de plus en plus nettement dans certaines situations publiques à partir des années 2010, ne s'explique ni d'abord, ni essentiellement par la coercition exercée sur eux par le pouvoir politique – quelle que puisse être par ailleurs la réalité de cette coercition dans certains cas. Notre argument est que cet effort de soumission en public s'explique plutôt par la transformation de la sensibilité et de l'habitus psychique propre au groupe social des oligarques – transformation elle-même liée à l'évolution de la « balance des pouvoirs » au sein des élites au cours de la décennie 2000. Selon cette perspective, le spectacle médiatique de la soumission des magnats résulte d'abord d'une tentative d'insoumission de leur part qui, si elle n'aboutit pas, les conduit au moins à affirmer, par une certaine attitude résistante du corps, l'enjeu d'être authentique. On comprend alors qu'il en va moins dans cet état corporel d'insoumission, que viennent contredire des paroles de soumission, d'une révolte contre le détenteur de l'autorité politique que d'une révolte contre les autocontraintes qu'imposent à tout membre des élites les interdépendances dans lesquelles il est pris.

**Partie I. La soumission des magnats au pouvoir politique
comme effet de la croyance dans un « pacte »**

Introduction

Le fait que les magnats de l'économie se soumettent au chef de l'Etat semble se présenter comme une évidence pour la plupart des acteurs aujourd'hui en Russie, qu'il s'agisse des journalistes, des experts et des commentateurs ou encore, des téléspectateurs dont les remarques à ce propos envahissent les réseaux sociaux. Sur quoi se fonde ce sentiment partagé ? En quoi le comportement public des magnats lui donne-t-il sa raison d'être ? Et finalement, comment le sociologue, de son côté, peut-il saisir et décrire le fondement pratique d'un tel sentiment et sa dimension partagée ? Telles seront les questions que nous placerons au cœur de la première partie de cette thèse.

Dans *La société de cour*⁵⁹, Norbert Elias, pour comprendre le pouvoir absolu de Louis XIV, suggère de ne pas se limiter à l'analyse des seules actions du monarque mais de prendre en compte la manière dont l'ensemble des acteurs participe au maintien des relations de domination. C'est que, comme le sociologue allemand a eu l'occasion de l'écrire dans un autre texte, « le pouvoir n'est pas une amulette que l'un possède et l'autre non ; c'est une particularité structurelle des relations humaines - de toutes les relations humaines »⁶⁰. L'attention extrême d'Elias pour le cérémonial et pour l'étiquette correspond ainsi à son souci de mettre en avant que la domination est un processus collectif (une « action collective », pour reprendre son terme). Comme il l'écrit :

Chaque individu faisant partie de l'engrenage était tenu de veiller à l'observation fidèle et ponctuelle de toutes les prescriptions : il était porté à y veiller pour des raisons de prestige. Ainsi chacun exerçait son contrôle sur tous les autres dans le cadre de la formation sociale à laquelle il appartenait. Tout écart par rapport à la règle offensait et lésait les autres. C'est pourquoi il était si difficile pour une personne isolée de prendre des initiatives non prévues au programme. Sans la contrainte de l'organisation, de l'étiquette, du cérémonial, telle personne aurait pu, par exemple, s'éclipser pour un temps plus ou moins long ; elle aurait pu prendre certaines initiatives. Or, le mécanisme de l'étiquette de la cour et du cérémonial ne soumettait pas seulement les individus au contrôle rigoureux du monarque; il permettait aussi une meilleure surveillance de groupes comptant parfois des centaines d'individus. Il faisait l'effet d'un tableau de bord, où apparaissait chaque écart personnel, parce qu'il gênait les autres et entamait leur prestige; il permettait aussi au roi d'en prendre connaissance par l'intermédiaire des autres⁶¹.

⁵⁹ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*

⁶⁰ Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, Éditions de l'Aube, 1991, p. 86.

⁶¹ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 136.

En parlant du « mécanisme de l'étiquette de la cour et du cérémonial », Elias nous propose de voir le processus politique de la soumission sous l'aspect du respect d'un code de conduite auquel les acteurs s'obligent mutuellement, en se sanctionnant négativement en cas d'infraction. L'étiquette et le cérémonial ne constituent évidemment pas le seul « instrument de domination » (pour reprendre encore un terme éliasien). En effet, « sans les autres moyens de puissance [...], sans le contrôle de l'armée, sans la libre disposition des revenus de l'Etat, le contrôle de la société de cour à l'aide de l'étiquette, de la surveillance étroite de tout le monde, de la mise en concurrence des coteries, personnes et échelons, n'aurait pu se faire d'une manière permanente »⁶². Il n'en demeure pas moins que c'est l'obligation interactionnelle de se conformer d'une manière routinière aux procédures et aux attitudes dictées par l'étiquette qui, à la cour, faisait de la soumission au monarque une réalité quotidienne objective et visible de tous.

Comme nous allons le voir dans cette première partie de notre thèse, la domination qu'exerce le chef de l'Etat russe sur les magnats de l'économie n'est pas sans analogie avec ce que décrit Elias dans le cas de Louis XIV – si du moins, on prend soin de transposer les processus sociaux de la domination politique d'un contexte sociohistorique à l'autre et non pas de les plaquer mécaniquement. C'est ainsi que l'objectif des quatre prochains chapitres sera de montrer en quoi le pouvoir du chef de l'Etat russe, si on le comprend en termes relationnels plutôt que comme une propriété de sa personne, tient pour une part importante – et à bien des égards décisive – à l'entretien de la croyance collective selon laquelle sa personne, en public, doit être traitée d'une manière particulière. Nous allons ainsi mettre au jour un code de conduite à l'égard du chef de l'Etat que les magnats, mais aussi d'autres acteurs comme, notamment, les journalistes, s'efforcent de respecter au cours de leurs interactions en public. Par fidélité à la manière dont les acteurs eux-mêmes s'y réfèrent, nous nommerons un tel code de conduite, le « pacte ». Ce pacte, dont chaque acteur présuppose qu'il est une chose bien connue de ses interlocuteurs, quoiqu'il demeure le plus souvent implicite, peut à certains égards être comparé à l'étiquette dans la société de cour. Car il remplit, aux yeux des acteurs, une fonction analogue : en se servant du pacte comme d'un « instrument de domination », ces derniers s'efforcent de se rendre descriptibles en public comme exprimant au chef de l'Etat le respect qui lui est dû.

Nous décrirons d'abord le processus qui nous a permis de découvrir, au cours de notre enquête, l'existence d'un code de conduite qui servait aux acteurs que nous rencontrions à rendre intelligibles et rapportables à des fins pratiques le comportement adopté par leurs pairs sur les plateaux de télévision. Ce processus de découverte, comme nous le verrons, peut faire songer à

⁶² *Ibid.*, p. 146.

celui qui permit à Donald Lawrence Wieder de comprendre le « code implicite » que les détenus qu'il étudiait utilisaient pour donner un sens à leurs comportements mutuels et les rendre prévisibles⁶³. Nous exposerons ensuite les difficultés qu'il y a, pour le chercheur, à expliciter et à mettre en mots cet ordre normatif implicite auquel les acteurs se rapportent comme à un allant de soi. Ceci nous conduira, ici encore en nous inspirant de D. L. Wieder et plus largement, des travaux ethnométhodologiques, à envisager le pacte non sous la forme d'une liste de règles bien définie mais plutôt sous celle d'un processus interprétatif impliqué dans les raisonnements pratiques des acteurs. Ce sera l'occasion de mettre en lumière les procédés qu'utilisent les acteurs pour faire du pacte une réalité tangible et contraignante : nous montrerons que ces procédés tiennent non seulement à une certaine anticipation des sanctions positives et négatives visant le respect du pacte mais encore à une certaine idée de la sacralité du pouvoir du Président. Ces considérations nous conduiront finalement à envisager le respect du pacte tout autrement que comme l'application constante et uniforme d'un programme d'action intériorisé : nous montrerons ce que sa mise en application par les acteurs doit au travail réflexif que produisent ces derniers en vue d'identifier le caractère plus ou moins public de la situation et comment, dès lors, des éléments d'incertitude font planer sur cette mise en application des risques d'erreur et de ratage.

⁶³ D. Lawrence Wieder, *Language and Social Reality: The Case of Telling the Convict Code*, The Hague, Paris, Mouton, 1974.

Chapitre 1. Comment faire des interviews télévisées un objet d'analyse sociologique

Comme beaucoup d'enquêtes en sciences sociales la présente recherche se base sur un plan analytique qui n'était pas donné à l'avance mais qui, au contraire, a été construit progressivement en reflétant l'expérience de confrontation du chercheur avec différentes données et terrains. Daniel Cefaï compare l'expérience de l'enquête à une spirale « qui trouve son point d'impulsion dans les multiples troubles pratiques ou énigmes théoriques qui grèvent la compréhension de l'enquêteur, et qui se déroule dans le va-et-vient entre les multiples opérations »⁶⁴. Déployer cette spirale s'avère donc crucial pour donner au lecteur une meilleure appréhension non seulement des difficultés de la recherche et des manières de les contourner mais encore des choix méthodologiques et orientations théoriques qui en résultent. Maintenant, après que nous avons présenté dans l'introduction le fil général de la recherche comme quelque chose de plus ou moins cohérent et de logiquement orientée vers la fin, il est ainsi nécessaire de revenir en arrière, vers le début de l'enquête, et de parcourir la trajectoire de sa démarche. Cela nous permettra de nous écarter d'une impression exagérée de l'ordre et de la cohérence du projet historique de l'enquête. Cela nous aidera à mieux mettre en avant les difficultés et les blocages que nous avons rencontrés au cours de la route et les moyens déployés pour les contourner. Cela nous donnera une occasion, finalement, de suivre la transformation interne du chercheur et de sa manière de voir les choses. Dans ce chapitre nous allons ainsi poursuivre un double objectif : d'une part, tenter de décrire comment les conditions pratiques de l'élaboration de l'enquête se sont répercutées sur ses résultats, d'autre part, présenter ce que Dodier et Baszanger ont appelé « la transformation, au cours de l'enquête, de la manière dont l'enquêteur appréhende intérieurement le monde »⁶⁵.

1. L'interview télévisée : une source d'information sur les épreuves opposant les élites?

⁶⁴ Daniel Cefaï, « L'engagement ethnographique : L'introduction » dans Daniel Cefaï (ed.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 8. Howard Becker, quant à lui, invite lui aussi le chercheur à faire l'état de chaque phase importante de la conceptualisation du problème. Il plaide pour la présentation de l'« histoire naturelle » de la recherche. “Presenting the evidence as it came to the attention of the observer during the successive stages of his conceptualization of the problem. The term “natural history” implies not the presentation of every datum, but only the characteristic forms data took at each stage of the research” Howard S. Becker, *Sociological Work: Method and Substance*, Chicago, Aldine Publishing Company, 1970, p. 37.

⁶⁵ Nicolas Dodier et Isabelle Baszanger, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 1997, vol. 38, n° 1, p. 38.

L'intérêt pour le personnage d'oligarque me poursuit pendant plus de 15 ans déjà. En étant en ce moment à l'école, j'ai suivi attentivement, en 2003-2004, le développement de l'affaire de l'oligarque Mikhaïl Khodorkovsky et les débats acharnés qui l'accompagnaient. L'idée principale de ces débats se réduisait à la question s'il faut traiter Khodorkovsky comme un criminel qui a bien mérité son sort, ou bien comme un prisonnier d'opinion et adversaire politique du groupe au pouvoir. Quelques années plus tard j'ai choisi comme sujet de Master 2 l'étude des pratiques de tourisme des riches russes en France (c.f. la discussion de ce travail dans le chapitre 8). Ce travail m'a amené à m'intéresser à la nature de rapports politiques entre les représentants de l'élite économique et les dirigeants politiques. La présente thèse découle de cet intérêt. Le projet initial consistait à étudier les situations dans lesquelles ces rapports devenaient d'un coup l'objet du travail collectif et d'analyser les cas de tensions et de conflits qui engageaient les hommes d'affaires et les représentants de l'Etat (dont l'exemple le plus connu est l'affaire de Khodorkovsky). La presse économique russe faisait régulièrement état de situations conflictuelles de taille différente qui émergeaient entre les acteurs économiques et les agents de l'état, qu'il s'agisse de réclamations fiscales, de contestations de la privatisation de certaines entreprises, ou de l'interdiction de l'accès aux gisements pour les compagnies privées. L'analyse plus détaillée de ces situations, dont on n'entendait généralement qu'un écho médiatique, paraissait fortement prometteuse pour la recherche. Mais comment la réaliser ? En effet, les méthodes sociologiques classiques comme l'entretien et l'observation sont difficilement praticables lorsqu'il s'agit d'étudier des élites. Laura Nadel, qui était une des premières à poser le problème de difficultés méthodologiques des recherches sur les acteurs puissants a écrit : «The most usual obstacle is phrased in terms of access. The powerful are out of reach on a number of different planes: they don't want to be studied; it is dangerous to study the powerful; they are busy people; they are not all in one place, etc. »⁶⁶. John Galliher, qui parle plus spécifiquement des grands entrepreneurs, se plaint du manque d'analyses fines sur cette catégorie : « since the rich don't let themselves be studied, and it's pretty hard to get into a fancy club on your own, sociologists go where they have easier access »⁶⁷ Pinçon et Pinçon-Charlot, lorsqu'ils décrivent les conditions pratiques de l'effectuation de leur recherche dans le milieu de la grande bourgeoisie française, mettent l'accent sur l'importance vitale de recommandations (ce qui exige une bonne connaissance préalable des gens du milieu), sans lesquels l'enquête par entretien et par observation n'est pas réalisable⁶⁸. Tous

⁶⁶ Laura Nader, « Up the Anthropologist: Perspectives Gained from Studying Up » dans Dell Hymes (ed.), *Reinventing Anthropology*, New York, Pantheon Books, 1972, p. 302.

⁶⁷ John F. Galliher, « Social Scientists' Ethical Responsibilities to Superordinates: Looking Upward Meekly », *Social Problems*, 1980, vol. 27, n° 3, p. 302.

⁶⁸ M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie », art cit. C.f. les pages 122-123.

ces chercheurs soulignent que les méthodes qui impliquent un accès direct aux acteurs s'avèrent donc difficilement réalisables dans ces conditions de l'enquête sur les dominants. D'autres solutions sont ainsi proposées qui encouragent de faire preuve de l'inventivité et de recourir à toutes formes de données disponibles. Nader conseille, par exemple :

[...] in reinventing anthropology we might have to shuffle around the value placed on participant observation, that leads us to forget that there are other methods [...] more useful for some of the problems and situations we might like to investigate. The use of personal documents, memoirs, may substitute for anthropological participation in some areas of culture that take long years of participation to really understand⁶⁹.

En effet, ce qui caractérise les acteurs qui appartiennent aux hautes couches de la société c'est qu'ils attirent toujours de l'attention, ce qui se manifeste dans la production de masses de données de seconde main de différentes sortes les concernant. Warwick note ainsi l'abondance des informations de seconde main sur les élites "mainly because there are more people watching them"⁷⁰. Ainsi, recourir aux sources journalistiques de seconde main constitue une stratégie largement utilisée par différents chercheurs, comme G. William Domhoff⁷¹ ou Pierre Bourdieu et Monique St-Martin⁷², par exemple.

Ma recherche a emprunté initialement ce chemin. La raison était aussi que, comme l'a mis en lumière Goffman, les médias ne prêtent leur attention qu'aux histoires qui ne sont pas banales et ordinaires⁷³. En effet, et la sociologie du journalisme le confirme, les journalistes ont un goût spécial pour tout ce qu'est de conflictuel⁷⁴ (certes, dans certains pays plus que dans d'autres), ce qui rend les résultats de leur travail particulièrement intéressants pour les buts de ma recherche. J'ai commencé alors à collecter différentes données médiatiques sur les entrepreneurs, que je complétais par d'autres types de données, comme des sténogrammes des réunions de L'Union

⁶⁹ L. Nader, « Up the Anthropologist », art cit, p. 307.

⁷⁰ Warwick cité par J.F. Galliher, « Social Scientists' Ethical Responsibilities to Superordinates: Looking Upward Meekly », art cit, p. 301.

⁷¹ G. William Domhoff, *The Bohemian Grove and Other Retreats: A Study in Ruling-Class Cohesiveness*, New York, Harper & Row, Publishers, 1975.

⁷² Pierre Bourdieu et Monique Saint-Martin, « Le patronat », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, vol. 20-21, p. 3-82.

⁷³ Erving Goffman, *Frame analysis: An essay on the organization of experience*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1974.

⁷⁴ Herbert J. Gans, *Deciding What's News: A Study of CBS Evening News, NBC Nightly News, Newsweek, and Time*, New York, Pantheon Books, 1979.

russe des industriels et des entrepreneurs (URIE), les sténogrammes des réunions avec le président de la Fédération de Russie, les communiqués de presse des compagnies etc.

Parmi les données médiatiques une place privilégiée a été occupée par les interviews télévisées avec les entrepreneurs. Précisons qu'à ce stade de l'enquête les interviews télévisées, comme les autres sources médiatiques, devaient être utilisées comme un révélateur de situations tendues (ou « épreuves ») qui engageaient les entrepreneurs et les agents de l'Etat. Si les articles de la presse se présentent comme une réappropriation journalistique⁷⁵ de conflits intra-élitaires, les interviews télévisées devaient être traitées comme des témoignages oraux des acteurs économiques eux-mêmes, portant sur des situations que ces acteurs ont vécues ailleurs, et permettant ainsi de reconstruire ces situations problématiques. Cette stratégie de recherche se basait sur le présupposé selon lequel lesdites situations problématiques sont de fait discutées dans les interviews. En effet, comme je l'ai mentionné plus haut, les histoires sur les conflits entre les représentants du monde des affaires et l'Etat étaient régulièrement décrites par la presse, et il était logique de supposer qu'au moins certaines d'elles seraient transférées sur le plateau des émissions d'interview. On pourrait s'attendre à ce que l'interview télévisée qui donne à l'interviewé une possibilité sans précédent de s'adresser tant au public large qu'à sa communauté professionnelle pourrait être utilisée par les entrepreneurs, surtout dans les situations où ils se sentent victimes d'injustices, comme une arène pour porter des griefs, prouver sa justesse et gagner le soutien du public.

Néanmoins, à l'issue de l'analyse d'un corpus important d'interviews de différents types et aux différentes chaînes, j'ai pu constater avec surprise que dans ces interviews les relations entre le business et le pouvoir n'apparaissent pas comme problématiques ou conflictuelles. Les entrepreneurs ne soulevaient presque jamais d'eux-mêmes les problèmes de leurs interactions avec l'Etat. Et même quand les questions de journalistes portaient directement sur de tels problèmes, les magnats avaient tendance soit à les nier, soit à réduire leur importance (en universalisant, en dédramatisant, en ironisant, etc). Au lieu d'exposer les détails de la situation problématique ils manifestaient au contraire la tendance à clore sa discussion au plus vite. Les interviews, surtout au niveau textuel des énoncés des invités, produisaient l'impression de rapports consensuels et non problématiques entre l'Etat et les magnats. Cet état de choses rentrait en contradiction avec la tonalité alarmiste des articles de la presse.

Cette contradiction accentuait le sentiment d'insuffisance de la stratégie de recherche adoptée initialement. Une expérience concrète s'est avérée particulièrement décisive pour proposer un réaménagement du dispositif de la recherche. Il s'agit du visionnage de l'interview

⁷⁵ Gaye Tuchman, *Making News: A Study in the Construction of Reality*, New York, The Free Press, 1978.

avec le banquier Mikhail Fridman dans le cadre de l'émission « Sobtchak » que j'ai découverte en novembre 2013 (l'interview elle-même est sortie le 12 avril 2012). Etant donné sa place importante dans le processus de révision de ma démarche et son valeur instructif je vais poser l'analyse de cette interview au centre de la discussion des problèmes méthodologiques et théoriques de ce chapitre. La réflexion sur un seul cas cohérent permet de mieux comprendre le processus de mise en œuvre de la nouvelle démarche. Vers la fin du chapitre je vais élargir la perspective pour voir comment les phénomènes révélés à partir de ce cas concret se manifestent dans des autres interviews de mon corpus.

Avant de commencer, le lecteur aura besoin, peut-être, de quelques précisions permettant de mieux situer l'émission. Le programme « Sobtchak » est apparu sur la chaîne privée Dozhd le 8 février 2012. L'émission est faite par Ksenia Sobtchak, fille de l'ancien maire de Saint-Petersbourg, et membre éminent de la jet-set russe. Surnommée la « Paris Hilton russe » ou encore la « blonde au chocolat » Sobtchak mène une vie mondaine et provocatrice, entre autre en tant que présentatrice du reality-show vulgaire « Dom 2 ». Au cours des mouvements de protestation de l'hiver 2011-2012⁷⁶ la « blonde au chocolat » affiche sa position politique d'opposition par rapport au Kremlin. Participante active des mouvements de protestation, à l'hiver 2012 elle anime un talk-show politique épineux sur une des chaînes contrôlées par l'Etat. Le programme qui a beaucoup de succès est fermé après quelques éditions, jugé inopportun à la veille des élections présidentielles. C'est à ce moment que Ksenia Sobtchak débarque sur la chaîne privée Dozhd qui échappe au contrôle des autorités, pour y créer son émission d'interview. Elle y reçoit des hommes politiques, des artistes et des représentants du monde des affaires. Son style d'interviewer est réputé un des plus agressifs de la télévision russe. La description sur le site de l'émission indique : « D'une blonde au chocolat glamour et déjantée Ksenia s'est transformée en une publiciste fine et une intervieweuse tenace. [...] Ksenia invite les gens différents mais toujours bien connus, dont réunit une chose – Sobtchak a des questions inconfortables y leur poser et ils seront obligés d'y répondre en direct. Et à-dieu-vat ! » Pour en finir avec la qualification préalable de l'émission, ajoutons que l'interview avec Mikhail Fridman, dont il sera question dans la suite, est sortie quelques mois après les manifestations déjà évoquées et un mois après les élections présidentielles réussies pour Poutine. Beaucoup de questions de Ksenia Sobtchak portaient donc sur la situation politique en Russie.

Passons maintenant à l'interview elle-même. Nous allons commencer par un petit épisode survenu à dix-huitième minute. La présentatrice reçoit un appel par Skype (l'émission prévoit une possibilité de recevoir des appels Skype avec des questions des spectateurs qui suivent l'émission

⁷⁶ Mouvements de protestation massifs contre les fraudes électorales et contre le retour au pouvoir de Poutine

en direct), un spectateur apparaît sur un grand écran posé en face de participants de l'interview. L'intervieweuse le salue et lui laisse la parole. Alors il demande à l'invité d'exprimer son sentiment par rapport au destin de Mikhaïl Khodorkovsky (oligarque célèbre qui était à la prison depuis 2003). La présentatrice remercie le spectateur, reprend la parole et ajoute :

Cette question est très importante puisque la chose principale qu'on vous impute, je veux dire, qu'on impute aux entrepreneurs de votre niveau, à la partie soi-disant 'oligarchique', c'est que l'arrestation de Khodorkovsky a été conçu justement pour vous effaroucher. Et ils ont rempli leur but, et maintenant en répondant aux questions sur Poutine tous les grands entrepreneurs sont extrêmement [avec emphase] 'prudents' (*ostorozhnie*). D'un côté ils ne veulent pas le soutenir, de l'intérieur, mais ils n'ont pas de choix⁷⁷.

Si l'on omet le sens interactionnel de cette remarque et si l'on se concentre pour l'instant sur son contenu textuel, on va voir qu'elle comporte un constat général sur la manière dont les oligarques se conduisent au cours des interviews publiques. L'intervieweuse affirme une tendance qui consiste en ce que les oligarques, selon elle, évitent de répondre directement aux questions sur le président Poutine. Selon l'intervieweuse, par ce type de comportement les oligarques se rendent descriptibles comme « prudents » (pour reprendre le terme employé par la journaliste), dans le sens où ils procèdent ainsi par peur de sanctions négatives futures, dont le modèle représente l'arrestation de Khodorkovsky.

Pourquoi ce constat, fait au milieu de l'interview, a pu attirer mon attention ? Certes, le fait que les invités des émissions peuvent ne pas être sincères n'est pas une nouvelle⁷⁸. L'importance de cette remarque tient au fait qu'elle postule une sorte de régularité. Selon la journaliste, l'insincérité des interviewés cesse d'être un phénomène occasionnel, elle se produit d'une manière prévisible chaque fois qu'un type particulier de questions (celles « sur Poutine ») est posée dans une interview publique à un magnat. Est-ce que ce constat peut changer quelque chose dans le rapport aux données des interviews prévu par notre cadre analytique ? En effet, on peut dire qu'au sein du contenu textuel de l'émission même (qui devait constituer la focale de l'analyse selon la méthode adoptée initialement) on rencontre une consigne de lecture de ce contenu. Cette consigne enseigne que dans certains cas (et d'une manière régulière) le contenu textuel de l'interview ne

⁷⁷ Extrait de l'émission « Sobtchak », le 12/04/2012 (chaîne Dozhd)

⁷⁸ Pour le contexte anglo-saxon c.f. Steven E. Clayman, « Answers and evasions », *Language in Society*, 2001, vol. 30, n° 3, p. 403-442 ; Sandra Harris, « Evasive action: how politicians respond to questions in political interviews » dans Paddy Scannell (ed.), *Broadcast Talk*, London, Routledge, 1991, p. 76-99 ; Peter Bull et al., « Why politicians are three-faced: The face model of political interviews », *British Journal of Social Psychology*, 1996, vol. 35, p. 267-284.

doit pas être lu littéralement. Si les interviewés sont soupçonnés de produire régulièrement des réponses mensongères précisément aux questions qui constituent l'intérêt principal de la présente recherche (les questions sur les rapports avec le pouvoir), le cadre analytique qui consiste à traiter leurs réponses comme des témoignages oraux des problèmes qu'ils vivent en dehors de l'interview doit être reconsidérée.

Mais avant de passer à la présentation de ce réaménagement, il faut évoquer un autre phénomène que j'ai rencontré en travaillant sur cette interview. Ce phénomène porte sur la perception de l'interview en question par l'auditoire. La chaîne Dozhd est fortement présente dans les réseaux sociaux et offre beaucoup de possibilités de retour de la part de spectateurs. Quand j'ai commencé à étudier les commentaires que les spectateurs laissaient sur Facebook, Twitter et Youtube, j'ai réalisé que beaucoup de commentaires s'accordaient sur l'impression générale qu'a laissée la performance de l'invité. Présentons quelques-uns :

Il est glissant comme une anguille. Il n'a pas répondu à une seule question – ni oui, ni non.

Il va par quatre chemins, on peut rien tirer de lui, on a l'impression que tout est déjà prémédité dans ses réponses

Fridman a travaillé pour le FSB ? C'est pas possible d'escamoter comme ça

Dans tous les cas, il va pas raconter la vérité ni à toi ni à quelqu'un d'autre, il est inutile d'espérer

Pour une nouvelle Audi, puisque Fridman est ennuyeux et ne dira pas un mot de vérité dans tous les cas

C'était un séminaire « comment choisir ses paroles »

Fridman est maître des réponses inconcrètes. Mais @xenia_Sobtchak ne s'arrête pas et essaye de le mettre en plein jour

En dépit des différences de forme et d'attitude envers Fridman (compréhensive ou, au contraire, hostile), ces commentaires partagent l'idée générale que l'invité de l'émission ne s'est pas montré sincère et direct. L'impression d'insincérité de l'interviewé peut certes surgir à tout moment dans n'importe quelle interview partout dans le monde. Encore une fois, c'est le degré de manifestation de ce phénomène qui distingue le cas étudié. En effet, selon les spectateurs l'attitude évasive et mensongère de l'invité est trop manifeste de sorte qu'elle recouvre toute autre impression : « il n'a pas répondu à une seule question », « on ne peut rien en tirer ». Certains commentateurs questionnent même le sens pour l'invité de se présenter à l'émission s'il manifeste un tel comportement. Le spectateur Andrew Jammin se demande : « Mikhail Maratovitch a dépassé Gorbatchev et Medvedev par sa capacité de ne pas répondre directement à une seule question) Et

on peut le comprendre... ce qu'on ne peut pas comprendre c'est à quoi bon une personne non publique se présente-t-elle dans une émission publique ? ». Un autre spectateur pose une question semblable : « son autocontrôle est incroyable. Il a peur de dire un mot de plus, il filtre chaque préposition. S'il craint autant pour sa peau, à quoi bon se présenter ici ? ». D'autres spectateurs constatent que l'émission est ennuyeuse et généralement un échec. L'utilisateur Arkadi Novoselov s'adresse aux autres : « je l'ai écouté pendant 5 minutes, il dit n'importe quoi, il parle de rien, ça sert à qui ? Si quelqu'un est intéressé, faites-moi signe :) ». L'utilisatrice Anna Karataeva est d'accord : « je suis d'accord, j'ai pas pu la regarder jusqu'au bout, il y va par quatre chemins, tous les efforts de Sobtchak sont vains. Ennuyeux. Il y a même pas de questions d'une sensation quelconque ». Une autre utilisatrice, @mariyanasan, dit : « les réponses sont imprécises, rien de concret, l'intervieweuse perd malgré ses efforts ».

Remarquons aussi que pour les spectateurs le fait que le speaker ne produit pas des réponses identifiables comme directes ne se présente pas comme le résultat d'un manque de compréhension ou de problèmes d'élocution quelconques. Au contraire, les spectateurs attribuent une intention très précise aux actions de l'invité et voient son comportement comme tout à fait délibéré. Pour les commentateurs l'invité se conduit ainsi par prudence et par peur de conséquences négatives. Certains commentaires sont plus explicites à ce propos. L'utilisateur Andrey Naumoff s'étonne : « Milliardaire et propriétaire d'un business gigantesque, le chef de l'Alfa-group se conduit dans la conversation avec une journaliste comme si chaque phrase de plus prononcée par lui conduit immédiatement à l'élimination de tout ce qu'il a créé depuis ces 20 ans ». L'utilisateur antonvsu se demande : « son autocontrôle est incroyable. Il a peur de dire un mot de plus, il filtre chaque préposition. S'il craint autant pour sa peau, à quoi bon se présenter ici ? ». Par rapport à qui s'auto-contraint l'invité ? Nous avons vu plus haut que ce sont les questions « sur Poutine » qui, selon l'intervieweuse de l'émission, provoquent les réponses évasives. Dans quelle mesure les spectateurs de l'émission partagent cette opinion ? Regardons, par exemple, le commentaire suivant : « La vie n'est pas dénuée d'ironie. Avant on expulsait du parti pour attrait pour l'entreprise privée, maintenant on expulse du monde des affaires pour des positions politiques ». Ce commentaire renvoie vraisemblablement à la question dans laquelle l'intervieweuse demande si Fridman se solidarise avec les participants des mouvements de protestation contre les pouvoirs politiques. Un autre commentaire, produit par l'utilisateur @kopotilov, va encore plus loin : « Monsieur Fridman est un type glissant.. et les questions sur Pou [Poutine] et Khodorkovsky l'ont effarouché énormément..il est difficile de respecter les gens comme lui.. ». Nous rencontrons encore une fois ici la figure du président russe comme celui par rapport à qui s'auto-contraint l'invité (laissons, pour l'instant, de côté Khodorkovsky).

Résumons ces observations. On comprend que la journaliste dans l'interview et les spectateurs dans leurs twits et commentaires sur Facebook touchent au cœur du même phénomène. Ils ont en commun la compréhension de ce qu'en répondant à certaines questions les invités issus des milieux d'affaires ont de fortes chances de produire des réponses évasives ou mensongères de peur de sanctions négatives. Ces questions se rapportent, d'une manière ou d'une autre, à la personnalité de Poutine. Deux enseignements qui ont des incidences sur le dispositif de la recherche peuvent être tirés de ces observations. Premièrement, à la lumière de l'idée que les magnats aux interviews télévisées peuvent systématiquement produire des réponses mensongères et évasives, la démarche, qui consiste à traiter leur discours comme des témoignages qui permettent de comprendre leurs problèmes pertinents et restituer certains traits de situations conflictuelles (épreuves) dans lesquelles ils sont engagés, doit être mise en doute. Deuxièmement, avec cela, on se rend compte qu'au lieu d'être un instrument révélateur des épreuves passées, l'interview télévisée elle-même se présente pour l'invité en tant qu'une épreuve dans laquelle se jouent ses relations avec le pouvoir. Cette idée m'amène à redéfinir l'objet d'analyse. Au lieu de réduire l'interview au contenu textuel de discours de l'invité, il s'agissait maintenant de la voir en tant que situation d'interaction qui en soi mérite d'être analysée. Cette démarche analytique s'inspire, entre autres, de celle proposée par Damien de Blic et Cyril Lemieux pour l'analyse de scandales⁷⁹.

2. L'interview télévisée comme épreuve en soi

Nous comprenons ainsi que les rapports de pouvoir se jouent à l'interview télévisée même, puisque les magnats s'auto-contrainent systématiquement dans certaines situations dans lesquelles ils sont amenés à se prononcer publiquement au sujet du président de la fédération de Russie. Ce constat nous amène à nous intéresser aux situations dans lesquelles l'autocontrainte se manifeste. Cela nous permettra de comprendre plus exactement comment les rapports avec l'État deviennent pour les hommes d'affaires un problème pratique durant l'interview télévisée. Nous avons dit alors que selon l'intervieweuse et les spectateurs l'invité (magnat) a tendance à s'auto-contraindre en cas de questions qui portent sur Poutine. Mais un tel constat est pour l'instant trop général et imprécis pour comprendre comment et pourquoi la discussion du président par un magnat à une interview

⁷⁹ A ceux qui ne voient dans le scandale qu'un épiphénomène qui permet au chercheur de dévoiler une structure sociale profonde et des rapports de forces cachées, les auteurs proposent de voir les scandales comme un objet d'études à part entière et de prendre au sérieux leur dimension instituante. Cette perspective « repose sur le constat que le scandale, malgré d'hâtives conclusions, ne laisse jamais les choses en l'état. En tant que « cérémonie de dégradation statutaire », il conduit à des repositionnements, à une redistribution des cartes institutionnelles, voire à des remises en cause brutales des rapports institués » Damien de Blic et Cyril Lemieux, « Le scandale comme épreuve », *Politix*, 2005, vol. 71, n° 3, p. 11..

télévisée peut avoir un quelconque impact sur le président et sur les rapports qu'il entretient avec l'élite économique ou avec ce magnat concret. Il nous faut comprendre plus concrètement les conditions et les raisons de la manifestation d'autocontrainte.

Tout d'abord, pour commencer, il nous faut identifier les manifestations d'autocontrainte pour pouvoir dans la suite étudier le contexte de leur apparition. En effet, même si les spectateurs parlent de l'attitude évasive de l'invité, ils ne précisent pas, le plus souvent, les épisodes concrets dans lesquels cette attitude s'est manifestée. Nous sommes ainsi obligés d'identifier les manifestations d'autocontrainte nous-mêmes pour ensuite. En poursuivant cette tâche nous pouvons nous appuyer sur les consignes données par les spectateurs pour identifier les manifestations d'autocontrainte. Il nous faut trouver dans les commentaires des indications sur la façon dont les commentateurs parviennent à qualifier le comportement de l'invité comme contraint. Considérons, par exemple, les réactions suivantes :

Milliardaire et propriétaire d'un business gigantesque, le chef de l'Alfa-group se conduit dans la conversation avec une journaliste comme si chaque phrase de plus prononcée par lui conduit immédiatement à l'élimination de tout ce qu'il a créé depuis ces 20 ans.

Son autocontrôle est incroyable. Il a peur de dire un mot de plus, il filtre chaque préposition. S'il craint autant pour sa peau, à quoi bon se présenter ici ?

Il est intéressant de comprendre pourquoi Fridman a accepté de venir à l'émission, on voit très bien qu'il se sent mal à l'aise.

Monsieur Fridman est un type glissant.. et les questions sur Pou [Poutine] et Khodorkovsky l'ont effarouché énormément..il est difficile de respecter les gens comme lui.

L'étude de ces commentaires est instructive de deux points de vue. Premièrement, ces commentaires laissent percevoir que si l'on veut comprendre comment les téléspectateurs produisent un jugement sur la valeur de réponses de l'invité, on doit prendre en compte le comportement non discursif de l'invité. En effet, tous ces commentaires pointent, d'une manière ou d'un autre, vers le comportement observables de l'invité. En faisant comprendre que l'interviewé est très préoccupé par les conséquences futures de ses réponses les spectateurs mentionnent la tenue du magnat : il a peur, il se sent mal à l'aise, etc. Nous proposons d'appeler le comportement de l'invité qui manifeste aux spectateurs que l'invité en ce moment prend en compte les conséquences de ses actions - le « comportement d'autocontrainte ». Mais, et c'est le deuxième élément important, on perçoit tout de suite qu'à partir de ces seuls commentaires il nous est impossible de comprendre concrètement, de quels détails comportementaux il s'agit. Les commentaires indiquent des significations de comportement toutes prêtes (« il a peur », « il se sent mal à l'aise ») sans faire apparaître comment ces significations ont émergé et sur quels éléments

comportementaux précis elles se basent. Nous faisons face ici au problème de la prise de conscience de la perception. Louis Quéré, en s'inspirant de tout d'abord par Wittgenstein et par Dewey, note « le plus souvent nous ne percevons pas, pour lui-même et comme quelque chose d'isolé, le sens des situations, des événements des objets ou des comportements des autres. Nous saisissons leur physionomie, nous leur répondons immédiatement, et nos réponses incorporent et manifestent nos perceptions, nos définitions, nos qualifications, nos évaluations et nos appréciations »⁸⁰. L'objet est le plus souvent perçu comme un « tout » sans que les éléments qui le constituent apparaissent en première plan. Catherine Rémy a évoqué le problème analytique qui découle de cette particularité de la perception : « si nous percevons les événements comme des « tous », il est donc difficile de saisir et de restituer la multitude de détails comportementaux et de singularités, comme les postures ou les techniques du corps, qui fondent pourtant le contenu des cours d'action »⁸¹. Ainsi, les commentaires de spectateurs seuls ne permettent pas de comprendre en quoi plus exactement se manifeste l'autocontrainte, mais ils indiquent ainsi la direction à suivre dans l'analyse – étudier le comportement non verbal de l'invité. Nous pouvons maintenant occuper la place de téléspectateurs devant l'écran et étudier attentivement le comportement de l'invité à l'interview. L'analyse de l'enregistrement de l'interview doit donner une possibilité d'accéder à ce que Catherine Rémy a appelé « texture de comportement » qui rend possible l'attribution des états psychologiques de l'invité⁸².

Au résultat de l'analyse de l'enregistrement de l'interview j'ai pu faire une observation suivante : dans certaines situations, en répondant à certaines questions, le comportement de l'invité apparaissait visiblement moins fluide que le comportement observable au moment de discussion d'autres questions. Par « fluidité » je comprends un ensemble de propriétés comportementales hétérogènes, dont : le rythme de parole, les tics de langage, les pauses, les allongements de sons, la hauteur de la voix (l'invité pouvait balbutier d'une manière inaudible), la fréquence de reformulations et de « repairs », les changements de regard, les changements de position et les mouvements de corps etc. La perte de fluidité comportementale, d'un point de vue formel, peut indiquer que la personne s'auto-contraint et prend en compte les conséquences futures de ses actes. Comme le note Nicolas Dodier, « le fait de s'engager dans l'action avec un horizon stratégique ne dispense pas la personne de traiter les problèmes d'ajustement qui se posent dans

⁸⁰ Louis Quéré, « Action située et perception du sens » dans Michel De Fornel et Louis Quéré (eds.), *La logique des situations : Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1999, p. 323-324.

⁸¹ Catherine Rémy, « Ni cliché, ni séquence : S'arrêter sur l'image », *Ethnologie française*, 2007, vol. 37, n° 1, p. 90.

⁸² Sous cette notion Catherine Rémy sous-entend « l'agencement d'éléments comportementaux constituant le substrat de la perception de formes cohérentes et donc de l'attribution de sens aux actions ou aux événements » *Ibid.*

les activités concrètes »⁸³. Autrement dit, c'est sur le fond de l'activité courante que peut être détectable l'orientation aux horizons plus lointains. Cette activité courante (dans notre cas, elle consiste à répondre aux questions de journaliste) devient ainsi le « point de passage obligé de tout rapport au temps, même le plus concentré sur des buts lointains »⁸⁴. C'est pourquoi, comme le notent certains philosophes pragmatistes, l'acteur qui est beaucoup préoccupé par les conséquences futures de ses actes manifeste inévitablement une certaine discontinuité de son comportement actuel. Insistant sur la thèse de l'extériorité de l'esprit, ils ont été intéressés par ce comment les processus cognitifs peuvent se lire dans l'activité observable. La fluidité comportementale joue pour eux un rôle important permettant de comprendre le mode de rapport de l'acteur à son environnement. Dewey note ainsi : "the readier a response, the less consciousness, meaning, thinking it permits; division introduces mental confusion, but also, in need for redirection, opportunity for observation, recollection, anticipation"⁸⁵. L'action qui manifeste des traces de trouble, d'hésitation, de discontinuité se présente au contraire comme manifestant que l'engagement de l'acteur avec l'environnement présente à lui un problème quelconque quant à son issu. « Wherever perceptual awareness occurs, there is a "moment" of hesitation; there are scruples, reservations, in complete overt action [...]. Action is not suppressed but is moderated »⁸⁶. George Herbert Mead exprime une idée très proche en parlant de l'intelligence. Il a en particulier écrit que « l'intelligence est, par essence, la capacité de résoudre, en se servant de l'expérience passée, les problèmes de la conduite actuelle en relation à ses conséquences possibles [...] La réponse différée est nécessaire à la conduite intelligente. L'organisation, l'épreuve implicite et la sélection finale par l'individu des réponses aux situations sociales qu'ils rencontrent et qui requièrent de lui un ajustement, tout cela serait impossible si ces réponses réelles ne pouvaient pas être différées jusqu'à ce que ces processus soient réalisés »⁸⁷. Ajoutons, à titre indicatif, que certains commentaires de spectateurs laissent apparaître le même type de raisonnement. Voici, par exemple, le commentaire laissé par Maria Vinogradova (@Felksiopa) « "Disons, en principe, disons, par exemple, vous savez, disons, on peut dire, disons". Assez direct, quoi. #Sobtchak_tvrain ». L'utilisatrice attribue au comportement hésitant de l'invité (qu'elle adresse en énumérant ses tics de langage) le sens de comportement dissimulateur (« assez direct, quoi », dit-elle d'une manière sarcastique).

⁸³ Nicolas Dodier, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, 1993, vol. 11, n° 62, p. 67.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁸⁵ John Dewey, *Experience and Nature*, London, George Allen and Unwin, Ltd., 1929, p. 314.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 313.

⁸⁷ George Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 177-178.

Dans quelle mesure peut-on rapporter maintenant les manifestations de perte de fluidité comportementale, observables aux interviews, au « comportement d'autocontrainte » par rapport à la figure de Poutine ? En effet, même si ce motif fait sens par rapport au comportement observable, comment peut-on être sûr que ce comportement avait en réalité ce motif ? Pour Patrick Pharo cette question touche le problème de rapports entre le « sens supposé » par l'observateur de l'action et le « sens endogène » de celle-ci⁸⁸. En effet, la perte de fluidité comportementale peut être motivée par tout un ensemble de phénomènes différents. Max Weber formule ce problème de la manière suivante : « Certains processus externes de l'activité qui nous apparaissent comme « semblables » ou « analogues » peuvent avoir pour fondement, du côté de l'agent ou des agents, des ensembles significatifs extrêmement divers ; et nous « comprenons » aussi une activité qui dévie très fortement et qui souvent va significativement dans le sens opposé aux situations que nous regardons comme « similaires »⁸⁹. Pour Weber le processus externe observable de l'action tout seul très souvent n'est pas suffisant pour comprendre le sens endogène de l'action quant à son motif. Il ne peut que donner une « hypothèse » d'interprétation du motif : « toute interprétation tend, certes, vers l'évidence. Mais une interprétation significative, si évidente soit-elle, ne peut pas encore comme telle et en vertu de ce caractère d'évidence prétendre être une interprétation valable du point de vue causal. Elle n'est jamais en elle-même qu'une hypothèse causale particulièrement évidente [...] »⁹⁰. Weber insiste ainsi sur l'importance de contrôler les présomptions, y compris les plus vraisemblables, dans la recherche empirique. En parlant de ce comment ce contrôle d'interprétation peut être réalisé dans une recherche empirique Weber évoque la possibilité d'observation de la tournure (résultat) prise par la situation. « Tout comme pour toute autre hypothèse, il est indispensable de contrôler l'interprétation significative compréhensible par le résultat, c'est-à-dire la tournure prise par le déroulement réel de l'activité »⁹¹. Cette solution nous laisse penser à comment George Herbert Mead propose de comprendre le sens de l'action humaine. Pour lui, « la réponse d'un organisme au geste d'un autre organisme dans l'acte social, est la signification de ce geste »⁹². Plus loin il développe cette idée en mobilisant la notion de résultat :

La structure logique de la signification se trouve donc dans la relation ternaire du geste à la réponse qui s'ajuste à lui et au résultat de l'acte social. La réponse du second organisme

⁸⁸ Patrick Pharo, *Le sens de l'action et la compréhension d'autrui*, Paris, L'Harmattan, 1993.

⁸⁹ Max Weber, *Economie et société*, Paris, Plon, 1995, vol.1, p. 36.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ *Ibid.*

⁹² Mead, *L'esprit, Le Soi et La Société*, 160–61.

au geste du premier est l'interprétation – elle fait paraître la signification – de ce geste, qui indique le résultat de l'acte qu'il commence et dans lequel les deux organismes sont engagés. Cette relation ternaire entre le geste, la réponse d'ajustement et le résultat de l'acte social que ce geste commence, est le fondement de la signification⁹³.

On arrive ainsi à la conclusion suivante : si l'on veut comprendre si une perte de fluidité comportementale observable au cours de l'interview est effectivement une manifestation de prise en compte de sanctions éventuelles (autrement dit, un acte d'autocontrainte), il nous est impossible de le faire nous-mêmes en n'observant que l'action en question. Il faut aussi prendre en compte la réaction de participants immédiats de la situation.

3. Chercher la signification de l'action dans l'action-en-retour ?

La phase suivante de l'analyse devait consister ainsi en une étude de réactions produites par l'intervieweuse aux réponses de l'invité pour comprendre si ces réactions manifestent, d'une manière ou d'une autre, que l'intervieweuse identifie dans les actions de l'invité la prise en compte de conséquences de ses actes. Ce travail, aussi bien que le travail analogue que je menais avec les autres interviews de mon corpus, a conduit à la découverte d'une particularité intéressante de comportement des intervieweurs. J'ai remarqué que les journalistes au cours des interviews ont tendance de ne pas manifester explicitement leur évaluation de la réponse de l'invité. Et c'est d'autant plus vrai qu'il s'agisse de questions descriptibles comme les questions sur Poutine. Plus tard, à un autre stade de l'enquête, j'ai compris que cette particularité faisait en effet partie de l'objet que j'étudiais (c.f. chapitre 5). Mais au stade d'analyse des vidéos ce comportement des intervieweurs s'est posé comme un vrai problème qui ne permettait pas de contrôler les résultats de mes observations. Malgré leur évidence et vraisemblance, j'avais beaucoup de mal à défendre solidement mes observations et interprétations. Au final, cela m'a conduit à respécifier à nouveau le plan analytique de ma recherche. Avant de décrire cette respécification (c.f. le chapitre suivant) je vais explorer dans la section finale de ce chapitre ce phénomène de réticence de journalistes.

Pour commencer, revenons au passage dans lequel l'intervieweuse, Ksenia Sobtchak, a fait la remarque à propos du comportement évasif des invités issus du monde des affaires (qui a servi d'un point d'entrée pour mon exposé). Etant donné que cette remarque anticipait en quelque sorte l'acte d'autocontrainte de l'invité, on peut la désigner « anticipation d'autocontrainte ». On se rappelle que cette remarque a été produite dans le contexte de question sur Khodorkovsky qu'un

⁹³ *Ibid.*, p. 162.

spectateur a posée par Skype. Etudions maintenant la suite de ce passage, c'est-à-dire, la réponse de l'invité et la réaction de l'intervieweuse :

Intervieweuse : cette question est très importante puisque la chose principale qu'on vous impute, je veux dire, qu'on impute aux entrepreneurs de votre niveau, à une partie soi-disant 'oligarchique', c'est que l'arrestation de Khodorkovsky a été conçue justement pour vous effaroucher. Et ils ont rempli leur but, et maintenant en répondant aux questions sur Poutine tous les grands entrepreneurs sont extrêmement [avec emphase] 'prudents'. D'un côté ils ne veulent pas le soutenir, de l'intérieur, mais ils n'ont pas de choix.

Interviewé : vous savez, premièrement, c'est très individuel, et deuxièmement, je suis sûr que parmi les grands entrepreneurs il y a beaucoup de gens qui le soutiennent de bonne foi.

Intervieweuse : et vous ? vous le supportez de bonne foi ?

Interviewé : tout à fait !

Intervieweuse : [sourit et hoche la tête pendant quelques seconds, ensuite passe à la question suivante]⁹⁴

On a vu que la réponse de l'invité a été précédée par une « anticipation d'autocontrainte » de la part de la journaliste. Maintenant, quand la réponse effective de l'invité a été prononcée, comment peut-on qualifier la réaction de la journaliste à la réponse de l'invité ? Évalue-t-elle la réponse sincère ou mensongère ? Le comportement de la journaliste observable sur l'écran (le réalisateur a fait un gros plan sur le visage de l'intervieweuse en ce moment), c'est-à-dire, sa mine ironique, son sourire, sa pause de quelques secondes, peuvent certes être interprétées comme traduisant l'attitude sceptique par rapport à la réponse de l'invité. Mais dans quelle mesure peut-on être sûr qu'on interprète correctement ces nuances de comportement en l'absence de sa réaction formulée explicitement ? Dans cette interview comme dans beaucoup d'autres la réaction de l'intervieweur est formulée d'une manière non verbale, mais n'est pas donnée d'une façon explicite.

Le modèle analytique présenté dans ce chapitre sur l'exemple d'une interview concrète a été reproduite pour toutes les interviews du corpus. Chaque interview de mon corpus a été étudiée d'une manière détaillée afin d'y détecter des manifestations de perte de la fluidité comportementale. La réaction du public était aussi analysée, si elle était disponible. S'inspirant de l'article de Dodier et Baszanger⁹⁵, l'approche adoptée ici peut être qualifiée de « vidéo-ethnographie combinatoire », dans le sens où il fallait observer le déroulement d'une même famille

⁹⁴ Extrait de l'émission « Sobtchak », le 12/04/2012 (chaîne Dozhd)

⁹⁵ N. Dodier et I. Baszanger, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », art cit.

d'actions (comportement à l'interview) dans des contextes différentes – par différentes personnes, dans différentes émissions aux différentes chaînes. Je vais explorer ici différents comportements observables des interviewés et des intervieweurs dans différentes interviews de mon corpus pour montrer comment le problème que je viens d'identifier se reproduisait dans différentes émissions, et dans quelle mesure il était difficile de contrôler les interprétations des actions des invités par les réactions de journalistes.

Etudions, pour commencer, la situation suivante. L'édition de l'émission « Hard Day's Night » du 22 février 2012 à la chaîne Dozhd accueille l'oligarque Viktor Vekselberg. C'est la période de manifestations politiques contre le pouvoir en place à Moscou. Première vague de protestations contre les fraudes électorales en décembre 2011 se transforme vite en des manifestations contre Poutine. Vers février 2012 un autre groupe de manifestants est réuni, à son tour, pour le support de Poutine et contre la « révolution orange ». Les deux groupes de manifestants prennent les noms selon les places sur lesquelles ils manifestent. Les opposants se réunissent à la place Bolotnaya, les supporteurs – à la place Poklonnaya. La question sur la situation politique tendue émerge au cours de l'interview en question. Un intervieweur pose la question : « vous sympathisez plutôt avec qui ? Avec les gens sur la place Bolotnaya ou avec ceux sur la place Poklonnaya ? »⁹⁶ Ce n'est pas la question en soi qui doit attirer notre attention, mais la grimace de l'intervieweur avec laquelle il posait cette question. Il a fait théâtralement des yeux tout blancs en se donnant un air naïf. Le geste a été capté par la caméra qui a fait un gros plan sur son visage.



Image 1. Grimace de l'intervieweur au moment de formulation de la question sur les mouvements de protestation contre le régime de Poutine.

⁹⁶ Extrait de l'émission « Hard Day's Night », le 22/02/2012 (chaîne Dozhd)

Les collègues journalistes l'ont remarqué aussi et ont éclaté de rire. Apparemment il s'agit d'un comportement marqué, d'un geste significatif. Et le fait que les autres participants l'ont accueilli par des rires le confirme bien. Apparemment aussi par ce geste le journaliste manifestait qu'il se rendait parfaitement compte que la question va motiver une autocontrainte de la part de l'invité, que ce dernier ne va pas produire une réponse sincère et donc que l'idée même de poser cette question a été profondément naïve. Mais, malgré la vraisemblance d'une telle interprétation de ce geste implicite, en s'appuyant sur les données de l'enregistrement de l'émission seules il paraît impossible de prouver la justesse de cette interprétation. En tout cas, comme dans le cas de Sobtchak et Fridman, ce geste est plutôt une « anticipation d'autocontrainte », dans le sens où il est produit avant la réponse effective - « ni aux uns ni aux autres » - qui à son tour n'était pas suivie par une réaction plus ou moins explicite de la part de journalistes qui permettrait de l'interpréter en tant que réponse évasive.

On se déplace à la chaîne publique, NTV, pour nous intéresser à une des éditions de l'émission « Kapital.ru » qui représente une série de films sur certains oligarques russes composés de longs extraits d'interview avec eux. L'extrait qui a attiré notre attention se rapporte à l'émission consacrée au magnat pétrolier, président de la compagnie pétrolière LUKoil, Vagite Alekperov, sortie en avril 2010. Au milieu de l'émission sur l'écran apparaît un encadré et une voix hors champs prononce : « en Russie LUKoil n'obtient plus rien. Dans le gouvernement c'est Igor Setchine qui est aussi le président du conseil d'administration de Rosneft qui suit ces questions ». Igor Setchine est une des figures les plus proches de Vladimir Poutine, il est président de la compagnie pétrolière étatique Rosneft et vice-premier ministre à l'époque. La scène suivante représente le journaliste, Alexey Pivovarov, au bord du business jet d'Alekperov qui est assis devant une petite table en face du journaliste.

Journaliste : je ne vais pas même vous poser la question sur vos relations avec Setchine. C'est clair que vous allez dire qu'elles sont bonnes. Je vous demanderai plutôt, dans quelle mesure le succès de la compagnie sur le marché dépend de la personnalité de son chef ?

Intervieweur : c'est pas facile à dire, parce que le marché extérieur évalue minutieusement le dirigeant de la compagnie...⁹⁷

L'encadré de l'émission que je viens de mentionner laisse entendre clairement qu'il y a un conflit entre Alekperov et le vice premier ministre (et le président de la compagnie pétrolière étatique

⁹⁷ Extrait de l'émission « Kapital.ru », le 30/11/2010 (chaîne NTV)

Rosneft') Igor Setchine. Qu'est-ce qui s'est passé alors dans la scène d'interview qu'on vient de présenter ? Le journaliste explique qu'il ne va pas poser la question sur les rapports entre Alekperov et Setchine parce que la réponse est parfaitement prévisible – l'invité ne va pas critiquer Setchine ou l'accuser, et c'est indépendamment de leurs relations effectives. Le journaliste manifeste ici qu'il se rend compte qu'en répondant à la question sur Setchine l'interviewé a beaucoup de chances de s'autocontraindre et de produire une réponse évasive ou mensongère (le journaliste produit ainsi une « anticipation d'autocontrainte »). Néanmoins, en l'absence de question effective on est privé de possibilité d'étudier la réponse effective de l'oligarque et la réaction de l'intervieweur à cette réponse.

Passons maintenant à un autre type de situations. L'analyse de corpus d'enregistrements des interviews m'a permis d'identifier une collection d'actions des speakers qui manifestaient des troubles, des ruptures de continuité etc. On peut dire que ces actions prétendent à être analysables comme « comportement d'autocontrainte ». Présentons quelques exemples de ces situations. En octobre 2011 à la chaîne étatique Russie 24, dans l'émission-interview « Mnenie », l'intervieweuse pose une question sur la qualité des rapports entre le business et l'Etat. L'interviewé, l'oligarque Vladimir Potanine, jusqu'au présent éloquent et fluide, se met à barboter. On présente un extrait de sa réponse en indiquant les allongements de sons et les pauses.

Intervieweuse : alors, donc le business dit : « entendez nous, on a besoin de conditions pour le développement ». A votre avis, le pouvoir entend le business ? Et comment ce dialogue doit se réaliser, par quels instruments et moyens ?

Interviewé : à mon avis [pause] eeeuh [pause] étant donné queeee [pause] euh la compétitivité [pause] disons [pause] sur l'arène politique russe [pause] mmm [il fait un soupir profond] eeeuh [pause] en ce moment [pause] disons hmm n'est pas très développée pour le dire directement

Intervieweuse : n'est pas actuelle ?

Intervieweur : bon euf je ne pense pas qu'elle ne soit pas actuelle, je veux dire qu'on n'a pas [pause] mmm euh [pause] disons [pause] d'une compétitivité euh réelle [pause] je dirais sportive dans le domaine politique et c'est pourquoi euh le pouvoir à mon avis ressent l'autosuffisance et manque de dialogue avec le business et avec la société⁹⁸.

⁹⁸ Extrait de l'émission « Mnenie », le 20/10/2011 (chaîne Russie 24)

L'invité parle à propos de relations entre le monde des affaires et l'Etat d'une manière qui est descriptible comme hésitée et troublée. A un certain moment l'intervieweuse vient même au secours pour l'aider à finir la phrase, en laissant comprendre qu'elle-aussi perçoit la réponse de speaker comme troublée. Au niveau du contenu textuel de la réponse on peut identifier une certaine critique de la qualité de ces relations (« le pouvoir ressent l'autosuffisance », « le pouvoir manque de dialogue avec le business »), mais on a l'impression que cette critique est formulée d'une manière très prudente. Même si cette réponse ne se prête pas à une description comme une réponse mensongère (en effet l'interviewé critique le pouvoir), en percevant sa manière de parler, on a tout de suite l'impression qu'une certaine forme d'autocontrainte est néanmoins présente dans cette séquence de comportement. Mais est-ce que on peut dire avec certitude que l'invité barbote justement parce qu'il s'autocontraint ? Les éléments présents dans l'interaction (y compris la réaction de l'intervieweuse) ne permettent pas de l'affirmer avec certitude.

Une situation semblable s'observe au cours d'une interview « Tchelovek na Dozhde » à la chaîne Dozhd en octobre 2012. Au bord de la baie de Taman (l'interview est filmée en dehors) dans un ancien village grec reconstruit par l'oligarque Oleg Deripaska le journaliste, Anton Zhelnov, pose une question sur les rapports entre le business et l'Etat :

Intervieweur : vous êtes d'accord que le business... si l'on parle du grand business... c'est évident que le business est très dépendant de l'Etat, et en fait le business ne peut demander à l'Etat grande chose, les relations son inverses ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça change ? Et ça doit changer ?

Deripaska : bien sûr ça doit ! Bien sûr ça doit. Parce qu'on perd le temps et les ressources de l'Etat, si on ne nous entend pas

Intervieweur : et alors ça change ? Selon vous...

Deripaska : [il respire] [pause] pour l'instant non [il respire] vous comprenez [pause] pour l'instaaaaant pour l'instant non maaaaais [pause] je crois que [pause] on vit à l'époque quaaaand le temps fait son boulot...⁹⁹.

Cet extrait est très éclairant sur la manière dont le rythme de la réponse peut changer en fonction des différentes questions. L'extrait contient deux questions qui laissent voir deux manières différentes de répondre. Après la première question qui se termine par la phrase « et ça doit changer ? », l'interviewé produit une réponse rapide et fluide « bien sûr ça doit ! Bien sûr ça doit. Parce qu'on perd le temps et les ressources de l'Etat, si on ne nous entend pas ». Notons, que cette

⁹⁹ Extrait de l'émission « Tchelovek na Dozhde », le 08/10/2012 (chaîne Dozhd)

question ne demande pas de caractériser les rapports existants entre le business et le pouvoir, elle demande plutôt de se prononcer dans un esprit moralisateur à propos d'une situation idéale. Comparons maintenant cette séquence question-réponse avec la suivante. Le journaliste modifie sa question - « et alors ça change ? », ce qui demande déjà de qualifier l'état de choses actuel et non plus de s'exprimer à propos d'une situation idéale. Le comportement de l'interviewé change manifestement, il se met à balbutier et à produire des longues pauses, sa manière de répondre perd de fluidité. Et même s'il qualifie négativement l'évolution de rapports entre le business et le pouvoir dans le pays sa manière de répondre peut être descriptible comme une forme d'autocontrainte. Mais tout comme dans l'exemple précédent, en dépit de la vraisemblance d'une telle interprétation, il nous manque d'éléments pour la défendre.

Passons maintenant aux situations dans lesquelles le comportement de l'interviewé qui prétend à être qualifiée comme « autocontrainte » est suivi par une réaction de la part de journaliste qui laisse entendre que le journaliste traite la réponse comme problématique. Même si cela ne se passe que très rarement, on peut néanmoins rencontrer les cas dans lesquels les journalistes évaluent plus ou moins explicitement les réponses des interviewés. On quitte la chaîne privée Dozhd pour se déplacer à la chaîne fédérale 1TV dans l'émission « Pozner » en avril 2012. Le magnat pétrolier Vagit Alekperov est dans le studio du journaliste célèbre. Un des thèmes concerne le problème de concurrence inégale avec les compagnies étatiques des compagnies privées russes. Pozner introduit sa question :

Intervieweur : vous êtes contre la pratique selon laquelle l'Etat a ses propres compagnies pétrolières ? vous considérez que c'est bien ou mal ?

Alekperov : je crois que il y a une structure des utilisateurs du sous-sol qui s'est formé : « Gazprom », « Rosneft », « LUKoil ». On a quand même plusieurs formes de propriété : étatique, privée, privée avec la participation de l'Etat... Un part de Gazprom par exemple appartient à l'Etat mais c'est une société par actions

Intervieweur : et quand même je vous pose instamment la question directe, vous considérez que c'est utile pour le pays quand l'Etat est un des principaux propriétaires des grandes corporations ? Y compris pétrolières. C'est bon pour le pays ?

Alekperov : je considère pour quelle période au début au moment de la formation des grands conglomérats oui, c'était bien mais après l'Etat doit sortir de la propriété

Intervieweur : donc aujourd'hui c'est pas bien ?

Alekperov : je pense que aujourd'hui ces processus de la privatisation qui sont proposés par l'Etat ils disent qu'aujourd'hui il y a beaucoup de gens qui ont compris que l'Etat doit sortir de l'économie¹⁰⁰.

Le journaliste pose la question qui demande de qualifier la politique de l'Etat en matière des compagnies pétrolières. L'interviewé produit sa réponse. Mais la réaction de l'intervieweur (« et quand même je vous pose instamment la question directe, vous considérez que c'est utile pour le pays quand l'Etat est un des principaux propriétaires des grandes corporations ? Y compris pétrolières. C'est bon pour le pays ? ») qui consiste non seulement en une réintroduction de la même question, mais aussi en une déclaration ouverte de ce qu'il est obligé de répéter la question, laisse entendre que l'intervieweur perçoit la réponse comme intentionnellement éludée par le speaker. Ajoutons, que parmi les interviews de mon corpus cette réaction d'intervieweur est en quelque sorte le cas limite, dans le sens où dans la plupart de cas les journalistes se limitent simplement à réintroduire ou reformuler la question sans prononcer que la réponse donnée ne passe pas. Mais même dans cette forme de réaction on ne peut pas dire avec certitude pour quelle raison l'intervieweur ne considère pas la réponse comme adéquate.

Dans mon corpus j'ai pu trouver un seul cas dans lequel l'action effective de l'invité est rapportée plus ou moins explicitement par un journaliste à la prise en compte de risques possibles. Le 22 mai 2013 Mikhail Gutseriev se présente à l'émission « Hard Day's Night » à la chaîne Dozhd. Gutseriev a une biographie dramatique. Il a dû quitter le pays en 2007 suite à un conflit avec un représentant du pouvoir politique russe inconnu. Heureusement, il a pu revenir en Russie quelques années plus tard et a su même restituer son business. Au cours de l'interview les journalistes entreprennent un effort pour dévoiler les malveillants hautement placés qui se cachent derrière les mésaventures de l'oligarque. Le speaker refuse obstinément à les nommer soit en esquivant la réponse soit en disant qu'il ne sait pas. A la fin de cette séquence de questions sans réponse un des journalistes résume : « d'accord, vous ne voulez pas donner les noms de ces gens, on peut vous comprendre »¹⁰¹. Cette phrase finale du journaliste laisse comprendre que le journaliste traite les réponses de l'interviewé, qui insiste sur le fait qu'il n'a pas d'information, comme insincères et conditionnées par la prise en compte de conséquences de sa réponse directe (le journaliste dit «on peut vous comprendre » comme s'il prend en considération les risques qui pèsent sur l'invité et justifie l'invité pour l'absence de réponse). Ajoutons, que le speaker en retour se met ardemment à contester cette interprétation : « non ! mais pourquoi je dois les donner si je

¹⁰⁰ Extrait de l'émission « Pozner », le 16/04/2012 (chaîne 1TV)

¹⁰¹ Extrait de l'émission « Hard Day's Night », le 23/05/2013 (chaîne Dozhd)

ne les connais pas ?! Pourquoi je dois les donner ces noms ?! ». Cet extrait est le seul dans le corpus quand dans le cadre de la même situation on voit d'abord le comportement de l'interviewé descriptible comme « autocontrainte » et ensuite son qualification comme « autocontrainte » par un participant de l'interaction. Et même dans cette situation la description de l'autocontrainte n'est pas suffisamment élaborée pour comprendre ses raisons et ses conditions (le journaliste dit « on peut vous comprendre », mais il ne précise pas pour le public qu'est-ce qu'en effet il comprend et pourquoi le speaker s'autocontraint). En plus, elle est réfutée par l'invité lui-même.

Ensuite, dans le corpus j'ai pu rencontrer des cas dans lesquels l'autocontrainte a été décrite par le speaker lui-même, qui, dans certaines situations quand les journalistes persistaient, pouvait faire comprendre qu'il ne pouvait pas répondre aux certaines questions directement. Mais dans ces cas aussi, l'autocontrainte était toujours formulée d'une manière imprécise et évasive. Dans la première situation que je propose d'examiner les journalistes ont posé une série de questions pour identifier le malveillant qui se cache derrière les problèmes de la compagnie de l'invité. A un certain moment les journalistes ont émis une hypothèse sur l'implication de vice premier ministre et chef de Rosneft, Igor Setchine, mais ils n'ont pas réussi à forcer l'interviewé de confirmer cette hypothèse. De guerre lasse les journalistes abandonnent l'idée d'obtenir la confirmation de la part de l'invité et un d'eux change de sujet (mais pas complètement) et demande l'invité de partager son opinion personnelle sur Setchine et de commenter son départ imminent du gouvernement. L'interviewé répond qu'effectivement, il connaît bien Setchine et qu'il ne peut rien dire de mal sur lui. Mais il termine cette réponse par une sorte de méta discours, qui se rapporte non seulement à la dernière question, mais qui porte en quelque sorte sur l'interaction en général et en demande de modifier le cours :

Interviewé : voilà, ce thème [que je suggère de ne pas développer]... si j'avais été un fonctionnaire – oui, mais pour un businessman discuter le comportement et la motivation des actes d'un fonctionnaire de l'Etat c'est indécent.

Journaliste : d'accord

Interviewé : si vous m'aviez demandé de mes collègues, je répondrais suffisamment sincèrement, mais nous sommes de deux domaines différents¹⁰².

Dans ce passage l'interviewé demande explicitement aux intervieweurs de changer le sujet. Il est pourtant intéressant de voir comment il explique sa demande. On pourrait proposer une interprétation suivante : l'interviewé ne dit pas directement que la réponse à ce genre de questions

¹⁰² Extrait de l'émission « Hard Day's Night », le 20/03/2012 (chaîne Dozhd)

comporte pour lui des risques de sanctions négatives. Au lieu de faire cela, il emploie la tournure « c'est indécent ». D'un côté, elle laisse comprendre que les questions sur Setchine sont indésirables pour l'invité, mais, d'un autre côté, elle ne formule pas que l'invité est de fait contraint de ne pas répondre à cette question. Mais, malgré sa vraisemblance, cette interprétation reste une hypothèse qu'on ne peut confirmer en se basant uniquement sur les données d'interview. La seule chose qu'on peut affirmer avec certitude c'est que l'autocontrainte n'a pas été formulée explicitement dans ce cas.

Enfin, dans l'interview avec Goutseriev qu'on vient de citer plus haut, il y avait, par exemple, un passage suivant :

Intervieweur⁵ : mais vous-même, vous le connaissez [qui est votre malveillant], Mikhaïl Safarbekovitch ?

Interviewé : non, je ne sais pas. Si j'avais su, j'aurais le dit sans faute, je peux supposer mais c'est bête de supposer, voilà, c'est ridicule, et en plus... oui, en étant à la table à sa datcha on peut imaginer. C'est une chose. Mais être dans une émission en direct et dire quelque chose que tu ne connais pas, c'est bête¹⁰³.

Certes, l'interviewé continue d'affirmer qu'il ne sait pas qui est son malfaiteur, mais entretemps il fait une distinction importante. Il fait comprendre que du point de vue de sa possibilité de parler des sujets introduits par les journalistes la situation de parole en public (dans le cadre d'une interview télévisée en direct) représente pour lui des contraintes supplémentaires par rapport à une situation non publique. Il n'explique pas directement en quoi consiste la différence et comment elle est liée aux conséquences de ses actions, mais l'introduction de la distinction entre les situations publiques et les situations non publiques est néanmoins importante pour l'analyse et sera explorée dans le chapitre 4.

* * *

Ce chapitre a fait état de transformations du cadre analytique de ma recherche et du rapport aux données des interviews télévisées avec les magnats. D'un texte, ou d'une forme de description de rapports entre les magnats et les agents de l'état vécus ailleurs, l'interview télévisée s'est transformée en une situation qui doit elle-même être considérée comme une épreuve où se manifestent, et en même temps se rejouent, les rapports politiques entre l'élite économique et

¹⁰³ Extrait de l'émission « Hard Day's Night », le 23/05/2013 (chaîne Dozhd)

l'élite étatique. Un nouveau dispositif d'enquête a été mis en œuvre consistant à observer le comportement verbal et non verbal des participants de l'interview pour étudier le phénomène d'autocontrainte qui se produit en répondant à certaines questions. Néanmoins, cette approche a révélé ses limites quant à la possibilité pour le chercheur de comprendre dans quelles conditions se manifeste l'autocontrainte. La difficulté consiste en ce que les participants de l'interaction évitent d'explicitement leurs jugements quant au caractère contraint de leurs actions. Même dans les situations dans lesquelles une nécessité pratique se produit d'évoquer ce phénomène, les acteurs ne l'évoquent pas directement, mais procèdent par des indications implicites. En s'appuyant sur l'analyse des enregistrements des émissions seuls le chercheur a du mal à identifier avec un degré suffisant de certitude les manifestations d'autocontrainte. Il ne peut de ce fait comprendre plus clairement ni quelles situations et sujets de discussion sont particulièrement importants pour les magnats de point de vue de leurs rapports avec les dirigeants politiques ni pourquoi ils sont importants. Cette analyse ne m'avance que très peu sur le chemin de compréhension de ce comment les relations de pouvoir se jouent et se rejouent aux interviews télévisées. Pour aller plus loin j'ai dû ainsi compléter la méthode d'analyse des enregistrements (la dite vidéo ethnographie combinatoire) par d'autres méthodes supplémentaires.

Chapitre 2. Interpréter l'autocontrainte. Le « pacte » comme outil du raisonnement pratique des acteurs

Ce chapitre, qui se situe dans le prolongement du chapitre précédent centré sur l'analyse des vidéos, achève la présentation des choix théoriques et méthodologiques de ce travail qui résultent de la confrontation aux données empiriques. Le chapitre expose et décrit la mise en œuvre d'une méthode originale d'entretiens d'interprétation des actions qui a permis de comprendre comment les participants de l'interview comprennent les actions des invités. En même temps ladite méthode a permis de révéler un système de règles implicites (que nous appellerons, en reprenant le mot des acteurs, le « pacte »), qui selon les journalistes, rendent explicables et prévisibles les actions des invités, et de voir comment la vision de l'activité comme ordonnée et réglée résulte du processus interprétatif mis en œuvre par les acteurs. Ces observations ont favorisé la réorientation du travail en faisant l'objet central non seulement des régularités du comportement des invités mais aussi les processus sociaux à travers lesquels cette régularité devient un fait établi pour les acteurs.

1. L'entretien exégétique

Le chapitre précédent nous a laissé devant un problème pratique suivant : grâce à l'analyse des vidéos j'ai pu effectuer une observation détaillée des actions des participants de l'interview, et j'ai pu, me-semble-t-il, identifier des régularités dans le comportement des invités. Par contre, l'observation des vidéos ne permet pas dans beaucoup de cas de reconnaître avec certitude le sens des actions des invités, dans la mesure où différentes interprétations de ces actions sont également possibles. Cette difficulté fait penser au problème de niveaux de descriptions soulevé initialement par le philosophe anglais Gilbert Ryle, et repris ensuite par Clifford Geertz¹⁰⁴ et Vincent Descombes¹⁰⁵. Ryle présente un exemple de deux garçons qui contractent rapidement les paupières de leur œil droit de manière à ce que ces deux gestes soient identiques de point de vue de l'observateur¹⁰⁶. Sauf que dans un cas il s'agit d'une contraction involontaire, tandis que le deuxième garçon par ce geste fait un signal à une autre personne. Cette situation a des analogies avec le magnat à l'interview qui manifeste, d'un coup, une perte de fluidité comportementale. Dans certaines situations par cela il peut manifester qu'il s'auto-contraint en répondant aux

¹⁰⁴ Clifford Geertz, « La description dense », *Enquête [En ligne]*, 1998, vol. 6.

¹⁰⁵ Vincent Descombes, « La confusion des langues », *Enquête [En ligne]*, 1998, vol. 6.

¹⁰⁶ C.f. les articles « Thinking and Reflecting » et « The Thinking of Thoughts : What is Le Penseur Doing ? » dans Gilbert Ryle, *Collected Papers*, London, Hutchinson, 1971.

questions sur Poutine. Dans d'autres situations il le fait par des raisons différentes. Revenons à l'exemple de Ryle. Le philosophe anglais se demande, comment différencier un signal d'un tic involontaire ? Ryle fait à cet égard une distinction entre deux formes de descriptions : description mince, c'est-à-dire une description factuelle, plate, pauvre, qui se limite à énumérer les caractéristiques observables du phénomène sans accéder à sa signification culturelle ; et description dense ou riche qui, au contraire, inclut tous les nuances de signification culturellement admises du phénomène. Geertz affirme ainsi que : « le point essentiel, pour l'instant, est que l'ethnographie c'est de la description dense »¹⁰⁷. Descombes lui objecte avec justesse que l'idée de disjonction de deux formes de description est fallacieuse puisque la description factuelle se présente comme une condition de toute description interprétative :

Chez Ryle, la description épaisse suppose la description mince : il ne saurait y avoir d'étages supérieurs sans rez-de-chaussée, de sandwich de jambon sans pain, de verbes adverbiaux sans verbes principaux. [...] Dans l'exemple de Ryle, la signification du clin d'œil est dans le clin d'œil : il y a, en vertu du code, une valeur de message de ce geste. La signification n'est pas seulement une « hypothèse » que ferait l'observateur pour « interpréter » des données. Si l'observateur ne voit pas que le geste a un sens, c'est qu'il ne voit pas ce qui se passe sous ses yeux, c'est qu'il a été tenu à l'écart du code secret des deux garçons¹⁰⁸.

Descombes explique ici que la capacité de distinguer les traits de l'action est une condition nécessaire de toute interprétation de cette action. En effet, pour lui ces deux types forment des parties différentes d'un même édifice : la description mince en forme le fondement, la description dense – les étages. Il y a un ordre logique entre ces deux formes de description qui les rend en quelque sorte inséparables bien que selon l'intérêt du chercheur tantôt l'une forme tantôt l'autre forme peuvent être privilégiées. En effet, comme l'expliquer Descombes :

Plus on décrit les moyens mis en œuvre, plus on descend dans l'échelle descriptive, puisque préciser les moyens employés, c'est ajouter un adverbe circonstanciel de moyen. Plus on indique la fin, tout en faisant abstraction, sinon des moyens, du moins de leur matérialité, plus on se place à un degré supérieur¹⁰⁹.

¹⁰⁷ C. Geertz, « La description dense », art cit.

¹⁰⁸ V. Descombes, « La confusion des langues », art cit.

¹⁰⁹ *Ibid.*

Si l'on soutient cette idée de deux niveaux interdépendants de description on est obligé de reconnaître que ma méthode, en tant qu'elle est présentée dans le chapitre précédent, comporte une forte inclinaison vers la « détaillisation » de l'action, en occultant la dimension de sa signification. En effet, l'analyse des vidéos, en tant que je l'ai pratiqué dans le chapitre précédent, permet de restituer avec finesse les détails des actions, leur ordre séquentiel, et en cela elle excède les capacités de l'observation naturelle. Mais avec cela cette démarche ne permet pas d'accéder au sens que les acteurs attribuent à leurs actions contextualisées. Ce problème se pose d'une manière encore plus importante dans la situation où on a affaire à un groupe relativement fermé (c.f. le chapitre 4). Les magnats et les journalistes qui communiquent régulièrement avec eux constituent ce que nous appelons dans le chapitre 4 une « communauté de secret ». Certes, les réactions de spectateurs montrent clairement que certaines actions de participants des interviews sont bien compréhensibles pour un citoyen ordinaire qui a des notions basiques du système politique russe. Mais dans le cas de spectateurs il s'agit plutôt de l'impression générale que laisse le visionnage de l'interview. Si notre tâche consiste à analyser d'une manière détaillée chaque action de l'invité nous devons nous adresser aux membres compétents du groupe professionnel. Pour comprendre les règles qui donnent sens aux actions de participants de l'interaction selon les acteurs, une première méthode consiste à faire l'ethnographie de leurs pratiques, à décrire le type de fautes qu'ils se reprochent en pratique et ainsi à dégager les ensembles de règles pratiques qu'ils entendent suivre. Mais comment faire une ethnographie des événements échus (la plupart d'interviews de notre corpus date de 2011-2013) ? Dans cette thèse, on propose une autre stratégie de recherche en mettant au point une méthode d'« entretien d'interprétation » ou d'« entretien exégétique ». Le dispositif de cette méthode prévoit de confronter les intervieweurs (les magnats n'étant pas disponibles) avec les enregistrements des interviews qu'ils ont faites afin de demander aux acteurs de rendre explicables et prévisibles ce qui s'y est passé. Cette méthode permet d'éviter le risque qui consiste à obtenir des représentations générales et idéalisées sur l'interview, sans accéder à la texture de l'interaction disponible pour ceux qui y participent ou l'observent. Cette méthode permet aux acteurs, qui se trouvent engagés dans le visionnage de l'interview qu'ils ont fait, d'adopter la perspective que nous pouvons appeler en suivant Emerson « dans l'interview » à la différence de la perspective « sur l'interview »¹¹⁰. D'autre côté, en donnant rétrospectivement un sens aux actions qu'ils observent sur l'enregistrement, les acteurs n'expriment pas un point de vue « subjectif » ou seulement « personnel ». Ils se servent au contraire des règles d'interprétation partagées, en vigueur dans leur milieu professionnel. C'est-à-dire qu'ils se rendent descriptibles

¹¹⁰ Robert M. Emerson, « Observational Field Work », *Annual Review of Sociology*, 1981, vol. 7, p. 351-378.

comme les membres compétents d'une communauté. Ils révèlent ainsi des règles partagées (grammaire) dont le respect est attendu, dans cette communauté, pour être reconnu savoir agir et juger correctement.

L'idée d'utiliser les enregistrements vidéo des actions des acteurs dans les entretiens avec eux n'est certes pas nouvelle. C'est pourquoi pour mieux comprendre l'approche proposée, il serait utile de la confronter à certaines autres démarches. Dans les années 1990 Pierre Vermersch a élaboré une méthode qu'il intitule « entretien d'explicitation de l'action »¹¹¹. La méthode présuppose l'utilisation des enregistrements vidéo des actions dans l'entretien avec l'acteur pour lui permettre de se rappeler des conditions d'effectuation de son action. L'idée étant que :

[...] le sujet soit dans une position de parole incarnée, en évocation vivace de sa propre action de manière à ce qu'il ne verbalise pas sa théorie sur la façon dont il procède, ni qu'il nous donne une recette générale, ou un discours schématique, mais bien la description de l'action effectivement mise en œuvre dans une occasion singulière¹¹².

Dans une autre approche, qui s'intitule « entretiens d'autoconfrontation et de remise en situation », en utilisant les enregistrements vidéo Jacques Theureau cherche à accéder à ce qu'il appelle « expression de la conscience préreflexive »¹¹³ qui, selon l'auteur, est à l'œuvre dans la situation pratique quand l'acteur doit guider son action dans l'environnement. L'approche vise à « resituer » l'acteur, au cours de l'entretien par le biais de vidéo, dans le régime cognitif propre à l'action afin de mieux comprendre son organisation naturelle. La différence de modèle de Theureau par rapport à l'approche de Vermersch tient à ce que la dernière vise l'évocation de la situation antérieure, tandis que la première prétend à la faire revivre. Comme le précise Theureau lui-même : « en effet, les méthodes d'expression de la conscience préreflexive ne visent pas de nouvelles prises de conscience, contrairement à l'entretien d'explicitation (Vermersch, 1994), mais, au contraire, cherchent à les éviter ou, si elles se produisent, à les distinguer de l'expression de la conscience préreflexive et à en limiter les effets sur la suite de l'entretien¹¹⁴ ». Les deux approches ont en commun l'idée qu'il est possible de faire revenir l'acteur à la perspective pratique qu'il avait dans l'action passée. D'où l'importance accordée dans les deux approches à la tentative de bloquer auprès de l'acteur des manifestations de la réflexivité qui ne sont pas propres au régime pratique.

¹¹¹ Pierre Vermersch, « L'explicitation de l'action », *Cahiers de Linguistique Sociale*, 1996, 28/29, p. 112-120.

¹¹² *Ibid.*, p. 114-115.

¹¹³ Jacques Theureau, « Les entretiens d'autoconfrontation et de remise en situation par les traces matérielles et le programme de recherche « cours d'action » », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2010, vol. 4, n° 2, p. 291.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 295.

Différentes consignes méthodologiques visent cet effet, y compris l'interdit d'utilisation de questions « pourquoi ? » qui stimulent l'effort théorisant des acteurs.

En quoi consiste donc la distinction de la démarche que je propose par rapport à ces deux modèles ? A la différence des approches de ces deux auteurs, mon objectif ne sera pas de restituer la mécanique de l'action singulière de l'acteur, mais d'étudier les principes de l'attribution de sens aux actions d'une communauté professionnelle. Si, donc, pour les auteurs évoqués il était important d'inhiber le processus réflexif de l'enquêté, mon objectif, au contraire, sera de le déployer au maximum (c'est pourquoi la question « pourquoi » va être centrale). Le modèle sera celui d'un ethnographe qui observe une situation difficilement compréhensible et demande à un indigène de lui expliquer ce que font les gens. Finalement, si ces deux chercheurs visaient à restituer de la façon la plus authentique possible la situation antérieure, mon projet était au contraire d'en créer une nouvelle. Il ne s'agit pas pour moi de faire revivre aux acteurs la situation qu'ils ont vécue il y a quelques années à partir de l'enregistrement de vidéo, il s'agit de leur proposer un nouveau rôle – le rôle d'un exégète compétent. Les journalistes eux-mêmes pointent souvent la différence de l'expérience qu'ils ont au cours des entretiens avec moi, en regardant l'interview au café, par rapport à celle qu'ils ont eue devant la caméra, alors qu'ils étaient engagés dans l'interaction absorbante. C'est donc moins le fait que le journaliste a participé à tel événement concret qui justifie le fait que je m'adresse à lui, que le fait qu'il possède des compétences et des capacités à juger partagés par les journalistes politiques et économiques russes¹¹⁵. C'est pourquoi la désignation la plus appropriée de ma méthode serait de parler d'« entretien d'interprétation » ou d'« entretien exégétique ».

Passons maintenant à la description du processus de la mise en œuvre de ces entretiens exégétiques. Les difficultés d'établissement de contact avec les intervieweurs (ces difficultés font partie du phénomène étudié) seront analysées dans le chapitre 4. Ici je me limite à préciser que sans compter les entretiens classiques, autrement dit, en ne comptant que les entretiens exégétiques, j'ai pu interroger plus d'une vingtaine d'intervieweurs de chaînes différentes. Etant donné que l'interview avec un oligarque est néanmoins un phénomène rare à la télévision russe¹¹⁶. Du moins, j'ai pu accéder à la plupart des intervieweurs principaux, qui interviewent les oligarques

¹¹⁵ Dans ce sens, à strictement parler, je pouvais confier le travail d'explicitation à n'importe quel journaliste du même pool, sans que cela change beaucoup de point de vue méthodologique. Interroger les intervieweurs à propos de leurs œuvres était important pour des raisons organisationnelles. D'autre côté, l'intervieweur qui a effectivement mené l'interview avec quelqu'un connaît mieux la situation de cette personne, il est plus informé à propos d'elle et il se met plus vite au courant de l'affaire discutée (même si les intervieweurs ne rappellent pas les détails de leurs interviews, ils se rappellent presque toujours, même 3-4 ans après l'interview, l'ordre de jour lié à l'invité). D'autre côté, il serait difficile d'arranger avec les journalistes le visionnage des interviews des autres, tandis que le retour sur leurs propres interviews leur inspirait plus.

¹¹⁶ Voir la troisième partie sur l'étude de changement de fréquence de ces interviews selon le temps.

plus régulièrement que les autres. Lorsque je réussissais à établir le contact avec un intervieweur, en m'appuyant sur les résultats de l'analyse des vidéos, je visionnais les interviews réalisées par cette personne avec des oligarques en sélectionnant les épisodes dans lesquelles se manifestait un des phénomènes discutés dans la chapitre précédent (à savoir, des cas de perte de la fluidité comportementale de l'invité, un geste qui pouvait être décrit comme une indication plus ou moins explicite d'autocontrainte etc.). A l'aide du logiciel Pinnacle Studio 19 je préparais un clip vidéo avec les extraits choisis. J'optais pour des fragments plus ou moins longs, qui donnaient à l'enquête la possibilité de comprendre l'intrigue de la question. Les épisodes duraient de 3 à 8 minutes. Généralement, j'avais de 3 à 5 épisodes pour la discussion dans un clip. En même temps je préparais une liste de questions sur les éléments les plus importants de mon point de vue pour ne pas les oublier au cours de l'entretien.

Le déroulement effectif d'un entretien exégétique avec les intervieweurs se conformait au modèle suivant : le plus souvent il était organisé dans un café pas loin de leur bureau ; au début de l'entretien je donnais des instructions, en prévenant que j'allais demander des explications détaillées et profondes à propos des actions de l'invité et qu'il fallait alors expliquer ces actions, même les plus évidentes, patiemment et méticuleusement ; je posais alors quelques questions générales sur l'interview en question ; ensuite sur mon ordinateur portable, je présentais le clip par extraits sur lesquels portaient mes questions (le visionnage multiple pouvait aussi être utilisé) ; j'essayais de poser des questions neutres, sans donner ma qualification des phénomènes et sans imposer mon interprétation spontanée – « qu'est-ce qui se passe ici ? », « comment vous voyez sa réponse ? », « pourquoi répond-il comme ça ? ». D'habitude, au début de l'entretien les enquêtés se limitaient à répondre à mes questions, mais au fur et à mesure de l'entretien ils comprenaient mieux la tâche et commençaient à prendre l'initiative en demandant d'arrêter le clip aux moments qui leur semblaient pertinents. Si j'encourageais leur initiative, je contrôlais en même temps que mes questions préparées d'avance soient aussi discutées. Les journalistes se sont montrés, pour la plupart, très enthousiastes par ce genre de travail. Ils me remerciaient après l'entretien en disant qu'ils ne reVISIONnent leurs interviews que très rarement et qu'ils n'analysent jamais leurs interviews d'une manière autant détaillée. Quant au niveau de détail des explications, malgré la consigne, les journalistes spontanément n'allaient pas loin dans l'explication (nous le verrons dans la section suivante), il fallait toujours pousser leur effort réflexif. Mais, guidés par le chercheur, ils révélaient volontiers les profondeurs de leur compréhension de l'action. Une autre observation consiste en ce que différentes stratégies de questions se sont avérées particulièrement efficaces. Dans certaines situations je procédais par des questions « hypothétiques » - « comment aurait-il agi si ... ». Dans d'autres situations je demandais d'expliquer non pas l'action effective, mais l'impossibilité de l'action alternative. Autrement dit, au lieu de demander « pourquoi il a fait X ?

», je demandais « pourquoi n'a pas-t-il fait Y ? ». Cette question s'avérait parfois plus efficace permettant d'évacuer le sens de normalité de l'action qui bloquait l'explication et de déplacer l'accent de la personne (« il a fait ça parce qu'il est intelligent ») à la situation (« il n'a pas pu faire Y parce qu'autrement ... »). Les entretiens exégétiques étaient ensuite retranscrits ensemble avec les extraits des interviews discutées dans ces entretiens. Dans la suite, pour faciliter la lecture, les retranscriptions des entretiens exégétiques et les retranscriptions des interviews télévisées seront présentés à deux niveaux différents : un retrait pour les entretiens et deux retraits pour les interviews¹¹⁷.

2. De l'action à la règle : une hypothèse continuiste

L'objectif initial de la mise en œuvre de cette méthode, je le rappelle, était de comprendre dans quelle mesure mes interprétations spontanées des actions des invités que j'ai formulées pendant la phase de l'analyse vidéo faisaient sens pour les participants de l'interview (les réactions des intervieweurs au cours même de l'interview étant le plus souvent trop implicites pour les mettre en rapport avec mes analyses). Mais ce travail a produit aussi un effet inattendu. Si je me préparais à entendre de la part de journalistes des versions ou des hypothèses incertaines à propos du comportement des invités (j'avais même peur au début de cette phase de l'enquête que les intervieweurs me rétorquent « pourquoi me demandez-vous de statuer à propos des motivations des actions de l'autre personne, comment puis-je les savoir ? »), en réalité j'étais surpris par le sentiment d'évidence et de certitude avec lequel les journalistes me commentaient avec régularité les actions des interviewés. Comme j'ai compris, cette évidence et cette régularité étaient assurées par leur connaissance d'un ordre normatif implicite (mais détaillé et bien fondé sur la possibilité d'application de sanctions négatives) que les magnats respectent, selon les journalistes. Je vais passer à la description de cet ordre tout de suite, mais auparavant il faut montrer comment la question de cet ordre émergeait au cours des entretiens. Outre qu'elle me donnera l'occasion d'évoquer la mise en œuvre de ma méthode, cette présentation préparera aussi la discussion du rapport entre la règle et l'action que je vais déployer plus loin.

¹¹⁷ Exemple :

Interview
Entretien

2.1. Situation 1

Il est opportun de commencer la présentation par un cas, qu'on a déjà étudié dans le chapitre précédent. Dans ce cas, je le rappelle, le journaliste a posé une question sur la qualité de communication entre le monde des affaires et l'Etat en Russie :

Intervieweur : vous êtes d'accord que le business... si l'on parle du grand business... c'est évident que le business est très dépendant de l'Etat, et en fait le business ne peut demander à l'Etat grande chose, les relations son inverses ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça change ? Et ça doit changer ?

Deripaska : bien sûr ça doit ! Bien sûr ça doit. Parce qu'on perd le temps et les ressources de l'Etat, si on ne nous entend pas

Intervieweur : et alors ça change ? Selon vous...

Deripaska : [il respire] [pause] pour l'instant non [il respire] vous comprenez [pause] pour l'instaaaaant pour l'instant non maaaaais [pause] je crois que [pause] on vit à une époque quaaaand le temps fait son boulot...¹¹⁸.

Quand j'étudiais cet épisode dans le cadre de l'analyse vidéo, j'ai remarqué que l'invité a manifesté ce que j'ai appelé une « perte de fluidité comportementale » empiriquement observable. Ce comportement avait beaucoup de chances d'être décrit comme une manifestation d'autocontrainte de la part de l'interviewé. Mais la réaction de l'intervieweur ne suffisait pas pour confirmer une telle qualification. Lorsqu'une occasion de rencontrer le journaliste qui a réalisé cette interview s'est présentée dans le cadre d'un entretien exégétique, il était opportun de savoir comment lui-même comprenait l'attitude de l'invité dans cet extrait. Après la diffusion de l'extrait j'ai posé ma question :

Chercheur : qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'il lui est facile de répondre ?

Journaliste : non, bien sûr que non ! parce que... comment ? bien sûr c'était pas facile parce qu'il doit reconnaître les choses qu'il n'est pas d'usage de prononcer. Que l'Etat n'écoute pas le business et que le business n'a pas d'autre choix que d'écouter l'Etat. Il reconnaît que la situation ne change pas¹¹⁹.

¹¹⁸ Extrait de l'émission « Tchelovek na Dozhde », le 08/10/2012 (chaîne Dozhd)

¹¹⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 25/09/2015

L'avis de mon interlocuteur confirme donc mon observation que j'ai formée en analysant la vidéo que l'invité manifeste dans cet extrait un comportement troublé. Mais à la différence de moi, le journaliste n'éprouve aucun doute à propos de cette qualification. Sans relance de la part du chercheur, il se met à expliquer cette évidence (l'explication commence par « parce que »). Le journaliste fait comprendre, qu'en fait, il y a une règle (« il n'est pas d'usage de »), qui interdit de dire en public que « l'Etat n'écoute pas le business ». Remarquons que l'explication s'arrête sur ce constat. En ayant retiré un élément intéressant pour l'analyse je reviens vers mon interlocuteur avec la question de règle et je pousse à l'explicitation :

Chercheur : et pourquoi il n'est pas d'usage de le reconnaître, de le dire publiquement ?

Journaliste : ben, parce qu'il y a un certain pacte entre le Kremlin et le business... le grand business je veux dire... un pacte de non-agression. Non agression de côté du business [en souriant et d'un ton sarcastique], l'Etat agresse souvent et en dépit du pacte. Mais ce sont les règles du jeu, quoi, voilà.

A partir de ce passage j'apprends que la règle évoquée plus haut n'est pas singulière, elle se rapporte à un ensemble plus général de règles : le journaliste le désigne comme « pacte » (*pakt*). Ce pacte a un caractère collectif, les règles s'appliquent à tous les entrepreneurs (« le business ») et non seulement à cet industriel en particulier. Finalement, on peut comprendre, que pour le journaliste cet état de choses ne représente rien d'extraordinaire, au contraire, il est assez banal, comme le laisse supposer la dernière remarque faite d'un ton ennuyé.

2.2. *Situation 2*

On a vu, dans le cas précédent, que la conception qu'a le journaliste des aspects de la conduite des magnats dans l'espace public par rapport au Kremlin produit l'impression d'être assez développée et nuancée. En quoi cette conception est-elle partagée par les autres journalistes ? Ou s'agit-il plutôt d'une théorie personnelle originale de notre interlocuteur ? On va maintenant interroger un autre journaliste d'un autre média qui a participé à une autre interview avec un autre oligarque. Présentons d'abord l'invité. Vladimir Evtouchenkov a bâti son empire « AFK Sistema » dans le domaine des télécommunications, notamment il est propriétaire de la compagnie « MTS », le géant de la télécommunication mobile. Peu avant il est entré sur le marché pétrolier : en 2009 le fils de l'ancien président de la Bachkirie Ural Rakhimov lui vend la compagnie pétrolière régionale « Bashneft ». « Bashneft » qui appartient désormais à Evtouchenkov gagne le concours pour

l'acquisition d'un champ de pétrole assez vaste « Trebs et Titov » dans le district autonome de Nénétsie. Mais ensuite la compagnie d'Evtouchenkov a commencé à subir la pression de la part de différents acteurs et instances. Cette situation produit pour les journalistes l'impression d'une attaque orchestrée par quelqu'un de puissant. La situation est discutée dans les médias. Dans l'émission (avril 2012) dont je vais présenter un extrait, la question sur la malveillance de l'oligarque a été posée :

Intervieweur⁴ : je veux passer à une autre histoire d'interaction avec l'Etat. Depuis longtemps votre compagnie se positionne comme celle qui n'est pas présente dans le domaine du pétrole à la différence des autres. A un certain moment vous entrez dans ce domaine. Ensuite votre compagnie « Bashneft » obtient un énorme champ pétrolier « Trebs et Titov ». [...] Et qu'est-ce qu'on observe ? Tout d'abord un député du parti LDPR qui envoie une requête afin d'initier une enquête sur ce comment la « Bashneft » a obtenu ce gisement. Ensuite un actionnaire minoritaire apparaît qui porte plainte contre l'attribution de gisement à votre compagnie. Les militants parmi les actionnaires qui luttent pour la « vérité » et non pas pour le « profit », on doute que ça existe...

Evtouchenkov : et alors ? et alors ? Vous savez...

Intervieweurs : (ensemble) : qui est derrière ça ?

Evtouchenkov: je vous réponds...

Intervieweur² : à qui ça peut être utile ? c'est une attaque contre la « Bashneft » ?

Evtouchenkov: je vous réponds simplement, le business... le business c'est un champ de mines. Chaque jour tu traverses un champ de mines. Voilaaa¹²⁰.

Dans ce cas l'enquêté lui-même remarque un geste pertinent sur l'enregistrement et fait un signe de la main au chercheur pour qu'il interrompe la projection :

Journaliste : regardez, ici il esquive la réponse !¹²¹

Le journaliste prononce cette phrase et se tait. Je le pousse alors à expliquer sa qualification du geste de l'invité, ce qu'il fait volontiers :

¹²⁰ Extrait de l'émission « Hard Day's Night », le 20/03/2012 (chaîne Dozhd)

¹²¹ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 29/10/2015

Chercheur : euh, pourquoi vous pensez qu'il esquivé la réponse ?

Journaliste : Bah, 'champs de mines' ... des métaphores inutiles... il ne répond pas à la question posée directement. On lui demande : 'qui a organisé ça ?'. Mais c'est clair qu'il ne répondra pas, et c'est ça qu'il nous faut.

L'invité présente quelques preuves de ce que la réponse est déviée, mais il est plus intéressant encore de noter qu'il dit tout de suite « c'est clair qu'il ne répondra pas », en manifestant ainsi (tout comme son collègue plus haut, d'ailleurs) que la réponse esquivée est en quelque sorte prévisible dans cette situation. Je demande alors de poursuivre l'explication :

Chercheur : pourquoi il ne répondra pas ?

Journaliste : baaah, parce qu'il sait qui a organisé la chose ! Parce qu'il dit que 'le business c'est un jeu'. Il connaît les règles. Il nous laisse entendre qu'il ne peut pas répondre et il introduit une métaphore à la place de réponse.

Pour expliquer le caractère prévisible de la réponse déviée, tout comme son collègue plus haut, mon interlocuteur recourt à la notion de règle (« il connaît les règles »). On voit encore une fois, que les règles dont parle le journaliste sont plurielles et qu'elles ont un caractère collectif (« le business c'est un jeu ») et s'appliquent à toute la catégorie d'entrepreneurs et non pas seulement à cet oligarque en particulier. Entretemps, je persiste avec ma question :

Chercheur : oui, mais... pourquoi il ne peut pas répondre ?

Journaliste : euh, parce que d'abord il y a des risques pour son business et puis peut être des risques juridiques. Des risques pour le business dans le sens où ses offenseurs peuvent venir et dire 'en réalité on n'avait pas d'intention de le faire, mais maintenant on va le faire'.

La réponse que le journaliste produit après un petit effort cognitif introduit un nouveau plan à notre compréhension des règles en question. Mon enquêté parle de sanctions négatives qui peuvent s'appliquer contre celui qui ne les respecte pas. La possibilité de sanctions explique ainsi le caractère obligatoire du respect de règles.

2.3. Situation 3

Passons maintenant à la troisième situation. Elle se rapporte à l'extrait par rapport auquel je n'ai pas pu, à l'issue de mon travail vidéo ethnographique, porter un jugement final. Il y était question d'une querelle entre l'invité, l'oligarque Alexander Mamout, et le vice premier ministre Igor Chouvalov. Je sentais que dans cet extrait l'invité avait peut-être produit une réponse mensongère du point de vue de ses interlocuteurs, mais comme c'était souvent le cas pendant l'analyse vidéo, je n'avais pas de certitude à propos de cette qualification et je ne pouvais pas trouver sur l'enregistrement des éléments qui pouvaient prouver cette qualification¹²². C'est pourquoi, quand une possibilité s'est présentée de discuter l'interview en question avec un des participants, je lui ai soumis cet extrait ambivalent :

Intervieweur : j'ai lu, dans le journal Smartmoney, que vous ne vous parlez plus avec Igor Chouvalov, c'est vrai ?

Interviewé : à vrai dire on se parle, absolument. Autre chose, qui est lui et qui est moi. Mais quand on se voit on se... mmm on se serre chaleureusement de main, on pose des questions sur les enfants¹²³.

Après la projection de l'extrait j'ai posé ma question :

Chercheur : est-ce qu'il peut reconnaître qu'il s'est mis mal avec Chouvalov ?

Journaliste : ben, Tikhon [un des intervieweurs] a posé la question en savant bien-sûr qu'il s'est mis mal avec Chouvalov. Tout le monde le sait. [...] mais le dire directement... on comprenait très bien qu'il ne réponde jamais directement¹²⁴.

L'explication de mon enquête montre bien que j'avais raison d'avoir remarqué cet extrait. Selon mon interlocuteur l'interviewé a menti en répondant qu'il faisait bon ménage avec Chouvalov. Mais il paraît que cette discussion avec le journaliste révèle plus que son avis sur ce geste singulier. Tout comme pour ses collègues dans les situations précédentes, le comportement de l'invité se

¹²² Au moment de la production de la question et quelques seconds après le camera était dirigé sur l'intervieweur et non pas sur l'interviewé et je n'ai pas pu observer sa réaction immédiate. Ensuite, au milieu de sa réponse on pouvait certes identifier une micro déstabilisation, mais trop imperceptible et pouvant s'associer à une multitude de phénomènes de nature différente. Finalement, les interviewés eux-mêmes n'ont pas démontré une quelque réaction permettant de comprendre que le speaker mentait.

¹²³ Extrait de l'émission « Hard Day's Night », le 31/08/2011 (chaîne Dozhd)

¹²⁴ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

présente pour mon interlocuteur comme attendu et prévisible (« on comprenait très bien qu'il ne réponde jamais directement »). On fait face encore une fois non pas à une qualification « subjective » de mensonge mais à une forme de régularité interprétative, le mensonge ayant pour mon enquêté le caractère d'évidence partageable par tout membre compétent de sa communauté. C'est cette évidence que je demande enfin d'expliquer :

Chercheur : comment vous le comprenez ?

Journaliste : Comment !? Bah, parce qu'il donne une interview publique ! Il n'a pas le droit de discuter ces personnes en public, étant donné qu'il est milliardaire, le membre de la liste Forbes avec une certaine responsabilité. Il n'y a pas de sens de reconnaître qu'il s'est mis mal avec Chouvalov. Cela veut dire de se priver de... c'est déclarer publiquement qu'il s'oppose à ce cercle soi-disant de business et de pouvoir dont Chouvalov fait partie parmi beaucoup d'autres. C'est pourquoi il ne reconnaîtra jamais l'existence de ce conflit. [...] Bref il était évident qu'il ne répondrait pas.

Dans cette explication sa compréhension de l'interdit se manifeste plus clairement. Le journaliste affirme l'existence d'une sorte de règle qui limite les possibilités de discussion d'un groupe de gens dont Chouvalov fait partie (plus loin on entend « le soi-disant cercle du business et du pouvoir »). Le journaliste explique que cette règle s'applique aux interventions publiques (« il n'a pas le droit de discuter ces personnes en public »). Ensuite il précise que cette règle s'applique à Mamout puisque ce dernier fait partie du groupe des milliardaires, membres de la liste Forbes. Finalement, on observe une tentative de formuler une description de sanctions qui peuvent s'appliquer à celui qui déroge à la règle indiquée (« Cela veut dire de se priver de... c'est déclarer publiquement qu'il s'oppose à ce cercle »).

2.4. La règle comme ce qui permet de qualifier l'action

Ces cas sont certes exemplaires. Je les ai choisis puisqu'ils permettent de démontrer avec plus de clarté toutes les étapes de processus par lesquelles le contrôle de mes observations faites lors de la phase de l'analyse vidéo (qui était, je le rappelle, l'objectif de la mise en œuvre de la méthode en question – comprendre si mes observations faites à partir de l'analyse des vidéos font sens aux participants de l'interview) s'est transformé en une révélation d'un ordre normatif, implicite ayant sens pour les acteurs. En effet, la mise en œuvre de ma méthode d'interprétation des extraits des vidéos a permis de comprendre comment les intervieweurs évaluent telle ou telle action singulière

de l'invité. Au cours de cette phase d'enquête j'ai compris que pour les journalistes professionnels le processus de qualification des actions des invités n'est pas d'ordre de conjectures et hypothèses (comme c'était le cas pour moi), mais d'ordre de phénomènes évidents et naturels liées au fonctionnement de système de règles implicites qui prescrivent le comportement des oligarques dans l'espace public. Ce système de règles pouvait être désigné différemment selon les cas et les journalistes - 'contrat', 'contrat de voyou', 'règles du jeu', 'accords cachés'. Par commodité, je vais utiliser le terme « pacte » (utilisé parmi d'autres, par mon enquêté de la première situation exposée plus haut) pour parler de ces règles.

En s'appuyant sur les descriptions des journalistes fournies plus haut, que peut-on dire à propos de ces règles à ce stade ? Ces règles font système, autrement dit, il s'agit d'une multitude de règles. Ces règles ont un caractère collectif, elles se rapportent à l'ensemble de grands entrepreneurs. Ces règles se rapportent aux expressions publiques des magnats à l'égard du pouvoir politique. Finalement, ces règles s'appuient sur la possibilité d'application de sanctions positives et négatives. Je vais poursuivre le travail d'exploration de différentes caractéristiques de ce système de règles dans la suite de ce chapitre en insistant surtout sur la description plus détaillée de différentes règles ou interdits de ce système. Mais avant de passer à cette étape, il faut préciser, pour éviter tous les malentendus, quelle conception de la règle et quelle conception du rapport entre la règle et l'action je privilégie dans ce travail.

L'impulsion de clarifier le rapport entre la règle et l'action découle de mon expérience de travail de terrain. En effet, l'exploration détaillée du processus de révélation de l'interdit sur le fond de visionnage de séquences vidéo dans mes entretiens d'interprétation a posé dès le début la question de statut et de place de la règle dans les explications de mes enquêtés. Cette exploration a mis en question le modèle « explicatif » de la règle selon lequel l'action en est directement déductible. En effet, si ce modèle avait été opérable, on aurait pu s'attendre à ce que pendant l'explication des actions des invités observables sur l'enregistrement les journalistes les interprétaient directement par une règle appropriée. On pourrait imaginer ainsi un cours d'entretien suivant :

Chercheur : qu'est-ce qui se passe ici ?

Journaliste : ici l'invité suit la règle X

Comme on a pu le voir en explorant les trois situations exposées plus haut (et ici la méthode adoptée offre une occasion extraordinaire d'observer les nuances du processus de l'analyse de

l'action selon une règle), le processus d'analyse réel¹²⁵ est assez différent de ce modèle hypothétique. Etudions ce processus plus attentivement.

Tout d'abord, quiconque étudie les trois situations de manifestation de l'interdit présentées plus haut peut s'assurer que la référence à la règle n'apparaît pas en premier lieu. Si l'on suit plus attentivement le processus d'analyse de l'action selon une règle on va voir que cette analyse débute par l'identification d'une action. En effet, la première étape du processus d'analyse c'est la distinction dans le flux comportemental d'une séquence quelconque et sa désignation (« c'est un trouble ! », « c'est une réponse esquivée ! », « c'est un mensonge ! »), autrement dit, l'attribution d'une signification à cette séquence comportementale. Notons tout de suite que cette action indiquée et désignée s'écarte d'une manière ou d'une autre de la manière de répondre à la question neutre (réponse directe, immédiate, absence de déstabilisation corporelle manifeste etc.). C'est la condition de ce que l'action en question soit identifiable, autrement dit, arrachable du flux comportemental et présentable en tant qu'une « discontinuité comportementale », pour reprendre l'expression de Cyril Lemieux. La règle apparaît ici, dans sa première réincarnation pratique, dans la désignation de l'action. Dans ce cas on voit qu'il est raisonnable de proposer à la place du modèle « explicatif » ou « régulateur » de la règle le modèle « expressif », ou, comme le désigne John Heritage, le modèle « constitutif »¹²⁶. Ce modèle met l'accent sur le fait que la règle permet de désigner l'action. Heritage précise :

Thus what the activities are, with all the subsequent interpretative elaboration of motive and circumstance, is only visible and available in the first place through the reflexive application of norms and maxims of conduct to temporally extended sequences of actions. Norms and maxims of conduct are, then, materials through which, via the documentary method of interpretation, the reflexive determination of the 'whatness' of conduct is possible. [...] As we have seen, this transformation is essentially from a regulative to a constitutive sense of norm or rule¹²⁷.

Quelles sont les caractéristiques de cette désignation selon la règle ? On peut en donner au moins deux – elle s'opère d'une manière immédiate et avec évidence. En effet, on observe que cette

¹²⁵ Comme le lecteur peut voir, dans l'exposition de trois situations de manifestation de l'interdit je les présentais par blocs séparés « question de chercheur – réponse de l'enquêté » pour mettre en avant le caractère séquentiel et graduel de manifestation de l'interdit avec ses étapes bien distinguables.

¹²⁶ Heritage note : “For norms, as we have seen, do not merely regulate actions in 'pre-existing' circumstances, they are rather constitutive of the 'sense' of the circumstances, of 'what the circumstances are' in the first place” John Heritage, *Garfinkel and Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press, 1984, p. 98.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 109.

désignation de l'action ne provient pas d'un processus inférentiel quelconque (qui serait dans ce cas observable à travers les détails comportementaux), mais s'impose à l'acteur d'une manière immédiate et avec évidence de sorte que les acteurs s'exclament : « il esquive la réponse ! » au lieu de dire d'une manière tâtonnante « peut-être ici il essaye d'esquiver la réponse, mais je ne sais pas ». Renaud Dulong, en parlant des processus de constitution de faits, affirme qu'à côté de la factualisation fondée sur la preuve, il y a une modalité de celle-ci, lorsqu'un dispositif impose « immédiatement et totalement sa vérité, qu'il ne puisse émerger un doute sur la coïncidence entre les apparences et la réalité de l'objet, qu'il soit pris pour ce qu'il prétend être »¹²⁸. En effet,

Avant ou après son utilisation comme preuve insérée dans une argumentation contradictoire, un même objet ou ensemble d'objets - un même enregistrement, une même attestation, etc. - peuvent induire directement la factualité de ce qu'ils énoncent ou de ce qui est énoncé en les présentant¹²⁹.

L'évidence qu'éprouvent nos journalistes est de ce deuxième ordre. En effet, ils ne procèdent pas par un raisonnement inférentiel fondé sur l'analyse rationnelle des preuves de leur qualification. Ces preuves peuvent entrer en jeu, mais dans un second temps, quand le chercheur va contester la désignation ou demander d'expliquer ses fondements. Et dans ce cas cette exposition de preuves peut être suivie par une légère expression de mécontentement ou de surprise - « mais tout est évident ici, qu'est-ce que n'est pas clair ? ». L'évidence dit que toutes les autres possibilités de lecture de l'action sont écartées, l'espace des possibles est réduit, l'action devient déterminée et univoque (ordonnée). On retrouve donc toute la justesse de la formule de Cyril Lemieux selon laquelle « une grammaire [un ensemble de règles] est ce qui permet aux membres d'une communauté de juger correctement, c'est-à-dire de lier correctement à des discontinuités survenant dans le monde (corps, objets, matériaux, gestes, paroles...) des descriptions et d'éprouver vis-à-vis de certaines descriptions un sentiment d'évidence »¹³⁰.

La première phase dans laquelle la règle se manifeste dans le processus d'analyse de l'action c'est donc sa désignation. Ajoutons aussi que cette forme le plus souvent semble être suffisante pour les journalistes de sorte qu'ils se taisent sans sentir qu'un développement quelconque soit nécessaire. La deuxième phase est séquentiellement séparée de la première. Le plus souvent elle est stimulée par la question de chercheur : « pourquoi vous dites que c'est X ? ».

¹²⁸ Renaud Dulong, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », *Politix*, 1997, vol. 10, n° 39, p. 70.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 69.

¹³⁰ Cyril Lemieux, *Le devoir et la grâce*, Paris, Economica, 2009, p. 23.

Elle commence ainsi par le mot-opérateur « parce que » (ou analogue) qui indique – du moins peut-on le schématiser ainsi – que l'acteur quitte le mode de perception direct et passe dans ce qu'on peut appeler un « régime de la preuve ». Même dans la situation 2 présentée plus haut, dans laquelle le journaliste a commencé à expliquer l'évidence de lui-même, sans relance de la part du chercheur, une petite rupture comportementale s'est manifestée entre ces deux types de jugement (« non, bien sûr que non ! parce que... comment ? bien sûr c'était pas facile parce qu'il doit reconnaître les choses qu'il n'est pas d'usage de prononcer »). C'est dans cette deuxième phase qu'on rencontre finalement les éléments qui réfèrent à la règle à proprement parler. Cela peut être la formulation de la règle comme dans la citation que je viens de présenter, la mention du terme règle ou de son analogue (« parce qu'il y a une règle », « parce qu'il n'a pas droit de »), l'évocation de sanctions, la mention du système de règles en général, etc. Ces éléments peuvent être introduits tous à la fois dans le cadre d'un seul tour de parole, ou se déployer progressivement, en réponse aux questions de chercheur, justifiant l'un l'autre¹³¹. Quel est le rôle de cette deuxième phase de manifestation de la règle ? Consiste-t-elle à donner le sens à l'action ? On a vu que le sens de l'action est plutôt attribué lors de la première phase, d'une manière directe et immédiate, et sans une référence quelconque à une règle. Le rôle de cette deuxième phase, selon ce qu'on peut voir en observant le déploiement de trois situations présentées plus haut, se réduit plutôt à justifier et prouver la désignation. Etant donné que, comme on l'a dit, la désignation présente l'action comme s'écartant du cours normal de l'activité (il ment, il esquive la réponse, il rencontre un trouble), cette deuxième phase, en mentionnant la règle, rend cette anomalie normale, intelligible et même attendue. Dans ce sens cette deuxième phase de manifestation de la règle fait penser à ce que les ethnométhodologues appellent, dans leur analyse du discours naturel, « formulations ». Formulations ce sont des séquences de discours qui reviennent sur ce qu'a été dit pour l'expliquer, le prouver, le reformuler etc. Comme le notent Garfinkel et Sacks : « for the member it is not in the work of doing formulations for conversation that the member is doing [the fact that our conversational activities are accountably rational]. The two activities are neither identical nor interchangeable »¹³². Michael Lynch explique cette idée d'une manière lucide :

Garfinkel and Sacks distinguish between "formulating" (saying in so many words what we are doing) and "doing" (what we are doing), but their point is similar: Formulations have no independent jurisdiction over the activities they formulate, nor are the activities

¹³¹ Selon le modèle : (Q) pourquoi c'est évident ? (R) parce qu'il y a une règle (Q) pourquoi doit-on la suivre (R) parce qu'il y a des sanctions.

¹³² Harold Garfinkel et Harvey Sacks, « On formal structures of practical action » dans Harold Garfinkel (ed.), *Ethnomethodological Studies of Work*, London, New York, Routledge, 1986, p. 172.

otherwise chaotic or senseless. Far from it, the sense and adequacy of any formulation is inseparable from the order of activities it formulates. It does not act as a substitute, transparent description, or "metalevel" account of what otherwise occurs. [...] Citing the rule is an activity in its own right (an instruction, warning, correction, reminder, etc.), but the rule's formulation does not say in so many words what is to be done with it¹³³.

La formulation doit être comprise comme une action à part, qui a son propre rôle non réductible à la transmission du sens de ce qu'elle formule. Cela n'empêche pas que les formulations peuvent fournir des descriptions plus détaillées de phénomènes et assurer plus de lisibilité et de clarté pour celui à qui ces formulations sont destinées. On va revenir sur cette idée de l'explication à deux niveaux dans la section suivante.

3. L'explicitation de l'interdit

D'après les explications de journalistes, fournies au cours de mes entretiens, j'ai pu comprendre que les règles, que les magnats suivent durant l'interview, sont multiples. En analysant les actions des invités, observables sur l'enregistrement, les enquêtés faisaient comprendre que la règle applicable à la situation concrète n'était qu'un élément isolé d'un système de règles plus global. Si mon objectif était de comprendre les principes des interrelations entre les hommes d'affaires et les représentants du pouvoir en tant qu'ils se manifestaient dans l'interview télévisée, il fallait alors essayer de donner la description la plus complète possible de ces règles. C'est pourquoi, lorsque dans mes entretiens d'interprétation en décrivant la conduite observable de l'invité mon enquêté évoquait d'une façon ou d'une autre la notion de la règle (« il est interdit ... », « il n'a pas le droit de ... », « il n'est pas d'usage de ... »), je demandais toujours de me parler plus de ces règles et d'en donner plus de formulations concrètes. Le résultat a été curieux. En fait, les journalistes n'avaient aucun problème à me formuler quelque chose que j'ai compris comme l'idée générale de ces règles. Tout le monde disait plus ou moins la même chose : « bah, surtout, il ne faut pas attaquer le pouvoir » (en russe « *ne nado napadat' na vlast* »). Mais ensuite, quand je demandais de donner des exemples de règles concrètes, d'un coup mes enquêtés apparaissaient visiblement confus. Ils ne réussissaient finalement qu'à m'énumérer d'une manière hésitante quelques verbes abstraits comme « il ne faut pas critiquer », « dénoncer », « accuser », « incendier », « réclamer quelque chose avec insistance » etc. Le niveau désiré de détails ne pouvait, bien évidemment, être

¹³³ Michael Lynch, *Scientific practice and ordinary action*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 1993, p. 187.

atteint dans ce genre de descriptions générales. Cette situation se présentait d'autant plus surprenante que lorsqu'il s'agissait d'analyser les cours d'actions concrètes de l'interviewé, observables sur l'enregistrement vidéo, mes journalistes se montraient au contraire très loquaces et me donnaient des explications détaillées, nuancées et profondes sur chaque action : en quoi elle manifeste une règle, pourquoi cette règle fait sens, quelles sont les conséquences pour l'invité de déroger à cette règle (voir, par exemple, ci-dessus l'exposé de trois situations).

Ce problème pratique a exigé, si mon intention était de décrire d'une manière la plus complète possible les règles en vigueur parmi les magnats, de clarifier ma compréhension du rapport entre l'action et la règle, en tant qu'elle va être déployée dans ma démarche. La difficulté éprouvée par les acteurs de formuler les règles d'une manière abstraite (sans appui sur l'action observable) met en question l'idée répandue selon laquelle la règle se présente comme un concept mental autosuffisant dont chaque action concrète, descriptible comme celle qui suit la règle, peut être déductible d'une manière univoque (autrement dit, que la notion de la règle est indépendante de chaque manifestation située et précède logiquement celle de l'action concrète). Sous ce rapport je soutiens la conception du rapport entre la règle et l'action que Cyril Lemieux a qualifiée de « continuiste »¹³⁴. Cette conception a été développée également dans le cadre de recherches ethnométhodologiques. Pour certains de ces recherches il est commun de distinguer deux niveaux de compréhension de l'action. Louis Quéré, dans un article sur l'œuvre de Garfinkel, a résumé cette idée d'une manière éclairante :

En fait, le sens est produit à deux niveaux et intervient à deux niveaux : celui, pratique, de l'accomplissement concerté de définitions communes de la situation, et de la compréhension immédiate des actions et expressions de détail qui sont articulées de manière rationnelle, cohérente, pertinente, etc.; celui, discursif, de la compréhension descriptive ou narrative, où les membres formulent le sens, les faits, les raisons, les causes, etc.¹³⁵.

Dans le cas de la compréhension immédiate il s'agit de saisir directement le sens de l'action contextualisée en tant qu'il est manifesté par ses traits inscrits dans l'environnement. Si cette compréhension est « pratique », c'est parce qu'elle est à l'œuvre quand l'acteur est engagé dans l'activité, et ne se prête pas à une conceptualisation verbale développée. Cette dernière n'est possible qu'au niveau de compréhension « théorique », lorsque l'action singulière est arrachée de

¹³⁴ C. Lemieux, *Le devoir et la grâce*, op. cit., p. 35.

¹³⁵ Louis Quéré, « L'argument sociologique de Garfinkel », *Réseaux*, 1987, vol. 5, n° 27, p. 129.

son contexte d'émergence, typifiée et insérée dans un réseau conceptuel approprié. Voici comment Quéré reprend l'argument de Garfinkel sur le rôle de ce deuxième type de compréhension (que Garfinkel désigne par le terme d'«accountabilité naturelle») dans le travail de production des objets scientifiques par les chercheurs :

En fait à cette accountability naturelle est inhérente une occultation, socialement organisée, du caractère "performatively objective" du monde naturel et du monde social; et cette organisation passe par le langage naturel dans lequel les chercheurs trouvent, pour rendre compte de ce qu'ils font et de ce qu'ils découvrent, des cadres de description, des "termes institutionnalisés", bref des schèmes culturels d'interprétation et de narration qui sont des accounts théoriques réifiés et réifiant¹³⁶.

C'est sur ce deuxième niveau que les notions comme règle, cause, raison peuvent apparaître en rapport à l'action. Je vais illustrer cette idée de différents niveaux de compréhension par l'exemple de recherche de Michel Barthélémy dans laquelle il s'agit, tout comme dans mon enquête, d'étudier le processus de qualification des actions des autres¹³⁷. Barthélémy propose de parler de deux niveaux de thématization. Dans le cas des « descriptions occasionnées », le niveau bas de la mise en récit de l'action, la description présente l'action en tant que « cette action concrète », elle intègre « un aspect observable du comportement », autrement dit, elle garde des liens avec les traits observables que manifeste l'action. D'un autre côté, ce que Barthélémy appelle « descriptions théoriques » se distinguent des premiers par leur « visée généralisante ». Dans ces descriptions l'action est privée de la physionomie de sa manifestation immédiate, mais en échange elle acquiert une solidité d'appartenance à un type d'actions inscrit dans des chaînes causales et des ordres objectifs. Comme le dit Barthélémy :

Le second niveau de thématization de la conduite des autistes sous l'angle de l'action humaine ordinaire se distingue du premier par sa visée généralisante. Autant le premier niveau impute l'ordre intelligible des actes des autistes à la connaissance de la structure sociale, entendue comme l'ensemble des règles d'usages ayant cours dans le milieu partagé par les permanents et les autistes, autant le second registre vise à substituer à ces énoncés

¹³⁶ *Ibid.*, p. 110.

¹³⁷ Michel Barthélémy, « Voir et dire l'action : La normalisation des comportements des jeunes autistes » dans Louis Quéré et Patrick Pharo (eds.), *Les formes de l'action*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 195-226.

indexicaux – dont le sens est dépendant du contexte, de la relation d'interaction en face à face – une connaissance objective des déterminants du mode d'agir et de penser autiste¹³⁸.

L'idée sur laquelle insistent tous ces auteurs consiste en un lien d'interdépendance qui lie ces deux formes de compréhension de façon à ce qu'elles ne doivent aucunement être comprises comme isolées l'une de l'autre. En effet, le niveau de compréhension pratique (ou occasionnée) prévoit déjà en germe la compréhension globale de la situation qui ne va se déployer pleinement qu'au niveau de la compréhension théorique. Quant à cette dernière, elle n'est à son tour possible qu'à condition de passer par l'intelligibilité des traits singuliers de l'action contextualisée, qui sont l'apanage de la compréhension pratique immédiate. Insistant sur le dernier constat on se rend compte que l'observabilité directe de l'action n'est pas seulement la condition de possibilité de la compréhension pratique (description occasionnée), elle est aussi importante pour le déploiement du niveau « théorique » de la description, qui, en dernière instance, se base lui-aussi sur les mêmes traits manifestés par l'action qui assurent sa compréhension pratique.

Etant donné que ces deux formes de compréhension sont interdépendantes et basées en dernière instance sur la disponibilité de l'action observable et contextualisée, on ne peut donc pas concevoir une description générale de règles ou de principes généraux de structuration de l'action qui soit trop dissociée de l'action qu'elle est censée de décrire. C'est pourquoi Sharrock et Watson insistent sur l'importance de la « contextualisation » des discours sur les actions¹³⁹. Pour assurer cette fonction clarificatrice, ces discours doivent d'une manière ou d'une autre s'appuyer sur l'observabilité de l'action au moment quand elle est décrite, puisque c'est cette observabilité même qui donne accès aux traits intrinsèques de l'action qui garantisse sa compréhension, s'agit-il de la compréhension pratique et préverbale, ou de la compréhension « théorique » verbalisée.

L'observabilité de l'action dans le contexte et le discours sur cette action se complètent l'un l'autre. Laurence Wieder en donne un exemple éclairant en décrivant comment dans la maison de la réinsertion il a pu comprendre les règles du code de résidents :

But when the elements of a setting occur in their natural position and are juxtaposed with one another, the behaviors and talk mutually fulfill and determine one another. The range of the open possibilities of meaning of each element is narrowed by mutual specification. What talk refers to becomes specified in its transformations into 'rules' or 'instructions'

¹³⁸ *Ibid.*, p. 197.

¹³⁹ Wes Sharrock et Rodney D. Watson, « L'unité du faire et du dire : L'action et l'organisation sociales comme phénomènes observables et descriptibles » dans Louis Quéré et Patrick Pharo (eds.), *Les formes de l'action*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 227-254.

wherein it is seen as sensibly related to behaviors which could fulfill it after the fashion of action in compliance with a rule. The range of possible events of conduct that are the potentialities of a single body movement become narrowed and specified when observed from the vantage point provided by embedded instruction - the talk of members about their affairs when heard as rules¹⁴⁰.

La thèse de Wieder est forte : le discours n'acquiert son caractère de « ruleness » qu'à condition qu'il soit juxtaposé avec la conduite directement observable qui entretient un quelconque rapport à la règle énoncé. On comprend ainsi dans quelle mesure les deux sont importants pour expliquer à autrui le sens de la règle¹⁴¹.

En adoptant cette conception continuiste on doit donc renoncer à l'idée selon laquelle les règles sont conçues comme des conceptions génératrices des actions stockées dans le cerveau de l'acteur. Apprendre une règle ce n'est donc pas recevoir, d'une manière ou d'une autre, son concept mental. Cela signifie plutôt acquérir une compétence qui donne la possibilité en observant les détails de l'action située de pouvoir, d'une manière directe et univoque, lui attribuer une signification qui renvoie à la connaissance générale de la structure sociale.

4. Les manifestations de l'interdit

Lorsqu'on adopte la conception continuiste de la relation entre la règle et l'action, la méthode d'interprétation basée sur le visionnage conjoint des extraits de l'émission, s'avère particulièrement efficace, car elle permet à la fois 1) de rendre disponible pour l'analyse l'action située des participants de l'interview télévisée et 2) d'ouvrir une possibilité de discussion profonde des actions observées dans la discours, en mettant la vidéo en pause. Dans la suite je vais présenter comment en combinant le visionnage des extraits et leur discussion j'ai pu accéder aux différentes mobilisations de règles concrètes (dérivées) qui se rapportent à ce que je désigne ici par le terme de « pacte ». Ces mobilisations revêtaient des formes assez hétérogènes. Beaucoup d'elles étaient plus ou moins prévisibles dès le début grâce à mon travail d'analyse vidéo (je vais commencer par elles). Mais il y avait celles plus surprenantes qui étaient plus difficiles à dégager si on ne possédait pas le niveau de culture politique des journalistes. En dépit de cette diversité et de cette

¹⁴⁰ D.L. Wieder, *Language and Social Reality*, *op. cit.*, p. 200.

¹⁴¹ Maintenant on commence à comprendre la difficulté que j'avais à la phase vidéo-ethnographique de mon travail quand j'essayais de comprendre une régularité de la conduite en me basant uniquement sur les traits observables des actions, sans commentaires explicatifs à propos d'eux de la part des acteurs compétents, la seule possibilité de réduire la potentialité des interprétations possibles que présente l'action observable en elle-même.

hétérogénéité des mobilisations des règles, ces dernières avaient en commun pour les journalistes le fait d'exprimer le même motif, celui de « ne pas attaquer le pouvoir ». C'est cette unicité de motif attachée aux mobilisations fortement différentes qui m'a permis de les voir en tant que parties d'un même système de règles. Avant de passer à l'exploration de différentes situations de mobilisation de règles concrètes (dérivées), notons que le principe général « ne pas attaquer le pouvoir » est formulé d'une manière négative. En effet, dans la plupart de cas sur le terrain je rencontrais des formulations négatives de ce principe, autrement dit, il se présentait sous forme d'interdit « il ne faut pas... ». Néanmoins, j'ai pu rencontrer des formulations positives de ce principe général, même si beaucoup plus rarement. Formulé d'une manière positive ce principe donne « manifester de la loyauté au pouvoir ». Par exemple, c'est dans cette forme que ce principe est formulé dans l'extrait suivant produit par un journaliste politique expérimenté : « je pense que le plus important c'est de souligner sa loyauté, que t'es pour l'ordre politique, que t'es pour les règles du jeu ». En ce qui concerne les formulations de règles concrètes, comme nous allons le voir tout de suite, elles prennent aussi le plus souvent la forme de l'interdit. A la fin de cette section nous allons comprendre pourquoi c'est ainsi (c.f. exemple 9).

Exemple 1

Je vais commencer l'exploration de différentes mobilisations des règles concrètes par la présentation d'un épisode de l'émission « Tchelovek na Dozhde » avec le milliardaire Oleg Deripaska (août 2012). Sur l'écran l'oligarque se prononce d'une manière assez dure à propos du président de la banque centrale russe en mettant en doute ses compétences professionnelles. A l'époque de cet entretien, qui était l'un des premiers que je menais, je n'avais qu'une idée assez abstraite des détails de l'ordre normatif en question. Je pensais alors que le pacte est mobilisé pour régler l'attitude dans le discours public des oligarques par rapport à tous les membres de l'élite politique. J'ai mis l'enregistrement en pause et je me suis adressé à mon interlocuteur qui était l'intervieweur de l'émission en question. J'ai demandé si l'oligarque n'a pas manifesté un non-respect d'une règle en se permettant de mettre en doute les compétences du président de la banque centrale. Le journaliste m'a calmé.

Chercheur : j'ai eu l'impression qu'il se prononce ici d'une manière assez dure à propos d'une institution étatique, non ?

Journaliste : la seule institution étatique qu'il est interdit d'attaquer pour la plupart d'oligarques, c'est le président du pays. Les autres institutions – les fonctionnaires, les pouvoirs locaux, le gouvernement, la banque centrale ne sont pas des sujets tabous. S'il

avait eu attaqué Poutine en personne, c'est une chose. Mais attaquer la banque centrale, dont les positions sont déjà instables, puisqu'en ce moment il était clair qu'Ignatiev [président de la banque centrale] allait quitter son poste, voilà... Je pense que c'est cette critique sans danger qu'une personne brillante et habituée aux termes forts peut se permettre. Dans ce sens le business n'est pas complètement apeuré de sorte qu'il ne peut attaquer personnes. Non, c'est pas le cas. Mais il ne peut pas attaquer Poutine en aucun cas¹⁴².

Dans cet extrait la discussion de l'énoncé à propos du président de la banque centrale a permis de révéler une mobilisation d'une règle concrète. Selon ma compréhension l'invité dans le passage discuté a commis une faute – il ne s'est pas censuré en parlant d'un représentant du pouvoir. Le journaliste m'a corrigé en laissant comprendre que ce cas concret ne correspond pas à une situation dans laquelle l'acte d'autocontrainte est raisonnable. Par contre, comme il l'a expliqué, si dans ce passage, il avait été question de Vladimir Poutine et non du chef de la banque centrale, l'action de l'oligarque aurait pu être décrite comme une faute grave. Quelle forme revêtirait la règle que ne respecterait pas dans cette situation hypothétique l'action de l'invité ? Vraisemblablement, il s'agirait de l'interdit de critiquer des compétences du président Poutine. Un autre détail retient notre attention dans cette discussion. Remarquons, que pour le journaliste la critique équivaut à une attaque. En effet, dans ma question j'ai utilisé le terme « se prononcer d'une manière dure », tandis que le journaliste emploie le mot « attaquer » qu'il utilise d'une manière interchangeable avec celui de « critiquer ». On rencontre ainsi la première manifestation du principe « ne pas attaquer le pouvoir ».

Exemple 2

Passons à l'étude d'un autre cas, celui survenu à l'émission « Hard Day's Night » sur la chaîne Dozhd. Le milliardaire Alexander Mamout est sur le plateau¹⁴³. Les journalistes évoquent une interview de Mamout publiée dans un journal en 1999. Dans cette interview, à la veille des élections présidentielles auxquelles Poutine est devenu président pour la première fois, l'oligarque avait pronostiqué que l'élection de Poutine serait bénéfique pour le développement économique du pays. Douze ans plus tard, en août 2011, les journalistes qui ont retrouvé ce pronostic, le rappellent à l'interviewé en lui demandant de dire s'il s'est réalisé et si Poutine a effectivement

¹⁴² Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 25/09/2015

¹⁴³ Emission « Hard Day's Night » du 31/08/2011

assuré un développement considérable de l'économie du pays, ou, peut-être, au contraire, s'il ne s'est pas montré à la hauteur des attentes. Deux fois consécutivement la même question a été reposée manifestant que les journalistes n'ont pas pris les énoncés produits par l'invité pour la réponse à leur question : « vu d'aujourd'hui, il était bon ou pas ? ». Finalement, lors de la troisième répétition, l'oligarque a dit que selon lui l'élection de Poutine a été très bénéfique pour le développement du pays. Cet aveu a excité beaucoup mon interlocuteur, un des participants de cette interview en août 2011. Il m'a expliqué :

Journaliste : la question ciblait cela dès le début ! Et il n'a pas pu dire autrement ! Il n'a pas pu dire que Poutine s'est montré mauvais pour le développement économique ! Mais il ne voulait pas prononcer cette phrase, il ne voulait pas le faire, vous voyez ou pas ?! Mais il a compris qu'on ne lâchera pas avant qu'il ne réponde. [...] Puisque nous, on comprend bien que Mamout [Alexander Mamout] ne considère pas que Poutine a été bon pour l'économie ! Il ne le considère pas ! [...] Mais il n'a pas pu faire autrement !!! Oh là là, il est énorme cet extrait ! Merci de me l'avoir montré, je l'avais oublié !¹⁴⁴

Selon l'analyse du journaliste, dans cet extrait la réponse de l'invité est mensongère, elle ne correspond pas à ce que l'oligarque pense effectivement sur les performances de Poutine en tant que président. Son action est plutôt descriptible comme une autocontrainte. Par cette action il manifeste qu'il *n'affirme pas* que Poutine était mauvais pour l'économie du pays. On en déduit alors qu'il est interdit de critiquer les performances du président. On rencontre sans doute dans ce cas les similitudes avec l'exemple précédent, sauf que, dans le cas présent cet interdit est manifesté par un acte d'autocontrainte effectif observable dans la situation concrète, et non pas d'une manière spéculative comme dans le cas précédent.

Exemple 3

Passons à une manifestation moins évidente. Dans l'extrait suivant il s'agira de la notion de « responsabilité sociale » ou de « charge sociale » (*sotsialnaya otvetstvennost'*), notion qui est couramment utilisée pour parler des situations où l'Etat impose des contributions et des tâches au grand business (investir dans la construction des objets pour les jeux olympiques à Sotchi, développer une région sous-développée, construire un hôpital ou un stade ...). La notion renvoie à l'idée que le grand business a une sorte de dette à l'égard de la société suite à son enrichissement

¹⁴⁴ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

douteux au cours des années 1990. Cette idée faisait l'objet de débats à l'époque. Toutefois, ce n'est pas elle qui nous intéresse dans cet extrait mais l'attitude à son égard qu'exprime l'interviewé. Expliquons la situation. Le cœur du business de l'invité Serguei Galitskiy est implanté à Krasnodar, la ville qui ne se trouve pas très loin de Sotchi. C'est ce qui explique la question d'un journaliste pour savoir si l'entrepreneur va participer à la construction des infrastructures nécessaires pour les jeux olympiques. Galitskiy répond « non, pourquoi le devrais-je ? ». C'est dans ce contexte que la notion de « charge sociale » émerge. Un autre intervieweur (il y en a 5 dans la salle d'émission) explique « ben, parce qu'il y a la notion de charge sociale et tout ». L'oligarque répond :

Interviewé : Attendez, je le dis toujours, la charge sociale c'est pas pour moi. Je pense que la charge sociale pour les gens qui ont construit leur business doit consister en une chose : payer les impôts. Et l'Etat doit distribuer ces impôts [...]. On ne doit pas s'occuper des hôpitaux et...¹⁴⁵.

Le journaliste qui a participé à cette interview, m'explique cet échange :

Journaliste : regardez, il dit pas que ça c'est absent, il dit comment ça doit être dans une situation idéale. Il y a une grosse différence. Et moi je veux entendre que Galitskiy dit non pas comment ça doit être, mais « qu'en Russie c'est pas le cas », je veux cet ajout¹⁴⁶.

L'échange sur l'écran continue :

Intervieweur : mais l'Etat russe pense autrement...

Interviewé : oui, mais vous demandez mon opinion, elle est comme ça, l'Etat peut avoir une autre opinion

Si pour ma part, je n'ai rien remarqué de particulier dans cet énoncé, pour mon interlocuteur dans cette situation le comportement de l'invité a manifesté un interdit :

¹⁴⁵ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 29/05/2013 (chaîne Dozhd)

¹⁴⁶ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 23/03/2016

Journaliste : regardez, encore une fois, il dit « l'Etat peut avoir une autre opinion », il veut dire « j'ai donné mon opinion, mais je ne critique pas l'Etat ». Et moi je veux qu'il parle de la situation actuelle, qu'il dise au moins quelque chose sur l'Etat. Mais lui, il dit « non, non, non, je ne suis pas prêt à offenser le chef ».

Pour mon interlocuteur l'action de l'invité dans ce passage se présente comme évasive : la réponse à la question posée n'est pas complète. Par cela même cette action se rend descriptible comme une forme d'autocontrainte. Par cette action, comme le dit le journaliste d'ailleurs, l'invité dit qu'il *ne met pas en question* les usages établis (la pratique de la charge sociale). On apprend ainsi par cet extrait qu'il considère comme interdit de critiquer les usages établis et plus encore, qu'il considère que cet interdit est une règle partagée. Cet extrait est très éclairant puisqu'il comporte une série de mises en équivalence qui manifeste comment en fait différentes mobilisations de l'interdit sont compréhensibles sous le même motif unificateur de « ne pas attaquer le pouvoir ». Rappelons-nous que la discussion porte sur les usages des interactions entre l'Etat et le business en vigueur (la pratique de la charge sociale). La critique de ces usages se présente pour le journaliste comme équivalente à une « critique de l'Etat ». Mieux que cela, la « critique de l'Etat » équivaut pour lui dans la dernière phrase à une « offense » au chef de l'Etat, autrement dit, à une attaque personnelle contre Poutine.

Exemple 4

Dans une autre interview, diffusée le 20 juin 2012, les journalistes posent au milliardaire Aras Agalarov une question sur ses projets de participer au Forum économique à St Petersburg qui doit commencer dans une semaine. Le Forum économique à St Pétersbourg est un des événements politiques et économiques les plus importants de l'année. Même le président Poutine en personne s'y rend pour participer à certaines sessions. Pour l'élite économique c'est un « must »¹⁴⁷. Il est d'autant plus étonnant pour les journalistes qu'Agalarov réponde qu'il n'est pas intéressé par ce Forum. Il faut expliquer tout de suite qu'à cette époque, Agalarov était occupé par la construction des infrastructures destinées au sommet APEC à Vladivostok qui devait avoir lieu prochainement et que la Russie présidait. La construction de ces infrastructures était une mission importante, qui peut être vue comme une forme de « charge sociale » dont on a parlé plus haut. Agalarov était très fier que cette tâche lui ait été confiée. Voici comment il répond aux intervieweurs qui l'interrogent sur les raisons pour lesquelles il ne pense pas venir au Forum à Sotchi :

¹⁴⁷ Nous y reviendrons dans le chapitre consacré à la chaîne Russie 24 qui participe à l'organisation de l'évènement.

Interviewé : « oui, je comprends [que le Forum est un évènement important], mais pour moi la construction c'est plus important, au Forum je me présenterais en tant qu'intervenant ou quelqu'un d'autre, tandis que là je suis maître d'œuvre, et ça dépend beaucoup de ma participation comment ça va se voir »¹⁴⁸.

En réponse à cela un journaliste a fait une remarque : « j'ai l'impression que vous ne faites pas partie de la jet-set, n'est-ce pas ? ». L'entrepreneur répond : « peut-être avez vous raison ». Il serait intéressant d'ajouter que pour moi, à la suite de mon analyse vidéo, cet extrait ne représentait aucun intérêt. Pourquoi dans ce cas l'avoir ajouté à la collection des extraits à présenter à mon interlocuteur ? Tout simplement, mon interlocuteur était un journaliste qui se spécialise dans le domaine de la construction. Etant donné que les extraits que j'ai choisis n'avaient aucun rapport avec le secteur de la construction (ils étaient plutôt centrés sur les sujets politiques), j'ai décidé pour réchauffer et intéresser mon interlocuteur au début de lui présenter un extrait qui porte sur son domaine d'intérêt. D'une manière inattendue cet extrait a permis de révéler lui aussi une règle concrète. J'ai demandé à mon interlocuteur de commenter l'échange que je viens de décrire. Il m'a dit :

Journaliste : si Aras dit que ça ne l'intéresse pas, il se positionne comme une personnalité relativement indépendante, en général, il est un homme indépendant, dans la limite du possible, bien sûr.

Chercheur : Est-ce qu'ils cherchent à produire l'impression qu'ils sont indépendants ?

Journaliste : je ne me rappelle pas qu'ils manifestaient leur indépendance, si l'on omet des marginaux comme Sterligov ou Boiko, « on est les businessmen orthodoxe, on porte des barbes ». Parmi les grands tout le monde essaye de... Comme une règle, les gens du système... et Agalarov est un homme de système, absolument... ils ne manifestent pas l'indépendance. Et ici, quand il dit qu'il est indépendant, il veut dire qu'il a déjà des positions fortes comme celui à qui on a donné un grand projet étatique, et il dit « je suis un homme d'Etat, j'accomplis déjà une « charge étatique », et vous avec votre jet-set, je m'en bats les couilles ». Donc au contraire, il ne dit pas qu'il est indépendant, à la manière d'un mutin, mais il se sent ...

Chercheur : plus haut que cette jet-set, vous voulez dire ?

¹⁴⁸ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 20/06/2012 (chaîne Dozhd)

Journaliste : voilà ! il se sent particulier, il accomplit une « charge de l'Etat »¹⁴⁹.

La lecture de cet extrait par le journaliste se distingue de celle que j'ai pu avoir au début en analysant les vidéos cloîtré dans ma chambre. Le journaliste explique que l'action qui produit l'impression d'être une faute (dire qu'il est indépendant de pouvoir) n'en est pas pour autant, étant donné l'ambivalence du mot « indépendant » dans ce contexte. En effet, selon le journaliste, le propos de l'invité doit être lu comme manifestant de l'indépendance par rapport à la jet-set russe, mais non pas par rapport au sommet du pouvoir. Manifester, au contraire, cette dernière forme d'indépendance revient à commettre une faute. Cette discussion ainsi me donne une occasion d'apprendre qu'il est interdit de manifester trop explicitement de l'indépendance par rapport au chef de l'Etat.

Exemple 5

Passons à une autre situation qui manifeste une règle similaire. On va revoir Alexander Mamout, qu'on a rencontré plus haut. La question des élections présidentielles de 2012 qui s'approchaient est à l'agenda dans l'extrait qu'on va analyser. Les journalistes ont demandé s'il est important pour Mamout de savoir qui exactement de Poutine ou de Medvedev va devenir le président aux prochaines élections (c'était avant la déclaration officielle annonçant qu'ils n'allaient pas concourir tous deux aux élections). Mamout a dit : « pour moi, non ». Les journalistes retiennent cette réponse et la développent : « vous êtes aussi indépendant que ça ? votre business est aussi indépendant que ça ? ». En réaction à cette suite de questionnements (vraisemblablement inattendue pour lui) l'invité répond d'une manière décousue :

Interviewé : Non, pas dans ce sens-là... non, mon business euh... bien-sûr que tout dans notre pays dé-dé-dépend des dirigeants... mais je veux dire que ça m'est égal puisque... disons euh... disons ... notre civilisation a 1000 ans...¹⁵⁰.

J'interromps la projection et je m'adresse à mon interlocuteur qui a été l'un des intervieweurs lors de cette émission avec la question « qu'est-ce qui se passe ? ». La séquence de discussion qui a suivie est extrêmement éclairante, c'est pourquoi je vais la présenter en entier :

¹⁴⁹ Entretien avec un journaliste de la revue Kommersant-Dom intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 10/10/2015

¹⁵⁰ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 31/08/2011 (chaîne Dozhd)

Journaliste : il est confus et il ne sait pas quoi dire ! Il comprend qu'il est dans une situation extrêmement inconfortable. Il dit « pour moi c'est pas important », on lui demande, « alors vous êtes autant indépendant et vous en fiches de Poutine et Medvedev ? ». Ils ont tous peur de dire « je suis par moi-même et je m'en fous de tous ». Ici il voulait le dire, mais tout de suite il se souvient « merde ! Non, ça va pas là, il faut que je fasse un rond de jambe, il faut que je dise 'Poutine est le meilleur'. C'était très visible, comme si à un certain moment il s'est arrêté soi-même. Au début, il a dit comme une personne normale et adéquate « je fais mon business moi-même ».

[je propose de réviser l'enregistrement, cette fois le journaliste suit l'enregistrement d'une manière plus attentive et remarque un geste que fait l'interviewé. Ce dernier, au moment quand il dit « bien-sûr que tout dans notre pays dé-dé-dépend des dirigeants », monte les yeux vers le ciel et pointe le doigt vers le haut].

Journaliste : aaah ! vous avez vu le mouvement vers le haut ?!

Chercheur : qu'est-ce qui s'est passé ?

Journaliste : l'horreur, il est dans ce geste ! Il a tout montré, quoi ! Il n'a rien dit mais il a tout montré ! Qu'on dépend tous ici d'une seule personne. C'est un cauchemar !

Chercheur : oui, mais ensuite il a commencé à parler de la civilisation qui a 1000 ans, et j'ai rien compris...

Journaliste : ça, c'est rien, il lui fallait sortir de cette situation délicate et il a commencé à dire n'importe quoi. Il paraît qu'il n'a pas une que cette idée comment se sauver.

Chercheur : attendez, donc, d'un côté il ne peut absolument pas reconnaître l'indépendance, d'autre côté il a du mal à reconnaître la dépendance

Journaliste : voilà

Chercheur : mais pourquoi il ne peut pas reconnaître sa dépendance ? Dire d'une manière humble « oui, je me soumetts au président » ?

Journaliste : puisqu'il est branché, puisqu'il a cette représentation. Vous remarquez, il est venu en jeans, entrepreneur au visage humain. Vous imaginez que la presse va écrire le lendemain ? « On pensait qu'au moins Mamout était normal, mais il s'est trouvé que lui aussi il est... ». Il essaye de garder la face, mais c'est très compliqué dans les conditions actuelles. Il se sent branché, il se sent une vedette, il est cool. Voilà, c'est pourquoi il ne peut pas. Mais d'autre côté, il ne peut pas manifester un manque de dévouement aux tours du Kremlin. Il suscite de la compassion en réalité¹⁵¹.

¹⁵¹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

Ce cas est extrêmement intéressant puisque, si l'on suit le journaliste, on fait face ici à une séquence réparatrice. En effet, dans la réponse précédente l'invité a affirmé qu'il se fichait de savoir qui deviendrait président. Tout de suite par la question suivante (« vous êtes aussi indépendant que ça ? votre business est aussi indépendant que ça ? ») l'intervieweur a manifesté (ou plutôt souligné) l'aspect fautif de cette réponse. La déstabilisation de l'invité observable lorsqu'il produit la réponse à cette nouvelle question livre pour mon enquêté le fait qu'il s'agit d'une réponse réparatrice. Cette dernière poursuit l'objectif de rattraper la faute commise à la réponse précédente et accentuée par la question du journaliste¹⁵². On voit ainsi que pour le journaliste la réponse de l'invité a pour but non pas de répondre à la question (comme le montre, par exemple, la qualification suivante donnée par mon enquêté : « ça, c'est rien, il lui fallait sortir de cette situation délicate et il a commencé à dire n'importe quoi ») mais plutôt de corriger la faute commise antérieurement. Cette action de l'invité est ainsi vue comme une forme d'autocontrainte. Par cette action l'invité manifeste que dans sa réponse précédente il *n'a pas dit* qu'il se sentait indépendant de Poutine et Medvedev. On peut en déduire qu'il considère comme interdit de trop manifester publiquement l'indépendance par rapport au sommet de l'Etat et plus encore, qu'il considère que c'est là un interdit partagé.

Cet extrait est intéressant aussi puisqu'il permet de voir plus clairement comment les qualifications du journaliste s'appuient sur l'observation de traits de l'action contextualisée de l'invité. Mon enquêté observe que la réponse de l'invité perd en fluidité et remarque « il est confus », ce qui lui permet de développer toute une « théorie » sur le processus mental de l'invité : « Il comprend qu'il est dans une situation extrêmement inconfortable. Il dit 'pour moi c'est pas important', on lui demande, 'alors vous êtes autant indépendant et vous en fiches de Poutine et Medvedev ?'. [...] Ici il voulait le dire, mais tout de suite il réalise 'merde ! Non, ça va pas là, il faut que je fasse un rond de jambe, il faut que je dise 'Poutine est le meilleur'. » Mon interlocuteur prouve sa théorie en faisant référence au comportement observable de l'invité et en remarquant une inhibition de son action : « c'était très visible, comme si à un certain moment il s'est arrêté soi-même ». Ensuite, lors du nouveau visionnage l'invité fait attention au petit geste vers le haut produit par l'invité lors de sa réponse. Cette découverte sert à mon interlocuteur pour renforcer

¹⁵² Nous découvrons ici toute la justesse de la conception « expressive » de la relation de l'action et de l'intention. Elle présuppose, comme le note Louis Quéré, que « l'agent, loin de disposer de son intention sur le mode d'un contenu de l'esprit accessible sans médiation, la découvre, en même temps que les autres et avec leur concours, au fur et à mesure qu'il organise son cours d'action avec eux ou en tenant compte d'eux » Louis Quéré, « Agir dans l'espace public : L'intentionnalité des actions comme phénomène social » dans Louis Quéré et Patrick Pharo (eds.), *Les formes de l'action*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 107. Nous avons du mal à dire que dans la scène étudiée le milliardaire Alexander Mamout avait l'intention de manifester une dérogation au pacte. Plutôt, il l'a découvert par la réaction des autres participants de l'interaction.

son interprétation : « l'horreur, il est dans ce geste ! Il a tout montré, quoi ! Il n'a rien dit mais il a tout montré ! Qu'on dépend tous ici d'une seule personne ». Le journaliste fait comprendre que ce geste n'est qu'une indication implicite de l'interdit qu'il est obligé d'honorer. Selon le journaliste, l'invité par ce petit geste fait comprendre qu'en répondant à cette question il est obligé de s'autocontraindre¹⁵³.

Ensuite, ce cas représente un autre exemple de la manière dont différentes manifestations du comportement contraint peuvent être renvoyées au même motif unificateur (*pattern*), celui de « ne pas attaquer le pouvoir ». On se rappelle, que dans cet extrait il s'agit de l'oligarque qui ne veut pas dire qu'il est indépendant de Poutine. En général, on n'assimile pas nécessairement l'expression par un individu de son indépendance à l'égard d'un autre à une attaque contre cette autre personne. Mais, comme le montre l'analyse produite par mon interlocuteur, dans son schéma interprétatif ces deux actes s'équivalent. Notons comment le journaliste présente la manière dont l'invité réalise qu'il a commis une faute et dont il lui faut la réparer : « non, ça va pas là, il faut que je fasse un rond de jambe, il faut que je dise 'Poutine est le meilleur' ». Plus loin le journaliste dit à propos de l'expression d'indépendance de l'invité qu'il « ne peut pas manifester un manque de dévouement aux tours du Kremlin ». On comprend alors que pour le journaliste exprimer de l'indépendance par rapport au pouvoir équivaut à manifester un irrespect à l'égard du sommet de pouvoir.

Finalement, dans ce long passage fait par mon interlocuteur-journaliste nous pouvons retrouver une des rares formulations positives d'une règle concrète. A un certain moment le journaliste, en imaginant le processus mental de l'interviewé, prononce : « il faut que je dise 'Poutine est le meilleur' ». Néanmoins, nous voyons tout de suite que cette règle apparaît déjà dans la situation d'autocorrection lorsque l'invité, selon l'opinion du journaliste, a déjà manifesté un léger manque de respect du pacte. Les formulations positives de règles apparaissent le plus souvent dans des situations où l'interviewé commet une faute (ou est prêt à le faire) et s'efforce, en quelque sorte, à la réparer.

Exemple 6

¹⁵³ Dans le chapitre précédent, lorsque j'exposais les résultats de mon analyse vidéo, j'ai dit que dans l'interview l'autocontrainte n'est jamais évoquée directement, mais qu'on peut rencontrer des signes implicites par lesquels l'autocontrainte est directement adressée par les participants (descriptions de l'autocontrainte). Le problème d'interprétation de ces signes pour le chercheur tient justement à leur caractère implicite et à la multitude de lectures possibles du même geste. Comme on peut le voir, pour les acteurs compétents l'interprétation de ces signes ne représente pas de problèmes, leur sens se donne à eux avec évidence.

On passe à un autre cas. Avec une intervieweuse de la chaîne étatique Russie 24 je discute son interview avec le magnat pétrolier Vagit Alekperov dans laquelle ce dernier a critiqué légèrement le gouvernement pour la loi qui interdit aux compagnies pétrolières non étatiques de développer les gisements du plateau continental arctique. Je voulais comprendre, jusqu'où, selon la journaliste, peut aller l'invité dans la critique de l'Etat. J'ai utilisé alors une de mes stratégies (voir la description de la méthode) qui consiste à modifier mentalement la situation observable sur l'écran pour proposer au journaliste d'imaginer le comportement de l'invité dans ces conditions hypothétiques. J'ai proposé à mon interlocuteur d'imaginer que le proche de Poutine, le chef de la compagnie pétrolière étatique Rosneft, Igor Setchine empêche la compagnie d'Alekperov d'accéder à ces gisements. Ma question visait à comprendre si, selon la journaliste, l'invité va dévoiler publiquement Setchine qui mène une concurrence injuste.

Chercheur : il y a une tension entre lui et, supposons, Setchine. Et il va dire, vous savez, c'est Setchine qui m'empêche d'acheter le gisement. Il le dira directement ?

Journaliste : vous pensez qu'il est con ou quoi ?

Chercheur : il n'est pas con, peut-être. Mais vous pouvez l'inciter à le dire par votre question « qui vous empêche », l'inciter à le faire en posant la question.

Journaliste : il est peu probable qu'il réponde à cette question, vous voyez ? Il est là pour faire du lobbying et non pas pour entrer en conflit¹⁵⁴.

Dans cette situation hypothétique la journaliste de la chaîne étatique anticipe que l'invité ne va pas produire la réponse directe à la question qui demande de dévoiler les attitudes malveillantes de personnages haut placés. Qui plus est, la journaliste en éprouve un sentiment d'évidence de sorte que faire autrement va revenir à n'avoir pas le sens commun (« vous pensez qu'il est con ou quoi ? »). Autrement dit, la journaliste de la chaîne étatique fait comprendre que l'acte d'autocontrainte de la part de l'invité est hautement prévisible dans le cas d'introduction d'une telle question. Cet acte d'autocontrainte anticipé manifesterait que l'invité *ne dévoile pas* les attitudes malveillantes de personnes influentes. On peut dire ainsi que la journaliste considère qu'il est interdit de dévoiler les actes de malveillance des personnes influentes et plus encore, qu'elle considère que cet interdit est une règle partagée par tous les membres compétents. Notons aussi que pour la victime, qui est l'invité dans cette situation hypothétique, dévoiler les actes malveillants dont il pâtirait équivaldrait, selon la journaliste, à un acte d'attaque ou à la provocation d'un conflit (« Il est là pour faire du lobbying et non pas pour entrer en conflit »).

¹⁵⁴ Entretien avec une journaliste de la chaîne Russie 24, le 15/08/2016

Exemple 7

L'échange suivant qui manifeste une règle similaire nous renvoie à l'interview avec Vladimir Evtouchekov dans l'émission « Hard Day's Night »¹⁵⁵. On a déjà présenté sa situation plus haut. Rappelons que sa compagnie pétrolière « Bashneft » se trouve sous pression. Le proche de Poutine Igor Setchine figure dans la presse comme l'initiateur le plus probable des malheurs de la compagnie d'Evtouchenkov. Lors de l'interview les journalistes ont essayé d'en obtenir la confirmation de la part de l'invité, mais sans succès. A un moment donné, quand un intervieweur a déjà essayé d'énoncer l'hypothèse selon laquelle Rosneft (la compagnie pétrolière étatique contrôlée par Setchine) peut être impliquée dans cette situation, l'invité a interrompu le journaliste. J'ai demandé alors :

Chercheur : comment vous caractérisez sa réaction ?

Journaliste : il ne veut pas le raconter

Chercheur : c'est pourquoi il ne vous laisse pas finir la phrase ?

Journaliste : il le connaît très bien, il connaît très bien le poids de Setchine dans l'establishment, étant donné qu'Evtouchenkov lui-même est accueilli au Kremlin. Mais il n'est pas égal à Setchine, pas du tout. Et il ne veut pas entrer en conflit¹⁵⁶.

L'action de l'invité est qualifiée par le journaliste de tentative pour empêcher le journaliste de finir la question et d'éviter d'avoir à répondre. Cette action est ainsi descriptible comme une autocontrainte. Cette action manifeste que l'invité *ne dévoile pas* la malveillance à son égard de personnages influents. J'ai essayé de formuler l'interdit qui se manifeste dans cette situation :

Chercheur : et une erreur qu'on peut commettre – c'est de se prononcer dans l'espace public ?

Journaliste : il ne doit pas discuter l'événement avant qu'il ne se soit passé dans l'espace public

Chercheur : vous voulez dire que l'Etat peut entreprendre des actions contre toi, contre ton business, et l'erreur serait de commencer à en parler publiquement ?

¹⁵⁵ Emission « Hard Day's Night » du 20/03/2012 (chaîne Dozhd)

¹⁵⁶ Entretien avec un journaliste de la revue Forbes intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, 28/10/2015

Journaliste : exactement. Mais aussi on peut agir incorrectement dans le domaine judiciaire. Par exemple, porter plainte. Tant qu'il lui sera possible de ne pas divulguer [vinosit'] il ne divulguera pas.

Chercheur : qu'est-ce que cela veut dire « tant que » ? A quel moment peut-on divulguer ?

Journaliste : Une lutte sous couvert c'est une chose, mais Markine [porte parole du Parquet] qui déclare officiellement qu'Evtouchenkov est assigné à domicile en est une autre. A partir de ce moment je peux téléphoner à Evtouchenkov et il va me parler.

Dans cet échange on trouve une formulation plus précise de la règle qu'a manifestée le comportement de l'invité durant cette interview. Il est interdit de « discuter l'événement avant qu'il ne se soit passé dans l'espace public ». Remarquons comment mon interlocuteur spécifie les conditions de cette forme d'interdit. Il est interdit de donner des informations avant qu'elles ne soient pas connues dans l'espace public, autrement dit, il est interdit de publiciser cette information, de la lancer dans l'espace public. Mais une fois que l'information circule déjà dans l'espace public, l'interdit sur sa discussion pèse moins selon le journaliste. On touche ici la question de la distinction entre l'information officielle et non officielle, qu'on va étudier dans la partie suivante.

Exemple 8

Voici une autre situation similaire. On a déjà parlé dans le premier chapitre de l'interview avec l'oligarque Mikhail Goutseriev qui en 2007 s'est vu obligé de quitter le pays de peur de poursuites judiciaires. Dans la presse circulait une version selon laquelle la cause de ces poursuites était un conflit avec un fonctionnaire haut placé inconnu. Goutseriev a réussi à revenir en Russie quelques années plus tard. En mai 2013 les journalistes de l'émission *Hard Day's Night*, dont Goutseriev est l'invité, essayent d'apprendre qui a été la cause de sa fuite¹⁵⁷. L'invité prétendait ne pas le savoir. Dans le premier chapitre j'ai cité cette interview puisque durant celle-ci un des journalistes a manifesté plus ou moins explicitement qu'il se rendait compte que l'invité s'autocontraignait (« d'accord, vous ne voulez pas donner les noms de ces gens, c'est compréhensible »). Mais, comme je l'ai remarqué précédemment, l'enregistrement ne donnait pas suffisamment de détails pour comprendre quelle est la raison de la circonspection de l'invité et pour saisir plus exactement ce que le journaliste comprend de la situation. Je vais présenter un extrait d'entretien avec un des journalistes qui ont participé à cette interview, qui permet

¹⁵⁷ Emission « *Hard Day's Night* » du 23/05/2013 (chaîne Dozhd)

finalement de comprendre plus en détails le comportement évasif de l'invité. L'entretien a été basé sur le visionnage de l'extrait de l'interview en question. Un des journalistes sur l'enregistrement pose la question « qui sont ces gens ? ». La réponse de l'invité est très longue. A la fin de la réponse j'interromps la projection de l'extrait et je pose ma question.

La question c'était « qui sont ces gens ». Vous avez vu la réponse. Comment vous la caractérisez ?

Journaliste : bah, c'est une tentative d'esquiver la réponse !

Chercheur : alors, pour vous il n'y a pas de doutes là-dessous ?

Journaliste : sans aucun doute, oui !

Chercheur : pourquoi ?

Journaliste : bah, par exemple, c'est le changement de sujet, au lieu de dire qui sont ces gens il parle de ce, comment il a fondé sa compagnie. Euh je ne veux pas dire qu'il a changé le sujet tout court, mais il a commencé à répondre à la question « pourquoi » au lieu de répondre à la question « qui ». Mais ce qu'est important c'est « qui » et non pas « pourquoi ». Mais étant donné qu'il ne veut pas répondre « qui », il, disons, se concentre au contraire en détail sur la question « pourquoi ». Pour lui c'est parce que sa compagnie a été très réussite et qu'elle a intéressé quelqu'un de ses concurrents¹⁵⁸.

Mon interlocuteur qualifie avec certitude l'action de l'invité comme une tentative d'esquiver la réponse. Pour le journaliste (comme il le précise d'ailleurs très explicitement), l'invité ne veut pas répondre à la question « qui », c'est pourquoi il la remplace par la question « pourquoi ». Autrement dit, son action se prête, si on suit le journaliste, à être décrite comme une autocontrainte. Cette action manifeste que l'invité *ne dévoile pas* les noms des personnes dont elle subit la malveillance. L'avantage que donne la mise en œuvre de ma méthode c'est qu'elle permet non seulement de connaître la qualification des actions de l'invité par le journaliste professionnel, mais aussi de comprendre plus profondément cette qualification. Voici comment mon interlocuteur explique le comportement de l'invité :

Journaliste : il faut comprendre, il y avait une personne inconnue qui l'a attaquée. [Etant donné que l'oligarque a su finalement revenir en Russie] Goutseriev a su faire la paix avec elle. Alors, s'il répond maintenant à la question « qui a fait ça » dans le domaine public cela va être équivalent à une accusation de cette personne.

¹⁵⁸ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/09/2015

Chercheur : mais une accusation juste ?

Journaliste : absolument, mais néanmoins, cela va produire l'impression que Goutseriev le fait exprès maintenant pour gêner la vie à cette personne. Il peut le dire en dehors de la télévision. Mais s'il le dit à l'écran, c'est-à-dire publiquement, même si ce n'est qu'une réponse à une question d'un journaliste, au moins dans les conditions des relations entre l'Etat et le business en Russie, cela va signifier une accusation intentionnelle, comme s'il le fait exprès, comme si c'est son objectif.

La règle, selon le journaliste, prescrit de ne pas dévoiler les noms des personnes haut placées dont on subit la malveillance. Mais dans ce passage on comprend mieux pourquoi il est interdit de le faire. Le fait est que le dévoilement des noms des personnes malveillantes cachées, même au passage en répondant à une question de journaliste, revient dans le cadre de système de relations entre le business et le pouvoir en Russie (le journaliste le souligne exprès, pour montrer en quoi ce principe peut paraître étrange à ceux qui ne sont pas familiers avec ce système) à accuser cette personne. Ce qui, à son tour, revient à attaquer intentionnellement cette personne. On voit ici encore une fois comment une série de mises en équivalence entre les verbes conduit d'une manifestation quelconque de l'action contrainte au motif unificateur de « ne pas attaquer le pouvoir ». Mettons, pour l'instant, de côté la question de la publicité de cette accusation, dont parle le journaliste, nous allons y revenir dans le chapitre 4

Exemple 9

Passons, finalement, au dernier cas. Je vais revenir à l'interview avec Aras Agalarov, mais cette fois-ci, je vais l'analyser avec un autre journaliste (il y a eu 5 intervieweurs dans l'émission). Le sujet discuté était celui des manifestations de protestation massives à Moscou, d'abord contre les fraudes électorales et ensuite contre la personne de Poutine (décembre 2011-fevrier 2012). Un des journalistes a demandé si l'invité savait quelque chose à propos de ces manifestations. L'invité a dit qu'il sait qu'elles ont eu lieu, mais que lui n'y a pas participé, bien évidemment. Après avoir dit cela, il réfléchit un instant et ajoute : « mais ce n'est pas parce que j'avais peur ! non ! tout simplement, j'étais très occupé, c'est tout »¹⁵⁹. Cet ajout a attiré mon attention et j'ai demandé mon interlocuteur de le commenter :

Chercheur : pourquoi il a dit « c'est pas parce que j'avais peur » ?

¹⁵⁹ Emission « Hard Day's Night » du 20/06/2012 (chaîne Dozhd)

Journaliste : parce que participer à ces manifestation pour une personne de son niveau apporte des risques. « Soit tu travailles avec nous, soit tu protestes ». C'est évident, non ?

Chercheur : non, c'est pas ça ma question. Je demande pourquoi il précise que ce qu'il ne se rend pas à ces manifestations, ce n'est pas parce qu'il a peur ? Et est-ce que finalement il peut dire « écoutez, je ne peux pas y aller, sinon je risque de sanctions, il y a des règles de jeu » etc.

Journaliste : écoutez, vous lui suggérez qu'il dise qu'il fasse partie du système et qu'il dise sincèrement qu'il ait peur d'en sortir ? Ha-ha-ha, ça n'existe pas en business et en politique, business et politique c'est la ruse et le mensonge

Chercheur : Mais pourquoi il ne peut pas dire ça ? Est-ce que cela peut être reconnu comme une attaque contre le système ?

Journaliste : bah, bien sûr ! Cela va être une reconnaissance indirecte de ce qu'il ne fait pas ça parce qu'on le pressera. C'est une reconnaissance que le système peut supprimer, accaparer, initier une poursuite judiciaire¹⁶⁰.

Si on suit mon interlocuteur dans l'extrait étudié on fait face à une action réparatrice. L'invité a dit qu'il ne participe pas aux manifestations de protestation qui ont eu lieu à Moscou au tournant du 2012. Il a même accentué sa non-participation par l'adverbe « bien évidemment ». Ensuite il a réalisé que son propos peut être vu comme fautif étant donné qu'il produit l'impression qu'il a été contraint de ne pas participer aux manifestations. Il produit alors une séquence réparatrice : « ce n'est pas parce que j'avais peur ». Cette action s'apparente ainsi, si l'on suit le journaliste, à une forme d'autocontrainte. L'action manifeste que l'invité *ne dit pas* que sa non-participation aux mouvements de protestation a été causée par la peur. On peut en tirer la conclusion qu'il considère qu'il est interdit de manifester qu'on ne fait pas quelque chose par peur du pouvoir et plus encore que c'est là une règle partagée. D'après l'explication du journaliste on comprend mieux pourquoi il est interdit de le faire. Selon le journaliste, manifester qu'on ne peut pas faire quelque chose par peur du pouvoir équivaut à reconnaître que le pouvoir contraint et opprime. Dans ce cas, manifester qu'on a peur du pouvoir, même si cela peut paraître paradoxal, équivaut en quelque sorte à « attaquer le pouvoir ».

Cette dernière manifestation de l'interdit a un statut particulier par rapport aux autres. Pour le comprendre il faut étudier plus attentivement ce qu'en réalité a fait l'invité dans l'extrait étudié. La faute qu'il a produite n'a pas consisté en autre chose qu'en ce qu'il a suivi la règle d'une manière trop manifeste. Par sa première réponse (« qu'il ne participe pas, bien évidemment, aux

¹⁶⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 07/10/2015

mouvements de protestation ») il a laissé supposer que sa réponse n'était pas immédiate et naturelle, mais au contraire qu'elle était contrainte par une règle quelconque. Par l'effet de l'hypercorrection il a rendu manifeste la règle. Dans le prolongement de la discussion de cet extrait avec le journaliste j'ai soulevé cette question :

Chercheur : est-ce que, pour revenir sur la question de règles de pacte, on peut dire qu'une des règles de pacte consiste à ne pas reconnaître en public qu'il existe ?

Journaliste : bien sûr ! bien sûr ! il ne faut pas verbaliser publiquement l'existence de pacte. En verbalisant le pacte vous authentiquez les actions illégales, qu'il s'agit du népotisme, du lobbisme. Personne ne dira que « je ne peux pas en parler parce que sinon, on m'attaquera », personne le dit. Parce que cela s'équivaut de reconnaître que le système fonctionne comme un rouleau compresseur.

On peut reformuler ainsi cet interdit d'une manière plus générale. On apprend que les magnats et leurs interlocuteurs journalistes considèrent qu'il est interdit de manifester que l'action est contrôlée par une règle. Puisque, encore une fois, manifester qu'on est obligé de s'interdire en se prononçant au sujet de pouvoir, revient à reconnaître que le pouvoir opprime (ou, comme l'a dit le journaliste, « reconnaître que le système fonctionne comme un rouleau compresseur »). Cette explication est particulièrement importante pour la compréhension de la manière de respecter le pacte par les acteurs. Elle permet maintenant d'expliquer en partie les difficultés que j'ai rencontrées à la phase de l'analyse des vidéos. A cette époque j'avais du mal à comprendre le sens de différentes actions de participants de l'interview puisqu'ils ne formulaient jamais ce sens d'une manière explicite. Maintenant, en fonction de ce que je sais sur l'interdit de manifester trop explicitement l'orientation sur les interdits du pacte, je comprends que cette impression d'ambiguïté et d'ambivalence qui caractérise le visionnage des interviews s'explique aussi par le respect de cette règle (de ne pas manifester l'existence du pacte) par les invités mais aussi par les journalistes (on en parlera en détail dans le chapitre 4). Cette même règle explique pourquoi au cours de mon enquête je ne rencontre que très rarement les formulations de règles positives, qui prescrivent au lieu d'interdire quelque chose. La réponse tient à ce que les prescriptions comme, par exemple, « il faut exprimer l'admiration de Poutine », « il faut remercier Poutine pour tout ce qu'il a accompli pour le pays » etc., contiennent un risque de rendre l'éloge trop artificiel et ainsi déroger à la cette dernière règle qu'on peut désigner d'authenticité. Les mobilisations positives de règles concrètes apparaissent le plus souvent dans la situation quand l'interviewé a déjà commis une erreur et essaye de réparer sa faute, dans cette sanction la règle d'authenticité peut être sacrifiée afin d'éviter un irrespect plus grave. Nous comprenons ainsi que la manière la plus élégante de

manifester un respect de pacte (qui inclut la prise en compte de la règle d'authenticité), même si cela peut de prime abord paraître paradoxal, peut inclure même une certaine forme d'attitude critique (mais critique générale et qui ne porte en aucun cas à Poutine). Comme m'a fait part un journaliste : « écoutez, le système a aussi besoin de la critique. Comme m'a dit un ami à moi [qui fait partie des hauts échelons de pouvoir], 'la critique multiplié à la loyauté c'est de la haute classe'. Le signe principal c'est que t'es loyal à l'équipe ». Le magnat se voit obligé ainsi de manifester une certaine indépendance et un certain esprit critique tout en étant soumis au pouvoir. C'est pourquoi, par exemple, répondre à la question « vous supportez les supporters de Poutine ou ses opposants »¹⁶¹ par « ni les uns ni les autres » ne constitue pas une faute ; tandis que dire « je supporte ses opposants » est une faute. Le système de règles se penche ainsi vers l'interdit au détriment des prescriptions positives. Ajoutons, finalement, qu'une autre explication de manque de manifestations de flatterie directe et de ce qu'on peut appeler « lèche-cul » (aussi bien que de manque de formulations positives de règles concrètes), tient à la tension entre la grammaire du pacte et la grammaire publique que nous analyserons dans le chapitre 4.

La question qui se pose ainsi, après qu'on a vu les différentes mobilisations de règles, est celle de savoir comment les journalistes, étant donné qu'ils n'étaient pas en mesure de donner une liste d'interdits d'une manière abstraite, ont pu voir dans ces actions hétérogènes les manifestations d'un même motif unificateur, celui de « ne pas attaquer le pouvoir ». Pour répondre à cette question je me tourne encore une fois vers les recherches ethnométhodologiques qui me servent de cadre de référence dans ce chapitre. Garfinkel a souligné qu'une liste d'instructions, aussi étendue soit-elle, ne peut pas déterminer complètement comment la règle doit être appliquée (ou comprise dans l'action observable) dans la situation concrète indexée¹⁶². Chaque application de la règle ou compréhension de l'action selon la règle est alors faite « pour une autre première fois ». Comme le résume Heritage :

The rules must, in short, be applied, and to specific configurations of circumstances which may never be identical. In this sense, the rules, as Garfinkel puts it, are always applied 'for another first time'. If no rule can 'itself step forward to claim its own instances', but always awaits contingent application 'for another first time', it necessarily follows that rules per se cannot determine the specifics of actual conduct no matter how deeply internalized they are¹⁶³.

¹⁶¹ La question issue de l'interview avec Viktor Vekselberg dans l'émission « Hard Day's Night » du 22/02/2012. L'extrait est analysée dans le chapitre 1.

¹⁶² H. Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1967.

¹⁶³ J. Heritage, *Garfinkel and Ethnomethodology*, *op. cit.*, p. 122.

Cette idée consiste à dire que dans chaque application de la règle et dans chaque compréhension de l'action selon une règle il y a un travail accompli par l'acteur. Garfinkel parle à ce propos des « ad hocing practices », autrement dit, de travail collectif par les acteurs qui permet de décider dans le cadre d'une situation concrète comment la règle doit être appliquée ou lue. Garfinkel fait attention ainsi au processus pratique (à la différence du mental) de la mise en œuvre de règles et de lecture des actions, ce qui revient à prendre en compte les compétences pratiques, les savoir-faire et les habitudes des acteurs, qui résistent souvent à la représentation formalisable. On peut se référer à Charles Taylor pour comprendre cette idée :

Seeing that our understanding resides first of all in our practices involves attributing an inescapable role to the background. But this puts the role of the body in a new light. Our body is not just the executant of the goals we frame, nor just the locus of causal factors shaping our representations. Our understanding itself is embodied. That is, our bodily know-how, and the way we act and move, can encode components of our understanding of self and world. I know my way around a familiar environment in being able to get from any place to any place with ease and assurance¹⁶⁴.

Comprendre les « artful practices » par lesquelles les acteurs parviennent à utiliser et lire la règle, toujours « pour une autre première fois », requiert de prendre en compte ce que Taylor désigne par « embodied understanding ». Etudier, en prenant au sérieux la thèse de la compréhension incorporée, comment les acteurs lisent les règles dans les actions singulières revient non pas à révéler une liste de critères formels, mais à apprendre la pratique d'interprétation en suivant la manière dont elle est mise en œuvre par les participants expérimentés. C'était l'approche de Laurence Wieder dans *Language and Social Reality*¹⁶⁵. Il a proposé de voir l'opération de « dire le code » comme « embedded instructions » :

Natural language use 'makes' human affairs orderly (and is, thus, productive of experienced social reality) by acting as 'embedded instruction' for seeing those affairs as orderly. By 'telling the convict code' (a set of social rules), residents of a halfway house made their

¹⁶⁴ Charles Taylor, *Philosophical Arguments*, Cambridge (Ma), Harvard University Press, 1995, p. 170.

¹⁶⁵ D.L. Wieder, *Language and Social Reality*, *op. cit.*

'affairs appear orderly to any outsider who heard their talk and 'employed it as embedded instruction' for seeing those affairs¹⁶⁶.

Par la qualification des actions de l'invité comme manifestations du pacte les journalistes (par le va-et-vient entre les actions observables sur l'écran et leurs descriptions plus ou moins profondes dans le discours) m'apprenaient à voir les comportements hétérogènes des invités comme ordonnés et unifiés par le même motif.

* * *

Dans ce chapitre nous avons montré que le « pacte » dont il est question dans cette partie se présente non comme une liste circonscrite de règles, mais comme un schéma d'interprétation qui permet de voir dans les actions singulières observables la typicalité, la régularité et le caractère rationnel. En suivant Wieder¹⁶⁷, nous proposons de concevoir l'activité selon le « pacte » en tant que processus d'application de ce schéma interprétatif.

¹⁶⁶ Wieder propose de parler du code dans les termes de « procedure »: « The selfsame perceptual-analytic procedure simultaneously elaborated the code and the setting as the code was employed by me as a schema. Since the use-of-the-code-as-a-schema was the procedure, the code was self- and setting-elaborative. In this sense, it is much more appropriate to think of the code as a continuous, ongoing process, rather than as a set of stable elements of culture which endure through time » *Ibid.*, p. 25.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 221.

Chapitre 3. La production de rapports dissymétriques entre le chef d'Etat et les magnats

En prenant en compte tout ce qu'a été dit à propos des relations entre l'Etat et les entrepreneurs, le mot « pacte » peut paraître assez maladroit. En effet, lorsqu'on dit « pacte », spontanément, on a une idée de rapports plus ou moins symétriques entre les parties qui le scellent, dans le sens où les deux parties peuvent sensiblement nuire à la partie opposée et en scellant un pacte ils refusent de le faire. Dans notre cas, au contraire, l'attitude des businessmen par rapport à l'Etat est souvent décrite pas les acteurs par les mots comme « peur » et « circonspection », qui ne s'utilisent pas généralement pour parler des relations contractuelles. Les acteurs eux-mêmes se rendent compte d'une certaine inadéquation de la notion de pacte aux relations qu'elle est censée expliquer. On peut entendre par exemple un journaliste faire la remarque suivante lorsque dans un entretien avec moi il explique pourquoi l'interviewé ne répond pas à la question posée : « Bah, c'est parce que il y a un certain pacte entre le Kremlin et le grand business... pacte de non-agression. Non-agression du côté de business (en souriant et d'un ton sarcastique). L'Etat agresse souvent, en dépit du pacte, on l'a vu sur l'exemple de l'affaire d'Evtouchenkov ». On voit que le terme « pacte » est le premier qui lui vient à l'esprit lorsqu'il faut expliquer les actions de l'entrepreneur au cours d'une interview. Mais en même temps on voit aussi que tout en disant « pacte », mon interlocuteur éprouve une gêne qu'il ne tarde pas à exprimer, et qui consiste en ce que pour lui le mot « pacte » n'est pas le plus juste et précis pour décrire la réalité des relations entre le business et le pouvoir. En 2010 le commentateur de la revue Forbes Roman Koutouzov va même jusqu'à mettre en doute de la réalité du pacte. Il écrit dans son article qui s'intitule « Oligarques » :

Le Kremlin a mis quelques ans pour soumettre les grandes entreprises. Il n'y avait jamais aucun pacte entre Poutine et les oligarques : il y avait plutôt un processus de changement progressif des règles du jeu. En devenant le président de la Russie, Vladimir Poutine a proclamé « l'équidistanciation des oligarques du pouvoir ». Dix ans plus tard la grande entreprise privée a de fait occupé une position subordonnée par rapport au pouvoir¹⁶⁸.

En effet, le mot « soumission » (*podchinenie*) qu'utilise l'auteur, est de plus en plus souvent employé pour parler des relations entre l'Etat et le monde des affaires. Mais même en niant le sens du mot « pacte » l'auteur de l'article n'en évite pas une certaine incohérence. Entre Poutine qui proclame l'équidistanciation du business du pouvoir (ce qui ne contredit pas la vision d'un pacte)

¹⁶⁸ Roman Koutouzov, « Oligarhi », *Forbes.ru*, 20/10/2010 (<http://www.forbes.ru/svoi-biznes/58533-oligarhi>)

et la soumission des oligarques il y a une distance à franchir. Le lexique de la subordination et de la soumission traduit l'idée de relations dissymétriques et non celle de rapports symétriques que prévoit la notion du pacte. La problématique du terme « pacte » qu'éprouvent les acteurs (et qu'on peut partager), n'est pas l'affaire d'une mauvaise désignation, elle reflète le caractère ambivalent et contradictoire du phénomène même et de son histoire que les acteurs tentent de capter. Elucider les éléments de cette contradiction est crucial pour notre analyse. Pour le faire il nous faut dans ce chapitre revenir en arrière et étudier plus en détail les processus d'objectivation du pacte.

1. Le contexte militaire des premières mentions du mot « pacte »

Les premières occurrences du mot pacte pour parler des rapports qui s'établissent entre les magnats et la nouvelle administration du Kremlin¹⁶⁹ datent de 2000. Deux détails du contexte doivent retenir notre attention. Tout d'abord, la guerre en Tchétchénie, dont la deuxième phase a commencé en août 1999. Les communiqués des opérations inondent les médias à la fin de 1999 et au début de 2000 et chaque édition de bloc d'actualités s'ouvre par un descriptif de la situation en Tchétchénie. Deuxième élément important du paysage médiatique : ce sont des conflits retentissants entre différentes fractions des élites politiques et économiques. La privatisation de la compagnie Svyazinvest en 1997 creuse un abîme entre deux groupes des oligarques réunis au moment des élections présidentielles de 1996 pour supporter Boris Eltsine. Un affrontement se transforme en un scandale qui engage des hommes politiques haut placés et des médias contrôlés par des oligarques. Les journalistes et les analystes parlent pour la première fois d'une « guerre médiatique ». Par la suite, le lexique militaire va être largement utilisé pour décrire les conflits entre les différentes fractions des élites. Il est employé activement pour décrire la campagne parlementaire de décembre 1999 (à la veille de la nomination de Vladimir Poutine, le président par intérim, le 31 décembre 1999), lorsque deux groupes alliant des oligarques et des hommes politiques luttent l'un contre l'autre pour le contrôle du parlement. Les « média killers » et les « opérations médiatiques » sont des termes caractéristiques de cette époque.

Le lexique guerrier est donc très commun aux médias dans la période où Vladimir Poutine arrive au pouvoir. Ce n'est pas par hasard qu'il est largement utilisé pour décrire les interactions entre le nouveau président et les différentes élites. Le 30 juin 2000, le journal Kommersant met dans le lead d'un article la phrase « Vladimir Poutine a déclaré la guerre non seulement aux

¹⁶⁹ Poutine est nommé président par intérim le 1 Janvier 2000, le 7 mai 2000 il prend officiellement le poste du président.

gouverneurs mais aussi aux oligarques »¹⁷⁰. Ces deux catégories (gouverneurs de régions et oligarques) constituent, selon les médias, les deux fronts de la guerre que Poutine a engagée depuis le début de sa présidence. Qu'est-ce qui scinde alors le président et les oligarques, alors que certains d'entre eux ont joué un rôle important dans son arrivée au pouvoir ? Le fait est que depuis la « guerre médiatique » de 1997, quand des masses d'informations compromettantes et de révélations ont été rendues publiques par les deux fractions oligarchiques en lutte, dans l'effort de dénigrer l'opposant, le thème de la présence trop manifeste du monde des affaires dans le domaine politique est activement discuté dans l'espace public. Une des surenchères électorales de Poutine consiste précisément à rompre le lien trop puissant entre les oligarques et l'Etat. Le néologisme « équidistanciation » (*ravno-oudalennost'*) apparaît à cette époque et gagne très vite en popularité. Le 1er mars 2000, à la veille des élections présidentielles qui vont officialiser la position présidentielle de Poutine qu'il occupe de fait depuis le 1er janvier, le journal *Vedomosti* publie un article au titre parlant : « Unique oligarque ». On y lit notamment:

Après avoir déclaré que les oligarques dans le système de pouvoir étatique futur doivent être équidistanciés du pouvoir, le président par intérim Vladimir Poutine a mis en doute un des fondements du régime eltsinien. [...] Puisqu'un oligarque réussi ce n'est pas seulement un grand entrepreneur, un chef du Konzern monopoliste ou un magnat des médias. [...] Ce qui les réunit c'est une proximité apparente, incontestée et déclarée par rapport au pouvoir, une capacité d'influer sur le pouvoir et d'y insérer ses gens¹⁷¹.

L'équidistanciation devient un mot d'ordre de la campagne électorale. Juste après les élections qui attestent la victoire de Poutine, le 30 mars 2000, dans le même journal on peut lire :

Vladimir Poutine n'a pas eu le temps pour devenir président quand au Kremlin on a commencé à parler d'une de ses promesses électorales – « équidistanciation des oligarques du pouvoir ». Le langage est devenu plus fort [...]. « Les oligarques ne vont pas prendre part à la composition du gouvernement, - dit un des dirigeants de l'administration présidentielle. – le temps quand ils pouvaient donner des ordres aux ministres par téléphone est passé. Avec nous ça sera compliqué de le faire ». Selon le fonctionnaire il n'y aurait

¹⁷⁰ Nikolai Vardoul, « Viakhirev - sleduiuchii », *Kommersant*, n. 117, 30/06/2000 (<https://www.kommersant.ru/doc/152021>)

¹⁷¹ Vitali Portnikov, « Edinstvennii oligarh », *Vedomosti*, 01/03/2000 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2000/03/01/edinstvennyj-oligarh>)

plus de gens qui dépendent des ceux qu'on appelle oligarques sur les postes dirigeants dans le gouvernement futur¹⁷².

L'interlocuteur du journal issu de l'administration du président met l'accent sur le fait que les oligarques vont perdre leur influence sur le nouveau gouvernement. Notons, qu'à cette époque sous le terme « equidistanciation » on comprend essentiellement la liquidation de l'influence directe des oligarques sur les hommes politiques (ou, pour reprendre un terme professionnel, la liquidation du lobbysme). La phrase passe-partout « les oligarques ne doivent pas s'immiscer dans la politique » prend, à cette première étape, ce sens-là.

Revenons maintenant à la question du langage guerrier. En effet, les articles qui décrivent les interactions entre l'Etat et le monde des affaires à ce début de la présidence de Poutine (printemps-été 2000) ressemblent beaucoup aux communiqués des opérations militaires. Le 19 juillet 2000 Kommersant publie un article sous le titre « Opération oligarque », la phrase qui fait vraisemblablement allusion à la notion « opération anti-terroriste », qui est largement employée dans les médias de cette période pour parler des événements dramatiques au Caucase. Il débute par des lignes suivantes :

La semaine dernière a commencé en Russie une opération anti-oligarchique sans précédent. Le Parquet, le Cours de comptes, la police fiscale et le Ministère fiscal ont écrit des lettres menaçantes, ont diligenté des enquêtes et ont saisi des documents dans les bureaux des plus grandes compagnies russes¹⁷³.

La situation est agitée et chaude. Certes, il n'y a pas de guerre ouverte entre l'Etat et les empires oligarchiques mais leurs relations ne peuvent pas se décrire en tant que harmoniques et ordonnées non plus. Les commentateurs s'attendent à une résolution de la tension sous forme d'un accord quelconque qui normalisera les relations entre les oligarques et le chef d'Etat. Il n'est pas surprenant que dans ce contexte lexical guerrier cet accord prenne le nom de « pacte ». Une de premières occurrences du mot date du 26 juillet 2000. A la veille de la première rencontre publique entre le président et l'élite économique, le journal Vedomosti réfléchit aux perspectives de cette rencontre :

¹⁷² Aleksei Germanovitch, Anton Charkin, « Oligarhov b'ut? », *Vedomosti*, 30/03/2000 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2000/03/30/oligarhov-byut>)

¹⁷³ Igor Trosnikov, « Operatsia : oligarh », *Kommersant Dengi*, n. 28, 19/07/2000 (<https://www.kommersant.ru/doc/24607>)

On ne pouvait pas trouver meilleur moment pour la rencontre entre les hommes d'affaire et le président. On peut comprendre facilement la logique des organisateurs : Poutine va à Okinawa, s'y justifie devant les collègues mécontents par la guerre en Tchétchénie, les attaques contre le business, la presse et l'amitié avec les régimes communistes. Il revient à Moscou agacé et asphyxié et... C'est à ce moment que les oligarques « sauveurs » l'approchent et proposent de signer avec le chef de l'Etat un pacte de non-agression pour montrer au monde démocratique que le président russe est en fait très bon, mais qu'il ne comprend tout simplement pas toute l'importance du grand business et de la presse libre pour les réformes du marché¹⁷⁴.

Notons que la normalisation des rapports entre le président et les oligarques prend dans cet article la forme d'un « pacte de non-agression » ce qui présuppose une certaine symétrie de parties qui le scellent et leur capacité plus ou moins égale à nuire à l'autre partie. On est encore loin de l'idée de la soumission. Deuxième élément : cette normalisation apparaît comme un événement matériel réel qui consiste en un acte de signature d'un document. Enfin, notons la modalité hypothétique de cet article. Le pacte y figure non comme une réalité confirmée mais comme une option possible (la logique des organisateurs). Cela montre son statut à ce moment – un accord entre le président et le business n'est que quelque chose de vivement attendu mais qui n'a pas encore eu lieu. En réalité, selon de nombreux témoignages le thème du « contrat » n'a pas été soulevé lors de la rencontre effective. En 2010 la revue Forbes se souvient de cette rencontre :

La première rencontre officielle des entrepreneurs avec le nouveau président a eu lieu le 28 juillet 2000 au Kremlin. Elle n'était pas publique, durait 3 heures et abordait beaucoup de questions différentes. Mais aucun pacte n'a été scellé comme le résultat de la rencontre. Qui plus est, selon les souvenirs des participants, Poutine n'exigeait même pas que les businessmen « ne s'immiscent pas dans la politique »¹⁷⁵.

En effet, si l'on cherche des articles de médias qui datent de juillet 2000, on constate qu'effectivement, selon les journalistes aucun accord n'a été signé entre les deux parties. A la veille de la rencontre le journal *Kommersant*, qui met la main sur le projet de la rencontre, annonce simplement : « Poutine n'est enclin à signer aucun document du type de contrat social ou de contrat

¹⁷⁴ Vitali Portnikov, « Stoli i stul'a », *Vedomosti*, 26/06/2000 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2000/07/26/stol-i-stulya>)

¹⁷⁵ Roman Koutouzov, « Oligarhi », *Forbes.ru*, 20/10/2010 (<http://www.forbes.ru/svoi-biznes/58533-oligarhi>)

entre le pouvoir et le business. Il n'y avait même pas de projet de tels documents, ni au Kremlin, ni au milieu des oligarques. On attend seulement, comme résultat de la rencontre, un communiqué. Mais le texte final n'est pas prêt »¹⁷⁶. La rencontre réelle a même dépassé ce pronostic - non seulement aucun contrat n'a pas été établi mais pas même le texte d'un communiqué commun n'a été publié à l'issue de la rencontre. On voit alors qu'au début de 2000 (la période à laquelle quelques années plus tard la signature du pacte va être attribuée) l'accord entre le business et l'Etat n'est vu que comme une perspective ou une possibilité, mais non pas comme un évènement réel.

2. La légende sur le « pacte du barbecue »

Dans les années 2015-2016, quand je menais mes entretiens avec les journalistes, l'accord entre le chef d'Etat et les magnats se présentait comme un fait établi. « On ne sait pas où et comment, mais d'une manière ou d'une autre ils ont conclu cet accord » - disaient les journalistes. Selon eux, le pacte devait avoir été scellé en 2000, juste après l'arrivée de Poutine au pouvoir. Pourtant, on l'a vu, en 2000 la presse ne faisait état d'aucun accord effectif entre les entrepreneurs et l'Etat. Comment se fait-il alors que 15 ans plus tard l'accord se présente pour les acteurs comme un fait établi (et conclu justement en 2000) ? Pour le comprendre, il nous faut prendre en compte un autre évènement qui joue pour les acteurs un rôle important dans la représentation du passé et dans l'interprétation des évènements actuels. Il s'agit de l'emprisonnement de l'oligarque le plus riche de l'époque, le dirigeant du géant pétrolier Ioukos, Mikhail Khodorkovsky. Cet évènement, qui a permis aux acteurs une réinterprétation de la période inaugurale de la présidence de Poutine, se présente jusqu'à aujourd'hui comme un élément clé de l'explication des relations entre les magnats et le pouvoir en Russie. Voici un exemple typique de la manière dont l'affaire Khodorkovsky émerge dans le contexte de discussion du pacte. En expliquant une des actions de l'entrepreneur interviewé observables sur l'enregistrement que je lui soumetts, mon interlocuteur journaliste s'exclame :

Journaliste : parce que... ah oui, mon dieu ! C'est parce qu'il y a un contrat poutinien, qui est présupposé depuis longtemps. Les entrepreneurs ne participent pas à l'activité politique. Ils gagnent de l'argent, tandis qu'il y a une sphère politique dans laquelle ils ne jouent pas. Khodorkovsky a brisé le contrat d'une manière violente en essayant ... (inaudible), c'est pourquoi il est allé à la prison.

¹⁷⁶ Konstantin Levin, « Scenarii dl'a oligarhov », *Kommersant*, n. 137, 28/07/2000 (<https://www.kommersant.ru/doc/154111>)

Chercheur : le contrat existait avant Khodorkovsky ?

Journaliste : bah oui, depuis l'arrivée de Poutine¹⁷⁷.

L'affaire Khodorkovsky se présente comme un élément important de la description du pacte et de son explication aux non-initiés. Il nous faut alors explorer plus en détail comment cette histoire a pu acquérir un statut aussi important dans les structures explicatives des acteurs. On va moins s'intéresser aux détails de l'affaire Khodorkovsky considérée en elle-même (c'est-à-dire aux « vraies raisons » de son arrestation et aux circonstances qui l'ont suivi) qu'à la manière dont les acteurs conçoivent et expliquent ces événements, particulièrement marquants à leurs yeux.

Mais avant de le faire il nous faut restituer quelques éléments du contexte. Comme beaucoup d'autres oligarques de son temps Mikhail Khodorkovsky a commencé sa carrière entrepreneuriale en tant que banquier en pleine perestroïka. Au milieu des années 1990, à l'issue de l'opération « prêt contre actions », Khodorkovsky et son équipe acquièrent le groupe pétrolier Ioukos. Sans actifs médiatiques importants, il survit à la première vague de répressions contre les oligarques en 2000, qui a touché les magnats des médias Boris Berezovskiy et Vladimir Gousinskiy (qui ont quitté le pays), pour devenir vers 2003 la personne la plus riche en Russie selon la revue Forbes¹⁷⁸ et l'oligarque le plus visible de cette période. Le 2 juillet 2003 à Moscou est arrêté un membre de l'équipe de Khodorkovsky : le copropriétaire de Ioukos, Platon Lebedev. Khodorkovsky reste dans le pays. Le 23 octobre 2003 à Novossibirsk des troupes spécialisées bloquent et prennent d'assaut son avion privé. L'oligarque est arrêté et mis en examen. Puis il est accusé de malversations financières et d'autres crimes financiers.

L'arrestation et le procès sont largement discutés par les médias. Un travail de normalisation et d'explication de cet événement inattendu est mis en œuvre. Un aspect important de ce travail consiste en la revivification de la notion de pacte. Déjà en juillet de 2003, après l'arrestation du compagnon de Khodorkovsky, on pouvait lire dans un journal :

Après son arrivée au pouvoir et pendant trois ans Poutine œuvrait pour un accord avec les oligarques. Ils se sont entendus que le capital acquis d'une manière illégale au cours de la privatisation reste intangible, tandis que les oligarques, de leur côté sont obligés de manifester une réserve politique. Il est évident que ce pacte ne fonctionne plus. Comme il est supposé, ce sont des fonctionnaires influents du Kremlin – les agents du FSB de St-

¹⁷⁷ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 29/10/2015

¹⁷⁸ Classement Forbes Russia 2003, 02/05/2004 (<http://www.forbes.ru/forbes/issue/2004-05/75910-zolotaya-sotnya-2004>)

Petersbourg, dont Poutine a amené à Moscou, qui ont déclaré le pacte périmé. Mais cela ne serait pas possible sans l'approbation de Poutine¹⁷⁹.

D'un autre côté, et c'est plus intéressant, sur le fond de l'affaire Khodorkovsky, émerge une légende : celle du « pacte du barbecue » (*chachlichniy pakt*). On se rappelle qu'en 2000 les journalistes n'ont pas pu trouver la moindre confirmation d'un accord formel entre Poutine et les oligarques. La possibilité de cet accord a été discutée mais sans que les actions concrètes dans cette direction aient été enregistrées. C'est d'autant plus surprenant qu'en 2003 l'accord entre Poutine et les oligarques conclu en 2000 apparaît comme un fait établi, il reçoit la désignation « pacte du barbecue ». Prétendument, en printemps 2000, Poutine aurait reçu les oligarques à sa datcha, où, au cours de la préparation du barbecue, les oligarques et le président auraient scellé un pacte : les oligarques ne s'immiscent pas dans la politique, tandis que Poutine n'engage pas la révision des résultats de la privatisation. Le terme « pacte du barbecue » a été mentionné pour la première fois dans une interview faite par le journaliste Evgueni Kiselev avec l'entrepreneur Dmitri Zimine le 28 octobre 2003. Voici la citation de cet extrait, qui sera ensuite maintes fois repris :

Intervieweur : beaucoup de gens disent : tous les déboires de Khodorkovsky sont dus au fait qu'il a brisé les accords entre le président et les grands hommes d'affaires conclus au début de la présidence de Poutine. Prétendument, Poutine a promis qu'il ne touche pas le business, si les entrepreneurs ne s'immiscent (*lezt'*, s'introduire) dans la politique. J'ai même entendu un terme « pacte de barbecue ». Comme on l'affirme, ça s'est passé à la datcha du président, au barbecue.

Interviewé : j'en sais rien, on m'a jamais invité au barbecue¹⁸⁰.

Comme en témoigne cet extrait, la légende du pacte du barbecue émerge pour la première fois (dans sa version publiée et traçable) dans le contexte de la discussion de l'affaire Khodorkovsky comme une tentative pour rendre explicables et prévisibles les mésaventures qui lui arrivent. Remarquons que même dans cette première mention l'hypothèse de la réalité de la rencontre n'a pas été confirmée par l'interlocuteur haut placé, ce qui n'en empêche pas, par ailleurs, à cette histoire de devenir un fait établi. En effet, la légende devient célèbre et elle est reprise dans

¹⁷⁹ Katja Tichomirowa, « Kreml' ugrozhaet krupnomu biznesu », *Berliner Zeitung*, 14/07/2003 (<https://inosmi.ru/inrussia/20030714/186830.html>)

¹⁸⁰ Kiselev Evgueni, « Interv' u s Dmitriem Ziminim », *Moskovskie Novosti*, 28/10/2003

beaucoup d'articles médiatiques. Son statut épistémique varie en fonction des articles, aussi bien que l'attribution des responsabilités dans la transgression du pacte (certains disent que c'est le Kremlin, d'autres affirment que c'est Khodorkovsky qui a brisé le pacte dans cette affaire). Voici quelques exemples de passages qui mentionnent le pacte du barbecue. En 2004 le journal allemand *Frankfurter Rundschau* écrit :

Ce n'est pas important si le pacte de barbecue a réellement eu lieu au cours d'une soirée avec beaucoup d'alcool fort à la datcha pas loin de Moscou. Il est sûr qu'il y eu un accord selon lequel le Kremlin laisse tranquille l'économie et les oligarques et oublie les années 1990, tandis que les magnats laissent tranquilles la politique [...]. Le pacte était respecté jusqu'au moment quand en 2003 Mikhail Khodorkovsky a franchi une ligne rouge. Le président russe s'en servi du conflit autour de Ioukos pour élargir son propre pouvoir et brises les fers de l'époque de Eltsine¹⁸¹.

En 2005 le journal russe *Vedomosti* explique :

Dans les premières années les relations entre Poutine et les oligarques se réglait par la formule : « je ne m'entremets pas dans votre business, vous ne vous immiscez pas dans ma politique ». Toutes les tentatives du business de persuader le Kremlin de formaliser cet accord ont été infructueuses. En l'été 2003 le « pacte de barbecue » passe de vie à trépas. Kremlin commence la guerre contre l'Ioukos justement par l'affaire sur la privatisation¹⁸².

Et même en 2016 on peut lire dans le journal *Novaya Gazeta* :

L'ancienne histoire mythologisée sous le titre « pacte de barbecue » est oublié déjà depuis longtemps. Pour la première fois elle a été mentionné par Evgueni Kiselev en 2003, à l'époque il était le rédacteur en chef du journal « *Moskovskie Novosti* », il interviewait Dmitri Zimine, à l'époque le chef du « *Vimpelcom* ». Zimine a dit qu'il n'a jamais entendu le pacte de barbecue. Mais la légende indique qu'en mai 2000 Vladimir Poutine a ressemblé à sa datcha au barbecue les grands hommes d'affaires et a prononcé les nouvelles règles du jeu : vous ne vous immiscez dans la politique, on ne touche pas votre business.

¹⁸¹ Gernot Erler, « Tomografia odnogo politicheskogo skandala », article du *Frankfurter Rundschau* traduit en russe par *Inosmi*, 25/05/2004 (<https://inosmi.ru/inrussia/20040525/209819.html>)

¹⁸² Vladimir Fedorine, « Koalitsia - 2008 », *Vedomosti*, 25/03/2005 (<https://www.vedomosti.ru/opinion/articles/2005/03/28/koaliciya-2008>)

Prétendument, Khodorkovsky a été un des violateurs du pacte le plus évidents, le châtement a suivi immédiatement et désormais tous sont devenus sages comme une image¹⁸³.

Contrairement à ce qu'écrit l'auteur, l'histoire du « pacte du barbecue » est loin d'être oubliée. Et c'est moins son caractère confirmé qui attire les auteurs que le fait qu'elle sert comme un dispositif de normalisation de la situation vécue par Khodorkovsky permettant de donner une explication cohérente et logique à ce qui s'est passé avec cet oligarque célèbre et puissant. En effet, ce n'est pas par hasard si la renaissance de l'intérêt pour le pacte et l'apparition de la légende sur le pacte de barbecue ont lieu après l'arrestation de l'oligarque. La légende sur le pacte du barbecue, quel que soit son statut, devient pour les acteurs une ressource qui permet de rendre la situation autour de Khodorkovsky intelligible. Elle permet de concevoir une explication des actions des représentants de l'Etat en rendant Khodorkovsky coupable de son propre malheur. Même ceux qui laissent comprendre que le pacte a été brisé par les agents des services secrets dans l'entourage du président, remarquent que l'oligarque a quand même franchi la ligne rouge – une idée qui ne peut faire sens que si les frontières du comportement admissible ont été d'une manière ou d'une autre préalablement délimitées. Dans le contexte de la légende du pacte du barbecue les actions de Khodorkovsky se rendent descriptibles comme une faute ou une infraction, tandis que les actions des représentants du pouvoir deviennent un châtement.

Qui plus est, comme le laisse comprendre la dernière citation, la légende permet de comprendre le changement de comportement successif des autres grands entrepreneurs, qui sont devenus, selon le propos de ce journaliste, « sages comme une image ». En rendant la situation d'arrestation de Khodorkovsky interprétable comme une expiation pour une infraction, les acteurs s'assurent des moyens d'interpréter le comportement des autres entrepreneurs pour qui le destin de Khodorkovsky se présente comme un exemple à éviter. Cette ressource, comme j'ai pu le comprendre moi-même, est valide jusqu'à aujourd'hui. Voici un extrait d'une discussion que j'ai eu en novembre 2015 avec l'ex-rédacteur en chef de la revue politique Slon :

Chercheur : quand j'essaye de comprendre pourquoi selon les journalistes les entrepreneurs sont autant contraints aux interviews, les journalistes me disent « c'est évident, ils ne veulent pas doubler le destin de Khodorkovsky ». Peut-on dire alors que Khodorkovsky est devenu une manifestation du pacte ? Peut-on dire que le pacte c'est Khodorkovsky ?

Journaliste : non, pourquoi ? Tout simplement il l'a brisé

¹⁸³ Olga Romanova, « Chachlichnij pakt i delo Vekselberga », *Novaya gazeta*, n. 99, 07/09/2016 (<https://www.novayagazeta.ru/articles/2016/09/07/69770-shashlychnyy-pakt-i-delo-vekselberga>)

Chercheur : et il est devenu la preuve de ce que les règles existent ?

Journaliste : non, il est devenu la preuve de ce qu'arrive avec les gens qui brisent le contrat¹⁸⁴.

Mais avant d'exposer plus en détail la manière dont le cas Khodorkovsky est devenu, selon les journalistes, un modèle pour les autres oligarques, il faut clarifier plus explicitement ce qui, dans ce modèle, est imputé à Khodorkovsky. Autrement dit, il faut répondre à la question de savoir quelle a été exactement le crime de Khodorkovsky, selon les acteurs.

3. Crime et châtime

La faute de Khodorkovsky peut paraître évidente. Certes, l'affaire Khodorkovsky contient un aspect proprement juridique. Mais selon les journalistes, l'accusation portée contre lui aurait pu s'appliquer à n'importe quel autre oligarque. D'après eux, le fait que la loi a été appliquée uniquement contre les top managers de Ioukos, c'est-à-dire d'une manière sélective, montre que l'affaire revêt un caractère fondamentalement « politique », autrement dit, qu'elle est liée au non-respect du pacte. Voici comment un de mes interlocuteurs me l'a fait comprendre au cours d'une réflexion sur le choix de meilleur terme pour parler de l'accord entre Poutine et les oligarques :

Je vous ai dit, contrat poutinien, mais j'hésite... On ne peut pas se rendre au tribunal avec ce contrat. Peut-être le mot « pacte » est plus approprié. Ah non, le mot contrat est un bon mot, puisque le tribunal contre Khodorkovsky a finalement eu lieu, et justement à cause de ça [à cause de ce qu'il a brisé le contrat]. Puisqu'on ne considère pas qu'il a volé quelque chose ou qu'il n'a pas payé des impôts, ne s'est pas ? Pour mieux dire, certes, il n'a pas payé des impôts, mais les autres non plus n'ont pas payé. Voilà, dans ce cas il s'agit plutôt d'un contrat, dans les termes du droit romain quelconque. Quand deux personnes ont dit publiquement qu'on conclut un contrat, que toi tu gagnes mais tu ne t'immisces pas dans la politique. Si tu le fais, tu vas au tribunal. S'ils ont prononcé ça, on ne sait pas où ils ont prononcé ça, ils ont conclu un contrat, il devait avoir lieu¹⁸⁵.

¹⁸⁴ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 29/10/2015

¹⁸⁵ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 29/10/2015

En effet, d'après la plupart des articles publiés dans la presse, il apparaît que pour les oligarques, la clause à respecter impérativement est de « ne pas s'immiscer dans la politique ». On se rappelle dans quelle mesure le Kremlin était irrité par le fait que les oligarques aient leurs protégés au sein des structures du pouvoir et que dès le début de la présidence de Poutine l'accent a été mis sur la « purification » des organes de pouvoir qu'il fallait débarrasser de l'influence oligarchique et sur la mise à distance des oligarques eux-mêmes vis-à-vis du pouvoir. Or, selon de nombreux commentateurs, Khodorkovsky n'a pas renoncé à ses ambitions politiques. Parmi ses fautes ces commentateurs soulignent surtout le fait qu'il finançait différents partis politiques (à commencer par les partis libéraux Yabloko et SPS, mais aussi le PC)¹⁸⁶. Le journal *Kommersant* suite à l'arrestation du compagnon de Khodorkovsky Platon Lebedev à l'été 2003, propose, à côté des lectures juridiques, une lecture « politique » de l'attaque contre Ioukos :

Finale­ment, la troisième version – la version politique. Le chef de l'Ioukos Mikhaïl Khodorkovsky [...] qui déclare sa volonté de financer les campagnes électorales des partis SPS et Yabloko de sa poche, représente un contraste, par exemple, avec Vladimir Potanine, qui cette semaine a demandé le pardon de la part des oligarques pour les fautes de la période d'accumulation primaire du capital à la réunion de supporteurs de la Russie Unie¹⁸⁷.

Cette interprétation a cours aujourd'hui encore. Ainsi, en 2015 à la radio *Echo Moskvy* un avocat célèbre, Mikhaïl Barchevsky, en répondant à une question sur Khodorkovsky expliquait :

Vous savez, mon point de vue à ce sujet est assez contradictoire. Parce que je trouve que la version, selon laquelle Khodorkovsky a brisé certains accords qui existaient ou le soi-disant « pacte du barbecue », me paraît assez crédible. Vous comprenez bien évidemment que je n'étais pas là, c'est pourquoi c'est juste une question de croire à cette rumeur ou pas. Je crois à la rumeur sur le pacte du barbecue, selon laquelle il y avait un accord qui prévoyait que les oligarques ne s'occupent plus de politique, n'appointent plus des ministres et ne créent plus de fractions au sein de la Douma. Or on sait que Khodorkovsky a donné de l'argent aux communistes et au parti « Yabloko » pour les élections de 2003¹⁸⁸.

¹⁸⁶ Certains affirment même qu'il avait le projet d'organiser une réforme du pouvoir en Russie avec la réduction des fonctions du président et son intention de devenir premier ministre dans la nouvelle république parlementaire.

¹⁸⁷ Butrin Dmitri, Sapozhnikov Petr, « Prichli za Ukosom », *Kommersant*, 03/07/2003 (<https://www.kommersant.ru/doc/393231>)

¹⁸⁸ Emission *Osoboe mnenie* avec Mikhaïl Barchevsky, *Echo Moskvi*, 20/07/2010 (<https://echo.msk.ru/programs/personalno/696638-echo/>)

La faute de Khodorkovsky, selon ces commentateurs, consiste à avoir financé des partis politiques en dépit de l'impératif de « ne pas s'immiscer dans la politique ». Le sens de cette clause de contrat correspond ainsi plus ou moins à sa compréhension initiale, selon laquelle « s'immiscer dans la politique » signifiait avoir une influence plus ou moins directe sur les fonctionnaires et les hommes politiques, et faire du lobbysme.

Le problème qui se pose à nous, si l'on accepte cette compréhension du pacte, consiste en ce que cette interprétation du contrat ne permet pas de comprendre pourquoi, selon les journalistes, les entrepreneurs se sentent extrêmement contraints durant les interviews publiques, et pourquoi le pacte, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, règlemente d'une manière si détaillée, selon les acteurs, les expressions en public des grands hommes d'affaires. En effet, se présenter à une interview télévisée et exprimer son opinion personnelle est une action très différente (au moins, vue de l'extérieur) de celle consistant à financer des partis d'opposition et de la corruption de ministres.

4. Interdiction linguistique

Pour répondre à cette question il faut prendre en compte une autre situation qui a impliqué la participation de l'oligarque disgracié. Cet événement s'inscrit lui-aussi dans la chaîne explicative des acteurs et y occupe une place importante. Le 19 février 2003, cinq mois avant la première arrestation, au Kremlin s'est tenue la rencontre entre Poutine et l'Union russe des industriels et entrepreneurs (URIE), appelée de façon informelle le « syndicat des oligarques ». Le thème de la rencontre est le problème de la corruption. Les magnats font des interventions, le président les discute. Khororkovski, qui fait partie du conseil d'administration de l'URIE, prend alors la parole. Dans son intervention il parle de l'importance qu'a pris le phénomène de corruption dans le pays et donne en exemple l'achat récent de la compagnie pétrolière « Severnaya nef't » par la compagnie étatique « Rosneft ». Le prix a été surévalué selon le magnat, ce qui fait penser, selon lui, à un délit. Poutine admet au début de sa réponse que la transaction peut susciter des questions et il invite même le président de la compagnie « Rosneft », présent dans la salle, à s'expliquer. Mais ensuite, il ajoute qu'il s'agit néanmoins d'une compagnie d'Etat qui manque de ressources pétrolières et il se retourne soudainement contre la compagnie de Khodorkovsky :

Certaines autres compagnies pétrolières, comme Ioukos, par exemple, ont des ressources pétrolières importantes, - a dit Poutine – comment les ont-elles obtenus ? C'est une question qui entre dans le cadre du sujet qu'on discute aujourd'hui [i.e. la corruption]. Y

compris tout ce qui concerne le paiement ou le non paiement des impôts. On a discuté récemment du fait que votre compagnie avait des problèmes avec le paiement des impôts. Mais il faut rendre justice à la direction de la compagnie Ioukos, elle s'est accordé avec l'administration fiscale, a accepté toutes les réclamations et a clos... est en train de clore tous ses problèmes avec l'Etat. Mais ces problèmes, ils sont bien apparus d'une certaine façon, n'est-ce pas ? »¹⁸⁹.

Les journalistes, qui décrivent la rencontre en février 2003, rapportent certes ce petit clash dans la presse (« le président a rappelé au pauvre Khodorkovsky qu'il avait eu des problèmes avec le fisc »), mais ils n'y prêtent pas beaucoup d'attention. Tout comme le sujet du pacte, cette dispute publique tombe dans l'oubli jusqu'au moment où l'attaque contre l'Ioukos se déclenche. En effet, une fois que la première arrestation (Platon Lebedev, le 2 juillet 2003) secoue l'espace médiatique, ce clash en public est réactivé. Dans les publications qui proposent des versions et des modèles explicatifs de l'attaque contre Ioukos cet épisode commence à occuper une place importante. Le 7 juillet 2003, cinq jours après l'arrestation de Platon Lebedev (le compagnon de Khodorkovsky), on peut trouver dans le journal « Novaya Gazeta » l'évocation de la passe d'armes de février :

A une rencontre du président avec les oligarques Khodorkovsky a de fait reproché à la compagnie « Rosneft » la vente de la compagnie « Severnaya Neft » pour un prix surévalué. Je le rappelle, Rosneft fait partie de la sphère d'influence des siloviki de St Petersburg. Un lion irrité a vu un taureau irrité, et chacun a pris la réticence de l'autre pour une malveillance. « On disait, qu'il va faire son crâneur [*visovivt'sa*]. Voilà, il crâne »¹⁹⁰.

Quelques mois plus tard, juste après la deuxième arrestation – celle de Khodorkovsky lui-même - on peut lire dans le journal Washington Post :

En février Poutine a invité Khodorkovsky et d'autres oligarques au Kremlin. Au lieu de se conduire d'une manière respectueuse, le magnat pétrolier a commencé à faire un cours au maître. « La corruption se développe dans le pays » a déclaré Khodorkovsky au président. Il a commencé à interroger Poutine à propos d'une affaire de vente par la compagnie

¹⁸⁹ Retranscription de l'allocution de Poutine faite le 19 février 2003 à la réunion avec l'URIE

¹⁹⁰ « Samij pokornij s'adet poslednim », *Novaya gazeta*, n. 48, 03/07/2003 (<https://www.novayagazeta.ru/articles/2003/07/07/18000-samy-pokornyy-syadet-poslednim>)

étatique Rosneft d'une compagnie moins grande « Severnaya Neft » pour 600 mln de dollars. Selon le magnat pétrolier la compagnie ne coûtait pas autant. Poutine a répondu par une rare flambée de colère¹⁹¹.

Les acteurs directement impliqués dans l'affaire, eux aussi, citent dans l'espace public le manque de déférence manifesté par Khodorkovsky lors de cette rencontre mémorable comme l'une des raisons de l'attaque contre la compagnie. A une table ronde organisée pour commémorer le 50^{ième} anniversaire de l'oligarque disgracié le 25 juin 2013 l'ancien chef du département analytique de la compagnie Ioukos Alexeï Kondaourov soutient que l'allocution de l'oligarque en février a été « la goutte d'eau qui fait déborder la vase ». Les participants discutaient dans quelle mesure « cette insolence [*derzost'*] peut coûter à Khodorkovsky la prolongation de son séjour en prison »¹⁹². Le rôle du discours critique de Khodorkovsky à la réunion au Kremlin dans son emprisonnement est tenu pour acquis. Si l'on tape dans le moteur de recherche Yandex la date de la rencontre, le 19 février 2003, le requête de recherche suggérée par l'algorithme basée sur la fréquence de requêtes propose : « 19 février 2003 querelle entre Khodorkovsky et Poutine vidéo ». Faut-il alors s'étonner que dans mes entretiens avec les journalistes au cours des années 2015-2016 mes interlocuteurs se référaient aussi souvent au geste jugé inopportun de Khodorkovsky lors de cette rencontre au Kremlin pour me prouver le bien-fondé de leur interprétation par le pacte du comportement des entrepreneurs durant les interviews et pour m'expliquer le principe de ces règles :

Journaliste : le plus important ici c'est de ne pas faire son crâneur [*ne visovivat'sa*].

Chercheur : cela veut dire quoi ?

Journaliste : cela veut dire que tu ne dois pas entrer dans cette zone politique.

Chercheur : vous voulez dire – il ne faut pas financer les partis politiques ?

Journaliste : pas forcément les partis. Ioukos finançait tout le monde. Mais avec ça Khodorkovsky a eu l'impertinence (audace) [*naglost'*] de parler à propos de la corruption dans l'Etat et de citer un exemple concret¹⁹³.

Notons que le propos audacieux de Khodorkovsky à la rencontre de février entre pour mon interlocuteur dans le même cadre que le financement de partis politiques : les deux actes se

¹⁹¹ Glasser Susan, « Dva viden'a Rossii soshlis' v bitve za vi'asnenie u kogo bolshe sila voli », article du *The Washington Post* traduit en russe par *Inosmi*, 05/11/2003 (<https://inosmi.ru/inrussia/20031105/198608.html>)

¹⁹² Reportage d'Andrei Karev, *Kasparov.ru*, 25/06/2013 (<http://www.kasparov.ru/material.php?id=51CA96FA9D948>)

¹⁹³ Entretien avec un journaliste de la revue Forbes intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, 28/10/2015

rapportent à la même catégorie « ne pas entrer dans la zone politique ». C'est en cela que consiste une autre innovation du travail collectif de normalisation de l'arrestation de Khodorkovsky et de l'objectivation du pacte. La clause du pacte « ne pas s'immiscer dans la politique » inclut désormais le comportement verbal de l'oligarque. Ou, pour le dire autrement, les expressions publiques imprudentes de l'oligarque sont tout d'un coup considérées comme une manifestation de l'intervention dans la vie politique, à côté des manifestations plus traditionnelles comme l'influence directe sur les acteurs du système politique. La question se pose de savoir comment ce changement de conditions du pacte s'est passé. En effet, la maxime de l'inadmissibilité de l'influence cachée des oligarques sur les acteurs du système politique était formulée maintes fois tant par Poutine que par les membres de son administration et les hommes politiques. C'est elle qui devait constituer initialement la clause du pacte « vous ne vous immiscez plus dans la politique, et nous, nous ne revoyons pas les résultats de la privatisation douteuse ». L'interdiction de se prononcer contre le président publiquement, au contraire, n'avait jamais été formulée publiquement. D'où vient alors cette unanimité dans la compréhension au sujet du fait que parler publiquement contre le président, c'est briser le pacte du barbecue ? L'analyse du lexique qui sert aux acteurs pour décrire le geste inopportun de Khodorkovsky nous donne un élément de réponse.

En effet, par quels termes les acteurs parlent-ils de la rencontre au Kremlin lorsqu'ils expliquent l'arrestation de l'oligarque ? « Il crâne », « il ne se conduit pas d'une manière respectueuse », « insolence », « il a eu l'audace ». On comprend tout de suite que ces mots ne font pas partie du réseau sémantique qui sert à décrire les relations contractuelles, comme le présuppose, au moins formellement, l'idée du pacte. On peut dire que ces mots font partie d'un autre jeu de langage, non celui de deux agents plus ou moins égaux qui concluent un accord, mais celui de deux acteurs en quelque sorte incompatibles, l'un avec un statut fortement inférieur, et l'autre avec un statut fortement supérieur. En effet, c'est ce sens qui transparaît dans les explications et les interprétations que me donnent les journalistes. Voici comment un de journalistes m'explique ce que veut dire « crâner » [*bronzovet'*] par rapport à Khodorkovsky :

Journaliste : « crâner » [*bronzovet'*], cela veut dire qu'il y a un modèle selon lequel il y a des petits malins qui pensent qu'ils savent mieux que les autres, tandis que c'est pas bon dans ce système. Il est plutôt collégial ce système... Mais avec cela il faut savoir entendre les signaux, il ne faut pas se charger de beaucoup de choses. Et finalement, il y a un seul organe qui prend les décisions finales, c'est le président et non pas quelqu'un d'autre.

Chercheur : vous voulez dire que « crâner » veut dire « ne pas respecter la subordination » ?

Journaliste : oui, voilà ! tout à fait !¹⁹⁴

La légende du pacte de barbecue acquiert ainsi une signification nouvelle. Elle n'est plus seulement une ressource qui permet de normaliser une attaque contre Khodorkovskiy. Elle devient un *mythe* qui permet de fonder l'asymétrie de statuts entre les magnats et le chef de l'Etat. Nous employons le terme de mythe dans le sens de Durkheim qui le met en rapport avec un autre terme, celui de tabou. Pour Durkheim les mythes n'ont pas le statut d'un document historique, ils se conçoivent plutôt comme un moyen d'expliquer et de rendre cohérent les pratiques qui les accompagnent. Durkheim dit à propos des mythes : « ils ont pour objet d'interpréter des rites existants plutôt que de commémorer des événements passés ; ils sont une explication du présent beaucoup plus qu'une histoire »¹⁹⁵. Pour le sociologue français les mythes se présentent comme un dispositif qui permet aux acteurs de rendre explicables leur perception de certains objets et choses comme hors de commun. Durkheim le dit de la manière suivante : « si donc les hommes ont imaginé ce mythe, c'est pour pouvoir s'expliquer à eux-mêmes le respect religieux que leur inspiraient ces choses, bien loin que ce respect fût déterminé par le mythe »¹⁹⁶. En effet, c'est la situation mythique de signature de l'accord de barbecue qui est vue comme celle qui permet d'analyser les actions de Khodorkovskiy dans les termes à premier égard étranges pour décrire la réalité contemporaine comme « il crâne », « il ne se conduit pas d'une manière respectueuse », « insolence », « il a eu l'audace ». Ces termes font penser aux rapports politiques qui se distinguent de ceux qu'il est commun de considérer pour les sociétés occidentales contemporaines. La faute de Khodorkovsky, selon le lexique des acteurs, s'apparente ainsi à ce qu'on appelait à l'époque de l'Ancien régime une « lèse-majesté ». Dans le modèle de la société d'ordres de l'Ancien régime n'importe quelle critique publique du chef de l'Etat, considéré statutairement incomparable aux autres, acquiert obligatoirement le caractère d'un crime indépendamment du bien-fondé de la critique¹⁹⁷. Le mythe

¹⁹⁴ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue *Slon* intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 29/10/2015

¹⁹⁵ Émile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse : Le système totémique en Australie*, 4e édition., Paris, Les Presses universitaires de France, 1960, p. 183.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 173.

¹⁹⁷ Arlette Farge parle à ce sujet de la figure royale menaçante et menacée Arlette Farge, *Dire et maldire : L'opinion publique au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992. Michael Warner dans *The Letters of the Republic* donne un exemple éclairant issu du contexte anglo-saxon. « In a social order based on status », écrit Michael Warner, « such as that of colonial New York, it did not strictly matter whether the published censure of an official were true or not. Even if true, such publication would be regarded as the defamation of a superior. [...] English law held the truth of an accusation to be an aggravation of libel rather than a defense against it. Since more people would believe a true libel than a false one, it would do greater damage to the esteem in which official must be held [...] » Michael Warner, *The Letters of the Republic: Publication and the Public Sphere in Eighteenth-Century America*, Cambridge (Ma), London, England, Harvard University Press, 1990, p. 52. Nicolas Le Moigne rapporte une situation analogue dans le contexte allemand du début du 20^{ème} siècle. Le compte Moltke, accusé par le polémiste Harden d'homosexualité, propose au dernier un duel au lieu de porter plainte aux tribunaux pour l'affirmation sans preuve. L'auteur y voit une manifestation

de barbecue peut être vu comme un mythe instituant qui constitue la personne de Poutine comme statutairement différente et supérieure par rapport aux autres. Cette réévaluation de la figure de Poutine s'opère rétrospectivement, suite aux événements dramatiques qui sont arrivés aux dirigeants de la compagnie UKOS (c.f. aussi la section suivante).

Comment se fait-il alors qu'à un certain moment donné les acteurs commencent à percevoir que le chef d'Etat doit être traité d'une manière particulière par les oligarques dans leurs interventions en public. En effet, les années 1990 ne connaissent pas, de toute évidence, de telles restrictions (cela ne veut pas dire, bien évidemment, que les oligarques pouvaient injurier le président, mais les discours critiques par rapport à l'Etat pouvaient avoir lieu sans que les commentateurs y voyaient un risque pour les critiqueurs). Cette question est d'autant plus importante qu'on précise que les modalités de traitement en public du chef d'Etat ne faisaient pas partie du principe « ne pas s'immiscer dans la politique » formulé en 2000 qui a posé la base du pacte.

5. Le spectacle du pouvoir

Il nous faut maintenant exposer un autre élément du travail interprétatif collectif mené par les acteurs. On a parlé du pacte du barbecue et de la « passe d'armes » au Kremlin en février 2003, il nous faut maintenant prendre en compte pleinement l'interprétation que les acteurs font de l'arrestation de Khodorkovsky et de la sentence rendue à son encontre. On a déjà dit que l'emprisonnement de l'oligarque a été perçu par les acteurs dans les termes dostoïevskiens du crime et du châtement. Il s'agit maintenant de développer l'analyse de cette perception. Le fait est que l'idée de châtement n'épuise pas l'interprétation de l'emprisonnement de Khodorkovsky, les acteurs y voient aussi une certaine forme de démonstration ou d'un acte pédagogique. Cette interprétation est très présente dans l'espace médiatique russe. Pensons, par exemple, à cet article d'un journaliste de l'édition Opec.ru,

« Procès [judiciaire] démonstratif » est un instrument politique important qui a été souvent utilisé dans l'histoire russe. D'un côté il est convoqué afin de satisfaire la soif de sang. D'autre côté, il permet de changer les règles du jeu, non pas dans le format des règles explicites, mais au niveau des accords implicites. La sélectivité démonstrative de « l'affaire de UKOS » est devenu pour le monde des affaires russe et pour les clans bureaucrat-

de l'éthos aristocratique : « l'enjeu y est moins l'établissement de la vérité que le rétablissement de l'honneur d'un noble » Nicolas Le Moigne, « L'affaire Eulenburg : homosexualité, pouvoir monarchique et dénonciation publique dans l'Allemagne impériale (1906-1908) », *Politix*, 2005, vol. 3, n° 71, p. 98.

entrepreneuriaux un signal que le système d'accords et de préférences formé à l'époque de l'ancienne administration sont revus. Bien-sûr, on ne peut pas accuser tout le monde de fraudes fiscales, mais on peut accuser chacun séparément. Cela dépend de. Au résultat, les figurants se trouvent contraints de radoucir leur fierté et en laissant de côté les mandats accordés auparavant, de se rendre à la nouvelle administration pour obtenir de nouveaux mandats¹⁹⁸.

L'auteur présente l'affaire d'UKOS comme un acte démonstratif fait par le pouvoir afin de soumettre les oligarques. Notons comment l'auteur laisse une suspense en parlant de conditions que doivent désormais satisfaire les magnats : « Bien-sûr, on ne peut pas accuser tout le monde de fraudes fiscales, mais on peut accuser chacun séparément. Cela dépend de ». Rappelons-nous également les mots de Ksenia Sobtchak lors de l'interview télévisée avec Fridman : « l'arrestation de Khodorkovsky a été conçue justement pour vous effaroucher. Et ils ont rempli leur but, et maintenant en répondant aux questions sur Poutine tous les grands entrepreneurs sont extrêmement 'prudents' »¹⁹⁹. Cette phrase est intéressante non pas seulement parce que, tout en confirmant l'idée centrale de ce chapitre, elle souligne encore une fois le « lien causal » qui existe selon les acteurs entre l'arrestation de Khodorkovsky et le comportement affiché par les entrepreneurs dix ans plus tard durant les interviews télévisés. Elle est aussi intéressante puisque la journaliste identifie dans l'emprisonnement de l'oligarque un geste pédagogique intentionnel (c'était fait pour vous effaroucher). Mon interlocuteur suivant met lui-aussi l'accent sur le fait que les attaques contre différentes personnes de l'establishment russe sont interprétées par les acteurs comme des signaux ou des instructions :

Chercheur : je n'arrive pas à comprendre, comment ils peuvent savoir ce qu'il ne faut pas dire ? Comment se conduire...

Journaliste : notre pouvoir fait des allusions directes, tout est clair ici

Chercheur : oui, mais comment ? Ils envoient des listes des instructions par email ou quoi ?

Journaliste : non, non, non, comment dire... Le pouvoir est très monolithique, il se construit depuis longtemps. Il est très compréhensible, il ne faut pas ici...

Chercheur : vous voulez dire que ces règles, elles sont implicites mais compréhensibles immédiatement à tout le monde ?

Journaliste : oui, voilà, elles sont immédiatement compréhensibles

¹⁹⁸ Opec.ru, 21/07/2004 (<https://iq.hse.ru/news/177731262.html>)

¹⁹⁹ Extrait de l'émission « Sobtchak » du 12/04/2012 (chaîne Dozhd)

Chercheur : et il ne faut pas les apprendre

Journaliste : voilà, il ne faut pas les apprendre, elles sont immédiatement compréhensibles. Mais je ne sais pas comment cette prise de conscience s'est produite. Par des allusions, par des exemples peut-être. Et l'affaire de Khodorkovsky est à la base de cette prise de conscience... et les autres, Politkovskaya aussi, je ne sais pas

Chercheur : qui d'autre ? C'est très intéressant

Journaliste : euh, je ne sais pas, ça peut prendre du temps de se souvenir de tout cela.

Chercheur : d'accord. Non, mais c'est intéressant ce que vous dites, puisque les autres ne citent que Khodorkovsky. Pour eux c'est comme une leçon démonstrative. Vous parlez des autres noms. Qui d'autre ?

Journaliste : bah, prenez le cas de Guennadi Goudkov, par exemple. Il a une biographie extraordinaire. Goudkov était le propriétaire d'une compagnie de sécurité la plus grande. De fait, il avait une armée de poche. Bien sûr il a acheté une place dans la Douma, puisqu'il a un régiment d'hommes armés. Et son passé est associé au KGB. Son influence était énorme. Tout le monde le respectait. Mais une fois il a commencé à se permettre de... regardez, la critique de pouvoir est possible, si tu critiques le pouvoir sans critiquer l'élite... c'est-à-dire, tu peux critiquer le régime, la situation économique, les décisions politiques, la politique extérieure. Mais si tu touches le cercle proche [de Poutine], ce qu'a fait Goudkov, dans ce cas tu perds tout, on te prive de business, du mandat de député et tu existes à un centimètre d'une affaire judiciaire qui va être ouverte si tu fermes pas la bouche²⁰⁰.

On peut dégager deux idées principales dans le propos de mon interlocuteur. D'un côté, il parle de l'immédiateté de la compréhension des nouvelles règles du jeu, de sorte qu'elles sont claires à tout le monde sans qu'il soit nécessaire de les élucider d'une manière détaillée. On reviendra sur cette idée dans la section finale du présent chapitre. Pour l'instant, on va retenir plutôt un autre élément du propos du journaliste. Selon lui, les sanctions contre les membres de l'élite politique ou économique disgraciés sont interprétées par les autres comme des exemples sur lesquels les entrepreneurs s'appuient pour façonner leur comportement et s'autocontraindre. Et en plus, cet état de choses est en quelque sorte stimulé par l'Etat (« notre pouvoir fait des allusions directes »). Par les sanctions, selon ce journaliste, l'Etat transmet sa volonté et suscite le comportement de ses sujets. Si la plupart de journalistes se limitent à citer le cas de Khodorkovsky, cet interlocuteur va plus loin en ajoutant d'autres exemples : Politkovskaya, la journaliste assassinée en 2005,

²⁰⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

Goudkov, l'homme d'affaires et député de la Douma persécuté en 2012. Notons aussi que le cas de Goudkov, l'homme d'affaires et homme politique disgracié en 2012, est expliqué exclusivement dans les termes de l'interdit linguistique. Si au début des années 2000 le comportement linguistique ne pouvait causer des sanctions qu'en lien avec des autres types de tort (on se rappelle que l'emprisonnement de Khodorkovsky est vu comme causé par son comportement linguistique, mais aussi par ses actions dans d'autres domaines – financement de partis, par exemple), dans les années 2010 il est vu comme un tort suffisant. En effet, selon le journaliste la disgrâce de Goudkov s'explique exclusivement par son comportement verbal en public. Et le journaliste donne un descriptif très détaillé des conditions dans lesquelles la parole en public peut devenir une faute : critiquer d'une manière impersonnelle est possible, mais une fois que la critique devient personnalisée et touche le « cercle proche », elle a toutes les chances de s'attirer une sanction.

Néanmoins, l'exemple principal, évoqué quasiment par la plupart d'enquêtés, reste le cas de Khodorkovsky. Comme me l'a dit le célèbre journaliste Vladimir Pozner :

Ce qui s'est passé avec Khodorkovsky, c'est un moment crucial pour l'Etat ! L'attaque contre Khodorkovsky c'était... c'était une date charnière. Si... moi j'étais témoin, Khodorkovsky a dit une fois, « j'ai 15 milliards, qu'est-ce qu'ils peuvent faire contre moi ? ». Une phrase assez bête pour une personne intelligente. Pour l'Etat tes 15 milliards, il s'en fout. Voilà. Donc c'est un geste indicateur. Genre, « vous voyez ? C'est Khodorkovsky. Imaginez ce qu'on fait avec vous alors ». Voilà, et ils le prennent en compte bien sûr. Ils ont la queue entre les jambes et ils se taisent²⁰¹.

Dans ce passage on rencontre encore une fois le motif pédagogique de l'Etat qui punit et enseigne en même temps. L'emprisonnement de Khodorkovsky est perçu comme un « geste indicateur » en direction des autres magnats. Et la leçon est bien enregistrée selon le journaliste, y compris son aspect linguistique – « ils ont la queue entre les jambes et ils se taisent ». Un autre élément important apparaît dans ce passage : Khodorkovsky n'était pas simplement un oligarque, il était la figure la plus éminente de ce groupe. Le mettre à terre était un geste symbolique. Même son arrestation ressembla à un acte théâtral. En effet, Khodorkovsky aurait pu être invité chez un juge d'instruction par un mandat d'amener et y être arrêté en toute tranquillité (comme cela avait été le cas de son compagnon Platon Lebedev). Au lieu de cela, il était arrêté par les forces spéciales du FSB portant des cagoules, qui ont bloqué et ont pris d'assaut son avion privé au cours d'un

²⁰¹ Entretien avec le journaliste Vladimir Pozner, le 17/09/2015

ravitaillement à Novossibirsk. On ne peut que reprendre la question posée dans un journal paru 2 jours après l'arrestation, le 27 octobre 2003 : « Etait-il nécessaire d'organiser ce spectacle avec un envoi des forces spéciales du FSB pour capturer une personne qui après le début de l'attaque contre Ioukos a déjà plusieurs fois voyagé à l'étranger en revenant sans faille sans manifester une moindre volonté de devenir un émigré politique ? »²⁰².

Dans son travail consacré au châtement, Michel Foucault fournit une description passionnante du supplice public en France sous l'Ancien Régime²⁰³. Pour Foucault la logique du supplice public sous l'Ancien Régime ne se réduisait pas à la réparation du dommage. Il avait une fonction politique et devait ainsi être compris comme une forme particulière de cérémonies de pouvoir. Comme le précise Foucault, l'effet de supplice public à l'Ancien Régime

est moins de rétablir un équilibre que de faire jouer, jusqu'à son point extrême, la dissymétrie entre le sujet qui a osé violer la loi, et le souverain tout-puissant qui fait valoir sa force. Si la réparation du dommage privé occasionné par le délit doit être bien proportionnée, si la sentence doit être équitable, l'exécution de la peine est faite pour donner non pas le spectacle de la mesure, mais celui du déséquilibre et de l'excès; il doit y avoir, dans cette liturgie de la peine, une affirmation emphatique du pouvoir et de sa supériorité intrinsèque. Et cette supériorité, ce n'est pas simplement celle du droit, mais celle de la force physique du souverain s'abattant sur le corps de son adversaire et le maîtrisant : en brisant la loi, l'infracteur a atteint la personne même du prince; c'est elle — ou du moins ceux à qui il a commis sa force — qui s'empare du corps du condamné pour le montrer marqué, vaincu, brisé²⁰⁴.

Dans les paroles des acteurs que nous avons vues plus nous pouvons lire une idée semblable du supplice public de Khodorkovsky comme constitution et instauration du pouvoir du chef de l'Etat. Pour Foucault « le supplice ne rétablissait pas la justice ; il réactivait le pouvoir ». Dans le cas de l'affaire de Khodorkovskiy il s'agit d'activer le pouvoir. Le supplice public de Khodorkovskiy donne force à la légende de barbecue en la transformant en un mythe instituant. L'interprétation du procès contre Khodorkovsky comme un châtement et non pas comme une attaque, autrement dit, comme une peine certes sévère mais en dernière instance juste, devient donc le dernier élément de ce travail collectif de constitution de la dissymétrie du statut du chef de l'Etat. L'interprétation

²⁰² Nikolai Dzis'-Voinarovsky, « Hodorkovskii mezhdou t'urmoi i emigratsiei », *Lenta.ru*, 27/10/2003 (<https://lenta.ru/articles/2003/10/27/hodorkovsky/>)

²⁰³ Michel Foucault, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 52.

collective de l'affaire de Khodorkovsky comme un châtement pour l'attaque verbale en public bouscule la situation dans le registre de justice ou, pour reprendre le terme de Cyril Lemieux, dans la grammaire publique. C'est dans le cadre de la grammaire publique que le traitement avec déférence d'un supérieur par le statut se présente comme une exigence. Le concept de tabou, notamment, de tabou linguistique, permet de lier les règles du comportement linguistique aux représentations collectives du système social et politique. Pour Durkheim, le tabou est au centre de la division essentielle des objets du monde social en deux classes ou catégories qu'il appelle « profane » et « sacré ». Durkheim précise : « les êtres sacrés sont, par définition, des êtres séparés. Ce qui les caractérise, c'est que, entre eux et les êtres profanes, il y a une solution de continuité. Normalement, les uns sont en dehors des autres »²⁰⁵. La fonction sociale des tabous c'est « de réaliser cet état de séparation qui est essentiel »²⁰⁶. Plus loin Durkheim précise que différents tabous « ont ceci de commun qu'ils édictent des incompatibilités entre certaines choses et prescrivent de séparer les choses ainsi déclarées incompatibles »²⁰⁷. Les tabous se présentent ainsi comme des opérateurs de la distance sociale, ils la créent et la maintiennent. Mary Douglas, dans le sillage de travaux de Durkheim mais aussi de ceux de Franz Steiner, écrit : « Taboos can have the effect of expressing political ideas. For example, the idea of the state as a hierarchy of which the chief is the undisputed head and his officials higher than the ordinary populace easily lend itself to taboo behavior. Gradings of power in the political body tend to be expressed as gradings of freedom to approach the physical body of the person at the top of the system »²⁰⁸. En effet, chez Durkheim la conception du « sacré » protégé et séparé par les tabous ne se rapporte pas uniquement aux sociétés primitives. Son objectif c'est, à partir de l'étude de sociétés primitives et par conséquent plus disponibles pour l'analyse accéder à la compréhension de formes sociales universelles, applicables aux sociétés contemporaines. Il invite à une compréhension large de la notion du sacré (et de la notion de tabou par conséquent) en l'associant à toute forme de haute distinction sociale :

La simple déférence qu'inspirent les hommes investis de hautes fonctions sociales n'est pas d'une autre nature que le respect religieux. Elle se traduit par les mêmes mouvements : on se tient à distance d'un haut personnage ; on ne l'aborde qu'avec précautions ; pour s'entretenir avec lui on emploie un autre langage et d'autres gestes que ceux qui servent

²⁰⁵ É. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse : Le système totémique en Australie*, op. cit., p. 428.

²⁰⁶ *Ibid.*

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 429.

²⁰⁸ Mary Douglas, "Taboo," ed. Richard Cavendish, *Man, Myth, and Magic* 20 (1979): 2769.

avec le commun des mortels. Le sentiment que l'on éprouve dans ces circonstances est si proche parent du sentiment religieux que bien des peuples les ont confondus. Pour expliquer la considération dont jouissent les princes, les nobles, les chefs politiques, on leur a attribué un caractère sacré²⁰⁹.

Le comportement assimilable au tabou religieux (i.e. aborder avec précaution, employer un autre langage et d'autres gestes) s'observe ainsi dans toutes formes de sociétés, y compris les nôtres. Ce comportement exprime la compétence universelle des humains à produire collectivement des asymétries sociales et d'éprouver par rapport aux certaines personnes le sentiment de piété et de déférence.

Au reste, tant dans le présent que dans l'histoire, nous voyons sans cesse la société créer de toutes pièces des choses sacrées. Qu'elle vienne à s'éprendre d'un homme, qu'elle croie découvrir en lui les principales aspirations qui la travaillent ainsi que les moyens d'y donner satisfaction, et cet homme sera mis hors de pair et comme divinisé. Il sera investi par l'opinion d'une majesté tout à fait analogue à celle qui protège les dieux. C'est ce qui est advenu de tant de souverains, en qui leur siècle avait foi : si l'on n'en faisait pas des dieux, on voyait du moins en eux des représentants directs de la divinité. Et ce qui montre bien que c'est la société toute seule qui est l'auteur de ces sortes d'apothéoses, c'est qu'il lui est arrivé souvent de consacrer ainsi des hommes qui, par leur mérite propre, n'y avaient aucun droit²¹⁰.

Le concept de tabou nous invite ainsi de voir le pacte non pas comme un système de règles imposées par le pouvoir naturellement supérieur (comme le suggèrent les acteurs), mais de le voir comme un dispositif à travers lequel le statut dissymétrique du chef d'Etat est collectivement produit et reproduit. Il s'agit donc d'une croyance collective et non d'un simple rapport de force : un phénomène prenant sens non seulement dans la grammaire du réalisme mais aussi et d'abord dans la grammaire publique. Dans ce chapitre nous ne serons pas en mesure d'expliquer comment, à un moment donné, ce sentiment collectif de piété par rapport à la figure de Poutine a pu émerger (et dont le mythe de barbecue et l'affaire de Khodorkovskiy sont une tentative d'explication). Nous renvoyons le lecteur au chapitre 8 dans lequel sont étudiés les aspects de la représentation publique de Poutine depuis le début de sa présidence.

²⁰⁹ É. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse : Le système totémique en Australie*, op. cit., p. 304.

²¹⁰ *Ibid.*

6. Une proposition « incorrigible » : l'inéluctabilité du châtement

Suite à l'affaire Khodorkovsky s'est imposée l'idée d'un automatisme du châtement pour la transgression du pacte par les oligarques. Désormais, les sanctions négatives pour le non-respect du pacte apparaissent ainsi aux acteurs comme plus ou moins inéluctables. Cela se manifeste de différentes manières à travers le travail interprétatif que mènent les acteurs.

Premièrement, désormais si les journalistes remarquent qu'un entrepreneur a dit publiquement quelque chose qui se laisse décrire comme une transgression du pacte, ils anticipent une sanction négative. Sous le terme de « sanction négative » on comprend le plus souvent une poursuite judiciaire qui n'est pas liée directement à l'acte verbal (ie. qui ne se réduit pas à une poursuite pour la diffamation verbale). Dans l'extrait suivant je discute avec un journaliste à propos de l'affaire de Vladimir Evtouchenkov qui était en conflit avec la compagnie étatique Rosneft dirigée par un proche de Poutine et qui a fini par se trouver assigné à domicile. Voici comment le journaliste présente la situation autour d'Evtouchenkov :

Journaliste : L'Etat en la personne d'Igor Setchine a voulu lui enlever la compagnie « Bashneft ». Il a ouvert la bouche et il a reçu une enquête criminelle. Juste parce qu'il a ouvert la bouche ! Parce qu'il a dit que c'est la compagnie Rosneft [qui l'attaque], parce qu'il a prononcé ça.

Chercheur : il a dit quoi ?

Journaliste : il a dit que c'est Igor Setchine et la compagnie Rosneft et l'Etat qui lui enlèvent son business.

Chercheur : il a dit ça où ?

Journaliste : bah, regardez par exemple son interview au Forum économique à Saint-Petersbourg qu'il a donnée à notre chaîne, ensuite il faut regarder Kommersant, il l'a prononcé. [...] C'était le Forum économique de 2014, donc quelques mois avant l'assignation à résidence. Sans doute il a compris que le combat est perdu et il a ouvert la bouche.

Chercheur : il a juste ouvert la bouche ou il avait un objectif stratégique ?

Journaliste : je me rappelle plus, franchement, je me rappelle plus. J'étais présent à ce Forum. Mais je me rappelle très bien que nous tous avons été choqués par ce qu'il s'est permis de prononcer ça en principe !²¹¹

²¹¹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

Essayons d'analyser ce passage du point de vue du lien entre l'acte et la sanction. Au Forum économique de 2014 les journalistes enregistrent que l'entrepreneur en question a enfreint le pacte. Plus précisément, en subissant la pression de la part de la compagnie étatique Rosneft il en a parlé publiquement et en dévoilant publiquement les actes malveillants dont il était l'objet. Dans le chapitre précédent on a vu que ce type de situations est généralement vu par les journalistes comme une infraction au pacte. Le journaliste se rappelle d'ailleurs que l'acte de l'entrepreneur a éveillé la surprise chez la plupart des journalistes présents, ce qui laisse penser que le comportement de l'invité a été immédiatement vu comme fautif. Il n'était donc pas étonnant pour les journalistes que quelques mois plus tard une enquête judiciaire a été ouverte contre Evtouchenkov et qu'il a été assigné à résidence. L'infraction rendait le châtement prévisible, selon la compréhension des journalistes. De notre part, on peut certes douter que l'assignation à résidence a été causée uniquement ou précisément par l'acte de parole publique. En effet, on peut imaginer beaucoup de raisons différentes qui ont conduit à cette situation. Mais mon interlocuteur ne laisse pas de place au doute : pour lui il est évident que le statut juridique du magnat est directement lié à l'audace de ses paroles en public.

Nous parlons beaucoup de sanctions négatives (châtiment) étant donné que la description de ce type de sanctions se rencontre le plus souvent sur le terrain. De la même façon, les formulations négatives de règles (interdits), comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, se rencontrent plus souvent que les formulations positives de règles (prescriptions). Néanmoins, tout comme cela se passe avec les formulations de prescriptions, à côté de sanctions négatives, même si cela se passe beaucoup plus rarement, nous pouvons rencontrer des descriptions de situations dans lesquels les magnats ont reçu une sanction positive pour un respect exemplaire du pacte. Ainsi, à propos de ce même magnat Vladimir Evtouchenkov un journaliste a dit :

En général Evtouchenkov est un homme très prudent. Et il essaye d'être dans des bonnes relations avec tout le monde, y compris avec l'Etat. Et même après avoir perdu « Bashneft », il ne s'est pas fâché. Et tout de suite après la levée de son assignation à domicile [au moment de la reprise en main par l'Etat de la compagnie pétrolière « Bashneft » Evtouchenkov a été assigné à domicile] Poutine l'a invité chez soi [à une rencontre]. C'est-à-dire, que l'homme s'est conduit correctement, il a suivi les règles de ce groupe²¹².

²¹² Entretien avec un journaliste de la revue Forbes intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, 28/10/2015

L'invitation chez Poutine que reçoit le magnat qui sort de l'assignation à domicile est vue par le journaliste comme une sanction positive pour le bon respect du pacte au moment tendu pour le magnat (au moment quand on nationalise sa compagnie). Parmi les sanctions positives nous pouvons rencontrer aussi le fait de recevoir un contrat avantageux, par exemple, etc.

Mais revenons aux sanctions négatives qui dominent dans la description de nature de rapports entre le monde des affaires et l'Etat. Poursuivons notre exploration du travail interprétatif des mésaventures des magnats en lien avec le non-respect du pacte mené par les acteurs. Lorsqu'un magnat rencontre subitement un problème légal (qu'il s'agisse d'une affaire ouverte contre lui, d'une mise en examen etc.), les acteurs compétents (les journalistes, les experts etc.) se mettent à étudier les interventions publiques récentes du malheureux afin d'y trouver une expression inopportune. Pour illustrer cette affirmation je vais présenter un extrait de l'interview avec le même magnat Vladimir Evtouchenkov dans l'émission *Hard Day's Night*. Il s'agira non pas d'Evtouchenkov lui-même, mais de son collègue Vladimir Goutseriev, qui a su quitter le pays quelques jours avant de lancement d'un avis de recherche contre lui. Quand les journalistes qui mènent l'interview ont demandé à Evtouchenkov s'il connaissait les raisons de déboires de Goutseriev, le magnat a répondu : « je ne sais pas, il a dû avoir mis la jambe dans un mauvais endroit, ou il a dit quelque chose d'imprudent d'un revers de la main ». Cette réaction spontanée du magnat est significative : les problèmes judiciaires des entrepreneurs peuvent s'expliquer par leurs expressions en public. Cet exemple est précieux puisqu'il montre dans quelle mesure le système du pacte, qu'on explore ici en se basant principalement sur les jugements de journalistes, prend sens pour les entrepreneurs eux-mêmes. Pour les uns comme pour les autres le comportement verbal en public des entrepreneurs devient un facteur important de leur bien-être.

Passons maintenant à un troisième groupe de situations que nous permettra de réaliser pleinement l'idée de l'inévitabilité du châtement qu'ont les acteurs. Le fait est qu'il existe des situations dans lesquelles les entrepreneurs prononcent publiquement quelque chose qui est interprétable par les journalistes comme une faute sans qu'une action de la part de pouvoir descriptible comme châtement ne soit identifiable. Regardons, par exemple, l'extrait d'un entretien suivant :

Journaliste : il y a des gens au pouvoir qui se sont permis quelque chose. Par exemple, Serguei Petrov qui est député de Douma et propriétaire de la plus grande compagnie distributeur de voitures – Rolf. Il est milliardaire, fais partie de la liste Forbes. Mais à un certain moment il s'est fatigué. Mais il est un homme de vues libérales. Et une fois dans

une interview à Natacha Sindeeva, j'étais le rédacteur en chef de l'antenne. Il s'est prononcé sévèrement à propos de l'arrestation de manifestants, si je me souviens bien...

Chercheur : il a été sanctionné ?

Journaliste : non ! et ça m'a étonné ! mais je pense c'est parce qu'il était un des sponsors du parti Russie juste les plus importants. C'est un exemple de l'utilité pour le système politique, comme un porte-monnaie. Je pense qu'il aura pas son mandat suivant. On lui laissera finir tranquillement son terme actuel, mais il n'ira plus loin. Voilà, et des autres personnes qui se sont permises d'impertinences... je m'en souviens plus²¹³.

Le journaliste se rend compte qu'après avoir produit un acte inopportun, l'entrepreneur n'a pas été sanctionné. Est-ce que cette découverte conduit notre journaliste à mettre en question la croyance en l'inéluctabilité du châtement ? Non, car au lieu de cela il a élaboré un modèle explicatif supplémentaire qui a permis de rendre raison de l'absence de châtement tout en préservant le principe de son inéluctabilité. En revenant sur le cas d'oracle de la tribu Azande évoqué par Evans-Pritchard, Melvin Pollner a montré comment les acteurs arrivent parfois à préserver certains présupposés de base sur le monde social malgré le fait qu'ils contredisent à la réalité. Pour le faire il a repris la notion de « proposition incorrigible » introduite par Gasking, qui signifie une proposition qui malgré l'apparence d'une assertion descriptive est en réalité infalsifiable²¹⁴. L'inéluctabilité du châtement pour le non-respect du pacte se présente pour les acteurs comme une proposition incorrigible de ce type.

7. Le pacte comme tabou

Dans cette section de conclusion on souhaite revenir à la question de la compréhension des règles du pacte par les acteurs. En effet, le pacte se présente comme un état de choses nouveau (le pacte du barbecue comme moment de conclusion de l'accord, est réputé dater de 2000), assez différent de la situation des années 1990, mais, d'une manière assez étonnante les acteurs ont une compréhension détaillée des interdits sans que cette compréhension ne fasse l'objet d'un quelconque apprentissage formel ou d'un enseignement explicite. Lorsque je pose des questions à mes enquêtés à propos de la manière dont eux-mêmes et les entrepreneurs peuvent savoir comment il convient désormais de s'exprimer en public au sujet du président, je remarque qu'ils ont du mal

²¹³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

²¹⁴ Comme le définit Pollner, « while seemingly formulated as a descriptive assertion, it is in fact a proposition which no "happening whatsoever would prove false, or cause anyone to withdraw it" » Melvin Pollner, *Mundane reason*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 56.

à répondre à cette question. Ils insistent sur le fait qu'il s'agit de quelque chose immédiatement et directement compréhensible. On se rappelle de l'extrait présenté dans la section sur le spectacle du pouvoir dans lequel le journaliste avait du mal à expliquer d'où vient la prise de conscience très élaborée et partagée par beaucoup de gens autour de lui des attitudes qu'il faut éviter d'exprimer en public à l'encontre du président. Il a dit que c'est « immédiatement compréhensible », et qu'il ne faut pas apprendre ces interdits : ils sont clairs et évidents (« tout le monde le comprend, il ne faut rien expliquer »). Au cours d'un autre entretien j'ai eu une situation semblable. Mon interlocuteur m'expliquait une des actions de l'interviewé qu'on vient d'observer :

Journaliste : vous comprenez, il est interdit de mal dire contre Poutine

Chercheur : pourquoi ?

Journaliste : bah ! c'est claire pourquoi ! Qui dirige ? Non mais, ça c'est clair plus ou moins à tout le monde ça. Vers ce temps ce sentiment s'est déjà formé. Qu'il est le plus important. Ici tout est clair, hein. Voilà, donc même faire une allusion à quelque chose de critique sur quelque chose proche de Poutine c'est interdit²¹⁵.

On rencontre ici la même idée de cette compréhension, difficilement explicable mais immédiatement accessible, d'interdit linguistique au sujet de Poutine. « Il dirige », « il est le plus important », m'explique le journaliste d'une manière confuse. Les interdits sont compréhensibles et évidents pour les acteurs, ils savent comment se comporter sans savoir directement d'où vient cette notion. Cela laisse comprendre que les origines de la compréhension du pacte sont à rechercher par-delà les accords effectifs ou fictionnels, et par-delà également les exemples parlants. L'empressement (*readiness*) avec lequel les acteurs ont adopté les nouvelles règles de jeu nous laisse présupposer l'existence d'une certaine compétence primordiale collective ou d'une certaine disposition collective permettant aux acteurs d'ordonner les événements réels et fictionnels et les inscrire dans un réseau sémantique approprié. Cette compétence ne s'acquiert pas au cours des années 2000, on pourrait supposer qu'elle est en fait plus ou moins durable, et la chaîne des événements des années 2000 n'a fait que la réactiver ou actualiser. Ce n'est pas par hasard qu'une autre réponse que donnent les acteurs à la question d'où vient la connaissance détaillée du pacte et pourquoi il paraît immédiatement compréhensible et clair à tout le monde consiste à mobiliser le passé pour y trouver des circonstances analogues et montrer qu'en fin de

²¹⁵ Entretien avec un journaliste de la revue Kommersant-Dom intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 10/10/2015

compte la situation actuelle n'a rien de nouveau et que pour pouvoir y agir il ne faut s'appuyer que sur le mémoire historique :

Journaliste : ils occupent une place qu'ils ne veulent pas perdre. Ils ont peur. En plus ils sont des gens très soviétiques. Et un homme soviétique regarde toujours par-dessus son épaule. Poutine leur rappelle beaucoup ces temps, vous voyez ? Ils savent comment ça se finit. Et ça leur sert à quoi ?²¹⁶

Au lieu d'être un phénomène nouveau et inédit, le pacte, surtout son aspect de comportement linguistique, s'avère pour les acteurs quelque chose de bien connu et déjà vu et éprouvé, y compris par des gens qui n'ont pas été socialisés dans la période soviétique.

* * *

Dans ce chapitre nous avons montré que l'actualité du « pacte » pour les acteurs tient non seulement à une certaine anticipation des sanctions positives et négatives visant le respect du pacte mais encore à une certaine idée de la sacralité du pouvoir du Président. Dans le chapitre 8 nous allons revenir à cette question en essayant d'étudier comment cette croyance dans la sacralité du pouvoir présidentiel a pu se (re)constituer au cours des années 2000.

²¹⁶ Entretien avec Vladimir Pozner, le 17/09/2015

Chapitre 4. Respecter le pacte : une activité réflexive

Ce chapitre va être l'occasion de reprendre la discussion du rapport entre l'action et la règle que nous avons entamée au chapitre 2. Mais alors que dans ce dernier il était question de l'interprétation de l'action selon la règle, nous allons ici nous concentrer sur le lien entre la règle et l'accomplissement de l'action. A la lecture des pages qui précèdent, le risque est grand, en effet, de réifier le pacte en le pensant comme un dispositif incorporé par les acteurs qui contraint désormais mécaniquement leurs actions dans les situations appropriées. Pour se détacher de cette conception anti-sociologique, nous proposerons dans ce chapitre d'explorer comment l'obéissance au pacte s'effectue en pratique. Ceci nous conduira à mobiliser une fois de plus des travaux ethnométhodologiques, mais aussi la perspective goffmanienne et celle de la sociologie pragmatique. Ce que ces courants ont en commun, en effet, c'est de s'intéresser au respect des règles non comme s'il s'agissait de l'application mécanique d'un code intériorisé mais en tant qu'accomplissement pratique continu, susceptible à ce titre d'être contrarié, d'hésiter, d'échouer ou de devoir être réparé. Il s'agit, en somme, d'assumer pleinement le principe d'indétermination relative qui stipule que si les actions sociales sont dotées de régularité, elles ne sont pas pour autant *entièrement* prévisibles²¹⁷. Nous nous intéresserons en particulier à trois sources d'incertitude que peuvent rencontrer les acteurs – ici les magnats interviewés – dans le respect du pacte en situation d'interview et qui sont susceptibles de rendre problématique leur respect du pacte. Cela nous permettra de nous démarquer de la conception du pacte comme mécanisme qui produit de lui-même les actions conformes pour envisager tout au contraire cette conformité comme une question pratique qui se pose aux acteurs dans des situations concrètes. Nous serons alors amenés à analyser les raisonnements pratiques que les acteurs – en l'occurrence, les journalistes que nous avons interviewés – élaborent afin de donner un sens et de rendre explicables et prévisibles les petites infractions à l'égard du pacte que commettent parfois les magnats en situation d'interview, ou encore leurs hésitations et leurs difficultés, dans ces situations, à respecter pleinement ce pacte. Mais comme nous le verrons, ces considérations nous conduiront aussi à envisager différemment ce qu'est une situation publique – ici, une situation d'interview télévisée – en considérant que son caractère public n'est pas une donnée objective préalable à l'action mais plutôt, à nouveau, le résultat d'un accomplissement pratique continu rendant à tous cette publicité descriptible. Cela

²¹⁷ Sur ce principe, voir Cyril Lemieux, « De la théorie de l'habitus à la sociologie des épreuves : relire L'expérience concentrationnaire » dans Liora Israël et Danièle Voldman (eds.), *Michael Pollak : de l'identité blessée à une sociologie des possibles*, Bruxelles, Editions Complexe, 2008, p. 179-205 ; ainsi que C. Lemieux, *La sociologie pragmatique*, op. cit., p. 33-35.

nous conduira, au passage, à prendre en considération toute une gamme de situations dans lesquelles, hors antenne, journalistes et magnats interagissent sans produire ce caractère public et donc, sans se sentir alors tenus aux mêmes obligations interactionnelles.

1. Le caractère public des situations d'interview : une production interactionnelle

1.1. L'interview comme situation publique

En regardant les vidéos des interviews télévisées avec les magnats russes nous pouvons avoir l'impression que le pacte est devenu comme leur deuxième nature, tant la production d'actions en conformité avec le pacte apparaît chez eux aller de soi. Pourtant, les entretiens avec les journalistes, qui observent les magnats dans des conditions différentes, montrent qu'en réalité le degré de respect du pacte que manifestent les acteurs varie beaucoup en fonction de situations. Les journalistes distinguent, avant tout, les situations d'« interview » (*na interv'u*) de celles « hors interview » (*vne interv'u*), qu'ils appellent aussi « situations ordinaires » (*normalnaya situatsia*). Selon les journalistes, c'est dans les situations d'interview que les magnats sont particulièrement attentifs à suivre les règles du pacte, tandis que dans les « situations ordinaires » ils agissent plus librement. A cet égard, les journalistes savent retraduire les phrases prononcées par les interviewés dans la situation d'interview en un langage approprié aux situations ordinaires et vice versa. En voici un exemple. Ensemble avec un journaliste de l'agence d'information Interfax je regarde un extrait de l'interview avec Vladimir Evtouchenkov. Le magnat est visiblement gêné par les allusions selon lesquelles c'est Igor Setchine qui se cache derrière les attaques dont il est l'objet. En guise de réponse, il bafouille en essayant de changer le sujet. Mon interlocuteur qui représente l'agence de presse Interfax m'explique alors :

Dans le cadre du comportement normal... autrement dit, dans une conversation ordinaire il aurait dit : « les gars, tout simplement allez-vous faire foutre, d'accord ? vous voulez quoi ? vous voulez que je vous dise dans une interview que c'est Setchine qui me secoue ? vous pensez que je suis idiot ou quoi ? ». Mais ici [dans l'interview] il le dit autrement...

c'est-à-dire, c'est ça qu'il veut dire en fait, mais il cherche les bons mots pour que ça sonne d'une manière appropriée à l'antenne²¹⁸.

Pourquoi ces deux genres de situations se présentent aux journalistes comme si différentes de point de vue de la pertinence du respect du pacte ? Présentons quelques exemples dans lesquels cette question s'est posée naturellement au cours des entretiens avec les journalistes. Quand, lors d'un entretien d'exégèse avec un journaliste de la chaîne Dozhd, j'ai appris qu'un invité sur l'enregistrement concerné évite de dévoiler le nom de la personne qui le maltraite et nuit à ses intérêts, j'ai demandé mon interlocuteur de m'expliquer ce comportement. Voici la réponse de journaliste :

Bah, [révéler le nom] ça va produire l'impression que Goutseriev [l'invité] le fait exprès maintenant, pour gâcher la vie à cette personne ! Il peut le dire en dehors de la télé. Mais s'il le dit à l'écran, c'est-à-dire publiquement, même si ce n'est qu'une réponse à une question des journalistes, au moins dans les conditions des relations entre l'Etat et le business en Russie, cela va signifier une accusation intentionnelle, comme s'il le faisait exprès, comme si c'était son objectif²¹⁹.

Ce passage est assez important pour la compréhension de la spécificité de la situation d'interview par rapport au respect du pacte. Tout d'abord, le journaliste qualifie la situation d'interview comme publique. On va revenir sur cette notion plus loin, pour l'instant il est important pour nous de remarquer comment le cadre public de la situation change la nature de l'acte aux yeux des acteurs. En effet, le fait d'être prononcé lors d'une interview, c'est-à-dire publiquement, change considérablement le sens d'un énoncé. En public, le geste de désignation de la personne malveillante, même si ce n'est qu'une réponse à une question de journalistes, se transforme en une attaque intentionnelle contre la personne ainsi désignée. Notons, que le journaliste considère ce changement de sens comme une spécificité propre au contexte institutionnel actuel en Russie (« au moins dans les conditions des relations entre l'Etat et le business en Russie ») ce qui renvoie à l'idée du pacte.

Ce cas est loin d'être unique. En réalité il s'agit d'un pattern qui revient de façon assez récurrente : lorsque j'apprends qu'un invité a évité de produire une action quelconque et que je demande alors pourquoi plus exactement il n'a pas pu accomplir cette action, les journalistes

²¹⁸ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence de presse Interfax, le 14/11/2016

²¹⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/09/2015

renvoient d'une manière ou d'une autre au caractère public de la situation d'interview. Dans la scène suivante, quand je demande comment le journaliste comprend que l'invité ne veut pas confirmer qu'il est en querelle avec le vice premier ministre russe, mon interlocuteur s'exclame :

Comment !? Bah, parce qu'il donne une interview publique ! Il n'a pas le droit de s'en prendre à ces personnes en public ! Etant donné qu'il est lui-même milliardaire et membre de la liste Forbes avec une certaine responsabilité ! Pour lui il n'y a pas de sens à reconnaître qu'il s'y est mis mal avec Chouvalov. Cela veut dire de se priver de... c'est déclarer publiquement qu'il s'oppose au fameux cercle du business et du pouvoir dont Chouvalov fait partie parmi beaucoup d'autres. C'est pourquoi il ne reconnaîtra jamais l'existence de ce conflit. [...] Bref il était évident qu'il ne répondrait pas²²⁰.

Des mots comme « public », « publiquement », « espace public » sont de fait assez souvent employés par les journalistes, dans leur langage profane, pour rendre raison des contraintes spécifiques qui pèsent sur les magnats à l'interview télévisée. Dans ce cas concret, qui n'est pas sans ressemblance avec le précédent, le journaliste fait comprendre que dans l'interview publique le geste au premier regard assez anodin et insignifiant, d'admettre l'existence d'une querelle entre lui et une autre personne (en l'occurrence, le vice premier ministre du pays), acquiert le sens d'une attaque délibérée contre une partie de l'establishment russe.

Ces observations quant au changement du sens des actions dans la situation publique nous permettent de revenir sur la question des règles du pacte abordée dans le chapitre 2 et d'apporter un nouvel élément de compréhension. On a vu que l'acte de production de certains énoncés, interdits par le pacte, renvoyait à une attaque personnelle contre certains représentants de l'establishment russe. Maintenant on voit que la qualité d'attaque de ces gestes provient non seulement de leur sens formel mais aussi de leur caractère public. Autrement dit, les actions interdites par le pacte ne se présentent aux acteurs comme des fautes susceptibles d'être punies par des sanctions négatives qu'à condition d'être accomplies en public. Mais que doit-on comprendre plus précisément sous la désignation « situation publique » ? Avant de revenir plus loin sur la discussion de ce que nous comprenons sous la notion « situation publique », nous allons commencer par l'analyse de la manière dont les acteurs eux-mêmes identifient certaines situations comme publiques et interprètent les contraintes qui y sont associées. Cela nous permettra, en distinguant ce qu'ils voient de ce qu'ils ne voient pas, de définir les orientations de notre propre analyse de ce phénomène.

²²⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

1.2. L'explication de l'obéissance par les dispositions : un raisonnement pratique des acteurs

Les journalistes traitent comme évident le fait que les magnats savent 1) distinguer les situations publiques des situations qui ne le sont pas et 2) manifester le respect du pacte dans les situations publiques. Nous soutiendrons ici que l'ensemble des conceptions du respect du pacte par les magnats que se forgent les journalistes, en dépit de leurs légères variations, se fondent sur une prémisse fondamentale, à savoir que la capacité des magnats à choisir la bonne manière d'agir dans les situations d'interview est chez eux prédéterminée par leur connaissance du pacte. Grâce à cette prémisse, la capacité d'identification des situations dans lesquelles le respect du pacte doit être manifesté leur apparaît comme allant de soi et quasi-automatique. Pour le démontrer passons maintenant à l'exploration de quelques explications du phénomène du respect du pacte que fournissent les acteurs (journalistes, experts).

Si nous nous intéressons à la manière dont les journalistes, dans la presse ou dans les entretiens avec moi, expliquent comment les entrepreneurs savent se conduire dans des situations publiques, nous rencontrons tout d'abord les théories dans lesquelles la conformité au pacte se présente comme découlant de l'acte initial de « soumission » au pacte ou « d'acceptation » du pacte. Cet acte de soumission a été accompli sous la menace de sanctions négatives. Par exemple, dans un article consacré au magnat de l'aluminium Oleg Deripaska on peut lire : « comme le raconte un ex manager de RUSAL [compagnie de Deripaska], en 2001 Poutine a séjourné chez Deripaska dans un endroit pittoresque de Khakassie, près des chutes d'eau, à quelques kilomètres de Sayanogorsk. A compter de ce moment, Deripaska a été plusieurs fois chez Poutine au Kremlin. On ne peut que deviner le contenu de ces conversations, mais le fait est que Deripaska a accepté assez vite les nouvelles règles du jeu »²²¹. L'idée d'une acceptation implicite se lit aussi derrière la rhétorique de la « leçon apprise », qui fait allusion à l'affaire de Khodorkovsky, et qui est souvent mobilisée par ceux qui veulent rendre explicable le respect du pacte par les magnats (c.f. le chapitre précédent). Dans un article du quotidien Kommersant on peut lire cette opinion d'un politologue au sujet du changement de comportement des oligarques dans l'espace public :

Le fait qu'ils ont cessé d'intervenir en tant que personnes publiques ne me paraît évidemment pas normal. Ils ont peur, puisque, et le cas de Khodorkovskiy en est la raison,

²²¹ Mikhail Kozyrev, « Vechii Oleg : biogragfia Deripaski », Forbes.ru, 26/08/2009 (<http://www.forbes.ru/ekonomika/lyudi/7207-veshchii-oleg-biografiya-deripaski>)

il y a eu un châtement public, un homme a été puni pour devenir un exemple pour les autres : ‘si tu t’occupes de l’activité publique tu peux suivre Khodorkovskiy’. Tous les grands industriels ont retenu [*ousvoili*] la leçon. Désormais ils règlent leurs problèmes dans les couloirs²²².

L’adoption du nouveau modèle de comportement en public se présente comme le résultat de la prise en compte du risque des sanctions. L’aptitude à respecter le pacte (la bonne connaissance des règles et surtout l’habileté pratique à les respecter) semblent aller de soi dans ce modèle. Elle ressemble ainsi à un plug-in que l’utilisateur installe sur son ordinateur et qui commence à fonctionner une fois que l’installation est terminée.

D’un autre côté, nous pouvons aussi observer certaines complexifications de ce modèle qui renvoient d’une façon ou d’une autre à l’idée de dispositions (innées ou acquises) des entrepreneurs à respecter le pacte. Nous avons déjà pu rencontrer quelques manifestations de cette approche dans le chapitre précédent, lorsque nos enquêtés nous expliquaient la conformité des acteurs par rapport au pacte par leur passé soviétique (par exemple, « ce sont des gens soviétiques, un homme soviétique regarde toujours par-dessus son épaule, et Poutine leur rappelle ces temps »). Voici une autre manifestation de cette idée. Dans l’émission Kapital.ru avec le magnat pétrolier Vagit Alekperov il y a une scène filmée à côté du business-jet de l’entrepreneur. Le journaliste de la chaîne NTV Alexei Pivovarov y prononce une phrase qui peut paraître étrange : « je ne vais pas poser la question sur Setchin [Igor Setchine, un proche de Poutine, le chef de la compagnie pétrolière étatique Rosneft], puisque vous allez dire que tout va bien ». J’ai demandé à l’intervieweur de l’émission de m’expliquer pourquoi il formule la question d’une telle manière. Voici sa réponse :

Bah parce qu’il dira... il faut comprendre qu’il répondait à toutes les questions d’une manière vague... genre « on collabore », « on est des partenaires », « on n’a pas de conflits ». Lui il est aussi... comment dire, il est ennuyeux. Puisqu’à l’époque soviétique il a travaillé comme ministre du secteur des hydrocarbures pendant quelque temps. Vous voyez ? Parler avec lui c’est comme parler avec un ministre. A toutes les questions il donne des réponses imprécises. Je ne vois pas trop comment travailler avec ce genre de personnes.

²²² Yana Loubnina, « Vse krupnie biznesmeni usvoili urok », Kommersant, 24/04/2012 (<https://www.kommersant.ru/doc/1923120>)

Voilà, certes, j'ai essayé de le provoquer un peu plusieurs fois, mais, à mon sens, sans beaucoup de succès²²³.

Le journaliste anticipe que l'interviewé manifesterait le bon respect du pacte et il explique cette anticipation en mobilisant le passé de l'invité. Selon lui, le travail dans des structures bureaucratiques soviétiques a inculqué à ce magnat une disposition à manifester de la prudence dans ses interventions en public.

À côté de ce type d'explications qui mettent l'accent sur le rôle du passé, nous rencontrons aussi des explications qui soulignent le caractère inné de certaines dispositions qui se manifestent dans le respect du pacte. Lors d'un entretien d'exégèse que je menais avec un intervieweur de la chaîne Dozhd ce dernier a ainsi décrit l'invité comme une personne qui suit le pacte d'une manière exemplaire. Voici comment il explique cette aptitude : « le plus fort survit. Pourquoi un chat qui tombe se réceptionne-t-il sur ses quatre pattes ? Parce que c'est un chat. Ici c'est pareil. C'est pourquoi c'est une des personnes les plus riches du monde. Il est intelligent et il comprend bien ce qu'on attend de lui ». Dans une autre situation j'ai eu l'échange suivant :

Chercheur : dites-moi, comment apprennent-ils ces règles ? Igor Setchine ou Vladimir Poutine les envoient par email ou comment ?

Journaliste : il y a une loi, elle s'appelle la « sélection négative ».

Chercheur : qu'est-ce que cela veut dire ?

Journalistes : c'est la sélection des pires. On promeut ceux qui sont pires. Résultat : l'élite actuelle n'est pas tout à fait l'élite dans le sens strict du terme, vous voyez ?²²⁴

Dans ces deux cas mes interlocuteurs font comprendre que l'habileté pratique que manifestent les magnats s'explique par certaines prédispositions de ces personnes. Ces prédispositions se manifestent dans la capacité à deviner et à satisfaire les attentes des supérieurs. Selon mes interlocuteurs, ces prédispositions expliquent la réussite sociale de ces personnes.

Notons que ces manières d'expliquer l'action selon une règle, qui sont d'ailleurs parfaitement compatibles, contournent la question de savoir comment, plus précisément, dans chaque situation concrète l'acteur produit une action qui manifeste parfaitement le respect du pacte. Cette capacité se présente comme une compétence qui semble aller de soi. La seule question

²²³ Entretien avec le créateur de l'émission *Kapiral.ru* Alexei Pivovarov, le 23/03/2016

²²⁴ Entretien avec un journaliste de la revue Forbes intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, 28/10/2015

pertinente pour les acteurs devient alors l'origine de cette compétence. Ainsi, pour certains cette compétence est tout simplement actualisée ou rapidement acquise (idée de magnats qui assument le pacte). Tandis que d'autres y ajoutent une certaine idée de dispositions innées ou acquises qui facilitent l'actualisation de cette compétence. Ajoutons, que sous ce rapport cette façon de penser l'action manifeste des homologues frappantes avec certaines approches en sciences sociales que Thomas P. Wilson rapporte au « paradigme normatif ». Voici comment, selon Wilson, l'acteur est conçu dans le « paradigme normatif » : « in the major current theoretical approaches in sociology, the actor is viewed, on the one hand, as having certain acquired dispositions, such as attitudes, sentiments, conditioned responses, need-dispositions, and the like, and, on the other, as being subject to particular expectations supported by sanctions »²²⁵. On rencontre dans ce passage, quoique formulés d'une façon différente, les deux déterminants de l'action selon le pacte que citent nos interlocuteurs-journalistes, à savoir l'idée de la prise en compte de sanctions et l'idée des dispositions. On peut constater ainsi que la façon d'expliquer l'action selon le pacte que développent les journalistes et les experts russes est dans une certaine mesure homologue au mode de pensée caractéristique du paradigme normatif²²⁶. En effet, comme le précise Wilson, le

²²⁵ Thomas P. Wilson, « Conceptions of Interaction and Forms of Sociological Explanation », *American Sociological Review*, 1970, vol. 35, n° 4, p. 698.

²²⁶ Tout en assumant le risque de trop simplifier le schéma, présentons ici comment le paradigme normatif pense l'action en situation sur l'exemple de la présentation faite dans *Towards a General Theory of Action* coédité par Talcott Parsons et Edward Shils. Selon les auteurs, l'individu se voit doté d'un ensemble de dispositions (« need-dispositions ») qu'il acquiert au cours de processus de socialisation et qui contrôlent ses orientations causalement (« when we speak of a need-disposition, we will sometimes seem to be talking about a real entity, causally controlling a wide variety of orientations and rendering them consistent » Parsons and Shils, *Towards a General Theory of Action*, 92). Parmi ces need-dispositions les auteurs distinguent un certain ensemble de dispositions - « role expectations » - qui commandent ses interactions avec les autres et renvoient aux modes d'actions et attentes conventionnelles caractéristiques pour le système social. Comme le précisent les auteurs, « role-expectations are "needs" to get "proper" responses and attitudes from alter and "dispositions" to give "proper" attitudes and responses to alter » *Ibid.*, p. 116. En même temps, la notion de « role expectation » est indissociable de la notion de sanction que les auteurs comprennent comme la réaction d'autrui à l'action de l'ego. En effet, comme le notent les auteurs, « [the] reaction patterns of alter, which are contingent on what ego does, we have called sanctions. Role-expectations, on the other hand, are the definitions by both ego and alter of what behavior is proper for each in the relationship and in the situation in question. Both role-expectations and sanctions are essential to the total concept of a "role" in the concrete sense of a segment of the action of the individual. Sanctions are the "appropriate" behavioral consequences of alter's role-expectations in response to the actual behavior of ego » *Ibid.*, p. 154. D'un côté, la réalisation de « role expectations » attendues dans chaque situation concrète dépend de ce dans quelle mesure ces « role expectations » correspondent à l'ensemble de dispositions (« need-dispositions ») que possède la personne. Comme le disent les auteurs, « Ego's system of need-dispositions may or may not predispose him to conform with these expectations » *Ibid.*, p. 20. D'autre côté, la prise en compte de sanctions peut néanmoins inciter l'individu à accomplir une action attendue même si autrement il n'est pas prédisposé à l'accomplir. L'action en situation est ainsi déterminée, d'un côté par ce que les auteurs appellent « situational exigencies », y compris les « role expectations » que la situation offre pour l'individu et, d'autre côté, par les dispositions spontanées de l'acteur de réaliser ces attentes et par les dispositions de prendre en compte les sanctions. Comme le disent les auteurs, « in any given situation action is partly determined by situational exigencies (certain characteristics) — that is, it can be treated by principles of order of the first type — but most of the action is determined to a greater or lesser degree by transmitted culture » *Ibid.*, p. 39.

paradigme normatif se base sur l'idée de « stable linkage between the situation of an actor and his action in that situation »²²⁷. John Heritage explique que dans le paradigme normatif:

The role of norms is essentially one of guiding, regulating, determining or causing the conduct which may occur in circumstances which are treated as if they are already pre-established or pre-defined. As already noted, within the terms of such assumptions, the theory treats the actors as cognitively equipped to recognize situations in common and, once the situation is commonly recognized, the application of common norms enables the actors to produce joint actions²²⁸.

Dans les théories explicatives de nos journalistes on peut aussi lire l'idée implicite qu'un équipement cognitif permet aux acteurs d'identifier une situation et de choisir une action appropriée.

Comment ces théories et ces raisonnements pratiques des journalistes rendent-ils compte des actions imparfaites ou fautives du point de vue du pacte, que peuvent occasionnellement produire les magnats ? Examinons une scène d'entretien d'exégèse avec une journaliste de la chaîne étatique Russie 24 qui porte sur son interview avec le magnat Vladimir Potanine. La journaliste demande s'il n'y a pas de raisons politiques dans le fait que le monde des affaires russe investit activement dans la construction des infrastructures destinées aux Jeux olympiques à Sotchi (l'interview est filmée deux ans avant les JO de Sotchi alors que la construction des infrastructures bat son plein). Lorsque l'invité, qui est un des investisseurs principaux de la construction à Sotchi, énumère les motivations qui le poussent à s'engager dans ce projet, la journaliste rétorque : « oui, mais vous avez oublié un facteur important, c'est la fameuse 'volonté politique' » [*politicheskaya volia*]. L'invité ne conteste pas la justesse de l'objection de la journaliste : « écoutez, mais la volonté politique fait aussi une partie de notre climat d'investissement, certes, on peut le dissimuler pudiquement, ou ne pas le faire, mais nos entreprises s'efforcent, disons, d'être partie prenante dans les projets supportés par l'Etat ». Je demande à la journaliste de m'expliquer le sens du propos du businessman :

Chercheur : il dit « on peut le dissimuler pudiquement », c'est-à-dire il reconnaît que cet état de choses n'est pas tout à fait conforme à ce qu'il faudrait, qu'il est défectueux ?

Journaliste : qu'est-ce que n'est pas conforme à ce qu'il faudrait ? La volonté politique ?

²²⁷ T.P. Wilson, « Conceptions of Interaction and Forms of Sociological Explanation », art cit, p. 699.

²²⁸ J. Heritage, *Garfinkel and Ethnomethodology*, op. cit., p. 108.

Chercheur : voilà, le fait que le business est dans la situation d'avoir à se soumettre.

Journaliste : bah oui, voilà ! Lui, il provient des années 1990, quand même... disons, qu'il est habitué au format de relations légèrement différent, hein ? Et il accepte [le nouveau format] difficilement. La volonté politique, c'est quelque chose qu'il a été obligé de reconnaître, c'est quelque chose dont on a dû le persuader²²⁹.

Ensemble avec la journaliste nous remarquons que l'invité produit un petit écart par rapport au pacte en admettant une certaine déficience des rapports entre le monde des affaires et l'Etat qui se sont instaurés dans le pays. La réponse plus correcte (par rapport au pacte) dans cette situation pourrait être : « non, c'est ma décision personnelle, l'Etat n'y est pour rien, je trouve que ce projet est en effet très profitable ». Comment la journaliste explique-t-elle cette déviation ? La journaliste fait comprendre qu'en raison de sa socialisation dans des conditions très différentes de celles d'aujourd'hui l'acteur a acquis des dispositions qui s'avèrent partiellement contradictoires avec le mode de comportement attendu des entrepreneurs d'aujourd'hui, ce qui entraîne une certaine imperfection de son action par rapport au pacte. Notons qu'encore une fois cette explication ressemble beaucoup à la manière d'expliquer les déviations par rapport au respect des normes proposée par la tradition normative. Parsons, par exemple, introduit la notion « *alienative disposition* »²³⁰ pour parler des dispositions qui détournent la personne de la réalisation d'un certain ensemble de « *role expectations* ». Voici comment le sociologue américain pense le lien entre ces dispositions et l'action :

An alienative need-disposition in this sense does not by itself necessarily produce deviant behavior. Normally the operation of the sanction system will lead ego to have an interest in the avoidance of the negative sanctions which would be attached to overtly deviant behavior. He may thus control his deviant tendencies and conform overtly, but the alienative need-dispositions may still be highly important in his personality structure, and

²²⁹ Entretien avec une journaliste de la chaîne Russie 24, le 20/04/2016

²³⁰ Selon Parsons and Shils parlent de dispositions conformes et de dispositions aliénatrices : « this distinction between modes of personality integration relative to collectivity membership obligations should be clearly distinguished from another set which is also important in the analysis of such obligations: "conformative" and "alienative" need-dispositions. [...] The value patterns institutionalized in the role-expectations of ego's roles may become an integrated part of his own personality structure, in which case he will have a need-disposition to conform with the expectations of the role in question. On the other hand, this integration may be absent, and he may have one of a number of possible types of need-disposition to avoid, or to rebel against, conformity with such expectations » T. Parsons et E.A. Shils, *Towards a General Theory of Action*, op. cit., p. 144.

the failure to gratify them might engender strains. There is an almost endless range of possibilities of compromise²³¹.

On voit que l'explication qu'a donnée la journaliste dans le passage cité plus haut mobilise elle-aussi l'idée d'un compromis entre les dispositions qui incitent l'acteur à ne pas obéir au pacte et la prise en compte des attentes d'autrui et des sanctions qui les supportent. Ce compromis se manifeste par une action globalement correcte de point de vue du pacte quoique légèrement imparfaite. Notons que ces deux modèles explicatifs, celui de la journaliste comme celui proposé par le paradigme normatif de certains sociologues, présentent l'imperfection (la déviation) comme un résultat du conflit objectif entre différentes dispositions à l'intérieur de l'individu²³².

Répetons encore une fois l'objection qu'on peut formuler par rapport à cette approche, dont on voit qu'elle est aussi bien « profane » que « savante ». Elle présuppose un lien non-problématique entre les caractéristiques objectives de la situation (dans le cadre du paradigme normatif il est commun de parler à cet égard des « exigences de la situation ») et les dispositions nécessaires des acteurs pour agir dans cette situation. Dans notre cas l'idée sous-jacente aux explications des journalistes consiste en ce que le respect du pacte se déclencherait d'une manière quasi automatique – pavlovienne, serait-on tenté de dire – dans la situation publique (en l'occurrence, la situation d'interview). La publicité de la situation se présente ainsi pour nos journalistes comme une explication de l'action de l'invité (« pourquoi il respecte le pacte ? – parce que il est dans une situation publique ! »). Néanmoins, cette position soulève une série de questions. Par exemple, comment les acteurs savent-ils exactement que la situation a maintenant un caractère public (et qu'il faut désormais respecter le pacte) ? Le changement de régime de comportement (le déclenchement du mode « respect du pacte ») s'opère-t-il immédiatement et automatiquement après le changement du caractère de la situation ? Que signifie ce changement plus exactement ? Est-ce que la modification de comportement est irréversible ?

1.3. Que nous apprennent les situations moins publiques ?

Afin de répondre à ces questions (et de comprendre ainsi dans quelle mesure ce modèle peut en effet expliquer comment les acteurs respectent le pacte en pratique), il nous faut étudier, en quoi,

²³¹ *Ibid.*, p. 157.

²³² Comme l'a précisé Robert K. Merton, « the functional analyst [...] considers socially deviant behavior just as much a product of social structure as conformist behavior » Merton, *Social Theory and Social Structure*, 175.

de point de vue du comportement des entrepreneurs, la situation d'interview, qui se présente aux journalistes comme une situation publique, se distingue des situations moins publiques, et comment plus précisément s'effectue le passage d'un type de situation à l'autre. Pour le faire il ne suffit plus de nous appuyer sur les constructions théoriques des journalistes, il nous faut, au contraire, accéder au niveau pratique des actions des entrepreneurs. Certes, les journalistes vont continuer à être nos principaux informateurs, mais cette fois-ci nous ne ferons plus tant attention à leurs explications et à leurs théorisations qu'à leurs témoignages les plus proches de l'activité observable. Nous allons compléter ces témoignages par notre propre observation *in situ* du tournage de l'émission « Hard Day's Night », fait à la chaîne Dozhd en mai 2016.

1.3.1. En dehors du plateau de télévision

Si l'on veut étudier le comportement des magnats dans les interactions avec les journalistes en dehors des interviews télévisées, on peut commencer par prendre en compte le contexte plus large des situations où l'invité est en contact avec la chaîne de télévision. Hormis les flash-interviews²³³, la production de l'émission s'accompagne en effet de nombreux contacts entre les journalistes et les invités en dehors de l'émission elle-même. Il en est ainsi, tout d'abord, pour des raisons techniques. Indépendamment du lieu de l'interview (plateau de la chaîne de télévision, bureau de l'invité, ou autre endroit extérieur à la chaîne), le tournage de l'émission exige une phase préparatoire relativement longue. Comme me l'a expliqué un intervieweur de la chaîne Russie 24 :

Journaliste : les interviews télévisuelles... tu dois comprendre... il y a obligatoirement une séquence technique entre l'arrivée de l'invité et le moment du début de l'interview à proprement parler. Séquence technique c'est-à-dire qu'il faut prendre le temps d'installer les micros, régler le son etc.

Chercheur : est-ce que tu peux venir quand tout est déjà réglé ?

Journaliste : je pense souvent à ça, mais c'est pas possible. Ça peut pas se passer comme ça. Lorsqu'on parle de VIPs, il y a toujours leur communicant ou leur assistant qui traîne avec toi, et qui attend que tout soit prêt pour inviter le chef. Le chef attend dans une pièce

²³³ Les « *flash interviews* » ce sont les interviews, d'habitude assez courtes, qui sont prises *in situ* tout de suite après un évènement quelconque. Les *flash-interviews*, comme m'explique un journaliste de la chaîne étatique Russie 24, ne prévoient presque aucune phase de préparation pour l'interview. Il note : « j'aime les interviews filmées avec une seule caméra, à la volée. Parce que à la différence [de l'interview sur le plateau], le mec vient et tu commences immédiatement ». Après la fin d'interview l'interaction entre le journaliste et l'invité se rompt aussi quasi immédiatement, étant donné que la scène d'interview est généralement entourée par d'autres journalistes télévisuelles et d'agences d'information qui sollicitent la personne tout de suite quand il finit de répondre à la dernière question.

à côté. Mais même dans ce cas, ça ne se passe pas immédiatement. Tu dois le comprendre. Quand il vient, il faut bien installer un micro n'est-ce pas ? On ne peut pas installer le micro quand la personne n'est pas là. Il y a plein de choses comme ça. Le réglage de la lumière n'est possible que quand tout le monde est là, puisque la taille de personnes varie... il y a des personnes chauves... la calvitie miroite... Bref, tout ça prend vraiment beaucoup de temps²³⁴.

Cette séquence technique offre aux participants, indépendamment de leur degré de connaissance, une occasion de s'engager dans une conversation qui est perçue, le plus souvent, comme moins formelle que l'interview à proprement parler, qui va bientôt commencer. Le journaliste poursuit :

Et cette séquence, elle apporte une certaine tension, puisqu'on doit dire quelque chose, mais il n'est pas très clair de quoi on peut parler. La caméra n'est pas allumée et on ne peut rien discuter de substantiel. Voilà. Et pour nous, à la différence des agences d'information, pour nous tout ce qu'est dit en dehors de la caméra, n'est pas dit. Tu vois ? Pour les agences, tout ce que dit l'interviewé va directement sur le fil, chez nous ça se passe différemment. Avant que la camera ne soit allumée, je ne peux pas lui poser de questions sérieuses. Tu vois ? Je veux dire que je suis pas assez familier avec lui pour demander comment il a passé ses vacances. Et le pire c'est quand il commence à se renseigner à propos des questions que je vais lui poser, là c'est mort !²³⁵

En quoi consiste la spécificité de la scène que nous décrit ce journaliste ? Ce dernier perçoit que la situation favorise une forme de communication plus familière que celle qui caractérise l'interview. Elle prédispose plutôt à parler vacances, selon la proximité des rapports entre les participants. Certes, la conversation peut toucher les questions de la future interview, mais encore une fois, comme le laisse comprendre le journaliste, dans des conditions nettement différentes par rapport à celles imposées par l'émission. L'invité peut se renseigner à propos de questions que prépare le journaliste et discuter la nécessité de les introduire, opération qui s'avère beaucoup moins légitime dans le cadre de l'interview elle-même.

Quittons un instant la chaîne Russie 24 et dirigeons-nous vers la chaîne Dozhd. Mon observation *in situ* du tournage de l'émission *Hard Day's Night*, réalisé en mai 2016, m'a permis de comprendre plus précisément comment s'organisent les interactions entre l'invité et les

²³⁴ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

²³⁵ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

journalistes au moment du tournage et avant/après le tournage. L'invité est arrivé à la chaîne une vingtaine de minutes avant le début de l'émission. A cet instant les intervieweurs, réunis une heure et demi avant le début de l'émission pour en discuter le déroulement, sont en train d'élaborer le dernier bloc de questions. En s'apercevant de l'arrivée de l'invité (on entend quelqu'un s'exclamer « il arrive ! il arrive ! ») ils se lèvent et viennent le saluer. Ce dernier leur renvoie des salutations et remercie les journalistes pour l'invitation. Tout de suite la productrice de l'émission apparaît et amène l'invité dans la cabine de maquillage. Il revient quelques minutes plus tard et se dirige vers le plateau de l'émission sur lequel les techniciens réalisent les derniers préparatifs. Les intervieweurs restent dans l'autre bout de la grande salle open-space de la chaîne. L'invité parle avec un opérateur, quelqu'un demande la permission de faire une photo avec lui. Ensuite il s'approche des intervieweurs qui ont fini la préparation des questions et les ont envoyées sur l'imprimante. Une petite conversation se noue entre eux, elle concerne les dernières actualités de la chaîne et la situation politique dans le pays. Je reste à quelques mètres du groupe et n'entend que des bribes des phrases : quelqu'un rapporte une anecdote selon laquelle le premier ministre Dmitri Medvedev aurait été très étonné d'apprendre que la chaîne continue à diffuser et n'est pas encore fermée. Quelqu'un se plaint qu'il gagne beaucoup moins qu'avant. Une voix annonce « 8 minutes avant l'antenne », le producteur accourt et invite tout le monde à avancer vers le plateau. Les participants prennent place autour d'une longue table carrée. Les techniciens installent les microphones sur le vêtement des participants. L'entourage immédiat change et les participants ne sont plus en un petit groupe à l'écart de tout le monde dans un coin de la salle. Ils se trouvent maintenant au milieu du plateau d'émission entourés d'une vingtaine de personnes (techniciens, caméramen, producteurs, réalisateurs). Les protagonistes continuent à échanger des propos. Un des journalistes se plaint que dans l'émission précédente ils ont eu le chef du ministère de l'information qui a fait preuve d'une capacité extraordinaire à esquiver les réponses aux questions directes. Une voix forte annonce : « il reste trois minutes ». Les techniciens quittent le plateau. Une autre annonce : « les amis, silence s'il vous plaît, on commence le tournage de l'émission Hard Day's Night. Merci ! ». Les protagonistes se taisent complètement et se redressent. On entend la musique du générique de l'émission, les caméras s'allument, le présentateur ouvre le programme : « Bonjour ! C'est le programme Hard Day's Night ... ». L'invité et les intervieweurs gardent le silence. Le présentateur présente l'invité et les journalistes aux téléspectateurs. Après quoi, le contact entre les journalistes et l'invité se rétablit, mais il se distingue nettement de ce qu'on a pu observer avant. La conversation chaotique et désordonnée se transforme en un échange

reconnaissable comme une interview²³⁶. D'une part, les participants manifestent un souci de respecter leurs rôles situationnels – les journalistes ne produisent quasiment plus de phrases descriptibles comme assertions, ils ne font que poser des questions, tandis que l'invité se limite désormais à produire des phrases qui sont descriptibles comme réponses aux questions²³⁷. D'autre part, les interactants manifestent le souci d'éviter les chevauchements. Finalement, les thèmes de discussion sont aussi désormais plus ordonnés et suivent le plan élaboré avant l'émission. Par ces particularités de leur comportement les participants manifestent que le format d'interaction dans lequel ils sont désormais engagés se distingue nettement du format de communication précédent. Entretemps, l'émission arrive à son fin, le présentateur dit le mot de conclusion, on entend la musique de la fin de l'émission. Et voici qu'on observe un autre changement de format de communication entre les journalistes et l'invité. Les participants se lèvent, ils sont visiblement agités. Ils cessent de former un seul centre communicationnel et se divisent en petit groupes. Quelqu'un s'étire et s'exclame : « allons fumer ! ». L'invité s'approche d'un des intervieweurs et dit en le tutoyant tandis qu'il le vouvoyait quelques minutes plus tôt : « ça me plaît, tu nous critiques toujours ! c'est bien ». Les intervieweurs se réunissent devant le plateau, l'invité reste pour partager son impression dans la rubrique « P.S. » de l'émission. Finalement il sort : « alors, vous êtes contents ? la prochaine fois je serai plus méchant ». Pendant quelque temps ce petit groupe qui change constamment sa composition se déplace dans différents locaux de la chaîne. Dozhd vient de déménager et les journalistes montrent à l'invité le nouveau bâtiment. En même temps les participants poursuivent la discussion sur la situation politique dans le pays entamée avant l'interview. Finalement, tout le monde descend dans la rue pour fumer. La discussion continue. Une dizaine de minutes plus tard l'invité part.

L'interaction entre les journalistes et l'invité dans le cadre de tournage de l'interview se décompose donc en trois phases, dont deux – la phase d'arrivée de l'invité et la phase de départ de l'invité – contrastent nettement avec la phase centrale, c'est-à-dire avec l'interview à proprement parler. On a pu voir que les échanges entre les journalistes et l'invité lors ces deux phases étaient moins formels, que les participants communiquaient comme des proches, se tutoyaient, parlaient de leurs affaires privées (la baisse des salaires, le destin de la chaîne), se moquaient des hommes politiques. Certes, l'interviewé que j'ai pu observer lors du tournage n'était pas un magnat et je

²³⁶ Sur les différences entre l'organisation de la conversation ordinaire et l'organisation de la conversation institutionnalisée voir Harvey Sacks, Emanuel A. Schegloff et Gail Jefferson, « A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation », *Language*, 1974, vol. 50, n° 4, p. 696-735.

²³⁷ Sur les spécificités d'organisation de l'échange entre les participants de l'interview voir David Greatbatch, « A turn-taking system for British news interviews », *Language in Society*, 1988, vol. 17, n° 3, p. 401-430 ; John Heritage, « Analyzing news interviews: Aspects of the production of talk for an overhearing audience » dans Teun van Dijk (ed.), *Discourse and Dialogue*, Academic Press., London, 1985, vol.3, p. 95-117.

n'ai pas pu observer comment ces changements de comportement se répercutaient sur le respect du pacte dans ce cas concret. Mais on peut supposer que dans le cas des invités-entrepreneurs le degré de respect du pacte peut changer lui aussi pendant les différentes phases de la production de l'émission. Les témoignages de journalistes, du moins, confirment cette supposition. L'ancien présentateur de l'émission « Hard Day's Night » se souvient :

Le plus intéressant c'est ce qui se passe après l'interview. Certains invités restent longtemps. Parmi ceux qui vous intéressent, je ne me rappelle plus précisément, je me rappelle qu'on a parlé chaleureusement avec Agalarov, il m'a donné son numéro de portable d'une manière inattendue. Dont je ne sais pas quoi faire maintenant. Il y avait certes ceux qui partaient tout de suite, mais certains restaient longtemps, ça pouvait durer jusqu'à une heure. Et ces moments, quand les caméras sont déjà éteintes, s'avéraient les plus intéressants ! Parfois, ils étaient plus intéressants que l'interview elle-même, puisque certains invités se mettent à dire ce qu'ils refusaient de dire avant !²³⁸

Le journaliste fait comprendre que le comportement discursif de l'invité changeait au cours de son temps de présence à la chaîne. Il se comportait d'une manière plus libre et pouvait se permettre plus en dehors de son temps de participation à l'émission. Notons que le journaliste souligne que les échanges avec l'invité après l'interview étaient « chaleureux ». Ce mot se présente comme un autre marqueur du registre informel de conversation, propre au format de communication moins public (tout comme l'acte de donner son numéro de téléphone personnel – signe de grande confiance).

1.3.2. Les échanges « off the record »

Passons maintenant à un autre type de situations, dans lequel les journalistes rencontrent les magnats, et qui offre une autre occasion aux journalistes d'observer le comportement des invités en dehors de la situation de participation à l'émission. Il s'agit de situations de communication « off the record ». Ce terme sert à désigner les situations dans lesquelles les sources partagent avec les journalistes des informations en échange de l'obligation, de la part de journalistes, de ne pas publier ces informations (du moins de ne pas les publier directement, avec la mention de la source). Selon les témoignages de journalistes, dans ces situations l'attitude des magnats par rapport au pacte peut changer radicalement par rapport à l'attitude qu'ils vont manifester dans une interview

²³⁸ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

télévisée. Un journaliste de la revue Forbes qui s'est présenté en tant qu'intervieweur à une interview m'a dit :

Evtouchenkov est un homme assez direct. Il ne va pas expliquer tout ça directement ici [dans l'interview télévisée], mais parfois j'ai des conversations off the record avec lui. Evtouchenkov a une masse d'intérêts dans différentes sphères de l'économie, et si j'ai besoin de clarifier quelque chose je me fais inviter et lui, à la différence de beaucoup d'autres, il me dit, « ok, viens, j'ai 20 minutes, on se rencontre et on bavarde au sujet de ce que vous intéresse à la rédaction ». Ce ne sont pas seulement mes propres questions, j'accumule les questions de toute la rédaction, et on parle. Et je peux utiliser ces informations, mais sans mentionner son nom. Voilà. De ce point de vue il est très ouvert. Par rapport à beaucoup d'autres que je ne peux pas rencontrer comme ça, même tout simplement pour confirmer l'information qui est déjà connue de tout le monde ! Ils n'en parlent pas, et point...

Chercheur : très intéressant, mais pourquoi il le fait ? Vous avez dit tout à l'heure qu'il est très prudent, je pensais qu'il y avait des informations qu'il ne dévoilait jamais à personne...

Journaliste : je pense qu'il est important pour lui que les journalistes comprennent la logique de ses actions pour éviter les fausses interprétations. Puisque tu peux écrire « une source proche de Evtouchenkov a expliqué que ... » et tout le monde va comprendre que vraisemblablement c'est Evtouchenkov lui-même qui a dit ça. Il veut que le champ informationnel soit sans déformations, c'est tout²³⁹.

Le journaliste a fait comprendre que dans la situation off-the-record ce magnat particulier a tendance à verbaliser les informations qu'il hésite à prononcer publiquement à cause du pacte. En quoi ces deux situations sont-elles différentes ? Nous avons dit que ce qui était prononcé dans la situation « off the record » ne pouvait pas être publié avec mention du nom de la source. Mais comment le magnat peut-il savoir à quel moment il s'agit d'une situation « off the record », et à quel moment, au contraire, tout ce qu'il dit va être directement diffusé ? Le registre lexical qu'emploie le journaliste pour parler de ces rencontres peut nous donner des éléments de réponse à cette question. En effet, le journaliste dit « se faire inviter », au lieu de dire « demander une interview », il dit « bavarder », au lieu de « répondre aux questions ». Ce registre lexical manifeste que les rencontres « off the record » (même s'il s'agit d'une pratique professionnelle

²³⁹ Entretien avec un journaliste de la revue Forbes intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, 28/10/2015

journalistique) ne sont pas descriptibles uniquement dans les termes de rapports professionnels, ils prévoient aussi une certaine composante de relations de proximité qui caractérisent les situations plus privées. En effet, la confiance mutuelle²⁴⁰ entre les interactants, que Cyril Lemieux considère comme un des traits caractéristiques des rencontres « off the record », est un terme qui fait partie du vocabulaire servant à décrire les relations de proximité.

1.3.3. Les voyages en commun

Finalement, le dernier type de situation de contact entre journalistes et magnats que l'on va aborder dans cette section sont les voyages de journalistes en compagnie des *newsmakers*. Ces situations de coprésence obligée²⁴¹ entre les *newsmakers* et les journalistes offrent à ceux-ci des possibilités inédites d'observer les membres de l'establishment dans des situations hétérogènes, du point de vue de leur degré de publicité. Les occasions de voyager ensemble avec les magnats se présentent aux journalistes beaucoup plus rarement qu'avec les représentants de l'élite politique. C'est pourquoi les témoignages de l'ancien journaliste de la chaîne NTV Alexei Pivovarov, qui a produit en 2010 une série de films sur les entrepreneurs russes les plus importantes, s'avèrent pour nous particulièrement intéressants. Selon lui, l'attitude de magnats par rapport au pacte (le degré du respect du pacte) dépendait en fait d'une multitude de facteurs. Voici un de ses témoignages :

Journaliste : en Sibérie ils étaient très sincères. Deripaska, par exemple. Mais c'était pas filmé...

Chercheur : pourquoi ? il vous disait « il ne faut pas filmer ce que je vais dire » ?

Journaliste : non, tout simplement, on finissait de filmer, démontait les caméras et allait à table pour dîner. C'est là qu'il me racontait tout d'une manière beaucoup plus sincère. Mais c'était clair que cela ne devait pas être filmé²⁴².

²⁴⁰ Cyril Lemieux, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Éditions de Métailié, 2000, p. 169.

²⁴¹ Certains représentants de l'establishment russe ont un *pool* de correspondants attachés à eux pour couvrir leur activité (équipe de presse). En cas de voyages de mission de cette personne ce *pool* se déplace avec le *newsmaker*, souvent dans le même avion. Même si un membre de l'establishment n'a pas de *pool*, les journalistes peuvent néanmoins lui demander une permission de l'accompagner dans son voyage. Un journaliste m'a raconté comment il s'est trouvé dans le même avion que le ministre du développement économique : « Oulioukaev [ministre du développement économique] est allé en Allemagne pour parler avec les entrepreneurs allemands. Oulioukaev n'a pas de *pool*... certains ministres, ils ont leur *pool* qui voyage avec eux. Il faut comprendre qu'à cause de sanctions le budget de VGTRK a été coupé et qu'on a réduit le nombre de voyages d'affaires. Puisque si tu voles avec le *pool*, tu payes pas l'avion et c'est moins cher. Oulioukaev n'a pas de *pool*, et il n'a pas d'avion, il le loue. Alors, on lui a demandé la permission de le rejoindre et d'y aller ensemble. Il a accepté ».

²⁴² Entretien avec le créateur de l'émission *Kapiral.ru* Alexei Pivovarov, le 23/03/2016

Nous allons revenir à la question du rôle de la localité géographique, du point de vue du respect du pacte, dans la section suivante. Ici, nous proposons de nous concentrer sur la deuxième partie de ce passage, dans lequel le journaliste décrit comment changeait l'attitude de l'invité en fonction de circonstances situationnelles. Le journaliste fait comprendre que dans les situations de tournage de l'émission l'invité manifestait une prise en compte accrue du pacte, tandis qu'en dehors du tournage la contrainte du pacte se relâchait pour le magnat.

Cet exemple de voyage de journaliste avec le magnat pour le filmer dans certains endroits nous permet de comprendre dans quelle mesure la publicité de la situation, aussi bien que sa non-publicité, sont en fait coproduites par les participants. Cette coordination tacite qui règle les attitudes mutuelles dans différentes situations (en l'absence de commandes verbales explicites) nous fait penser à ce que certains sociologues appellent « règle du off », dont nous avons déjà parlé, d'une manière implicite, dans la section précédente consacrée aux rencontres « off the record ». Mais dans ces situations cette règle est omniprésente et le jeu autour de son actualisation est moins perceptible. Les situations de voyages communs, au contraire, contiennent des séquences d'activité destinées à une publicisation, et des séquences d'activité « off the record », ce qui fait de la transition entre ces deux situations un problème pratique²⁴³. Le journaliste fait comprendre que le magnat n'avait pas besoin d'indications verbales pour distinguer le discours qui devait être filmé ou enregistré (donc publicisé), de celui qui devait rester entre lui et le journaliste (en privé). Notons le rôle de l'entourage matériel, qui sert à permettre aux participants de définir la nature de la situation. Le speaker sait que, si les caméras sont rangées, il peut relâcher la contrainte d'autocontrôle. Le journaliste sait que, s'il va à table en compagnie l'invité, tout ce que ce dernier dit reste entre eux. Comme le note Cyril Lemieux, « la manifestation à autrui que la règle du off est sollicitée, peut passer [...] par des invitations non-verbales (retrait à l'écart, rapprochement des corps). Mais cette sollicitation de la règle peut aussi passer par l'absence de certains corps (micros, calepin, tierce personne, etc.) dont la présence permettrait aux partenaires d'actualiser l'horizon d'une distanciation »²⁴⁴.

En observant l'entrepreneur dans différentes circonstances – interviews filmées pour l'émission, conversations informelles off the record, interactions avec les collègues et subordonnés – le journaliste a appris à distinguer, dans le comportement des magnats, le mode de comportement « public » et le mode de comportement « privé » par rapport au pacte.

²⁴³ Voir Nicolas Hubé, « Understanding the off-the-record as a social practice: German press-politics relations seen from France », *Laboratorium*, 2017, vol. 9, n° 2, p. 59–81. A ce comment la règle du off est respectée lors des voyages en avion avec les membres de l'élite politique allemande, notamment p. 73.

²⁴⁴ C. Lemieux, *Mauvaise presse*, *op. cit.*, p. 158.

Dans l'entretien avec moi le journaliste mobilisait constamment son expérience d'observations *in situ* en confrontant ce qu'il voyait sur l'écran avec ce qu'il avait pu voir ou entendre dans d'autres situations. Dans l'extrait d'entretien suivant, je remarque que le magnat Vagit Alekperov ne critique pas à l'écran le fait que l'Etat ne laisse pas les compagnies pétrolières privées développer de nouveaux gisements. Le journaliste explique :

Journaliste : écoutez, en réalité Alekperov disait constamment que l'Etat entre en concurrence avec eux d'une façon injuste. Que les règles de jeu sont différentes pour les uns et pour les autres, que la concurrence est injuste. Je l'entendais tout le temps.

Chercheur : ah bon ?! Mais dans le film il est très ... il dit toujours la même chose « les ressources naturelles appartiennent à l'Etat et c'est à lui de voir comment les exploiter », il critique jamais ! Ce que vous racontez, il le disait où ? J'ai pas vu. Au moins, dans le film il ne le dit pas.

Journaliste : bah, à la télévision on dit : « il y a le texte et il y a le contexte », vous voyez ou pas ? Certes, il en parlait toujours mais il est évident que devant la caméra il se mettait tout de suite à y aller par quatre chemins et à donner des formulations évasives totalement incompréhensibles. Mais hors cadre et surtout dans des conversations avec ses proches tout était dit très directement et très explicitement. Pas de questions là-dessus, vous voyez ?²⁴⁵

Ce passage nous donne un autre exemple de changement de comportement de l'entrepreneur, par rapport au pacte, selon les situations. Comme dans de nombreux exemples évoqués dans cette section, la situation de la prise en compte maximale du pacte est la situation de parole au microphone devant caméra. En dehors de cette situation, l'attitude par rapport au pacte est beaucoup plus négligée. Selon le journaliste, dans les échanges avec les collègues et les proches (et sans remarquer la présence du journaliste !) l'entrepreneur formulait explicitement son attitude par rapport à la politique de l'Etat sur les matières premières, qu'il essayait de dissimuler devant la caméra.

1.4. Comment est produite la publicité des situations d'interview ?

Revenons maintenant aux questions posées plus haut sur la manière dont les acteurs se rendent compte du caractère public de la situation. Les descriptions que nous venons de présenter nous fournissent des éléments de réponse. Nous avons pu comprendre que la prise en compte de la

²⁴⁵ Entretien avec le créateur de l'émission *Kapiral.ru* Alexei Pivovarov, le 23/03/2016

publicité de la situation n'a pas lieu automatiquement, et ne va pas de soi. Elle mobilise un ensemble d'appuis de natures différentes (des actions des autres participants, mais aussi des objets matériels).

Commençons par l'analyse de mes données de l'observation *in situ* qui permettent une restitution plus attentive de l'enchaînement des actions des participants de l'interaction, lors de l'interview. On pourrait penser, par exemple, que le simple fait d'arriver à la chaîne de télévision constitue pour l'invité une forte raison d'adopter une posture d'autocontrôle maximal. Mais, comme j'ai pu l'observer, ce n'est pas le cas : au début de son temps de présence à la chaîne, l'invité était plutôt décontracté. Peut-être que les salutations chaleureuses et les poignées de main offertes à lui par les journalistes, en petit groupe, lui donnaient une raison d'adopter une posture relaxée. Ce n'est que 15 minutes plus tard, quand les participants arrivent sur le plateau, que leurs actions commencent à manifester plus d'indices de contrôle de soi. En s'approchant de son siège, l'invité, dans une conversation avec un journaliste, appelle le plateau de l'émission « guillotine », anticipant déjà vraisemblablement les contraintes de la situation prochaine. Sur le plateau, la conversation entre les journalistes et l'invité devient moins intense, mais leur manière à se tenir ne change pas radicalement, en dépit du fait qu'ils ne sont plus en petit groupe à l'écart de tout le monde, mais au milieu d'une arène illuminée, entourés d'une vingtaine de personnes qui accomplissent leurs tâches techniques. Même la présence de six caméras orientées vers eux ne constitue pas une raison suffisante pour adopter la posture d'autocontrôle maximal qui se manifesterait ensuite au cours de l'émission. Ce n'est pas par hasard que l'on mentionne ici cet objet technique – la caméra. En effet, dans les passages que nous citons tout au long de ce chapitre, la caméra est l'objet mentionné le plus souvent comme opérateur principal de changement d'état des invités : « avant que la camera ne soit allumée... », « quand les caméras sont déjà éteintes... », « [quand on] démontait les caméras ... », « il est évident que devant la caméra il se mettait tout de suite à y aller par quatre chemins ».

Pour certains sociologues, la publicité de la situation est souvent associée à la prise en compte d'un « autre », irréductible aux participants principaux de l'interaction. Pour Cardon, Heurtin et Lemieux, les situations publiques sont en effet « les situations où les interactants réussissent à établir la présence ou la référence à un Tiers »²⁴⁶. Dans la situation d'interview télévisée, ce Tiers est symbolisé par la caméra. C'est elle qui signifie pour les participants l'avènement de la situation pleinement publique. En effet, à la chaîne, les intervieweurs et les magnats se trouvent souvent entourés de foules de personnes inconnues (surtout pour l'invité). Il s'agit du personnel technique de la chaîne. Mais le comportement qu'adoptent les invités dans

²⁴⁶ Dominique Cardon, Jean-Philippe Heurtin et Cyril Lemieux, « Parler en public », *Politix*, 1995, vol. 8, n° 31, p. 7.

cette situation de publicité minimale (relative) se distingue nettement de leur comportement devant les caméras allumées. Certes, l'invité manifeste un minimum d'autocontrôle et ne se conduit (probablement) pas de la même manière que dans une atmosphère complètement privée, mais le vrai changement de comportement s'opère uniquement lorsqu'il réalise qu'il est (qu'il va être) filmé par la caméra. Le Tiers par rapport auquel le changement du comportement de l'invité a lieu n'est donc pas un simple inconnu, c'est le public dans le sens propre de ce terme, autrement dit, « any number of unknown and in principle unknowable others »²⁴⁷, pour reprendre l'expression de Michael Warner. Et dans cette « situation publique sans public »²⁴⁸ qu'est le plateau d'émission télé, c'est la caméra qui incarne cette figure du Tiers anonyme et innombrable²⁴⁹.

Mais si nous revenons maintenant, après cette petite parenthèse, sur le plateau, et si nous suivons attentivement le déroulement des actions des participants, nous nous apercevons que les caméras, malgré leur importance, restent pour l'instant peu actuelles pour les participants. Elles sont cachées dans des niches ombrées entre les rideaux et à distance des participants. Ces derniers ne les remarquent guère, ils continuent à s'échanger des plaisanteries lorsque le personnel technique essaye d'installer les microphones sur leurs vêtements et de régler la lumière. La situation va bientôt changer : on entend l'annonce se diffuser sur le haut-parleur : « les amis, silence s'il vous plaît, on commence le tournage de l'émission *Hard Day's Night*. Merci ! ». Immédiatement on voit que les acteurs se taisent, se redressent et commencent à regarder en direction des caméras. Erving Goffman a été l'un des premiers à remarquer le rôle de certaines actions qui se situent entre deux blocs d'activité différents mais n'appartiennent, comme le cadre d'une peinture, à proprement parler ni à l'un ni à l'autre. Goffman les désigne par le terme « brackets », et pour lui elles servent justement à accomplir le passage d'un événement à un

²⁴⁷ M. Warner, *The Letters of the Republic*, op. cit., p. 40.

²⁴⁸ Hervé Glevarrec, « Antenne et hors-antenne à France Culture. Introduction de l'auditeur et formes d'engagement dans la parole », *Réseaux*, 1996, vol. 14, n° 77, p. 147.

²⁴⁹ C'est ici que nous rencontrons une autre distinction entre le pacte et le code de Wieder. Dans le cas du pacte c'est le caractère public (public dans le sens que nous venons de préciser – c'est-à-dire, d'être exposé à l'auditoire anonyme et illimité) du geste qui en fait une faute. En dehors de la caméra, les informations dont la diffusion publique est interdite selon le pacte peuvent être transmises, même en présence de différentes personnes plus ou moins connues, sans que cela ne constitue une faute. Dans le cas du code décrit par Wieder, c'est l'acte même de divulguer des informations, indépendamment du caractère public ou non public de cet acte, qui constitue une faute. C'est pourquoi, par exemple, chez Wieder les détenus ne doivent pas même être retrouvés avec le staff, puisque cela peut éveiller un soupçon que le détenu divulgue des informations en privé. Et même lorsque certains détenus sont devenus suffisamment proches avec l'auteur, ils hésitent à parler en détail des autres, même en tête-à-tête. Certes, il serait faux d'affirmer que, dans le contexte de code, la question de l'observabilité de l'acteur par un autre n'est pas du tout pertinente. En effet, la publicité de la situation de l'échange renforce de fait la contrainte qui pesait sur les acteurs. Mais la distinction entre les situations publiques et les situations non publiques n'était pas suffisamment radicale pour devenir la caractéristique principale du code, comme c'est le cas avec le phénomène de pacte.

autre²⁵⁰. Le rôle interactionnel de cette commande²⁵¹ diffusée par le haut-parleur ressemble à celui des « brackets » de Goffman.

Pourtant, la scène dans laquelle cette commande apparaît, si on l'analyse avec plus d'attention, permet de mieux comprendre l'incertitude qui règne sur le plateau relativement au degré de publicité de la situation. L'annonce a été prononcée et les participants ont visiblement changé de posture. Mais est-ce qu'en réalité, en dehors de ce réajustement, la situation a changé ? Autrement dit, est-ce que les participants sont devenus visibles à l'auditoire tout de suite après cette commande ? Une petite pause de 10 seconds surgit, suite à quoi on entend d'un coup la musique du générique. Ce n'est que 30 secondes plus tard que les participants, qui se sont figés déjà depuis quelque temps, apparaissent finalement sur les écrans. A quel moment la situation est-elle devenue effectivement publique ? A quel moment la caméra s'est-elle actualisée comme figure du Tiers²⁵² ? Ce décalage, rendu manifeste par une observation attentive de l'organisation pratique de l'interview, donne une autre raison de suspendre le lien établi trop rapidement entre la situation, d'une part, et d'autre part l'action comme « exigée » ou « causée » par cette situation. C'est moins le fait que les acteurs soient devenus effectivement visibles à l'auditoire qui a provoqué un changement de comportement et de posture, que la diffusion de la commande, qui est devenue pour les acteurs une raison de prendre en compte le changement de la situation.

Une autre question qui va dans le même sens est : peut-on dire qu'avec le début de l'émission la situation est devenue publique d'une manière irréversible ? Autrement dit, si les acteurs ont finalement bien endossé la posture qui correspond à la situation publique, peut-on être sûr qu'ils vont la maintenir jusqu'à la fin de l'interview ? Comme le suggère l'exemple des chevauchements, à un certain moment (tendu), et en dépit du fait que leur entourage matériel ne change pas (et que les caméras continuent à filmer), les participants peuvent oublier d'un coup que leur parole est destinée à être entendue du téléspectateur, et se mettre à parler tous à la fois. C'est au producteur, enfermé dans la salle de régie, que revient la tâche, par le biais de la communication radiophonique, de rappeler aux participants la publicité de la situation, et, ainsi, de fournir un appui aux les acteurs pour réorienter leur comportement. Nous développerons cet aspect dans la section

²⁵⁰ Erving Goffman, *Frame analysis: an essay on the organization of experience*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1974, p. 251-252.

²⁵¹ Certes, ce n'est pas la commande vocale toute seule qui se présente comme le déclencheur d'un changement de régime de comportement. C'est le fait que cette commande soit inscrite dans un environnement rempli de personnes et d'objets : techniciens, caméras, sunlights, microphones, rideaux, etc. Tous ces entités et objets, en même temps que la commande, font que la celle-ci acquiert l'effet performatif qu'elle a.

²⁵² Janine Barbot, « Entre soi et face aux autres. La réunion hebdomadaire d'Act-Up », *Politix*, 1995, vol. 8, n° 31, p. 113-123.

suivante ; pour l’instant, contentons-nous de remarquer la fragilité de la publicité de la situation, ou, pour être plus précis, la fragilité de la définition collective de la situation comme publique.

Finalement, sortir de l’état d’autocontrôle lié à la prise en compte de la publicité de la situation peut être au moins aussi difficile que d’entrer dans cet état. Différents appuis peuvent servir aux participants pour réaliser qu’ils ne sont plus à l’antenne. Après la phrase finale du présentateur (« merci d’être avec nous »), les participants commencent à se regarder l’un l’autre (pour voir si l’autre aussi pense qu’il est temps de se lever de la chaise) et se mettent debout, mais très prudemment et lentement. Hervé Glevarec, dans son article, parle de la production de la publicité dans un studio radiophonique. Il souligne le rôle de la coordination entre les participants de l’émission pour effectuer le passage du hors-antenne à l’antenne et vice-versa²⁵³. Dans le cas du plateau de télévision, cette coordination joue aussi un rôle important – surtout pour les invités, qui ont moins d’expérience de participation aux interviews, et qui suivent donc attentivement les actions des intervieweurs, plus expérimentés.

Ensuite, si nous revenons vers le rôle de la caméra, celle-ci peut bel et bien continuer à filmer dans ce moment, même quand les participants sont déjà hors du mode public de comportement. En témoignent de nombreux épisodes anecdotiques où les personnes qui croient qu’elles ne sont plus dans la cadre se permettent des gestes ou des phrases acceptables dans la vie courante, mais comiques à l’écran. Cela aussi montre que la caméra ne détermine pas automatiquement le caractère de la situation, que ce sont les acteurs qui se saisissent des appuis extérieurs pour définir la situation de telle ou telle manière, et qui peuvent de ce fait se tromper. Goffman souligne que le passage entre la scène et la coulisse, dans les studios de médias, est très problématique et incertain, étant donné qu’il est réglé procéduralement et non pas spatialement (autrement dit, le même endroit peut à la fois être scène et coulisse selon la situation)²⁵⁴.

Compte tenu de ces observations, nous pouvons dire que la prise en compte du caractère public de la situation par les magnats lors des interviews ne s’effectue pas automatiquement et immédiatement. Nos observations nous amènent plutôt à considérer la publicité de la situation comme le résultat d’un processus interprétatif incessant, appuyé sur un réseau complexe d’appuis fournis par les humains et l’environnement matériel. En effet, comme le montre Lemieux, les choses « tendent [...] à jouer un rôle décisif, et encore assez sous-estimé en sciences sociales, dans le maintien de l’ordre et dans les chances de transformation sociale qui s’offrent aux individus »²⁵⁵. La publicité ne peut donc pas être comprise comme une caractéristique objective de la situation,

²⁵³ Glevarec, “Antenne et Hors-Antenne À France Culture. Introduction de L’auditeur et Formes D’engagement Dans la Parole.”

²⁵⁴ E. Goffman, *The presentation of self in everyday life*, Anchor Books., New York, 1959, p. 72-73.

²⁵⁵ C. Lemieux, *Mauvaise presse*, *op. cit.*, p. 247.

ni comme un facteur explicatif du comportement (on se rappelle de la formule employée par les journalistes : « il respecte le pacte puisque la situation est publique »). Elle ne se situe pas ailleurs que dans les actions des acteurs, qui prennent en compte différents appuis que fournit la situation (mais qui peuvent aussi échouer à prendre en compte certains appuis, comme on verra dans les sections suivantes). Autrement dit, on n'a pas d'autre moyen de juger de la publicité de la situation qu'en observant l'action située et appuyée sur l'entourage et en voyant dans quelle mesure celle-ci manifeste la publicité de la situation.

On a déjà mentionné plus haut que ces particularités du pacte, notamment le caractère situationnel de son observance et son lien étroit avec les situations publiques, dans le sens fort du terme, le distinguent de phénomènes décrits par les concepts de « code » et de « tabou », sur lesquels nous nous étions appuyés dans les chapitres précédents. Il nous faudrait ainsi, dans ce chapitre, trouver un autre concept qui décrive le phénomène de règles et qui permette de prendre en compte le lien étroit avec le phénomène de publicité. Ce n'est pas par hasard que dans cette section nous citons souvent Erving Goffman. Cet auteur a été l'un des premiers à porter une attention particulière aux contraintes pragmatiques qui pèsent sur les actions en public. Si on cherche un concept qui permette de parler de règles en mettant l'accent sur l'actualité de celles-ci en public, on peut emprunter à cet auteur le concept de « decorum », qui semble correspondre aux exigences que l'on a formulées. Goffman introduit ce concept de la manière suivante : « the other group of standards has to do with the way in which the performer comports himself while in visual or aural range of the audience but not necessarily engaged in talk with them. I shall use the term decorum to refer to this second group of standards, although some excuses and some qualifications will have to be added to justify the usage »²⁵⁶. L'avantage de ce concept tient à ce qu'il met l'accent sur l'observabilité ou l'audibilité directes de l'acteur agissant. Goffman précise :

It may be felt that the term decorum ought to cover only the moral standards and that another term should be used to cover the instrumental ones. When we examine the order that is maintained in a given region, however, we find that these two kinds of demands, moral and instrumental, seem to affect in much the same way the individual who must answer to them, and that both moral and instrumental grounds or rationalization are put forth as justifications for most standards that must be maintained. Providing the standard is maintained by sanctions and by a sanctioner of some kind, it will often be of small

²⁵⁶ E. Goffman, *The presentation of self in everyday life*, op. cit., p. 67.

moment to the performer whether the standard is justified chiefly on instrumental grounds or moral ones, and whether he is asked to incorporate the standard²⁵⁷.

Ce passage invite à adopter une compréhension plus large de la notion de « decorum », qui ne se réduise pas uniquement aux contraintes morales, mais qui puisse toucher n'importe quel domaine d'interdictions. Deux conditions doivent être satisfaites afin de pouvoir appliquer cette notion – l'interdiction doit comporter un risque de sanctions, et elle doit s'actualiser dans des situations publiques (Goffman donne pour exemples : la simulation de travail en cas d'arrivée du chef ; la production d'une impression d'oisiveté, pour la noblesse qui s'engage dans l'activité lucrative en privé, etc.). En même temps, ce concept permet de rendre compte de l'idée que la publicité ne doit pas être comprise comme une donnée de départ, mais comme le résultat du processus interprétatif manifesté dans l'action. En effet, le concept de « decorum » prend son sens dans un réseau conceptuel qui comprend des concepts comme celui de « performance » (activité disponible pour le regard de l'autre) et de « front area » (endroit dans lequel l'acteur devient disponible pour le regard de l'autre). Le problème de la bonne définition de la situation (distinguer les moments où l'on est en public de ceux où l'on est en privé) devient central pour Goffman. On a déjà mentionné ce que Goffman qualifié de « backstage difficulties », difficultés liées aux problèmes de définition de la publicité de la situation dans le studio de la chaîne de télévision²⁵⁸. On peut aussi évoquer la notion de « dramaturgical circumspection », qui lui sert pour traduire le caractère incertain et hypothétique de la définition d'une situation²⁵⁹, et l'importance de la prise en compte de l'environnement matériel²⁶⁰ pour bien remplir le rôle qui convient.

2. Trois sources d'incertitude

Si l'on dit maintenant que le respect du pacte ne se déclenche pas d'une manière automatique, mais qu'il est lié à un processus interprétatif incessant, appuyé sur un réseau complexe d'appuis

²⁵⁷ *Ibid.*

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 72-73.

²⁵⁹ Goffman parle, par exemple, de la « relaxation » qui présuppose de construire un modèle de la probabilité d'apparition inattendue du public : «circumspection on the part of performers will also be expressed in the way they handle relaxation of appearances. When a team is physically distant from its inspectorial audience and a surprise visit is unlikely, then great relaxation becomes feasible. Thus we read that small American Navy installations on Pacific islands during the last war could be run quite informally, whereas a readjustment in the direction of spit and polish was required when the outfit moved to places that members of the audience were more likely to frequent » *Ibid.*, p. 145.

²⁶⁰ «Thus the circumspect performer will adjust his presentation according to the character of the props and tasks out of which he must build his performance » *Ibid.*, p. 143.

fournis par l'environnement, il nous faut étudier plus attentivement l'attitude de l'acteur, par rapport au pacte, dans les cas où le caractère de la situation devient incertain pour l'invité, et dans ceux où la définition que l'acteur a de la situation se distingue de celle qu'ont les autres acteurs. Dans les trois sections suivantes nous allons aborder trois sources d'incertitude relativement à la mesure exacte dans laquelle le pacte doit être respecté.

2.1. Une première source d'incertitude : l'indisponibilité des appuis matériels

Pour commencer, nous allons aborder la question de désajustements liés à la disponibilité des appuis d'action matériels du caractère public de la situation. Nous avons dit que l'attitude d'autocontrôle, dépendante de la publicité de la situation, doit être étudiée en lien avec l'entourage interactionnel et matériel des acteurs. Mes entretiens avec les journalistes m'ont permis de comprendre que, même si ceux-ci ne formulent pas ces processus en termes sociologiques, ils sont généralement conscients du rôle de l'environnement matériel dans le bon déroulement de l'interview. En parlant avec l'intervieweuse principale de la chaîne Russie 24, Evelina Zakamskaya, j'ai appris qu'elle attachait une grande importance aux circonstances de la prise d'interview :

Journaliste : j'ai remarqué que, quand je me déplace chez un speaker pour une interview, par exemple à une réunion quelconque, pour attendre quand il va sortir en parlant avec quelqu'un... il n'est jamais prêt pour une interview. Pour eux, ça doit être un évènement. Ils doivent se préparer. Ils doivent se maîtriser, rassembler leurs idées et ne pas dire de bêtises. Cela ne concerne pas tous les speakers, bien évidemment, il y a ceux qui se sentent à l'aise et qui sont prêts à parler n'importe où et n'importe quand. Mais il y a aussi ceux qui ont beaucoup de mal à se maîtriser. Pour moi c'est très important. Ça m'intéresse pas de parler à quelqu'un qui est à moitié habillé... ou, peut-être, non, pas à moitié habillé, mais qui n'est pas en forme, voilà. Il est important pour moi qu'il se réalise en tant qu'invité, en tant que héros ! Et qu'il montre tout dont il est capable.

Chercheur : vous voulez dire qu'il doit effectivement entrer dans ce régime ? Qu'il ne peut pas juste dire quelque chose en passant ?

Journaliste : voilà ! il doit venir en voiture, il doit entrer dans le studio, il doit voir qu'il y a des sunlights, des caméras et plein d'autres choses autour de lui. C'est un stress pour lui !

[...] Il est intéressant d'observer comment ils maîtrisent ça. Puisque c'est complètement différent quand c'est moi qui viens chez eux à leur bureau !²⁶¹

La journaliste indique clairement que, selon elle, la performance du speaker dépend fortement des circonstances matérielles dans lesquelles a lieu l'interview. Les circonstances idéales pour l'interview sont le studio de la chaîne de télévision. L'interview a moins de chances de réussir quand elle a lieu dans le bureau de l'invité, lorsque le journaliste s'y rend avec son équipe de tournage. Finalement, la situation la moins habile pour l'interview, c'est l'interview à la volée. Ce qui change selon ces situations, c'est le degré de disposition de l'interviewé pour l'interview ou, pour le dire autrement, sa capacité à adopter la posture propre au discours dans une situation publique, à « se réaliser en tant qu'invité ». Les éléments présentés dans la section précédente nous permettent de comprendre pourquoi il en est ainsi. Ces trois situations diffèrent du point de vue de la densité des appuis qui invitent l'interviewé à rompre avec son activité précédente (ou future) et à se concentrer sur la situation d'interview, en réalisant pleinement le caractère public de la situation. De ce point de vue, en effet, le studio de la chaîne de télévision présente beaucoup plus d'appuis pour réaliser les contraintes de la publicité, qu'une caméra solitaire installée dans le couloir d'un ministère (le cas de l'interview à la volée). La journaliste en parle elle-même en disant qu'« il doit venir en voiture, entrer dans le studio, voir qu'il y a des sunlights, des caméras et plein d'autres choses autour de lui », en énumérant ainsi les différents appuis qui rappellent progressivement à l'interviewé le caractère public de la situation.

Jusqu'ici, en parlant des circonstances matérielles des désajustements comportementaux, nous n'avons pas parlé spécifiquement du pacte, même si les observations que nous avons présentées laissent comprendre que la logique de la prise en compte du pacte sera semblable – l'acteur aura d'autant plus de chances de ne pas manifester la conformité au pacte qu'il y aura moins d'appuis d'action signalant le caractère public de la situation qu'il pourrait prendre en compte. Il nous faut néanmoins tester cette hypothèse, en mobilisant maintenant les cas qui portent plus spécifiquement sur le pacte.

Lorsque l'on regarde les films « Kapital.ru » (chaîne publique NTV) qui mettent en scène différents magnats russes, on peut remarquer que les entrepreneurs sont rarement filmés à Moscou dans leurs bureaux. La géographie des films est large : Sibérie, Kaliningrad, mer Caspienne, Kouban, etc. Il y a, certes, comme me l'a expliqué l'auteur du projet, Alexei Pivovarov, une raison télévisuelle d'une telle diversité de localisations – pour le spectateur il est plus intéressant de regarder l'émission quand l'arrière-plan change constamment, que de voir pendant une heure

²⁶¹ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

l'entrepreneur parler dans son bureau. Mais il y a aussi une autre raison, liée à ce que dans différentes circonstances les interviewés se conduisent différemment par rapport au pacte, et peuvent d'un coup dire quelque chose de plus intéressant que ce qu'ils disent d'habitude devant la caméra.

Journaliste : une autre raison pour quitter Moscou si possible – c'est de pouvoir voyager ensemble et de parler de manière informelle lors de ces voyages – cela ouvre les gens et ils commencent à parler autrement. En Russie plus t'es loin de Moscou, c'est-à-dire du centre de pouvoir, plus ta langue est relâchée. Si l'on avait pu filmer à Nice, je pense qu'on aurait eu une autre interview (en riant). Mais même en Sibérie ils étaient très sincères. Oleg Deripaska, par exemple²⁶².

D'une part, les voyages communs rapprochent les individus : le journaliste peut ainsi obtenir plus d'information « off the record », nous en avons déjà parlé. Mais, d'autre part, le journaliste fait comprendre qu'en dehors de Moscou les acteurs avaient plus de chances de relâcher l'autocontrôle, même en se trouvant devant les caméras. Le journaliste parle ici, vraisemblablement, du fait que plus on s'éloigne de Moscou, moins pèse le risque de sanction, c'est pourquoi il mentionne Nice (en pays étranger) comme endroit le plus propice à des révélations (c.f. la suite de ce chapitre). Mais, d'un autre côté, s'éloigner de Moscou signifie aussi s'éloigner des appuis de publicité qui peuplent les locaux de tournage dans la capitale (qu'il s'agisse du studio de la chaîne de télévision ou du bureau de l'invité). Il n'est pas étonnant, ainsi, que dans les films de Pivovarov les héros manifestent moins d'auto-contrôle – ils étaient filmés dans des endroits liés à leur biographie et à leur vie privée (maison parentale, école, salle de sport, station balnéaire), qui donnent plus d'appuis pour des actions qui dérogent aux codes d'une intervention publique. Par exemple, à un moment donné du visionnage des extraits de ses émissions, Alexei Pivovarov m'a dit : « Voilà ! A Saint-Pétersbourg il a finalement commencé à s'ouvrir [*razgovoritsa*] ». Quand je lui ai demandé de préciser ce qu'il sous-entendait, le journaliste m'a expliqué : « Il a commencé à parler, cela veut dire qu'il a commencé à manifester des émotions au lieu de psalmodier à propos de sa responsabilité sociale et de sa coopération avec l'Etat. Il a commencé à parler sincèrement ». En effet, sur l'enregistrement, l'invité parlait avec indignation du fait que l'Etat et la société traitent les entrepreneurs comme des escrocs, et d'une manière injuste. Le journaliste m'a expliqué : « ce sujet est très important pour eux, je l'ai très bien compris. Ils réfléchissent constamment à la justesse de la situation dans laquelle ils se trouvent, qu'il estiment injuste envers eux, [...] et c'est

²⁶² Entretien avec le créateur de l'émission *Kapiral.ru* Alexei Pivovarov, le 23/03/2016

au nom de la justice que toutes les actions entreprises contre eux sont effectuées ». Si l'on admet que l'invité a, effectivement, légèrement enfreint le pacte dans cette situation, on peut dire que, de fait, les circonstances favorisaient beaucoup cet acte. Non seulement la scène a lieu en dehors de Moscou, comme le précise le journaliste, mais aussi elle a été filmée dans la rue, lorsque l'invité et le journaliste se promenaient tranquillement de nuit dans la ville (paysage qui se distingue nettement de l'ambiance pesante d'un studio télé).

Un autre exemple est tiré de l'entretien avec un journaliste de la chaîne étatique Russie 24. Mon interlocuteur a travaillé plusieurs années comme envoyé spécial à Davos, où il couvrait régulièrement les activités du Forum économique mondial, qui attire beaucoup de représentants de l'élite économique russe. En commentant une interview avec l'un d'eux, le journaliste m'a expliqué :

Dans cette conversation il est très facile de... comme dire... tout le monde est en cravate, on est en Suisse, vin chaud, bon vin, on parle de sujets abstraits... c'est toujours comme ça à Davos... Je veux dire que dans ces conditions il est très facile de s'écarter un peu de la réalité... Et ceux qui vont regarder ça en Russie, ils vont dire « c'est quoi ça ? ». [...] Tandis que moi je pense que dans toutes ces déclarations faites aux forums mondiaux, à Davos, à Londres, je veux dire les mêmes choses prononcées en Russie et en dehors de la Russie pour les gens de ce statut, peuvent avoir un sens différent. Surtout si elles sont prononcées à un moment inapproprié. Et il en a qui ont commis cette faute²⁶³.

Ce correspondant de Russie 24 fait comprendre qu'en donnant une interview à l'étranger, les speakers courent un risque de « s'écarter de la réalité », autrement dit, de ne pas bien saisir les appuis qui les rappellent à l'autocontrôle. Le journaliste nous énumère les appuis distracteurs qui empêchent l'interviewé de bien saisir toutes les contraintes de publicité : « vin chaud, bon vin, Suisse, les gens bien habillés ». Tels sont les appuis qui ne favorisent pas d'adoption d'une posture d'autocontrôle.

Tous ces cas nous conduisent à la même conclusion – le suivi du pacte n'est pas garanti dans la situation d'interview (a priori publique), et dépend fortement de la disponibilité d'appuis matériels de la publicité. Moins il y a de tels appuis, plus il y a de chances que l'acteur manifeste un écart par rapport à la perfection attendue dans une situation publique. Dans la section suivante, on étudiera une autre raison aux écarts de respect du pacte dans les interviews.

²⁶³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

2.2. Une deuxième source d'incertitude : l'exigence de garder la face

Même si les acteurs réalisent pleinement le caractère public de la situation, ils ne sont pas à l'abri d'écarts dans leur respect du pacte. Une autre source d'incertitude peut provenir de la contradiction de contraintes hétérogènes qui pèsent sur les actions des invités. Pour mieux comprendre de quoi il s'agit, nous allons d'abord présenter deux exemples qui manifestent ce phénomène (nous avons déjà maintes fois rencontré l'un d'eux sans y accorder une pleine attention). Commençons par un épisode survenu au cours de l'interview avec Vladimir Potanine, un des oligarques les plus célèbres des années 1990. L'interview a été produite à la chaîne Russie 24 en 2011. A un certain moment, l'intervieweuse pose la question suivante : « alors, le business dit : 'entendez-nous, on a besoin de conditions pour le développement'. A votre avis, le pouvoir entend-il le business ? Et comment ce dialogue doit-il se réaliser, par quels instruments et quels moyens ? ». L'interviewé passe à la réponse et on observe qu'elle est clairement confuse :

Interviewé : à mon avis [pause] eeeuh [pause] étant donné queeee [pause] euh la compétitivité [pause] disons [pause] dans l'arène politique russe [pause] mmm [il pousse un soupir prononcé] eeeuh [pause] en ce moment [pause] disons hmm n'est pas très développée pour le dire directement.

Intervieweuse : n'est pas actuelle ?

Intervieweur : bon euh je ne pense pas qu'elle ne soit pas actuelle, je veux dire qu'on n'a pas [pause] mmm euh [pause] disons [pause] d'une compétitivité euh réelle [pause] je dirais sportive dans le domaine politique et c'est pourquoi euh le pouvoir à mon avis ressent une certaine autosuffisance et manque de dialogue avec le business et avec la société²⁶⁴.

Ne peut-on pas dire que l'oligarque, dans ce passage, se permet une légère critique de l'état de choses actuel ? En effet, l'entrepreneur diagnostique un manque de compétitivité dans l'arène politique, et un manque de dialogue entre le pouvoir et le business. Ne s'agit-il pas ainsi d'une petite dérogation par rapport au pacte ? Mais si l'on admet que l'attitude de l'interviewé est critique par rapport à l'Etat, on peut remarquer néanmoins (en prenant en compte de nombreuses pauses et allongements de sons) que cette critique se présente comme contrôlée et prudente, et n'indique aucunement un renoncement absolu au respect du pacte. L'intervieweuse partage cette estimation :

²⁶⁴ Extrait de l'émission « Mnenie » du 20/10/2011 (chaîne Russie 24)

Chercheur : est-ce qu'il répond facilement à cette question ?

Journaliste : non, il a du mal à répondre.

Chercheur : pourquoi ?

Journaliste : vous savez, pour chacun de ces entrepreneurs il existe une règle, je pense, qui dit que 'je réponds maintenant d'une façon incorrecte, quelqu'un peut m'entendre ...'. C'est comme ça qu'ils pensent... Je pense qu'ils surévaluent un peu la force de leurs paroles. Ils pensent, 'je dis qqch, on m'entend, et je n'aurai plus la possibilité de résoudre mes problèmes, je perdrai cette possibilité de contact'²⁶⁵.

La journaliste confirme notre impression que ce que l'invité veut dire entre en conflit avec ce que prescrivent les règles (que la journaliste, d'ailleurs ne prend pas très au sérieux, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître leur actualité pour l'invité). Et même si l'invité respecte plus ou moins le pacte, ce respect ne se présente pas comme facile et allant de soi. Le trouble, qu'on identifie avec la journaliste aux allongements de sons, aux pauses et aux tics de langage, manifeste une tentative de minimiser la faute. On peut se poser une question : pourquoi le speaker choisit-il une ligne de conduite aussi risquée, qui demande un effort spécial, un contrôle minutieux de chaque mot prononcé ? Ne serait-il pas plus facile, du point de vue du pacte, de répondre tout de suite, directement : « oui, le pouvoir entend parfaitement le business ! Je n'ai aucun problème avec ça ! ». Cette réponse permettrait de manifester un respect parfait du pacte.

Passons maintenant à un autre type de situation, que l'on va étudier à travers l'analyse d'une scène qui a eu lieu lors de l'interview avec Vagit Alekperov, à la chaîne 1TV, dans l'émission Pozner. Voici la transcription du passage qui nous intéresse :

Intervieweur : alors, une autre question que je dois poser, elle est liée à Khodorkovsky. En 2005 le magazine « Vlast' [pouvoir] » a interrogé plusieurs personnes à propos de leur opinion sur le procès de Khodorkovsky. La question était : est-ce que vous êtes d'accord avec le verdict ? Voici la liste de personnes qui ont refusé à répondre, dans l'ordre alphabétique ... [il donne une liste de noms de magnats, qui comprend celui de l'invité] Aujourd'hui, si je vous pose cette question, vous refuserez toujours d'y répondre ?

Alekperov : non, je compatis avec Mikhail Khodorkovsky.

Intervieweur : c'est évident.

Alekperov : parce que, effectivement, sa peine est lourde...

²⁶⁵ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

Intervieweur : mais la question c'était : vous êtes d'accord avec le verdict ? Vous n'avez pas répondu. Maintenant vous ne répondez toujours pas ?

Alekperov : mais si, je répète, je compatis avec Mikhaïl Khodorkovsky, et je considère que la peine est lourde.

Intervieweur : mais est-elle juste ? C'est ça qui est important.

Alekperov : c'est compliqué... parce qu'on ne connaît pas les détails de l'affaire, il y avait beaucoup d'affirmations brutes, il n'y avait pas de document qu'on aurait pu lire. Il y avait des accusations de natures différentes, mais je répète encore une fois, je compatis avec Khodorkovsky et, bien sûr, je lui souhaite de voir la lumière le plus vite possible²⁶⁶.

Dans cette scène on voit l'intervieweur répéter plusieurs fois la même question, ce qui rend les réponses de l'invité descriptibles comme obstinément évasives²⁶⁷. Cette ligne de conduite, de prime abord, ne semble pas être vraiment rationnelle. En effet, non seulement l'invité se met dans une situation quelque peu gênante, mais dans ses actions aussi on peut déceler une certaine inadéquation par rapport au pacte – ne pas exprimer une position clairement définie à une question si épineuse pour le régime politique, et manifester une confusion en y répondant, n'est-ce pas en quelque sorte mettre en doute, sans le dire directement, la perfection indiscutable des actes de l'Etat par rapport à l'oligarque disgracié²⁶⁸ ? Quoi qu'il en soit, la question qui s'impose consiste à se demander s'il ne serait pas plus approprié, pour l'invité, de point de vue du bon respect de pacte, de déclarer tout simplement d'entrée de jeu : « oui, je supporte le verdict contre Khodorkovsky, je l'assume tout à fait ! Il l'a bien mérité ! ». En effet, cette réponse permettrait à la fois d'éviter cette série de questions gênantes et de manifester un respect parfait du pacte sans produire d'impression de tension.

Ces deux phénomènes, les réponses évasives et les réponses hésitantes, ne rentrent pas dans le schéma analytique que l'on a esquissé jusqu'à présent. En effet, si l'on considère que les acteurs

²⁶⁶ Extrait de l'émission « Pozner » du 16/04/2012 (chaîne 1TV)

²⁶⁷ Pour les analystes des interviews le fait que l'intervieweur relance la question manifeste le fait qu'il ne reconnaît pas la réponse comme adéquate, c.f. S.E. Clayman, « Answers and evasions », art cit., Martin Montgomery, « The Discourse of the Broadcast News Interview : A Typology », *Journalism Studies*, 2008, vol. 9, n° 2, p. 260-277. En regardant cet extrait avec moi, l'intervieweur s'est exclamé : « il ne veut pas [répondre] ! Il se sent mal à l'aise ! il ne veut pas ! ».

²⁶⁸ Comme le montrent Clayman et Clayman, la réponse évasive conduit l'auditoire à faire des inférences pour expliquer ce comportement : « When one catches a public figure in the act of sidestepping a question, it is only natural to try to account for the breach of conduct, resulting in inference that are apt to be unflattering or incriminating. Audience members may infer that the interviewee has some ulterior motive for avoiding the question, or that he or she has something to hide » Steven E. Clayman et John Heritage, *The News Interview: Journalists and Public Figures on the Air*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 240.

n'essayent, dans la situation publique de l'interview télévisée, que d'honorer le mieux possible les règles du pacte, ces deux phénomènes apparaissent nettement paradoxaux. Tout en ayant la possibilité de choisir sans danger une option évidente de réponse, les interviewés ne la choisissent pas, et lui préfèrent une variante apparemment plus risquée. Certes, dans ces situations, les acteurs manifestent en même temps un certain effort pour respecter le pacte (c'est pourquoi il ne s'agit aucunement, dans ces situations, de non-observance pure et simple du pacte). Mais le fait même qu'il s'agisse d'un effort et non d'une inclination immédiate et spontanée, laisse apparaître que dans ces situations l'acteur essaye de concilier le respect du pacte avec un autre horizon d'action.

2.2.1. La nécessité de garder la face

Pourtant, pour les journalistes, le fait que les entrepreneurs, dans différentes situations qui touchent au pacte, manifestent des imperfections et ne choisissent pas la réponse la plus satisfaisante du point de vue du pacte, n'est pas paradoxal. L'explication que donnent souvent les journalistes peut être formulée de la manière suivante : « c'est un vrai homme, enfin ! Il ne peut pas s'abaisser complètement ! »²⁶⁹. On peut dire ainsi que dans certaines situations à l'interview, à côté du pacte, se manifeste aussi une autre forme de contrainte qui rentre en quelque sorte en conflit avec le pacte. Dans le passage suivant, on peut trouver une formulation de cette contrainte, donnée par un journaliste :

Chercheur : regardez, vous vous rendez parfaitement compte que Goutseriev ne peut pas le dire. Vous savez qu'il est contraint, qu'il n'est pas libre dans ses expressions, qu'il ne dira pas tout.

Journaliste : bien sûr, on le sait. D'un autre côté, notre tâche journalistique c'est d'obtenir cette information. Ca ressemble à un affrontement en fait. Son objectif c'est de ne rien dire, notre objectif c'est qu'il dise tout. La question, c'est qui va gagner et garder la face. Garder la face, c'est-à-dire, pour nous, que nous allons montrer que nous n'avons pas peur de lui poser les questions délicates. Sa tâche à lui, c'est de montrer, en répondant à nos questions, qu'il est complètement ouvert, libre et prêt à dire tout ce qu'on veut, qu'il n'a aucun secret. Mais en réalité de cacher l'information la plus sensible pour nous et le public. Mais c'est

²⁶⁹ Par exemple, les entrepreneurs évitent de produire l'impression qu'ils ont peur de quelque chose. Parfois, lorsque les journalistes manifestent que l'invité ne répond pas à la question, l'invité peut même dire que ce n'est pas parce qu'il a peur, et donner une autre raison de l'impossibilité de répondre. Quand je demande mes interlocuteurs de m'expliquer cette phrase, ils peuvent dire, par exemple : « il se montre comme un mâle ! 'comment est-ce que je vais reconnaître que j'ai peur de quelque chose ? non ! c'est pas ça !' », ou « écoutez, c'est naturel pour un homme ! comment va-t-il reconnaître qu'il est lâche ? ».

tout à fait normal, ça existe dans n'importe quelle interview, cette sorte de conflit. L'objectif de l'intervieweur c'est de révéler le maximum d'information, tandis que l'objectif de l'interviewé c'est de se montrer le plus ouvert possible, mais sans dévoiler les informations les plus sensibles. C'est un truc classique ça !²⁷⁰

Ce passage est très important pour la compréhension de cette nouvelle contrainte qui pèse sur l'interviewé. Pour le journaliste elle est associée à ce qu'on appelle dans le langage courant, aussi bien aux Etats-Unis et en Europe qu'en Russie, la "face" (le mot russe est *litsa*). En reprenant cette notion courante pour en faire un concept sociologique, Erving Goffman définit la « face » comme : « the positive social value a person effectively claims for himself by the line others assume he has taken during a particular contact. Face is an image of self delineated in terms of approved social attributes - albeit an image that others may share, as when a person makes a good showing for his profession or religion by making a good showing for himself »²⁷¹. Si l'on veut utiliser cette notion pour parler de la contrainte que nous décrivons dans cette section, il nous faut essayer de comprendre quels sont ces « attributs sociaux » que les acteurs considèrent comme pertinents pour la face. Dans le passage cité, la « face », pour l'invité, concerne principalement sa manière de répondre aux questions. « Garder la face » présuppose de remplir un certain ensemble de conditions – se montrer ouvert au public, se montrer transparent, se montrer libre et indépendant, etc. En effet, le juge devant lequel le magnat manifeste ces qualités, ce sont les spectateurs de l'émission qui le regardent.

Dans un autre passage la compréhension de la « face » est liée plus explicitement à l'exposition au public. Précisons la scène avant de passer à sa discussion avec l'intervieweur. Les participants discutent l'efficacité des élections comme procédure démocratique. A un moment donné, un des journalistes demande ce que l'invité pense des élections présidentielles en Russie. Le speaker entame sa réponse : « les élections présidentielles en Russie c'est un peu différent... », et ajoute subitement une remarque manifestement hors-sujet : « si vous voulez entendre mon opinion, je pense que Vladimir Poutine aujourd'hui est le meilleur choix ». Lorsque je m'adresse à mon interlocuteur pour qu'il m'explique ce geste de l'invité, il me dit :

Journaliste : voilà, et ici il sacrifie en partie sa face. Il ne répond pas à la question et beaucoup de gens vont le reconnaître. L'auditoire de la chaîne [Dozhd] va le remarquer sans aucun doute.

²⁷⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/09/2015

²⁷¹ E. Goffman, *Interaction ritual: Essays on face-to-face behavior*, New York, Anchor Books, 1967, p. 5.

Chercheur : « il sacrifie en partie sa face », c'est intéressant ce que vous dites. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Journaliste : bah, une personne qui donne une interview veut se montrer cohérente, intelligente et indépendante. Si quelqu'un répond d'une manière non-cohérente, si c'est évident qu'il esquivé la réponse, alors il se montre dépendant, illogique et, disons, quelqu'un qui est « sous Poutine ». Vous voyez ? Genre, « j'enlève mon pantalon et je fais un salut militaire pour qu'on ne puisse pas me toucher ». Ça a sonné comme ça quoi. C'est sûr qu'aux yeux du public il a perdu énormément. Qu'est-ce que vous voulez, hein ? Mais pour lui c'est le sacrifice d'un pion pour sauver la dame. Pour lui ce choix est justifié²⁷².

La définition de la face qu'on trouve dans ce passage, très pertinente pour notre analyse, ressemble beaucoup à la version offerte par le cas précédent. Pour satisfaire à la contrainte de la face, que ce journaliste (tout comme son collègue plus haut) associe à l'œil inquisiteur du public, l'invité doit être « cohérent », « intelligent » et « indépendant ». Prenons la première caractéristique de cette liste : la cohérence. Ce que le journaliste impute à l'invité, dans la scène décrite, c'est le manque de cohérence. A la question sur ce qu'il pense de la légalité des élections présidentielles en Russie, l'invité, anticipant vraisemblablement qu'une suite de questions de ce genre peut le mettre dans une position problématique par rapport au pacte, déclare son admiration par le président Poutine. Le journaliste nous dit alors : « il ne répond pas à la question », en faisant comprendre que la réponse qu'a produite l'invité n'est pas cohérente, de point de vue de son contenu textuel, par rapport à la question. Cette description ressemble beaucoup à la manière de définir le phénomène de réponses évasives que proposent certains analystes des interviews, en déduisant le caractère évasif de la réponse de ses caractéristiques formelles²⁷³. Mais dans l'explication du journaliste on rencontre aussi un autre élément explicatif, qui résonne avec une autre notion de la liste des attributs de la face – l'indépendance²⁷⁴. Après avoir qualifié d'incohérente la réponse de l'invité,

²⁷² Entretien avec un journaliste de la revue *Kommersant-Dom* intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne *Dozhd*, le 10/10/2015

²⁷³ En effet, en dépit du fait que Clayman et Heritage disent que les chercheurs doivent prendre en compte la « participants' perspective » pour distinguer les réponses évasives des réponses correctes, ils reconnaissent que « this ideal can be difficult to achieve in practice », étant donné que « the participants' understandings are not always transparent ». Ils proposent ainsi un modèle formel du lien entre la question et la réponse. La question, selon ce modèle, impose le sujet à traiter et l'action à accomplir avec ce sujet (« topic agenda » et « action agenda »). La réponse est évasive lorsqu'elle échoue à manifester la prise en compte d'un de ces deux paramètres. L'approche qui objectivise le phénomène de la réponse évasive est aussi caractéristique pour les chercheurs qui viennent du domaine de la linguistique. Sandra Harris, par exemple, offre une liste de caractéristiques thématiques qui permettent, en comparant les questions et les réponses, d'établir dans quelle mesure la réponse est évasive. Harris, "Evasive Action". Voir aussi Blum-Kulka, "The Dynamics of Political Interview".

²⁷⁴ Précisons que les notions de « cohérence » et « d'indépendance », que le journaliste met dans son explication sur le même plan (tout comme son collègue plus haut avec les mots « ouvert » et « libre »), se rapportent à deux ordres de réalité différents. La notion de « cohérence » renvoie aux liens de la réponse avec la question. Tandis que la notion

le journaliste dit que l'interviewé se montre comme quelqu'un qui est « sous Poutine », autrement dit, qui est dépendant de Poutine. Les deux éléments vont ensemble dans l'explication et on comprend que la réponse paraît incohérente au journaliste dans la mesure où il réussit à trouver une raison de cette incohérence, autrement dit une contrainte qui empêche (prétendument) l'interviewé de répondre à la question directement. Dans ce cas concret, cette contrainte renvoie au pacte (« j'enlève mon pantalon et je fais un salut militaire pour qu'on ne me touche pas »). Nous comprenons maintenant en quoi peut consister plus précisément la contradiction entre les règles du pacte et les règles de la face. Respecter les règles de la face c'est manifester, par la cohérence de sa réponse, son indépendance. Pour le dire autrement, c'est manifester que la seule chose dont l'interviewé se préoccupe dans ce moment, c'est de répondre à la question, et qu'il n'y a pas d'autres contraintes qui pèsent sur lui que la contrainte interactionnelle de donner la réponse la plus complète et sincère possible (nous pouvons penser aux maximes de Grice, par exemple). Si, dans certaines situations, pour des raisons tenant au pacte, l'invité ne peut pas répondre à la question directement et qu'il manifeste, par sa réponse, une certaine forme d'incohérence, il ne lui sera pas possible, par ce geste, de manifester sa préoccupation pour la face. La conciliation de ces deux contraintes, dans cette situation, ne peut avoir lieu que dans une figure de compromis plus ou moins fragile, qui peut être démentie à tout moment – ce qui nous amène au cas suivant.

Nous passons à une scène qui a eu lieu lors de l'interview filmée en août 2011, lorsque Medvedev était encore président et que la question du futur président (pour le mandat 2012-2018) était encore ouverte. Les journalistes posent une question :

Journaliste : est-ce que pour vous il est important de savoir qui va être le prochain président ?

Mamout : non

Journaliste : mais pour beaucoup de gens c'est important

Mamout : pour moi non

Journaliste : vous voulez dire que vous êtes si indépendant que ça ? Que votre business est indépendant ?

Mamout : non, non, pas dans ce sens-là ! Non, mon business, c'est sûr qu'il est... nous tous, bien évidemment, nous dépendons d'une manière ou d'une autre de la

d'« indépendance » renvoie aux rapports politiques entre l'invité et certains autres acteurs dans le monde en dehors de la situation d'interview. « L'indépendance » est rendue manifeste par la « cohérence » de la réponse. On se rappelle de l'idée de Descombes, de deux étages de description (mince et dense) qui sont interdépendants. Dans notre cas, dire que les propriétés observables de l'action manifestent une incohérence n'est pas possible sans prise en compte des relations de pouvoir qui rendent cette cohérence explicable et vice-versa. La situation est analogue avec les notions d'« ouvert » et de « libre » citées par notre interlocuteur précédent.

direction [en bégayant]. Mais je veux dire... je vois que... il m'est indifférent puisque... écoutez, notre civilisation a 1000 ans²⁷⁵.

Au début de la séquence, le speaker, par ses réponses, se présente comme autonome et indépendant. En effet, telle est l'impression du journaliste qui introduit cette compréhension dans sa question suivante (« vous voulez dire que vous êtes si indépendant que ça ? Que votre business est indépendant ? »). En ce moment le comportement de l'invité change et il entreprend une tentative de redéfinir le sens de son énoncé précédent. Le journaliste lie cette action à une prise en compte accrue du pacte, qui s'est produite suite à la précision du journaliste : « il est devenu confus et il ne sait pas quoi dire ! Il comprend qu'il est dans une situation inconfortable. Qu'est-ce que cela veut dire 'je suis indépendant' ? Indépendant de qui ? De Poutine ? Il est dans une mauvaise situation [situation de con] là ». Avec le journaliste, je reprends la scène ; voici comment le journaliste commente la dernière action de l'invité :

Journaliste : voilà, il s'en est tiré finalement.. « cette civilisation a 1000 ans ». D'une manière un peu absurde d'ailleurs, genre, « sur l'échelle de l'Univers un dirigeant particulier ne change rien ». Ça fait pas beaucoup sens. Je pense qu'il n'a pas eu d'autre idée que celle-là pour se sauver.

Chercheur : regardez, il ne peut pas reconnaître l'indépendance, c'est clair, à cause du pacte. Mais ici on voit qu'il ne peut pas reconnaître la dépendance non plus

Journaliste : non, il ne peut pas

Chercheur : d'accord, mais pourquoi il ne peut pas reconnaître la dépendance ? Genre, « voilà, je suis soumis, on dépend du président à 100 % » ?

Journaliste : puisqu'il est branché, vous voyez ? Il a cette apparence, il est venu en jeans, un homme d'affaires avec un visage humain. Il perdra du respect. Non, mais... tout le monde va écrire le lendemain « on pensait que Mamout est cool, mais en fait il est comme les autres ». Il essaye de garder la face. Il aime ça, il aime la chaîne, il sent que l'auditoire de Dozhd c'est son auditoire. Il aime se faire des amis chez les jeunes, il aime tout ce qui est nouveau, « l'industrie créative ». Il y a deux semaines j'étais assis à deux places de lui à la première d'un film russe [le titre est inaudible sur l'enregistrement à cause du bruit survenu dans le café]. Il est public, tu viens à l'ouverture d'une boutique intéressante et tu l'y rencontres. Il ne peut donc pas soulever contre soi cet auditoire. Il se croit cool,

²⁷⁵ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 31/08/2011 (chaîne Dozhd)

magnifique. Il ne peut pas. Mais d'autre côté, il ne peut pas trahir la tour du Kremlin. Il suscite de la pitié²⁷⁶.

A la différence du cas précédent dans lequel l'invité avait tout de suite sacrifié sa face en faveur du pacte, dans la présente situation l'interviewé essaye, au début, comme on dit, de garder un pied dans chaque camp. Lorsque le journaliste lui indique que sa réponse précédente, en manifestant sa préoccupation pour la face, a produit en même temps un écart par rapport au pacte, l'invité entreprend une tentative de corriger la faute. Il accentue son respect du pacte (« non, non, pas dans ce sens-là ! Non, mon business, c'est sûr qu'il est... nous tous, bien évidemment, nous dépendons d'une manière ou d'une autre de la direction »). En même temps, on voit bien que, tout en disant cela, il ne veut pas révoquer complètement son énoncé précédent. Le faire (se montrer instable) serait trahir la face, alors que, comme le montre mon interlocuteur dans la suite du passage avec lui, la garder se présente pour ce magnat branché comme un objectif important dans cette interview. Il se trouve ainsi dans une situation de *double bind*, tiraillé entre les tours du Kremlin et les exigences de sa face. En effet, l'invité ne manifestant pas ici qu'il prend en compte le pacte au détriment du respect des règles de la face (comme c'était le cas avec l'invité précédent), il essaye de se frayer une voie de compromis qui, tout compte fait, ne se tient qu'avec peine, comme le laisse comprendre mon interlocuteur-journaliste (« il s'en est tiré [...] d'une manière un peu absurde [...] ça fait pas beaucoup sens [...] je pense qu'il n'a pas eu d'autre idée que celle-là pour se sauver »). Nous pouvons dire ainsi qu'à cause de cette tentative de compromis, la réponse de l'invité manifeste une certaine incohérence (une absurdité). Mais, comparée au cas précédent, cette incohérence a une autre nature : elle n'est pas d'ordre du lien avec la question, mais de l'ordre du sens.

En même temps, ce dernier cas nous révèle une autre dimension de la contradiction entre les contraintes du pacte et les contraintes de la face – son caractère processuel et temporel²⁷⁷. En effet, cet exemple montre comment l'équilibre des contraintes peut se déplacer progressivement pour l'invité, à mesure du développement de l'interaction. Nous en parlerons dans la section suivante.

²⁷⁶ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

²⁷⁷ Une des objections que Heritage, en suivant Garfinkel, adresse au paradigme normatif consiste à dire que ce dernier conçoit la situation comme figé dans le temps. «Moreover the theory, we can now notice, treats the actors' circumstances as essentially unchanged by their courses of action. Hence the role of time as an essential component in the unfolding succession of 'here-and-now' reconstitutions of the actors' circumstances is ignored. Instead time is treated within the theory as, to use Garfinkel's expression, a 'fat moment' » J. Heritage, *Garfinkel and Ethnomethodology, op. cit.*, p. 108-109. Prendre en compte la dynamique de l'ajustement à la situation devient ainsi un des moyens de complexifier le schéma normatif.

2.2.2. Une contrainte plus ou moins actualisée durant le cours d'action

Avant de passer à l'étude du caractère processuel d'actualisation de contraintes il faut remarquer que l'utilisation du concept de « face » pour parler des contraintes qui pèsent sur les invités des interviews télévisuelles n'est pas une nouveauté. Déjà en 1986 le linguiste néerlandais Andreas H. Jucker reprenait le concept goffmanien de « face » pour rendre raison du phénomène de réponse évasive (vagueness), qui renvoie à ce que nous appelons ici « réponse incohérente ». « The notion of 'positive face' in particular is vitally important for news interviews. For many interviewees it can be a matter of political or financial survival that their positive face is sustained or enhanced throughout the interview »²⁷⁸. Selon Jucker, lorsque la question invite l'invité à produire ce que Brown et Levinson appellent « face threatening act », l'interviewé peut avoir tendance à ne pas respecter le principe de coopération dans le sens de Grice, autrement dit, à ne pas répondre directement. Quelques années plus tard, une équipe de psychologues dirigée par Janet Beavin Bavelas a proposé d'appliquer ce qu'ils nomment une « approche situationnelle » au phénomène de réponses évasives. L'idée principale de cette approche consiste en ce que l'interviewé a tendance à utiliser les réponses évasives dans les situations où toutes les alternatives de réponse directe sont désavantageuses pour le locuteur. Comme l'expliquent les chercheurs : « equivocal speech occurs when a speaker has a choice between two unattractive (negative) communicative alternatives, but must still say something. These communicative avoidance-avoidance conflicts exist when all possible direct messages in the situation lead to bad consequences »²⁷⁹. Bull et al. élargissent ce modèle en y intégrant l'idée d'obligation de défense de la « face » de soi et des autres. « Not only do people defend their own face in social interaction, Goffman points out that there is also an obligation to defend the face of others. In the context of a political interview, politicians might seek to support the face of political colleagues and allies; at the same time, they would not wish to support the face of negatively valued others, such as their political opponents »²⁸⁰. En définissant la réponse «no necessary threat» comme celle qui comporte le moins de risque pour l'ensemble de faces qu'incarne l'invité, ils affirment que « the results of our analysis clearly showed that where a 'no necessary threat' response is possible, this is the option that politicians will choose, regardless of whether that response is a reply or a non-reply »²⁸¹. La

²⁷⁸ Andreas H. Jucker, *News Interviews. A Pragmalinguistic Analysis*, Amsterdam, Benjamins, 1986, p. 71.

²⁷⁹ Janet Beavin Bavelas et al., « Political equivocation: a situational explanation », *Journal of Language and Social Psychology*, 1988, vol. 7, n° 2, p. 138.

²⁸⁰ P. Bull et al., « Why politicians are three-faced », art cit, p. 271.

²⁸¹ Bull et al., 282.

réponse évasive se présente donc comme une tentative de défendre différentes faces de soi et des alters pertinents.

En raison de ce que ces approches étudient les actions des invités aux interviews et qu'elles mobilisent la notion de face, elles sont particulièrement intéressantes pour notre propos. En effet, elles comportent une tentative de rendre compte de la pluralité de contraintes que l'interviewé doit gérer dans l'interview. Néanmoins, ces approches contiennent un problème, lié à ce qu'elles présupposent toutes que les questions des intervieweurs peuvent contenir en soi quelque chose comme une valeur de dommage intrinsèque, qui menace objectivement les invités et que les invités peuvent mesurer et prendre en compte dans l'action. En cela, ces théories nous rappellent certaines idées de l'approche normative dont on a parlé plus haut. En effet, les questions se présentent comme des éléments objectifs de la situation d'interview, dont l'invité peut saisir la valeur immédiatement et objectivement. Pour reprendre le terme que nous avons déjà cité dans notre présentation de l'approche normative, les questions de journalistes figurent ici comme des « exigences situationnelles ». Mais si nous considérons le rapport au monde des acteurs comme le résultat d'un processus interprétatif dynamique qui se manifeste dans l'action (selon l'idée proposée plus haut), alors, il nous faut suspendre l'idée de valeur de dommage intrinsèque des questions et étudier comment cette valeur émerge et évolue au cours du processus interactionnel.

Etudions, pour commencer, un exemple. Il s'agit d'une longue séquence de questions et réponses dans laquelle les journalistes demandent au magnat Alexander Mamout d'exprimer son opinion par rapport à l'efficacité de Poutine pour l'économie du pays. Nous allons étudier cet extrait de point de vue de l'évolution du comportement de l'invité :

Intervieweur : il y a 12 ans, on vous a demandé qui serait le président du pays. Vous avez dit que vous ne saviez pas mais que vous vouliez que ça soit Poutine, que ça serait bénéfique pour l'économie du pays.

Mamout : oui, j'ai dit ça

[...]

Intervieweur : aujourd'hui vous confirmeriez cette opinion ? Vous considérez que Poutine a été finalement un bon choix ?

Mamout : en 1999 ? Indiscutablement

Intervieweur : et tout ce qui s'est passé après, c'était bien ?

Mamout : si je regardais à partir de 1999 ?

Intervieweur : non, maintenant

Intervieweur : est-ce que selon vous vos propos se sont validés ? Est-ce que Poutine a été effectivement bon pour l'économie ?

Mamout : bien sûr !

Intervieweur : il l'était ?

Mamout : incontestablement, incontestablement²⁸².

Dans cet extrait, après une série de précisions, l'invité reconnaît finalement que Poutine a été efficace pour l'économie du pays. Selon mon interlocuteur et un des intervieweurs de cette émission, il s'agit d'une reconnaissance forcée et contrainte :

Voilà, on l'a pressé finalement ! La question ciblait ça dès le début ! Et il n'a pas pu dire autrement ! Il n'a pas pu dire que Poutine s'est montré mauvais pour le développement économique ! Mais il ne voulait pas prononcer cette phrase, il ne voulait pas le faire, vous voyez ou pas ?! Mais il a compris qu'on ne lâcherait pas avant qu'il ne réponde. [...] Puisque nous, on comprend bien que Mamout ne considère pas que Poutine a été bon pour l'économie ! Il ne le considère pas ! Mais il ne veut pas mentir, et les gens qui regardent l'interview vont comprendre qu'il est con. Tikhon [le modérateur de l'émission] a raison de clore l'émission sur ce moment. Rien de plus ! Toute autre question va distraire de ce qui est le plus important. C'est un bon accent final ! Qu'Alexander Mamout soit con et qu'il ait peur de pouvoir, et que toutes ces bêtises autour de lui, genre, « regardez-moi, je suis cool », que ce ne soit rien, juste une tentative de s'enfuir, tandis qu'en réalité... c'est l'horreur quoi²⁸³.

Le journaliste fait comprendre qu'au début de la séquence, l'invité ne voulait pas reconnaître publiquement qu'il trouvait la présidence de Poutine bénéfique pour l'économie du pays (« il ne voulait pas prononcer cette phrase »). Le journaliste explique cette absence de volonté par la préoccupation envers sa face que manifeste l'invité (« il ne veut pas mentir, et les gens qui regardent l'interview vont comprendre qu'il est con »). Néanmoins, finalement, l'invité a quand même reconnu que Poutine a été efficace pour le développement économique. Comment cela a-t-il pu se passer ? Comme nous explique le journaliste, même si l'invité ne veut pas dire que Poutine a été bon, en même temps il ne peut pas, à cause du pacte, dire que Poutine a été mauvais. La réponse que l'invité a produite au début faisait ainsi penser à une tentative de concilier ces deux contraintes contradictoires en frayant un compromis. En effet, le journaliste traite les réponses de l'invité comme une tentative de faire semblant qu'il ne comprend pas bien la question (comme si

²⁸² Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 31/08/2011 (chaîne Dozhd)

²⁸³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

la question concernait son opinion depuis 1999). Par leurs précisions, les journalistes ferment la possibilité qu'a l'invité de jouer sur l'indétermination de la question. Cela, de toute évidence, est devenu pour l'acteur une raison de manifester du respect pour le pacte au détriment de respect des règles de la face. Notons qu'une quelconque idée de valeur de dommage intrinsèque à la question ne permet pas d'expliquer cette dynamique de réponse. Le sens de la question change à mesure que sa dynamique accentue ou atténue la prise en compte des contraintes.

Un cas inverse a eu lieu dans l'interview de Sobtchak avec Fridman, lorsque l'intervieweuse a posé la question sur l'attitude du magnat face au verdict de Khodorkovskiy. C'est la suite de cet échange, qu'on a déjà pu aborder plus haut, qui va nous intéresser à présent :

Intervieweuse : alors, sur Khodorkovsky, d'après ce que je sais, en 2005 on vous a appelé de la part d'un grand magazine russe et on vous a demandé si vous aviez été d'accord avec le verdict. Vous avez été un de ceux qui ont refusé de répondre. Pourquoi avez-vous refusé ? Et je vous pose cette question encore une fois avec notre téléspectateur.

Fridman: euh, en répondant à la question de notre téléspectateur sur mon opinion concernant le destin de Khodorkovsky, il faut dire que c'est une grande tragédie personnelle [...]

Intervieweuse : Mais vous êtes d'accord avec le verdict ?

Fridman : Comme la dernière fois, j'ai dit queeee jeee je, si vous comprenez je ne peux pas pour le dire ainsi euh sans être juriste... euuuuh pour le dire ainsi

Intervieweuse : oui, mais humainement parlant, vous avez travaillé ensemble [avec Khodorkovsky], divisiez des entreprises [lors de la privatisation], vous connaissez l'envers mieux que les autres... [...]

Fridman : [...] je dirais que mon attitude par rapport à Khodorkovsky se distingue de l'attitude de la plupart de gens...

Intervieweuse : mais vous êtes d'accord avec le verdict ?

Fridman : je ne peux ni être d'accord, ni être en désaccord avec le verdict, je ne connais pas les circonstances. Mais incontestablement, la base de preuves qui existe autour de ce verdict, d'après ce qu'on peut apprendre à partir des médias, elle n'est pas indiscutable. Mais d'après ce que je sais il y a différents points de vue, y compris du conseil présidentiel, sur ces questions²⁸⁴.

²⁸⁴ Extrait de l'émission « Sobtchak » du 12/04/2012 (chaîne Dozhd)

Ce cas nous rappelle la scène précédente : l'invité produit d'abord une réponse évasive (« je ne peux pas pour le dire ainsi euh sans être juriste ») en rendant descriptible son action comme une tentative de réconcilier le respect des règles du pacte avec le respect de la face²⁸⁵. Il s'agit, autrement dit, d'une tentative de frayer un compromis entre ces deux ensembles de contraintes. Néanmoins, comme on l'a dit plus haut, le compromis ne peut être trouvé qu'au prix d'une certaine incohérence par rapport à deux ensembles de règles. Le journaliste, comme partenaire interactionnel de l'invité, peut ainsi démentir ce compromis²⁸⁶ en accentuant l'incohérence. Le cas étudié nous donne un exemple de cette démarche – la journaliste réintroduit la question trois fois de suite. Notons qu'encore une fois, de point de vue formel, la question ne change pas au cours de cette séquence. Néanmoins, on observe ici une modification du comportement de l'interviewé, qui, dans son énoncé final, reconnaît que « la base de preuves n'est pas indiscutable ». Ce changement de comportement (qui passe d'un refus de répondre à la question à une prise de position légèrement critique par rapport à la version de l'Etat) manifeste le changement de sens de la question pour l'invité et la prise en compte plus accentuée de la contrainte de la face.

Ces observations nous conduisent à rejeter l'idée selon laquelle les questions de journalistes aux interviews peuvent être vues comme des « exigences de situations » qui, en soi, par leur valeur intrinsèque, objectivement, peuvent avoir un impact sur les actions des invités. Ou plutôt, les questions, comme les autres appuis qui entourent les acteurs, prennent leur sens au cours des processus interprétatifs dynamiques qui se manifestent dans l'action.

2.2.3. Les écarts tolérables et les différences de style

Le modèle de rapports entre situation et respect du pacte que nous présentons ici peut être davantage complexifié si l'on prend en compte le fait que différents entrepreneurs auront tendance à pondérer différemment l'importance de différents ensembles de règles. Revenons, par exemple, au cas que nous venons d'évoquer, dans lequel il était question du « sacrifice de la face » accompli par l'un des interviewés. A propos de l'entrepreneur qui a exprimé son soutien au président à un

²⁸⁵ Ajoutons que pour les journalistes la question sur Khodorkoskiy peut être considérée comme une question prototypique de test sur le respect des règles de la face. En effet, nous n'avons pas pu rencontrer un seul cas dans lequel un homme d'affaires important ait adhéré à l'emprisonnement de l'oligarque disgracié. Au lieu de cela ils ont tendance à produire des réponses évasives. Comme m'explique le journaliste célèbre Vladimir Pozner : « ils ne répondent pas. Mais personne parmi eux n'a dit, 'oui, le verdict est juste, il l'a bien mérité'. Parce qu'ils ne peuvent pas se mettre en position de personnes méprisables. Dans leur communauté. Ils connaissaient tous Khodorkoskiy. Et personne ne l'aimait. Personne. Mais néanmoins... battre quelqu'un à terre... Non. C'est pourquoi ils préfèrent de dire 'je ne réponds pas' ».

²⁸⁶ Mais il peut aussi le tolérer. Nous mentionnerons différentes attitudes de journalistes par rapport aux compromis des invités dans la partie suivante.

moment peu approprié, le journaliste a dit que l'entrepreneur s'est montré comme vivant « sous Poutine » et qu'il avait ainsi « perdu beaucoup aux yeux du public ». Plus loin il ajoutait : « il sacrifie en partie sa face, [...] pour lui c'est un sacrifice d'un pion pour sauver la dame, pour lui ce choix est justifié ». Il est temps maintenant de prendre pleine mesure de ce qui signifie cette deuxième partie du commentaire. Le journaliste fait comprendre que cette inclination librement consentie vers le respect du pacte, au détriment de la face, n'est pas une tendance commune propre à l'ensemble d'entrepreneurs, mais plutôt un choix personnel propre à l'invité en question (« pour lui ce choix est justifié »). Cela nous conduit à supposer que différents acteurs peuvent avoir tendance à gérer différemment la contradiction entre différents ensembles de règles. Pour reprendre la notion de Cyril Lemieux, il sera ainsi approprié de parler de différents « styles » de respect du pacte que manifestent différents entrepreneurs. Pour Lemieux les différences de style sont les « écarts que chaque individu produit lorsqu'il respecte des règles partagées au sein de sa communauté »²⁸⁷. Le concept de style permet de rendre raison de la nécessité de gérer des ensembles contradictoires d'orientation des actions. Comme le précise Eric Lagneau, se distinguer par le style signifie manifester différentes manières « de chercher à tenir ensemble les différents ensembles de règles qu'ils ont à utiliser, mais aussi, parfois, de transgresser certaines de ces règles, du seul fait bien souvent que privilégier le respect dû à certaines se fait au détriment du respect dû aux autres »²⁸⁸. Le concept de style nous permettra de rendre compte des variations comportementales personnalisées que manifestent différents acteurs.

Si Aras Agalarov possède plutôt un style « sous Poutine », dans le sens où il peut avoir tendance à privilégier le respect du pacte au détriment de la face, Oleg Deripaska, le magnat d'aluminium, représente, selon les journalistes, un style inverse. Ainsi, en discutant son expression quelque peu agressive par rapport au chef de la banque centrale, mon interlocuteur-journaliste m'a expliqué :

Effectivement, Deripaska critique souvent la banque centrale. Le Kremlin et le gouvernement sont au courant bien évidemment de cette position. Je ne pense pas que ce soit vraiment accordé explicitement ... mais c'est cette espèce de critique sans danger que lui, en tant que personne habituée au « mot piquant », peut se permettre. En ce sens, les hommes d'affaires ne sont pas autant apeurés au point de ne pouvoir attaquer personne. Ils

²⁸⁷ Cyril Lemieux, *La subjectivité journalistique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 163.

²⁸⁸ Éric Lagneau, « Le style agencier et ses déclinaisons thématiques : L'exemple des journalistes de l'agence France presse », *Réseaux*, 2002, vol. 1, n° 111, p. 63.

peuvent. Même ceux qui sont très proches du Kremlin. Mais ils ne peuvent en aucun cas attaquer le président²⁸⁹.

Cette explication laisse apparaître deux éléments importants. Premièrement, on apprend qu'il y a une fraction de gens parmi les magnats qui sont « habitués au 'mot piquant' », autrement dit, qui ont tendance à aller plus loin que les autres dans la critique. Deuxièmement, on découvre en même temps que cette critique, qui se présente formellement comme un manque de respect du pacte, peut néanmoins, dans certains cas, être tolérée et n'induire pas directement la mise en œuvre de sanctions. Le journaliste ressent sans doute lui-même d'une certaine manière l'incohérence de cette situation, lorsqu'il pense tout haut : « je ne pense pas que c'est vraiment accordé explicitement ... ». Néanmoins, on peut constater que parmi ceux qui manifestent un certain écart par rapport au pacte il y a ceux qui le font, en quelque sorte, légitimement, en jouissant de privilège de pouvoir formuler une « critique sans danger ». Cette observation nous invite à nuancer notre compréhension du respect du pacte. Dans cette section on essaiera de clarifier les modalités de cette critique légitime. Commençons par dire que le privilège de critique sans danger est assez rare. Comme m'a dit un journaliste « je peux vous dire clairement qu'il y a très peu d'oligarques qui peuvent se permettre de critiquer quelqu'un en mentionnant les noms, les postes. Il y en a très peu ».

Qu'est-ce qui fait qu'une personne aura tendance à aller plus loin dans la critique, et comment se fait-il que parfois cette démarche soit tolérée ? Il est plus facile de répondre à la première question, les journalistes expliquent facilement ce phénomène-là. Ils font un lien entre la perfection du respect du pacte et l'ancienneté de magnat. Ainsi, s'il est commun de diviser les représentants de l'élite économique russe entre ceux des années 1990 et ceux des années 2000, selon les journalistes les oligarques des années 1990 ont plus de tendance à manifester des écarts (même minimes) dans le respect du pacte. On se rappelle, par exemple, de la manière dont la journaliste de la chaîne Russie 24 avait dit, à propos de Vladimir Potanin, un des oligarques les plus influents des années 1990, en commentant une de ses réponses critiques : « il vient des années 1990, quand même... disons, il est habitué à un format de relations légèrement différent, hein ? Et il accepte [le nouveau format] difficilement ». La discussion sur Deripaska, qui a bâti le gros de son empire d'aluminium aux années 1990, nous donne un autre exemple. J'ai demandé à mon interlocuteur de m'expliquer pourquoi Deripaska allait plus loin dans la critique. Le journaliste a dit :

²⁸⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 07/10/2015

Journaliste : je vous dis, il est un héros des années 1990, à la différence des hommes d'affaires d'aujourd'hui, qui se sont soudés avec le fonctionnariat ... Kostine, par exemple, avec lequel tu ne distingues plus où est le businessman et où est le fonctionnaire... Voilà. Deripaska vient des années 1990, il est eltsinien. Comme Dyatchenko [la fille d'Eltsine], comme Ioumatchev [l'époux de la fille d'Eltsine Tatiana Dyatchanko, ex-chef de l'administration présidentielle d'Eltsine], il est forgé dans une culture différente.

Chercheur : et ça lui donne plus de droits ?

Journaliste : je ne pense pas, mais je pense aux garanties que Poutine a données à la Famille, il y avait un décret spécial, qui a accordé à la Famille une immunité.

Chercheur : vous voulez dire qu'il est plus sécurisé que Evtouchenkov ?

Journaliste : bah oui, sans aucun doute, puisque Deripaska est proche de la Famille. La Famille a ses parts dans le RUSAL [la compagnie de Deripaska]. Ils ne peuvent pas attaquer Deripaska puisque dans ce cas c'est une attaque contre les Ioumatchev, contre Tatiana Borisovna, c'est pas possible²⁹⁰.

L'explication de ce journaliste de la chaîne Dozhd coïncide à peu près avec celle donnée par l'intervieweuse de Russie 24. L'intervieweur de la chaîne Dozhd met l'accent sur le fait que Deripaska « vienne des années 1990 », autrement dit, qu'il se soit formé comme magnat à l'époque d'avant Poutine, à cette époque qui se caractérise par des rapports plus symétriques entre le pouvoir et le monde des affaires. Deripaska représente un cas exemplaire des entrepreneurs de cette époque. Certes, il n'était pas membre de la *semibankirchina*²⁹¹, son ascension tombe sur la fin des années 1990. Mais il a marié Polina Ioumatcheva, la fille de Tatiana Dyatchenko (fille du président Eltsine), devenant ainsi littéralement membre de la famille de l'ancien président Eltsine. En général on peut dire que les journalistes ont tendance à attribuer aux magnats connus depuis les années 1990 plus de préoccupation pour leur face et plus de goût pour l'esprit critique, par rapport aux entrepreneurs des années 2000 (qu'on appelle « magnats poutiniens » par contraste aux « magnats eltsiniens »)²⁹². Le magnat Alexander Mamout, dont on a déjà abordé plusieurs fois l'interview dans cette section parce qu'elle fournit un exemple éclairant des difficultés qu'il y a à concilier le bon respect du pacte avec le bon respect des règles de la face, appartient lui aussi à la cohorte des oligarques des années 1990. Comme l'a expliqué mon interlocuteur : « on sait qu'il

²⁹⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 25/09/2015

²⁹¹ Groupe d'une dizaine de banquiers (*semibankirchina* est un mot composé de *sem'* – sept et *bankir* – banquier) réuni en 1996 pour faire réélire Boris Eltsine.

²⁹² Parmi les exceptions (oligarques anciens mais timides), nous pouvons citer, par exemple, le magnat pétrolier Vagit Alekperov, à propos de qui un des journalistes a dit qu'il parlait comme un ministre. Nous pouvons mentionner aussi Mikhail Fridman, qui n'apparaît que très rarement en public.

était proche de Berezovsky [un des oligarques les plus puissants dans les années 1990]. Ils travaillaient ensemble dans la même équipe et ils ont dirigé ensemble ce pays pendant quelques années. On sait qu'ils sont proches d'Eltsine et de sa famille »²⁹³. D'un côté, en expliquant dans quelle mesure les règles de la face sont importantes pour ce magnat, le journaliste se réfère au mode de vie branché que manifeste actuellement le magnat. On a vu déjà plus haut la description de ses attitudes actuelles qui le rendent, selon le journaliste, incompatible avec le statut de « sous Poutine » : « il est branché ... il est venu en jeans... un homme d'affaires avec un visage humain ... il aime la chaîne ... il aime se faire des amis chez les jeunes ... il aime tout ce qu'est nouveau, l'industrie créative ... il y a deux semaine j'étais assis à deux places de lui à la première d'un film russe il est public, tu viens à l'ouverture d'un boutique intéressante et tu l'y rencontres ... il se croit cool, magnifique ... ». Mais, de l'autre côté, dans un autre passage, le journaliste fait comprendre qu'il tient compte aussi de l'ancienneté de son appartenance au groupe d'oligarques, qui se manifeste par certaines attitudes compatibles avec sa préoccupation pour la face. A un moment donné du visionnage de l'interview le journaliste commente l'apparence de l'invité :

Il est fatigué, il est tard, il veut déjà boire un verre, aller dans un bar. Il reste trois minutes. Il boit de la vodka, il boit pas du vin. Il est old school. C'est aussi un indicateur – les gens des années 1990 ne boivent pas tout ça, tous ces Pinot Noir ! Que du 40 degrés ! Puisque c'est aussi viril !²⁹⁴

On retrouve dans ce passage le terme « viril », qui renvoie à la face dans les passages cités précédemment. Il devient donc le terme caractéristique des magnats issus des années 1990, par différence avec les entrepreneurs d'aujourd'hui. La vodka devient pour le journaliste un autre attribut caractéristique de cette époque sévère, mais franche. Le fait que Mamout garde ses habitudes gastronomiques des années 1990 en ne cédant pas aux tendances modernes (Pinot Noir) est une autre preuve de son éthos de l'oligarque eltsinien, dont la préoccupation pour la face constitue une des traits caractéristiques.

En ce qui concerne la deuxième question – pourquoi certains écarts effectués par certains entrepreneurs sont tolérés –, il est bien plus difficile d'y répondre. Comme le fait comprendre le journaliste dans le passage que nous avons vu plus haut, la seule appartenance aux « anciens » n'immunise pas la personne aux sanctions négatives consécutives au non-respect du pacte (« je ne pense pas [que l'ancienneté lui donne plus de droits en matière de critique] »). D'autres facteurs

²⁹³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

²⁹⁴ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

doivent aussi être pris en compte, comme, par exemple, dans le cas de Deripaska, ses liens proches avec la famille de l'ancien président, et le fait que les membres de cette famille possèdent des actions de compagnies du magnat. Plus haut nous avons vu qu'à propos de Deripaska on disait, par exemple, qu'il est « très proche du Kremlin ». Alexander Mamout, lui aussi, a prétendument, des liens proches avec la famille de l'ex-président russe²⁹⁵. D'où la question des journalistes : « est-ce que vous continuez à communiquer avec Valentin Ioumatchev », à laquelle il a répondu d'une manière réservée : « on se voit de temps en temps ». Selon les journalistes, les privilèges accordés à certains entrepreneurs (parmi les anciens) en matière de critique peuvent être liés aux liens particulièrement proches avec certains fonctionnaires importants (anciens ou nouveaux). Vladimir Evtouchenkov, par exemple, en dépit du fait qu'il soit au sommet depuis les années 1990, ne fait pas partie des privilégiés qui peuvent critiquer sans danger.

Chercheur : est-ce que Evtouchenkov pouvait critiquer quelqu'un avant les problèmes avec sa compagnie ?

Journaliste : à mon avis non, je ne me rappelle pas qu'il ait critiqué quelqu'un²⁹⁶

N'est-ce pas parce qu'Evtouchenkov était plus proche du maire de Moscou Youri Louzhkov (destitué en 2010) que du Kremlin ? D'un autre côté, ceux qui sont tombés en disgrâce (c.f. la section suivante) mais ont su rétablir leur position n'ont pas non plus le droit de critiquer sans danger. On le comprend par la réaction émotionnelle du journaliste à ma question sur Goutseriev, un homme d'affaires qui a dû quitter le pays après un conflit avec un des fonctionnaires importants, mais qui a su quelques années plus tard revenir en Russie et regagner le contrôle de ses entreprises :

Chercheur : est-ce que Goutseriev pourrait critiquer quelqu'un de l'Etat ?

Journaliste : bien sûr que non ! Comment peut-il critiquer quelqu'un si Gref et Koudrine l'ont aidé à revenir [en demandant personnellement au président] ? Il lui a permis de revenir. Il est dans l'ombre du président. Qui va-t-il critiquer ?²⁹⁷

On a vu que certains entrepreneurs pouvaient aller plus loin dans la critique que les autres sans que cela apparaisse comme une faute sanctionnable. La question se pose donc : jusqu'à quel point peuvent-ils être critiques ? Avant tout, la critique du président reste une limite

²⁹⁵ Par exemple, lors de l'interview en question un des journalistes a demandé de confirmer que Dyatchenko et Youmatchev possèdent une part de sa compagnie. L'invité a refusé de répondre.

²⁹⁶ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 25/09/2015

²⁹⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 25/09/2015

infranchissable. Comme le dit un des journalistes « il ne peut en aucun cas attaquer le président ». Un autre a précisé : « le plus important, je pense, c'est de manifester la loyauté, que tu supportes le régime, les règles du jeu. [...] On peut critiquer tout sauf les règles du jeu établies par le président. C'est pourquoi le signal le plus important que tu dois monter, c'est que t'es loyal à l'équipe ». Mais même en dehors de la critique directe du président (qui est absolument interdite selon les journalistes) il y a des nuances que nous allons essayer de saisir. Prenons une interview filmée en 2012 à Davos avec le chef de la corporation étatique « Rosnano », Anatoly Tchoubais. Mon interlocuteur s'est souvenu d'une histoire qui a accompagné la production de cette interview. L'interviewé y a critiqué la réaction des autorités aux manifestations de protestation de 2011-2012. Le journaliste se souvient :

Si je ne me trompe pas, il m'a même demandé, genre, « j'ai dit des duretés, vous êtes sûr que la chaîne [la chaîne étatique Russie 24] le montrera ? ». Moi j'étais sûr. A Davos rien n'était dit qu'on ne puisse pas montrer. Il est bien connu qu'il y a un type comme lui dans la politique Russe, il est connu qu'il est plus libéral que les autres. Même plus libéral que Gref [German Gref, le chef de la Sberbank]. Et Gref est plus libéral que les autres. Et avec ce même point de vue il intervient un peu partout. Le degré d'éloquence peut varier, mais l'ordre de jour est toujours le même²⁹⁸.

Le journaliste fait comprendre qu'il y a un certain nombre de personnes dans les interventions desquelles un certain degré de critique est en quelque sorte autorisé. Tchoubais et Gref font partie de ces gens²⁹⁹. Notons un autre élément de cette explication. L'intervieweur fait comprendre que Tchoubais intervient *régulièrement* avec le même degré de critique (plus poussé que la plupart des autres représentants de l'establishment). On se rappelle, que plus haut, en parlant d'Oleg Deripaska, notre interlocuteur précédent a dit aussi que ce magnat critiquait la banque centrale d'une manière *systématique*. On peut dégager ainsi une autre caractéristique de cette critique sans danger. Elle doit être attendue et prévisible. Autrement dit, pour pouvoir critiquer sans danger il faut en quelque sorte que le degré de critique soit homogène pendant une période plus ou moins longue. Un autre aspect de ce principe de « critique prévisible » concerne la zone de la critique,

²⁹⁸ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

²⁹⁹ Tchoubais a été un des idéologues de la privatisation des années 1990 et une des figures symboles de cette époque, il a aussi occupé plusieurs postes dans le gouvernement et le secteur public de l'industrie. German Gref, actuellement le chef de la banque publique Sberbank, a travaillé au gouvernement de Saint-Petersbourg au milieu des années 1990, où il a fait connaissance de futurs membres de l'équipe de Poutine. En 1998, par recommandation de Tchoubais, il a été transféré à Moscou où il a travaillé au ministère de la propriété de l'Etat. En 2000 il est devenu ministre du développement économique dans le premier gouvernement de Poutine, avec certains autres ressortissants de Saint-Petersbourg. (Biographie de Gref <https://lenta.ru/lib/14159770/full.htm>).

qui doit être bien délimitée. Un journaliste m'a expliqué : « ce que Deripaska critique la banque centrale c'est connu de tous. Tu peux interviewer un autre homme d'affaires, il va critiquer une autre zone. Ils essayent de garder un regard critique, mais en général très prudemment et d'une manière abstraite ». Un autre journaliste lui aussi fait comprendre qu'un entrepreneur peut avoir sa zone de critique réservée : « on peut critiquer un peu, par exemple quelqu'un peut critiquer la partie Russie unie, c'est aussi permis, on peut critiquer les élections parlementaires, quelqu'un critique les tribunaux, quelqu'un critique les services d'ordre, leur contrôle excessif ». On peut dire, ainsi, que dans le cas de privilégiés c'est moins la critique en soi qui est interdite, que la critique inattendue et la critique qui toucherait une zone que le magnat ne critiquait pas avant.

En même temps, l'objectivité de cette hiérarchie de privilèges ne doit pas être surestimée. Des journalistes différents peuvent classer les hommes d'affaires différemment, et ceux qui sont classés comme privilégiés par les uns peuvent apparaître comme ordinaires aux autres. D'un autre côté, comme le montre l'exemple de Tchoubais, qui a demandé au journaliste, après l'interview, si son degré de critique n'était pas outrancier, les entrepreneurs eux-mêmes restent pour la plupart dans l'incertitude quant à la limite jusqu'où ils peuvent aller.

2.3. Une troisième source d'incertitude : les niveaux de disgrâce et le droit inégal à critiquer

Dans cette section nous allons poursuivre la discussion de différentes hiérarchies symboliques pertinentes pour les magnats. Dans la section précédente nous avons abordé la hiérarchie qui se structure autour de notions comme celles d'« honneur » ou de « prestige ». Dans cette section nous parlerons de la hiérarchie qui se structure autour de l'antinomie grâce/disgrâce. Certes, comme nous avons pu le voir dans l'exemple de Mikhaïl Goutseriev (qui, selon le journaliste, ne pouvait critiquer personne puisqu'il avait été il y a peu en position de disgracié), ces deux hiérarchies sont liées. Parlons maintenant plus en détail du problème de la disgrâce. Jusqu'à ici, sans le préciser explicitement, on parlait plutôt des entrepreneurs à propos desquels les journalistes disent habituellement : « *on v oboime* », qu'on peut traduire en français par « il fait partie de l'équipe » (littéralement, « il fait partie du chargeur »). D'après les journalistes, font partie de l'équipe tous ceux qui n'ont pas de différend avec les autorités, qui ne sont pas persécutés et qui sont admis à différents événements officiels (rencontres, forums etc). Les sociologues diraient à propos d'eux qu'ils sont « *insiders* »³⁰⁰ par contraste à « *outsiders* ». Néanmoins, la place dans l'équipe n'est

³⁰⁰ C.f., par exemple, Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion: enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard, 1997. Nous allons éviter d'employer le terme d'« insider » dans ce

pas garantie et de temps en temps on peut observer qu'un entrepreneur fasse l'objet d'une poursuite judiciaire, qu'il soit assigné à domicile ou qu'il vende discrètement sa compagnie et parte s'installer à l'étranger. Dans ce cas, on dit que l'entrepreneur est tombé en disgrâce. Certains réussissent à régler leurs problèmes et à regagner leurs positions au sein de l'establishment russe³⁰¹. D'autres se voient obligés de s'exiler pour longtemps. Dans ce cas les journalistes disent que la personne est « sortie de l'équipe ». Le mot « sortir » est heureux dans cette situation, puisque le plus souvent ceux qui quittent symboliquement le cercle de l'establishment quittent physiquement le pays. Dans cette section nous allons étudier quels changements dans le rapport au pacte peuvent manifester ceux qui tombent en disgrâce et deviennent *outsiders*.

On pourrait supposer, spontanément, que le magnat tombé en disgrâce qui réussit à quitter le pays a de fortes chances de ne plus respecter le pacte. En effet, pour celui qui se trouve à l'étranger sans compagnie (même s'il a pu la vendre) et sans perspectives de retour, les sanctions qui sont communément associées à la non-observance du pacte semblent ne plus constituer un mobile efficace pour manifester la conformité au pacte. Et certaines figures emblématiques de l'émigration entrepreneuriale russe – comme Boris Berezovsky, Mikhaïl Khodorkovsky ou Evgueni Tchitchvarkine – sont devenus des critiques acharnés du régime politique de leur pays natal. Néanmoins, associer immédiatement le départ forcé et le rejet du respect du pacte serait hâtif. Il nous faut mener une étude plus nuancée des modalités de respect du pacte, s'agissant de personnes disgraciées.

Avant de passer directement à cette étude, évoquons les modalités d'intervention en public qui s'offrent aux *outsiders*. La question du rapport au pacte de différents journalistes et médias fera l'objet d'une analyse profonde dans la deuxième partie de notre thèse ; ici, nous allons nous limiter à dire que l'entrepreneur qui est considéré comme disgracié, et qui s'exile, perd en même temps l'accès à l'espace public par la voie des chaînes de télévision publiques étatiques : il rentre dans la liste noire des chaînes publiques. Par exemple, quand je discutais avec l'auteur du cycle de films « Kapital.ru » la liste des figures phares de son programme, le journaliste m'a fait comprendre qu'étant donné que l'émission portait sur les « anciens », il aurait été aussi intéressant de filmer Boris Berezovsky, le magnat le plus connu de l'époque des années 1990. Quand j'ai

contexte, étant donné que ce terme, dans le sens de « celui qui a accès à l'information non publicisée », apparaîtra comme central dans la partie suivante.

³⁰¹ Parmi les cas les plus récents, par exemple, c'est l'affaire autour de la compagnie Renova de Viktor Vekselberg en 2016, qui s'est terminée par l'arrestation de plusieurs top-manageurs de la compagnie, et également l'affaire autour de la compagnie AFK Sistema de Vladimir Evtouchenkov qui s'est terminée par l'assignation du magnat à domicile. Mais après la nationalisation de la compagnie pétrolière « Bashneft », qui était sous son contrôle, l'affaire criminelle a été classée. Comme m'a dit un des journalistes : « après la sortie de l'assignation à domicile il a *même* été reçu par Poutine », ce qui signifie, sans doute, la normalisation de son statut en tant que membre du cercle de l'establishment russe.

demandé ce que l'avait empêché de filmer Berezovsky, le journaliste m'a regardé d'un air très étonné : « comment ?! Je ne pouvais pas le filmer, c'était un émigré politique ! Il était impossible de faire une interview avec lui sur une chaîne fédérale ! ». On rencontre ici un phénomène qui est proche de ce qu'on pourrait appeler, dans un autre contexte, « peur de pollution ». Lorsque Elias et Scotson décrivent la structure de contacts entre deux groupes d'une communauté locale – les établis et les marginaux –, ils remarquent : « les marginaux passent pour anomiques, tant collectivement qu'individuellement. [...] Les intrus étant réputés anomiques, frayer avec eux c'est courir le risque d'une « infection anomique » : on pourrait soupçonner le membre d'un groupe installé de briser les normes ou les tabous de son groupe ; il les enfreindrait du seul fait de s'associer avec des membres d'une groupe intrus. Tout contact avec des intrus menace d'abaisser son statut au sein du groupe installé »³⁰². Le fait que l'on met ici en avant est que les journalistes des chaînes étatiques partagent cette peur d'infection anomique provenant du contact avec la personne disgraciée, et ne filment pas ceux qui ne font plus partie du cercle de l'establishment³⁰³. Ces derniers ne peuvent désormais apparaître dans l'espace public que par le biais des médias dits 'indépendants' qui entretiennent un rapport différent au pacte (c.f. partie II). C'est pourquoi c'est la chaîne Dozhd qui devient le producteur quasi exclusif des interviews avec les disgraciés.

Le 16 Décembre 2011, dans le cadre de l'émission « Tchelovek na Dozhde », sort une interview filmée à Vienne avec la femme d'affaires Elena Batourina³⁰⁴, qui a quitté la Russie un an plus tôt. Cette interview³⁰⁵, que j'ai pu analyser avec l'intervieweur, le journaliste de la chaîne Dozhd Anton Zhelnov, constituera la ligne de basse de notre exposé. Au début du visionnage j'ai posé la question : « la dernière fois on a parlé du pacte. Le fait que votre interviewée se trouve à l'étranger, cela a-t-il un impact sur ce qu'elle peut dire au sujet des autorités ? ». La réponse de mon interlocuteur a été : « bah oui, bien sûr ! Elle peut être plus sincère. Et dans l'interview suivante elle a été plus sincère, elle a accusé Dmitri Medvedev [président du pays au moment de l'interview] et Svetlana Medvedeva [épouse de Dmitri Medvedev] de ce qui s'était passé avec elle,

³⁰² N. Elias et J.L. Scotson, *Logiques de l'exclusion: enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, op. cit., p. 39.

³⁰³ Ce phénomène se rencontre aussi lorsqu'on parle des entrepreneurs qui font partie de l'équipe. Ces dernières n'aiment pas que les journalistes mentionnent en public leur proximité passée avec les personnes actuellement disgraciées. Dans une interview, j'ai remarqué que l'invité a été mécontent de ce que le journaliste rappelle en public les liens proches de ce magnat avec l'oligarque disgracié Boris Berezovskiy. Le magnat a répondu alors que Berezovskiy faisait partie des centaines de personnes avec lesquelles il communiquait. Le journaliste m'a expliqué le mécontentement de l'interviewé : « Berezovskiy était... il est évident ce qu'il était, il était un des pourfendeurs les plus implacable du régime russe. C'était quelqu'un avec un black spot absolu pour les autorités russes ».

³⁰⁴ Batourina (numéro 27 dans le classement Forbes des entrepreneurs russes les plus riches en 2010) a quitté le pays peu après l'éclat de la campagne médiatique de dénigrement du maire de Moscou Youri Louzhkov (le mari de Batourina) à l'issue de laquelle Louzhkov a démissionné.

³⁰⁵ Extrait de l'émission « Tchelovek na Dozhde » du 11/12/2011 (chaîne Dozhd)

que c'était une prise de contrôle illégale de ses terres dans l'intérêt de Svetlana Medvedeva. En Russie elle ne le dirait pas »³⁰⁶. On voit ainsi que selon le journaliste, le fait d'intervenir à partir de l'étranger, pour une personne disgraciée, justifie un relâchement de la contrainte du pacte. Il s'agit maintenant de comprendre jusqu'où peut aller ce relâchement. Pour ce faire, nous allons passer à l'analyse de la discussion de l'extrait avec l'intervieweur. Présentons d'abord le commencement de l'extrait :

Intervieweur : vos vues politiques sont en opposition au régime politique actuel. Ça ne vous semble pas étrange qu'ayant été pendant beaucoup de temps une partie de ce système qui se construisait, vous êtes devenu d'un coup opposé à ce système ?

Interviewée : dites-moi, s'il vous plait, comment vous pouvez supposer que mes vues politiques sont oppositionnelles, si je ne les ai jamais exprimés ? [...]

Intervieweur : d'accord, mais maintenant vous critiquez le système politique actuel. Avant vous ne le faisiez pas.

Interviewée : maintenant je ne le fais pas non plus

Intervieweur : mais vous n'êtes pas d'accord avec la politique de Dmitri Medvedev

Interviewée : je ne pense pas qu'il s'agisse de la politique de Dmitri Medvedev. Il y a la politique de Dmitri Medvedev et il y a des actions contre ma famille. Pourquoi dois-je appeler ça politique ?

Intervieweur : mais des actions analogues sont souvent menées contre vos collègues-entrepreneurs

Interviewée : c'est sûr, je ne suis pas seule à Londres à la suite de ces actions

Intervieweur : vous n'avez pas voulu vous exprimer en faveur de ces collègues, si vous voyez le pourrissement de ce système ? Pourquoi vous ne le faites que maintenant ?

Interviewée : on peut commencer par dire que vous ne m'avez jamais interrogé à propos de ça avant. Ça ne me touchait pas avant et je ne pouvais pas en parler.

Maintenant ça m'a touché et que je sais exactement ce qui s'est passé, je peux en parler³⁰⁷.

³⁰⁶ Entretien avec le journaliste de la chaîne Dozhd Anton Zhelnov, le 25/09/2015

³⁰⁷ Extrait de l'émission « Tchelovek na Dozhde » du 11/12/2011 (chaîne Dozhd)

Passons maintenant à l'analyse des réponses de l'invitée que fait le journaliste. Je lui ai demandé comment il entendait ces réponses et dans quelle mesure elles avaient satisfait ses attentes. Le journaliste m'a répondu :

J'ai posé cette question parce qu'à ce moment elle aussi elle était dans une situation de persécutée. Je pense que si j'avais posé cette question quand elle était à Moscou, elle aurait esquivé la réponse. Mais ici elle est dans une situation de persécutée, et j'évalue sa réponse comme relativement sincère, elle reconnaît qu'elle est persécutée³⁰⁸.

Le journaliste confirme que l'attitude de l'invitée a effectivement changé du fait de se situer à l'étranger. Si en Russie la femme d'affaires manifestait un respect exemplaire du pacte, à l'étranger elle est devenue plus « sincère ». Par exemple, comme le dit le journaliste, dans ce passage elle se reconnaît comme persécutée, elle dévoile le conflit et accuse les membres de l'establishment russe responsables de l'attaque contre sa famille. Mais en même temps cette manière de répondre est loin de ce qu'on pourrait attendre de quelqu'un qui ne respecte plus le pacte. En effet, on peut sentir que l'interviewée, en dépit de ce petit relâchement, reste généralement assez prudente dans ses affirmations. Par exemple, elle conteste manifestement son affiliation au camp des opposants du régime politique russe effectuée par le journaliste. Comment le journaliste explique-t-il cette prudence ? Il dit : « les degrés de punition sont différents. C'est pourquoi elle ne se met pas de côté de l'opposition politique, comme Khodorkovsky, qui n'a plus rien à perdre. Mais néanmoins elle a commencé à parler, vous voyez ? » Mon interlocuteur reconnaît ici que Batourina ne va pas trop loin dans la critique, si l'on compare son attitude à celle manifestée, par exemple, par Mikhaïl Khodorkovsky³⁰⁹. Mais pour le journaliste il n'y a rien d'étonnant dans cette différence. L'attaque infligée par l'Etat à Batourina a été nettement moins violente que celle qu'a subie l'ancien chef de la compagnie Youkos. On apprend ici que le degré de violence d'attaque, selon les journalistes, peut être en rapport avec le degré de respect du pacte que manifeste celui qui a subi cette attaque. Cette idée a été développée dans un autre passage par mon interlocuteur :

Chercheur : attendez, elle est bannie, elle est à l'étranger, à l'émigration, pourquoi elle ne peut pas dire tout ce qu'elle pense ? Pourquoi ne pas exprimer toutes ses émotions ?

³⁰⁸ Entretien avec le journaliste de la chaîne Dozhd Anton Zhelnov, le 25/09/2015

³⁰⁹ Il est curieux de noter que Khodorkobskiy au moment de l'interview avec Batourina (décembre 2011) continue à purger sa peine à la prison. Le journaliste parle, sans doute, de l'attitude que Khodorkobskiy a manifestée après sa libération à la fin de 2013.

Journaliste : Tout d'abord parce qu'elle veut continuer à vivre et elle ne veut pas une affaire criminelle. Batourina et Louzhkov font partie de la corporation. Et même après l'exclusion ... ben, parce que finalement on ne les a pas pressés, on a acheté leur compagnie, on a payé suffisamment, un milliard. On ne les a pas attaqués, disons... je veux dire, on les a écartés, certes, mais on ne les a pas éliminés, pour être plus précis. Vous voyez ? Et c'est pourquoi ils ne peuvent pas se mettre contre Poutine. Ils peuvent se mettre contre Medvedev, parce que c'est lui personnellement qui est responsable de leur départ, elle [Batourina] en parle dans cette interview. Mais ils ne peuvent pas critiquer le système politique tout entier, parce que dans ce cas ils vont être considérés comme des traîtres et, peut-être, une affaire criminelle va être initiée. Qui veut une affaire criminelle ? C'est une de se plaindre de Medvedev, c'est autre chose de se plaindre de Poutine et de dévoiler les gens concrets. C'est pourquoi elle se montre prudente ici, bien sûr³¹⁰.

L'attaque contre Batourina est qualifiée par le journaliste de plus « modérée » par rapport à ce que peuvent subir d'autres acteurs. Certes, Batourina s'est trouvée obligée de se séparer de son entreprise. Mais elle a pu recevoir un remboursement et elle a pu éviter les procédures judiciaires (comme les blocages de comptes ou les saisies de locaux, les réclusions, etc.). Nous pouvons ainsi dire que le journaliste se représente en fait un certain système de niveaux de disgrâce qui sont associés à l'attitude que va manifester l'interviewé par rapport au pacte. Batourina est certes passée de côté des marginaux, mais sa position sur l'échelle de grâce n'est pas aussi basse que celle de Khodorkovsky par exemple. Notons que le journaliste a du mal à trouver un terme approprié pour désigner le statut de Batourina. Tout d'abord, il dit au présent que Batourina et Louzhkov *font partie* (au présent !) de la corporation. Ensuite il oppose les verbes « écarter (*kinout'*) » et « éliminer (*ounichtozhit'*) » afin de souligner les degrés d'intensité de l'attaque contre la famille de l'ex-maire de Moscou. Mais comment le niveau de grâce peut-il être rapporté au degré de respect du pacte que manifeste, selon le journaliste, l'interviewée ? Le fait est que, si le niveau correspond au degré de violence de l'attaque que subit l'entrepreneur (entrepreneuse), alors on peut dire que plus le niveau est élevé (c'est-à-dire, moins l'attaque est violente), plus il y a de mesures non-effectuées qui peuvent potentiellement être mises en œuvre³¹¹. Le journaliste cite à ce propos la perspective d'ouverture de la poursuite judiciaire³¹². Plutôt que de dire que le pacte

³¹⁰ Entretien avec le journaliste de la chaîne Dozhd Anton Zhelnov, le 25/09/2015

³¹¹ « Khodorkovskiy n'a plus rien à perdre », a dit le journaliste plus haut. En effet, dans la situation de Khodorkovskiy l'attaque initiale de la part de l'Etat a en quelque sorte utilisé toutes les mesures disponibles : l'emprisonnement, l'arrestation et l'emprise de la compagnie, etc.

³¹² Même si la personne se situe à l'étranger, un avis de recherche international peut être lancé, comme c'était le cas avec Berezovskiy et Khodorkovskiy après son libération.

cesse d'être actuel pour les entrepreneurs-émigrants, il serait plus correct de dire, surtout à propos de ceux qui n'étaient pas 'éliminés', que le pacte continue à être actuel pour eux mais que sa forme est métamorphosée. Certaines critiques mineures qui sont interdites aux établis sont autorisées (ou plutôt tolérées) aux disgraciés (plus loin le journaliste dira : « elle peut piquer Medvedev et il n'y aura aucune conséquence du tout »)³¹³. Mais même si le seuil de tolérance se déplace par rapport aux disgraciés en faveur de plus de liberté d'expression, cette tolérance n'est pas sans bornes (« c'est une chose de se plaindre de Medvedev, c'en est une autre de se plaindre de Poutine et de dévoiler les gens concrets »).

Ce constat nous permet de renoncer à une conception binaire, selon laquelle ceux qui sont dans l'équipe suivraient les règles du pacte, tandis que ceux qui ont quitté l'équipe ne les suivraient plus, pour y substituer une réalité plus nuancée de différentes gradations dans le statut de disgracié et de l'incertitude qui règne autour de l'attribution de ces statuts. En effet, comment le journaliste peut-il déterminer le statut de son invité ? Certes, il y a toute une masse de publications, dans la presse, qui décrit les circonstances du conflit et qui, par la prise en compte de mesures mises en œuvre par l'Etat contre une personne concrète, peut permettre d'inférer sa position effective. Ces informations issues des médias permettent-elles vraiment de positionner l'invité avec certitude ? Pour répondre à ces questions, passons à l'étude de la suite de l'interview et des commentaires de mon interlocuteur à ce propos.

Intervieweur : d'accord, quelle est votre attitude par rapport à l'affaire de Khodorkovsky ?

Interviewée : [...] je pense que c'est ridicule de dire qu'on puisse voler 250 millions de tonnes de pétrole. Cela veut dire qu'il a été jugé pour une autre raison. Je ne sais pas pour laquelle. Mais je pense que l'Etat ne peut pas juger une personne pour quelque chose d'autre. L'Etat ne peut pas jouer avec les lois. C'est amoral. [...] Il y a quelque chose qui se cache derrière ce tribunal. Quelque chose dont on n'a pas pu l'accuser. C'est tout³¹⁴.

L'extrait que nous venons de présenter ici est la suite directe de l'extrait que nous avons vu plus haut. Rappelons-nous, l'intervieweur demande pourquoi Batourina ne s'est pas exprimé à propos des autres personnes disgraciées lorsqu'elle était « dans l'équipe ». Après la réponse de l'invitée

³¹³ On retrouve ici certains parallèles avec le statut des privilégiés discuté dans la section précédente, même si l'échelle des écarts tolérés est différent.

³¹⁴ Extrait de l'émission « Tchelovek na Dozhde » du 11/12/2011 (chaîne Dozhd)

le journaliste pose une question sur Khodorkovsky. A mon tour, j'ai voulu savoir quel but poursuivait le journaliste en posant cette question. Il a répondu :

Journaliste : cette interview montre le changement de comportement des élites qui se sont trouvées mises sous une pression quelconque.

Chercheur : vous voulez la tester ?

Journaliste : oui, je la teste

Chercheur : pour comprendre ce qu'elle peut se permettre ...

Journaliste : [en terminant la phrase à ma place] dans le domaine public

Chercheur : et qu'est-ce que ça montre ?

Journaliste : le changement du comportement, ça montre comment leurs regards sur les processus changent en fonction de leur changement de statut³¹⁵.

On apprend ici le rôle spécial de la question sur Khodorkovsky. Cette question est posée non pas parce que le journaliste s'intéresse vraiment à l'opinion de l'interviewée à propos de l'oligarque disgracié. Pour lui c'est un moyen de mieux comprendre les limites du possible que se définit Batourina. Autrement dit, cette question sert à comprendre jusqu'où plus précisément peut aller Batourina dans le non-respect du pacte. Cette compréhension permettra de mieux situer Batourina sur l'échelle des niveaux de disgrâce. On voit ainsi qu'au lieu de penser que l'attitude par rapport au pacte est déductible de la connaissance de la position 'objective' de l'invitée dans la hiérarchie de disgraciés, pour les journalistes l'attitude par rapport au pacte manifestée par l'invité sert pour déterminer ou préciser la position politique de l'interviewé. Tout comme dans la section précédente, la question sur Khodorkovsky se présente en effet comme un test³¹⁶. Mais si dans la section précédente ce test était employé pour comprendre dans quelle mesure les acteurs respectent la contrainte de la face, ici il est utilisé pour mieux positionner l'invité et pour lever l'incertitude de son statut. Et pour ce faire il faut avant tout comprendre comment la personne disgraciée elle-même perçoit son statut, autrement dit, comprendre elle se perçoit elle-même :

Chercheur : Est-ce qu'on peut dire que ce que les gens disent en Russie est déterminé par le fait qu'ils se trouvent en Russie, ce que l'on voit très bien quand ils sortent du groupe ?

³¹⁵ Entretien avec le journaliste de la chaîne Dozhd Anton Zhelnov, le 25/09/2015

³¹⁶ Michael Schudson explique que les questions aux interviews peuvent servir non seulement pour solliciter la nouvelle information, mais aussi pour tester l'interviewé Schudson, "Question Authority," 567.

Journaliste : Il me semble, il est moins important de savoir qui dit quoi. Ce qui est important c'est le changement de statut, la sortie de l'équipe [oboima]. Si la personne sort de la bande, même si elle a reçu un milliard de dollars, puisqu'on a des exemples de cas où on ne paye rien mais qu'on emprisonne et que c'est fini ... comme dans le cas de gouverneur Geizer. Donc, ici, c'est moins important de savoir où elle se trouve, à Londres, à Vienne ou à Moscou. Ce qui compte c'est comment elle se sent (*kak ona sebja chuvstvuet*). A l'étranger elle a un peu plus de marge de manœuvre. Puisqu'ici elle peut piquer Medvedev et il n'y aura aucune conséquence du tout.

Chercheur : et ses paroles, pour vous, elles traduisent son statut, qu'elle reconnaît comme allant de soi ? Et aussi s'il peut aller loin dans la ...

Journaliste : ... dans la critique, exactement

Chercheur : et à partir de cela vous considérez son statut que vous ne pouvez pas mesurer, autrement, en se basant sur les sources officielles ?

Journaliste : bien sûr, bien sûr³¹⁷.

Cette activité analytique (comprendre la personne se perçoit) ne s'effectue pas, bien évidemment, uniquement sur la base de l'étude du comportement de l'invité à une interview donnée. Un schéma interprétatif complexe est mis en œuvre par les journalistes. Ce schéma prend en compte les informations 'objectives' fournies par la presse, mais aussi le comportement du magnat dans les autres interviews et les interventions publiques (en effet, une certaine systématisme du comportement est ainsi attendue), tandis que les mécanismes de normalisation sont disponibles pour gérer les manifestations de comportement trop inhabituelles ou trop inattendues. Par exemple, quand j'ai objecté que Batourina dans cette interview était en fait trop prudente pour produire l'impression que le pacte était moins actuel pour elle, le journaliste m'a fourni une explication avec un sourire condescendant (comme si j'étais un jeune apprenti qui ne comprenait encore pas toutes les nuances) : « vous comprenez, il s'agit ici des premiers mois après son départ ». Cette explication mobilise une certaine idée d'inertie de dispositions (comme si trop peu de temps est passé après son changement de statut et l'interviewée n'a pas encore su se débarrasser de tendances comportementales antérieures). En même temps (même si ce cas ne se rapporte pas à un entrepreneur mais à un homme politique, il est néanmoins significatif), un autre journaliste, en expliquant pourquoi le mari de Batourina et l'ex-maire de Moscou, Youri Louzhkov, s'était au contraire montré trop agressif après son départ, m'a dit : « au début, tout simplement il a été trop envahi par les émotions. Il était trop fâché ! On peut le comprendre, il était une des personnes les

³¹⁷ Entretien avec le journaliste de la chaîne Dozhd Anton Zhelnov, le 25/09/2015

plus influentes du pays pendant les quinze dernières années ! ». Une autre technique de normalisation est employée ici – que les émotions d’indignation ont empêché cette personne d’estimer rationnellement son nouveau statut, ce qu’il a pu faire plus tard une fois qu’il avait repris ses esprits.

D’autre part, le fait même que ces procédures de normalisation soient employées par les journalistes indique dans quelle mesure, en dépit d’effort de systématisation fait par les journalistes, les limites du possible sont parfois incertaines ou inactuelles pour les acteurs. Il serait fautif ainsi de supposer que le respect du pacte que manifeste chaque invité à chaque moment donné provient de la claire perception de sa position sociale.

* * *

Dans ce chapitre nous avons montré que le respect des règles du pacte ne s’opère pas d’une manière mécanique. Il est lié au processus interprétatif incessant de définition de situation qui repose sur un réseau complexe d’appuis fournis, y compris par l’environnement interactionnel et matériel. Nous avons abordé trois sources d’incertitude jouant sur la perception de la mesure dans laquelle le pacte doit être respecté. Il s’agit du problème de l’indisponibilité des appuis matériels et interactionnels de registre de parole public, des exigences spécifiques de garder la face, qui peuvent contredire les prescriptions du pacte, et de l’indétermination quant au statut de grâce par rapport au pouvoir politique.

Conclusion

Cette première partie de notre thèse visait à apporter un premier élément de réponse à la problématique dont nous sommes partis, à savoir : pourquoi en Russie, alors que les différences statutaires entre les membres des élites économiques et les sommets de l'Etat étaient faibles dans les années 1990, observe-t-on aujourd'hui en public un rapport de « soumission » très net des premiers à l'égard du chef de l'Etat ? Ce premier élément de réponse consiste à penser la domination du chef de l'Etat en tant que processus collectif. Nous avons ainsi montré au cours de ces quatre premiers chapitres que la domination du chef de l'Etat sur les élites du pays repose pour une part déterminante – qui peut être considérée comme étant, d'une certaine façon, la part fondamentale – sur la croyance entretenue au sein de ces élites en un ensemble de règles prescrivant de quelle manière il convient de traiter la personne du Président dans l'espace public. Tout comme les courtisans décrits par Norbert Elias s'engageaient dans les pratiques de l'étiquette en attestant ainsi aux yeux de tous, de façon routinisée, le prestige du roi, les magnats russes du début de 21^{ème} siècle, en s'obligeant mutuellement à respecter les règles du pacte, entretiennent parmi eux et aux yeux de tous la domination du chef de l'Etat russe.

En même temps, tout en reprenant l'argument d'Elias sur ce point, notre étude permet peut-être de l'interpréter un peu différemment que ne le faisait le sociologue allemand lui-même. Un élément d'analyse présenté dans cette partie mérite à cet égard d'être particulièrement souligné : le recours aux approches ethnométhodologiques nous a en effet permis de reconsidérer le phénomène du suivi collectif des règles de conduite qui donnent à la domination du chef de l'Etat son assise. Ainsi avons-nous tenté de montrer que le code de conduite à l'égard du chef de l'Etat n'a jamais *en lui-même* le pouvoir de se faire respecter. Pour que les normes qui le constituent « s'appliquent », il faut en réalité que les humains les appliquent – ce qui implique, comme on a cherché à le décrire, qu'ils produisent des jugements réflexifs dans des contextes d'action indexés. Ce constat vaut pour le respect du pacte parmi les magnats russes tout autant que pour celui de l'étiquette et du cérémonial à la cour de Versailles. Dans les deux cas, parler de la mise en œuvre d'un code de conduite suppose qu'on ne perde pas de vue qu'il s'agit d'une activité collective réflexive et interprétative consistant à donner un sens et une intelligibilité aux comportements de soi et d'autrui. En ce sens, le code de conduite ne s'impose pas : ce sont les acteurs qui se l'imposent, ou pas. Reconsidérer la domination du chef de l'Etat en ces termes permet de réévaluer à la baisse son degré de stabilité et son monolithisme : là où le discours idéologique du pouvoir insiste sur ces propriétés, qu'il naturalise volontiers, l'approche sociologique nous incite au contraire à y voir des performances collectives qui, en tant que telles, peuvent toujours échouer.

**Partie II. La soumission des magnats au pouvoir politique
comme effet de l'organisation du travail journalistique**

Introduction

Nous avons proposé au lecteur, dans la partie précédente, de considérer les rapports de domination en termes relationnels et de les envisager à travers des pratiques déterminées : pratiques rendant descriptible ce que l'on est en train de faire respecte un certain code de conduite mais aussi, de façon complémentaire, pratiques consistant à interpréter et à évaluer le comportement d'autrui d'après ce même code de conduite. Maintenant, il nous faut faire un pas de plus et considérer que ces rapports de domination, qui se manifestent dans des pratiques relationnelles, n'existent pas dans le *vacuum* : ils ont besoin, pour s'actualiser et se prolonger, d'un certain environnement physique et matériel. Nous rejoignons ici, à nouveau, un argument d'Elias. Pour le sociologue allemand, l'étiquette, comprise en tant qu'« instrument de domination », est indissociable d'un environnement déterminé – la cour royale – qui en rend possible le déploiement et qui, dès lors, doit être à son tour compris et analysé en tant que « structure de domination ». Comme il l'écrit :

Pour bien comprendre un instrument de domination, il faut connaître l'espace dans lequel cette domination doit s'exercer et les paramètres qui la déterminent. Ainsi, le sociologue se trouve confronté à une tâche très particulière : il doit examiner la cour comme une structure de domination, qui prescrit – comme toutes les autres structures de domination – à celui qui compte en faire l'instrument de son gouvernement, des méthodes et moyens spécifiques³¹⁸.

L'attention d'Elias pour les détails de l'organisation physique et matérielle des espaces sociaux traduit son idée de l'importance que revêt pour les acteurs le fait de mobiliser, pour pouvoir interagir, certains objets et certains dispositifs concrets. Comprise comme « structure de domination », la cour royale se trouve ainsi empliée par ce que la sociologie pragmatique appelle de son côté des « appuis de l'action »³¹⁹ ou encore des « raisons d'agir »³²⁰. Un exemple éclairant est fourni par la description de la procédure du lever de roi qui doit son efficacité à l'organisation de l'espace (différentes entrées dans la chambre) et à la mobilisation de certains objets (vêtements, lit, etc), lesquels concourent à asseoir le style « domestique » de la domination exercée par le monarque. Elias résume cette idée de la manière suivante :

³¹⁸ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 117.

³¹⁹ N. Dodier, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *art cit.*

³²⁰ C. Lemieux, *Le devoir et la grâce*, *op. cit.*

Mais les fonctions de roi et de maître de maison se confondaient dans la personne de Louis XIV à un degré qui nous semble à peine croyable. L'étendue de son autorité royale se manifestait dans l'organisation de ses fonctions domestiques. Si le roi était en quelque sorte le « maître de céans » dans tout son royaume, il se sentait aussi le souverain du pays jusque dans les recoins les plus privés de ses appartements. L'aménagement intérieur de la chambre était, comme on sait, le théâtre d'un cérémonial particulier, dont la solennité ne le cédait en rien à celle d'une cérémonie d'Etat. Ce cérémonial révèle d'une manière immédiate la fusion intime, chez Louis XIV, des fonctions de maître de maison et de roi³²¹.

Rapports politiques et domestiques se trouvent ainsi confondus dans l'accomplissement de certaines tâches pratiques directement adossées à l'organisation matérielle de l'espace – en l'occurrence, à ce qu'Elias appelle « l'aménagement intérieur de la chambre ».

D'une manière analogue, nous avons peu à peu compris au cours de notre enquête que si les acteurs parvenaient à entretenir entre eux la croyance dans le pouvoir « absolu » du chef de l'Etat russe, ils le devaient aussi à certains dispositifs matériels et organisationnels. Dans notre recherche, les chaînes de télévision sont apparues jouer un rôle très proche de celui qui revenait à la cour royale dans la société française d'Ancien régime. Pour commencer, les médias rendent visibles au public les détenteurs du pouvoir et lui transmettent leurs messages. Mais il y a plus : les membres des élites attachent au fait d'intervenir à la télévision des enjeux spécifiques, qui prennent sens, notamment, par rapport à leur relation aux sommets de l'Etat. Comme la cour sous Louis XIV, les chaînes de télévision russes se présentent ainsi comme le principal dispositif matériel et organisationnel où se constitue et s'entretient, parmi les élites du pays, la croyance dans le pouvoir du chef de l'Etat et où, plus important encore, cette croyance est donnée à voir au public et aux membres mêmes des élites.

Pour le comprendre, il importe cependant de ne pas court-circuiter la dimension professionnelle qui anime et structure ces espaces télévisuels. En sociologues, nous ne pouvons pas nous contenter d'expliquer l'attitude des journalistes à l'égard des magnats durant les interviews, en mobilisant des motifs liés seulement à la peur du pouvoir ou à une supposée inféodation au chef de l'Etat : le faire, ce serait faire peu de cas de tout ce que l'attitude de ces professionnels doit d'abord à leur ancrage dans une communauté de travail. Ainsi, comme nous allons le montrer au cours de cette seconde partie de notre thèse, l'objectif des journalistes et des autres types de professionnels qui œuvrent dans les chaînes de télévision russes que nous avons étudiées n'est pas *directement* de produire la soumission « en direct » des interviewés. Elle n'est

³²¹ N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 68.

pas non plus d'entretenir chez les élites la croyance dans le pouvoir « absolu » du chef de l'Etat. Ce que l'enquête fait apparaître, c'est au contraire que ces chaînes de télévision se présentent comme des contextes professionnels dans lesquels une multitude d'acteurs différents poursuivent leurs objectifs pratiques routiniers en lien tout à la fois avec une certaine organisation matérielle du travail et avec la structure du réseau d'interdépendances qui lie cette chaîne à d'autres acteurs et d'autres institutions – parmi lesquels, notamment, des publics, des membres des élites politiques et des médias-partenaires ou rivaux. C'est pourquoi – répétons-le – la manière dont les règles de traitement du chef de l'Etat en public (le « pacte ») sont respectées par les magnats de l'économie au cours des interviews télévisées et, par conséquent, la forme que prend dans ce cadre d'action la soumission de ces magnats au chef de l'Etat, doivent selon nous être étudiées en prenant d'abord en compte les objectifs pratiques des journalistes et des autres professionnels qui organisent les interviews en question³²². Pour ce faire, nous commencerons d'abord par analyser, à un niveau plus ou moins général, les usages que font les journalistes russes des interviews télévisées réalisées avec les magnats : nous verrons que ces usages ont un rapport direct avec le réseau d'interdépendance qui lie ces journalistes aux élites et qui fait de la rumeur le vecteur principal de l'information dont les premiers peuvent espérer disposer au sujet des secondes (chapitre 5). Dans un second temps, nous allons étudier les particularités des interviews télévisées réalisées avec les magnats sur la chaîne privée Dozhd. Le but est ici d'expliquer le cadre de participation proposé au public et le style d'interview « agressif » qui sont en vigueur cette chaîne et de le faire, qui plus est, par la prise en compte des objectifs pratiques que se fixent les journalistes de cette chaîne (chapitre 6). Enfin, nous procéderons à une enquête similaire concernant la chaîne Russie 24 et ses liens avec une agence publique d'information, Interfax : ici encore, nous tenterons de rendre compte d'un style d'interview déterminé (marqué par un certain ménagement à l'égard des invités), non pas d'abord à partir de considérations sur l'orientation politique des journalistes de cette chaîne étatique mais plutôt en analysant, en premier lieu, à la fois le réseau des interdépendances entre Russie 24 et les élites, et l'organisation concrète du travail sur cette chaîne (chapitre 7).

³²² Notre démarche s'apparente sur ce point à celle de Jean-Philippe Heurtin dans son ouvrage consacré aux « architectures morales de l'Assemblée nationale » française. En effet, de même que cet auteur a montré que l'espace public parlementaire en France a pu être configuré très différemment selon l'architecture matérielle et les justifications pratiques qui lui sont données, en entraînant des effets très différents sur la prise de parole des parlementaires, de même nous cherchons à montrer que l'espace public médiatique en Russie contemporaine est susceptible d'être configuré très différemment selon les chaînes de télévision, avec ici aussi des effets très contrastés sur la prise de parole des interviewés. Voir Jean-Philippe Heurtin, *L'espace public parlementaire. Essai sur les raisons du législateur*, Paris, PUF, 1999.

Chapitre 5. Les interviews télévisées comme dispositif de publicisation des rumeurs

Nous avons vu dans la première partie de cette thèse que les magnats, ayant le souci de se rendre descriptible comme respectant en public les règles du pacte de soumission au pouvoir, il est rare qu'ils expriment des récriminations contre les sommets de l'Etat au cours des interviews télévisées. Il est plus rare encore qu'ils fassent, dans ce cadre, des révélations sur les attaques dont ils font éventuellement l'objet de la part du pouvoir. Leur attitude consiste alors à privilégier les réponses évasives, la langue de bois ou les pirouettes rhétoriques. Et pourtant, cela n'empêche pas les journalistes de continuer à leur adresser des questions sur l'ensemble de ces sujets sensibles. En d'autres termes, les journalistes continuent obstinément à poser des questions pour lesquelles ils savent pertinemment qu'il y a très peu de chances d'obtenir des réponses claires. Quel est le but poursuivi dans cette démarche de questionnement « perdue d'avance » ? Il est d'abord, on l'a vu, de tester les capacités des interviewés à respecter le pacte en public : à travers leurs façons légèrement différentes de répondre (ou plutôt de s'arranger pour ne pas vraiment répondre) aux questions dangereuses, les interviewés manifestent en effet un certain style, plus ou moins complaisant, plus ou moins respectueux vis-à-vis du pouvoir. Et c'est ce spectacle et les jugements qu'il permet, qui compte aux yeux des journalistes et, peut-on le penser, d'une grande partie du public. Mais nous allons voir maintenant que ces questions qui n'attendent pas vraiment de réponse, ont une autre fonction : non plus celle de tester les interviewés mais celle de révéler au public certaines informations. Ces informations ont en propre de n'être ni déjà publiques, ni encore vérifiées : on peut les appeler pour cette raison des « rumeurs ». Elles ont aussi pour propriété d'être très difficiles à vérifier et souvent, d'être porteuses d'une charge accusatrice à l'égard du pouvoir politique : elles sont donc dangereuses, pour les journalistes, à révéler, car ils s'exposeraient, s'ils en assumaient eux-mêmes la responsabilité, à des poursuites judiciaires et à des représailles. Dans ce chapitre, nous défendrons l'idée que certaines questions posées durant les interviews visent ainsi à tester la véracité de certaines rumeurs auprès des interviewés (en jugeant leurs réactions), mais encore et surtout, à faire connaître au public l'existence de telles rumeurs – et ce, sans avoir, pour le journaliste, à endosser lui-même la responsabilité de cette divulgation.

Pour établir cette démonstration, nous allons être amenés dans ce chapitre à mettre en lumière la façon même dont les journalistes économiques et ceux qui travaillent sur les acteurs économiques recueillent des informations et tentent de les vérifier. Il s'agira de comprendre le

rôle-clé que jouent les rumeurs aux yeux des journalistes par rapport à d'autres types de vecteurs informationnels, plus officiels – comme par exemple les communiqués de presse et les déclarations publiques. Mais il s'agira aussi de comprendre comment la circulation de ces rumeurs entre les journalistes et leurs sources, et entre les journalistes eux-mêmes, permet la constitution d'une certaine « communauté d'initiés » dont – comme nous le détaillerons – nous avons pu faire l'expérience dans le processus même de notre entrée, difficile, sur ce terrain d'enquête – qui fut une « initiation » au sens littéral. Finalement, on montrera en quoi, aux yeux des journalistes et sans doute du public, ce qui fait l'intérêt des interviews avec les magnats n'est pas tant le contenu des réponses que ces derniers font que d'une part, ce que leur comportement révèle publiquement (nous l'avons vu dans la partie précédente), d'autre part, les informations qu'il est possible de rendre publiques à travers les questions qui leur sont posées (comme nous allons le voir maintenant).

1. De l'information comme réalité objective à l'information comme processus collectif

Si l'on demande aux journalistes économiques, comment ils comprennent la tâche principale de leur travail, ils répondront : « *dat' auditorii informatsiu* », phrase qu'on peut traduire en français par « donner de l'information au public ». De quelle information s'agit-il ? Le plus souvent par « information » les journalistes entendent la description des événements qui arrivent dans le monde environnant. En effet, comme le précise le rédacteur en chef de la chaîne privée Dozhd en parlant des moments glorieux de l'histoire de la chaîne, « à un moment donné on est devenu une chaîne unique, la seule chaîne dans le pays *qui donne de l'information exhaustive sur les événements* qui sont très importants pour nous tous ! »³²³. Comme l'a formulé l'intervieweuse de la chaîne étatique Russie 24, « le contexte [de mes questions] est toujours tourné vers l'information, c'est-à-dire qu'il est *lié aux événements quelconques qui arrivent* »³²⁴. Les événements que couvrent les journalistes constituent pour eux des traits objectifs du monde environnant. Cette manière de penser le rapport des journalistes à la réalité, qui constitue, selon Herbert Gans, le cœur de l'épistémologie journalistique, est connue sous le nom de *mirror theory*³²⁵. Sous ce rapport, les journalistes russes

³²³ Entretien avec l'ex-rédacteur en chef de la chaîne Dozhd, le 22/04/2016

³²⁴ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

³²⁵ Selon Herbert Gans, cette approche « proposes that events determine story selection, with journalists simply holding a mirror to them and reflecting their image to the audience » H.J. Gans, *Deciding What's News*, op. cit., p. 79.

sont très proches de leurs collègues occidentaux³²⁶. « Couvrir un événement » se dit en russe « *osvechat' sobitie* », littéralement, jeter la lumière sur un événement. Cette formule lexicale présuppose que l'événement est réel et objectif mais il manque de visibilité publique. La tâche du journaliste consiste ainsi à l'éclairer en le rendant observable à tout le monde³²⁷.

Pourtant, les journalistes, russes ou occidentaux, sont rarement les témoins directs des événements dont ils rendent compte. En effet, comme l'a dit Walter Lippmann, « All the reporters in the world working all the hours of the day could not witness all the happenings in the world »³²⁸. Les journalistes ont ainsi besoin de s'appuyer sur des descriptions produites par les autres. Leon V. Sigal remarque que « news are not what happened but what someone says has happened or will happen. Reporters are seldom in a position to witness events firsthand. They have to rely on the accounts of others »³²⁹. Ainsi, celui qui étudie la manière dont les journalistes décrivent des événements de la réalité doit prendre au sérieux les interactions entre les journalistes et les « sources » (*istochniki* en russe)³³⁰. Il est commun d'appeler ces interactions « interviews » (le même mot est employé en russe – *interv'u*). Ce terme signifiait jadis n'importe quelle rencontre entre deux personnes. Progressivement, comme l'a démontré Schudson, ce terme acquiert une signification strictement médiatique et tend à désigner deux phénomènes : la pratique de communication de journaliste avec une source, et le résultat de cette pratique (interview écrite, par exemple)³³¹. Cette distinction est plus pertinente pour la presse écrite qui présuppose la prise de l'information et sa mise en place et publication comme deux étapes séparées de l'activité journalistique. Dans le cas des interviews télévisées la pratique même devient le produit. Comme

³²⁶ Comme le notent Schudson et Manoff, en reprenant le propos d'un journaliste américain : « You report, you do not manufacture. You ask your who, what, when, where, why, and how: get the answers; and come on home » Robert Karl Manoff et Michael Schudson, « Reading the News » dans Robert Karl Manoff et Michael Schudson (eds.), *Reading the News*, New York, Pantheon Books, 1986, p. 4. Certes, un journaliste russe de la chaîne étatique peut dire à propos des manifestations anti-gouvernementales « pour nous, cet événement n'a pas existé, c'est la politique informationnelle de l'État ». Mais cela ne met pas en doute la prémisse universelle selon laquelle les journalistes travaillent avec les événements qu'ils considèrent comme objectifs, même s'ils peuvent ne pas parler de quelques-uns.

³²⁷ La notion de « hard news » (qui est aussi employée par les journalistes russes) traduit aussi cette idée d'un événement tangible et objectif que les journalistes peuvent saisir. Comme le dit Gaye Tuchman, pour les journalistes « hard news concerns events potentially available to analysis or interpretation and consists of "factual presentations" of events deemed newsworthy » Gaye Tuchman, « Making News by Doing Work: Routinizing the Unexpected », *American Journal of Sociology*, 1973, vol. 79, n° 1, p. 113.

³²⁸ Cité dans Carlin Romano, « The Grisly Truth about Bare Facts » dans Robert Karl Manoff et Michael Schudson (eds.), *Reading the News*, New York, Pantheon Books, 1986, p. 38.

³²⁹ Leon V. Sigal, « Who? Sources Make the News » dans Robert Karl Manoff et Michael Schudson (eds.), *Reading the News*, New York, Pantheon Books, 1986, p. 15.

³³⁰ Comme le note Nicolas Kasiaf, « les journalistes rendent compte du réel par l'intermédiaire de « sources » (orales ou écrites) » Nicolas Kasiaf, « L'Objectivation du rapport aux sources dans les pages « Politiques » des quotidiens » dans Jean-Baptiste Legavre et Pascal Dauvin (eds.), *Les Publics des journalistes*, Paris, La Dispute, 2007, p. 1.

³³¹ Pourtant, dans certains cas la communication entre un journaliste et une source n'amène pas à l'apparition d'un produit médiatique concret, c'est le cas des interviews *off the record* (Legavre 1992, voir aussi Lagneau 2014).

le notent Clayman et Heritage, « the "news" in a news interview consists entirely of mundane interactional transactions between journalists and their sources »³³². L'importance de l'interview pour l'activité journalistique contemporaine ne cesse de s'accroître. Pour la presse du monde anglo-saxon Michael Schudson note que « the interview is the fundamental act of contemporary journalism. Reporters rely overwhelmingly on interviews; according to a study of Washington reporters in the 1980s, journalists depend so heavily on interviews that they use no documents at all in nearly three-quarters of the stories they write »³³³. La même tendance s'observe dans le domaine des interviews télévisées. Au début des années 1990 Clayman et Heritage ont écrit :

What is new is its increasing use as a finished news product in its own right. Whether live or taped, in studio or via remote satellite links, as one segment of a news program or the overarching format for the program as a whole – the interview is now a common form in which broadcast news is packaged for public consumption, and hence an alternative to the traditional narrative or story form of news presentation. Although the news story remains important, a significant proportion of news content now consists of a journalist asking questions of politicians, experts, or others who are “in the news”³³⁴.

Nous allons parler des interviews télévisées en laissant la presse de côté. En Russie les interviews télévisées gagnent en popularité après la Perestroïka. Les années 1990 voient l'apparition de nombreuses émissions-interview de genres différents. Au début des années 2000 la plupart des émissions qui existent depuis les années 1990 sont arrêtées, les émissions d'interview, surtout en direct, deviennent plus rares (cette transformation de l'espace médiatique sera étudiée dans la partie 3). Néanmoins, vers la fin des années 2000, les interviews télévisuelles reviennent sur le devant de la scène. Cet intérêt renouvelé est lié avant tout à deux phénomènes connectés : 1) l'apparition de deux nouvelles chaînes de télévision (la chaîne d'information d'Etat/étatique 24 sur 24 Russie 24 et la chaîne privée Dozhd), 2) un intérêt accru pour l'économie, le monde des affaires et les magnats (c.f. le chapitre 9). Les interviews télévisées deviennent un des principaux moyens d'obtenir l'information sur le monde économique et politique. Comme me l'a expliqué un journaliste de la chaîne Russie 24, « en économie tu ne peux pas avoir une situation quand une

³³² S.E. Clayman et J. Heritage, *The News Interview: Journalists and Public Figures on the Air*, op. cit., p. 11.

³³³ M. Schudson, « Question authority », art cit, p. 565. Comme le notent Clayman et Heritage, « The news interview has come to occupy a prominent place in the landscape of broadcast journalism and political communication. Interviewing has long been a basic journalistic tool – perhaps the most important tool – for gathering information, the raw material that will later be worked up into finished news stories » S.E. Clayman et J. Heritage, *The News Interview: Journalists and Public Figures on the Air*, op. cit., p. 1.

³³⁴ S.E. Clayman et J. Heritage, *The News Interview: Journalists and Public Figures on the Air*, op. cit., p. 1.

maison explose et ça devient une actualité à part entière. Tu peux avoir un coup d'Etat, par exemple, et ça devient une actualité en soi, t'as pas besoin d'interview ou de quoi que ce soit. Mais en économie rien que les histoires racontées par les gens peuvent devenir une actualité ». Le problème abordé par le journaliste dans ce passage, et auquel l'interview télévisuelle est censée répondre (c.f. le chapitre 7 pour comprendre pourquoi les *newsmakers* donnent plus volontiers les interviews télévisées), est le problème de la visibilité des événements économiques. Ces derniers sont le plus souvent liés aux actions des acteurs individuels ou collectifs dont les manifestations sont peu visibles. Ce sont surtout les discours des acteurs qui peuvent rendre ces événements accessibles pour les journalistes.

On pourrait penser que cette spécificité du journalisme économique renforce la dépendance de journalistes à l'égard des porte-paroles officiels. Cette situation fait penser aux différentes théories d'influence des sources sur le contenu des médias³³⁵. Sous ce regard, l'interview télévisuelle peut apparaître comme un dispositif grâce auquel les journalistes (et le public) appréhendent la réalité en recevant quasi passivement et d'une façon unilatérale les informations fournies par les sources. Pourtant, cette image est trop simpliste. Avant de rentrer dans les détails de la description des usages des interviews dans le journalisme économique russe (et le journalisme sur les acteurs économiques) nous allons présenter deux exemples qui nous permettront de comprendre que les interviews peuvent aussi être utilisées pour d'autres but que d'obtenir de nouvelles informations.

Prenons, pour commencer, le cas d'un journaliste de la chaîne étatique Russie 24. En février 2016 il s'est rendu à Munich à la conférence sur la sécurité, pour réaliser une interview

³³⁵ D'un côté on peut rapporter à ce courant différents travaux qui, en reprenant l'idée de l'agenda-setting introduite par McCombs et Shaw pour parler de l'influence des médias sur les publics, l'appliquent sur les interactions entre les médias et les sources. Cela revient à dire que dans certaines situations les médias fonctionnent comme « passive transmission belts » en reprenant un agenda fixé ailleurs (principalement dans les instances de pouvoir). C.f., par exemple, David Weaver et Swanzy Nimley Elliott, « Who sets the agenda for the media : A study of local agenda-building », *Journalism Quarterly*, 1984, vol. 62, p. 87-94 ; Dan Berkowitz, « TV News Sources and News Channels: A Study in Agenda-Building », *Journalism Quarterly*, 1987, vol. 64, p. 508-513.. D'autre côté, dans le courant que certains analystes appellent « marxiste », apparaît la théorie de « définisseurs primaires » qui avance la même idée de médias comme récepteurs passifs. Stuart Hall écrit, par exemple, « The important point about the structured relationship between the media and the primary institutional definers is that it permits the institutional definers to establish the initial definition or primary interpretation of the topic in question. This interpretation then 'commands the field' in all subsequent treatment and sets the terms of reference within which all further coverage or debate takes place. Arguments against a primary interpretation are forced to insert themselves into its definition of 'what is at issue' - they must begin from this framework of interpretation as their starting-point » Stuart Hall et al., *Policing the Crisis : Mugging, the State, and Law and Order*, London, Macmillan, 1978, p. 58.. Schlesinger propose une version nuancée de ce modèle en disant que la seule position dominante n'assure pas la possibilité de définir la situation. Cette dernière devient ainsi le résultat des luttes stratégiques entre différentes sources. Il dit que «cette inégalité ne signifie pas que les plus avantagés assurent leur statut de « premier définisseurs » par la seule vertu de leur position. S'ils l'assurent c'est plutôt par suite d'une action stratégique couronnée de succès dans un domaine imparfaitement compétitif » Philip Schlesinger, Edith Zeitlin et Suzanne Rizzi, « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme », *Réseaux*, 1992, vol. 10, n° 51, p. 91.

avec Andrei Kostine, le président de la banque « VTB ». Voici la question qu'il a posée après quelques heures d'attente devant l'entrée de l'hôtel où avait lieu la conférence :

Intervieweur : on a tous écouté l'intervention de [premier ministre] Medvedev. Il a mentionné cinq éléments qui déterminent la sécurité, le premier élément c'était l'économie et les difficultés économiques qu'a rencontrées le monde. Avant l'intervention, a eu lieu un déjeuner d'affaires auquel vous avez été présent. Le déjeuner était privé. De quoi vous avez discuté ? Probablement, vous avez parlé des sanctions et des problèmes liés à la croissance économique ? Qui était à ce déjeuner ?³³⁶

Comme nous pouvons le voir, la question, posée de cette manière présente le journaliste comme ignorant quant au contenu de l'événement discuté (déjeuner). Sa question laisse pour l'invité beaucoup de possibilités d'imposer au journaliste (et au public de l'émission) sa définition de l'événement en question. Mais est-ce que le journaliste est en réalité aussi ignorant que le laisse supposer la question ? Lorsque je lui ai montré cet enregistrement, il m'a répondu :

Je me rappelle bien pourquoi j'y suis allé. Il y avait une impression que les sanctions économiques [introduites par les pays européens contre la Russie suite au conflit militaire en Ukraine] doivent être levées bientôt. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle il y avait beaucoup d'entrepreneurs à cette réunion, ce qui est inhabituel. Il y avait des rumeurs selon lesquelles les sanctions allaient être levées en hiver, tu vois ? Il y avait un bruit [*veterok* en russe, littéralement, vent]. Et ils devaient en discuter³³⁷.

Nous voyons que les connaissances réelles de l'intervieweur à propos de l'événement en question excèdent celles manifestés au cours de l'interview. Ses questions poursuivent en réalité un intérêt assez précis – connaître les perspectives de sanctions - sans pour autant le manifester directement. Revenons vers l'enregistrement : l'interviewé, dans sa réponse, commence à parler des humeurs anti-russes qui dominaient la conférence. Mon interlocuteur analyse la réponse de l'invité sur l'écran en disant « là, ce n'est vraiment pas important, là non plus ». A un moment donné il entend le banquier prononcer la phrase « ... et en ce qui concerne le business [étranger], le business se prononce pour l'annulation de sanctions. Qui plus est, aujourd'hui les représentants de

³³⁶ Extrait de l'interview avec Andrei Kostine du 11/02/2016 (chaîne Russie 24)

³³⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

l'Allemagne nous ont dit qu'ils espèrent et pensent qu'en été ces changements positifs vont se produire, peut-être, la levée des sanctions les plus radicales ». A ce moment mon interlocuteur me fait un geste de la main en me regardant d'un air illuminé : « voilà ! bingo ! je pensais à ce bruit et voilà il l'a renforcé [*poddul veter*, littéralement, il a soufflé davantage de vent] ! Il a dit qu'effectivement les sanctions allaient être réduites et que cela aura lieu en été ». Nous voyons ainsi que la plus grande partie de la réponse de l'invité n'est pas qualifiée comme pertinente par le journaliste. Ce dernier interprète la réponse à travers le filtre de ses connaissances d'arrière-plan (la rumeur selon laquelle les sanctions vont être levées bientôt), et ne retient qu'un petit détail pertinent par rapport à ces connaissances.

Changeons de chaîne et étudions un autre exemple. Celui de la querelle supposée entre le magnat Alexander Mamout et le vice premier ministre Igor Chouvalov. Cette querelle hypothétique devient le sujet de discussion dans une interview sur la chaîne Dozhd. Le présentateur introduit la question de la manière suivante : « j'ai lu... si je ne me trompe pas, c'était écrit dans la revue Smartmoney... que vous ne vous parlez plus avec Igor Chouvalov, c'est vrai ? »³³⁸. Notons la modalité de la question, qui rend l'intervieweur descriptible comme doutant de la véracité du fait évoqué et laisse à l'interviewé le droit de déterminer sa vérité. Mais lorsque je demande à un des participants de cette émission (avec lequel j'étais en train de regarder l'enregistrement de l'émission) à propos de la réponse possible de l'invité, le journaliste exclame : « bah, Tikhon [le présentateur] a posé cette question en comprenant, bien sûr, que [l'invité] est en querelle avec Chouvalov, c'est un fait que tout le monde connaît ! »³³⁹. A la différence de l'exemple précédent (qui rend identifiable une tentative d'obtenir une nouvelle information même si c'est d'une manière indirecte), dans la situation présente, et si l'on fait confiance à l'affirmation de mon interlocuteur, l'événement discuté est pour les journalistes plus ou moins avéré avant l'interview. Ces deux exemples introductifs permettent de voir que les interviews ne s'utilisent pas uniquement pour obtenir des informations inconnues des journalistes. Nous pourrions ainsi poser la question : quels usages les journalistes peuvent faire de l'interview télévisuelle ?

Avant de commencer à répondre à cette question, il nous faut préciser certains éléments terminologiques et expliciter davantage le parti pris que nous adoptons dans ce chapitre. Au début de ce chapitre, nous avons dit que selon les journalistes le cœur de leur travail consiste à couvrir les événements qui se présentent comme des traits objectifs de la réalité sociale. Dans la suite nous allons nous distancier de cette position en soulignant que les événements ne peuvent pas être pensés comme existants indépendamment du travail social de leur constitution. Ainsi, selon Gaye

³³⁸ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 31/08/2011 (chaîne Dozhd)

³³⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

Tuchman, pour pouvoir parler d'un événement il ne suffit pas que quelque chose arrive dans le monde environnant (ce n'est qu'une occurrence), il faut aussi que cette occurrence soit décrite et diffusée, devenant ainsi un événement public³⁴⁰. Pourtant, pour Tuchman le travail de constitution des événements appartient uniquement aux médias, qui sélectionnent les traits de description et ainsi déterminent et individualisent ce qui s'est passé³⁴¹. Comme nous allons le montrer plus loin, ce ne sont pas les médias seuls qui participent à ce travail de constitution des événements. En effet, avant même que les occurrences ne soient diffusées dans l'espace public grâce au travail médiatique, quelqu'un doit les identifier et les détacher du fond du cours de choses et les fournir aux journalistes. Molotch et Lester introduisent l'idée de carrière des événements publics³⁴². Pourtant, ces auteurs présentent le processus de constitution des événements comme linéaire et irréversible, comme si, à chaque étape, on pouvait parler d'un objet circonscrit et déterminé qui est transmis d'un groupe d'acteurs à un autre³⁴³. Comme nous allons le voir à partir de l'analyse de nos données, le processus d'interaction entre les journalistes et les sources est loin d'être linéaire et irréversible.

2. Le rôle des rumeurs dans le travail journalistique

Si l'on veut comprendre quel usage les journalistes peuvent faire des interviews télédiffusées, il nous faut d'abord comprendre comment se fait-il que les journalistes apparaissent assez souvent

³⁴⁰ Gaye Tuchman, par exemple, propose d'établir une distinction entre l'événement et l'occurrence, autrement dit, la phase initiale et la phase avancée de ce travail de constitution. Elle dit, par exemple, « news imparts to occurrences their *public character* as it transforms mere happenings into publicly discussible events ». G. Tuchman, *Making News: A Study in the Construction of Reality*, *op. cit.*, p. 3. Et plus loin encore: « two process occur simultaneously: an occurrence is transformed into an event, and an event is transformed into a news story » *Ibid.*, p. 193.

³⁴¹ Elle note, « news stories not only lend occurrences their existence as public events, but also impart character to them, for news reports help to shape the public definition of happening by selectively attributing to the specific details or "particulars" » G. Tuchman, *Making News: A Study in the Construction of Reality*, *op. cit.*, p. 190.

³⁴² Ils mettent l'accent sur le fait que la production des événements est un processus collectif dans lequel sont impliquées non seulement les médias mais aussi les acteurs extérieurs aux médias (principalement les instances officielles) qui fournissent aux médias les matériaux primaires. Ce sont des « promoteurs d'informations » (à la différence de « assembleurs d'informations », autrement dit, les journalistes) qui accomplissent ce travail. Les auteurs font comprendre aussi que l'occurrence elle-même ne doit pas non plus être considérée comme donnée objectivement avant et en dehors de travail de son identification, autrement dit, en dehors du travail de détachement d'une discontinuité dans le flux indistinct du cours des choses et de son inscription préalable. Les auteurs expliquent, par exemple : « il y a les promoteurs d'informations, ces individus qui, avec leurs associés [...] identifient (et rendent donc observable) une occurrence comme étant, dans un certain domaine et pour une raison ou une autre, extraordinaire et digne d'intérêt pour autrui » Harvey L. Molotch et Marilyn Lester, « Informer : une conduite délibérée de l'usage stratégique des événements », *Réseaux*, 1996, vol. 14, n° 75, p. 28.

³⁴³ Voici comment ils décrivent ce processus : « il y a les assembleurs d'informations (journalistes, rédacteurs et rédacteurs en chef) qui, *travaillant à partir des matériaux fournis par les promoteurs*, transforment en événements publics un ensemble - perçu comme fini - d'occurrences mises en avant, en les diffusant par voie de presse ou sur les ondes » *Ibid.* Et plus loin encore : « le travail effectué à chaque stade ferme ou inhibe un grand nombre de possibilités de création d'événements » *Ibid.*

bien informés même avant les interviews avec les *newsmakers*. Il nous faut comprendre comment les journalistes constituent leurs connaissances et quel statut celles-ci peuvent avoir pour eux. Tout d'abord, les journalistes ont accès aux différents types d'information officiellement diffusés par les entreprises et les ministères. Parmi les sources officielles les journalistes évoquent tout d'abord le « communiqué de presse » (en russe, *press reliz*). Les communiqués de presse se présentent comme une source certes importante mais largement insuffisante pour le travail journalistique. Les journalistes considèrent généralement les communiqués de presse comme une tentative, de la part de *newsmakers*, de présenter la situation d'une façon qui corresponde à leurs intérêts. Nous allons discuter le rapport aux communiqués de presse pour chacune des chaînes étudiées dans les chapitres correspondants. Poursuivons la revue des types de sources d'information accessibles aux journalistes en dehors des interviews télévisées.

Les publications de collègues journalistes d'autres médias constituent une autre voie par laquelle les journalistes peuvent recueillir des descriptions des événements. Quand j'ai demandé à une journaliste de la chaîne Russie 24, comment elle se préparait à l'interview, elle m'a répondu : « bah, comme tous les autres, je pense... je regarde les matériaux, je lis les articles, je parle avec les communicants, j'essaye de comprendre qu'est-ce qui se passe ». Laissons, pour l'instant, de côté les communicants, nous allons bientôt y revenir. La journaliste fait comprendre que la l'analyse des articles de presse constitue une partie importante de sa préparation pour l'interview. Moi-même, lorsque j'observais la préparation de journalistes avant l'émission *Hard Day's Night*, j'ai pu voir dans quelle mesure les matériaux publiés constituent un appui incontournable pour les journalistes lorsqu'ils rédigent leurs questions. Lors de la *letouchka* (réunion de travail) avant l'émission, les intervieweurs s'en servaient de leurs ordinateurs portables connectés à internet afin de trouver ou vérifier les informations nécessaires. Les journalistes ont des notions qui leur sont propres pour parler de l'ensemble des descriptions publiées dans les médias. Ce sont les notions comme *mediaprostranstvo* et *mediapole* (espace médiatique et champ médiatique). Cet espace est traité comme un espace physique : les journalistes peuvent dire à propos d'un événement, qu'il a été discuté dans le champ médiatique. Ce champ est une ressource importante pour les journalistes qui se préparent à une interview télévisée. Il donne aux journalistes une possibilité de renforcer leurs questions et de justifier les prémisses qu'ils introduisent dans les questions. Pour ce faire, les journalistes citent la source, par exemple, « j'ai lu dans le journal *Vedomosti* que », « le journal *Smatmoney* a écrit que ... », « l'agence *Interfax* vient de publier cette information ». L'expérimentateur de l'émission « *Hard Day's Night* » explique cette démarche de la façon suivante : « si vous parlez de quelque chose, vous devez vous référer aux matériaux concrets ou aux chiffres.

Si vous en avez, l'invité aura plus de mal à vous duper ou à esquiver la réponse »³⁴⁴. Se référer, dans sa question, à un média, et évoquer explicitement son nom, permet au journaliste de coincer le *newsmaker* et de complexifier ainsi pour lui la procédure de contestation de prémisses de la question. Cette démarche peut être rapprochée à celle employée par les scientifiques lorsqu'ils essayent de bien fonder leurs arguments dans les articles scientifiques³⁴⁵. Néanmoins, l'introduction d'une référence à une source ne rend pas l'opération de contestation impossible pour l'interviewé. Même si cette opération devient plus couteuse. Lors d'une interview sur la chaîne Dozhd le journaliste s'est appuyé sur l'article d'un journal réputé Vedomosti pour sa question en prétendant que le magnat a une biographie alternative non officielle. Le magnat a répondu : « vous savez, le journal Vedomosti n'est pas un journal très profond et je déconseille à la chaîne Dozhd de suivre son chemin. Nous avons dit déjà que nous n'allons pas commenter ça ». Comme nous pouvons le voir, dans sa réponse l'interviewé s'adresse au journal qui a publié les informations et non pas au journaliste qui a posé la question. Certes, il réfute le fait d'avoir une biographie cachée mais pour le faire il est obligé de s'opposer à une grande entreprise médiatique influente et réputée comme Vedomosti qu'il accuse de superficialité. On apprend, en passant, que l'information publiée, même par le journal aussi influent que Vedomosti, n'acquiert pas automatiquement le statut d'un fait indiscutable, et peut, elle-aussi, être déconstruite et réduite à un artefact³⁴⁶. Nous allons revenir aux différents statuts que peut avoir l'information au cours de ce chapitre.

Les journalistes mobilisent encore d'autres moyens de recueil des informations. Revenons à l'exemple présenté au début du chapitre dans lequel les journalistes ont posé une question sur la réalité de la querelle entre le magnat et le vice-premier ministre. Les journalistes ne doutaient pas de sa réalité et j'ai voulu comprendre d'où venait cette certitude. Mon interlocuteur m'a répondu : « comment ils le savent ?! Bah, depuis les conversations avec les collègues, journalistes, à partir

³⁴⁴ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

³⁴⁵ Comme l'a bien montré Bruno Latour, les références permettent aux acteurs de renforcer leurs énoncés en mobilisant des alliés. En parlant de références dans l'univers scientifique Latour parle de l'exemple de la séquence hormonale découverte par Schally : « elles jouent simplement le rôle de poteaux indicateurs signalant au lecteur, pour autant qu'il en ait besoin, quels sont les moyens techniques mis en œuvre par Schally. Le lecteur qui mettrait en doute la séquence hormonale est dirigé vers une autre brochette d'auteurs : Benson, Edman, Gottlieb et même Gray et Smith. Leurs travaux n'apparaissent pas dans le texte, mais on signale que l'on pourrait y faire appel si nécessaire. Ils sont mis, en quelque sorte, en réserve, prêts à apporter les nombreux soutiens techniques dont Schally a besoin pour renforcer son argument » Bruno Latour, *La science en action : Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Éditions La Découverte, 1989, p. 93. Notons en même temps que nos journalistes se réfèrent aux médias et non pas aux auteurs des articles individuels, comme dans le monde scientifique, par exemple. Se référer à un média (à la place d'un seul journaliste solitaire) s'équivaut à se référer à ce que Latour a appelé « laboratoire ». Ce n'est plus un acteur isolé, mais une organisation qui implique un vaste réseau d'acteurs humains et non humains qui donnent force aux énoncés dont cette organisation se réclame et qui complexifie ainsi leur contestation.

³⁴⁶ En effet, Nicolas Kaciak écrit, par exemple, « une déclaration peut être 'publique' sans être 'officielle', et inversement » N. Kaciak, « L'Objectivation du rapport aux sources dans les pages « Politiques » des quotidiens », art cit, p. 1.. Dans la suite nous allons voir comment l'officialité de l'information est liée à sa crédibilité.

des bruits dans le milieu de journalistes ! »³⁴⁷. Nous apprenons ainsi qu'à côté des descriptions qui remplissent le champ médiatique – les descriptions qui sont publiées et inscrites sur différents supports (journaux, émissions de radio ou de télévision, vidéos sur Youtube etc.) et qui ont ainsi une réalité documentaire, - il y a aussi un autre spectre de descriptions. Ces descriptions sont moins objectivées mais non moins importantes pour les journalistes. Pour en parler, les journalistes utilisent les mots comme « bruits », « rumeurs » ou le terme professionnel « inside ». Nous allons utiliser le terme « rumeur » dans son sens sociologique que nous allons préciser plus loin. Certes, les usages que les journalistes font des descriptions publiées d'un côté, et des rumeurs, d'autre part, peuvent être différents. Par exemple, les rumeurs ne peuvent pas être employées pour renforcer une question lors d'une interview. L'ex-présentateur de *Hard Day's Night* explique : « dans vos questions il ne doit pas y avoir d'eau. Par exemple, 'on dit que'. Puisque chaque invité normal vous demandera en retour 'qui a dit ça ? où c'est dit ?' Et vous n'avez rien à répondre »³⁴⁸. Nous comprenons maintenant mieux pourquoi dans l'exemple discuté au début, le journaliste de Russie 24, tout en anticipant que la levée des sanctions devrait être discutée lors de la réunion à Munich, n'a pourtant aucunement manifesté sa connaissance dans sa question. L'information sur la levée de sanction n'était pas publiée, c'était, pour reprendre une expression de journaliste, un « bruit », autrement dit, une rumeur journalistique. On peut dire ainsi que si l'information n'est pas publiée et provient d'une rumeur, les journalistes ont moins de chances de l'introduire explicitement dans la question. Cela n'empêche que la rumeur peut continuer à être mobilisée dans la formulation de la question et dans l'interprétation de la réponse, mais d'une manière implicite. C'est sur cet usage des rumeurs que nous allons nous concentrer par la suite.

Commençons par nous poser la question : d'où viennent ces rumeurs ? Les journalistes en évoquent plusieurs origines. Tout d'abord, il s'agit de leurs collègues, les journalistes accrédités auprès de personnes haut placées ou ceux qui travaillent dans les équipes de presse et qui ont donc un accès privilégié au fonctionnement interne de compagnies et ministères. Comme m'expliquait un journaliste :

[...] il y a un cercle de gens informés, y compris parmi les journalistes. C'est évident que les journalistes, surtout ceux qui font parties des équipes de presse de différentes personnes haut placées, ils sont au courant de tout ! [...] et quand on se rencontre avec eux dans un

³⁴⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

³⁴⁸ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

café pour boire un café, comme vous et moi maintenant, on se demande ‘et alors ? ça va ton X ?’, et l’autre répond ‘tiens, hier j’ai appris...’. C’est comme ça que ça se passe³⁴⁹.

En effet, les journalistes accrédités auprès de personnes haut placées, par la spécificité de leur travail, accompagnent les *newsmakers* dans différentes situations routinières de leurs activités professionnelles auxquelles les journalistes ordinaires n’ont pas accès (ils ne rencontrent les *newsmakers* que dans des endroits spécifiques – les salles des conférences de presse, la chaîne de télévision, les points de presse). Les journalistes accrédités ont surtout accès à deux genres d’informations. D’un côté, ils peuvent devenir des témoins oculaires de différentes actions de *newsmakers* ou de situations dans lesquelles ils sont engagés (rencontres, négociations, appels téléphoniques, discussions etc). Le directeur exécutif de l’agence Interfax m’a raconté, par exemple : « il y avait un cas, quand Gazprom voulait acheter Sibneft. Et un de nos gars, il travaillait, il a vu le directeur financier de Sibneft au cinquième étage de Gazprom. On ne savait pas qu’est-ce qu’il faisait là-bas. Mais c’était très bizarre, puisqu’avant ces deux compagnies n’avaient aucun rapport ! Et on a commencé à prêter plus d’attention aux interactions entre Gazprom et Sibneft »³⁵⁰. D’un autre côté, les journalistes accrédités ont accès aux conversations et aux rumeurs qui circulent dans l’entourage de la personne haut placée (dans notre cas ce sont plutôt les top managers et les propriétaires des compagnies). Par exemple, le créateur de l’émission Kapital.ru a pu apprendre que la direction de la compagnie pétrolière LUKoil est contrariée par les actions du gouvernement grâce aux conversations avec les gens de l’entourage du chef de LUKoil Vagit Alekperov lors du tournage du film sur le magnat.

On pourrait dire que les journalistes accrédités ont accès aux informations confidentielles des entreprises, mais le terme « informations confidentielles » conduit à une mauvaise compréhension quant à la nature des données que les journalistes peuvent recueillir d’une telle façon. Le terme « informations confidentielles » fait penser aux informations déjà stabilisées et objectivées, mais qui sont intentionnellement dissimulées par les entreprises. Tandis que ce que les journalistes accrédités peuvent entendre ou remarquer en pratique ne sont pas, pour le plus souvent, des récits stabilisés et achevés, mais plutôt des phrases isolées, des détails, des actions inhabituelles etc. Ces données, recueillies sur le terrain, ne se présentent pas encore comme des descriptions des événements toutes faites. Elles constituent des fragments à partir desquels, à travers leur confrontation aux autres éléments disponibles et par le biais des interactions avec les autres acteurs (collègues, communicants, experts, etc), les journalistes peuvent arriver à une

³⁴⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

³⁵⁰ Entretien avec le directeur exécutif de l’agence Interfax, 10/11/2016

détermination plus avancée des événements. Nous allons décrire ce processus plus en détail dans la suite. Pour l'instant, contentons-nous de remarquer que la rumeur n'enferme pas seulement la dimension d'incertitude, elle enferme aussi celle d'indétermination³⁵¹.

Poursuivons à explorer la question d'où viennent les rumeurs dont s'en servent les journalistes. Un autre courant qui nourrit ce flot de bruits est alimenté par les communicants des personnes haut placées et des compagnies. Un journaliste de la chaîne Dozhd m'a expliqué : « les communicants de toutes ces personnes [haut placées] ce sont les anciens journalistes et nos anciens collègues. Moi, par exemple, j'ai des anciens collègues qui bossent pour le gouvernement, il y en a au moins 4 ! Il y a, par exemple, un gosse qui est le communicant de Skvortsova, qui est le vice premier ministre. Si tu lui demandes quelque chose, il te répondra bien-sûr ! »³⁵². Tout comme les journalistes accrédités auprès de personnes haut placées (et même beaucoup plus qu'eux !) les communicants sont au courant de la vie interne des entreprises. Comme l'explique le journaliste dans le passage qu'on vient de citer, cela ne constitue pas un problème pour les journalistes de récupérer certaines descriptions des occurrences de cette vie interne grâce aux rapports de proximité qui se tissent entre les journalistes et les anciens journalistes – communicants³⁵³. Une autre dimension de cette interaction, cette fois plutôt stratégique qu'amicale, a été mise en avant par Jean-Baptiste Legavre dans son article avec le titre parlant « Les journalistes et les communicants comme associés-rivaux ». Le chercheur français montre qu'une certaine « trahison » de la compagnie pour laquelle travaille le communicant fait partie de sa routine professionnelle comme une sorte de « sacrifice » nécessaire pour établir des bonnes relations avec les journalistes et favoriser la couverture positive de la compagnie par la presse³⁵⁴.

Finalement, et on en a parlé en détails dans le chapitre précédent, la communication off-the-record avec le *newsmaker* lui-même peut fournir aux journalistes beaucoup de données

³⁵¹ C'est sous l'angle de l'incertitude que Philippe Aldrin propose de concevoir la rumeur. Il écrit « définie couramment comme une 'nouvelle de source incontrôlée qui se répand dans le public' [...], on peut traduire la rumeur en termes sociologiques comme l'échange rapide, au sein d'un groupe social, d'une nouvelle dont la transmission, du fait de sa véracité encore incertaine ou douteuse, s'opère par des moyens informels (le bouche à oreille) et selon des préventions énonciatives distinctives (usage du conditionnel, renvoi à des sources innombrables et anonymes) » Philippe Aldrin, « L'impensé social des rumeurs politiques. Sur l'approche dominocentrique du phénomène et son dépassement », *Mots*, 2010, n° 92, p. 23. Tomotsu Shibutani, quant à lui, propose une approche qui voit le commérage non pas sous rapport de fausse information, mais comme un processus de gestion de l'indétermination de la situation. Pour lui le processus de rumeur émerge dans le cas de situations problématiques ou incertaines lorsque les chaînes institutionnelles (officielles) font défaut Tamotsu Shibutani, *Impovised News: a sociological study of rumor*, Indianapolis, New York, The Bobbs-Merrill Company, Inc., 1966.

³⁵² Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/10/2015

³⁵³ Pour le cas français, Jérémie Nollet, met en avant une « très étroite proximité sociale et intellectuelle des communicateurs avec le monde de la presse » Jérémie Nollet, « Les communicateurs de ministère : Entre champs bureaucratique et journalistique » dans Ivan Chupin et Jérémie Nollet (eds.), *Journaisme et dépendances*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 177.

³⁵⁴ Jean-Baptiste Legavre, « Entre conflit et coopération. Les journalistes et les communicants comme « associés-rivaux » », *Communication & langages*, 2011, n° 167, p. 105-123.

précieuses. Lors de ces rencontres, les personnes haut placées peuvent faire part de leurs griefs et mécontentements, partager leurs soupçons qu'ils ne vont pas énoncer en public. Même si les journalistes hésitent le plus souvent à publier ces informations directement, en respectant ainsi la règle du off, cela n'empêche qu'ils les partagent lors des rencontres informelles avec leurs pairs, nourrissant ainsi le flot des rumeurs.

On comprend mieux maintenant, comment les journalistes deviennent informés au sujet d'événements du monde environnant avant même les que des représentants des entreprises ou ministères soient intervenus en public. Cette idée de pré-connaissance journalistique constitue un argument contre les théories de l'agenda-setting et de définisseurs primaires qui se basent implicitement sur l'idée selon laquelle les sources « imposent » les contenus aux journalistes. Jean Charron, en critiquant les théories de l'agenda-setting, explique que les journalistes qui se présentent devant les sources ont leur compréhension d'arrière-plan et leurs propres considérations d'importance des informations³⁵⁵. Un autre argument de Charron contre l'idée de l'agenda-setting consiste en ce que les sources ont une capacité à anticiper la logique et les priorités des journalistes, qu'ils prennent en compte lorsqu'ils préparent leur message³⁵⁶. Même si nous partageons ces arguments de Jean Charron, les données que nous venons de discuter suggèrent que nous pouvons aller encore plus loin. En effet, ces deux arguments de Charron (que le matériel fourni par les sources est transformé par les journalistes et que ce matériel inclut la prise en compte par les sources des intérêts de journalistes) présupposent un modèle de communication entre la source et le journaliste se base sur deux idées. Premièrement, il s'agit d'une idée que la source fait un geste de procurer de l'information, qu'il y a une intention communicationnel de son part. Deuxièmement, Charron présuppose que l'information que procure la source est déjà plus ou moins stabilisée et formée (même si les journalistes peuvent ensuite la réinterpréter). L'argument

³⁵⁵ Il note que « les études sur le fonctionnement des médias et les pratiques journalistiques nous enseignent que la nouvelle ne peut pas être conceptualisée comme un matériel prédéfini, produit à l'initiative de la source, et sur lequel le journaliste n'intervient pas autrement que par sélection » Jean Charron, « Les médias et les sources. Les limites du modèle de l'agenda-setting », *Hermès*, 1995, vol. 3, n° 17-18, p. 79. Charron continue en disant que « la notion de sélection ne peut rendre compte des opérations de décodage/recodage, d'interprétation, de contextualisation, de structuration et d'intervention (enquêtes, opérations de suivi, etc.). » *Ibid.*

³⁵⁶ Il explique : « Quand la source adopte un discours et des thèmes en fonction des valeurs professionnelles et de la « sensibilité » des journalistes et en fonction des exigences techniques des medias, on devrait observer une forte corrélation entre l'agenda de la source et l' agenda de la presse. L'agenda de la source ayant été établi sur la base d'une prévision de la réaction de la presse, on peut dire que la source, parce qu'elle y tire avantage, a accepté de se soumettre aux préférences de la presse. En d'autres termes, lorsqu'il y a conformité entre le discours de la source et le discours de la presse, c'est qu'il y a eu adéquation entre l'offre de la source et la demande des medias. Sur quelle base pourra-t-on déterminer que la source a exercé plus d'influence que la presse ou l'inverse ? S'il y a eu ajustement mutuel par anticipation de l'un et de l'autre, on peut dire que l' action de la source et celle de la presse sont « mutuellement constituées » [...]. La nouvelle n'est donc pas seulement le produit de la rencontre de deux logiques différentes et en partie opposées (celle de la presse et celle de la source); chaque partie intègre, dans une certaine mesure, a sa pro pré logique celle de l' autre » J. Charron, « Les médias et les sources. Les limites du modèle de l'agenda-setting », art cit, p. 80.

que nous avançons dans ce chapitre consiste à dire que 1) les journalistes obtiennent souvent la première définition de l'événement sans une intention communicationnelle de la part de personnes responsables (et même à contre-courant de l'intention de personne responsable), 2) cette définition ne prend pas tout de suite une forme bien distinguée et déterminée. La notion de « rumeur » que nous utilisons ici permet de rendre compte de cette spécificité de formation de connaissance, mais seulement à condition de considérer la rumeur comme un processus et non pas comme un objet de connaissance réifié. C'est en cela que consiste l'idée de Tamotsu Shibutani lorsqu'il dit :

Rumor content is not viewed as an object to be transmitted but as something that is shaped, reshaped, and reinforced in a succession of communicative acts; as Turner [...] puts it, rumor is not so much the dissemination of a designated message as the process of forming a definition of situation³⁵⁷.

En effet, la rumeur ne doit pas être considérée comme une information qui est objectivée et stabilisée, dont seul le défaut consiste en un manque de véracité ou de crédibilité. Shibutani propose de voir la rumeur comme un processus communicatif collectif de production de la définition de la situation indéterminée³⁵⁸.

Cette approche processuelle de la rumeur permet de la considérer comme une étape importante de constitution des événements publics. Michel Barthélémy et Louis Quéré soulignent que le processus de constitution des événements publics doit être compris « comme une individuation et celle-ci comme une sociation ou une inscription sociale »³⁵⁹. Nous pourrions suggérer ainsi que, dans le domaine du journalisme, la pratique de rumeur joue un rôle important dans le processus de constitution de l'événement public, en assurant le passage des premières expériences de confrontation avec l'occurrence vers la forme déjà suffisamment stabilisée et

³⁵⁷ T. Shibutani, *Impovised News: a sociological study of rumor*, op. cit., p. 9.

³⁵⁸ Il dit, par exemple, que, « Since rumor construction is a cumulative process, content may be successively reconstituted as the situation develops. If so, the account tends to become increasingly more plausible (84). [...] As a public acquires structure, rumor content tends to become progressively more circumscribed by considerations of plausibility. Much of any crisis situation is already defined; a certain number of particulars are available, and these constitute the known fact of the event. Only the missing gap is supplied by rumor » *Ibid.*, p. 77.

³⁵⁹ Michel Barthélémy et Louis Quéré, *La mesure des événements publics : Structure des événements et formation de la conscience publique*, Paris, Centre d'Etude des Mouvements Sociaux, E.H.E.S.S., 1991. Selon les auteurs, la question à laquelle il faut répondre pour comprendre la constitution de l'événement c'est : comment les expériences individuelles et indexées de confrontation avec la réalité des acteurs acquièrent progressivement un caractère commun et partagé. En effet, Barthélémy and Quéré disent que « l'activité qui est au centre de la structuration de l'événement émergent ne prend forme que pour autant que les agents adoptent sur leur propre action - et sa situation - la perspective des autres et en particulier la perspective commune d'un groupe, c'est-à-dire, dit Mead, qu'ils deviennent un autrui généralisé. Les événements acquièrent leur individualité dans ce mouvement de montée en généralité et d'inscription dans un espace commun » *Ibid.*

définie (partagée et commune) de l'événement³⁶⁰. La rumeur peut être utilisée dans un processus d'individuation et d'inscription sociale de l'événement. Pour Barthélémy et Quéré ce processus passe par la normalisation de l'événement émergent³⁶¹. Ce que les auteurs appellent « normalisation » signifie que les attributs de l'événement s'inscrivent progressivement dans un récit avec sa structure et ses logiques propres, que la description de l'événement acquiert progressivement des traits d'un événement typique avec des rôles typiques et schémas motivationnels prévisibles. Notre argument consiste à dire que ce travail de « normalisation » de l'événement émergent passe y compris par l'usage de la rumeur, lorsque, dans le « gossip mill » des journalistes, se mêlent les informations de terrains différents, des hypothèses et des témoignages fournis par différents acteurs³⁶².

3. L'interview comme dispositif de vérification des rumeurs

Un autre aspect important qu'il faut prendre en compte lorsque nous parlons de l'usage journalistique des rumeurs, est que pour les journalistes les descriptions qui font l'objet des rumeurs ne sont pas homogènes du point de vue de leur crédibilité. Si l'on adopte le point de vue selon lequel la rumeur est un processus collectif d'individuation et de détermination progressive des événements, alors on peut supposer que les acteurs peuvent éprouver différents degrés de certitude quant à la forme des différents événements et de leur réalité, et que ces degrés peuvent varier en fonction de la disponibilité de nouveaux éléments de la description. On peut même aller plus loin et dire que c'est assez rare que les journalistes n'éprouvent aucun doute par rapport à la description de l'événement qu'ils ont. La plupart de temps, ils vivent dans l'incertitude quant à l'adéquation des descriptions (rumeurs) qu'ils ont à ce qui s'est vraiment passé. Le travail des

³⁶⁰ Le processus que nous décrivons ici est très proche de ce qu'ont exposé Boltanski en parlant d'objectivation d'une protestation : « Ce travail d'objectivation suit, le plus souvent, le tracé d'un continuum qui, s'enracinant en deçà du langage, va de la simple dramatisation d'un geste (e.g. pleurer) à la formulation pour soi dans le chuchotement du langage intérieur, à la formulation pour un autre, sur le mode de la confidence, dans une relation singulière et en exigeant le secret, puis, à plusieurs, de moins en moins proches, en acceptant tacitement la circulation sous forme de ragot ». Luc Boltanski, Yann Darré et Marie-Ange Schiltz, « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, vol. 51, p. 38.

³⁶¹ Comme le disent les auteurs eux-mêmes : « l'inscription sociale et l'individuation de l'événement passent par l'attribution de ce qu'on peut appeler une valeur de normalité. Par là le caractère de contingence est converti en caractère de probabilité ou de nécessité. Cette réduction de la contingence se fait surtout à travers la construction d'une texture de causalité, la recherche de responsabilités, la détermination d'un domaine de compétence au regard des problèmes posés (du ressort de qui sont-ils?), et la comparaison avec des incidents similaires » M. Barthélémy et L. Quéré, *La mesure des événements publics : Structure des événements et formation de la conscience publique*, op. cit.

³⁶² Dans un contexte certes différent mais assez proche Daniel Cefaï évoque le rôle analogue de l'usage des rumeurs. En parlant de la constitution de problèmes publics il note : « la première phase était celle de la condensation de la rumeur, exprimée dans les relations de voisinage comme inquiétude ou ressentiment, en dispositifs argumentatifs et en organisations représentatives » Daniel Cefaï, « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », *Réseaux*, 1996, vol. 14, n° 75, p. 58.

journalistes peut ainsi être compris comme un processus de résorption (réduction graduelle) de l'incertitude quant aux rumeurs qui portent sur les événements du monde environnant.

Prenons un exemple. C'est le cas de ce journaliste de Russie 24 qui, en se rendant à Munich, pose au banquier une question à propos de la privatisation des entreprises du secteur public russe. Voici la question de ce journaliste : « dites-moi, s'il vous plaît, est-ce que la question de la privatisation a été discutée lors de la rencontre ? Les autorités russes préparent certaines compagnies publiques pour la privatisation... ». Après le visionnage de cet épisode j'ai demandé mon interlocuteur de m'expliquer le sens de cette question. Voici sa réponse :

Voilà, sur cette question tout est très simple. J'ai eu une information de la part des assistants des entrepreneurs qui étaient à cette rencontre. Selon cette information, le thème de la privatisation [de certaines entreprises russes] pourrait être lié au sujet de levée de sanctions. Genre, [les russes pourraient proposer aux occidentaux que] on vous laisse participer à la privatisation de nos entreprises et vous commencez à lever quelque chose [les sanctions]. Et moi je voulais vérifier, puisque c'était une information non vérifiée. Et il m'a dit même, si je ne me trompe pas, qu'on leur permettra de participer à la privatisation. J'attendais que dans la réponse il me confirme que les sanctions et la privatisation sont liées d'une façon ou d'une autre. C'était une information non vérifiée du tout, de la part du service de presse de Mordachov [magnat du domaine de l'acier], si je ne me trompe pas. Ils ont dit quelque chose genre « on va essayer de leur proposer ces actifs, peut-être, ces entreprises leur intéresseront et ils vont annuler les sanctions »³⁶³.

Ici on observe un exemple de la manière dont la première définition de l'événement peut être établie grâce aux rumeurs qui circulent dans le milieu journalistique. Dans ce cas concret, le journaliste, en ayant des rapports étroits avec quelqu'un dans le service de presse d'un des entrepreneurs, a eu vent d'une rumeur à propos de l'intention de la délégation russe de séduire les occidentaux par la perspective de participation à la privatisation des actifs russes. En même temps, comme le montre cet exemple, les journalistes ne prennent pas, bien évidemment, toutes les données qu'ils reçoivent pour argent comptant³⁶⁴. La description transmise de bouche à oreille peut ainsi être traitée comme plus ou moins crédible pour les journalistes. Les différents degrés de

³⁶³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

³⁶⁴ Melvin Pollner a écrit que pour les acteurs qui agissent dans le cadre de ce qu'il appelle la raison mondaine, « an account of a real state of affairs cannot validate itself » (35). Cela fait que les descriptions de la réalité peuvent être traitées comme seulement « potentiellement vraies » : « While accounts do not validate the actuality of their referent, they do, from the point of view of mundane reason, provide for the *possibly existent character* of their intended referent » (Pollner 1987, 35, c'est Pollner qui souligne).

crédibilité, que les journalistes accordent aux informations qu'ils ont, se manifestent par différents termes qui sont employés pour parler de ces informations. Dans ce cas concret on rencontre le terme « information non vérifiée ». Le journaliste précise même vers la fin de l'extrait que cette information était « absolument pas vérifiée », en dégradant davantage le statut de cette information. L'objectif que poursuit le journaliste en posant cette question lors de cette interview publique consiste à « vérifier » (le terme employé par le journaliste) cette information. L'interview peut ainsi servir pour les journalistes en tant que dispositif de validation des descriptions de la réalité qu'ils obtiennent à travers les rumeurs.

Continuons à explorer différents statuts de crédibilité que peuvent avoir les rumeurs pour les journalistes. Etudions le cas suivant. Les journalistes essayent d'apprendre qui s'est caché derrière l'attaque contre le magnat pétrolier Mikhaïl Goutseriev, l'attaque qui l'a forcé à quitter le pays en 2007. D'après la conversation avec un des intervieweurs j'ai pu comprendre qu'au moment de l'interview les journalistes savaient plus ou moins qui était responsable de problèmes du magnat. D'où vient ma question : « pourquoi faire semblant de prétendre que vous ne le connaissez pas, si, en réalité, vous connaissez la vérité d'avance ? ». Voici la réponse de l'intervieweur :

Même si vous avez une information, il vous faut que l'interviewé la confirme ou, ce qu'est mieux, qu'il la dise lui-même avec ses propres mots. Puisque l'information dont parle Anton Zhelnov [un des journalistes qui a posé la question] c'est une information non officielle. Ce sont des données de sources différentes qui peuvent être vraies ou pas. On n'a pas de 100% d'assurance que c'est vrai. Alors, notre objectif c'est d'avoir cette information de première bouche. [...] Dans ce cas concret il s'agit tout simplement de vérifier l'information qu'on a³⁶⁵.

Tout comme dans l'exemple précédent, poser une question à poursuit l'objectif de vérifier les descriptions de l'événement que les journalistes obtiennent grâce aux rumeurs du milieu journalistique. En même temps, on voit que dans ce cas concret les journalistes sont plus ou moins sûrs de la crédibilité de leur description de la réalité. Néanmoins, le risque que l'information s'avère fausse est bien présent. Le journaliste explique qu'ils « ne sont pas certains à 100% de sa véracité ». L'interview télévisuelle leur donne ainsi une occasion de vérifier leur description, comme le dit le journaliste : « dans ce cas concret il s'agit tout simplement de vérifier l'information qu'on a ».

³⁶⁵ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/09/2015

Nous allons nous arrêter pour l'instant sur la procédure de vérification des informations et sur le rôle qu'y joue l'interviewé. Nous pourrions nous demander, pourquoi, lorsque quelque chose arrive à une compagnie et les journalistes essayent de rendre l'événement plus déterminé, ils s'efforcent le plus souvent à trouver accès aux personnes qui occupent les positions les plus élevées dans cette compagnie ? Les utilisent l'expression *pervoe litso* (première personne) pour parler de ces supérieurs hiérarchiques³⁶⁶. En effet, si nous nous adressons au manuel de l'agence de presse Interfax, par exemple, nous pouvons lire : « toujours faites votre mieux pour trouver un accès aux *premières personnes* ou ceux qui prennent les décisions dans le département ou la compagnie. Ne vous contentez pas de travailler avec les seuls communicants puisque vos objectifs respectables sont divergents »³⁶⁷. Nous faisons face ici à ce que Howard Becker a appelé « hierarchy of credibility »³⁶⁸. D'où vient ce cet intérêt pour les « premières personnes » ? Considérons le passage suivant produit par la principale intervieweuse de la chaîne Russie 24 :

Vous savez, je me suis dit ça il y a longtemps, et ça ne change pas jusqu'à aujourd'hui, que [mon interviewé] ne peut pas être le vice-ministre, ça doit être le ministre. Ça doit être la personne avec laquelle je peux construire une conversation conceptuelle, ça ne doit pas être une personne qui n'est pas responsable. Il me faut l'interviewé qui dit 'oui je sais, je suis responsable de ça'. Il ne peut pas dire 'non, je ne suis pas compétent pour cette question'³⁶⁹.

Les premières personnes sont dotées, dans la conscience de journalistes, d'un attribut de « responsabilité ». C'est cet attribut qui explique pourquoi les définitions de la réalité qu'ils donnent sont réputées être plus crédibles que les définitions des autres. Cet aspect apparaît clairement dans le long passage fourni par le journaliste de la revue Forbes qui s'est présenté comme intervieweur à une des émissions de la chaîne Dozhd :

Chercheur : d'accord, mais pourquoi ne pouvez-vous, si vous connaissez tout, dire tout simplement au cours de l'interview « regardez, la situation c'est ça... ». Pourquoi il vous

³⁶⁶ Dans ce cadre de compagnies privées il s'agit le plus souvent du propriétaire de la compagnie ou son actionnaire majoritaire.

³⁶⁷ Styleguide de l'agence Interfax, p. 68

³⁶⁸ "In any system of ranked groups, participants take it as given that members of the highest group have the right to define the way things really are. In any organization, no matter what the rest of the organization chart shows, the arrows indicating the flow of information point up, thus demonstrating (at least formally) that those at the top have access to a more complete picture of what is going on than anyone else. [...] Thus, credibility and the right to be heard are differentially distributed through the ranks of the system" Howard S. Becker, « Whose Side Are We On? », *Social Problems*, 1967, vol. 14, n° 3, p. 248..

³⁶⁹ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

faut avoir la confirmation de la part de la personne concernée ? Pourquoi le processus est comme ça ? Pourquoi vous ne pouvez tout simplement transmettre cette information au spectateur, si vous connaissez bien cette information et si votre objectif c'est d'informer le spectateur ?

Journaliste : ben, parce qu'il est le seul qui possède cette information. Il y a... non, j'essayerai de l'expliquer autrement. Regardez, pourquoi jamais un journaliste ne se satisfait d'une explication d'un communicant ? Parce que le communicant ne prend pas de décisions. Il n'est pas responsable par son argent de tout ce qui se passe avec la compagnie. Il retransmet... et parfois et il ne retransmet pas mais invente tout simplement ce que pourrait dire un top manager ou le propriétaire. C'est pourquoi on ne cite pas les communicants. Le cas limite c'est quand il nous faut confirmer quelque chose. Si vous lisez attentivement le journal Vedomosti, vous pouvez voir parfois « Untel a dit ceci et cela, transmet l'ITAR TASS. Cela est confirmé par un représentant de la compagnie ». Dans ce cas le journaliste de Vedomosti ne cite pas le communicant mais vérifie avec lui l'information diffusée par l'agence de presse ITAR TASS que son chef a dit ceci et cela. Mais s'adresser à un communicant pour lui demander des informations stratégiques sur la compagnie, poser les questions qu'on pose à Evtouchenkov, c'est bête ! Le communicant y répondra avec plaisir pour augmenter son poids aux yeux des autres. Mais c'est une personne *sans responsabilité* ! Il n'est responsable de rien. C'est pourquoi il est important de parvenir à obtenir l'information de la part du détenteur de l'information. Lui seul peut dire « oui » ou « non », donner des noms. En dehors de ça tout est spéculation³⁷⁰.

Nous allons revenir aux dernières lignes de ce passage plus loin. Ici nous allons nous intéresser au lien qui existe pour les journalistes entre le statut de la personne et la crédibilité de l'information qu'elle procure. Si l'on résume l'idée de ce journaliste nous pouvons dire que plus le statut de la personne est élevé, moins elle a de chances de mentir. En effet, la responsabilité qui distingue cette personne des autres membres de la compagnie est considérée par les journalistes comme la garantie de la crédibilité de ses paroles. Nous pouvons nous souvenir du passage dans le manuel de l'agence de presse qui invite à ne pas faire confiance aux communicants et à préférer le *pervoe litso* (première personne) de la compagnie. Cette situation se rapporte au problème de la distribution sociale de la connaissance. Selon Schutz, « only an exceedingly small part of our actual and potential knowledge originates in our own experience. The bulk of our knowledge consists in

³⁷⁰ Entretien avec un journaliste de la revue Forbes intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, 28/10/2015

experiences which not we but our fellowmen, contemporaries or predecessors, have had, and which they have communicated or handed down to us »³⁷¹. La connaissance qui ne provient pas de notre expérience directe (« our own originary experiences »), mais qui est transmise par les autres, est désignée par Schutz comme « socially derived knowledge ». La question c'est de savoir comment les acteurs attribuent le statut de vérité aux connaissances qui ne sont pas issues de notre expérience directe. Schutz introduit ainsi un autre terme important, celui de « socially approved knowledge » :

Yet even the rudimentary picture outlined would be incomplete without mentioning briefly another aspect of the social distribution of knowledge which, to a certain extent, is the opposite of socially derived knowledge. We shall call it socially approved knowledge. Any knowledge, our own originary experiences as well as any kind of socially derived knowledge, receives additional weight if it is accepted not only by ourselves but by other members of our in-group³⁷².

Les analystes de conversations ont beaucoup travaillé sur la manière dont le droit à la connaissance est attribué dans les échanges verbaux³⁷³. L'idée générale de ces travaux consiste à montrer qu'afin de comprendre comment une connaissance peut être considérée comme socialement approuvée il faut prendre en compte les procédures sociales d'attribution de pouvoirs et de devoirs de connaître. Ces derniers ne coïncident pas toujours avec la connaissance effective qu'ont les personnes. Comme nous avons pu le voir, pour les journalistes, les procédures d'attribution de pouvoirs et devoirs de connaissances attribuent la connaissance aux personnes qui se trouvent dans une position hiérarchique élevée. Le sociologue des médias Leon Sigal a noté que dans le contexte anglo-saxon : « by convention, reporters choose authoritative sources over other potential sources.

³⁷¹ Albert Schütz, « The Well-informed Citizen: An Essay on the Social Distribution of Knowledge », *Social Research*, 1946, vol. 13, n° 4, p. 475.

³⁷² *Ibid.*, p. 477.

³⁷³ Anita Pomerantz a montré que les interlocuteurs savent attribuer à leurs partenaire des zones de connaissance dans lesquels ils sont censés d'avoir la connaissance directe de première main. Cette idée de connaissance « imputée » a été ensuite développée par d'autres chercheurs, Anita Pomerantz, « Telling my side: "Limited access" as a "fishing" device », *Sociological Inquiry*, 1980, n° 50, p. 186-198. Tania Stivers et al. ont montré que la compréhension qu'ont les acteurs à propos de la distribution sociale de la connaissance inclut non seulement la compréhension de ce *qui* peut savoir *quoi*, mais aussi la compréhension des obligations et des responsabilités sociales de savoir. « In social interaction conversationalists attend not only to who knows what, but also to who has a right to know what, who knows more about what, and who is responsible for knowing what » Tanya Stivers, Lorenza Mondada et Jakob Steensig, « Knowledge, Morality and Affiliation in Social Interaction » dans *Rights, Responsibilities and Accountability*, s.l., Cambridge University Press, 2011, p. 23.

But what makes a source authoritative? With the rise of the beat system, authoritative came to be identified with the ability to exercise authority in important political and social institutions »³⁷⁴.

Revenons maintenant à l'étude de ce comment change le statut de crédibilité de rumeurs qu'utilisent les journalistes. Rappelons-nous de l'exemple de la querelle avec le magnat Alexander Mamout. Cette querelle se présentait pour les journalistes comme un fait réel. En effet, même si l'intervieweur par sa question s'est montré hésitant quant à la véracité de la querelle (« est-ce que c'est vrai ? »), lors de l'entretien avec moi le journaliste qui avait fait partie du corps des intervieweurs de l'émission, m'a confirmé que les journalistes n'avaient aucun doute à ce sujet : « bah, Tikhon [le présentateur] a posé cette question en comprenant, bien sûr, qu'il [l'invité] est en querelle avec Chouvalov, c'est un fait que tout le monde connaît ! »³⁷⁵. Après que l'interviewé a nié la réalité de la querelle, un autre intervieweur a posé une question supplémentaire en introduisant un détail ponctuel : « est-ce que c'est vrai que vous vous avez eu une dispute avec Chouvalov dans au début des années 2000 à cause de Cheremetiëvo [un des aéroports de Moscou] ? ». Notons, que formellement, cette question réserve pour l'interviewé le même rôle que la question précédente – c'est-à-dire le rôle de celui qui détermine la véracité d'une hypothèse. Néanmoins, selon mon interlocuteur, cet ajout constitue un changement important de situation. Selon lui, par cette question les intervieweurs montrent au speaker que leur connaissance du sujet est plus détaillée que cela apparaît de la première question. Mon interlocuteur me commente le développement de la situation de la manière suivante : « voilà, Igor [le journaliste sur l'écran] lui pose déjà une question concrète, avec des faits. Il lui jette dans le visage, en fait, qu'il y avait une chose, que les gens connaissent la raison. Ce n'est pas par hasard qu'Igor parle de Cheremetiëvo ». Dans la section précédente, lorsque nous avons parlé du processus de condensation de la rumeur, nous avons évoqué le rôle que joue dans ce processus l'établissement de la « texture de causalité » qui permet la mise en récit de l'événement. Dans le cas que nous étudions ici nous voyons un exemple de la manière dont l'établissement de la « texture de causalité » transforme l'occurrence fragmentée et imprécise en un fait (c'est la notion de journaliste). La connaissance qu'ont les journalistes consiste non seulement en ce que les deux personnes sont prétendument en querelle, mais également en ce que les journalistes connaissent aussi la cause prétendue de la querelle. Ce surplus de connaissance (même si sa crédibilité est aussi incertaine) permet d'effectuer la mise en intrigue : la cause de la querelle est introduite ce qui permet de doter les acteurs d'un schéma motivationnel et de donner sens à la situation dans son ensemble. Cet élément n'est pas simplement un autre élément qui s'ajoute à un ensemble de détails connus (ou prétendument connus), il

³⁷⁴ L.V. Sigal, « Who? Sources Make the News », art cit, p. 19.

³⁷⁵ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

transforme ces fragments de données en un récit qui se tient. Une idée très proche a été évoquée par Gaye Tuchman lorsqu'elle parlait de travail de factuelisation que mènent les journalistes. Tuchman explique que différents éléments de description des événements (facts) « mutually validate one another » et ne doivent être traités isolément comme des éléments autonomes de détermination de la situation³⁷⁶. Melvin Pollner plus tôt a émis une idée semblable en parlant de « mundane idealizations » qui :

[...] establish the formal pattern of relationships which exist among mundane particulars and serve as the skeletal framework around which mundane reasoners construct possible scenarios of the real. They also furnish the background assumptions through which mundane reasoners may accountable credit and discredit claims about concrete reality³⁷⁷.

Melvin Pollner fait comprendre que ces idéalizations servent à établir des liens entre les éléments de la description et proposer des « scénarios de la réalité », autrement dit, réunir les éléments de descriptions en un récit cohérent. Pour cela les éléments doivent s'accorder entre eux³⁷⁸.

4. L'interview comme dispositif d'officialisation de rumeurs

Pour pouvoir parler d'événement public il ne suffit pas que les journalistes arrivent à être certains que la description qu'ils ont correspondre à la réalité. Comme le laisse entendre le terme « événement public » il faut aussi que ces descriptions soient connues publiquement. Le fait est que, pour les journalistes, la publicisation, en dépit de ce que peut laisser entendre ce terme, ne se réduit pas au seul geste de déclarer une quelconque description publiquement, de la rendre publique. Au début de mon travail de terrain je posais à mes enquêtés la question : « pourquoi, si

³⁷⁶ En effet, elle dit que « to flesh out any one supposed fact one amasses a host of supposed facts that, when taken together, present themselves as both individually and collectively self-validating. Together they constitute a web of facticity by establishing themselves as cross-referents to one another: A fact justifies the whole (this particular story is factual), and the whole (all the facts) validates this fact (this particular referent) » G. Tuchman, *Making News: A Study in the Construction of Reality*, *op. cit.*, p. 86.

³⁷⁷ M. Pollner, *Mundane reason*, *op. cit.*, p. 35.

³⁷⁸ En décrivant le processus de ce comment le juge établit « qu'est-ce qui s'est passé », Pollner montre que les différents éléments de la description doivent être cohérents de sorte qu'un élément implique un autre : « The process of interpretation through which the judge organizes the disparate pieces of information into a possible version of a scene in the world is guided by mundane suppositions regarding the coherency and determinateness of objects in the world. It is by virtue of assuming that each aspect of real objects implies yet other aspects which are compatible with what is already specified, that the judge is able to flesh out, fill in, and extrapolate the 'more' of the scene in question » *Ibid.*, p. 34. Et plus loin : « specifically, the aspects through which an object is realized must not contradict one another. If the scene is to be made observable as one which could exist in the world, the particulars in the account must be mutually compatible and congruent » *Ibid.*, p. 35.

à un moment donné vous vous êtes assurés de la véracité absolue de l'information, ne pas l'annoncer vous-mêmes ? Pourquoi poser la question lors d'interview ? » En effet, on peut souvent rencontrer une situation où les journalistes connaissent la réponse mais s'efforcent obstinément à l'obtenir de l'invité. Un journaliste m'a expliqué cette situation de la manière suivante :

L'idée ou l'objectif ultime c'est que le *newsmaker* le prononce lui-même. Premièrement, parce que cela aura plus de poids. Si en tant que journaliste je dis : « j'ai découvert ceci et cela », cela a un certain poids. Mais quand un participant à l'un de ces événements dit : « ça c'est passé comme ça », cela acquiert un autre poids, vous voyez ? Deuxièmement, la manière dont il formule l'information est importante. Puisque la question est délicate et ici, disons, chaque mot et chaque préposition et l'ordre de mots qu'il utilise comptent. C'est pourquoi on essaye de l'inciter à le dire-lui-même³⁷⁹.

La différence entre les deux voies de publicisation de l'information tient à la différence de poids qu'acquiert cette information après la publicisation. Plus haut, nous avons déjà rencontré un passage dans lequel un autre journaliste évoquait ce même problème. Permettons-nous de citer encore une fois une partie de ce passage. Le journaliste nous parle de ce qui arrive avec l'information qui n'est pas prononcée publiquement par le *newsmaker* : « c'est pourquoi il est important de parvenir à obtenir l'information de la part du propriétaire de l'information. Lui seul peut dire 'oui' ou 'non', donner des noms. En dehors de ça tout est *spéculation* ». « Spéculation », c'est le terme qui sert à désigner une information qui, indépendamment de sa véracité pour les journalistes, n'a pas été prononcée publiquement par la *première personne* ou, au moins, confirmée par elle. Le problème des descriptions publicisées d'une manière inappropriée (sans confirmation officielle) tient à ce que ces descriptions ne peuvent pas être utilisées dans le travail mené ultérieurement. Par exemple, elles ne peuvent pas servir de base pour des inférences ultérieures (ou, comme l'a dit Bruno Latour, servir « comme prémisse d'un nouveau raisonnement »). Un autre problème qui est lié aux informations qui peuvent être qualifiées de spéculatives sont les risques judiciaires liés à la publication de cette information. Le risque de sanctions juridiques constitue une contrainte importante qui est prise en compte par les journalistes lorsqu'ils prennent la décision de publier ou ne pas publier une information. Lorsque, en parlant avec le directeur du département économique de l'agence de presse Interfax j'ai demandé pourquoi ils ne publiaient pas des informations non verbalisées par l'invité à une interview mais qui deviennent évidentes, par exemple, à travers son comportement (c.f. le chapitre 7 pour une discussion plus détaillée), il

³⁷⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/09/2015

m'a répondu : « je vous recommande d'étudier la loi sur les médias, la partie qui porte sur les agences de presse. La loi dit que si vous publiez une information en vous référant à une agence de presse vous êtes exonérés de la responsabilité. Et c'est l'agence qui devient responsable. On est juridiquement responsables pour l'information qu'on publie. On ne peut pas publier ce qu'on ne peut pas prouver devant le tribunal ».

Le mot « prouver » qu'a employé notre interlocuteur est important. En effet, publiciser une description pour les journalistes ce n'est pas seulement rendre publique ce dont ils sont sûrs, c'est aussi le faire publiquement d'une manière convaincante, autrement dit, prouver aux autres que la description publicisée correspond à la réalité. Comment les journalistes peuvent transférer la certitude qu'ils éprouvent par rapport à un certain état de faits ? Cette question est d'autant plus difficile, que, comme nous l'avons vu, la plupart des descriptions dont disposent les journalistes, proviennent de sources qui ne confirmeront jamais les informations en public (entretiens off the record, observations de journalistes accrédités, fuites d'information faites par les communicants etc.). Renaud Dulong, dans son travail sur la présentification des événements révolus, a montré que le discours tout seul ne suffit pas pour persuader un tiers de la réalité d'un événement quelconque. Même si les mots jouent un rôle important, cette présentification doit en même temps s'appuyer sur les opérateurs de factualité matérielle³⁸⁰. Michel Barthélémy et Louis Quéré, quant à eux, insistent aussi sur l'importance de la « visibilité » pour la publicisation de l'événement³⁸¹. Bruno Latour parle de procédés analogues dans le domaine du travail scientifique :

Il y a toujours un moment dans une discussion où ce dont disposent localement les protagonistes n'est pas suffisant pour ouvrir ou fermer une boîte noire. Il est nécessaire d'invoquer d'autres ressources venant d'autres lieux et d'autres temps. On commence alors par utiliser des textes, des dossiers, des documents, des articles, pour forcer les autres à transformer ce qui était au départ une opinion en un fait³⁸².

³⁸⁰ « Les procédés de factualisation mélangeant la parole avec d'autres choses - de la matière, des appareillages, etc. - sont irréductibles à des actes de langage, et, même si la pragmatique linguistique a quelque chose à en dire, la fabrication de la vérité factuelle est un accomplissement complexe faisant intervenir des dispositifs spéciaux » R. Dulong, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », art cit., p. 66..

³⁸¹ « La notion de scène publique est davantage liée à l'idée de visibilité et de manifesteté mutuelle. La dimension scénique des actions et des événements n'est pas secondaire dans une perspective où l'être et l'apparaître coïncident, où l'individuation des actions, des événements, des objets et des personnes s'accomplit dans et par leur devenir-manifeste dans le domaine du sensible et du visible » M. Barthélémy et L. Quéré, *La mesure des événements publics : Structure des événements et formation de la conscience publique*, op. cit., p. 49.

³⁸² B. Latour, *La science en action*, op. cit., p. 81.

Dans la pratique journalistique la situation est analogue : pour pouvoir publiciser une description de l'événement il ne suffit pas de la présenter oralement, les journalistes ont aussi besoin d'éléments extralinguistiques qui permettent de renforcer leur discours. Nous revenons ici vers le problème évoqué au début de ce chapitre qui concerne, surtout pour le journalisme économique, la pénurie de preuves matérielles qui peuvent renforcer son propos. En effet, nous pouvons nous rappeler la phrase de ce journaliste de la chaîne étatique Russie 24 citée au début de chapitre « en économie on n'a rien sauf les interviews, tu vois ? Ce sont eux qui te donnent des news ». Maintenant nous comprenons mieux pourquoi les journalistes comptent autant sur les interviews télévisées. L'interview devient ainsi la procédure de publicisation convenable (c'est-à-dire, en administrant les preuves qui supportent le récit de journalistes) de descriptions des événements, moins coûteuse que le recueil de preuves matérielles. Mais de quelles preuves s'agit-il dans le cas d'interview ? En effet, pourquoi les paroles (ou même parfois un simple geste de la tête) d'un responsable d'une entreprise, assis en face de l'intervieweur devant la caméra, peut changer radicalement le statut de ce que dit (décrit) le journaliste ? Nous nous rappelons comment, plus haut, le journaliste a dit : « si en tant que journaliste je dis : 'j'ai découvert ceci et cela', cela a un certain poids. Mais quand un participant à l'un de ces événements dit : 'ça c'est passé comme ça', cela acquiert un autre poids ». L'interviewé, qu'il soit participant à l'événement, ou responsable de la compagnie touchée par l'événement, fournit comme preuve du récit son corps physique. Renaud Dulong, dans le travail évoqué plus haut, a bien montré que la matérialité du corps du témoin peut se présenter comme preuve convaincante au même titre que des objets matériels : « ce que le témoin offre aux autres comme pièce à conviction de ce qu'il y était, c'est son corps en tant qu'invariant organique traversant les situations, les âges, les frontières, les changements politiques et sociaux »³⁸³. Le témoignage d'un responsable d'une entreprise (censé de tout connaître par son statut), corporellement présent devant la caméra, devient ainsi une preuve indiscutable qui supporte la description de l'événement fournie par le journaliste (ou par le *newsmaker* lui-même). Nous comprenons maintenant pourquoi les journalistes considèrent qu'il est préférable que l'interviewé définisse l'événement par ses propres mots plutôt qu'il confirme tout simplement la version des journalistes (même si cette dernière option est aussi un succès pour les journalistes). Les mots, prononcés à la première personne, comme produits par son corps physique, ont plus de valeur en tant que témoignage qu'une simple confirmation³⁸⁴.

³⁸³ R. Dulong, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », art cit, p. 84.

³⁸⁴ Nous pouvons penser à cet égard au rôle de citations entre guillemets. Comme l'a montré Eric Lagneau, elles sont en lien avec le statut officiel de l'information. En parlant de différentes formes de publication des informations confidentielles Lagneau cite un manuel qui parle des informations en « back ground ». «L'information ainsi donnée est considérée comme officielle (...). Les déclarations faites en background (...) peuvent être reproduites en citations

L'interview télévisée ainsi ne se présente pas seulement comme un dispositif de vérification des informations. Elle est aussi le principal (parce que moins coûteux) dispositif de publicisation convaincante (ou d'officialisation) des événements par le biais de démonstration de corps à la première personne qui certifie la véracité des informations publicisées. Cette idée a été bien résumée dans un de mes entretiens :

Chercheur : Alors, vous dites qu'il y a une couche d'information, que les journalistes connaissent mais qui n'existe pas publiquement ?

Journaliste : voilà, qui n'existerait pas publiquement.

Chercheur : et l'interview c'est une des manières d'attirer cette information de l'ombre à la lumière ? Par la confirmation par le speaker.

Journaliste : exactement, mais le plus souvent ça échoue. Et ici vous en avez un exemple : l'information n'a pas été confirmée puisqu'il n'a pas voulu le dire³⁸⁵.

Néanmoins, en dépit de l'importance de cet usage de l'interview, ce passage montre en même temps, dans quelle mesure ce dispositif est fragile dans le sens où il est peu contrôlé par les journalistes. Nous avons l'impression que l'interviewé peut toujours avoir le dernier mot sur la publicisation de l'information. Pour nuancer cette perception passons à la section suivante.

5. L'interview comme dispositif de publicisation de rumeurs

On a pu voir que généralement en l'absence de preuves administrables publiquement les journalistes hésitent à publiciser eux-mêmes les rumeurs qui circulent dans la communauté journalistique. Pour augmenter le poids des descriptions ils ont besoin que le *newsmaker* les formule lui-même (ou, au moins, qu'il les confirme d'une manière ou d'une autre). Telle est la voie d'officialisation des descriptions que nous venons de décrire. Dans cette dernière section nous allons parler des moyens de publiciser les descriptions même en l'absence de confirmation de la part de l'invité.

5.1. Une communauté d'initiés

textuelles, entre guillemets » É. Lagneau, « Entre traçabilité et confidentialité. L'identification des sources à l'AFP : un jeu d'ombre et de lumière », art cit, p. 4..

³⁸⁵ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

Tout d'abord, dans certaines situations les journalistes eux-mêmes peuvent certifier par leur corps l'exactitude des informations. Il s'agit de journalistes qui ont eu un accès direct aux actions d'un *newsmakers* (par exemple, parce qu'ils ont travaillé avec eux). Ces journalistes se présentent ainsi comme témoins qui peuvent, en principe, déclarer dans l'espace public « moi, j'ai vu par moi-même ». Néanmoins, en pratique, cette publicisation est très rare. En effet, plus haut, quand nous nous avons étudié comment les cercles journalistiques peuvent mettre la main sur les confidences, nous avons appris que les « journalistes informés » (journalistes accrédités, journalistes qui ont des amis dans les services de presse des compagnies etc) ont pour règle de ne pas confirmer devant les caméras les descriptions qu'ils partagent avec leurs collègues de bouche à oreille. Voici un passage dans lequel on en parle explicitement « jamais, disons, un journaliste X, qui voyage partout avec l'équipe de presse, avec Poutine, ne racontera [en public] certaines choses qu'il peut entendre. Ce sont des règles de bienséance » ; « si j'ai besoin, je peux demander qqch et il [le communicant] me répond. Mais il ne confirmera jamais ce qu'il a dit en public. Mais en privé il peut faire couler laisser filtrer ces informations ». Dans le passage suivant cette idée est formulée d'une manière plus détaillée par un autre journaliste :

Il [l'interviewé] ne racontera rien à l'interview. Il peut le raconter s'il est avec toi dans un bar. Mais en parler en antenne, en direct... non, c'est pas possible. Et il sait que ce contrat de voyous, existe. Il sait que s'il dit quelque chose à Anton Zhelnov [un journaliste], qu'il connaît très bien d'ailleurs, il sait que s'il lui dit quelque chose, Zhelnov ne le répétera jamais, sauf peut-être à moi autour d'une bouteille de vin d'une manière accidentelle. Mais jamais en public ! Jamais ! Jamais dans sa colonne ! Pour lui ça ne serait que des données de background pour la compréhension de la situation. Mais pas une information qu'on peut diffuser. Non non non, ça c'est strict !³⁸⁶

Cette règle est connue sous le nom de règle du off, nous en avons déjà parlé dans le chapitre précédent. Elle signifie que certaines informations qu'apprend le journaliste de la part de la source (ou en observant directement ses actions) ne doivent pas être publiées.

L'intérêt de la pratique du off tient à ce que les journalistes (certes en l'échange de la possibilité de recueillir des confidences et des secrets) participent en fait au processus de contrôle des informations mis en œuvre par les *newsmakers*. Le succès de l'intervention en public des *newsmakers* dépend de ce dans quelle mesure les journalistes respectent ces règles du off. Ce fait rend les journalistes en quelque sorte les complices ou, pour reprendre le terme de Goffman, les

³⁸⁶ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

membres de la même « équipe » que celle des *newsmakers*. Goffman utilise cette notion pour parler des groupes d'acteurs qui ont en commun de projeter la définition de la situation concertée³⁸⁷. Le chercheur américain parle de la familiarité qui s'établit ainsi entre les membres d'une même équipe et qui est basée sur les connaissances partagées par les membres de l'équipe et indisponible pour les autres³⁸⁸. L'importance, pour la cohésion du groupe, de disposer d'un savoir commun et de pouvoir le mobiliser dans les interactions de commérage, a été révélée par les chercheurs comme Max Gluckman³⁸⁹ et Norbert Elias³⁹⁰. Si l'on dit que dans le domaine économique beaucoup d'événements ne deviennent pas publicisés (cela est vrai pour n'importe quelle société qui connaît les pratiques journalistiques, mais en Russie, en raison du pacte, la sphère d'informations non publiques est plus étendue par rapport aux pays occidentaux), on voit que les journalistes font partie de cette communauté du secret. C'est-à-dire, que dans beaucoup de situations ils sont au courant de ce qui se passe avec les compagnies mais ils ne peuvent pas, sauf dans certaines situations appropriées, en parler en public. Plus loin nous allons aborder les conditions dans lesquelles ces informations peuvent néanmoins être prononcées publiquement par les journalistes. Mais d'abord nous allons décrire notre expérience pratique de confrontation avec cette communauté de journalistes « initiés », ce qui nous permettra de mieux comprendre comment

³⁸⁷ Goffman dit en explicant cette notion : « But most important of all, we commonly find that the definition of the situation projected by a particular participant is an integral part of a projection that is fostered and sustained by the intimate co-operation of more than one participant, and, moreover, that each member of such a troupe or cast of players may be required to appear in a different light if the team's overall effect is to be satisfactory » E. Goffman, *The presentation of self in everyday life, op. cit.*, p. 47..

³⁸⁸ En effet, Goffman note, « it is apparent that if members of a team must co-operate to maintain a given definition of the situation before their audience" they will hardly be in a position to maintain that particular impression before one another.' Accomplices in the maintenance of a particular appearance of things, they are forced to define one another as persons 'in the know,' as persons before whom a particular front cannot be maintained. Team-mates, then, in proportion to the frequency with which they act as a team and the number of matters that fall within impressional protectiveness, tend to be bound by rights of what might be called 'familiarity.' Among team-mates, the privilege of familiarity-which may constitute a kind of intimacy without warmth-need not be something of an organic kind, slowly developing with the passage of time spent together, but rather a formal relationship that is automatically extended and received as soon as the individual takes a place on the team » *Ibid.*, p. 51..

³⁸⁹ Max Gluckman, en s'appuyant sur la recherche de Colson, dit, par exemple, que : «The gossip and scandal which are so biting in Makah life unite them into a group outside of general American society. And, as she points out, since this gossip and scandal involve the criticism and assessment of people against the traditional values of Makah society, they maintain the tribe as Indians against Whites, and as Makah against other Indians. These Makah values and traditions largely persist in the gossip and in no other way. To be a Makah, you must be able to join in the gossip, and to be fully a Makah you must be able to scandalize skillfully. This entails that you know the individual family histories of your fellows; for the knowledgeable can hit at you through your ancestry, and you must be able to retort in kind. You have also have got to have some knowledge of the old ways of the Makah tribe » Max Gluckman, « Gossip and Scandal », *Current Anthropology*, 1963, vol. 4, n° 3, p. 331..

³⁹⁰ Quant à Elias, en étudiant la commune Winston Parwa, il a montré l'importance de pratiques de commérage pour le maintien de distance entre les anciens et les nouveaux venus. Elias explique ainsi : « au sein du « village », le commérage n'avait aucunement pour seule fonction de soutenir des gens que l'opinion « villageoise » dominante approuvait et de cimenter les relations entre les habitants. Il avait aussi pour fonction d'exclure, de trancher des liens, et pouvait être un instrument de rejet d'une redoutable efficacité » N. Elias et J.L. Scotson, *Logiques de l'exclusion: enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté, op. cit.*, p. 172..

s'assure l'accès aux informations (et à cette communauté en général) et quelles contraintes pèsent sur la publicisation des informations.

5.2. Commencer à devenir un initié

En effet, les difficultés d'accès aux journalistes russes, que j'ai rencontrées au cours de mon travail sur le terrain, peuvent être analysées en rapport avec ce caractère fermé de la communauté de journalistes. Ma première tentative d'établir les contacts avec les journalistes (qui n'a pas été fructueuse) prévoyait de procéder par la voie officielle. J'ai contacté les services des relations publiques des chaînes, mon intention étant de leur envoyer les lettres de demande de contact et d'accès aux chaînes. A cette époque je pensais que pour augmenter les chances de succès il était important de donner à ces lettres la valeur la plus officielle possible. Alors, je me suis mis en contact avec l'Institut de sociologie qui m'a délivré des attestations. Malheureusement, je n'ai jamais eu de réponse de la part des chaînes. J'ai décidé alors de changer ma stratégie et de contacter les personnes qui m'intéressaient directement à travers Facebook. J'ai contacté quelques personnes, mais à nouveau, sans beaucoup de succès. En recevant une demande de la part d'une personne inconnue ces journalistes ne refusaient pas directement mais se montraient très occupés en reportant sans cesse la rencontre à plus tard. Inutile de dire que ces rencontres n'ont jamais eu lieu. Une expérience accidentelle s'est avérée décisive pour l'ouverture de l'accès au terrain. J'ai voulu contacter le modérateur de la principale émission-interview à la chaîne Dozhd « Hard Day's Night » Tikhon Dzyadko. Lorsque je réfléchissais au moyen de le joindre j'ai appris, en regardant la télévision, qu'il cessait bientôt de travailler pour Dozhd et qu'il voulait déménager aux Etats-Unis. Alors, j'ai appris la date de son dernier jour de travail et je me suis rendu à la chaîne. Je savais qu'après le travail il devait aller dans un bar proche pour fêter son départ, et mon plan était de l'attendre dans la rue et de l'aborder sur le chemin du bar. En effet, 15 minutes après la fin de son émission il est descendu dans la rue. Je l'ai arrêté en expliquant qui j'étais et pourquoi l'entretien avec lui était important pour ma recherche. Après avoir écouté ma demande, formulée d'une voix qui tremblait, il a promis de m'aider. L'entretien a eu lieu 4 semaines plus tard par Skype (il était déjà aux Etats-Unis). Le succès de mon contact avec ce journaliste peut s'expliquer par le fait que, à la différence de mes tentatives précédentes, officielles et impersonnelles, dans cette situation j'ai pu avoir une interaction en face-à-face avec la personne en question et établir avec lui des relations un peu moins formelles.

A la fin de l'entretien avec ce journaliste j'ai demandé la permission de l'ajouter dans la liste de mes amis sur Facebook pour mettre en avant cette amitié virtuelle lors des futurs contacts

avec les journalistes. Cette idée s'est avérée heureuse. Mes tentatives de contact avec les autres journalistes par Facebook se sont avérées plus fructueuses. Les journalistes contactés par moi pouvaient voir Tikhon Dzyadko, un de leurs proches, parmi mes amis sur Facebook (en plus, dans le message que je leur envoyais, je mettais en avant que je venais de réaliser un entretien avec lui), le processus de communication s'est facilité. Néanmoins, surtout pendant les premiers entretiens, je faisais objet de contrôles supplémentaires. Ainsi, mon deuxième enquêté, en dépit de son accord rapide et enthousiaste, a commencé l'entretien par une série de questions : comment j'avais connu Tikhon Dzyadko, étant donné qu'il était déjà aux Etats-Unis. Après cette première interview avec Dzyadko la prise de contacts avec les autres journalistes a été très facilitée, les journalistes me traitant comme quelqu'un qui connaissait personnellement un de leurs proches, ce qui m'a permis d'établir les rapports moins formels avec ces journalistes.

Avec l'augmentation du nombre d'entretiens (et de nouveaux amis sur Facebook) la prise de contact devenait de plus en plus faciles, surtout lorsqu'il s'agissait de journalistes ordinaires. Par contre, quand j'ai décidé de contacter les supérieurs hiérarchiques de la chaîne Dozhd, j'ai très vite réalisé les limites de mon approche. Les deux anciens rédacteurs en chef ont refusé de me parler en dépit de la liste impressionnante de journalistes interviewés que j'ai jointe pour renforcer ma demande. J'ai dû ainsi élaborer une nouvelle stratégie. Parmi les personnes que j'ai interviewées, il y en a une qui s'est montrée très intéressée par ma recherche. Ce journaliste, Andrey Goryanov, était lui-même en formation en sociologie et il a apprécié ma méthode d'entretiens à la base de visionnage des extraits. J'ai organisé un deuxième entretien avec lui lors duquel je lui ai expliqué plus en détail mon projet et demandé son aide à contacter les journalistes haut placés. Andrey Goryanov travaillait comme rédacteur en chef d'un média de qualité et connaissait personnellement la plupart de gens que je voulais interviewer. La démarche, que nous avons déterminée ensemble, consistait en ce qu'Andrey ouvrait une conversation sur FB à trois avec la personne qui m'intéressait. Il me présentait dans le premier message de la manière suivant : « Cher X, ici dans la conversation est présent *mon ami*, Alexander, qui est sociologue. Il mène sa recherche sur les médias. Aide-le, s'il te plaît. Il t'expliquera plus en détail ». Par la suite je commençais à communiquer avec la personne. A l'aide de cette procédure j'ai pu avoir des entretiens avec la plupart de journalistes importants, y compris avec un de deux anciens rédacteurs en chef qui avaient refusé d'entrer en contact avec moi précédemment. Andrey Goryanov m'a aussi présenté personnellement à la directrice de la chaîne Dozhd, Natalia Sindeeva avec laquelle j'ai mené un entretien quelques semaines plus tard.

La procédure d'accès à la chaîne étatique Russie 24 a été analogue. J'ai pu interviewer quelques journalistes de la chaîne grâce à Andrey Goryanov., J'ai contacté moi-même par Facebook ou par mail d'autres journalistes, y compris la principale intervieweuse de la chaîne

Evelina Zakamskaya. Néanmoins, l'accès aux supérieurs hiérarchiques de cette chaîne étatique s'est cependant avéré plus difficile qu'avec la chaîne privée Dozhd. En effet, à la différence de dirigeants de la chaîne Dozhd, les dirigeants de cette chaîne étatique, qui se présente comme la principale chaîne de communication des autorités russes avec la population (c.f. le chapitre 9), ne sont pas, comme le disent des journalistes, des « personnes médiatiques ». Autrement dit, ils ne donnent pas d'interviews même aux médias russes, et encore moins dans le cadre de recherches sociologiques accomplies par quelqu'un attaché à une institution étrangère. Grâce à mes contacts à la chaîne j'ai pu obtenir des mails de deux anciens dirigeants (« des vrais mails, qu'ils lisent ») de certains dirigeants (ancien rédacteur en chef et ancien producteur en chef). Mais mes messages sont restés sans réponses. Ma dernière chance était de demander aux journalistes de la chaîne de me présenter personnellement aux dirigeants. C'est Evelina Zakamskaya, la principale intervieweuse de la chaîne, qui m'a aidé. J'ai demandé un entretien avec son mari, qui travaillait comme chef du département économique de la chaîne. L'intervieweuse s'est présentée à la fin de l'entretien et je me suis plaint que je n'arrivais pas à contacter la direction de la chaîne. Elle a sorti son portable et a appelé directement le rédacteur en chef de la chaîne en expliquant qu'il y avait un chercheur qui voulait lui poser quelques questions (elle travaillait à la chaîne depuis sa création et entretenait apparemment des relations égalitaires avec le nouveau rédacteur en chef, plus jeune qu'elle). Quelques jours plus tard, j'ai pu interviewer le rédacteur en chef de cette chaîne.

Qu'est-ce que ces expériences personnelles peuvent dire sur l'organisation de la communauté d'initiés des journalistes russes ? Dans les sections précédentes nous avons pu déjà voir l'importance des rapports de proximité et des interconnaissances dans le fonctionnement de cette communauté. C'est par les cercles de proximité et de confiance que les informations (les rumeurs) se diffusent dans cette communauté. Pour pouvoir accéder à ces rumeurs (et à ce milieu en général) il a donc fallu établir des relations de proximité avec certains journalistes qui font partie de ces cercles et surtout il fallait rendre ces relations de proximité manifestes pour les autres. Comme j'ai pu le comprendre moi-même, les journalistes, y compris à cause de l'abondance des informations confidentielles qu'ils possèdent, préfèrent de limiter leurs contacts avec les outsiders. Et l'officialisation de la demande de contact se présente dans ce cas comme un facteur qui diminue les chances d'établir un contact. Il faut noter aussi le caractère processuel et graduel de ma familiarisation avec le milieu journalistique. En effet, même quand j'ai réussi à mettre en avant la proximité avec un des journalistes (Tikhon Dzyadko), ses collègues même s'ils m'acceptaient, me traitaient au début avec beaucoup de circonspection. C'était visible à travers les refus de partager avec moi certaines informations, plus précisément, les noms et les postes de protagonistes des histoires qu'ils racontaient (« je me rappelle d'une histoire, j'ai interviewé un entrepreneur, je vais pas citer son nom, c'est pas important »). J'ai aussi été témoin d'une petite anecdote révélatrice

survenue lors de l'entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd. A un moment donné au cours de l'entretien dans un café (qui se situe près du bâtiment de la chaîne) deux collègues de mon interlocuteur sont arrivés. Le jour d'avant j'ai déjà interviewé l'un d'eux. Au moment où ces deux collègues sont passés à côté de notre table, mon interlocuteur, pour plaisanter, a monté la voix et a dit d'un ton conspirateur : « Parkhomenko [le nom du collègue qui passait] collabore avec l'administration du président et Shanetskaya [le nom de l'autre journaliste] collabore avec Sourkov [l'ancien chef de l'administration du président] ». Pour blaguer il a fait semblant qu'il me transmettait des informations confidentielles sur les liens des journalistes avec le sommet de l'Etat russe. Cet épisode drôle montre néanmoins dans quelle mesure les journalistes traitaient les entretiens avec moi comme situations de risque. Le risque consistait à me lâcher des informations confidentielles. Cela montre le rôle important joué par les journalistes dans la rétention de l'information de la communauté d'initiés. Néanmoins, au fur et à mesure que mes contacts sont devenus plus nombreux, et surtout quand Andrey Goryanov a commencé à m'aider, les journalistes ont commencé à me prêter plus de confiance. Je rencontrais dans mes entretiens de moins en moins de moments où mon interlocuteur limitait mon accès aux informations (« et ça, je ne peux pas vous dire »). Sous cet angle, il faut aussi préciser que j'ai mené quelques entretiens à deux, ensemble avec Andrey Goryanov. J'ai senti qu'après ces entretiens les personnes enquêtés commençaient à me traiter davantage comme leur pair et à me parler comme s'ils parlaient avec leur collègue de longue date. J'ai pu donc révéler au cours de ma recherche différents « degrés de proximité ».

Le danger principal qu'encourageaient les journalistes à communiquer avec moi était qu'ils ne pouvaient pas contrôler l'usage que j'allais faire des informations transmises. En effet, on se rappelle, qu'en tant que membres de la communauté d'initiés ensemble avec les *newsmakers*, les journalistes ont droit de faire circuler les rumeurs mais ne doivent surtout pas les publiciser. La question sur la manière dont j'allais utiliser les informations recueillies était pour les journalistes la plus importante. Voici, par exemple, un échange que j'ai eu au début de l'interview avec le créateur du projet Kapital.ru à la chaîne publique NTV.

Journaliste : dites-moi, vous faites cette recherche pour qui ?

Chercheur : c'est ma thèse de doctorat à l'EHESS, en France. Je vais utiliser le micro pour économiser le temps et ne pas écrire à la main ?

Journaliste : d'accord, mais dites-moi, où et comment vous allez la publier ?

Chercheur : en français, dans des revues académiques

Journaliste : en français, c'est bien. Ça va être votre travail ? Avec des citations ?

Chercheur : oui, ma thèse, elle va inclure des citations, mais la règle est qu'on ne cite pas les noms des répondants

Après l'entretien et avant de partir le journaliste m'a rappelé : « n'oubliez pas, vous m'avez promis de ne pas me citer dans les médias russes ». On voit que le fait d'être publié en français dans la littérature académique ne pose pas problèmes pour ce journaliste. Les autres journalistes aussi me demandaient surtout de ne pas publier ce qu'ils disaient dans les médias russes. Certes, ils ne pouvaient avoir aucune garantie quant au fait que j'allais tenir ma promesse. Mais ils transféraient vraisemblablement vis-à-vis de moi la confiance qu'ils accordaient au collègue qui m'avait présenté. Grâce à cette recommandation, je commençais à devenir à mon tour un initié.

5.3. *La publicisation de rumeurs*

Présenter les journalistes uniquement comme gardiens de secrets des sources serait de donner une image erronée du travail journalistique. Même s'ils jouent parfois dans l'équipe de *newsmakers*, c'est pour pouvoir recueillir les confidences et les secrets qu'ils pourront ensuite transmettre au public. En effet, nous nous rappelons comment les journalistes ont défini leur tâche au début de ce chapitre - « donner l'information aux gens ». La tension entre la nécessité d'informer l'auditoire et la nécessité de conserver des bonnes relations avec les sources (pour accomplir la première tâche), se présente comme cruciale pour le travail journalistique³⁹¹. Dans le cas du journalisme économique cette contradiction se manifeste en ce que les journalistes cherchent des voies légitimes et convenables de publicisation des informations secrètes qu'ils détiennent. En effet, nous avons vu que publiciser les informations confidentielles en faisant abstraction de *newsmakers* revient à commettre une faute professionnelle grave qui consiste à violer la règle du off. Néanmoins, en présence de *newsmakers* ces informations peuvent être convenablement publicisées, à condition qu'il s'agisse d'une interview publique et que ces informations soient formulées sous forme de question. En effet, jusqu'ici en parlant du rôle des interviews dans le processus de constitution des événements publics, on accordait plus d'attention aux actions des interviewés. Ces dernières peuvent valider les rumeurs et en donner un statut officiel. Les actions des intervieweurs nous préoccupaient moins. Leur rôle peut spontanément apparaître comme purement technique et auxiliaire – celui d'inviter l'interviewé à aborder le sujet d'intérêt. Pourtant, les questions des intervieweurs se présentent aussi comme des actes de parole en public, et cela

³⁹¹ C. f. Lemieux 2000 sur la notion de contradiction grammaticale qui rend descriptible ladite tension pratique comme contradiction entre la grammaire naturelle et la publique, c.f. aussi Lagneau qui parle de cette tension dans les termes de contradiction entre le réalisme politique et le réalisme économique Eric Lagneau, « Ce que Ségolène Royal n'a pas assez vu. L'AFP entre réalismes politique et économique », *Réseaux*, 2009, vol. 5, n° 157-158, p. 21.).

indépendamment de la réponse de l'invité. Comment se fait-il que dans l'interview public les journalistes peuvent verbaliser ce qu'ils ne peuvent pas prononcer dans d'autres conditions ? Pour répondre à cette question il nous faut prendre en compte la spécificité de l'interview comme forme sociale. Elle tient tout d'abord à ce que les tours de parole y sont prédéfinis³⁹². Les participants de l'interview, aussi bien que les spectateurs, s'attendent à ce que les intervieweurs produisent des tours de parole reconnaissables comme questions, tandis que les interviewés produisent des tours de parole reconnaissable comme réponses. Deux conséquences importantes découlent de cette organisation des tours de parole. Premièrement, dans les interviews ce sont les journalistes qui accomplissent l'action initiale de l'interaction. Ils ont toujours le droit et l'obligation de choisir eux-mêmes la formulation des questions qu'ils adressent au *newsmaker*, tandis que ce dernier se voit obligé de faire face à la question telle qu'elle est posée³⁹³. Elda Weizman parle à cet égard de décalage de rôles : « l'interview politique, on l'a dit, est fortement marquée par un dédoublement des rôles – sociaux et discursifs – surtout en ce qui concerne l'interviewé : un décalage peut souvent être observé entre le rôle social (de figure politique prestigieuse) et le rôle discursif (d'un interlocuteur censé se laisser guider par un autre) »³⁹⁴. Deuxièmement, en posant les questions, les journalistes produisent des tours de parole qui sollicitent une action en retour (la réponse) de la part de l'interviewé. Les analystes de la conversation parlent à cet égard de la « paire adjacente »³⁹⁵. Le premier élément d'une paire adjacente est en quelque sorte insuffisant, c'est son deuxième élément qui en donne un caractère achevé. Pour les journalistes, la verbalisation des informations sous forme de questions (même s'il s'agit d'informations confidentielles) n'a pas de statut de publicisation au plein sens du mot. Les journalistes se sentent en droit de prononcer les informations confidentielles s'il s'agit d'une question à laquelle l'interviewé immédiatement présent peut donner une réponse. En effet, lorsqu'il s'agit d'informations confidentielles ou de

³⁹² D. Greatbatch, « A turn-taking system for British news interviews », art cit, p. 304.

³⁹³ Cyril Lemieux parle à cet égard de la règle de « conservation d'initiative », c'est par l'identification de la mise en œuvre de cette règle que les acteurs peuvent juger de la publicité de la situation (Lemieux 2000, c.f. p. 144).

³⁹⁴ C.f. Elda Weizman, « Positionnement par le défi : les négociations des rôles dans l'interview télévisée », *Questions de communication*, 2006, vol. 9, p. 138. Mais ce paradoxe est également remarqué par les journalistes eux-mêmes. Comme m'a expliqué un d'eux : « écoutez, pour lui, il est propriétaire de business qui coûte des milliards de dollars, il est la personne une des plus influentes sur Terre ! Et devant lui il y a deux garçons de 26 ans, dont les possessions n'excèdent ses dépenses en quelques heures. Et devant ces garçons, puisque c'est le principe du contrat social, il doit se présenter comme un écolier qui dit à sa maman que le paquet de cigarettes qu'il a trouvé, c'est pas à lui, et s'il sent du tabac c'est uniquement parce que son ami fumait à côté de lui ».

³⁹⁵ La notion de « paire adjacente » presuppose que « their first components can be termed 'first pair-parts' they set constraints on what should be done in a next turn. » (exemple : question-réponse, demande – acceptation/rejet). La notion de « paire adjacente » présuppose l'idée de ce que les anglo-saxons appellent *sequential implicativeness*. Selon la définition donnée par Sachs et Schegloff, « by 'sequential implicativeness' is meant that an utterance projects for the sequentially following turn(s) the relevance of a determinate range of occurrences (be they utterance types, activities, speaker selections, etc.) » Emanuel A. Schegloff et Harvey Sacks, « Opening Up Closings », *Semiotica*, 1973, vol. 8, p. 74..

rumeurs, les journalistes disent qu'en principe ils ne peuvent pas les rendre publiques, mais qu'ils peuvent les utiliser dans des questions aux interviews. Un journaliste m'a dit : « jamais, disons, Anton Zhelnov, qui voyage partout avec l'équipe de presse, avec Poutine, ne racontera certaines choses qu'il peut entendre. Ce sont des règles de bienséance. Mais les journalistes le savent et peuvent l'utiliser lors des interviews ». Ou, dans un autre entretien : « Prenez le cas d'Igor Ivanov, la personne qui pose la question sur votre enregistrement, il est maintenant lui-même un attaché de presse dans une grande compagnie. Bien sûr, si j'ai besoin de l'information sur cette compagnie, il laissera filtrer cette information. Et plus tard, à une interview avec un chef de cette compagnie je peux utiliser cette information. Et il revient à l'invité de la confirmer ou pas »³⁹⁶. L'obligation du *newsmaker* de réagir à ces descriptions en les confirmant ou en les réfutant (et en établissant ainsi leur rapport à la réalité), déresponsabilise les journalistes pour la publicisation de l'information. Les journalistes ne sont plus responsables de la véracité de ces informations, cette responsabilité est déléguée aux *newsmakers* qui répondent à la question.

Ainsi, d'une manière curieuse, verbaliser les rumeurs et les secrets dans le cadre d'interview publique (sous forme de questions) ne revient pas à griller le off, mais, au contraire, se présente comme une opération légitime qui correspond au devoir professionnel des journalistes. En effet, j'entends souvent dans les entretiens (que ça soit avec les journalistes de la chaîne indépendante Dozhd, ou avec les journalistes de la chaîne étatique Russie 24) l'idée que « poser une question » est un droit important dont jouissent les journalistes. Je peux citer à cet égard le propos de l'ancien rédacteur en chef de la chaîne Dozhd : « on a eu une position selon laquelle notre auditoire attend de nous telles et telles questions. Et on ne peut pas décevoir les spectateurs. On ne peut pas, juste pour ne pas vexer l'invité, ne pas lui poser les questions les plus importantes ». Le directeur du département économique de la chaîne Russie 24 exprime une idée assez proche : « [si l'invité dit avant l'interview qu'il ne veut pas discuter un sujet quelconque] un intervieweur professionnel répondrait en ce cas : 'réfléchissez bien comment répondre à cette question, mais je suis obligé de la poser, c'est mon obligation professionnelle' ».

Notons pourtant que même si les journalistes considèrent que poser les questions est leur devoir professionnel, cela n'empêche pas que l'interviewé peut être mécontent par le comportement de journalistes aux interviews et même les sanctionner au cours de l'interview ou après l'interview, par exemple, en rompant la coopération. Lors de mon travail sur le terrain j'ai pu souvent entendre la phrase « ah oui, après cette interview il s'est senti offensé à cause de cette question ». La sanction peut avoir lieu au cours de l'interview même. Par exemple, l'invité peut commencer à se conduire d'une manière irrespectueuse. Au cours de l'émission « Hard Day's

³⁹⁶ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

Night » avec l'oligarque Alexander Mamout un des journalistes a posé une question demandant à l'interviewé de confirmer que certains membres de l'élite politique étaient propriétaires d'une compagnie X. L'interviewé a répondu d'une manière provocatrice : « ouiche, je vais maintenant vous en parler ». J'ai demandé à mon interlocuteur d'estimer cette réaction :

Chercheur : comment vous estimez sa réaction ?

Journaliste : très violente par rapport à Timothée [prénom de l'intervieweur]. Pour lui cette question équivaut à demander à une interview à une personne qui ne veut pas le reconnaître « vous êtes gay ? ». Ici c'est la même chose. Pour lui cette question porte sur le pacte.

Chercheur : l'intervieweur a touché la question des interactions avec les gens de ce cercle et est rentré dans le domaine du pacte ?

Journaliste : voilà ! si Timothée avait insisté, il [l'interviewé] aurait pu quitter la salle, il aurait pu l'insulter. Il veut dire « j'en parlerai jamais ». Il a montré qu'il ne parlera jamais de ses relations avec ce groupe, qu'il ne discutera jamais à propos de leur business³⁹⁷.

L'invité a trouvé la question inappropriée (mon interlocuteur explique que la question invite l'interviewé à prononcer l'information qui ne doit pas être publicisée selon le pacte) et a sanctionné l'intervieweur par une réaction irrespectueuse. Mon interlocuteur fournit dans ce passage d'autres exemples de sanctions possibles à l'interview – offenser l'intervieweur et même quitter la salle. Néanmoins, même si les sanctions immédiates peuvent avoir lieu, le plus souvent les invités sanctionnent les intervieweurs après l'émission, par exemple, en rompant temporairement la coopération. C'est le cas de ce journaliste de la chaîne Russie 24 qui a posé une question inappropriée sur un sujet que l'invité ne connaissait pas. En visionnant un fragment de son interview ce journaliste s'est rappelé d'une situation délicate dans laquelle il s'est trouvé :

Je peux vous raconter une histoire, il ne faut pas en parler trop, d'accord ? Voilà, donc, après cette question [Andrey] Kostine ne m'a pas donné d'interview pendant 6 mois. Il a dit que j'aurais dû le prévenir que j'allais lui poser la question sur ça, puisque cette actualité vient d'être publiée et il n'était pas au courant, il ne savait pas quoi répondre. Il s'est offensé contre moi. Mais grave. Son assistante m'a dit après. Elle m'a appelé en disant 'Stas, t'aurais pu nous dire quand même que [que t'allais poser cette question]'. Et après, pendant

³⁹⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

6 mois, quand je demandais une interview il [Alexey Kostine] répondait toujours d'un ton mécontent 'je suis occupé'. Voilà³⁹⁸.

Pourtant, même si certaines sanctions peuvent être assez sensibles (comme dans le cas dernier) les journalistes ont tendance à considérer qu'ils ont le droit de poser les questions, même en y incluant des informations confidentielles. A la différence de l'acte de publiciser une confidence en l'absence de *newsmaker* (griller un off), qui est généralement considéré comme une faute professionnelle, l'acte de poser des questions, même en y incluant des informations confidentielles, est considéré comme le droit et l'obligation des interviewers. Dans les chapitres 6 et 7 nous allons voir comment ce droit est utilisé sur les deux chaînes de télévision en question.

Revenons à notre idée. Poser des questions aux interviews télévisée peut devenir un moyen de rendre publique une information confidentielle sans être tenu pour responsable de leur publicisation. Les journalistes ainsi peuvent, dans certains cas, poser les questions non seulement pour inciter l'invité à répondre, mais aussi pour rendre public des informations qu'ils ne peuvent pas rendre public autrement. Lorsque, en visionnant un fragment de l'interview, j'ai demandé au journaliste pourquoi il avait posé cette question qui était apparemment inconfortable pour l'interviewé, il m'a expliqué :

Voilà, la question est désagréable pour lui [pour l'invité]. J'aurais compris qu'il ne me réponde pas. Mais dans ce cas il est important de voir comment il allait répondre. Et en plus, les gens [les spectateurs] comprennent ça, ils vont entendre cette version que je propose et ils vont y croire, les gens qui regardent l'interview, je veux dire. Parfois il est intéressant de poser la question juste pour poser la question, et pour voir la réaction aussi³⁹⁹.

Certes, le « poids » de l'information transmise et publicisée d'une telle façon (surtout lorsqu'elle n'est pas confirmée par l'interviewé dans son tour de parole suivant) ne sera pas aussi important que l'information officialisée par la confirmation du *newsmaker*. Mais cela n'empêche que cette information acquiert son caractère public (légitimement et sans constituer une faute professionnelle en grillant le off) et entre ainsi dans le « gossip mill »⁴⁰⁰, mais cette fois à l'échelle nationale et non plus dans des cercles journalistiques étroits.

³⁹⁸ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

³⁹⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/10/2015

⁴⁰⁰ Molotch et al. montrent que même les enquêtes journalistiques qui ne deviennent pas publiées peuvent néanmoins impacter l'opinion public sous forme de rumeurs qui se diffusent via les journalistes : «Journalists' investigations may become part of "common knowledge" even if they fail to result in published stories. (...) Part of this creative work is probably informed by citizens' own direct or indirect contact with practicing journalists who put reports into the gossip

* * *

Nous avons étudié dans ce chapitre le processus de constitution des événements publics dans lequel participent les médias. Nous avons étudié ce processus comme le processus de transformation de la rumeur journalistique en un fait établi et connu publiquement qui s'opère par le biais du processus communicatif qui engage le milieu journalistique (et les autres milieux contigus). Les interviews télévisées occupent une place centrale dans ce processus. Nous avons étudié différents usages que les journalistes peuvent faire des interviews en participant à la constitution des événements publics (vérification, officialisation, publicisation). Cela nous permettra d'avoir un cadre général pour passer, dans les chapitres suivants, à l'étude des différentes manières d'interviewer caractéristiques pour les chaînes Russie 24 et Dozhd. Nous allons voir quels usages de l'interview sont privilégiés par ces chaînes et comment elles participent, chacune à leur façon, à la formation de la réalité politico économique partageable.

mill, which may be as efficacious, in their way, as the accounts which are officially released in formal media » Harvey L. Molotch et al., « The Media-Policy Connection: Ecologies of News » dans *Political Communication Research*, s.l., Praeger, 1987, p. 50..

Chapitre 6. Le style Dozhd : objectif de dévoilement et tension interactionnelle

Le 29 mai 2013 « Hard Day's Night », l'émission phare de la chaîne privée Dozhd, accueille le milliardaire Sergei Galitskiy. Galitskiy est fondateur du réseau de supermarchés « Magnit », qui devient en 2013 le leader du marché russe du point de vue du taux de profit. Les premières questions des intervieweurs portent sur les relations que la compagnie de Galitskiy entretient avec ses concurrents. A la sixième minute de l'émission, le rédacteur en chef du site économique « Prime », Ioulia Yaroch (intervieweuse invitée dans cette édition de Hard Day's Night), lance une nouvelle question portant sur les menaces qui pèsent sur les grandes compagnies privées ayant prospéré en Russie. Cette question provoque une discussion agitée :

Intervieweuse4 : il y a une opinion répandue, Rupert Murdoch l'a dit une fois, qu'en Russie plus le business est réussi, plus il y a de chances que [les acteurs proches de l'Etat] s'en approprient. « Magnit » produit l'impression d'une compagnie qui, en dépit du fait que ce soit le distributeur le plus grand en Russie actuellement, est restée toutes ces années en quelque sorte inviolable. C'est vrai que vous n'avez jamais subi de pression ?

Galitskiy : on voit tout de suite que vous ne travaillez pas à la chaîne optimiste ["Optimistic channel" est le slogan de la chaîne Dozhd, c.f. partie 3], vos questions sont pessimistes à la différence de celles des autres.

Intervieweuse4 : c'est vrai, je ne travaille pas pour cette chaîne mais...

Interviewé : je pense que ce n'est pas une opinion répandue, c'est un stéréotype dans notre tête qu'on pense toujours que quelqu'un va venir et s'approprier de quelque chose. Oui, il y eu un problème avec cette grande compagnie, toute cette histoire bien connue... mais après elle, à qui est-ce que c'est arrivé ?

Intervieweur1 [présentateur-moderateur] : par cette « histoire connue » vous sous-entendez l'UKOS ? [la compagnie de Khodorkovsky]

Interviewé : oui. A qui est-ce que c'est arrivé après ? Ça a eu lieu il y a combien de temps ? Par contre, vous [il pointe en direction du présentateur-moderateur], vous êtes représentant de la chaîne optimiste !

Intervieweur1 : moi, oui, je suis très [optimiste] !

Interviewé : mais vous [à la chaîne], vous l'avez sans cesse répété au cours de ces 8 ans ! Vous me posez la question – « est-ce que vous n'avez pas peur que votre compagnie soit supprimée » [...].

Intervieweur2 : mais vous avez sûrement dû repousser des attaques quelconques ?

Interviewé : « repousser des attaques... ». Ici je vais paraître ennuyeux mais il n'y avait pas d'attaques, il-n-y-avait-pas ! Mais je comprends bien que les journalistes se réjouissent de ce qui est négatif, et pour vous c'est pas bon s'il n'y a pas d'attaques. Mais qu'est-ce que je peux faire, moi ? D'accord, si vous voulez, je peux inventer une attaque pour vous raconter. Vous en voulez ?⁴⁰¹

Cet échange tendu nous donne une occasion de comprendre comment peut être perçue la manière d'interviewer à la chaîne Dozhd. A un certain moment de la discussion, l'invité se met à donner des qualifications à la chaîne et aux journalistes, et cela au lieu de répondre aux questions des intervieweurs⁴⁰². En se référant au slogan de la chaîne (« Optimistic channel »), le magnat critique le choix des sujets de l'interview, en accusant les intervieweurs de privilégier la couverture des déboires ou, pour reprendre le terme de l'invité lui-même, « du négatif ». Un des intervieweurs m'a commenté de la manière suivante la réaction indignée du chef de « Magnit » :

Il nous dit, « vous ne faites que parler des répressions pendant ces 8 ans, tandis que rien ne s'est passé sauf l'UKOS ». Ce qu'est faux, bien sûr. Mais bon. Il nous dit « vous devez être la chaîne optimiste, et moi j'ai construit une compagnie géante à partir du zéro, je suis *self-made man*, et je suis venu chez vous, vous auriez pu me demander comment j'ai réussi à le faire ! Mais au lieu de faire ça, vous me demandez, quand est-ce qu'on me retire (enlève) ma compagnie. Peut-être il vous faut un peu plus d'optimisme ? » C'est ça qu'il nous dit⁴⁰³.

L'indignation qu'a exprimée le magnat Sergei Galitskiy par rapport à la politique rédactionnelle de la chaîne (en l'occurrence, le choix des questions de l'interview) n'est pas unique. Au contraire, elle représente bien une attitude générale que certains acteurs, pour la plupart proches du pouvoir (hommes politiques et fonctionnaires, certains magnats, journalistes des chaînes étatiques), mais aussi certains spectateurs ont par rapport à la manière de faire du journalisme propre à la chaîne

⁴⁰¹ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 31/08/2011 (chaîne Dozhd)

⁴⁰² Ce qui manifeste un écart par rapport aux normes propres à l'interview comme une forme d'interaction verbale. Cela veut dire que la qualification de la scène comme « interview » devient, en ce moment particulier, problématique. Emanuel A. Schegloff, « From interview to confrontation: Observations of the Bush/Rather encounter », *Research on Language and Social Interaction*, 89 1988, vol. 22, p. 215-240.

⁴⁰³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 23/03/2016

Dozhd. La chaîne est souvent accusée de vouloir dénigrer outre mesure la situation intérieure du pays. Certains soutiennent même que la chaîne s'engage dans une lutte politique contre le régime de Poutine et que sa couverture de la situation intérieure du pays est orientée par des objectifs politiques. Dans ce cas certains acteurs qualifient Dozhd de chaîne « d'opposition » ou bien de chaîne « libérale », ce qui, dans l'usage russe du mot « libéral », renvoie à la même chose. Le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24 m'a dit par exemple à propos de la manière de mener les interviews à la chaîne Dozhd :

Je pourrais l'expliquer [la manière de faire du journalisme à la chaîne Dozhd] par une expression simple : « conscience libérale ». Mais je pense que c'est trop long d'expliquer ce que veut dire la « conscience libérale » en Russie. A mon sens la « conscience libérale » consiste en ce que « je vais tout faire pour montrer à tous la nature venimeuse de Poutine ». C'est l'objectif de la vie. [...] C'est pourquoi toutes les questions à ceux qui supportent ce pouvoir ou qui travaillent dans ses structures et non pas contre elle, poursuivent un seul objectif, celui de montrer que sa position et sa nature sont déficientes. [En imitant le propos de journalistes de la chaîne Dozhd] : « indépendamment de la logique et du bon sens, je vais formuler le problème de telle manière que ça montre que tout ce qui se passe en Russie est mauvais »⁴⁰⁴.

Par contre, la télévision étatique, y compris la chaîne Russie 24 dont nous parlerons dans le chapitre suivant, est, au contraire, souvent accusée de donner une description enjolivée de la situation dans le pays⁴⁰⁵. Ces accusations sont même intériorisées par les journalistes des deux chaînes qui se voient, en quelque sorte, comme l'inverse de la chaîne opposée⁴⁰⁶. Ainsi, dans un entretien avec une journaliste de la chaîne étatique Russie 24, lorsqu'il était question de ce qu'elle mettait parfois trop en avant les réussites et les victoires de l'industrie russe, j'ai pu entendre la remarque suivante : « parce que c'est ma fonction, je travaille à la chaîne étatique... Si j'avais travaillé à la chaîne Dozhd, j'aurais dit 'tout est mauvais, mes amis' »⁴⁰⁷. Nous pouvons constater ainsi que les manières de faire du journalisme dans la chaîne privée et dans la chaîne étatique sont

⁴⁰⁴ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

⁴⁰⁵ Dans la même interview avec le chef du « Magnit », Sergueï Galitskiy dit, à un moment donné, en s'adressant aux journalistes de la chaîne Dozhd : « je ne vous invite pas à faire la même chose que ce qu'on faisait en URSS, ou à la chaîne 1TV [chaîne étatique], mais [dire que tout est négatif] c'est pas vrai ! »

⁴⁰⁶ Nous allons revenir sur cette question de la polarisation des médias dans la conclusion générale de la thèse.

⁴⁰⁷ Entretien avec une journaliste de la chaîne Russie 24, le 15/08/2016

bien distinguables pour les acteurs, elles sont souvent renvoyés à des explications politiques (soutenir le régime, critiquer le régime).

Il ne s'agit pas pour autant, pour nous, d'objectiver ces caractéristiques (Dozhd critique, Russie 24 complimente...) en les traitant comme une description juste du travail mené dans ces deux chaînes. Notre intention, dans ce chapitre (qui sera surtout consacré à Dozhd) et dans le chapitre suivant (surtout consacré à Russie 24), est de comprendre comment la spécificité de travail journalistique de ces deux chaînes peut susciter de telles qualifications. En ce sens, il s'agit de faire ce que Cyril Lemieux appelle « une véritable sociologie des *pratiques* journalistiques » ce qui présuppose que « l'analyse des écarts [...] relevés dans les discours journalistiques passe par un examen préalable des conduites journalistiques dont ils sont le produit »⁴⁰⁸. Dans ce chapitre nous allons montrer quelle base pratique (c'est-à-dire quel type de pratique de l'interview) fait que Dozhd a la réputation qu'elle a : chaîne « pessimiste », chaîne qui « fait le show », chaîne « d'opposition », etc. Pour ce faire nous allons décrire les objectifs pratiques routiniers de journalistes de la chaîne en lien avec l'organisation matérielle de leur travail. Notre enquête sur la base pratique de la réputation de la chaîne Dozhd fait apparaître, et c'est en cela que consiste l'argument central de ce chapitre par rapport au mouvement général de la thèse, que les journalistes de cette chaîne n'ont pas pour objectif direct de montrer la soumission des magnats au pouvoir politique. C'est plutôt là un effet non intentionnel de la poursuite d'objectifs qui sont bien différents. Pour le montrer, il faut d'abord poser que la base pratique de la réputation de la chaîne tient au style des interviews et au type de cadre participatif (deux notions qui seront présentées dans la première section de ce chapitre). Il faut ensuite chercher à comprendre pourquoi les interviews ont un rôle si important à Dozhd : cette importance tient au fait que l'objectif professionnel des intervieweurs de cette chaîne est d'abord et essentiellement le dévoilement de la réalité cachée des rapports entre le monde des affaires et l'Etat (deuxième section), et que l'interview se joue, dès lors, dans un contexte où il est difficile aux journalistes de vérifier les rumeurs dont ils disposent, comme le meilleur outil de vérification. La réalisation de cet objectif de dévoilement passe par une certaine définition pratique du rôle des interviewés (3e section) et par certaines techniques pour réussir à faire parler les interviewés (4e section). C'est dans la mise en œuvre de ces techniques que se produit, comme effet non intentionnel de la part des journalistes (en tout cas, comme effet non recherché comme tel), la mise en lumière des actes de soumission des magnats au pouvoir.

⁴⁰⁸ Cyril Lemieux, « De certaines différences internationales en matière de pratiques journalistiques : Comment les décrire ? Comment les expliquer ? » dans Jean-Baptiste Legavre (ed.), *La presse écrite : objet(s) délaissé(s) ?*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 30.

1. Style et cadre participatif

Il nous faut maintenant construire un appareil conceptuel qui permettra d'analyser la spécificité des interviews chez les deux chaînes (cet appareil conceptuel sera employé aussi dans le chapitre suivant, qui portera sur la chaîne Russie 24). Nous allons, tout d'abord, reprendre la notion de « style » introduite par Cyril Lemieux et employé dans la partie précédente pour parler des variations comportementales des interviewés. Dans la présente partie, ce concept sera employé pour rendre compte de différentes manières d'interviewer adoptées dans les deux chaînes de télévision en question. Comme le note Eric Lagneau : « le concept de style permet de faire varier les niveaux d'analyse, il peut se décliner en quelque sorte *ad libitum* pour mesurer des écarts de style aussi bien entre groupes qu'entre individus »⁴⁰⁹. Les écarts de style peuvent être compris comme « des façons dissemblables de gérer un jeu analogue de tensions grammaticales »⁴¹⁰. L'intérêt du concept de style consiste ainsi en ce qu'il permet d'étudier d'une manière détaillée les différences dans des pratiques (par exemple, dans différentes manières de faire du journalisme) qui peuvent apparaître comme radicalement différentes, sans pour autant les traiter comme incommensurables. En effet, ce concept permet de prendre en compte les fondements communs de manières d'agir (à savoir, les règles partagées par l'ensemble des membres d'une communauté).

En même temps il nous faut prendre en compte l'existence de configurations de rôles plus ou moins stabilisés que jouent les journalistes par rapport aux autres alter pertinents : sources, partenaires, audiences. Telle est aussi l'idée d'Eric Lagneau qui, en parlant de styles agenciers, propose de combiner le concept de style avec celui de rhétorique journalistique introduit par Jean-Gustave Padioleau⁴¹¹. En dépit de l'intérêt de l'approche de Padioleau, force est de reconnaître qu'il réduit l'interaction entre les médias et les publics à la production et réception de textes (objets), même s'il reconnaît que les textes produits par les médias intègrent en quelque sorte les

⁴⁰⁹ É. Lagneau, « Le style agencier et ses déclinaisons thématiques : L'exemple des journalistes de l'agence France Presse », art cit, p. 64.

⁴¹⁰ C. Lemieux, « De certaines différences internationales en matière de pratiques journalistiques », art cit, p. 39.

⁴¹¹ Padioleau a repensé le modèle des rapports entre les médias et les publics qui avaient été pensés, auparavant, sous l'angle de la transmission unidirectionnelle du message médiatique au public. Padioleau explique que « la production journalistique est incompréhensible si l'on se réfère soit au seul message du journaliste, soit aux seules conditions économiques et sociales de sa fabrication ; il faut prendre en considération le jeu des interactions qui lient les producteurs entre eux, avec les sources d'information et avec les destinataires multiples des messages ». Jean G. Padioleau, « Système d'interaction et rhétoriques journalistiques », *Sociologie du travail*, 1976, vol. 18, n° 3, p. 267. Padioleau suggère ainsi que dans leurs articles de presse les journalistes inscrivent non seulement le message en tant que tel (dans le sens de contenu), mais aussi leur perception des alter pertinents, comme la hiérarchie, les sources importantes et le public. La notion de rhétorique journalistique permet de prendre en compte ce caractère complexe du message journalistique : « les rhétoriques journalistiques englobent bien sûr les procédures d'écriture de presse pour communiquer des nouvelles mais aussi les représentations qu'y projettent les journalistes d'eux-mêmes, des alter, des éléments physiques ou culturels présents dans les contextes d'interaction attachés à leurs positions de journalistes spécialistes » *Ibid.*, p. 268.

attentes des clients et des autres acteurs concernés sous forme de stratégies choisies consciemment par les journalistes⁴¹². Cette conception est proche, sous ce rapport, au modèle de « codage/décodage » proposé par Stuart Hall à la même époque⁴¹³. L'interaction entre les médias et les publics se joue dans des termes de négociation du contenu du texte, cet objet devenant l'arène des interactions entre les médias et les publics.

Il nous faut trouver un concept qui permette de penser les rapports entre les journalistes et le public (et les autres alter pertinents) autrement qu'en termes de production/lecture du texte. Une série de recherches publiées au tournant des années 1980, qui portent plutôt sur les médias télévisuels, proposent de reconsidérer les rapports entre le produit médiatique et le public. De récepteurs (passifs ou actifs) auxquels on délivre le contenu conçu comme un objet achevé et mis en forme (comme un message), les spectateurs (aussi bien que les personnes publiques qui participent à l'émission) se transforment en des participants actifs de l'émission en train de se faire. En parlant de ce qu'ils appellent « media events » Katz et Dayan notent : « media events require not only the consent of the viewer, they require his or her active involvement »⁴¹⁴. L'approche de ces auteurs présuppose que tous les rapports entre les participants de l'émission (journalistes, invités, téléspectateurs) peuvent être pensés en termes de rôles dans lesquels ces participants peuvent s'engager avec un degré d'intensité différent⁴¹⁵. L'idée de rôle renvoie à l'architecture globale (structure actantielle) de l'émission dans laquelle les performances de différentes parties

⁴¹² Padioleau explique : « Ainsi entendue la rhétorique journalistique ne se réduit pas à un système de figures d'écritures [...] il s'agit, quitte à nous permettre d'étendre le sens que Morris donnait à ce terme, d'une « pragmatique » : les rhétoriques journalistiques sont le produit de pratiques inscrites dans des contextes d'interaction spécifiques dont les caractéristiques influencent l'occurrence et l'opportunité des dites rhétoriques, c'est-à-dire que les performances des acteurs dépendent, toutes choses égales par ailleurs (ex. aptitudes), des processus d'interaction nés des perceptions et des attentes réciproques » J.G. Padioleau, « Système d'interaction et rhétoriques journalistiques », art cit, p. 268. Plus loin, en analysant un cas empirique, Padioleau écrit : « étant donné les divers courants idéologiques et les intérêts professionnels rencontrés parmi les publics de l'Éducation nationale, la stratégie d'un journalisme d'opinion serait assurément une entreprise périlleuse pour les rédacteurs universitaires » *Ibid.*, p. 279. L'idée de Padioleau peut être résumée comme une tentative de la part de journalistes, par leurs rhétoriques, d'anticiper les attentes des récepteurs (non seulement le public, mais aussi les sources et la hiérarchie) afin de correspondre à ces attentes et gagner de la reconnaissance pour son professionnalisme (qui est le but ultime de journalistes selon Padioleau).

⁴¹³ “From this general perspective, we may crudely characterize the television communicative process as follows. The institutional structures of broadcasting, with their practices and networks of production, their organized relations and technical infrastructures, are required to produce a programme. Production, here, constructs the message. In one sense, then, the circuit begins here. Of course, the production process is not without its 'discursive' aspect: it, too, is framed throughout by meanings and ideas: knowledge-in-use concerning the routines of production, historically defined technical skills, professional ideologies, institutional knowledge, definitions and assumptions, assumptions about the audience and so on frame the constitution of the programme through this production structure” Stuart Hall, « Encoding, Decoding » dans Stuart Hall et al. (eds.), *Culture, Media, Language*, London, Hutchinson, 1980, p. 92.

⁴¹⁴ D. Dayan et E. Katz, *Media Events: The Live Broadcasting of History*, op. cit., p. 120.

⁴¹⁵ Daniel Cefaï, en décrivant cette approche, explique : « le sens des engagements se joue moins dans la production du contenu de programmes particuliers que dans l'agencement de rôles de réception » Daniel Cefaï et Dominique Pasquier (eds.), *Le sens du public : Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 45.

ne prennent sens que par rapport au sens global de l'émission⁴¹⁶. Les auteurs qui s'inscrivent dans cette approche utilisent souvent la notion goffmanienne de « cadre de participation » pour parler de cette architecture globale. C'est ce terme-là (mais employé dans le sens de ces travaux sur l'engagement dans l'émission⁴¹⁷) que nous suggérons d'utiliser en même temps que la notion de style pour comprendre la spécificité des interviews à la chaîne Dozhd (dans la suite du présent chapitre) et la chaîne Russie 24 (dans le chapitre suivant). Le concept de « cadre participatif » nous permettra de saisir l'émission en tant que tout cohérent qui renvoie à la représentation de rôles interdépendants des participants. Le concept de style nous permettra de comprendre comment différentes formes de ce tout cohérent se réalisent à travers la gestion différenciée, dans l'immédiateté de la pratique, de règles de journalisme communes.

2. « Faire le show » : le cadre participatif des interviews sur Dozhd

Si l'on pose la question de savoir en quoi consiste la différence entre les interviews des chaînes Russie 24 et Dozhd (avec plus ou moins les mêmes interviewés), les professionnels des médias en Russie vont facilement y répondre. Ils diront que la chaîne Dozhd est privée, qu'elle n'a pas de contraintes rédactionnelles imposées par l'Etat, mais qu'elle est vulnérable du point de vue économique. En conséquence, l'accent principal sera mis sur les objectifs d'audience. L'idée sera qu'en particulier, au cours des interviews, les journalistes de cette chaîne vont poursuivre l'objectif

⁴¹⁶ Comme le soulignent Katz et Dayan, « audience roles (...) complement those of the principals » D. Dayan et E. Katz, *Media Events: The Live Broadcasting of History*, op. cit., p. 42.

⁴¹⁷ Daniel Dayan l'explique de la manière suivante : « la notion d'un cadre participatif renvoie à l'identité des autres membres du public dont la présence sert de référence à la performance des participants à une émission, ou à l'expérience qu'en retirent ses spectateurs ». Daniel Dayan, « Télévision : le presque-public », *Réseaux*, 2000, vol. 18, n° 100, p. 437. Lorsqu'on parle ici de l'architecture globale de l'émission ou du cadre de participation de l'émission il est important de noter que ceux-ci, selon les partisans de cette approche, ne doivent pas être compris comme fixes ou prédéterminés par avance (par l'idée du genre de programme généralement partagée ou par l'intention de producteurs, par exemple). C'est pourquoi les chercheurs de ce paradigme ont souvent recours à la notion de « contrat », terme avec une connotation juridique d'accord entre les parties, qui permet de saisir la nature dynamique et négociée de ce cadre participatif. En parlant de Talk Shows britanniques Sonia Livingstone et Peter Lunt expliquent : « Various participation frameworks are legitimate and a process of negotiation is opened up between text and reader. The programme offers various cues, through its themes, degree of openness or closure, criteria for evaluation and so forth. The reader too has various concerns – different levels of experience with the topic, different kinds of knowledge, desire for certain kinds of involvement. In effect, a contract that specifies the roles and responsibilities of each party must be worked out » Sonia Livingstone et Peter Lunt, *Talk On Television : Audience Participation and Public Debate*, London, Routledge, 1994, p. 68. Nous retrouvons l'idée de contrat y compris dans l'œuvre de Katz et Dayan : « Television events have three partners: the organizers of the event who bring its elements together and propose its historicity; the broadcasters who re-produce the event by recombining its elements; and the audiences, on the spot and at home, who take the event to heart. Each partner must give active consent and make a substantial investment of time and other resources if an event is to be successfully mounted for television. I Indeed, it is useful to think of such events as constituting a kind of "contract" among the three parties whereby each side undertakes to give something to the others in order to get something in return » D. Dayan et E. Katz, *Media Events: The Live Broadcasting of History*, op. cit., p. 54.

d'intéresser les téléspectateurs. La chaîne Russie 24, étant financée par l'Etat, a moins besoin d'accroître ses audiences. Dans leur travail, selon les professionnels des médias, les journalistes de la chaîne étatique peuvent avoir d'autres mobiles comme, par exemple, l'augmentation de l'influence dont dépend le volume de dotations et qui se mesure par le taux de citations. Voici une opinion exprimée par le directeur exécutif de l'agence de presse « Interfax » :

Chez Russie 24 ce ne sont pas vraiment pour les téléspectateurs [qui comptent]. Les interviews à Dozhd et à Russie 24 ce sont deux choses différentes. C'est très important ! Dozhd essaye d'en faire un *show*. Faire un *show* avec Evtouchenkov [magnat, l'actionnaire principal du holding AFK Sistema] c'est très difficile. Du point de vue du cadre et de tout ce qui reste. A Russie 24 c'est pas un *show*, c'est une fille ou un garçon qui interviewent un mec. C'est clair qu'une image statique tue tout l'intérêt chez le public en 10 minutes. Pour eux, c'est un instrument qui permet de démontrer *l'influence* de la chaîne [taux de reprises par d'autres médias]⁴¹⁸.

Cette distinction entre l'orientation vers l'audience générale et l'orientation vers les reprises, qui paraît tout expliquer, nous amène pourtant à nous poser de nouvelles questions. Même si, au cours de notre enquête, nous avons pu reconnaître que les journalistes de la chaîne Dozhd sont relativement moins préoccupés par le succès médiatique de leurs interviews (nombre de reprises) et s'orientent plus vers les téléspectateurs ordinaires, cette formule ne nous dit rien sur ce en quoi plus exactement cette orientation se manifeste et pourquoi elle conduit à ce que les interviews soient si distinctes de celles produites par la chaîne étatique. Autrement dit, pour reprendre le terme employé par mon interlocuteur, nous ne comprenons pas, pour l'instant, ce que signifie, du point de vue de la pratique, « faire un show ». Si nous revenons maintenant à l'idée de l'émission comme cadre participatif renvoyant à une certaine forme de tout cohérent qu'accomplissent collectivement les acteurs, nous pouvons dire qu'en parlant du « show » notre interlocuteur se réfère implicitement à une certaine forme de cadre participatif, qu'il nous faut décrire. Finalement, même si la notion de « show » peut être utilisée par les experts médiatiques en dehors de la chaîne, ce n'est pas du tout le langage utilisé à l'intérieur de la chaîne. Ce terme avec une connotation ludique peut même les offenser, étant donné que, comme nous allons le voir dans un instant, les journalistes attribuent un sens très sérieux à leurs interviews avec les magnats.

La chaîne produit trois émissions-interview dans lesquelles apparaissent les représentants de l'élite économique : « Hard Day's Night », « Sobtchak Live », « Tchelovek na Dozhde ».

⁴¹⁸ Entretien avec le directeur exécutif de l'agence Interfax, 10/11/2016

« Hard-Day's Night » est l'émission phare de la chaîne, à l'antenne depuis mai 2011. Sa particularité principale consiste dans le nombre élevé d'intervieweurs : il y en a 5 sur le plateau - un présentateur-modérateur permanent et 4 intervieweurs choisis en fonction du domaine d'activité de l'invité, dont 2 travaillent à la chaîne et 2 représentent d'autres médias. L'émission est diffusée en direct. L'émission « Sobtchak Live » est une interview plus traditionnelle menée en face-à-face par la présentatrice vedette Ksenia Sobtchak. L'émission est également diffusée en direct. Enfin, « Tchelovek na Dozhde » est une interview en face-à-face filmée en dehors de la chaîne (le plus souvent, dans des locaux des invités). Elle est le plus souvent préenregistrée. En dépit du fait que chacune de ces émissions a ses caractéristiques propres, elles permettent de distinguer un style général commun qui reflète les représentations qu'ont les journalistes de la chaîne à propos de leur rôle et de leur mission par rapport aux publics. Nous avons déjà vu que les acteurs extérieurs à la chaîne identifient des ressemblances entre ces différentes émissions de la chaîne en ce qui concerne le mode de couverture des événements. Les journalistes de la chaîne perçoivent eux aussi une certaine continuité entre les différentes émissions de la chaîne (interviews, émissions d'actualité, émissions analytiques). Ils expliquent cette continuité par une même représentation des attentes du public partagée par les rédacteurs et les auteurs des différentes émissions. L'ex-présentateur de l'émission Dozhd m'a ainsi expliqué : « il faut comprendre ce qu'est Dozhd et sur quelles valeurs elle est basée et comment elle se représente son public. Puisqu'une émission ne peut pas exister isolément des autres. La représentation du spectateur des actualités de 21H ne peut pas trop diverger de la représentation du spectateur de l'émission 'Hard Day's Night' et des autres émissions »⁴¹⁹.

2.1. Un journalisme de dévoilement

Nous avons commencé ce chapitre en affirmant que les interviews de la chaîne Dozhd ont un style bien distinguable qui est caractérisé souvent comme « concentration sur le mauvais ». En effet, si nous étudions les sujets évoqués par les journalistes dans les interviews à la chaîne Dozhd, nous verrons que la plupart des questions portent sur les attaques contre des entreprises, les conflits intra-personnels des membres de l'establishment, les poursuites judiciaires etc. Dans mes entretiens avec les journalistes de la chaîne je posais régulièrement la question de savoir pourquoi dans les interviews avec les hommes d'affaires les journalistes insistaient autant sur les problèmes et les tensions qui apparaissent dans leurs relations avec les autres acteurs économiques et surtout

⁴¹⁹ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

avec l'Etat. Les journalistes, toujours prêts à répondre à cette question, me disaient plus ou moins la même chose. Voici une des réponses typiques :

Ben, disons, à travers son exemple [on essaye] de montrer le système d'interactions entre le pouvoir et le business. Comment elles sont organisées. En quoi elles sont injustes, déficientes et loin de normes. C'est une tentative d'élucider, mettre en vue, en public certains mécanismes cachés qui sont incompréhensibles pour un homme ordinaire. C'est ça notre objectif⁴²⁰.

L'intérêt de cette description du sens de l'interview tient à ce qu'elle laisse apparaître tout de suite une représentation de la réalité politico-économique qu'ont les journalistes et qui donne sens aux objectifs formulés. Cette représentation postule l'existence de deux acteurs collectifs, le « pouvoir » et le « business ». Leurs rapports sont pensés dans les termes du « système » (« système d'interactions »), ce qui laisse comprendre que ces rapports apparaissent pour les journalistes comme patternisés, stables et organisés (c.f. la question « comment elles sont organisées »). Plus loin dans le passage nous apprenons une autre caractéristique de ce système de rapports. Ce dernier se présente comme dissimulé et non accessible immédiatement aux « hommes ordinaires ». En effet, pour parler de « mécanismes » (un autre terme pour parler de « système de relations »), le journaliste dit qu'ils sont « cachés » et « incompréhensibles pour un homme ordinaire ». Nous arrivons maintenant à l'objectif que se fixent les journalistes dans l'interview avec les magnats. Il consiste à dévoiler pour le public (notons les termes employés par le journaliste : « élucider », « mettre en vue », « en public ») ce système d'interactions.

Nous pouvons maintenant entrevoir le rôle que s'attribuent les journalistes par rapport au public. Ce rôle ne se réduit pas à une obligation de fournir tout simplement les informations aux spectateurs (journalisme d'information dans la classification de Padioleau). Ce rôle consiste à révéler au public, derrière des manifestations de surface, une structure profonde ou un ordre caché. Nous pouvons parler, dans cette perspective, de journalisme de dévoilement, si nous reprenons la compréhension du dévoilement proposée par Cyril Lemieux. Selon lui, « le dévoilement [...] consiste à rendre visibles des liens d'appartenance ou de connivence cachés ou inaperçus, réputés avoir rendu injuste une épreuve instituée »⁴²¹. Si nous reprenons la nomenclature proposée par Padioleau, ce journalisme peut aussi être qualifié « d'enquête ». Ce type de journalisme présuppose que « par un long travail d'enquêtes sur le terrain, de confrontations d'interviews et de

⁴²⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/09/2015

⁴²¹ C. Lemieux, *La sociologie pragmatique, op. cit.*, p. 51.

données documentaires les rédacteurs mettent à jour des éléments peu connus d'un problème, révèlent des aspects d'un dossier, dévoilent des implications inédites ou camouflées d'une décision »⁴²². En effet, si nous passons maintenant à l'analyse de la manière dont est conçue la méthode par laquelle les journalistes cherchent à remplir leur objectif, nous retrouvons une description d'une procédure qui consiste à révéler, dans une sorte de démarche inductive, un pattern général à partir de l'analyse d'une multitude de cas empiriques concrets⁴²³. L'interview se présente ainsi comme un processus de production de données brutes qui sont immédiatement fournies aux téléspectateurs, qui, en même temps que les journalistes, sont censés accomplir l'activité analytique de construction de pattern.

2.2. L'interview : un moyen de décrypter indirectement les relations économique-politiques

La question que l'on peut se poser est : pourquoi les journalistes, pour accomplir leur tâche de « mettre en vue, en public certains mécanismes cachés », choisissent une démarche aussi complexe et coûteuse, du point de vue pratique, qu'une interview télévisuelle ? Ne serait-il pas plus facile de dévoiler les mécanismes des rapports entre l'Etat et le monde des affaires sur les pages d'un article publié sur le site de la chaîne ou dans un reportage spécial filmé à cette occasion ? C'est ici que l'analyse des conventions de production des descriptions journalistiques, que nous avons fournie au chapitre précédent, peut être utile. Comme nous l'avons montré, la possibilité d'affirmations journalistiques dépend de la capacité des journalistes de fournir des preuves juridiquement recevables aux affirmations qu'ils font. Notre hypothèse est que l'importance des interviews dans le journalisme russe est liée au déficit de moyens d'accès aux informations valides et à la prépondérance dans l'espace informationnel de ce que nous appelons les « rumeurs ». L'extrait suivant traduit bien l'atmosphère dans laquelle se trouvent les journalistes selon leur propre perception : « le pire c'est que les journalistes ne comprennent plus les processus ! En effet ! A cause de la fermeture fantastique du système ! 80% de notre journalisme politique c'est du

⁴²² J.G. Padioleau, « Système d'interaction et rhétoriques journalistiques », art cit, p. 267.

⁴²³ Ce travail qui consiste à révéler un système objectif profond s'apparente ainsi à ce que Melvin Pollner comprend sous la notion de « mundane inquiry ». Selon Pollner, « Mundane inquiry presupposes the world as a determinate definite object. In a sense, mundane inquiry regards the world as if it, mundane inquiry, had nothing to do with the world's presence. From the point of view of mundane inquiry, the world is an a priori facticity. (...) mundane inquiry finds itself addressing a world which is presumptively independent of the theoretical and technical activities in which the world is taken up. Insofar as mundane inquiry finds itself explicating a world, it finds itself analyzing structures whose existence have nothing to do with the fact that they are being explicated. From the point of view of mundane inquiry the operations of which mundane inquiry is comprised are merely instrumentalities for explicating or making observable objective structures » M. Pollner, *Mundane reason*, op. cit., p. 15..

« *second-guessing* » et le décryptage des indices [signaux] ! »⁴²⁴. Dans ce contexte, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, l'interview se présente comme un moyen relativement accessible pour vérifier, officialiser et publiciser les descriptions de la réalité que les journalistes ne peuvent pas prouver eux-mêmes. Dans l'extrait suivant l'ex-présentateur de l'émission « *Hard Day's Night* » m'explique l'intérêt qu'il y a de poser, dans une interview avec un magnat russe, une question de prime abord insignifiante et assez personnelle. Elle consiste à demander comment, en 2010, Mikhaïl Goutseriev, alors à l'étranger pour échapper à des poursuites judiciaires (depuis 2007), a réussi à négocier son retour en Russie pour participer à l'enterrement de son fils. Le journaliste commente l'intérêt de cette question de la manière suivante :

Journaliste : si, par exemple, Goutseriev vient, alors ce que nous intéresse, c'est d'apprendre si c'est vrai qu'on lui a permis de venir en Russie pour l'enterrement de son fils. Certes, [en 2013, l'année de production de l'interview] ce n'est plus une actualité [chaude] et... je ne veux pas apparaître cynique, mais en gros on peut demander « est-ce qu'on ne s'en fiche pas, de ça » ? Mais néanmoins cela nous intéresse beaucoup. Pourquoi ? Parce que cela dévoile [en russe *raskrit'*] le système de relations de Goutseriev avec les gens haut placés.

Chercheur : est-ce qu'on peut dire alors que votre objectif c'est de dévoiler les relations avec des gens haut placés ?

Journaliste : voilà, et avec cela, à travers cela, à travers ses relations avec des gens hautement placés vous comprenez mieux, après la conversation avec cette personne [concrète], comment en général sont organisées les relations entre le business et le pouvoir, comment le monde des affaires fonctionne, quels sont les principes de son fonctionnement, etc. Par exemple, il y a une grande compagnie. Comment elle fonctionne ? Elle paie des pots-de-vin ou pas ? Ou son directeur est ami de Poutine. Ou, il est ami de Setchine et cela lui permet d'avancer ses intérêts. S'il a des parents qui sont aussi des parents de quelqu'un d'important. Et à partir de cette histoire particulière on arrive à une image générale de comment est organisé le business en Russie. Comment il interagit avec le pouvoir. S'il peut interagir avec lui ou pas⁴²⁵.

Nombre d'éléments qui figurent dans cette explication nous sont déjà familiers : nous rencontrons, encore une fois, deux acteurs collectifs - le monde des affaires (business) et le pouvoir - dont les

⁴²⁴ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 23/03/2016

⁴²⁵ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

interactions sont pensées en termes de système ; la tâche du journaliste consiste à dévoiler ce système de relations, caché mais objectif et analysable par le biais d'une méthode inductive appropriée. Mais, à la différence du passage cité plus haut, dans cet extrait mon interlocuteur met plus l'accent sur le fait que dans l'interview les journalistes découvrent de nouveaux détails et vérifient leurs hypothèses au même titre que le téléspectateur. Notons le lexique qu'emploie le journaliste : « ce que nous intéresse, c'est d'apprendre », « cela nous intéresse beaucoup », « à travers cela vous comprenez mieux ». L'interview se présente pour les journalistes comme une situation de production de connaissances *in situ* et non simplement comme un dispositif de diffusion de la connaissance produite préalablement par les journalistes.

Revenons maintenant à la question du rétrécissement des moyens d'obtention des informations que déplorent les journalistes. Leurs griefs permettent de comprendre comment les journalistes distinguent les informations pertinentes de celles qui ne le sont pas pour l'accomplissement de leurs tâches. Un journaliste m'a fait part de ses griefs :

Vous voyez, les expressions du genre « source haut placée au Kremlin » ont disparu il y a longtemps. Personne n'a plus de ces sources haut placées, on ne fait que supposer et spéculer. Il n'y a plus de possibilité de travailler au niveau détaillé, genre « qui est venu où, et qui a dit quoi ». Je me rappelle, la dernière grande histoire, quand c'était vraiment *le mécanisme* [le niveau détaillé] qui intéressait tout le monde, c'était en 2007. Quand Medvedev se préparait pour les présidentielles. Je me rappelle très bien de ce cas, on l'a analysé. [Le journal] Kommersant a reconstitué en détail tout le processus : « on est venu chercher Borchevskiy [juriste], Borchevskiy est allé là-bas, Mironov est arrivé, on a apporté un document, on n'a pas pu signer le document, et, disons, à 7H [l'agence de presse] RIA Novosti a publié la nouvelle ». Ce genre de détails protocolaires. Et maintenant le système est complètement fermé⁴²⁶.

La notion centrale de ce passage est celle de « détail ». L'opposition que dessine le journaliste s'étend entre une description de l'événement factuelle, plate et pauvre de détails d'un côté, et la description de l'événement riche en détails et en circonstances de l'autre côté. Si les journalistes peuvent accéder aux descriptions factuelles (Medvedev a présenté sa candidature), ils ont de moins en moins de possibilités d'apprendre les circonstances de ces événements. Cette distinction entre les formes de description se manifeste plus clairement lorsque les journalistes parlent des informations officielles (déclarations officielles, briefings, communiqués de presse). La figure du

⁴²⁶ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 23/03/2016

communiqué de presse apparaît souvent dans les entretiens comme un exemple typique d'une description générale, non suffisante pour les journalistes :

Ce qui nous intéresse c'est ce qui s'écarte du communiqué de presse. Puisque dans le communiqué de presse on donne une information sèche. Par exemple, vous ouvrez le fil de [l'agence de presse] Interfax, et vous voyez que la [compagnie pétrolière] « Bachneft » est nationalisée. Voilà. Et comme ça [dans l'interview] vous avez une possibilité de le discuter et de comprendre pourquoi ça s'est passé⁴²⁷.

Le communiqué de presse fournit une information « sèche », qualificatif que nous pouvons comprendre comme signifiant « factuelle », « pauvre », « dénuée de détails ». L'exemple donné par le journaliste sert à préciser le sens de ce mot. Le communiqué de presse désigne un quelconque changement dans le monde (« Bachneft » est nationalisée) sans expliciter ses raisons et ses liens avec d'autres phénomènes et événements (autrement dit, sans donner des détails). L'interview télévisuelle se présente comme une occasion d'explicitier les circonstances de l'évènement, comme, par exemple, ses liens causaux (« [dans l'interview] vous avez une possibilité de le discuter et de comprendre *pourquoi* ça s'est passé »). Un autre journaliste m'a formulé la tâche de journaliste en rapport avec l'interview de la manière suivante :

Le journaliste, je veux dire la profession de journaliste vise à révéler [faire apparaître] la profondeur et à produire des exclusivités. Ce que j'appelle la « profondeur » dans ce cas - *c'est ce que n'est pas écrit* dans le communiqué de presse. Ce qu'on appelle aussi « la vérité », « l'inside », « le vrai état de faits »⁴²⁸.

Le communiqué de presse se présente ici comme l'opposé de la « vérité », mais non pas parce qu'il est considéré comme altérant la réalité. Plutôt, il est considéré comme une description trop générale de l'évènement. La tension entre le général et le local est fondamentale pour les journalistes de la chaîne. Le problème principal des descriptions trop générales des événements de la réalité socio-politique tient à ce qu'elles ne suffisent pas pour accomplir la tâche de modélisation de la réalité politico-économique. Cette opération nécessite la possibilité d'établir des liens de causalité et des connexions entre les phénomènes, ce que les descriptions factuelles et nominatives ne permettent pas de faire. Dans ces conditions de manque d'accès aux détails de la vie

⁴²⁷ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

⁴²⁸ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 07/10/2015

économique et politique s'accroît le poids de ce que nous avons appelé dans le chapitre précédent l'usage des rumeurs par les journalistes. C'est pourquoi notre interlocuteur plus haut a pu affirmer que le journalisme politique contemporain consiste en majeure partie en *second-guessing*. Les rumeurs complètent les descriptions factuelles et nominatives par des liens causaux supposés. En effet, dans le chapitre 5 nous avons essayé de montrer que le travail de rumeur ne consiste pas seulement en une circulation des histoires à statut indéterminé, il inclut aussi le processus de normalisation des descriptions qui présuppose sa mise en intrigue et sa mise en forme.

Dans ce contexte de manque de descriptions détaillées de la réalité politico-économique, les interviews télévisées se présentent, répétons-le, comme un moyen important pour compléter les descriptions officielles disponibles. Un journaliste m'explique :

Journaliste : En Russie il y a très peu de speakers de qui tu peux attendre qu'ils vont venir [à une interview] et raconter. Et dans cette situation on attend qu'ils racontent au moins quelque chose, au moins quelque chose !

Chercheur : racontent quoi ?

Journaliste : comment ça se passe en réalité ! racontent les détails ! On comprend en général comment ça marche. Mais on veut comprendre les détails !⁴²⁹

2.3. Dévoiler des relations domestiques « sous » les relations marchandes

Poursuivons l'exploration du travail de modélisation de la réalité politico-économique qu'accomplissent les journalistes de Dozhd. Les interviews télévisées se présentent ainsi pour les journalistes comme un moyen pour accéder aux détails des événements de la réalité politico-économique dont ils ont déjà les descriptions générales grâce aux communiqués officiels. Passons maintenant à l'étape suivante de ce travail. Nous allons explorer les ressources que les journalistes mettent en œuvre pour donner sens aux descriptions des statuts et des niveaux différents dont ils disposent.

Nous allons commencer par un exemple. Il s'agit d'une interview avec le magnat Aras Agalarov à propos de qui on connaît officiellement que sa compagnie « Krokus » a participé à la construction des objets pour le forum de l'APEC⁴³⁰ à Vladivostok. Pourtant, les détails (les raisons, les circonstances, les motivations, etc.) de cette participation n'étaient pas connus. Dans l'extrait vidéo de l'interview que j'ai présenté à mon interlocuteur le magnat a utilisé la tournure « on m'a

⁴²⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 23/03/2016

⁴³⁰ La Coopération économique pour l'Asie-Pacifique

imposé une charge »⁴³¹. L'utilisation de cette phrase a beaucoup agité les intervieweurs qui l'ont interprétée comme une confirmation indirecte du fait que les autorités contraignent les entreprises privées à accomplir les ordres de l'Etat. J'ai demandé à mon interlocuteur de m'expliquer ce qui s'était passé :

Le tournant pour le business c'était en 2007-2008 quand a été prise décision sur les Jeux Olympiques. C'était un moment clé : comment construire tout ça ? Le budget ne suffit pas. Ils [les dirigeants] ne sont pas bêtes, ils se rendaient compte dès le début que ça serait pas amorti. Il fallait trouver un moyen de le faire. C'est à ce moment-là que cette pratique apparaît - Poutine invite un certain nombre de camarades responsables, qui ne sont pas fonctionnaires, hein [qui sont entrepreneurs], et dit « la Patrie vous appelle, c'est votre responsabilité sociale, vous travaillez ici, vous contrôlez les ressources naturelles, où est Khodorkovsky ? Il est là-bas. Et vous, vous êtes ici. Allez, les gars ». Et vers 2012 cette compréhension est autant ancrée dans la conscience... Pour eux c'est devenu tout à fait normal, quand on t'invite et on te dit ce qu'il faut faire. Vers 2012 la compréhension de ce qu'on peut appeler et charger est devenue un fait établi. Les gens ont vécu 3-4 ans dans cette réalité. Et maintenant dans sa conscience c'est tout à fait normal que l'Etat charge. Qu'on puisse l'appeler au comité régional [du Parti communiste] et le charger de quelque chose. Il s'y habitué⁴³².

C'est moins le contenu de cette explication qui nous intéresse ici (nous allons y revenir dans les sections suivantes), que le lexique employé par le journaliste. Il utilise les tournures comme « camarades », « la Patrie appelle », « comité régional », termes qui servent pour désigner les réalités des temps soviétiques. Nous pouvons nous poser la question – à quoi sert l'usage du vocabulaire soviétique pour parler de la réalité contemporaine ? Cette pratique qui consiste à emprunter des lexiques des autres contextes (historiques, occupationnels, etc) est assez courante lorsque les journalistes sont conduits à rendre compte des rapports entre le monde des affaires et l'Etat. Quelle est la fonction de ces exemples ? Revenons au cas étudié. Les journalistes ont connaissance d'une description factuelle de l'événement : Agalarov a participé à la construction des objets pour l'APEC. Mais ils ne connaissent pas de détails de cette participation. Par sa phrase inopportune l'invité a fourni un détail de cet événement qui a permis de déterminer un lien causal :

⁴³¹ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 20/06/2012 (chaîne Dozhd)

⁴³² Entretien avec un journaliste de la revue Kommersant-Dom intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 10/10/2015

Agalarov participe dans la construction parce qu'il a été forcé par l'Etat. Cela permet ensuite de procéder à une modélisation de rapports entre le monde des affaires et l'Etat : l'Etat impose sa volonté aux entrepreneurs. C'est dans ce contexte qu'apparaît le lexique soviétique. Ce dernier sert comme un appui pour rendre intelligible et surtout dicible le modèle de rapports que dévoile la phrase du magnat. Pour reprendre la notion de Laurence Wieder, ce cadre de référence soviétique permet de rendre la situation décrite comme « something we have seen before », et d'emprunter à ce contexte des éléments (sujets, relations) qui manquent dans le contexte actuel, afin d'expliquer la situation sur l'écran de façon à ce que l'explication se tienne. Nous pouvons, en empruntant la notion d'Elisabeth Claverie, désigner cette procédure comme « opération de référence »⁴³³. Elle permet aux acteurs, en empruntant des éléments des autres mondes, de rendre cohérente et dicible leur expérience de confrontation à la réalité.

Dans d'autres cas les opérations de référence peuvent être plus explicites, dans le sens où ce n'est plus seulement le langage employé, mais un modèle quelconque explicitement évoqué comme une explication ou un jalon, qui permet de rendre intelligibles les rapports dévoilés. Dans un autre extrait vidéo l'interviewé, en commentant l'affaire de Khodorkovskiy, a reconnu qu'à un moment donné l'oligarque a commencé à se conduire d'une manière quelque peu arrogante. J'ai demandé à mon interlocuteur de m'expliquer pourquoi, dans les rapports actuels entre les entrepreneurs et l'Etat, ce type de comportement, de la part de magnat, peut poser problème. Pour répondre à ma question le journaliste doit construire un modèle de rapports entre les magnats et les dirigeants politiques. Pour ce faire il recourt au modèle des rapports entre membres de l'establishment soviétique et fait comprendre qu'il voit la situation actuelle comme la continuation de ce modèle :

Journaliste : alors, pourquoi on ne doit pas lever le menton ? Beh, parce qu'il y a une sorte de hiérarchie, des règles du jeu. Il y a un système de soumission très strict qui s'est mis en place au cours de la période soviétique. Dans ce système il ne faut pas faire preuve d'une initiative excessive.

Chercheur : oui, mais ce système était absent pendant la période de Eltsine ?

⁴³³ Dans son étude sur les apparitions de la Vierge, Elisabeth Claverie pose la question « comment dans les procédures langagières et extra-langagières de [...] se réalise une objectivation de l'être surnaturel » Elisabeth Claverie, « Voir apparaître » dans Jean-Luc Petit (ed.), *L'événement en perspective*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1991, p. 159. Elle démontre le rôle de ce qu'elle appelle « opérations de référence » qui « qui mettent en jeu, alternativement, plusieurs théories indigènes de la référence ». Claverie veut montrer que « ces opérations de référence, médiatisées par un dispositif d'objet et par son rapport toujours changeant au dispositif interlocutoire, tendent à établir (de dispositif situationnel en dispositif situationnel) des procédures de composition et de validation du monde qui y est engagé. C'est à travers l'enchaînement de ces opérations qu'est objectivée la présence de la Vierge » *Ibid.*, p. 162.

Journaliste : il me semble qu'il n'était pas absent. Le problème des années 1990 c'était l'absence de l'Etat. Et ce système, il continuait à exister mais il était décomposé et il fallait le recomposer. Et Poutine l'a fait, il ne le cache pas. Khodorkovskiy était un point de tournant. Et quand il [l'interviewé] dit « faire le mariole » ici, il me semble qu'il veut dire qu'il y a des orgueilleux qui pensent qu'ils sont les meilleurs. Mais c'est pas bon dans ce système. Il est collégial, consultatif. Il faut savoir entendre les signaux, il ne faut pas prendre trop sur soi. Puisque finalement il n'y qu'un seul organe qui est habilité à prendre les décisions, c'est le président⁴³⁴.

Cet extrait nous permet de comprendre pourquoi c'est le modèle soviétique (même s'il n'est pas seul, comme nous allons voir à l'instant) qui est souvent mobilisé pour rendre intelligibles et dicibles les principes de fonctionnement du système (terme employé par mon interlocuteur) actuel que les journalistes essayent de saisir. Ce modèle présente des ressemblances avec les usages qui se manifestent pour les journalistes actuellement. Le journaliste met l'accent sur le caractère hiérarchique de rapports politiques qui présupposent un centre unique de prise de décisions incarné par la figure du président. Ces rapports mettent en avant la soumission et la reconnaissance de l'autorité du chef au détriment de manifestations d'initiative et d'autonomie. En reprenant le terme de Boltanski et Thévenot nous pouvons dire que les journalistes décrivent ces rapports en s'appuyant sur la cité « domestique ». Si l'on suit les auteurs, le monde domestique est basé sur le principe de la hiérarchie stricte et de la dépendance personnelle au supérieur. « Les êtres étant toujours définis par une relation de subordination et toutes les relations de subordination étant équivalentes à la relation des enfants au père, les grandes personnes, les personnes âgées, et les personnes importantes sont homologues »⁴³⁵. La manifestation de soumission, de loyauté et de respect des grands constitue l'essence de l'existence de sujets : « la grandeur suppose la fidélité personnelle à un grand et l'appartenance à l'univers clos de la maison »⁴³⁶.

Un autre cadre de référence que manifeste l'assimilation, par les journalistes, de l'ordre politique à la cité domestique, c'est celui d'une organisation criminelle. En décrivant les rapports entre les membres de l'establishment russe un journaliste me fournit l'interprétation suivante :

⁴³⁴ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue *Slon*, le 05/11/2015

⁴³⁵ L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification: les économies de la grandeur*, Paris, Éditions Gallimard, 1991, p. 211.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 209.

Je ferais l'accent sur le caractère *ponyatiyny*⁴³⁷ de ces relations. Notre pouvoir ne vit pas selon les principes de la loi. Toutes les actions du pouvoir sont anti-légales. Mais elles sont très *ponyatyiny*. C'est-à-dire, ce n'est pas possible d'expliquer par un acte juridique l'annexion de la Crimée, mais il est possible de la comprendre, elle est compréhensible. Ce n'est pas possible d'expliquer pourquoi Poutine a dit à [l'homme d'affaires] Deripaska « rendez-moi le stylo » à la réunion de conseil de direction des compagnie à Pikalevo [le journaliste parle de la situation dans laquelle suite à une manifestation de citoyens de la ville Pikalevo, Poutine a réuni les hommes affaires importants qui ont des entreprises dans cette ville et les a fait signer un document qui garantit la continuation d'opération de ces entreprises peu rentables]. Ce n'est pas possible de l'expliquer juridiquement. Il empiète sur le business privé et se conduit comme ça. Mais selon les « *ponyatyiya* » on comprend qu'il a raison, il est un chef qui s'occupe des petits. Deripaska comprend qu'il a raison selon les *ponyatyiya* même si on le prive de son business. Mais jamais il ne va protester puisque ça correspond aux *ponyatyiya*. Ces gens sont à moitié aux années 1990 [l'époque d'épanouissement de la criminalité]⁴³⁸.

Notons dans quelle mesure le propos du journaliste (surtout la phrase « il est un chef qui s'occupe des petits »), qui décrit le système de relations entre le président et le business en Russie d'aujourd'hui, nous rappelle ce que Boltanski et Thévenot écrivent sur les rapports entre les grands et les petits dans le monde domestique. Par exemple, « par rapport aux plus petits dont il est responsable, le supérieur a le devoir de les faire participer, selon leur *degré*, à ce qui fait sa grandeur. Si le supérieur est *bienveillant* et *serviable* avec tous, « tout le monde lui en saura gré »⁴³⁹, ou bien, « les plus grands ont, dans le monde domestique, des *devoirs* (« plus encore que des *droits* ») à l'égard de leur *entourage* et, plus particulièrement, à l'égard de ceux qu'ils comprennent et dont ils sont, par conséquent, *responsables* »⁴⁴⁰.

Enfin, le troisième modèle récurrent, celui de « corporation », représente aussi des ressemblances familiales avec les modèles « soviétique » et « criminel » en tant que manifestation de la cité domestique. Par exemple, dans le contexte de discussion de ce pourquoi l'entrepreneur ne peut pas reconnaître qu'il n'y a pas de communication efficace entre le business et l'Etat, le journaliste m'explique :

⁴³⁷ L'adjectif « *ponyatiyny* » provient du nom « *ponyatiya* » (notions, compréhensions) qui, dans le contexte criminel, signifie « code d'honneur des criminels ».

⁴³⁸ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

⁴³⁹ L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 209.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 214.

Journaliste : vous comprenez, l'Etat et le business en Russie c'est comme une corporation. Deux parties d'une même corporation. Vous savez très bien que si vous faites partie d'une corporation c'est pas très courant de divulguer les règles de comportement de cette corporation en dehors d'elle. Par exemple, je ne peux pas vous parler des chartes qui existent à notre chaîne Dozhd. Je ne peux pas le dire puisque c'est la culture corporative. Et dans ce cas, malheureusement, cela est devenu aussi une culture corporative que tout le monde comprend, des règles du jeu⁴⁴¹.

Ce dernier passage met l'accent sur l'absence d'autonomie du grand business par rapport à l'Etat. Le modèle de « corporation » sert au journaliste de cadre de référence pour exprimer l'idée de rapports hiérarchiques entre les entrepreneurs et l'élite politique, et celle de soumission du monde des affaires aux autorités. En parlant de la corporation le journaliste fait comprendre que son idée présuppose que le monde des affaires et le monde politique constituent un seul domaine inséparable. Notons qu'en dépit de l'impression qu'on peut avoir selon laquelle la corporation, faisant partie du réseau conceptuel des mondes industriels et du marché, n'est pas descriptible dans les termes domestiques, Boltanski et Thévenot soulignent le contraire. « L'entreprise est assimilable à une maison (« maison de commerce ») qui, à la façon dont le foyer a une « âme », possède un « esprit » : « Ne pas oublier que c'est pratiquement du chef que dépend l'esprit d'une entreprise ou d'un service, et que par conséquent c'est lui qui rendra agréable ou non de travailler sous ses ordres. ». [...] « Si vous êtes tenté d'en dire du mal [de votre entreprise], pensez à ce proverbe chinois : 'Si tu ne chantes pas les louanges de ta maison, elle te tombera sur la tête.' »⁴⁴².

Nous avons étudié certaines ressources qu'utilisent les journalistes dans leur enquête routinière qui consiste à révéler un pattern de relations entre l'Etat et le monde des affaires. Nous avons vu qu'en construisant (dévoilant) ce pattern les journalistes s'appuient sur la cité « domestique ». En effet, même si nous demandons directement à un journaliste de nous expliquer à quoi lui sert l'interview, nous allons rencontrer dans son explication beaucoup d'éléments qui renvoient à la cité domestique. Reprenons une phrase du passage cité plus haut dans lequel le journaliste m'a expliqué l'objectif général de l'interview avec des magnats : « par exemple, il y a une grande compagnie. Comment elle fonctionne ? Elle paie des pots-de-vin ou pas ? Ou son directeur est ami de Poutine. Ou, il est ami de Setchine et cela lui permet d'avancer ses intérêts. S'il a des parents qui sont aussi des parents de quelqu'un d'important. Et à partir de cette histoire

⁴⁴¹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 25/09/2015

⁴⁴² L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 219.

particulière on arrive à une image générale de comment est organisé le business en Russie. Comment il interagit avec le pouvoir. S'il peut interagir avec lui ou pas ». Dans cette explication abstraite de ce en quoi l'interview peut être utile pour les journalistes mon interlocuteur projette une certaine vision de rapports entre les hommes d'affaires et l'Etat russe. Ces rapports se basent sur les relations interpersonnelles, de sorte que les cadeaux et les relations parentales sont vues comme facteurs de réussite économique.

Si, selon les journalistes, les interviewés ont tendance à dissimuler la « vraie » nature des relations qu'ils entretiennent avec les autorités (qui sont descriptibles selon les journalistes dans les termes de la cité domestiques), quelle cité sert aux invité pour camoufler la réalité ? Est-il possible de restituer un pattern général, analogue du pattern domestique, qui sert pour les interviewés d'appui dans leur défense ? C'est la question que j'ai posée à un des journalistes :

Chercheur : Et comment les entrepreneurs organisent leur défense ? Je veux dire, si vous dites que votre objectif principal c'est d'élucider les rapports avec l'Etat. Et les interviewés ? Qu'est-ce qu'ils font ?

Journaliste : soit [ils essayent de] ne pas manifester leurs rapports avec l'Etat, soit... disons, en général, ils disent tous la même chose plus ou moins. Que tout fonctionne selon les lois de marché et que les autres mécanismes n'existent pas. On comprend, on devine que, pour parler gentiment, ce n'est pas tout à fait vrai. Et, consécutivement, notre objectif c'est de comprendre quels sont les mécanismes qui existent en réalité⁴⁴³.

Selon le journaliste, la ligne de défense des magnats consiste à présenter leur existence économique comme soumise aux seules lois du marché, autrement dit aux lois de la concurrence. Si nous poursuivons nos analogies avec les cités étudiées par Boltanski et Thévenot, nous pouvons dire que les invités ont tendance à présenter la réalité en s'appuyant sur la cité marchande⁴⁴⁴. Le journaliste fait comprendre que les entrepreneurs essayent de présenter les choses comme s'ils n'avaient pas de liens (ni dans le sens de contraintes, ni dans le sens de leviers) avec l'appareil de l'Etat (« ne pas manifester leurs rapports avec l'Etat »). Autrement dit, ils mettent en avant l'autonomie du monde des affaires par rapport à l'Etat. L'autonomie étant une des caractéristiques centrales du monde marchand, Boltanski et Thévenot notent : « dans le monde marchand, les gens sont donc détachés les uns des autres (notamment de tout lien domestique), libérés, en sorte qu'ils

⁴⁴³ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

⁴⁴⁴ Voir L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification: les économies de la grandeur*, Paris, Éditions Gallimard, 1991 ; ainsi que C. Lemieux, *La sociologie pragmatique, op. cit.*, p. 53-55.

se prêtent de bonne grâce à toute occasion de transaction »⁴⁴⁵. Comme nous le voyons bien, les journalistes ne prennent pas cette représentation pour argent comptant (« on comprend, on devine que, pour parler gentiment, ce n'est pas tout à fait vrai »).

La tension entre ordres de description de la réalité politique se manifeste, par exemple, lors de la scène suivante à une interview *Hard Day's Night* avec le magnat Sergei Galitskiy. Les journalistes demandent à Galitskiy d'expliquer s'il est possible de réussir en tant qu'entrepreneur sans avoir de liens avec l'administration. A un certain moment un journaliste, doutant toujours que Galitskiy n'ait pas de relations avec le pouvoir, introduit un exemple de la région natale de l'invité. L'exemple est celui du meurtre sauvage de la famille d'un entrepreneur agriculteur local entré en conflit avec un autre entrepreneur lié au milieu criminel et aux autorités de la région.

Intervieweur2 : regardez, peut-être on est loin, mais on a entendu...

Interviewé : quoi exactement ?

Intervieweur : par exemple, l'histoire du village Kouchevka dans la région de Krasnodar. Et pour nous, je ne sais pas, pour construire un grand business réussi, surtout, en commençant à le construire aux années 1990, il fallait avoir une protection [de la mafia, *krycha*], par exemple, c'est un stéréotype ?

Interviewé : c'est votre opinion. C'est pas facile de faire le business, je suis stressé tout le temps. Mais pourquoi vous ne pouvez pas croire qu'on peut juste faire le business ? Qu'est-ce que Kouchevka a à voir ? Et ensuite vous allez y joindre quoi ? L'Iraq ? Qu'est-ce que Kouchevka a à voir ?! Qu'est-ce que Kouchevka a à voir ?!! Quand on n'a rien à dire, on dit « comment vous faites le business quand vous avez Kouchevka » ? On peut aussi demander « comment vous faites le business quand il est minuit à Petropavlovsk-Kamchatskiy ». Je ne sais pas comment répondre à ça. Oui, je connais ce village. Je sais que... mais des choses criminelles se passent partout dans le pays, chaque jour, et partout dans le monde. Mais en Russie c'est considéré comme une catastrophe. Ça arrive, c'est la vie humaine. Et vous voulez toujours avoir une image idéale, mais vous ne l'aimerez pas non plus. Si vous voulez, j'ai vu le gouverneur [de la région de Krasnodar] 6 ou 7 fois, c'est tout ! Parce qu'on n'a pas de sujets de conversation ! Il est gouverneur de la région de Krasnodar !⁴⁴⁶

⁴⁴⁵ L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 248.

⁴⁴⁶ Extrait de l'émission « *Hard Day's Night* » du 29/05/2013 (chaîne Dozhd)

La démarche de journaliste dans cette scène consiste à rappeler au magnat le crime qui vient d'être commis par un groupe d'entrepreneurs-criminels avec des connexions dans l'administration de la région. Le journaliste s'appuie sur cet exemple afin de fonder son modèle de relations des entrepreneurs débutants avec la criminalité et avec le pouvoir (« et pour nous, je ne sais pas, pour construire un grand business réussi, surtout, en commençant à le construire aux années 1990, il fallait avoir un toit [protection de la mafia] »). Galitskiy est visiblement indigné par cet exemple, il tient à banaliser le crime (« des choses criminelles se passent partout dans le pays, chaque jour, et partout dans le monde ») et à soutenir que le monde des affaires existe plus ou moins séparément de relations de pouvoir. Nous avons ici un exemple de la manière dont l'entrepreneur revendique l'indépendance des acteurs (et des domaines d'activité) et l'absence d'interférence entre eux. Les journalistes mettent en doute ce modèle en admettant l'existence de liens d'interdépendance forts entre le magnat et les autorités régionales. Cela apparaît clairement dans la discussion que j'ai eue avec un des participants de l'interview :

Chercheur : pourquoi vous avez mentionné l'histoire de Kouchevka et son business ?

Intervieweur : ben, parce que lui, lui aussi, il a dû commencer par un petit business. Il n'est pas devenu milliardaire d'un coup à cause d'une invention géniale. Et Kouchevka est un exemple des plus clairs et typiques de comment les gens avec l'agrément des autorités contrôlaient un endroit dans sa région de base [région de Krasnodar]. Et ça s'est fini par un conflit avec un autre entrepreneur montant, tout comme Galitskiy. Parce que Galitskiy, lui aussi, il a commencé par un petit business, par un magasin, par un business redevable à la mafia. Et quand tu dis « j'ai jamais vu ça », on a du mal à y croire que « on peut juste faire le business » et « qu'est-ce que Kouchevka a à voir ? ». [...] Quel est l'intérêt de l'histoire de Kouchevka ? Parce que ce n'est pas seulement une histoire sur la criminalité, c'est une histoire sur la jonction entre la criminalité et le pouvoir. Et l'accent est mis non seulement sur le fait que les gens contrôlaient la région, mais sur le fait que les autres gens ont été tués violemment. Et la question c'est comment vous pouvez faire le business quand à côté on tue les gens impunément et avec l'agrément des autorités locales ? C'est ça la question. Galitskiy essaye de dessiner une image dans laquelle la criminalité existe dans un vacuum quelconque, le business existe dans un vacuum quelconque et le pouvoir existe dans un vacuum quelconque. Comme dans la série Breaking Bad. Où il y a pas de fonctionnaires d'Etat, il y a une ville dans laquelle il y a un policier et un criminel. En Russie c'est inimaginable qu'un fonctionnaire n'apparaisse pas. C'est pas possible. En Russie c'est un fonctionnaire d'Etat, un vice-maire quelconque, qui va régler les rapports entre les policiers et les cartels à sa datcha. Voilà, et le rappel de Kouchevka c'est pour lui dire, « mec, tu ne

vis pas dans un espace vide. Et n'essaye pas de nous persuader que t'y vis. N'essaye pas de nous persuader que tu construis ton business dans un espace sphérique sous vide. Tu construis le business là où pendant des années les gens couvrent Kouchevka. Et n'essaye pas de faire semblant que tu ne le connais pas »⁴⁴⁷.

Si l'on suit le journaliste, l'invité décrit l'ordre politique russe en s'appuyant sur la cité marchande. Les journalistes, au contraire, présupposent l'actualité de la cité domestique.

3. Comment, à Dozhd, est défini pratiquement le rôle des interviewés

Dans la section précédente nous avons reconstitué certains éléments du cadre participatif des interviews à la chaîne Dozhd. Nous avons parlé de la conception générale de l'interview selon les journalistes, qui revient à la reconstruction de l'ordre politique actuel russe. Dans cette section nous allons poursuivre notre investigation du cadre participatif en explorant le rôle qui est réservé dans ces conditions aux interviewés. La perception de l'invité qu'ont les journalistes est ambivalente. D'un côté, pour les journalistes l'invité est central pour leur projet à l'interview, c'est lui qui est censé procurer les descriptions qui manquent aux journalistes. D'un autre côté, l'invité se présente comme un adversaire dont l'objectif est d'empêcher à la réalisation du projet de journalistes.

3.1. Les interviewés comme partenaires des journalistes

Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, la spécificité de l'interview télévisuelle tient surtout à ce qu'à la différence des autres genres dans lesquels les descriptions des événements sont produites, d'une manière ou d'une autre, par les journalistes, dans les interviews c'est l'invité présent corporellement sur le plateau de l'émission qui est censé produire les descriptions des événements (c.f. le chapitre 5). Au moins, selon les conventions de ce genre, l'invité a le droit et l'obligation du dernier mot tandis que les journalistes ne sont pas généralement tenus pour responsables de ce qu'ils disent dans les interviews, puisque leur propos se présente sous forme de questions auxquelles les invités sont censés répondre. Dans les conditions de manque des descriptions détaillées des événements politico-économiques, accueillir un représentant de l'élite économique ou politique dans la salle d'émission constitue pour les journalistes un moment

⁴⁴⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 23/03/2016

important pour l'accomplissement de leurs tâches pratiques. Dans le chapitre précédent (c.f. le chapitre 5) nous avons présenté différents usages des interviews que peuvent faire les journalistes. Ici nous allons nous focaliser sur la manière dont les interviews peuvent être utilisés pour accomplir le projet des journalistes de la chaîne Dozhd.

Le rôle que les journalistes de cette chaîne attribuent aux magnats est intéressant. D'un côté, les magnats sont pensés comme étant à l'intérieur du système sans pour autant être une partie intégrale de ce système, par exemple parce qu'à tout moment ils peuvent devenir la victime ou même l'opposé de ce système⁴⁴⁸ (c.f. le chapitre 4). Nous pouvons appeler ce rôle « insider », dans le sens où il s'agit de quelqu'un qui a accès à quelque chose auquel les autres ne peuvent pas accéder. Même lorsque l'invité est victime des actions de l'Etat il intéresse les journalistes en tant que personne qui a pu subir les actions de l'Etat et peut donc les publiciser⁴⁴⁹. Par exemple, Mikhail Goutseriev, qui a eu l'expérience concrète de négociation de son arrivé en Russie, alors qu'il était en exil, pour enterrer son fils, est intéressant pour les journalistes de Dozhd (selon l'affirmation du présentateur de *Hard Day's Night*), puisqu'il peut faire part de son expérience en décrivant avec qui et comment il a pu régler son problème. Les journalistes attendent ainsi que l'invité leur fournisse des descriptions détaillées des occurrences concrètes à partir desquelles des inférences sur le fonctionnement du système en général seront possibles (inférences faites par les journalistes et pour l'audience). Mais en même temps, l'invité, en tant qu'*insider* qui a une expérience quotidienne de confrontation avec l'Etat, peut généraliser son expérience lui-même et fournir le résultat de ce travail de systématisation dans une interview publique. Serguei Galitskiy, qui mené son business dans la région de Kouban, est censé de savoir comment, en général, s'organisent les relations avec les pouvoirs régionaux, comment exercer la pression sur le gouverneur de la région pour obtenir l'autorisation d'ouvrir un nouveau supermarché, comment négocier les impôts etc. Voici comment le journaliste conçoit les savoirs de Galitskiy : « C'est évident que Galitskiy ne peut pas ne pas le savoir. Au moins en partie. Disons, il sait bien comment Tkatchev [gouverneur de la région] organise les réceptions. Comment on s'adresse au gouverneur et comment il décide s'il faut ou s'il ne faut pas ouvrir un nouvel hypermarché. Il le sait très bien et il peut bien le

⁴⁴⁸ Le terme « système » était récurrent dans les entretiens que j'ai réalisés. Un journaliste, m'a dit, par exemple, « c'était évident que l'arrivée d'un homme qui fait partie du système à la chaîne Dozhd est une secousse pour ce système ». Ce terme apparaît aussi dans les interviews, comme dans le cas suivant quand le journaliste Anton Zhelnov s'adresse avec la question suivante à la femme d'affaires Elena Batourina qui vient de quitter le pays : « est-ce que cela ne vous paraît pas étrange que vous, tout en étant une partie du système qui avait cours pendant beaucoup de temps, vous êtes devenue d'un coup opposée à ce système ? ».

⁴⁴⁹ Ainsi, dans une interview, dans laquelle il était question d'une attaque contre les entreprises de l'invité, l'interviewé a lancé une phrase « en tout cas, vous ne pouvez pas m'aider ». Un des journalistes l'a corrigé : « notre tâche c'est de comprendre [et non pas de vous aider] ».

raconter »⁴⁵⁰. Dans ce rôle d'analyste mondain l'invité ne parle plus de détails des occurrences locales, mais des usages et des manières de faire typifiées.

3.2. *Les interviewés comme adversaires des journalistes*

Même si pour les journalistes l'invité magnat se présente comme quelqu'un qui possède des connaissances exclusives sur le fonctionnement du « système », les journalistes sont loin de l'idée que toutes les descriptions que l'invité fournit aux interviews correspondent à la réalité. L'attitude des journalistes face au discours de l'invité peut être décrite comme suspicion spontanée⁴⁵¹. Cette attitude de suspicion est perceptible dans la plupart des entretiens avec les journalistes de la chaîne Dozhd, qu'il s'agisse de représentations générales de leur travail ou d'analyses d'extraits vidéo. Nous pouvons l'entendre, par exemple, dans cette observation :

Qu'en Russie beaucoup de fonctionnaires et de grands entrepreneurs esquivent depuis longtemps les questions directes est, malheureusement, un fait établi. Chacun essaye de dire ce qu'il considère important de dire au lieu de répondre directement aux questions. Ils ont même appris à esquiver les questions directes du type « oui ou non ? »⁴⁵².

Cette attitude de suspicion est en lien avec le modèle de l'interviewé qu'ont les journalistes en se basant sur leurs représentations de la réalité politique et, tout particulièrement, du rôle du pacte dans les actions des magnats durant les interviews. Selon les journalistes, l'interview se présente à l'invité comme un jeu, dans lequel il est pris dans une multitude d'exigences hétérogènes, et dont

⁴⁵⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 23/03/2016

⁴⁵¹ De ce point de vue la situation d'interview dans cette chaîne constitue un écart par rapport à ce que Grice a appelé « coopérative principle » en formalisant les présupposés qui sous-tendent l'organisation d'une conversation ordinaire. Grice a essayé de formuler "a rough general principle which participants will be expected (ceteris paribus) to observe, namely: Make your conversational contribution such as is required, at the stage at which it occurs, by the accepted purpose or direction of the talk exchange in which you are engaged" Paul Grice, « Logic and conversation » dans Peter Cole et Jerry L. Morgan (eds.), *Syntax and Semantics*, New York, Academic Press, 1995, vol.3, Speech Acts, p. 45. Ce sont surtout les maximes de "quantity" (Make your contribution as informative as is required) et "quality" (Try to make your contribution one that is true) qui ne se réalisent pas, selon les journalistes, dans cette forme d'interview. Schütz, lorsqu'il parle de l'attitude naturelle dans laquelle les hommes renoncent à mettre en doute le fait que les choses qui apparaissent à eux peuvent être différentes par rapport à ce comment elles apparaissent, adresse le même phénomène de confiance spontanée. Pour Schutz: "The suggestion may be ventured that man with the natural attitude also uses a specific epoché, of course quite another one, than the phenomenologist. He does not suspend belief in the outer world and its objects but on the contrary: he suspends doubt in its existence. What he puts in brackets is the doubt that the world and its objects might be otherwise than it appears to him. We propose to call this epoché the epoché of the natural attitude" A. Schütz, « The Well-informed Citizen : An Essay on the Social Distribution of Knowledge », art cit, p. 511.

⁴⁵² Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 07/10/2015

le but est de tenir ensemble ces exigences de la meilleure façon. La contradiction entre impératifs hétérogènes devient particulièrement apparente dans l'extrait suivant :

L'objectif [de l'invité] est de faire semblant qu'il répond à toutes nos questions, montrer qu'il est absolument ouvert, libre et prêt à dire tout ce que vous voulez, qu'il n'a pas de secrets etc. Et en même temps, en réalité, d'essayer de cacher à nous et au public, aux spectateurs, l'information la plus importante. Autrement dit, c'est normal, dans chaque interview il y a un conflit. L'objectif de l'intervieweur c'est de révéler le plus d'information possible, et l'objectif de l'interviewé c'est de se montrer le plus ouvert possible mais en même temps sans révéler l'information qui est sensible pour lui. C'est un truc classique ça⁴⁵³.

Comment, plus précisément, l'existence du pacte est-elle prise en compte par les journalistes lorsqu'ils traitent les réponses des interviewés ? Les journalistes imputent aux invités une volonté de respecter les règles du pacte, qui les incite, dans certaines situations, à produire des descriptions qui ne correspondent pas à la réalité (et à dissimuler les descriptions qui correspondent à la réalité)⁴⁵⁴. L'interviewé, selon ce modèle des journalistes, est conduit, à chaque moment de l'interview, à juger dans quelle mesure la réponse directe et complète à la question posée satisfait aux exigences du pacte, et à produire une description incomplète ou fautive de façon à ce que la réponse ne déroge pas aux règles du pacte. Cela permet aux journalistes de faire une distinction entre deux formes de descriptions. Cette distinction renvoie à la métaphore de la surface et de la profondeur, discutée plus haut dans le passage sur le communiqué de presse. L'idée de deux formes (ou deux niveaux) de description présuppose que le discours des invités a de fortes chances de ne pas correspondre au vrai état de choses. Néanmoins le vrai état de choses est considéré comme existant objectivement et comme appréhendable en principe en dépit de la résistance de

⁴⁵³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/09/2015

⁴⁵⁴ Notons que pour Melvin Pollner la séparation des descriptions en vraies et fausses est la base de la croyance en l'existence de la réalité objective. La possibilité de descriptions fausses est liée à ce que l'objectivité de la structure est indépendante des méthodes qui servent pour la découvrir (qui peuvent ainsi être bonnes ou mauvaises). « In a trial for a traffic offense, for example, the judge is concerned with finding the 'facts' and these are, of course not equatable with persons' 'descriptions' of the facts. Indeed, the facts are facts precisely because they are impervious to the ways in which they are made observable. The recognized possibility of errors, distortions, and falsehoods, and, for that matter, the recognized possibility of veridical perceptions and truthful accounts, is tacit testimony to an orientation to a real and objective order of existence » M. Pollner, *Mundane reason, op. cit.*, p. 24. Comme le précise Pollner, l'idée de « vérité » présuppose une distinction entre le sujet qui perçoit et la réalité objective qu'il perçoit, mais aussi le caractère stable et figé de cette structure objective : « At the most general or abstract level, the concept of truth, most especially the concept of truth as correspondence between a 'perception' or 'description' on the one hand and the 'real' on the other, obviously requires the distinction between 'knower' and an 'objective' or 'real' domain to which perceptions might (or might not) correspond. Indeed, the very notions of 'perception' or 'description' are intelligible possibilities only by virtue of the assumption of an enduring or invariant object » *Ibid.*, p. 18.

l'interviewé. Avant de passer à l'étude de la manière dont les journalistes parviennent à rétablir le vrai état de choses, il nous faut étudier plus attentivement le processus qualificatif à travers lequel les interviewés jugent les réponses. Nous allons aborder le rôle de différentes ressources interprétatives dont la ressource centrale est la connaissance du pacte. Dans ce sens l'approche revendiquée ici se distingue des approches que proposent certains analystes des interviews qui cherchent à saisir le phénomène de qualité de réponse objectivement en s'appuyant sur les caractéristiques formelles de la réponse et du lien entre la question et la réponse⁴⁵⁵.

3.3. Exemple du traitement de réponses

Dans la suite de cette section nous allons analyser une séquence de questions – réponses issue de l'interview *Hard Day's Night* qui a eu lieu en 2013, à laquelle a participé le magnat Mikhaïl Goutseriev qui a dû passer quelques années en exil après son retour en Russie en 2010.

⁴⁵⁵ En effet, beaucoup de chercheurs qui ont travaillé sur le problème de réponses évasives aux interviews appellent à faire attention à la perspective de l'acteur. Néanmoins, ce principe s'avère difficile à tenir en pratique. Prenons, par exemple, un des travaux pionniers sur le phénomène de réponse évasive à l'interview écrit par Shoshana Blum-Kulka. La chercheuse cherche comprendre l'adéquation de la réponse par le biais de la réaction de l'intervieweur à cette réponse. Ainsi, la réponse est considérée comme « non supportive » si un changement de sujet ne s'observe pas. Elle note « In other words, the responses given by the politicians are seen to qualify as being 'non-supportive' simply by virtue of the fact that the topic introduced [...], is reintroduced in subsequent turns. So far, we have assigned a value ('non supportive') to the politicians' moves, solely on the basis of the interpretations given to those moves by the Interviewers » S. Blum-Kulka, « The dynamics of political interview », art cit, p. 140. Pourtant, dans la suite de ce travail Blum-Kulka abandonne la perspective de l'acteur, en entreprenant un effort de comprendre les règles discursives qui gèrent le lien entre la question et la bonne réponse à cette question. « The next step in the analysis is to examine the interrelationship between the questions and responses in each of the sequences in order to determine and make explicit the discourse rules by which such sequences are generated. [...] What are the interpretative rules for assigning 'unsatisfactory' to previous moves? » *Ibid.* Ces « règles interprétatives » sont mises en rapport avec les traits objectifs des questions et réponses. La chercheuse finit par proposer des critères de « cohérence » qui participent à la qualification de la réponse. Elle note, « I would like to suggest, that the interrelatedness can be analysed in terms of four criteria for coherence that operate in discourse in general, and that the interpretative rules applied by the Interviewer in assigning values to politicians' prior moves form a speech-event specific-subset of these criteria » Shoshana Blum-Kulka, « The Dynamics of Political Interview », *Text* 3, no. 2 (1983): 141. Ajoutons que cette direction de recherche du lien formel entre la question et la réponse a été poursuivie, notamment, par le travail de Sandra Harris qui en 1991. Cette chercheuse se fixe un objectif de « describe how the relationship between questions and answers can be analysed on the basis of syntactic and semantic features and coded into a framework which distinguishes between a direct answer and one which is not direct. This will involve classifying 'responses' to question as a restricted set of possible options » S. Harris, « Evasive action », art cit. Harris élabore ainsi un ensemble de critères formels, que manifeste la réponse, pour classer les réponses en trois catégories : « direct answers », « indirect answers » et « challenges ». La même situation s'observe dans le travail séminal sur les interactions dans les interviews qui s'intitule *The News Interview*. Les auteurs revendiquent le parti pris de suivre la perspective des acteurs pour distinguer les réponses évasives des réponses directes. Mais les auteurs reconnaissent tout de suite que « this ideal can be difficult to achieve in practice » étant donné que « the participants' understandings are not always transparent » S.E. Clayman et J. Heritage, *The News Interview: Journalists and Public Figures on the Air*, op. cit., p. 242. Ils finissent par formaliser le lien entre la question et la réponse en faisant recours aux concepts de « topic agenda » et « action agenda ». Ils soutiennent que « an answer is an action that addresses the agenda of topics and tasks posed by a previous question » Clayman and Heritage, *The News Interview: Journalists and Public Figures on the Air*, 241–42. La réponse évasive est celle qui ne manifeste pas la prise en compte de « topic agenda » et/ou « action agenda » posés par la question. La question se présente ainsi comme ayant des propriétés objectives et la qualité de la réponse dépend de ce dans quelle mesure la réponse réussit à adresser ces propriétés.

Dans cette séquence les journalistes cherchent à dévoiler les raisons et les initiateurs du conflit qui a conduit au départ forcé du magnat. Notre démarche présupposera une analyse conjointe de la transcription du déroulement de l'interview et de l'entretien d'exégèse de cette émission fait avec un des intervieweurs-participants. Cela nous permettra d'étudier en même temps l'organisation processuelle de l'interview et l'activité interprétative déployée par un acteur compétent autour de cette interview.

1.

Le premier bloc de questions des journalistes porte sur la situation au Caucase (Goutseriev est de nationalité ingouche), sur les perspectives des élections directes dans la région, sur la situation de prise d'otages à Beslan en 2003, dans la résolution de laquelle Goutseriev a participé en tant que négociateur. A un moment donné un journaliste pose une question sur le fait que cette mission qualifiée de « noble » s'est retournée contre le magnat, puisque dans certains médias on l'a accusé de liens avec les guérillas. Goutseriev commence à répondre en disant qu'il y a toujours des gens qui veulent décréditer les gens qui réussissent. Après avoir dit cela le magnat se tait pour un instant et s'exclame : « ah oui, je vois à quel sujet vous allez passer, à mon émigration ». En effet, la question suivante était :

Journaliste : Mikhaïl, qui sont les gens que vous avez mentionnés qui ont voulu vous décréditer ?

Interviewé : non, c'est pas ça [la bonne question], ce n'est pas *qui*, c'est *pourquoi*. Alors, pourquoi ? C'est la réussite. C'est la création inédite dans le monde d'une compagnie avec les chiffres d'affaires de 10 milliards de dollars en 4 ans *ex nihilo* et sans utiliser des ressources administratives dans le domaine le plus violent qui est contrôlé par l'Etat et les organes fiscaux. C'est la création d'une compagnie avec un profit d'un milliard de dollars en 4 ans – de 2003 à 2007, c'est la création d'un réseau de stations d'essence, 830 stations d'essence dont 230 à Moscou [...]. J'ai fait ça en 4 ans, je me suis assis, j'ai inventé « Russneft », le logo, le nom de la compagnie, j'ai inscrit la compagnie au registre du commerce, j'ai acheté des meubles, des ordinateurs et on a commencé. Et en 4 ans j'avais déjà 15 millions et le profit était d'1 milliard de dollars⁴⁵⁶.

⁴⁵⁶ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 23/05/2013 (chaîne Dozhd)

A ce moment, quand l'interviewé finit sa réponse, je mets la vidéo en pause et je m'adresse à mon interlocuteur, un des participants de l'émission, pour qu'il me commente la réponse de l'invité :

Chercheur : comment vous qualifiez la réponse ?

Journaliste : c'est une tentative d'esquiver la réponse.

Chercheur : pourquoi ?

Journaliste : ben, le changement de sujet. Au lieu de dire qui sont ces gens il raconte comment il a créé sa compagnie, qu'elle était profitable etc. Certes, ce n'est pas qu'il change de sujet tout court. Mais il commence la réponse en disant que ce qui est important ce n'est pas « qui », c'est « pourquoi ». Mais en réalité c'est pas vrai, ce qui est important c'est justement « qui ». Et « pourquoi » c'est une question secondaire. Mais, étant donné qu'il ne veut pas répondre « qui », il se focalise alors sur « pourquoi ». Selon lui, la compagnie était très profitable et pouvait intéresser ses concurrents et bla bla bla⁴⁵⁷.

Notons que le journaliste qualifie la réponse du speaker comme une réponse évasive. Lorsque je demande de m'expliquer sur quoi se base ce jugement, le journaliste pointe sur le changement de sujet. La construction « au lieu de » lui fait comprendre que l'invité s'est écarté de ce qui a été considéré par le journaliste comme la bonne manière de répondre. Certes, le journaliste reconnaît une tentative de la part du speaker de justifier le changement de sujet par l'importance de celui qu'il amène. Pourtant, mon interlocuteur ne traite pas cette justification comme authentique, autrement dit, comme la vraie raison de changement de sujet (il met en cause le lien entre de correspondance entre la raison annoncée et la vraie raison de l'action). Il la traite comme une stratégie pour esquiver la réponse⁴⁵⁸. En effet, le journaliste dit explicitement que l'invité ne *veut* pas répondre 'qui', en laissant comprendre ainsi que le changement de sujet (de qui à pourquoi) est causé non pas par l'importance de la question pourquoi, mais par la mauvaise grâce à répondre à la question posée initialement. Pour comprendre pourquoi le journaliste présume l'existence d'une raison cachée et non affichée par l'invité, passons à l'analyse de la suite du commentaire de mon interlocuteur :

Chercheur : mais pourquoi il n'a pas voulu répondre à cette question ?

⁴⁵⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/09/2015

⁴⁵⁸ Clayman et Heritage appellent cette stratégie « justify the shift ». S.E. Clayman et J. Heritage, *The News Interview: Journalists and Public Figures on the Air*, op. cit., p. 242.

Journaliste : lui, il est un de rares exemples d'entrepreneurs qui ont tombés en disgrâce, qui sont devenus l'objet d'une enquête judiciaire et qui ont dû fuir à l'étranger... alors il est le seul qui ait su revenir et non seulement revenir mais aussi remonter son business. Même s'il a dû le racheter. S'il a pu revenir, il devait avoir résolu ses conflits. Je pense que c'est pour ne pas rallumer ce conflit, surtout dans le domaine public, il ne veut pas dire qui c'était. Pour ne pas avoir les mêmes problèmes à nouveau.

Le journaliste explique que le dévoilement des détracteurs de l'invité menace le magnat d'un nouveau conflit avec quelqu'un de puissant dans l'establishment russe. En le faisant, le journaliste fait recours à sa connaissance du système de règles qui régulent les rapports entre les hommes d'affaires et les autorités, que nous avons désigné par le mot « pacte ». En effet, une des règles du pacte (c.f. le chapitre 2) interdit d'évoquer publiquement les conflits avec les représentants de l'élite politique – ce qui reviendrait à « attaquer » ces personnes. La prise en compte de cette règle permet au journaliste de supposer un motif qui explique la mauvaise grâce de l'interviewé à répondre à la question.

Résumons ce premier épisode. Le journaliste a qualifié l'action de l'interviewé comme « une réponse évasive ». Pour justifier sa qualification il a relevé le changement de sujet effectué par l'invité. Cette opération ne devient une « stratégie » visant à esquiver la réponse (et non une simple action légitime dans le cadre du dialogue naturel) que dans la mesure où le journaliste est capable d'identifier un motif de cette démarche. Cette capacité, à son tour, dépend de sa connaissance d'arrière-plan de l'ordre politique. La capacité du journaliste à percevoir l'action du speaker comme une réponse évasive s'explique ainsi non seulement par certaines propriétés objectives de la réponse (manipulations avec le thème de question), mais aussi par la possession d'un modèle de l'acteur basé sur la connaissance du pacte. C'est ce deuxième élément qui n'est pas, le plus souvent, pris en compte par les analystes des interviews qui se focalisent sur l'analyse formel des propriétés objectives de la réponse, sans prendre en compte comment ces propriétés acquièrent leur sens dans le processus interprétatif basé sur certaines connaissances d'arrière-plan.

2.

Revenons maintenant à l'interview et poursuivons l'analyse de son déroulement. Après la réponse de l'intervieweur un des journalistes reprend la question :

Intervieweur : oui, on comprend pourquoi (avec un sourire), mais qui ?

Interviewé : ben, il se peut que des gens soient apparus, en même temps la guerre en Caucase s'est rallumée, je suis de nationalité ingouche, je suis caucasien, la guerre en Ingouchie, les explosions en Tchétchénie au Daghestan. L'instabilité au Caucase. C'était l'ensemble... je veux dire l'ensemble de facteurs, la religion, le succès [...].

En ce moment de visionnage de l'extrait, en connaissant d'avance que la réponse va être longue, j'en préviens mon enquêté. Cette remarque devient une occasion de m'expliquer une autre stratégie de l'action de speaker.

Chercheur : désolé, il est très volubile

Journaliste : non, il le fait exprès

Chercheur : ah bon !? Pourquoi ?

Journaliste : il lui faut remplir le temps de la réponse

Chercheur : remplir le temps de la réponse ?

Journaliste : remplir le temps de la réponse. Et ici de fait il déraile complètement, il prononce un ensemble de mots qui ne sont pas liés entre eux. En espérant que quelqu'un va s'accrocher [à un de ces mots] et changer de sujet. Il parle de Caucase et de plein d'autres choses. Il est évident qu'il le fait en espérant que quelqu'un commence à lui poser des questions sur le Caucase en oubliant la question initiale – qui lui voulait du mal.

Ce commentaire est intéressant tout d'abord puisqu'il montre comment ce journaliste appréhende les contraintes interactionnelles qui pèsent sur l'interviewé lors de l'interview. Le journaliste se rend compte que les actions de l'interviewé sont contraintes par l'obligation de produire, en retour à une question, une action reconnaissable comme la réponse. Le fait que le journaliste prenne en compte cette contrainte de l'interviewé nous donne un autre élément expliquant pourquoi les journalistes considèrent certaines réponses comme non authentiques. La prise en compte de la contrainte qui pèse sur l'invité, qui consiste en l'obligation de produire une portion de discours en retour à la question de l'intervieweur, permet de voir la séquence d'actions produite par l'interviewé en retour à la question non seulement comme causée par cette question (par la volonté à y répondre), mais aussi comme causée par une obligation de produire, à des moments appropriés, un ensemble d'actes identifiables comme la réponse à la question. C'est cela qui permet au journaliste de qualifier la réponse de l'interviewé non comme une réponse adéquate, mais comme un « remplissage de temps de la réponse ». En effet, ce dernier terme n'a de sens que si l'on imagine des contraintes qui obligent l'interviewé à produire une quelconque activité verbale en

réponse à la question (afin que le temps de réponse soit rempli). Plus loin dans le passage le journaliste nous explique une autre stratégie, employée (prétendument) par l'invité. Elle consiste à introduire dans la réponse des mots-clés susceptibles d'intéresser les journalistes, dans l'espérance qu'ils changent le sujet. Le journaliste voit ainsi la manifestation de cette stratégie dans l'usage du mot « Caucase » : « Il est évident qu'il le fait en espérant que quelqu'un commence à lui poser des questions sur le Caucase en oubliant la question initiale ». Notons, finalement, que le contexte de compréhension qui sous-tend ces deux stratégies, qu'on peut appeler « remplissage de temps de la réponse » et « mots de diversion », est fourni par la prise en compte du pacte qui rend possible de ne pas répondre à la question « qui » directement.

3.

Revenons maintenant à Goutseriev qui est en train de finir sa réponse :

Goutseriev : [continue] ... et le marché du pétrole complexe et les difficultés au Caucase, la création de la compagnie sans utiliser les ressources administratives, mon regard indépendant sur l'économie en général et sur le domaine en particulier et sur le système financier et bancaire... et qui ? c'est ridicule, hein ! qui ? qui ? c'est le système qui a agi contre [moi], un *systemniy nagovor* [un terme difficilement traduisible en français – calomnie de système] et consécutivement la machine de l'ordre a fonctionné comme elle devait le faire.

Une des expressions employées par l'invité retient mon attention et je m'adresse au journaliste :

Chercheur : qu'est-ce qu'il veut dire quand il dit « calomnie de système » ? Moi, j'ai pas bien compris...

Journaliste : encore une fois, il essaye quand même de répondre à notre question, mais en n'y répondant pas complètement, autrement dit, sans donner les noms concrets. En espérant que cette réponse nous satisfasse. D'où la formulation « calomnie de système », qui d'ailleurs est entrée dans le vocabulaire des médias russes en tant qu'expression idiomatique à part [il rit]. Mais néanmoins c'est une tentative d'esquiver la réponse, puisque c'est évident que quelqu'un de concret a initié ce truc, quelqu'un l'a organisé etc. Voilà, quoi.

Chercheur : ah, il le fait pour ne pas donner des noms concrets ?

Journaliste : voilà ! exactement ! son objectif c'est de dire n'importe quoi sauf le nom.

Chercheur : c'est vrai ? il peut dire n'importe quoi ?

Journaliste : non, c'est évident que non pas n'importe quoi. Regardez, il a essayé d'esquiver la réponse, il n'a pas réussi, on l'a ramené vers la question, il comprend alors « d'accord, il faut que je dise quelque chose quand même, je m'en passerai pas d'un simple ensemble de mots, d'accord, je vous dirai, du coup, que c'est de la calomnie de système ». En espérant que cela nous satisfera.

Le journaliste suppose à l'invité une capacité à déterminer la force situationnelle de contraintes liées à la forme d'interview. En effet, non seulement il identifie une nouvelle stratégie mise en œuvre par l'invité pour ne pas répondre à la question, mais il comprend que cette mise en œuvre est liée à l'évaluation de l'avancement de la situation et à l'estimation du succès de stratégies précédentes (« il a essayé d'esquiver la réponse, il n'a pas réussi, on l'a ramené vers la question »). Le fait que les journalistes aient réintroduit la même question se présente pour mon interlocuteur comme un facteur qui resserre la contrainte de fournir le contenu exigé. Ici nous voyons que les journalistes sont parfaitement conscients de cet effet et peuvent ainsi l'utiliser dans leurs objectifs. En effet, la reconstruction du processus réflexif que le journaliste fait en recourant au discours indirect est significative à cet égard : « d'accord, il faut que je dise quelque chose quand même, je m'en passerai pas d'un simple ensemble de mots, d'accord, je vous dirai, du coup, que c'est de la *calomnie de système* ». Passons maintenant à ce dernier terme original. Dans son utilisation le journaliste voit la mise en œuvre d'une nouvelle stratégie qui est justifiée par l'échec des stratégies précédentes. Cette stratégie, qu'on peut appeler « recours à la lexique spécifique », consiste, dans des conditions où la contrainte de désigner un acteur quelconque s'impose, à fournir une désignation de l'acteur mais d'une manière figurée et générale, ne permettant ainsi pas son identification précise. Selon le journaliste, le terme « calomnie de système » se présente comme une méthode employée par l'acteur pour réconcilier ces deux contraintes contradictoires – répondre à la question et respecter le pacte.

4.

Passons maintenant au dernier extrait de cette séquence. Les journalistes entreprennent la dernière tentative d'obtenir la réponse :

Intervieweur : Mikhaïl, en ce qui concerne la calomnie de système, cette phrase est devenue votre expression de marque. Vous l'utilisez souvent. Mais dans la presse on a cité des noms concrets.

Interviewé : [en interrompant] dans la presse ...

Intervieweur : [en continuant] d'Igor Setchine, de Nikolai Patrouchev [on entend le bredouillement de l'interviewé] et de Victor Ivanov, le chef actuel du service de contrôle de la drogue. Qu'est-ce que vous pouvez dire sur l'implication de ces personnes ?

Interviewé : [à peine le journaliste finit sa phrase] j'en sais... j'en sais rien. J'ai des bonnes relations avec Nikolai Patrouchev...

Le journaliste me demande d'arrêter le visionnage par un signe de main.

Journaliste : voilà, ici il voit qu'Anton [le prénom du journaliste] continue à presser et qu'il tente de nommer des personnes concrètes. En gros, en comprenant qu'Anton peut donner ces noms, Goutseriev essaye de l'arrêter. Il essaye de répondre tout de suite à cette question sans même donner à Anton la possibilité de la finir complètement [la formulation de la question] en disant « j'en sais rien ». Il veut l'interrompre. Il essaye d'interrompre Anton justement pour l'empêcher de donner ces noms. Il répond tout de suite à cette question justement pour...

Chercheur : attendez, mais pourquoi il ne veut pas qu'Anton donne ces noms ? Je ne comprends pas. C'est pas lui qui les prononce, donc... Il pourrait très facilement attendre la fin de la question et dire tranquillement « non, ce ne sont pas eux, ils n'y sont pour rien ».

Journaliste : son objectif, de point de vue des *public relations*, présuppose qu'il y a pas de discussion de ce sujet dans le domaine public. Ce sujet ne doit pas être soulevé, et les noms ne doivent pas être cités. Oui, une partie de cette information est publiée dans la presse mais il essaye d'empêcher... Disons, l'information a été publiée dans le journal Vedomosti et dans le journal RBC, qui ont une couverture limitée. Il essaye de bloquer la diffusion de cette information plus loin vers des médias avec une couverture plus large. La chaîne Dozhd a une couverture incomparablement plus large. L'auditoire de la chaîne Dozhd est plus large et il n'est pas limité par la communauté d'affaires. Il essaye de bloquer la diffusion de cette information.

Un des journalistes dans cette troisième réitération de la question apporte une hypothèse concrète sur ce qui peut être impliqué dans la mésaventure de l'invité. Le journaliste attire notre attention

sur le comportement du speaker, qui se met à interrompre le journaliste en train de finir sa question. Notons que ce comportement devient significatif pour le journaliste, et par là il manifeste son attention aux règles de la forme « interview » qui ont été décrites par les analystes de conversation (notamment, la règle « chacun parle à son tour »). Mais, et c'est un point important, cette règle devient pertinente pour le journaliste dans la mesure où il est capable de trouver une raison explicative de ce comportement inhabituel qui renvoie, encore une fois, à ce qu'il identifie dans cette séquence à une manifestation du respect du pacte (le journaliste dit « il essaye d'interrompre Anton justement pour l'empêcher de donner ces noms »). Ceci dit, lors de visionnage avec les journalistes j'ai pu rencontrer nombre de cas dans lesquels l'invité parlait en même temps que les journalistes sans que cela ne constitue un phénomène qui attire l'attention des journalistes. En ce sens, les règles que décrivent les analystes de conversations peuvent être vues comme des ressources qui peuvent être mobilisées dans certaines situations (par exemple, en rappelant l'invité à l'ordre) et ne pas être mobilisées dans d'autres. Leur mise en œuvre doit alors prendre en compte les besoins pratiques immédiats qu'ont les acteurs et leurs connaissances d'arrière-plan (connaissances des structures objectives) qui permettent de rendre ces règles actuelles. En même temps nous identifions ici une nouvelle stratégie de l'invité. Cette dernière se distingue des stratégies que nous venons de voir puisqu'elle consiste non pas en une tentative d'esquiver la réponse mais en une tentative d'empêcher le journaliste de poser la question. Cette stratégie nous fait penser aux différents usages de l'interview que nous avons étudiés dans le chapitre précédent. Un des usages consistait en ce que les journalistes pouvaient publiciser certaines informations d'une manière légitime en les incluant dans des questions. Ici nous voyons comment cette tentative est bloquée par l'invité. En effet, le journaliste lie les actions déstabilisatrices de l'invité avec la tentative du journaliste de prononcer publiquement les noms de ses possibles agresseurs.

Nous avons montré que sur Dozhd, le rôle des interviewés n'est pas seulement défini, en pratique, comme celui de partenaires de l'interaction, mais encore et tout autant comme celui d'adversaires. Ainsi, sur cette chaîne, les interviewés ne se comportent pas seulement en associés, mais plutôt en « associés-rivaux », et cela pour des raisons qui tiennent au comportement même des journalistes à leur égard, mais aussi à ce qu'ils anticipent ce comportement. Il en résulte une certaine tension continue au sein de la coopération intervieweurs/interviewés, qui frôle parfois l'incident interactionnel et l'offense mutuelle. C'est cette tension qui permet à la communauté journalistique comme aux téléspectateurs d'attribuer à la chaîne un certain style distinctif. C'est aussi elle qui permet de produire un certain cadre participatif pour le public (décrit par certains comme « faire le show »).

4. Comment, à Dozhd, les journalistes essaient de faire parler les interviewés

Dans section nous allons explorer les techniques qu'utilisent les journalistes de la chaîne pour faire parler les interviewés afin d'atteindre leur objectif de dévoilement de rapports cachés. Nous avons compris que selon les journalistes les réponses qu'ils obtiennent aux interviews ont de fortes chances de fournir des descriptions incomplètes ou fausses des événements que les intervieweurs essaient de restituer. L'obtention de « vraies » descriptions se présente comme un problème pratique important qui nécessite la mise en œuvre de méthodes appropriées. Nous avons pu distinguer deux stratégies générales auxquelles ont recours les journalistes. Pour la clarté de la présentation nous allons les décrire séparément, même si en pratique la frontière entre ces deux stratégies est difficilement repérable, dans le sens où elles sont souvent mises en œuvre simultanément. Ces stratégies peuvent être désignées comme « endormir la vigilance » et « exercer la pression ». Dans le passage suivant nous pouvons trouver une mise en œuvre de ces deux stratégies. Nous allons commencer par cette définition générale pour ensuite passer à une analyse plus profonde de la manière dont ces stratégies sont mises en œuvre en pratique :

Journaliste : Quel est l'objectif de l'interview ? comment dire... il y a une personne importante et bien connue. Elle accepte de venir dans l'émission et de donner une interview. C'est déjà un succès parce que c'est très rare. Voilà, le premier objectif est atteint. Le deuxième objectif c'est d'essayer de la faire parler, lui poser des questions inconfortables, la mettre dans une situation inconfortable pour qu'elle commence à essayer de s'en tirer. Quand une personne est dans une situation inconfortable... Regardez, généralement, il y a deux stratégies. La première stratégie c'est de devenir ami avec une personne avec laquelle tu parles. Dans cette situation tu peux espérer qu'elle te laisse échapper (*lyapnout'*) quelque chose par amitié. Il y a une autre stratégie. C'est de mettre une personne dans une situation inconfortable, où elle cesse de contrôler le cours de ses pensées. Alors elle peut se distraire et laisser échapper quelque chose (*lyapnout'* en russe).

Chercheur : laisser échapper quoi ?

Journaliste : quelque chose qui n'est pas confirmé publiquement. Quelque chose qui n'est pas connu du grand public. Quelque chose qu'on devine mais qu'on ne peut pas confirmer autrement que par le biais de cette personne⁴⁵⁹.

⁴⁵⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

Les deux stratégies, que nous pouvons désigner comme « endormir la vigilance » et « exercer la pression », se basent sur la même idée qu'il est important de tirer (faire sortir) l'interviewé de son état normal de présentation en public (contourner l'autocontrôle propre au régime public). Ainsi, la première stratégie consiste à placer l'interviewé dans un rapport plus proche et plus intime (régime familial), dans lequel l'autocontrôle s'assourdit. La stratégie inverse consiste, au contraire, à augmenter au maximum la pression d'autocontrôle pour que l'interviewé cesse à un certain moment de le maîtriser. Les deux stratégies, comme nous pouvons le voir, se basent sur le même principe selon lequel l'autocontrôle de l'invité n'est pas absolu, qu'il agit plutôt comme une cuirasse qui peut se dresser mais aussi se défaire dans certaines conditions.

4.1. Endormir la vigilance

L'idée de cette stratégie, aussi bien que l'aspiration à contrôler « l'état » (la maîtrise de la cuirasse, si nous reprenons le terme de Norbert Elias) de l'invité, se lisent dans la description de ce à quoi doit ressembler la première question fournie par l'ex-présentateur de l'émission-interview phare de la chaîne « Hard Day's Night » :

La première question était très importante parce que la première question... d'un côté elle doit... comment dire... elle doit être inattendue pour la personne. Elle doit être intéressante. Dans le sens où... il doit amener l'invité dans un état inconfortable. Mais cet état ne doit pas le faire taire et le fermer tout de suite. Il ne doit pas sentir l'hostilité. C'est pourquoi on mettait beaucoup de temps pour confectionner cette première question. Ou parfois elle était drôle. Si je me souviens bien la première question pour Evtouchenkov a été « quel téléphone portable vous utilisez ? ». Et avec cette question d'un côté on a introduit le sujet de smartphone, de l'autre côté on n'a pas commencé notre conversation par une question genre « dites nous, combien vous avez volé ». C'est une blague bien sûr. Mais notre idée c'était de rester au niveau de demi-blague. [...] Et cette première question elle devait créer... pas obligatoirement une situation déstabilisatrice, mais elle devait déterminer le ton de la future conversation. (...) Certains se présentaient à la chaîne avec l'idée qu'ils allaient être attaqués à coups de pierres. Ils venaient à un combat à mort. Et notre tâche consistait à changer cet état. Pour que la conversation prenne une autre voie que celle qu'ils attendaient. Dans le sens où s'ils se préparent à une chose et en réalité ça marche autrement alors cette ligne de défense qu'ils ont préparée va être hors d'usage⁴⁶⁰.

⁴⁶⁰ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

Le journaliste explique comment la première question permet aux journalistes de travailler avec « l'état » de l'invité. Ce dernier est considéré comme exerçant un autocontrôle fort en se trouvant dans cette chaîne privée (« certains se présentaient à la chaîne avec une idée qu'ils allaient être attaqués à coup de pierres »). L'objectif des journalistes était de créer une ambiance moins hostile et plus amicale (régime familial), d'où le ton légèrement humoristique que pouvait prendre la première question. Mais cette bonne ambiance a un caractère de chausse-trappe, elle est établie dans le but d'assommer l'autocontrôle de l'invité afin de pouvoir accéder aux vraies descriptions de la réalité.

Pour comprendre comment cette stratégie est mise en œuvre il nous faut considérer les exemples concrets tirés des interviews conduites à la chaîne. Commençons par l'interview avec Sergei Galitskiy. Nous allons aborder un épisode qui porte sur la construction des objets d'infrastructure pour les Jeux olympiques à Sotchi et sur la participation du grand business dans cette entreprise. L'invité déclare que le monde des affaires est libre de choisir s'il veut participer ou non. Les journalistes, au contraire, prétendent que l'Etat force le business à s'engager dans la construction des objets importants pour ce projet politique et que les hommes d'affaires sont obligés de se soumettre. Les journalistes cherchent à ce que l'invité confirme leur hypothèse et raconte les mécanismes concrets de coercition mis en œuvre :

Intervieweur : si l'on poursuit le sujet de Sotchi, vous participez à la construction ?

Interviewé : non

Intervieweur : pourquoi ?

Interviewé : et pourquoi dois-je participer ?

Intervieweur : ben, ça [cette pratique selon laquelle l'Etat ordonne au business de faire qqch] s'appelle responsabilité sociale

Interviewé : attendez, je le dis toujours, responsabilité sociale ce n'est pas pour moi. Je considère que la responsabilité sociale des gens qui ont construit le business a une seule forme : payer des impôts. On ne doit pas s'occuper des hôpitaux, etc. ?

Intervieweur : l'Etat russe voit les choses autrement

Interviewé : mais vous demandez mon opinion. Elle est comme ça. L'Etat peut avoir une autre opinion.

Intervieweur : et on vous a jamais demandé de participer ?

Interviewé : emmm, ben, pratiquement pas [avec une large sourire], si cette réponse vous satisfait⁴⁶¹.

Dans ce passage nous voyons un changement d'attitude de speaker. Si au début de l'extrait l'interviewé se montre indépendant et libre de prendre ses propres décisions quant à la participation aux projets de l'Etat, vers la fin de l'extrait, dans une scène à l'air théâtral, il laisse entendre qu'il y avait quand même des tentatives de l'engager dans la construction et que, conséquemment, les journalistes ne sont pas loin de la vérité lorsqu'ils parlent de coercition. Au moins, telle est la compréhension de mon interlocuteur, qui a participé à cette interview :

Journaliste : voilà, il s'est dégelé vers la fin !

Chercheur : la situation a l'air d'une connivence, du genre « il comprend que tout le monde comprend », il le fait comprendre au moins

Journaliste ; voilà, il comprend que tout le monde comprend, on l'a persuadé finalement qu'on n'est pas nuls, on a montré notre force et notre connaissance, on l'a fait nous respecter. Et il nous a adressé un clin d'œil. Il a dit « oui, les gars, oui, bien sûr que vous avez raison ». C'est en cela qui consiste la duplicité. Il dit aux spectateurs que tout le monde comprend tout, en fait, mais tout le monde continue à dire que les Jeux olympiques c'est un truc purement commercial [autrement dit, que les entrepreneurs qui participent à sa préparation le font délibérément et pour des raisons économiques].

Chercheur : oui, mais avant il réfutait votre version de l'état de choses. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Journaliste : voilà, il s'est dégelé vers la fin, il a compris qu'on est des bons gars, on a parlé de Krasnodar, du foot, et il s'est dégelé. Regardez, ce sourire final, il montre qu'en gros on comprend tout [d'une manière correcte]⁴⁶².

Comment se fait-il qu'à un moment donné l'invité, sous la pression des journalistes, ait relâché légèrement l'autocontrôle en laissant comprendre (certes, d'une manière implicite et théâtrale) que les suppositions des journalistes étaient correctes ? Comment se fait-il que l'invité soit sorti, momentanément, du cadre d'autocontrainte ? Le journaliste trouve la raison de ce phénomène dans le changement de rapports émotionnels entre l'invité et les journalistes au cours de l'interview (nous n'avons présenté ici qu'un court extrait de l'interview tiré de la fin de l'émission). En effet,

⁴⁶¹ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 29/05/2013 (chaîne Dozhd)

⁴⁶² Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 23/03/2016

au début de l'interview l'invité manifestait une réaction agressive à l'égard de journalistes⁴⁶³, mais vers la fin de l'émission l'interaction est devenue moins tendue et plus chaleureuse. Parmi les raisons qui ont contribué à ce que l'interaction se détende, le journaliste mentionne le fait de discuter, à un moment donné, le club de foot Krasnodar, l'œuvre de magnat de Kouban dont il est très fier⁴⁶⁴. La discussion sur le FC Krasnodar, selon le journaliste, a permis de faire basculer les relations entre l'invité et les journalistes dans un registre plus familier (« il a compris qu'on est des bons gars, on a parlé de Krasnodar, du foot, et il s'est dégelé »). C'est dans ces conditions de changement du régime de rapports entre les participants que l'invité s'est permis un relâchement léger d'autocontrainte.

En même temps, même si le journaliste estime que l'issue de cette situation soit un succès, force est de constater que l'invité garde l'autocontrôle de sorte qu'il est difficile de dire, dans cette situation, qu'il a « laissé échapper » beaucoup de choses. Dans la scène suivante la perte d'autocontrôle sera plus manifeste. Il s'agira de l'interview avec le magnat de construction Aras Agalarov, qui a participé à l'émission *Hard Days Night*. Le passage qui nous intéressera touchera le même sujet que celui soulevé dans l'exemple précédent, à savoir, le fait que l'Etat contraigne les entreprises privées à participer à la construction des objets dont l'Etat a besoin. Il s'agira non plus des Jeux Olympiques de Sotchi, mais des préparatifs du sommet de la zone économique du Pacifique sur l'île Rousski près de Vladivostok en 2012. Un important programme de développement des infrastructures de la ville a été mis en œuvre à cette occasion. La compagnie du magnat Aras Agalarov « Krokus » a construit le campus de l'université de Vladivostok, qui était supposé accueillir les membres du sommet (et qui devait rester campus de l'université après le départ des délégations). L'incident qui nous intéressera survient à la onzième minute de l'émission. Vers ce moment une atmosphère très bienveillante s'est établie dans l'interview : les questions portent sur les objets construits par Agalarov et lui donnent une bonne occasion de se vanter de ses réussites. L'invité a déjà raconté qu'il contrôle lui-même tout le processus de construction, qu'il dessine lui-même les projets, il compare même un de ses centres commerciaux avec le fameux Bal Harbour Mall à Miami en disant que son centre commercial, dans la région de Moscou, est le deuxième du monde, après Bal Harbour Mall, selon la représentation de marques mondiales. C'est dans cette atmosphère quelque peu détendue qu'est posée une question à laquelle l'invité, en y répondant, produit une ce que nous pouvons appeler une « gaffe » ou, pour reprendre le langage journalistique, une « fuite ». La question, de prime abord anodine, vise à comprendre

⁴⁶³ A un moment donné, une intervieweuse a même dit : « il me semble que vous êtes énervés et que vous traitez les journalistes comme un milieu hostile ».

⁴⁶⁴ Krasnodar c'est le club de foot privé créé et financé par Galitskiy et qui se situe dans la ville Krasnodar. Galitskiy se présente comme quelqu'un qui est très passionné pour le foot.

comment Agalarov a pu obtenir ce contrat avantageux (comme le pensaient alors les journalistes) de préparer le terrain pour le sommet APEC sans être membre de la jet-set de l'establishment russe (selon son aveu fait quelques minutes avant). Dans sa réponse Agalarov essaye de présenter la situation comme si le contrat n'était pas avantageux du tout, et constituait plutôt un exploit de sa part pour le bien du pays.

Intervieweur: je voudrais revenir sur la question de la jet-set

Agalarov: oui

Intervieweur: est-ce que c'est possible sans s'intéresser aux affaires de cette jet-set d'obtenir des contrats comme celui sur l'île Rousskiy par exemple, et est-ce que pour l'instant vous restez à l'écart des affaires de ce « groupes de proches », tout en étant concentré sur l'île Rousskiy... c'est la deuxième question...

Agalarov: ouais

Intervieweur: ... est-ce que ça vous limite ? je suppose, parce qu'il y avait une autre idée sur la construction du cosmodrome « Vostochniy »

Agalarov: ... vous savez... si j'avais été membre de la jet-set, Dieu m'aurait fait grâce et on ne m'aurait pas chargé de ce fardeau qu'est l'île « Russkiy » parce que 9 heures de trajet pour y aller, construire un million de mètres carrés y compris l'infrastructure, les usines, les routes, les postes de transformateurs, les stations d'épuration pour 70 milles roubles par mètre carré, tout compris, y compris les meubles, y compris le linge de lit et les rideaux, cela ne s'appelle pas jet-set, la jet-set c'est un peu différent, hein ...

Intervieweur: « Chargé » ? qu'est-ce que cela veut dire « chargé » ? On vous a chargé d'un projet désavantageux et vous l'avez accepté ?

Intervieweur2: mais vous n'êtes pas fonctionnaire

Agalarov: moi ? Non, je ne suis pas fonctionnaire

Intervieweur1: mais vous pouviez décliner la proposition peut-être ?

Agalarov: non, peut-être, comment dire... vous comprenez... hm c'est difficile de décliner... il y a deux raisons premièrement...

Intervieweur1: pourquoi difficile, Aras ?⁴⁶⁵

D'une manière inattendue pour l'interviewé, qui voulait probablement démontrer son esprit de sacrifice pour le bien du pays et son absence d'âpreté au gain, les journalistes n'ont retenu de son

⁴⁶⁵ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 20/06/2012 (chaîne Dozhd)

récit qu'un petit mot, « on [les autorités] m'a chargé », employé en passant. L'interviewé est visiblement déstabilisé par cette réaction, il s'interrompt et se met à bafouiller. Voici comment un des journalistes présents au moment de l'interview dans la salle d'émission m'a commenté cet épisode lors de l'entretien :

Chercheur : est-ce qu'il s'attendait à une telle réaction face à son récit héroïque ?

Journaliste : voilà ! Il nous parle de difficultés qu'il fallait surmonter et nous on lui demande « à quoi bon ? » (en riant). Et ça l'a laissé pensif.

Chercheur : comment ? Vous pensez qu'il a été déstabilisé ?

Journaliste : bah oui, c'est évident ! Il s'attendait à ce qu'on lui caresse la tête. Et quand on lui demande « mais vous pouviez refuser ? », il s'est mis à réfléchir à ce qu'il pouvait dire

Chercheur : et c'est quoi le problème ?

Journaliste : [...] vers 2012 vers 2012 chacun s'est habitué à ce qu'on puisse l'appeler et lui imposer une charge. Les gens ont vécu 3-4 ans dans cette réalité. Et maintenant dans sa conscience c'est tout à fait normal que l'Etat lui impose une charge. Qu'on peut appeler le comité régional et le charger de quelque chose. Il s'y habitué. Et les journalistes de la chaîne Dozhd – non. Et ils disent – qu'est-ce que c'est que ça ?

Chercheur : voilà, vous lui dites « vous êtes pas fonctionnaire »...

Journaliste : voilà ! Il l'a oublié déjà ! C'est comme si un mec allait à la cantine trois fois par jour, et qu'on lui demande : « et pourquoi tu vas à la cantine trois fois par jour ? ». Voilà. Effectivement il est confus. De plus c'est très rare quand il apparaît à l'antenne en direct. Et si cette question est posée dans une interview arrangée par son service de presse ou si elle est contrôlée par le service de presse, c'est atténué. Voilà. Et il est confus. Puisque ce qui est habituel pour lui est assez étrange en fait.

Chercheur : est-ce qu'il peut dire publiquement « oui, on m'a chargé de ça et j'en suis fier »

Journaliste : euh, disons, c'est le mot « chargé » qui sonne mal, le mot « fier » est bon. Il fallait plutôt dire « on m'a proposé et je suis prêt à sacrifier tout pour le bien commun ». Quelque chose comme ça serait mieux.

Chercheur : mais ce mot « chargé », il l'a prononcé lui-même !

Journaliste : je vous dis, il s'est habitué à ce qu'on puisse lui imposer une charge. Ils comprennent tous qu'un jour on peut leur imposer une charge.

Chercheur : alors le fait qu'il devienne confus peut être expliqué par le fait qu'il a réalisé que c'est pas bon de dire « on m'a imposé une charge » dans une interview ?

Journaliste : voilà ! je pense qu'il a regretté de l'avoir dit, « on m'a demandé », « on m'a proposé », ç'aurait été serait mieux. « imposer une charge » c'est pas un terme convenable ici.

Chercheur : pourquoi ?

Journaliste : ben, parce qu'il met en vue les réelles relations avec la direction

Chercheur : lesquelles ? les relations hiérarchiques ?

Journalistes : oui, celles qui existent en réalité

Chercheur : mais quelles sont ces relations ? que le business est soumis à l'Etat et n'est pas une institution séparée ?

Journaliste : voilà ! il a vendu la mèche. La symbiose entre la direction et les hommes d'affaires est si habituelle que le terme « imposé une charge » peut avoir cours à l'intérieur de leur milieu. Mais quand c'est venu à la surface et qu'on l'a remarqué, il est devenu confus⁴⁶⁶.

Même si l'invité est regardé comme contrôlant attentivement son discours afin de ne pas révéler une information sensible, son autocontrôle n'est pas vu comme absolu. Plutôt, il est vu par les journalistes comme une performance qui peut se faire et se défaire selon la situation. Dans l'exemple étudié nous observons une situation où l'invité, dans une atmosphère bienveillante, relâche légèrement l'autocontrôle et laisse échapper une petite phrase qui, pourtant, trahit ses vrais rapports avec l'Etat. Comme le dit le journaliste, « il met en vue les réelles relations avec la direction [...] celles qui existent en réalité [...] il a vendu la mèche ». Essayons de reconstruire la mécanique de ce mode de restitution du vrai état de choses. Le magnat laisse échapper, en passant, une petite phrase qui laisse penser à une certaine forme de relations avec l'Etat. Les journalistes remarquent cette phrase et la présentent au magnat. Il manifeste une déstabilisation corporelle et se met à se justifier. Notons tout d'abord que ce n'est pas la petite phrase toute seule qui permet aux journalistes de comprendre que le magnat a dévoilé les relations de soumission. C'est aussi et surtout la réaction de l'interviewé à la réaction de journalistes, autrement dit, la confusion de l'interviewé. La confusion est vue par le journaliste comme une reconnaissance, par l'invité, de la faute qu'il a commise. Cette perception de la confusion est basée, à son tour, sur le modèle de l'acteur comme quelqu'un qui s'autocontraint et s'efforce à ne pas dévoiler le vrai état de choses. Dans le passage du journaliste nous retrouvons encore une fois la métaphore de la surface et de la profondeur : « la symbiose entre la direction et les hommes d'affaires est si habituelle que le terme

⁴⁶⁶ Entretien avec un journaliste de la revue *Kommersant-Dom* intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne *Dozhd*, le 10/10/2015

« imposer une charge » peut avoir cours à l'intérieur de leur milieu. Mais quand c'est venu à la *surface* et qu'on l'a remarqué, il est devenu confus ». La confusion se présente ainsi pour les journalistes comme une certification corporelle de la valeur de la petite phrase prononcée par le magnat. Plus loin mon interlocuteur me fournit une intéressante théorie qui explique cet accident. Il précise alors que le système en question fonctionne depuis 2008 (nous voyons ainsi comment le journaliste mobilise ses connaissances d'arrière-plan et son expérience journalistique), et que, de ce fait, les entrepreneurs se sont déjà habitués à ce système et ne le traitent plus comme quelque chose d'anormal (c'est normal dans leur milieu). Mon interlocuteur explique ainsi la gaffe par le fait que ce magnat manque de compétences en représentation dans l'espace public. Ces compétences présupposent donc de bien distinguer les situations non publiques (dans lesquelles le vrai état de choses peut être dévoilé) des situations publiques (dans lesquelles il faut produire une description contrôlée de l'état de choses).

Dans ces conditions, en prenant en compte le pacte, les journalistes ne considèrent généralement pas les descriptions des invités comme vraies et complètes. Mais en même temps ils deviennent particulièrement attentifs à ce genre de petits mots que peut produire l'invité par inadvertance. En effet, il ne suffit pas qu'un magnat prononce un mot qui dévoile la réalité, il faut aussi que les journalistes le distinguent et l'individualisent, qu'ils l'inscrivent dans un système de sens particulier. On peut parler ainsi d'un travail journalistique de co-production de gaffes révélatrices des invités. C'est pourquoi les journalistes continuent à poser des questions, même quand ils sont sûrs que la réponse directe ne suivra pas : « les questions les plus bêtes provoquent les meilleures réponses. Autrement dit, tu comprends ce qui est derrière tel ou tel phénomène, tu le comprends bien. Et tu poses la question sans espérer qu'on te dévoile des mécanismes. Loin de ça ! Mais il faut demander quand même, c'est notre boulot, il faut demander au cas où... ».

4.2. Mettre la pression

La stratégie d'endormir la vigilance, que nous venons de décrire, présuppose l'intention d'obtenir une description verbale vraie de la part de l'invité. La stratégie de mise sous pression vise moins à l'obtention de l'information verbale. Il existe d'autres formes d'information que les journalistes peuvent recueillir dans l'interview (autrement que par la verbalisation). La distinction entre ces deux modes de production de description apparaît dans l'extrait suivant :

Journaliste : je comprends que le plus vraisemblablement il ne me répondra pas. Mais dans ce cas pour moi il était important de voir comment il va répondre. Et les gens [les

spectateurs], ils comprennent. Parfois, vous savez, la question peut être posée juste pour être posée... et pour la *réaction*.

Chercheur : attendez, vous dites que parfois la question est posée non pas pour une réponse mais pour une réaction ? Ça veut dire quoi ?

Journaliste : oui, pour une réaction. Parce qu'on parle avec ces gens, on comprend qu'ils vont jamais rien dire. Mais ils vont réagir d'une telle façon qu'on va tout comprendre. Dans le pays de l'absence totale de... de la peur totale je veux dire, même une étincelle dans les yeux est émotionnellement chargée. Et on peut en tirer des conclusions

Chercheur : et le spectateur aussi ?

Journaliste : et le spectateur aussi⁴⁶⁷.

Les intervieweurs des émissions de la chaîne Dozhd soutiennent largement l'idée qu'à côté de l'information verbale l'interviewé peut fournir d'autres types d'information. Les journalistes appellent cette deuxième source d'information pertinente « réaction » ou « réaction émotionnelle », il s'agit de différentes manifestations corporelles observables. Pour expliquer pourquoi ces différentes manifestations corporelles font sens pour les journalistes de Dozhd il nous faut expliciter encore une fois le modèle de l'interviewé qu'ils ont. Selon la conception des journalistes, l'invité est conduit, à chaque moment de l'interview, à juger dans quelle mesure la réponse directe et complète à la question posée satisfait aux règles du pacte. Si elle ne satisfait pas au pacte, l'invité est conduit à produire une description incomplète ou fautive. La présupposition d'un travail d'autocontrôle strict que l'invité est obligé d'exercer constamment, permet aux journalistes de supposer que dans certains moments ce travail peut échouer. Nous en avons parlé dans la section précédente. Ici nous allons parler d'une autre forme de l'échec de travail d'autocontrôle. Ce travail nécessite non seulement de dissimuler dans la description fabriquée certains éléments de l'état de choses effectif, mais aussi de rendre cette description artificielle suffisamment cohérente et plausible pour qu'elle passe pour une réponse authentique et immédiate. De ce fait, l'invité agit sous risque permanent d'échouer soit à respecter les règles, soit à falsifier la réponse d'une manière suffisamment plausible. Ce que les journalistes comprennent par la notion de « réaction émotionnelle » n'est autre chose que la prise en compte de ces risques, manifestée par le comportement de l'interviewé. Repérer (identifier) les manifestations de réaction émotionnelle est important puisque cela permet de qualifier la réponse verbale de l'invité comme non-immédiate et fabriquée, et de faire des inférences quant à la nature de l'information que dissimule l'invité. C'est pourquoi les journalistes peuvent dire, par exemple : « assez souvent ce

⁴⁶⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 17/10/2015

qui est important ce n'est pas la réponse mais la question. Et le spectateur voit la réaction à cette question. Je veux dire que parfois l'absence de réponse ou la tentative de se soustraire à la nécessité de répondre disent beaucoup plus que la réponse directe à la question posée ». En effet, étant donné que le contenu de descriptions fabriquées, surtout lorsqu'elles sont suffisamment cohérentes et plausibles, peut être pratiquement non-distinguable du contenu d'une description authentique, la tâche pratique qui incombe aux journalistes consiste à porter un jugement quant au statut des descriptions reçues. La réaction émotionnelle devient ainsi un appui qui permet aux journalistes d'accomplir ce travail de qualification. Notons aussi que cette conception « émotionnelle » de l'interviewé est liée au respect de la règle de personnalité qui présuppose de traiter l'interviewé en tant qu'être humain pouvant exprimer des émotions, et non seulement comme incarnation d'un poste institutionnel⁴⁶⁸. Nous revenons à cette distinction importante dans le chapitre 9.

La prise en compte de ce modèle de l'interviewé rend possible pour les journalistes le recours à la stratégie de pression. Cette dernière peut se manifester de différentes façons. Une des tactiques (mot employé par les journalistes) récurrentes que j'ai pu observer consiste, pour les journalistes, à se présenter au début comme s'ils ne connaissent rien à propos du sujet de la discussion, pour ensuite, au cours de la discussion, introduire des précisions inattendues pour l'invité, que celui-ci doit intégrer dans son récit. Le sens de cette tactique, qui ressemble, selon un journaliste, à celle d'un juge d'instruction, a été expliqué de la manière suivante :

Journaliste : Il y a une astuce quand vous avez une certaine information et que vous voulez qu'elle soit confirmée ou, ce qui est mieux, verbalisée par le *newsmaker* lui-même. La première question que vous posez doit être « vous savez que X ? ». La plus ouverte possible. Il vous répond bien sûr : « non, je ne sais pas ». Alors vous posez une autre question « oui, mais il y a une circonstance A ». Je veux dire que vous posez une question un peu plus concrète. Il répond : « non ». Alors vous dites « on sait que c'est Petrov ou Sidorov ». Puisqu'en réalité vous savez que le plus probable c'est que ça soit Petrov ou Sidorov, vous le savez à partir d'autres sources. Mais vous ne dites pas ça dès le début ! Voilà. Et comme ça vous pouvez coincer la personne !

Chercheur : développez, s'il vous plaît ce point. Pourquoi, si vous connaissez déjà cette information [vous ne l'introduisez pas depuis le début ?] ...

Journaliste : Là, il faut comprendre que c'est de la haute classe, je veux dire que c'est possible quand vous avez l'information déjà plus ou moins, au moins une certaine idée. Ce n'est donc pas toujours faisable, puisque souvent on n'a pas suffisamment d'information.

⁴⁶⁸ C. Lemieux, *Mauvaise presse, op. cit.*, p. 153.

Et quand t'as pas d'information, la seule chose que tu peux demander c'est « vous savez ou pas ? ». Il te répond « non », et tu n'as rien à ajouter. Mais ici [dans le cas où les journalistes possèdent des informations] c'est très proche de la tactique d'interrogatoire du juge d'instruction, quand lui, tout en sachant les circonstances du crime, essaye de pousser le suspect à raconter tout lui-même. Et au moment où le suspect dit « j'en sais rien », le juge d'instruction sort un élément, puis un autre, afin de donner l'impression qu'il connaît déjà tout et qu'alors il est inutile de cacher quelque chose. C'est ça la tactique⁴⁶⁹.

Cette tactique se base sur l'exigence de cohérence de la description de l'interviewé. En effet, la description fournie par l'invité, pour prétendre à être considérée comme vraie, doit être à la fois cohérente avec ce que l'interviewé a déjà dit avant et avec ce que les journalistes introduisent comme nouveaux détails de l'événement en question. L'invité se voit ainsi obligé de répéter la même description plusieurs fois, chaque fois en y intégrant un nouvel élément (introduit par les journalistes), tout en étant attentif à ce que cet élément soit cohérent avec l'ensemble et avec les versions précédentes du même événement. Cette tâche est considérée par les journalistes comme comportant des risques élevés de produire une incohérence ou, au moins, de rendre ce travail (de mise ensemble et de mise en cohérence) trop manifeste pour apparaître comme immédiat et naturel. Si les journalistes remarquent un quelconque trouble de la part de l'invité ils peuvent supposer que la description que produit l'invité est incomplète ou fautive. Dans certains cas cela permet d'y inférer une vraie description. Notons que cette tactique se base sur le respect strict de la règle de conservation de l'initiative. Cette règle signifie que le journaliste se rend identifiable, pour ses spectateurs, comme « gardant toujours l'initiative de ses relations avec ses interlocuteurs »⁴⁷⁰.

Dans la suite nous allons étudier comment cette tactique est mise en œuvre dans la pratique. Nous allons voir comment, sans que l'interviewé produise une vraie (selon l'avis des journalistes) description verbale de l'événement et sans qu'il produise une incohérence de sens manifeste, les journalistes arrivent néanmoins, à l'issue de la discussion, à avoir une compréhension plus ou moins précise de ce qui s'est passé en réalité. Nous allons étudier un extrait tiré d'une interview avec Vladimir Evtouchenkov dans l'émission *Hard Days Night* en avril 2012. La séquence de questions – réponses que nous avons sélectionnée (et qui sera commentée par un journaliste) portera sur les difficultés qu'a commencé à rencontrer la compagnie pétrolière « Bashneft » qui faisait partie du holding AFK Sistema d'Evtouchenkov après l'acquisition de gisements Trebbs et Titov. Les journalistes prétendent qu'un certain acteur haut placé se cache derrière ces attaques à

⁴⁶⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Dozhd, le 24/10/2015

⁴⁷⁰ Lemieux, *Mauvaise presse*, 144.

différentes échelles que subit la compagnie [c.f. le passage ci-dessous]. Nous allons étudier cet extrait avec un des intervieweurs. Voici le début de l'extrait :

Intervieweur4: je veux passer à une autre histoire d'interaction avec l'Etat. Depuis longtemps votre compagnie se positionne comme n'étant pas présente dans le domaine du pétrole, à la différence des autres. A un certain moment vous entrez dans ce domaine. Ensuite votre compagnie « Bashneft » obtient un énorme champ pétrolier « Trebbs et Titov ». [...] Et qu'est-ce qu'on observe ? Tout d'abord un député du parti LDPR qui envoie une requête afin d'initier une enquête sur comment la « Bashneft » a obtenu ce gisement. Ensuite un actionnaire minoritaire apparaît, qui porte plainte contre l'attribution de gisement à votre compagnie. Parmi les actionnaires, les militants qui luttent pour la « vérité » et non pour le « profit », on doute que ça existe...

Evtouchenkov: et alors ? et alors ? Vous savez...

Intervieweurs: (ensemble) : qui est derrière ça ?

Evtouchenkov: je vous réponds...

Intervieweur2: à qui ça peut être utile ? c'est une attaque contre la « Bashneft » ?

Evtouchenkov: je vous réponds simplement : le monde des affaires c'est un champ de mines. Chaque jour tu traverses un champ de mines. Voilà⁴⁷¹.

A ce moment du visionnage le journaliste me fait un signe de main, en me demandant d'arrêter la projection pour qu'il puisse commenter l'action de l'interviewé qu'il juge pertinente :

Journaliste : ici il évite de répondre

Chercheur : comment vous l'avez compris ?

J : « champs de mines »... des métaphores inutiles, il ne répond pas à la question posée directement. On le demande : « qui a organisé ça ». Mais c'est clair qu'il ne répondra pas, et c'est ça qu'il nous faut !⁴⁷²

Notons que mon interlocuteur n'a pas écouté la réponse de l'interviewé jusqu'à la fin, néanmoins, trois phrases initiales suffisent pour qu'il porte son jugement qu'il s'agit d'une tentative d'esquiver

⁴⁷¹ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 20/03/2012 (chaîne Dozhd)

⁴⁷² Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, le 29/10/2015

la réponse. Pour le prouver le journaliste souligne les métaphores qu'il qualifie d'« inutiles », dans le sens où elles occupent la place de la vraie réponse absente (nous rencontrons ici l'identification de la stratégie « remplissage du temps de la réponse », c.f. section précédente). Nous pouvons avoir l'impression que mon interlocuteur juge la réponse comme étant évasive, du fait qu'il arrive à qualifier une certaine séquence de discours de l'invité de « métaphores inutiles ». Néanmoins, cette explication pose la question : pourquoi ces métaphores sont-elles jugées « inutiles », autrement dit comme un remplacement de la réponse et non pas, par exemple, comme une partie de la réponse (d'autant plus que le journaliste n'a pas écouté la réponse jusqu'à la fin) ? Nous ne répondrons pas à cette question si nous ne nous intéressons qu'au côté formel de la réponse. Pour le comprendre il nous faut considérer la suite de la discussion de l'extrait vidéo :

Chercheur : et pourquoi c'est clair pour vous?

Journaliste : parce qu'il sait qui a organisé la chose. Parce qu'il dit que « le business c'est un jeu », et il connaît les règles. Il nous laisse entendre qu'il ne peut pas répondre et il introduit une métaphore.

Chercheur : mais pourquoi ne peut-il pas répondre ?

Journaliste : eeeuh, parce que d'abord il y a des risques pour son business et puis peut-être des risques juridiques. Des risques pour le business dans le sens où ses offenseurs peuvent venir et dire « on n'avait pas d'intention de le faire, mais maintenant on va le faire ».

A partir de cette explication du journaliste nous pouvons comprendre que pour lui le fait que l'invité esquive la réponse se présente comme une action rationnelle et en quelque sorte attendue dans le contexte des contraintes qui pèsent sur lui. Autrement dit, le journaliste est capable de supposer à l'invité un motif pertinent d'esquiver la réponse dans ce cas concret. Cette capacité se base sur la connaissance du pacte et sur la croyance qu'il est pris en compte par l'acteur. En effet, dès le début le journaliste interprète la réponse dans le contexte de règles spécifiques qui pèsent sur l'acteur. Le début de la réponse est vu comme une référence implicite à cet ensemble de règles qui empêchent à l'interviewé de donner la réponse. Et vers la fin de l'extrait le journaliste fait référence aux sanctions qui, selon lui, peuvent être appliquées contre celui qui déroge aux règles.

Continuons l'analyse de cet extrait pour voir comment le vrai état de choses est finalement restitué. Nous omettons une série de questions supplémentaires pour passer au moment où les journalistes, en l'absence de réponse à la question « qui est derrière ça ? », commencent à introduire leurs suppositions :

Intervieweur1: mais qui sont ces gens ?

Interviewé: est-ce ça vous importe vraiment ?

Intervieweurs ensemble: oui !

Intervieweur4: si je comprends bien, les gisements de la « Rosneft »⁴⁷³ se trouvent à côté. Et c'est du domaine de l'hypothétique...

Interviewé: [en interrompant le journaliste avec un geste de main] ça suffit ! Tout de suite... tout de suite je vous dis... je vous dirais tout de suite. A bien y regarder, je comprends qu'on a des intérêts divergents [littéralement, il a dit « on se trouve ici de différents côtés de barricades »], mais je ne veux pas attribuer à cette histoire un caractère du scandale public [à suivre]

J'arrête la projection et je m'adresse au journaliste :

Chercheur : qu'est-ce qu'il fait ? Il interrompt la question ?

Journaliste : avec ses gestes, oui

Chercheur : j'aimerais avoir votre commentaire

Journaliste : ben, pour nous il est évident qu'un nombre restreint de gens peut agir sur ce terrain. Et nous disons – « mais c'est clair que c'est lui ! ». Il nous dit « non mes gars, il est interdit de dire ça ». Et on peut en déduire [littéralement, il dit « lire »] que « l'issue de la situation est encore indéterminée. On ne sait pas encore comment le jeu se terminera ». Il faut aussi comprendre qu'Evtouchenkov est un des plus ouverts.

Chercheur : ah bon ? Et en quoi ça se manifeste ?

Journaliste : tout d'abord, il est venu à la chaîne Dozhd. Ensuite, il sait qu'il s'agit d'une émission en direct. Il n'a pas essayé de discuter les questions (préarranger les questions). Ensuite, en principe, il joue, il répond aux questions, il ne se ferme pas complètement.

Chercheur : vous voulez dire que dans l'interview les gens ne sont ni complètement ouverts, ni complètement fermés, qu'il y a toujours un jeu ?

Journaliste : voilà, ceux qui sont complètement ouverts sont ceux qui n'ont rien à dire. Ils peuvent parler éternellement, mais leurs paroles ne sont que du vent. On ne peut rien en déduire [littéralement, il dit « lire »].

Chercheur : donc votre objectif c'est de déduire [lire] quelque chose ? Mais déduire [lire] quoi ?

Journaliste : déduire [lire] un autre sens qu'il met dans ses mots. Dans ce cas concret moi je fais la conclusion que « on a posé une bonne question et de fait on a eu la réponse »

⁴⁷³ La compagnie pétrolière étatique « Rosneft » est contrôlée par Igor Setchine, un des proches de Poutine.

Chercheur : ah bon ?! Mais comment vous l'avez eue ?

Journaliste : « je ne vais pas en parler » c'est ça la réponse.

Chercheur : alors, l'objectif ce n'est pas d'avoir la confirmation directe ...

Journaliste : d'après notre expérience, on sait qu'on n'obtiendra pas la réponse. Mais sa réaction ici c'est la réponse.

Chercheur : alors vous posez quand même cette question en sachant que vous n'obtiendrez pas de réponse directe puisque il y a d'autres formes ...

Journaliste : ...de réponse. D'autres moyens d'obtenir les informations. Exactement.

Chercheur : expliquez-moi quels sont ces autres moyens ? C'est la réaction ?

Journaliste : ça peut être n'importe quoi, la réaction émotionnelle, par exemple.

Chercheur : non, je veux dire ici, dans ce cas concret ?

Journaliste : ici c'est son geste [pour interrompre l'intervieweur].

Chercheur : et si cette histoire avec Setchine avait été fautive, comment se serait-il comporté ?

Journaliste : je pense qu'il aurait réagi moins émotionnellement, il ne nous aurait pas interrompus. Il aurait pu dire « non, c'est pas vrai » et commencer à énumérer les faits. Sa tentative de fermer la discussion dit qu'il s'agit d'un sujet sensible pour lui.

Ce passage est important puisqu'il contient une explication très détaillée de la manière dont les journalistes peuvent reconstruire les détails des événements en l'absence de réponse directe de la part de l'interviewé. Les journalistes se rendent compte qu'ils ont très peu de chances d'obtenir la réponse verbale à leur question. Ils savent que la réponse directe de la part de l'invité ne suivra pas (« d'après notre expérience, on sait qu'on n'obtiendra pas la réponse »). Mais en même temps ils savent qu'ils peuvent obtenir l'information par d'autres moyens, par exemple, s'ils essaient de « déduire [lire] un autre sens qu'il met dans ses mots ». Comment cela a-t-il lieu dans cet exemple concret ? Mon interlocuteur attire l'attention sur le geste de l'interviewé qui essaie d'interrompre un des intervieweurs au moment où ce dernier émet son hypothèse qu'il s'agit de structures de la « Rosneft ». Pour le journaliste il s'agit d'une réaction émotionnelle. Plus haut nous avons dit que la réaction émotionnelle se présente comme une attestation corporelle de la pertinence et de la sensibilité de l'information publicisée. C'est en cela que consiste l'idée de mon interlocuteur lorsqu'il dit à propos du comportement de l'invité qu'il a interprété comme réaction émotionnelle : « il aurait pu dire 'non, c'est pas vrai' et commencer à énumérer les faits. Sa tentative de fermer la discussion dit qu'il s'agit d'un sujet sensible pour lui ». En effet, si une personne empêche une autre de prononcer quelque chose, on a des raisons de supposer qu'il s'agit d'une information sensible pour cette personne. Mais la vraie question est de savoir pourquoi le journaliste considère

que l'interruption se présente comme une réaction émotionnelle (et comme une tentative intentionnelle de prévenir la verbalisation de noms). En effet, dans le cadre de l'interview l'interruption est un phénomène assez régulier et dans la plupart de temps il n'est même pas remarqué par les participants. La seule observabilité d'un geste ne suffit pas à y attribuer un sens, il faut aussi que l'acteur soit capable d'attribuer un motif à ce geste. C'est la prise en compte du pacte et des sanctions qui peuvent être appliquées à ceux qui ne respectent pas les règles, qui rend la réaction émotionnelle, de point de vue des journalistes, attendue dans la situation où l'information qui doit être dissimulée a beaucoup de risques d'être dévoilée. Poursuivons le visionnage de l'extrait :

Interviewé : [continue] ... parce que je suis sûr qu'on trouvera une solution parce que ces problèmes, à commencer par la plainte du député du parti LDPR, ils sont inventés de toutes pièces. Dans la licence il est noté qu'on doit commencer l'exploitation en 2018, on commencera en 2013, on n'enfreint aucune réglementation, voilà. Mais c'est naturel que quelqu'un puisse être mécontent. C'est normal.

Intervieweur3 : c'est du chantage financier ?

Interviewé: c'est... on a du chantage financier chaque jour. Voilà. Peut-être que vous percevez cette situation comme quelque chose d'extraordinaire, mais moi je la perçois comme un élément normal, moteur d'adrénaline.

[...]

Intervieweur1 : si on lit la presse russe, il y a des insinuations ou des suppositions que c'est organisé dans l'intérêt d'Igor Setchine.

Interviewé : vous savez, comprenez une chose, votre but c'est de m'aider. Mais en ce moment vous ne pouvez pas m'aider.

Intervieweur3 : notre but c'est de découvrir la vérité

Intervieweurs : de comprendre

Interviewé : ah, comprendre ?! Faites votre investigation journalistique alors !

Observons comment un autre journaliste (qui était également présent dans la salle d'émission) commente la situation :

Chercheur : voilà, le nom est prononcé finalement. On perçoit une certaine stratégie de questionnement. Vous commencez par les questions les plus ouvertes et au fur et à mesure vous rétrécissez le sujet.

Journaliste : rien n'a été prévu à l'avance dans cette interview, on n'a pas eu le temps de le faire. Mais chacun dans son interview aurait agi de la même manière.

Chercheur : mais pourquoi ? Pourquoi ne demandez-vous pas tout simplement dès le départ : « est ce que c'est Setchine qui est responsable de vos problèmes » ?

Journaliste : Ça ne sert à rien. Vous demandez « oui ou non ? ». Il vous dit « non ». C'est tout, on change de sujet. Et personne n'a rien compris. De cette manière vous ne laissez pas la possibilité de répondre. Tandis qu'ici finalement le spectateur comprend « oui, ça doit être Setchine ». Regardez, même maintenant on lui pose la question directe et il ne peut pas répondre « non, c'est pas vrai ».

Chercheur : mais comment le spectateur le comprend ?

Journaliste : ben, c'est le langage des gestes ! Les pauses ! [on visionne le fragment encore une fois]. Vous voyez ?! Evtouchenkov ne regarde pas dans les yeux Dziadko, qui pose la question ! Il a fermé les yeux pour cacher sa réaction. C'est déjà un aveu⁴⁷⁴.

Nous voyons ici la description de la tactique d'introduction progressive de nouvelles précisions dont nous avons déjà parlé plus haut. Nous n'allons donc pas nous arrêter sur la manière de poser les questions, pour passer à l'étude de la manière dont mon interlocuteur interprète les actions de l'interviewé. Mon interlocuteur fait comprendre qu'à un certain moment tout le monde (y compris les spectateurs) comprend que la personne responsable des malheurs de l'invité est un proche de Poutine qui s'appelle Igor Setchine (« oui, ça doit être Setchine »). Comment cette prise de conscience s'est-elle produite en l'absence de confirmation verbale de la part de l'invité ? Le journaliste identifie dans le comportement de l'invité des manifestations de réaction émotionnelle (d'ailleurs, il utilise lui-même cette notion). Il attire l'attention sur différents aspects du comportement de l'interviewé – les gestes, les pauses, la direction du regard. Ces gestes se présentent pour le journaliste comme une tentative de masquer la réaction émotionnelle (« il a fermé les yeux pour cacher sa réaction »). Mais tout comme dans la scène précédente toutes ces manifestations prises isolément ne permettent pas d'y voir une expression d'inquiétude. Cette prise de sens s'appuie sur la bonne connaissance du pacte que le journaliste a manifesté au cours de l'entretien.

* * *

⁴⁷⁴ Entretien avec un journaliste de la revue Forbes intervenu comme intervieweur dans une émission sur la chaîne Dozhd, 28/10/2015

Nous voyons ainsi que la manifestation de relations de soumission des magnats au pouvoir politique ne se présente pas comme un objectif direct, sur lequel ils travailleraient d'une manière ciblée (comme cela est présenté par certains commentateurs), des journalistes de la chaîne Dozhd. Elle se présente plutôt comme effet non-intentionnel de l'organisation des interviews par les journalistes, organisation basée sur la perception de leurs objectifs professionnels et sur leur manière d'appréhender la réalité politico-économique (y compris leurs notions du pacte). Leur objectif professionnel peut être présenté comme le dévoilement de la réalité des rapports entre le monde des affaires et l'Etat. Nous avons vu dans ce chapitre que cela passait par un certain usage des interviews mais aussi par une certaine définition du rôle des interviewés et par certaines techniques pour réussir à faire parler les interviewés. La prise en compte du pacte et la modélisation du comportement de l'invité que permet cette prise en compte conduisent les journalistes à rendre pertinentes les réactions non-verbales et le travail du corps de l'invité. L'exposition du côté émotionnel du comportement des magnats manifeste corporellement le degré de leur soumission aux dirigeants politiques.

Chapitre 7. Le style Russie 24 : entretenir un accès privilégié aux élites dirigeantes pour garder le leadership des reprises

Dans ce chapitre notre tâche va consister à comprendre les objectifs professionnels que les intervieweurs de Russie 24 poursuivent lorsque dans leurs émissions, ils interviewent des magnats de l'économie. C'est là selon nous un point de passage obligé pour comprendre les logiques concrètes qui font que cette chaîne présente un style d'interview si différent de celui qui caractérise une chaîne comme Dozhd. En effet, en dépit du fait que les interviews de Russie 24 sont conduites assez souvent avec les mêmes invités que celles de la chaîne Dozhd, les différences entre les émissions de deux chaînes sont flagrantes. Ces différences concernent un ensemble d'aspects, des sujets discutés au rapport à l'interviewé en passant par l'organisation de l'interaction. Pour certains, les spécificités des interviews de Russie 24 seraient faciles à expliquer. A la différence de Dozhd, Russie 24 est une chaîne étatique, elle est donc strictement contrôlée par l'administration du président. Dans cette situation les journalistes de la chaîne publique s'autocensureraient et penseraient davantage à agir de manière à ne pas décevoir la direction de la chaîne et ses curateurs qu'à respecter leur déontologie professionnelle. Écoutons l'ex-rédacteur en chef de Dozhd qui parle des interviews de sa chaîne en comparaison avec celles des chaînes étatiques :

Les chaînes fédérales ne peuvent pas avoir les interviews comme ça [comme les interviews de Dozhd]. Parce qu'elles se guident par des principes différents. Les chaînes fédérales n'ont pas de responsabilité devant le spectateur, elles ont une seule responsabilité - devant les supérieurs hiérarchiques. C'est pourquoi les chaînes fédérales peuvent ne pas poser certaines questions évidentes. Et elles n'ont même pas de genres comme ça. Il y a des interviews ordinaires à la chaîne Russie 24, qui sont prises d'habitude par des jolies filles, mais elles ne touchent que des aspects de l'activité opérationnelle, de la situation actuelle dans le business, et sont d'habitude formulées en termes trop techniques. Il n'y a pas de responsabilité devant les spectateurs, pas une seule idée à propos d'elle⁴⁷⁵.

Ce point de vue est assez répandu. La critique adressée aux interviews de la chaîne publique dans ce passage consiste en ce que ces interviews sont « faites par des jolies filles » (intervieweurs de statut inférieur et faible), « ne touchent que des aspects de l'activité opérationnelle, de la situation

⁴⁷⁵ Entretien avec l'ex-rédacteur en chef de la chaîne Dozhd, le 22/04/2016

actuelle dans le business » (sujets de faible importance publique), « formulées en termes trop techniques » (non compréhensibles pour l'auditoire). Résultat : ces interviews ne manifestent aucune « responsabilité devant les spectateurs », autrement dit, il ne s'agit que d'un simulacre d'interview qui copie ses éléments apparents en vidant le contenu et le sens de cette entreprise. Derrière ces critiques nous pouvons lire une accusation de manque d'autonomie et, consécutivement, de professionnalisme des intervieweurs de la chaîne étatique⁴⁷⁶. En effet, comme le dit l'ex-rédacteur en chef de la chaîne Dozhd, « [les intervieweurs de Russie 24] ont une seule responsabilité - devant les supérieurs hiérarchiques ». Pourtant, si nous écoutons comment les journalistes de Russie 24 eux-mêmes évaluent leurs interviews, nous verrons qu'ils les voient comme un élément important et même incontournable de leur travail professionnel :

Sur les sujets d'économie on n'a rien sauf les interviews, tu vois ? Ce sont elles qui te donnent des news. Seules les interviews peuvent te donner des news. [...] Et repêcher ces news est un défi passionnant. J'ai commencé à y réfléchir il y a pas longtemps. Ça ne concerne que des speakers économiques. Repêcher des nouvelles données. J'ai découvert ce défi et je veux jouer avec lui. [...] Ca me plait d'être quelqu'un qui repêche une nouvelle info... ce qu'on va citer après. Je veux dire, faire une petite nouvelle information sur ... disons, un banquier me dit qu'il placera des obligations à une bourse uruguayenne. Qui s'intéresse à ça ? Les gens n'en ont rien à foutre de l'Uruguay. Ça peut intéresser 2 ou 3 personnes. Mais c'est cool, je suis le premier à le faire. C'est un truc professionnel ça⁴⁷⁷.

A partir de cet extrait, nous pouvons comprendre que l'activité d'interview représente pour ce journaliste de la chaîne publique un de ses enjeux professionnels importants. Si cet enjeu se distingue nettement de celui qui caractérise les interviews sur la chaîne Dozhd, il n'en est pas moins réel. C'est ce qui doit nous inciter à ne pas expliquer paresseusement l'attitude des intervieweurs de Russie 24, en la rapportant uniquement au motif de la peur d'être licencié ou à celui de l'inféodation au pouvoir. Nous devons au contraire faire l'effort de comprendre comment c'est au niveau même de l'organisation du travail et des objectifs pratiques qui lui sont liés – lesquels n'excluent pas, nous le verrons, certaines formes de distanciation professionnelle – que se jouent la production du style bien particulier qui caractérise Russie 24 et qui vaut à cette chaîne

⁴⁷⁶ Hallin et Mancini en parlant du professionnalisme journalistique notent que « autonomy has always been a central part of the definition of professionalism » Daniel C. Hallin et Paolo Mancini, *Comparing Media Systems: Three Models of Media and Politics*, Cambridge, MA, Cambridge University Press, 2004, p. 34. L'autonomie dans ce cas signifie la capacité de journalistes de choisir eux-mêmes les sujets à traiter et l'angle de traitement, tandis que « outside interference is inappropriate ».

⁴⁷⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

à la fois d'entretenir sa position dominante et d'attirer les critiques ou les sarcasmes de ceux qui la jugent dépourvue d'autonomie. Nous allons ainsi reprendre le cadre d'analyse proposé dans le chapitre précédent à propos de Dozhd en essayant de présenter tout à la fois le cadre participatif et le style général des interviews de la chaîne Russie 24. Nous commencerons par l'analyse de la manière dont ce style général est perçu par les commentateurs, pour passer ensuite à une étude des objectifs pratiques de journalistes et de leurs représentations quant à la réalité politico-économique. Cela nous conduira notamment à analyser la place centrale qu'occupe Russie 24 dans la circulation de l'information au sein du système médiatique russe, ainsi que la division du travail qui s'opère entre cette chaîne et les agences de presse du pays –en nous centrant en particulier sur l'une d'elles, spécialisée dans l'information économique : Interfax.

1. L'impératif des reprises et l'interdépendance avec les agences de presse

L'extrait que nous venons de citer nous a fourni un élément important pour la compréhension du sens de l'activité d'intervieweur propre aux journalistes de Russie 24. Le journaliste nous a fait comprendre, en effet, que l'activité centrale pour lui (un « défi passionnant ») consiste dans une interview à « pêcher » une nouvelle information. En expliquant ce que ce terme signifie, il précise : « ce qu'on va citer après ». De fait, la particularité la plus notable des interviews sur la chaîne Russie 24 consiste en ce que les reprises de leurs interviews par d'autres médias constituent pour les journalistes leur objectif principal. Cela signifie que les intervieweurs considèrent comme destinataires immédiats de leurs émissions non seulement les téléspectateurs finaux mais aussi, et même surtout, les autres médias. Le but est que ces médias reprennent les descriptions produites grâce au travail des intervieweurs de la chaîne et les fournissent à leurs clients finaux sous forme d'actualités. Les journalistes m'expliquent ainsi que Russie 24 est une chaîne qui se voit plutôt « B to B » [business to business] que « B to C » [business to client], autrement dit, qu'elle voit comme son destinataire immédiat une autre entreprise médiatique plutôt que le téléspectateur. Ainsi lorsque je demande au directeur du département informationnel de la chaîne, qui sont leurs clients immédiats, il me répond : « pour la plupart, les autres médias. Puisqu'on est 'B to B' »⁴⁷⁸. Voici comment une orientation de ce genre apparaît lors d'un entretien avec un journaliste, lorsqu'au moment de discussion de son interview je demande de m'expliquer, qui est l'adressé de l'information produite par l'interviewé :

⁴⁷⁸ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

Russie 24 c'est du « B to B ». Ça suppose que les autres médias reprennent [ce qui est dit dans nos interviews] et en fassent une actu, genre « Russie 24 : Oleg Deripaska déclare que l'Euro va monter ». Si 10 nouvelles comme ça sont reprises de cette interview, c'est une réussite. On les comptabilise même sous forme de points, et ensuite Russie 24 et une « LifeNews » quelconque s'installent l'une à côté l'autre et se comparent : « toi t'as tant de points de citation, moi j'en ai tant, je suis plus fort »⁴⁷⁹.

Un autre journaliste utilise une métaphore qui nous paraît éclairante. Il compare l'activité de la chaîne à une agence d'information dont l'objectif ne consiste pas à créer un produit médiatique fini mais plutôt à fournir des autres médias les ingrédients nécessaires pour la production de leur produit :

C'était l'ambition de la chaîne de devenir un genre d'agence d'information télévisuelle. Considérez, par exemple, Interfax ou l'agence d'information RIA Novosti, qu'est-ce qu'ils font quand ils ont accès au speaker ? Ils essayent d'en tirer une actu, de la mettre sur le fil et d'être cité. C'est leur KPI [*Key performance indicator*]. Russie 24, surtout au début de son existence, aspirait à ça. Leur mode de pensée c'était : « d'accord, on a accès à Deripaska, il va nous parler pendant une demi-heure, nous montrons ça en entier et les autres nous citent, génial ! ».

L'interview sur la chaîne Russie 24 se présente ainsi plutôt comme une situation de production des données brutes, qui sont fournies aux autres médias qui, à leur tour, les transforment en un produit fini destiné aux clients. Nous pouvons ainsi remarquer les premières différences de schéma actantiel que prévoit ce type d'interview par rapport à ce que nous avons vu à la chaîne Dozhd. Rappelons-nous, à la chaîne privée nous avons pu voir un modèle actantiel qui est descriptible comme ternaire (qui compose trois acteurs principaux : l'invité, l'intervieweur et la public) et dans lequel l'engagement de participants a lieu simultanément (dans le cas où l'émission est diffusée en direct). Le modèle que proposent les interviews à la chaîne Russie 24 est différent. Il présuppose la participation de nouveaux acteurs intermédiaires qui retraduisent le contenu de l'interview pour les clients finaux. Les interviews de Dozhd ont pour principe la directe observabilité des participants de l'interview par les spectateurs et l'engagement immédiat de spectateurs dans l'interaction. Dans le cas de Russie 24 l'engagement de spectateurs est indirect. Les participants de l'émission les voient moins comme des observateurs directs que comme des consommateurs de

⁴⁷⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

produit qui sera fabriqué à l'issue de l'interview. Le type d'engagement est aussi différent, comme nous allons le voir tout de suite.

Même si les journalistes de la chaîne Russie 24 s'orientent principalement vers les acteurs médiatiques comme leurs destinataires immédiats (ce sont eux qui doivent relayer les informations produites à la chaîne), ces journalistes ont en même temps une représentation très précise de leurs destinataires finaux. Cette représentation se rapporte à la manière dont les journalistes comprennent leur propre rôle dans l'interview et le rôle de l'invité. Nous allons commencer par la description du rôle de l'audience. Les journalistes de la chaîne distinguent systématiquement deux types d'audiences (clients finaux) : 1) les spectateurs ordinaires et 2) les professionnels et les représentants des élites. Cette distinction apparaît, par exemple, dans le passage suivant dans lequel je discute avec un intervieweur de la chaîne le choix de questions :

Chercheur : pourquoi vous n'avez pas plus de questions qui visent les consommateurs ordinaires ?

Journaliste : puisque c'est la chaîne « B to B ». Qui, d'un côté, essaye de travailler pour les médias, les médias de qualité. Mais qui d'autre côté essaye de travailler pour l'élite. C'est la chaîne qui est allumée dans les bureaux de fonctionnaires. Elle est conçue pour le visionnage aux bureaux. [...] Le client de Russie 24 ce n'est pas un gars installé au fond de son canapé avec une télécommande à la main en train de se reposer après une journée de travail. Leur client c'est un homme qui attend le début d'une réunion ou qui est dans son bureau, quelque chose comme ça.

Chercheur : oui, mais le gars dans son canapé fait partie de vos intérêts, si l'on parle de visionnage ?

Journaliste : uniquement à travers ceux qui vont prendre cette actualité et la citer. L'homme dans le sofa peut voir cette interview en forme d'un petit morceau introduite dans le bloc d'actualités de 20H à une autre chaîne, Russie 1. Il y aura un petit sujet de 2 minutes 30 secondes et ce synchrone a toutes les chances de s'y trouver⁴⁸⁰.

Le type d'auditoire le plus important pour la chaîne est celui constitué par les membres des élites. On y inclut les fonctionnaires, les hommes politiques, les hommes d'affaires, les gestionnaires d'entreprises, etc. Par exemple, lors des entretiens avec les journalistes de la chaîne ils m'ont fait comprendre plusieurs fois que Russie 24 est la chaîne que regardent Poutine et Medvedev. Un des journalistes m'a expliqué : « tu vois, on a une chaîne assez spécifique. Une large partie de

⁴⁸⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

l'auditoire est un auditoire... je ne sais pas comment l'appeler... un auditoire de statut disons, les fonctionnaires. Et il y a beaucoup de gens qui veulent venir à notre chaîne pour que le président ou le Premier ministre les voit. Puisqu'ils savent qu'ils regardent notre chaîne »⁴⁸¹. Mais aussi inclut dans cette catégorie « d'auditoire de l'élite » les différents acteurs et organisations qui travaillent pour les élites ou avec eux, comme les compagnies de consulting, les experts, les analystes, les courtiers etc. Les journalistes les appellent « auditoire professionnelle ». Lorsque je demande à une intervieweuse, quels objectifs elle poursuit dans l'interview, elle me répond : « tout d'abord, c'est la résonance parmi l'auditoire professionnel. Puisque nos interviews portent un caractère informationnel. On compte sur l'auditoire d'experts. Ce sont les premières personnes qui nous regardent. Les professionnels qui s'y connaissent. C'est pourquoi la réaction de cet auditoire pour nous elle est [la plus importante] »⁴⁸². Dans la suite nous allons parler principalement de ce type de téléspectateurs. Mais évoquons, en passant, la deuxième catégorie de spectateurs. Il s'agit du téléspectateur ordinaire, ou, pour reprendre le terme employé par le journaliste dans le passage plus haut, « le gars dans son canapé ». Même si les journalistes de la chaîne considèrent que le travail sur l'auditoire professionnel est plus passionnant et intéressant, le téléspectateur ordinaire est aussi un destinataire important. Tout d'abord, les actualités qui sont liées aux produits grand public – la zone d'intérêt de l'homme sur le divan – sont bien citées par les autres médias. Lors d'une interview que j'analysais ensemble avec l'intervieweur il a posé à un magnat une question sur les perspectives d'autorisation de changement d'opérateurs de téléphonie mobile sans perdre le numéro de téléphone. Il a expliqué le sens de la question de la manière suivante :

Tout ce qui concerne les produits grand public est cité beaucoup mieux que la macroéconomie. Il [l'interviewé] peut parler beaucoup du destin de l'euro et du changement de taux de rémunération, mais l'actualité sur ce quand finalement il sera possible de changer l'opérateur et passer de « Beeline » à « Megafon » tout en conservant son numéro de téléphone, cette actualité sera reprise pas 5 fois plus d'éditions et de sources que ces histoires macroéconomiques ! Puisqu'il y a plus d'éditions qui en écrivent. C'était le moment quand Medvedev a annoncé que cela va bientôt se passer, tandis que les opérateurs protestaient⁴⁸³.

⁴⁸¹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁴⁸² Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

⁴⁸³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

Prendre en compte les intérêts du « gars dans son canapé » est ainsi important pour remplir les exigences de reprise. D'un autre côté, la prise en compte de consommateurs ordinaires même si le travail sur eux est considéré comme plus simple et moins passionnant, se présente pour les journalistes comme une obligation morale. Ainsi lorsque dans une interview avec le président de la banque VTB le journaliste a demandé si la privatisation d'une partie d'actions de la banque touchera les déposants. Il m'a expliqué le sens de poser cette question de la manière suivante :

Chercheur : tu lui poses la question de la part de qui ?

Journaliste : de la part des gens ordinaires. Pour moi personnellement la réponse est évidente, je comprends bien que la privatisation de la banque VTB n'influera aucunement les déposants, surtout les déposants pour qui je pose cette question. Parce que pour ceux qui ont moins de 1400000 roubles cela n'impactera aucunement. Ceux qui ne comprennent pas que la privatisation de VTB n'influe pas les déposants, ils ont moins de 1400000 roubles. C'est évident. Et pour ces gens il est important d'entendre « ne vous inquiétez pas, vos dépôts sont en sécurité ». Et je connais la réponse à cette question. Mais une chose quand c'est moi qui dit ça, et autre chose quand le président de VTB dit ça. C'est pourquoi je pose cette question dont la réponse est évidente pour moi, c'est pour qu'il le prononce, pour les gens ordinaires qui ont des dépôts de 50 000 roubles dans sa banque. Pour qu'ils entendent que tout sera bien.

Chercheur : c'est quoi ton rôle dans ce cas ?

Journaliste : mon rôle c'était le représentant du peuple, ça sonne plein bien sûr, et quand je posais cette question je ne me sentais pas comme le représentant du peuple, bien évidemment. Mais je comprenais, qu'il y a une grande partie de nos spectateurs qui s'en fichent des cours de bourse, qui s'en fichent de taux de citations, quand tu fais une petite actualité et on te cite. Ces gens ils s'en fichent de tout ça, mais pour eux il est très important ce qui va se passer avec leur 50 000 roubles. Et pour eux il est important d'entendre cette réponse⁴⁸⁴.

Une certaine arrogance transperce dans le propos du journaliste lorsqu'il parle de la manière dont il manifeste la prise en compte des intérêts des téléspectateurs ordinaires. Nous avons dit plus haut que le travail sur l'auditoire économique est considéré comme plus intéressant du point de vue professionnel. Voici comment ce même journaliste distingue ces deux auditoires :

⁴⁸⁴ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

Pour moi il est plus agréable d'accomplir la fonction de celui qui repêche une petite info inédite, que personne ne connaît et qu'on cite partout après. C'est cool, je suis le premier ! C'est un truc professionnel ça. D'un autre côté, je comprends qu'il y a une responsabilité, et même non seulement une responsabilité, mais je comprends que des grandes masses de gens m'écoutent non pas pour ces petites nouvelles qui n'intéressent que des professionnels, mais pour apprendre ce qui va se passer avec leur 50 000 roubles. C'est un grand auditoire. Et je me préoccupe de ce qu'il comprend. Pour qu'après, il puisse me dire : « merci poto, tu nous as calmé »⁴⁸⁵.

Notons finalement que ces deux personnages, le gars dans son canapé et l'acteur économique (membre d'élite ou acteur professionnel) ont beaucoup de similitudes. En effet, on pourrait penser que le téléspectateur ordinaire est le même personnage qui fait partie du schéma actantiel des interviews de la chaîne Dozhd. Autrement dit, que c'est un membre du public anonyme auquel on dévoile la physionomie de l'Etat dans lequel il vit. Mais sur la chaîne Russie 24 le personnage du spectateur ordinaire est différent. Il se présente en tant qu'un consommateur, une unité économique isolée avec ses intérêts pragmatiques. C'est en cela qu'il se rapproche de l'acteur économique professionnel, même si les marchés sur lesquels ils agissent et les éventails de leurs actions sont différents⁴⁸⁶. Ainsi les différences entre les personnages de spectateur ordinaire de l'interview de Dozhd et de celle de Russie 24 peut être exprimée par la citation suivante issue d'un travail de Michael Schudson :

On the front page, journalists write in anticipation of readers who ask, "What is happening in the world today that I should know about as a citizen of my community, nation, and world?" On the business page, journalists presume readers who ask, "What is happening in the world today that I should know about as an investor to protect or advance my financial interests? The reporter may be scrupulously professional in both cases but it is

⁴⁸⁵ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁴⁸⁶ Philippe Riutort, qui étudie l'histoire du journalisme économique en France, parle de la réorientation de la presse économique aux années 1980 au résultat de laquelle « l'information pertinente devient celle qui s'accorde davantage avec les priorités des décideurs et des actionnaires qu'avec celles des consommateurs ou des salariés; corrélativement l'économique et le social deviennent deux domaines distincts et strictement hiérarchisés » Philippe Riutort, « Les nouveaux habits du journalisme économique », *Hermès*, 2006, vol. 1, n° 44, p. 137. Le problème de la séparation entre ces deux segments d'auditoire se pose aussi devant les journalistes de Russie 24 qui distinguent entre « l'économie des marchés » et « l'économie des saucissons » selon l'expression du directeur de département économique de la chaîne. Nous en parlons plus en détail dans le chapitre 9.

the conventions of the genre, not the competence of the reporter, that determine what can or cannot become a story, what angle will or will not make sense⁴⁸⁷.

C'est sur ce que Schudson appelle ici les « conventions du genre que nous allons nous arrêter dans ce chapitre, », en examinant en l'occurrence celles auxquelles se soumettent les interviews de Russie 24.

Qu'il s'agisse des « gens dans leur canapé » ou de l'auditoire professionnel, ces types de clients, comme nous l'avons déjà remarqué, n'obtiennent généralement pas l'information fournie par Russie 24 directement via le visionnage des émissions (même si cela peut aussi arriver, bien évidemment). L'information passe par les acteurs médiatiques intermédiaires. Ce circuit peut être plus ou moins long, mais il inclut nécessairement un élément clé : les agences d'information. Ce sont les agences d'information qui deviennent les destinataires immédiats des interviews de la chaîne Russie 24 et qui, ensuite, relayent le message plus loin, soit vers leurs clients directement (aux abonnés de l'agence d'information, s'il s'agit des acteurs professionnels), soit vers les autres médias, qui confectionnent un produit médiatique pour les spectateurs ordinaires. Le passage par l'agence d'actualités devient ainsi une étape incontournable de la vie médiatique de l'interview et les journalistes de la chaîne en sont parfaitement conscients. Ils savent que nulle actualité n'atteindra le client final (spectateur ordinaire ou professionnel) si elle n'est pas reprise et citée par l'agence d'information. Les intervieweurs, s'ils veulent que leurs interviews produisent un impact quelconque (fait une résonance, pour reprendre la notion employée par la journaliste plus haut) doivent anticiper le traitement de l'interview par l'agence d'information et essayer de satisfaire leurs attentes. Cette prise en compte se manifeste naturellement lors des entretiens avec les journalistes. Par exemple, dans un cas j'ai rencontré une question qui portait sur les raisons de participation à la construction des objets d'infrastructure pour les jeux olympiques à Sotchi. La journaliste a demandé, comment le magnat explique aux autres actionnaires de sa compagnie ces investissements coûteux et si ces derniers acceptent ces explications étant donné que la compagnie réduit les dividendes. Le lecteur qui a lu le chapitre précédent pourrait dire qu'à la chaîne Dozhd cette question poursuivait l'objectif de dévoiler la pression que l'Etat exerce sur les compagnies privées. A la chaîne Russie 24 la motivation de poser cette question a été différente. L'intervieweuse m'explique :

Dans cette situation je lui demande comment vont réagir ses collègues. S'il obtient la compréhension dans ce milieu. Il faut ici qu'il donne une réponse sincère et c'est tout. Qu'il

⁴⁸⁷ Michael Schudson, *The Power of News*, Cambridge (Ma), London, England, Harvard University Press, 1995, p. 14.

raconte qu'il n'est pas toujours compris. Ce qui compte pour moi ici c'est d'être citée par les agences. Cette histoire avec les dividendes de Nornikel avait un caractère situationnel [elle était discutée dans les médias, elle constituait l'ordre de jour en ce moment]. Et j'ai posé cette question au cours de la route en comptant qu'il me donne une nouvelle page et qu'il commente l'histoire avec les dividendes et dira ce qui arrivera au futur⁴⁸⁸.

La question est posée puisque la situation avec la réduction de dividende et le mécontentement des actionnaires fait l'ordre de jour médiatique. Cette question vise ainsi l'objectif d'initier la production d'une nouvelle information (commentaire de 'l'actionnaire principal) qui sera ensuite reprise par les agences d'information. Les journalistes de la chaîne ont un terme réservé à cette occasion, « travailler pour les agences », ce qui signifie de poser la question, la réponse à laquelle a beaucoup de chances d'être citée par les agences.

Etant donné que les agences d'information jouent un rôle important dans le processus de diffusion des interviews de la chaîne Russie 24 (et que les journalistes de la chaîne en sont parfaitement conscients et manifestent la prise en compte de logiques de l'agence dans leur travail), pour mieux comprendre le travail d'interview à la chaîne il nous faut étudier d'une manière plus détaillée le travail que font avec les interviews les agences d'information.

1.1. La collaboration entre Russie 24 et les agences d'information

Nous allons commencer en précisant les liens d'interdépendance qui lient la chaîne Russie 24 aux agences d'information qui expliquent sur quoi se base cette forme de collaboration étroite qui s'est élaborée entre ces deux médias.

1.1.1. Une chaîne sans audience ?

Si nous décrivons en quoi consiste la spécificité de la chaîne Russie 24 par rapport aux autres chaînes russes, deux éléments doivent surtout être mentionnés. Premièrement, la chaîne Russie 24 se positionne comme une chaîne d'information continue 24 sur 24. A la différence de grandes chaînes grand public comme 1TV, NTV et Russie 1, Russie 24 a une grille de programmation flexible, adaptable à l'agenda informationnel du jour. Deuxièmement, même parmi les chaînes d'info continue russes (comme LifeNews ou RBC, par exemple) Russie 24 a un statut particulier lié à ce qu'elle est censée être « regardée par les premières personnes », c'est-à-dire, par le

⁴⁸⁸ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

président et le Premier ministre. Russie 24 a ainsi un statut d'une chaîne gouvernementale, sérieuse et réputée. Ces deux particularités posent des contraintes spécifiques quant à la manière dont les *top managers* de Russie 24 peuvent évaluer le succès de la chaîne en général et des émissions concrètes en particulier et rendre des comptes devant les sponsors (la chaîne est en large partie financée par l'Etat) et les annonceurs. Les téléastes parlent à cette occasion de « l'influence » de la chaîne. L'influence, selon les journalistes, présuppose deux critères (indicateurs) – le chiffre d'audience et le taux de citations. Comme m'a précisé un des anciens journalistes de Russie 24 qui actuellement dirige une autre chaîne de télévision, « ce qu'est toujours important, si l'on parle de n'importe quel produit télévisuel, d'information ou de divertissement, il a deux KPI (key performance indicators) : les reprises et l'audience. L'idéal c'est quand les deux coïncident »⁴⁸⁹. Dans le cas de Russie 24 le chiffre d'audience – l'indicateur d'influence prioritaire pour les grandes chaînes de télévision russes – est moins opérationnel pour mesurer le succès de la chaîne. Premièrement, étant donné son orientation sur « l'auditoire de statut », la chaîne est moins regardée par l'auditoire ordinaire. Certes, la chaîne est plus souvent allumée dans des bureaux et des lieux de travail, mais ce visionnage n'est pas pris en compte par les compagnies qui produisent les statistiques. Traditionnellement, ces dernières ne mesurent que les ménages. Comme l'explique un des journalistes de la chaîne : « il y a un problème puisqu'en Russie le visionnage aux bureaux n'est pas compté. Que le visionnage à la maison, que les femmes de ménage qui regardent des séries. C'est pourquoi les chiffres de Russie 24 sont un peu bizarres ». Le directeur du département économique de la chaîne Russie 24 se plaint :

Le plus grand problème de notre chaîne, je peux le dire avec autorité, le plus grand problème de notre chaîne c'est que les méthodes de comptage traditionnelles, inventées aux années 1990, les *people meters*, elles sont complètement inactuelles pour Russie 24. Selon la méthode de Gallup notre courbe a une forme d'un arc renversé. La chaîne est regardée le matin quand les gens se réveillent et se préparent d'aller au travail et le soir. Mais si l'on regarde les bureaux, les cabinets de ministres et les salles de réception on verra une image inverse. Mais elle n'est pas prise en compte par les *people meters* ! C'est le défaut de la sociologie télévisuelle contemporaine, on ne peut rien en faire⁴⁹⁰.

Une autre difficulté d'utilisation des mesures d'audience en tant qu'indicateur de réussite, cette fois des émissions concrètes, est liée à la flexibilité de la grille de programmation. Avec les

⁴⁸⁹ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁴⁹⁰ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

horaires des émissions qui changent les journalistes ont moins de chances de compter sur un auditoire fidèle à une émission particulière. Ce problème est expliqué par un journaliste de la chaîne :

Ah oui, j'ai oublié de dire une chose importante pour la compréhension. La chaîne à laquelle je travaille n'a pas de taux d'audience suffisamment élevé pour que nous puissions nous orienter sur lui. Notre taux journalier est environ 2,5%. Avec ce chiffre les changements du taux sont quasiment imperceptibles. En plus, on a une grille de programmation qui n'est pas fixe. Le taux d'audience ne dépend pas d'une émission concrète puisque le spectateur ne sait pas quand elle sera diffusée, mais dépend d'un tas de facteurs y compris la période de la journée. Ainsi, le taux d'audience n'est pas un bon critère pour nous. Ça se passe différemment aux grandes chaînes avec le taux journalier de plus de 10%. Ils peuvent contrôler les chiffres d'audience et ils n'ont pas besoin d'autre chose⁴⁹¹.

Ainsi, selon les journalistes aussi bien que les top managers de la chaîne, l'analyse du taux d'audience globale de la chaîne (ou d'une émission en particulier) est peu opérationnel pour mesurer l'influence de Russie 24. Dans ce cas c'est le deuxième indicateur de l'influence, le taux de citations, qui devient le critère le plus important (en tant que seul critère quantifiable) pour les journalistes ordinaires et la direction de la chaîne. Comme me l'a expliqué le directeur exécutif de l'agence d'information Interfax qui a une collaboration très proche avec la chaîne Russie 24 (c.f. la suite de cette section) :

C'est quoi le taux de citations ? C'est un indicateur indirect d'influence. Parce que l'indicateur direct d'influence ce sont des sociologues, comme toi, qui font une enquête par questionnaire sur un échantillon représentatif avant l'émission « Vesti » et après cette émission et mesurent comment a changé l'attitude par rapport à une compagnie donnée, par exemple, « Rosseti », qui a fait une campagne d'avertissement. Mais ça c'est trop couteux. C'est pourquoi le taux de citations est un indicateur indirect d'influence. [...] La chaîne comme Russie 24 a la même nature de point de vue du financement et d'évaluation d'activité comme « RIA Novosti » ou ITAR TASS [financement par l'Etat]. Tu le connais peut-être, TNS Gallup ne mesure pas pratiquement les émissions de la Russie 24, parce qu'elles sont trop petites. Ils ne peuvent pas mesurer les programmes. Si les chaînes comme

⁴⁹¹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

la chaîne 1TV ou la chaîne Russie 1 peuvent rendre compte devant les annonceurs et l'Etat par leurs chiffres d'auditoire, la chaîne Russie 24 ne peut pas le faire. La chaîne Russie 24 peut rendre compte par son taux de citations. Leur taux de citations c'est comme une forme de compte rendu⁴⁹².

L'objectif d'augmentation du taux de citations, qui devient central pour les employés de Russie 24, peut être atteint, d'un point de vue pratique, par des voies différentes. La chaîne d'actualités russe LifeNews, par exemple, met l'accent sur la rapidité de la diffusion des actualités et sur l'aspect sensationnel de celles-ci. Compte tenu du statut « gouvernemental » de la chaîne, la direction et les journalistes ordinaires de Russie 24 se sentent contraints quant au caractère de l'information qu'ils peuvent diffuser. Comme l'explique le rédacteur en chef de la chaîne : « l'information people et l'actualité piquante (*zharenii*) c'est pas notre histoire »⁴⁹³. En même temps, la vitesse de diffusion de l'information ne peut pas non plus devenir la marque principale de la chaîne. En tant que chaîne étatique, Russie 24 est obligée, dans certains cas, de négocier la couverture des événements avec les responsables de la politique intérieure de l'administration du président. Les journalistes de la chaîne eux-mêmes reconnaissent que la rapidité ne peut pas être leur atout. « On ne peut pas se permettre une provocation », m'a expliqué le rédacteur en chef de la chaîne. L'exigence de vérification d'information avant la publication pèse fortement sur les journalistes de la chaîne. Le chef du département économique de la chaîne explique :

La première chose c'est qu'on est une chaîne étatique et on communique avec beaucoup de fonctionnaires de l'Etat. Cela veut dire que je ne peux pas me permettre de commettre une provocation informationnelle quelconque, c'est-à-dire, livrer (publier) quelque chose sans le vérifier⁴⁹⁴.

Remarquons que ce que mon interlocuteur appelle la « vérification » signifie dans bien de cas l'obtention d'autorisation auprès de *newsmakers* de publier une information.

Revenons maintenant au type d'émission qui nous intéresse plus particulièrement : les interviews télévisées. Dans les conditions que nous venons de décrire ces émissions deviennent particulièrement importantes de point des objectifs que se pose la chaîne en matière de reprises. En effet, les interviews se présentent quasiment comme le seul produit télévisuel de la chaîne qui

⁴⁹² Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

⁴⁹³ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

⁴⁹⁴ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

peut fournir le matériel citable par d'autres médias. Le directeur exécutif de l'agence d'information Interfax explique :

Qui plus est, ils n'en ont pas d'autres. Certes, ils ont des blocs d'actualités. Mais jamais personne ne citera les émissions d'actualités, sauf s'il y a quelque chose de drôle. [La chaîne de télévision] NTV fait ça, par exemple [c'est-à-dire, elle met l'accent sur le matériel scandaleux et sensationnel]. Russie 24 ne peut pas se permettre de faire ça. La seule chose qui reste ce sont les interviews. [Les interviews] c'est leur seul mécanisme principal de création des références sur eux-mêmes, et ainsi de l'élargissement de leur influence. Pour eux, l'interview c'est une émission instrumentale qui permet de démontrer l'influence⁴⁹⁵.

L'interview joue ainsi un rôle très important dans le fonctionnement de la chaîne : compte tenu de la centralité de l'indicateur de taux de citations, ce sont les interviews qui permettent d'augmenter l'influence de la chaîne. En même temps, le taux de citations devient un critère de qualité de travail de journalistes eux-mêmes. Un intervieweur m'a expliqué :

Journaliste : après l'interview j'aime regarder les fils des agences d'information. C'est un marqueur du succès de l'interview. Si l'on te cite... je veux dire pas toi, mais si l'on cite celui avec qui t'as parlé, tout va bien. Si l'on ne cite pas, cela veut dire que t'es idiot.

Chercheur : et les spectateurs ?

Journaliste : pareil. Regarde, pour moi les citations c'est comme TNS Gallup, c'est pour compter l'auditoire. Je considère que si l'on me cite, cela veut dire que ce n'est pas pour rien qu'on m'écoute, cela veut dire que les gens obtiennent des actualités. Il n'y a pas d'autres moyens pour moi de connaître le taux d'audience. Autrement, je ne peux pas savoir si j'ai bien travaillé ou pas. Le fait est que notre chaîne a un taux d'audience qui n'est pas suffisamment haut. Etant donné ce niveau, les changements de taux d'audience sont quasiment imperceptibles. C'est pourquoi les chiffres d'audience ne permettent pas d'évaluer le travail et en tout cas il faut regarder le taux de citation⁴⁹⁶.

La quantité de citations que produit l'émission interview ne se présente pas seulement comme un repère dont se servent les journalistes eux-mêmes pour avoir un retour sur leur propre travail. C'est

⁴⁹⁵ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

⁴⁹⁶ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

aussi un instrument qu'utilise la direction de la chaîne pour évaluer le travail des employés et prendre des décisions concernant la longévité de l'émission. La présentatrice de la principale émission-interview de la chaîne m'explique : « ce qui distingue mon émission, qui est à l'antenne depuis 6 ans déjà, c'est ce qu'elle est citable. Parce que les agences y ont pris goût. Ils savent qu'à cette heure-ci ils s'installent devant l'écran, regardent et retirent (enlèvent) [les actualités] »⁴⁹⁷.

Pourquoi les intervieweurs s'orientent-ils vers les agences d'information et non pas directement vers les médias qui vont publier les actualités à partir de ces interviews ? En effet, et c'est un point très important pour notre travail, le rôle des agences d'information (et principalement, de l'agence d'information « Interfax ») est crucial pour la diffusion des interviews. Nous avons dit que les clients finaux, obtiennent l'information soit directement via les agences d'information (les compagnies et les organisations étatiques sont abonnées au fil de l'agence Interfax), soit via les médias. Mais les médias, par exemple, les journaux ou les éditions en-ligne, ont l'accès aux interviews de Russie 24 également par le biais des agences qui font le prétraitement. Le directeur du département économique de l'agence Interfax l'explique de la manière suivante :

Il faut comprendre, que la chaîne Russie 24 et les émissions comme « Interview », ou « Mnenie », des mecs qui parlent, elles ne sont pas regardées en direct que par les agences. Il n'y a pas de rédaction [de média] qui peut se permettre d'avoir suffisamment le personnel pour suivre la chaîne Russie 24. Voilà. On peut dire que [les interviews] c'est leur produit pour les agences d'information qui doivent citer Russie 24, ensuite les autres médias citent l'agence qui cite Russie 24 et c'est ainsi que l'influence de Russie 24 s'élargit. Il n'y a pas d'autre possibilité⁴⁹⁸.

Une certaine forme de division de travail s'établit ainsi entre les médias (et les acteurs professionnels) et les agences d'information auxquelles ces clients délèguent le tâche de suivre les interviews (et qui permet à ces clients d'économiser leurs ressources). Dans le cas du téléspectateur ordinaire la chaîne de diffusion de l'information de l'interview peut être représentée schématiquement de la manière suivante : Interview > Agence d'information > Média généraliste ou économique > Audience. Dans le cas des acteurs professionnels qui sont le plus souvent abonnés au fils des agences d'information le circuit peut être plus court : Interview > Agence d'information > Acteur professionnel. Dans les deux cas, l'agence d'information se présente comme un médiateur entre l'interview et le destinataire final.

⁴⁹⁷ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

⁴⁹⁸ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

Compte tenu de cette situation, pour les intervieweurs de Russie24 l'agence d'information devient ainsi le principal destinataire immédiat de leurs émissions. La représentation de clients finaux qu'ont les intervieweurs passe nécessairement par la prise en compte du travail que l'agence d'information fait avec les interviews. En effet, comme le précise le directeur exécutif de la principale d'information économique russe Interfax : « Les agences regardent [les interviews] en suivant leur propre logique. Et eux [les journalistes de la chaîne], si ce n'est pas tout à fait pour les spectateurs, ils les font exprès [pour les agences] »⁴⁹⁹. Les agences ne sont pas des simples diffuseurs du contenu des interviews. Il est plus approprié d'en parler comme des porte-paroles qui traduisent les interviews en suivant leur logique propre. D'un autre côté, et le représentant de l'agence d'information le souligne, les intervieweurs télévisuels prennent en compte les attentes des agenciers dans l'organisation de leurs interviews. Si notre tâche consiste à comprendre cette organisation, il nous faut commencer par une étude de travail de traduction⁵⁰⁰ que les principaux destinataires immédiats des interviews - les agenciers - font avec ces émissions. Y compris puisque ce travail est anticipé par les intervieweurs. Mais avant de nous attaquer à cette question, nous allons préciser pourquoi, à leur tour, les agences d'information sont intéressées par ce travail de médiation entre les intervieweurs et leurs clients.

1.1.2. La dépendance fonctionnelle d'Interfax à l'égard de Russie 24

L'agence informationnelle Interfax, dans son travail, dépend beaucoup de la chaîne de télévision Russie 24. Pour s'en persuader il suffit de se déplacer dans les locaux de cette agence informationnelle. Si nous réussissions à passer les postes de contrôle de l'ancien bâtiment à Mayakovka à 10 minutes à pied du Kremlin et si nous nous trouvons dans la salle principale de l'agence, nous verrons, à côté des rangées de tables, partout des grands écrans où sont diffusées des images de Russie 24. Lorsque j'ai posé la question au journaliste qui me faisait faire le tour de l'agence de savoir pourquoi il y avait tant d'écrans diffusant Russie 24, voici ce qu'il a répondu :

Oui, on a besoin de ça, parce que [les chaînes comme] Dozhd ou RBC on peut en avoir besoin une ou deux fois par jour... C'est tout. Par contre, chez Russie 24 on s'intéresse aux interviews et aux retransmissions puisqu'ils diffusent les événements principaux, 90%

⁴⁹⁹ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

⁵⁰⁰ Nous employons ce terme dans le sens latourien mais aussi dans celui d'Eric Lagneau qui a dit que « la notion de traduction a en effet l'avantage de rappeler qu'il n'y a pas de « restitution » du réel qui ne soit aussi une adaptation à des codes linguistiques (ici ceux du journalisme d'agence) et plus largement un formatage » É. Lagneau, « Ce que Ségolène Royal n'a pas assez vu. L'AFP entre réalismes politique et économique », art cit, p. 18., note de bas de page.

d'événements où sont présents Poutine et Medvedev, par exemple. Et chez nous les événements sont importants uniquement si Poutine ou Medvedev y sont présents, les exceptions sont rares (en riant). Evidemment s'il y a Poutine, il y a aussi Nabiullina, Siluanov, Oulukaev [les ministres du bloc économique]. Bien évidemment il faut absolument regarder tout ça, que Dieu nous garde de rater quelque chose... C'est pourquoi en ce qui concerne [les chaînes comme] RBC, Dozhd ou NTV quelconque, on a un veille [monitorage] qui les suit de temps en temps. Par contre, Russie 24, on la suit de façon permanente et très attentivement, bien sûr⁵⁰¹.

Le statut particulier de cette chaîne, c'est-à-dire, sa reconnaissance par les élites politiques, lui offre un accès facilité aux personnalités de haut niveau. C'est la ressource dont sont privés les autres médias y compris les agences d'information. Les journalistes, les agenciers tout comme les téléastes, savent bien que les speakers de haut niveau ont un engouement spécifique pour la télévision : passer à la télévision, à une chaîne publique, est beaucoup plus prestigieux que donner une interview à n'importe quel autre média. De plus, dans l'interview télévisée l'interviewé peut être sûr que son message passera tant qu'il est formulé. Tandis que l'interview donnée, par exemple, à une agence informationnelle, n'apparaîtra que sous forme d'actualités choisies en fonction de critères internes de l'agence. Ceci dit, les speakers privilégient, dans leurs contacts avec les médias, la télévision. Le « Style Guide », le manuel de l'agence d'information Interfax, contient une consigne suivante pour les journalistes de l'agence à ce sujet : « pour être sûr, tenez-vous de côté des journalistes télévisuelles, qui le plus souvent ont une priorité par rapport aux journalistes des agences pour les *newsmakers*. Conséquemment, ils sont plus « cajolés » et recherchés. Les caméras attirent tout le temps des dirigeants de toutes sortes et les attachés de presse qui veulent déclarer quelque chose »⁵⁰². L'accès aux speakers de haut niveau est de ce fait fort inégal selon le type de média. Les journalistes des agences informationnelles sont en déficit permanent de possibilité de poser leurs questions directement aux *newsmakers*. Voici comment le directeur du département économique de l'agence Interfax décrit une rencontre typique entre un agencier et des représentants d'une compagnie (en l'occurrence, la compagnie de l'acier « Severstal »), lorsque le journaliste a besoin d'une information à propos d'un projet qu'a annoncé la compagnie :

⁵⁰¹ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

⁵⁰² « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 82

Lui [le journaliste de l'agence], il peut voir Mordachov [l'actionnaire principal de la « Severstal »] à... non, tout d'abord, il [le journaliste de l'agence] va s'adresser au service de presse, eux, ils vont dire « on ne sait pas, c'est la question des actionnaires, allez-vous faire foudre ». Point. Ensuite, il peut voir Mordachov [l'actionnaire principal de la « Severstal »] en personne à une conférence quelconque et l'approcher pour poser ses questions. Il aura environ une minute. Il a le temps de poser une seule question : « [pour la construction du laminoir vous allez utiliser] un crédit ou vos propres ressources ? ». N'importe quelle réponse va changer l'évaluation de l'actif. Il peut même avoir le temps pour poser la deuxième question : [vous pensez le construire] « quand ? ». C'est tout !⁵⁰³

Même si un agencier trouve une voie au *newsmaker*, le temps de la rencontre sera limité et insuffisant pour discuter toutes les questions importantes pour l'agencier. Certes, contacter le *newsmaker* directement se présente comme le premier instinct de l'agencier. Mais en pratique les travailleurs des agences recourent à toute autre possibilité qui s'offrent à eux pour obtenir les réponses aux questions qui les intéressent. De ce point de vue, les interviews télévisuelles avec les *newsmakers* se présentent comme une source importante permettant aux agenciers de recueillir les informations nécessaires, à condition que les intervieweurs posent des bonnes questions.

Tu vois, il [le journaliste de l'agence d'information] n'a pas beaucoup de possibilités de poser ses questions. Mais si à la chaîne Russie 24 on pose les mêmes questions, il va retirer ça [les réponses] de la chaîne Russie 24. De plus, si Mordachov sa en écrire dans son Twitter, imaginons ça, alors il [le journaliste de l'agence] va utiliser le Twitter. Ou, par exemple, si la compagnie publie une annonce formelle... tant mieux ! il [le journaliste de l'agence] écrira « selon l'annonce de... ». Et la question est enlevée. Que ça soit la chaîne Russie 24, le Twitter, la conférence de presse... ça nous est complètement égal ! Il y avait un moment, on a eu une boutique de vêtements de luxe « Canali » près de chez nous, près de l'agence [l'agence se situe en plein cœur de Moscou]. A l'époque ce magasin a été très branché... et les vice-premiers aimaient y faire du shopping. Alors, on les captait là-bas. Bref, ça ne fait pas de différence pour l'agence où il [l'interviewé] a dit ça et à qui a il dit ça⁵⁰⁴.

⁵⁰³ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

⁵⁰⁴ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

Ainsi, le visionnage des interviews télévisuelles avec les *newsmakers* constitue pour les agenciers une solution au problème pratique lié au manque d'accès direct aux speakers de haut niveau. Certes, les journalistes des agences reconnaissent les limites et les problèmes de cette solution. Ainsi, lorsque je demande si la possibilité d'avoir toutes les informations à partir de leur bureau juste en regardant les interviews à la télé, constitue pour les agenciers un avantage (en termes d'économie de temps et de ressources), voici ce que l'un d'entre eux me répond d'un ton irrité :

Non, non, non, c'est un désavantage !!! C'est un désavantage énorme ! Tu dois comprendre, pour les agences n'importe quelle situation dans laquelle tu ne peux pas poser ta question, c'est un désavantage ! Si l'on nous avait donné ces gens, on leur aurait parlé nous-mêmes et on n'aurait pas eu besoin de tout ça ! Du tout ! Tu vois ? Mais en réalité, on ne peut pas s'en passer de ça, c'est la vie⁵⁰⁵.

Les désavantages de cette méthode sont liés surtout à la qualité des questions des journalistes de télévision et à leur manque d'expertise. En effet, pour que fournir aux agenciers toutes les informations nécessaires les intervieweurs de Russie 24 doivent bien comprendre les logiques de traitement des informations propres aux journalistes de l'agence. Or, comme le font comprendre les agenciers, ce n'est pas toujours le cas. Nous allons passer maintenant à une tentative de restituer ces logiques.

1.2. Une clientèle faite d'abord d'acteurs économiques

Nous allons étudier le travail qu'accomplit une agence d'information avec les interviews télévisées sur l'exemple de l'agence d'information Interfax, une des agences d'information russes les plus réputées, à côté de RIA Novosti et ITAR TASS. Ce choix s'explique par deux raisons. Premièrement, les intervieweurs de la chaîne Russie 24 eux-mêmes mentionnent Interfax beaucoup plus souvent que les autres agences, ce qui laisse entendre qu'Interfax constitue pour eux la principale agence de référence. Deuxièmement (ce qui n'est pas sans lien avec le premier point), Interfax s'oriente beaucoup plus que les autres agences à l'information économique ce qui est important pour nous compte tenu de l'objet de notre étude. Pour comprendre comment Interfax traite les interviews télévisées, il nous faut tout d'abord comprendre comment les agenciers se représentent leurs clients et leurs devoirs par rapport à eux. Comme c'est noté sur le site de l'Interfax, « nos clients sont des structures gouvernementales de la Russie et des pays leaders,

⁵⁰⁵ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

des compagnies et des banques, des participants du marché financier et des investisseurs, des plus grands médias russes et internationaux ». Notons que les médias ne se présentent pour cette agence comme leur seul ou principal client (ce qui n'empêche pas que les médias apprécient beaucoup le produit informationnel de l'agence⁵⁰⁶). Comme l'explique le directeur du département économique, le client principal pour l'agence Interfax ce sont les acteurs du monde des affaires, qui apportent plus de 95% de profit (abonnements) :

Pour Interfax les médias sont un client important mais pas le principal. Le premier client c'est l'entreprise. On s'intéresse à l'utilisation économique du produit. Etant donné que les médias ne sont pas les clients principaux, on fait un produit qui convient à l'utilisation par les médias, mais qui n'est pas créé pour eux. Par exemple, on écrit nos actualités toutes faites, elles incluent l'*explanative stuff*, c'est-à-dire on précise, sur quoi porte l'actualité et pourquoi elle est importante. On n'inclut pas les citations super longues, parce que ce n'est pas pratique. Les médias ont besoin de ça, parce que tu peux prendre une citation comme un produit que tu peux ensuite l'insérer dans ton truc. On ne fait pas ça parce que notre client final n'a pas besoin de ça, il a besoin de savoir qu'est-ce qui s'est passé⁵⁰⁷.

L'agence « Interfax » a deux rédactions séparées (et deux fils d'actualités) : le service de l'information économique et financière et le service « general news ». Les interviews avec les speakers économiques sont traitées par le service de l'information économique. Le service « general news » recopie la plupart de dépêches du service économique sans modification. Le directeur exécutif m'a expliqué : « il y a ici une *discrepancy*, comme le disent les Anglais. Tous ces thèmes économiques sont couverts comme ça, comme j'ai raconté. Mais la même chose est mise sur le fil « general news », comme ça, sans modifications »⁵⁰⁸.

⁵⁰⁶ On pourrait ainsi supposer que les médias vont privilégier d'autres agences, mais comme l'explique le directeur exécutif de l'agence, l'Interfax est appréciée par les médias grâce à sa politique éditoriale plus indépendante étant donné qu'il s'agit d'une agence privée qui n'est pas subventionnée par l'Etat : « de point de vue théorique, on doit être mois populaires auprès des médias que la TASS [agence de presse étatique], par exemple. La TASS semble faire un produit destiné uniquement aux médias. Mais ici on a un paradoxe. La théorie se finit et on passe à la pratique. Notre source de financement principal ce sont nos abonnés, ils assurent 95% de profit. On suit attentivement ce qui se passe auprès de nos clients. Grâce à ça on fournit aux médias un produit qu'ils aiment autant ou même plus que le produit de la TASS. Parce que chez la TASS et la RIA Novosti [une autre agence d'information étatique] la source de financement principale c'est la subvention de l'Etat. Alors, ils s'intéressent beaucoup plus à ce que le gouvernement pense d'eux qu'à leurs propres clients. C'est pourquoi la qualité du contenu qu'ils offrent ne reflète pas tout ce que les médias cherchent ».

⁵⁰⁷ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

⁵⁰⁸ Michael Palmer note la difficulté de séparer clairement ces deux domaines. Il rapporte le propos de journaliste de Reuter Peter Gregson qui « réfléchit sur l'osmose entre l'information générale ("general news") et l'information économique ». L'idée de Gregson consiste à dire que « les deux catégories d'information s'enchevêtrent de plus en plus. Les nouvelles internationales qui font 'la une' des médias ont des incidences sur les marchés économiques

L'orientation vers les acteurs économiques (monde des affaires) influe la forme et le contenu de dépêches de l'agence. Cette orientation doit aussi être prise en compte par les intervieweurs de Russie 24, s'ils veulent que l'agence les cite régulièrement. Nous pouvons dire ainsi que la chaîne, suite aux agences de presse sur lesquelles elle travaille, privilégie le mode d'appréhension de la réalité que nous avons appelé dans le chapitre précédent « marchand », ou cité marchande. Ce mode d'appréhension de la réalité présuppose de traiter les acteurs économiques comme essentiellement autonomes et dotés d'une volonté propre de s'enrichir (« gagner de l'argent »). Cet élément est très important pour la compréhension de la tension dans l'appréhension de la réalité qui existe entre Russie 24 et la chaîne Dozhd. Nous allons y revenir par la suite, ici contentons-nous de dire que ce mode d'appréhension de la réalité marchande (ou cité marchande) n'est pas quelque chose imposé par le pouvoir, par exemple. Il doit être mis en rapport avec les contraintes organisationnelles dans lesquelles est prise la chaîne, tout d'abord, le type et le format d'information dont ont besoin les clients de la chaîne. Un journaliste de l'agence Interfax qui nous a dit :

Vous savez comment Russie 24 formule les questions [pour l'interview] ? Ils ouvrent le fil [d'une agence d'information], comme je peux le voir selon la logique de questions, ils prennent notre fil [le fil de l'agence Interfax] le plus souvent. Ils prennent le fil, ils regardent les actualités qui pèsent pour un flash ou, au moins, à une actualité... je veux dire la réponse à cette question pèse à une actualité, et ils formulent leurs questions uniquement en s'appuyant sur cette base-là. Peut-être leur KPI est d'une manière ou d'une autre est attaché au taux de citations dans l'agence⁵⁰⁹.

Dans la suite nous allons comprendre plus en détail de quel type et de quel format d'information a besoin l'agence et comment plus précisément cela est prise en compte dans le style d'interview à la chaîne Russie 24.

1.3. « *Follow the money* »

Plus haut, en reprenant le propos d'un top manager de l'agence, nous avons dit que lorsque l'agence traite une interview télévisée, elle le fait selon sa propre logique. En quoi consiste cette orientation sur les acteurs économiques plus précisément ? Cette orientation est liée à ce comment

spécialisés » Michael Palmer, « L'information agencée, fin de siècle. Visions du monde et discours en fragments », *Réseaux*, 1996, vol. 14, n° 75, p. 27.

⁵⁰⁹ Entretien avec un journaliste de l'agence Interfax, le 11/11/2016

les agenciers se représentent l'usage que font leurs clients avec l'information reçue de la part de l'agence. Le manuel de l'agencier indique : « nous écrivons sur ce qui concerne directement les intérêts des gens, nous travaillons pour ceux qui prennent les décisions dans le business et dans la politique »⁵¹⁰. Le premier enseignement que nous pouvons en tirer consiste en ce que l'information que fournit l'agence au client lui sert pour agir et pour prendre les décisions⁵¹¹. Produire des informations qui sont censées de faciliter l'agir du client présuppose d'avoir un certain modèle d'action qui cerne ses formes possibles, son domaine d'application, ses buts et ses motivations. Le manuel de l'agencier peut nous fournir certains éléments de ce modèle : « c'est sur le marché que les vraies intentions de gens et de compagnies sont les plus apparentes. Ici tout est régi par un seul désir – faire de l'argent. [...] C'est sur le marché que la principale règle du journalisme économique – suivre l'argent - fonctionne le mieux ». La principale motivation de clients consiste à « faire de l'argent », autrement dit, à maximiser les profits économiques.

A côté de clients mobilisés par le désir de faire de l'argent, ce monde économique est peuplé aussi d'autres entités – les compagnies (les actifs). Le directeur exécutif de l'agence m'explique comment les agenciers économiques perçoivent le monde :

Regarde, je vais parler de journalistes économiques. Le journaliste économique agit dans le cadre d'une seule phrase très simple – « *follow the money* ». Nos clients sont des gens soit des institutions financières, des *sell-side analysts*, des *buy-side analysts*, les gens qui s'occupent de la stratégie. En fonction de l'actif qu'ils vendent... que ce soit des actions ou des obligations... ils s'intéressent aux aspects différents de l'activité de la compagnie... S'ils vendent les actions... désolé, ça va te faire mal, mais il faut que je l'explique ça. Regarde. Les actions créent deux flux d'argent. Les dividendes et les argents que tu gagnes quand l'action augmente son prix. Les gens s'intéressent à ce combien de dividendes la compagnie paye et quels sont ses perspectives de croissance. Pour nous toutes les compagnies sont des petites boîtes, l'argent y entre et en sort. Si plus d'argent entre dans cette boîte qu'en sort, c'est une mauvaise boîte. Si c'est l'inverse – c'est une bonne boîte. On vit comme ça⁵¹².

⁵¹⁰ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 4

⁵¹¹ En soi cette orientation de l'agence d'information n'a rien de particulier. Palmer, en décrivant le fonctionnement de l'agence d'information Reuters, écrit « pour les clients non-médias, surtout, l'information éclaire l'action et peut déboucher sur la transaction » M. Palmer, « L'information agencée, fin de siècle », art cit, p. 15.

⁵¹² Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

Compte tenu de ce modèle de l'action du client la tâche de l'agencier qui présuppose de faciliter (ou éclairer) cette action consiste à rendre le futur plus déterminé, pour que l'acteur puisse, en évaluant les conséquences (résultats) futures de son action possible, prendre la décision la plus raisonnable dans les circonstances données. En effet, le temps prioritaire pour l'agence de d'information c'est le futur. Le manuel de l'agencier enseigne : « la marché vit par le futur et non pas par le présent. Tout le monde s'intéresse à ce qui se passe maintenant, mais ce qui se passera dans la suite est encore plus intéressant ». Le passé et le présent ne sont intéressants pour les acteurs que dans la mesure où ils permettent d'anticiper le futur. Selon les auteurs du manuel « les lecteurs cherchent dans les actualités la réponse à la question « qu'est-ce que sera dans le futur »⁵¹³. L'actualité de l'agencier doit ainsi montrer la suite future des événements.

Avec ce schème d'appréhension de la réalité conforme au raisonnement économique les agenciers ont un certain ensemble de catégories de pensée professionnelles qui leur servent pour l'orientation dans le flux de données et pour délimiter la frontière entre l'information pertinente et le bruit informationnel. Parmi ces catégories nous trouvons surtout les termes comme « nouveau » et « influencer ». Le manuel de l'agencier enseigne :

Chaque actualité doit rendre manifeste pourquoi l'information qu'elle contient est importante. Assurez-vous que la dépêche non seulement reflète ce qui se passe, mais aussi qu'elle répond à des questions : « Qu'est-ce qu'est changé ? », « Qu'est-ce que changera comme le résultat de cet événement ? », « Sur quoi et comment cela influera ? »⁵¹⁴.

Dans un autre endroit nous pouvons lire :

L'actualité peut intéresser un abonné uniquement si elle contient vraiment la nouvelle information, elle est focalisée sur les faits les plus importants, elle explique comment ce qui se passe peut influencer (selon la thématique) la société, la compagnie ou le marché, indique la suite possible des événements⁵¹⁵.

Ce mode de pensée économique présuppose que les acteurs économiques, dans le but d'accroître leur capital économique, achètent et vendent les actions (ou les autres papiers-valeurs) des entreprises. Dans leur activité ils s'appuient sur les prévisions de changement de prix des actifs

⁵¹³ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 12

⁵¹⁴ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 26

⁵¹⁵ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 27

qui s'opèrent au résultat de différents événements. La *nouvelle* information c'est une information sur un événement quelconque, non connue publiquement avant, dont la prise en compte *influe* l'estimation d'un actif. Le directeur exécutif de l'agence explique : « pour moi, l'actualité sera tout ce qui influe d'une manière ou d'une autre le prix de l'actif que je couvre. It's so simple, les gars ! »⁵¹⁶. Pour donner un exemple d'utilisation de la nouvelle information il modélise le processus réflexif d'un abonné (un acteur économique) quelconque :

Par exemple, [la compagnie] « Severstal » dit « je veux investir une somme d'argent dans la construction d'un laminoir pour les voitures ». Un mec [actionnaire] réfléchit, et il le fait très vite d'ailleurs, « d'accord, dans le court terme, si « Severstal » va dépenser une telle somme, étant donné qu'elle n'a pas déclaré les sources de financement, ça veut dire qu'elle va utiliser ses propres moyens, alors les dividendes vont baisser. Mais en même temps, dans le long terme, si elle arrive à construire ce laminoir, ça va être une superbe compagnie qui va approvisionner toute l'industrie automobile ». Tu vois ? On vit dans la logique de création du cash !⁵¹⁷

Cet exemple hypothétique permet de comprendre comment fonctionnent ces catégories professionnelles des agenciers. L'annonce par la compagnie « Severstal » du projet de construction d'un laminoir constitue une nouvelle information pour celui qui travaille avec cette compagnie puisqu'elle pointe sur un événement, non connu avant, qui influera le prix de la compagnie. L'acteur qui planifie une opération avec cette compagnie doit ainsi prendre en compte cette information pour avoir une prévision plus précise de la situation économique future de la « Severstal ».

Comment est-ce que les agenciers décident si un événement quelconque qui arrive dans le monde (ou qui est tout simplement annoncé) influe ou pas le prix de l'actif qu'il couvre. Autrement dit, comment les agenciers décident qui un événement quelconque est digne d'être reflété dans une dépêche ? Le travail des agenciers présuppose des manières de faire patternisées de détermination de l'information pertinente. Le manuel de l'agencier contient une liste d'événements les plus typiques qui puissent, en principe, arriver avec les compagnies - assemblée des actionnaires, émission d'obligations, appel au crédit, réorganisation de la compagnie, etc. Ce manuel contient aussi une liste de questions typiques que les agenciers doivent éclairer dans chaque cas. Les

⁵¹⁶ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

⁵¹⁷ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

agenciers appellent ces événements « thèmes ». Les questions que chaque thème ouvre devant un agencier s'appellent « aspects ». Dans le manuel de l'agencier nous pouvons lire :

La qualité du travail de correspondant de l'agence d'information ne peut pas être mesurée si l'on se base sur la lecture d'une seule dépêche, même si cette dépêche est très bien écrite. L'indice du travail consciencieux c'est la couverture la plus complète d'un thème. [...] Le thème est considéré comme fermé [couvert] quand le lecteur n'a plus de questions. C'est pourquoi les actualités doivent inclure non seulement le message sur l'évènement, mais aussi les informations sur ce, pourquoi l'évènement a eu lieu, comment il se rapporte aux autres évènements, sur quoi il a un impact, si les évènements pareils ont eu lieu avant et quel en était l'issue. [...] Le devoir de journaliste, que ça soit le correspondant ou le gérant de la publication, c'est la quête permanente des nouveaux aspects de couverture de l'évènement. Il faut constamment se poser la question – qu'est-ce qu'on ignore encore sur ce thème ? Quel est le pas suivant dans sa couverture ?⁵¹⁸

Revenons à l'exemple avec la compagnie « Severstal » qui annonce son projet de construire un laminoir. Voici comment le directeur exécutif de l'agence décrit le travail de l'agencier qui couvre cette compagnie :

La tâche de mon reporter qui couvre « Severstal » c'est de tout connaître le premier, comprendre les perspectives. Cette somme, dont ils parlent, c'est combien plus précisément ? Quand ? Comment peut-on le vérifier ? D'où vient l'argent ? Et la personne qui couvre « Severstal », elle doit comprendre tout ça. C'est pourquoi sa liste de questions à Mordachov qui vient à la chaîne Russie 24, par exemple, est très claire : « la somme c'est combien, quand, quoi, quels crédits, quels sources de financement ... ». Et cette liste, elle est mouvante. La réponse à chaque question change l'estimation de l'actif. [...] Là, je parle de Mordachov, mais ça peut aussi être un vice-premier ministre quelconque. Si le vice-premier dit quelque chose sur les taxes, le financement, le programme de subvention, c'est la même chose, ça change le prix de l'actif⁵¹⁹.

La bonne connaissance de questions à poser en fonction du type de l'évènement est un critère de professionnalisme pour les agenciers. Le directeur exécutif de l'agence Interfax insiste : « lui [le

⁵¹⁸ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 7

⁵¹⁹ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

journaliste qui couvre un actif], il a toujours ses questions ! Tu peux réveiller n'importe quel journaliste sectoriel à 5 heures du matin et lui demander : 'vite ! Tes 5 questions à un tel ?' Et il te dira ses 5 questions ! C'est sûr ! C'est la logique professionnelle »⁵²⁰.

Les « thèmes » se présentent comme les filtres à travers lesquelles les agenciers analysent les interviews télévisées. Pour devenir une actualité un segment de discours de l'interviewé doit être rapporté à un « thème » quelconque (et être une nouvelle information dans le cadre de ce thème), soit, il doit constituer un nouveau « thème ». Si, par exemple, dans une interview l'interviewé annonce un nouveau événement, il devient pour l'agencier un nouveau thème qui doit être éclairé. Le directeur exécutif de l'agence Interfax explique : « voilà, bien-sûr, par exemple, lors d'une interview il dit 'en même temps je veux acheter un gisement d'aluminium'. C'est une actualité, définitivement. Et encore une fois on a un drop-down liste de questions qui tombe : 'quelles sources financières ?', 'quel gisement ?', 'quand ?' etc. »⁵²¹.

1.4. La « physicalisation » de l'activité économique

Nous avons vu, que la première tâche de l'agencier, confronté à une interview télévisuelle, consiste à comprendre si ce qu'il observe et entend dans l'interview manifeste (pointe, exprime, devient un indice de) un événement quelconque actuel, échu ou futur qui influe la situation économique de l'actif qu'il couvre. S'ajoute aussi un autre problème pratique qui consiste à comprendre dans quelle mesure peut-on être sûr que ce qu'il voit ou entend manifeste en définitive cet événement. Tout comme avec le premier problème, dans ce deuxième cas l'agencier dispose d'un système de conventions qu'il met en œuvre pour distinguer les éléments de l'interview qui sont traités comme des indices fiables de ceux qui ne sont pas fiables. Ce système de conventions se manifeste à travers le langage qu'emploient les agenciers (et qui est assez spécifique par rapport à celui de journalistes des chaînes de télévision avec qui j'ai pu communiquer précédemment) lorsqu'ils raisonnent à propos de la pertinence de différents éléments audibles et observables à l'interview. Dans cette section, à côté de données obtenues grâce aux entretiens traditionnels (et le manuel de l'agencier), nous allons utiliser les résultats de l'application d'une méthode plus spécifique qui consistait à démontrer aux agenciers des extraits des vidéos des émissions afin de comprendre le processus de choix d'actualités. Ce procédé imite la procédure routinière que les agenciers accomplissent lorsqu'ils analysent les interviews télévisuelles.

⁵²⁰ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

⁵²¹ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

Nous allons commencer l'analyse par la présentation de deux cas empiriques. Dans le premier vidéo, issu d'une interview « Mnenie » à la chaîne Russie 24, l'intervieweuse a posé une question sur la qualité du dialogue entre l'Etat et le monde des affaires. En répondant à sa question, le magnat a dit que le pouvoir en ce moment « manque de concurrence » et de ce fait « éprouve un déficit de dialogue avec le business et avec la société en général »⁵²². En même temps, tout au long de sa réponse l'invité manifestait des indices de trouble et de déstabilisation corporelle de sorte que son comportement était descriptible comme soumis à une forme d'autocontrôle très stricte. En effet, lors de l'entretien avec moi, l'intervieweuse de l'émission a reconnu que l'interviewé s'autocensurait beaucoup dans ce passage et que dans une situation non publique sa réponse pourrait être beaucoup plus violente. En démontrant cette scène à l'agencier, mon intention était de comprendre dans quelle mesure le journaliste de l'agence, dans son travail de production des actualités, pourrait prendre en compte ces manifestations corporelles et les changements de manière de parler de l'invité :

Chercheur : d'accord, mais si vous prenez l'aspect non verbal. Ce qu'il rencontre un problème de production de la réponse, qu'il a un problème de choix de mots. Ça signifie quelque chose pour vous ?

Rédacteur en chef : ben non, sauf les cas exceptionnels quand une personne est manifestement en un état inadéquat.

Chercheur : non, je parle d'autre chose. On lui demande de critiquer le pouvoir. Pour faire bonne figure il le fait, mais il le fait prudemment et en exprimant des indices visibles de trouble, il s'autocontraint. Et pour donner à vos abonnés une vision plus juste, vous incluez, d'une manière ou d'une autre, cette information dans la dépêche

Rédacteur en chef : non, c'est trop subjectif ça. On ne peut pas le tâter, je ne peux pas m'appuyer sur ça⁵²³.

Rappelons-nous, l'objectif de l'agencier consiste à déterminer si ce qui est observable ou audible à l'interview peut se présenter comme un indice d'un quelconque événement du monde économique extérieur. Le changement de comportement non verbal de l'invité au moment de réponse à cette question est bien observable sur l'enregistrement. Et sa prise en compte, ayons l'audace de le supposer, pourrait modifier le sens de la réponse et manifester aux abonnés le caractère de relations entre ce magnat et le pouvoir. Néanmoins, l'agencier renonce à prendre en

⁵²² Extrait de l'émission « Mnenie » du 20/10/2011 (chaîne Russie 24)

⁵²³ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

compte le comportement non verbal de l'invité. Notons le lexique employé par l'agencier. Tout d'abord, il affirme que le comportement non verbal se présente comme un indice trop « subjectif ». Ensuite, pour expliquer son idée le journaliste fait recours aux métaphores, il précise ainsi qu'il ne peut pas « tâter » ces indices ou « s'appuyer » sur eux, comme s'ils manquent de matérialité. Cette métaphore physicaliste, qui associe les bonnes données aux qualités propres aux objets du monde physique, est significative. Elle est cohérente avec la vision du monde professionnelle des agenciers, présentée dans la section précédente. Rappelons-nous que selon cette vision, le monde économique est peuplé par des acteurs qui agissent (achètent ou vendent des papiers-valeurs) en fonction de prévisions quant à la situation future de ces actifs qu'ils font à partir de paramètres de ces actifs connus publiquement. Cette vision du monde se base implicitement sur une prémisse d'objectivité de caractéristiques des actifs qui se prêtent à l'analyse et peuvent servir la base de prévisions objectivement et indépendamment de l'activité de l'analyse. L'agence contribue ainsi à ce travail d'objectivation de données économiques en traçant une ligne tranchée entre ce qu'elle tient pour des données objectives et indépendantes de l'activité interprétative humaine, et ce qu'elle rapporte à une simple interprétation ou sensation humaine⁵²⁴.

Cette « physicalisation » de l'activité économique (et des moyens de concevoir la réalité économique) se manifeste aussi dans le deuxième passage, même si le contenu métaphorique en est légèrement différent. En l'absence de possibilité de démontrer la vidéo, j'ai décrit à un agencier une scène d'interview dans laquelle les journalistes s'efforçaient d'obtenir le nom du malveillant de l'invité. Ce dernier ne prononce pas le nom, mais réagit d'une manière agitée au moment quand un des journalistes propose une hypothèse du malveillant le plus probable. Cette scène s'observe souvent dans les interviews à la chaîne Dozhd et le plus souvent, pour les journalistes, une telle réaction de l'invité est une confirmation indirecte de l'implication de la personne suggérée. En décrivant cette scène à l'agencier mon intention était de comprendre dans quelle mesure le journaliste de l'agence, dans son travail de production des actualités, pourrait prendre en compte ces manifestations corporelles de l'invité :

Chercheur : regarde, parfois dans les interviews de Zakamskaya ou à la chaîne Dozhd il y a des situations quand on pose la question aux entrepreneurs, « est-ce que vous savez qui est derrière les problèmes dont vous êtes les victimes » ? Il dira, « non je ne sais pas ». Verbalement, il dira « non, je ne sais pas ». Mais de point de vue non verbal, étant donné

⁵²⁴ Comme la démontré Duval, « des medias qui informent les agents économiques, qui rendent publics d'éventuels manquements à la morale économique dominante, sont des instruments qui assurent simultanément le fonctionnement, la moralisation et la régulation de l'économie de marché » Julien Duval, « Le sens du marché : A propos de l'émission « Capital » (M6) », *Regards Sociologiques*, 2002, n° 23, p. 33.

qu'on parle du vidéo quand même, on peut voir qu'il a hésité, qu'il a eu peur etc. Tu dis que pour vous c'est important de donner à vos clients une meilleure compréhension de la situation possible. Alors, à partir de ces aspects non verbaux vous pouvez faire une actualité qui va influencer et qui va être importante pour la compréhension de vos clients. Tout simplement, parce qu'ils vont comprendre que le speaker a des problèmes avec un tel et ainsi construire leur business-model consécutivement.

Journaliste : non, c'est pas possible, ça va pas influencer. Prenons [le président du holding « AFK Sistema », propriétaire de la compagnie pétrolière « Bashneft », Vladimir] Evtouchenkov. Par exemple, [un intervieweur pose la question] qui est derrière l'absorption de « Bashneft » ? Et lui, il a fait un geste comme ça mais n'a rien dit. D'accord, nous pouvons écrire une actualité, qu'il s'est pris la tête à deux mains en répondant à la question bla bla bla. C'est un fait. Mais cela n'éclaire rien dans la question qui est derrière ça. Du tout. S'il avait dit « c'est Setchine », d'accord, nous aurions écrit « Evtouchenkov considère que Setchine est derrière l'absorption de 'Bashneft' ». Tu vois, avant qu'il ne le fait physiquement, t'as pas de confirmation, c'est pas un hard fact. Et personne ne va acheter ou vendre quelque chose en se basant sur ça. Jamais. Et personne ne va même prendre en compte que les règles du jeu sont désormais comme ça. T'as besoin de hard facts, tu ne peux pas vivre dans le monde des sensations⁵²⁵.

Tout comme dans le cas précédent, l'agencier renonce à prendre en compte le comportement non verbal de l'invité (en l'absence de la réponse verbale). L'agencier ne conteste pas l'observabilité des phénomènes comportementaux (ce « qu'il s'est pris la tête à deux mains en répondant à la question bla bla bla [...] c'est un fait »). Il renonce à les tenir pour un indice d'un événement de la réalité économique extérieure. Faisons attention à la lexique employée par l'agencier. L'opposition est tracée entre deux types d'indices (modes de confirmation d'hypothèse de journalistes, en l'occurrence). D'un côté, nous avons la confirmation verbale, qui est tenue pour valide. Notons le qualificatif que choisit l'agencier pour en parler – la confirmation verbale se présente comme « physique ». D'autre côté, les détails de comportement non verbaux en tant qu'indices sont rapportés au « monde de sensations » (et ne conviennent pas pour l'utilisation par l'agence). Nous rencontrons encore une fois la métaphore physicaliste qui renvoie les bons indices au monde physique (dans ce cas c'est le terme employé par l'agencier).

A partir de ces deux exemples le lecteur peut déjà comprendre quels éléments (données) de l'interview sont considérés comme des indices objectifs des événements du monde extérieur. Il

⁵²⁵ Entretien avec un journaliste de l'agence Interfax, le 11/11/2016

s'agit du discours de l'interviewé. En effet, quand j'ai demandé à un agencier, après qu'il a réfuté une série de mes propositions pour une actualité (il s'agit de différentes formes de réaction non verbale observable sur les vidéos), quelles sont pour lui les données de l'interview pertinentes, il m'a répondu : « *ce qu'est dit*, on ne peut refléter que des choses factuelles ». Nous allons maintenant essayer de comprendre pourquoi les agenciers ne considèrent comme pertinentes que des données verbales. Nous allons également étudier quel impact cette situation a sur l'organisation des interviews et, plus généralement, sur la diffusion de l'information politico-économique.

Pour le faire il nous faut revenir encore une fois à la question du type d'engagement de différents acteurs que présupposent les émissions-interviews de Russie 24. La comparaison avec les interviews à la chaîne Dozhd sera éclairante. Les interviews sur la chaîne Dozhd prévoient un engagement simultané de tous les participants de l'interview (l'intervieweur, l'invité et le public). Dans le cas des interviews sur Russie 24 la forme et la temporalité de l'engagement sont différentes. Comme nous l'avons souligné plus haut, généralement les destinataires finaux (qu'il s'agisse de spectateur sur le divan ou d'acteur économique) ne regardent pas l'émission-interview directement. La place de spectateur est occupée par un agencier qui regarde l'émission et en traduit le contenu pour les destinataires finaux (ou pour les médias). Cette situation pose un problème d'attribution de sens de ce qui se passe à l'interview, le problème qui ne se pose pas dans le cas des interviews à la chaîne Dozhd. En effet, dans les interviews de la chaîne Dozhd c'est le spectateur qui est censé de porter le jugement quant à ce qui se passe à l'interview, et surtout, quant à ce qu'a dit ou fait l'invité. Dans le cas des interviews de la chaîne Russie 24, la situation est différente. Un acteur intermédiaire professionnel – l'agence d'information – accomplit la tâche de rendre sens de ce que fait l'invité, pour ensuite relayer cette information à ses clients. L'agence se présente ainsi en tant que porte-parole de participants de l'interview, elle détermine (traduit) ce qu'ils ont dit ou fait en réalité et quel impact cela a sur la réalité économique. Cela pose problème de fidélité de la traduction. Ce problème devient encore plus pertinent pour les agenciers dans le contexte de ce comment ils perçoivent leur rôle par rapport à leur clients. Dans le manuel de l'agencier nous pouvons lire : « l'exigence c'est la fiabilité [véracité]. Une erreur peut causer un dégât aux gens qui nous ont crus. [...] Une erreur peut coûter cher à nos abonnés qui y croient et prennent les décisions en se basant sur elle »⁵²⁶. S'ajoutent, finalement, des considérations d'ordre légal. Lors des entretiens avec les agenciers j'entendais souvent les références aux risques juridiques de publication des informations incorrectes. Le directeur exécutif m'a expliqué :

⁵²⁶ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 13

Il y a un truc, il s'appelle « la loi sur les médias de masse », je te recommande fortement de l'étudier en ce qui concerne les agences d'information. Elle dit que si tu transmets une information et tu te réfères à une agence, t'es exonéré de toute responsabilité pour la publication de cette information et c'est l'agence qui devient responsable. Si c'est le cas, on est responsable juridiquement. Et alors, si l'on ne peut pas prouver quelque chose devant le tribunal... et on ne peut pas prouver ces trucs dont tu parles, on ne peut pas [les publier]⁵²⁷.

C'est pourquoi une des premières règles dans le manuel de l'agencier enseigne : « la véracité de tous les faits présentés dans la dépêche – c'est une exigence sans compromis, qui ne doit jamais être sacrifiée »⁵²⁸. L'exigence de la fiabilité constitue ainsi un des principes le plus importants du travail de journaliste d'agence. Comment cette exigence se manifeste-t-elle dans la pratique des agenciers ? Notons, tout d'abord, qu'elle est moins liée à la véracité de discours de l'interviewé. Certes, les agenciers doivent vérifier ce que dit l'invité, mais si l'invité ment à une interview, comme l'expliquent les agenciers, à la fin du compte c'est lui qui en devient responsable. A cet égard, le manuel de l'agencier contient un passage révélateur qui s'intitule « comment écrire une vérité sans enfreindre la loi ». La notice dit :

Comment faire s'il y a un fait « chaud », mais il n'y a pas de possibilité d'avoir la confirmation rapide. Il y a deux moyens principaux pour se protéger soi-même et son agence des prétentions possibles. En conformité avec l'article 57 de la « Loi sur les médias », la rédaction, le rédacteur en chef, le journaliste ne sont pas tenus responsables pour la diffusion des informations qui ne correspondent pas à la réalité et dénigrent l'honneur et la dignité des citoyens et des organisations [...] si :

- elles sont la restitution littérale des fragments d'intervention des députés [...] aussi bien que des interventions officielles des fonctionnaires des organes de l'État, des organisations et des associations publiques.
- elles sont la reproduction littérale des messages et matériaux ou de leur fragments, diffusés par un autre média de masse qui peut être identifié⁵²⁹.

⁵²⁷ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

⁵²⁸ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 13

⁵²⁹ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 81

En cas de publication par l'agence d'une fausse information, si cette information est une « restitution littérale » de l'intervention d'un *newsmaker* (par exemple, à une interview télévisée), l'agence est exonérée de la responsabilité pour la fausse information. Cet élément est important pour la compréhension de la logique du travail des agenciers. Le principe de fiabilité exige plutôt que la dépêche de l'agencier restitue ce qui s'est passé à l'interview sans rien ajouter ou altérer (et non pas que ce qu'est dit par l'interviewé correspond à la réalité). Les agenciers excluent de leur lexique les termes comme « interpréter », « lire », « deviner ». En expliquant pourquoi les réactions non verbales des invités aux interviews ne peuvent pas être prises en compte, un agencier m'a dit : « on ne peut pas le tirer [interpréter], ce sont les limites du genre [dans lequel nous travaillons] »⁵³⁰. Le terme « tirer », que le journaliste emploie pour désigner une opération qui consiste à attribuer le sens à un comportement observable, est significatif. Il fait allusion à une distance (absence de coïncidence) entre le sens que manifeste l'élément observable et le sens attribué par l'analyste. L'interprétation présuppose la présence active d'un interpréteur. L'idée de la médiation qu'endossent les agenciers exige de réduire cette présence à minimum. Les agenciers prétendent que leurs dépêches traduisent directement ce qui se passe à l'interview (c.f. la distinction entre les indices « physiques » et « sensibles » évoquée plus haut).

1.5. Le privilège exclusif accordé au discours et l'élimination du comportement non verbal

Il nous faut maintenant comprendre pourquoi, selon la logique des agenciers, c'est le *discours* des participants des interviews qui se présente comme le seul type de données qui satisfait à ce critère d'objectivité du sens. En effet, la dépêche de l'agencier ne se présente pas comme une pure retranscription du propos de l'invité. Elle est le résultat de mise en forme de l'intervention de l'invité produite par l'agencier. Pour s'en persuader, il suffit de lire les consignes du manuel de l'agencier qui explique comment écrire une dépêche. Il enseigne ainsi que « notre lecteur est capable de lire le texte du communiqué de presse lui-même, puisqu'il est public, nous devons lui transmettre le *sens* et les conséquences des événements »⁵³¹. Ou, par exemple, « utilisez la méthode de 10 mots clés. Essayez d'imaginer une liste de 10 mots clés sans lesquels vous ne serez pas en mesure d'écrire la dépêche. Pensez à ce qui est le plus important que doit raconter votre dépêche. Trouvez ces 10 mots clés et vous aurez la quintessence de votre dépêche »⁵³². Ces consignes

⁵³⁰ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

⁵³¹ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 54

⁵³² « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 54

manifestent quel travail effectue l'agencier avec les données de base (par exemple, le discours de l'invité dans l'interview) pour produire une dépêche. Notre tâche consiste ainsi à comprendre comment les agenciers réussissent à prétendre que ce qu'ils écrivent dans la dépêche est une restitution fidèle de ce que l'invité a fait ou fait dans l'interview.

Nous pouvons commencer à répondre à cette question en étudiant la structure de la dépêche d'Interfax. Celle-ci contient plusieurs éléments obligatoires qui apparaissent dans l'ordre indiqué : « *slugline* », « *titre* », « *dateline* », « *lead* » et « *citation* ». Les trois premiers éléments ont un sens technique. L'élément central de la dépêche c'est le « *lead* » qui est censé de « transmettre sans les détails inutiles le sens principal du message »⁵³³. Pensons à l'élément suivant. Dans la dépêche il se positionne juste après le « *lead* » et qui s'intitule « *citation* ». La présence dans ce compte-rendu formel et objectif d'un extrait du discours naturel de *newsmaker* (surtout si l'on prend en compte la consigne que dit qu'il « ne faut pas avoir peur que le propos est formulé en une langue courante ») peut surprendre. Mais, en réalité, cet élément est très important pour les agenciers justement de point de vue de la tâche d'assurer la fiabilité de la dépêche. Pour s'en persuader, il suffit de nous adresser au manuel de l'agencier qui explique le sens de cet élément dans la dépêche :

Renforcez le lead par une citation. Les citations directes ont la vocation de rendre le matériel plus vif et le renforcer. Montrer que vous avez parlé avec quelqu'un qui connaît qu'est-ce qui se passe. Essayez de renforcer le lead par une citation forte dans le troisième ou quatrième paragraphe. [...] Pensez toujours à une « citation d'or », qui illustre mieux l'idée principale de la dépêche. [...] Les citations ajoutent aux actualités de la fiabilité et les embellissent avec des détails. Les actualités naissent de la communication avec des gens c'est pourquoi les citations sont autant importantes [...]. Les citations accomplissent le même rôle que « l'image » dans un reportage télévisuel. En donnant au récit la fiabilité et la vivacité, elles transmettent les émotions et les sensations des gens, liées aux événements, elles contiennent les opinions. Sans les citations l'actualité est sans vie⁵³⁴.

Selon les auteurs de manuel, les citations ajoutent aux dépêches de la « fiabilité ». En se positionnant juste après le lead (qui est le résultat de l'activité de traduction de l'agencier) cet extrait, qui renvoie au discours naturel de l'invité, se présente comme une preuve de la fidélité de la traduction. Chacun est invité à comparer le lead avec la citation qui est choisie pour illustrer

⁵³³ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 10

⁵³⁴ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 21

« l'idée principale de la dépêche ». En même temps, et c'est important, la citation introduit la personne de l'interviewé dans la dépêche. Elle permet ainsi à l'agencier de se cacher devant son dos (c.f. « Montrer que vous avez parlé avec quelqu'un qui connaît ce qui se passe »). En même temps le manuel de l'agencier conseille de ne pas forcer la note avec les citations à cause des imperfections inhérentes au discours naturel pour rendre les événements du monde (les imperfections que l'agencier soigne par son langage formel) : « faites attention à ne pas faire du zèle avec les citations directes. Les gens rarement usent des termes imagés et parlent le langage correct et littéraire. Souvent ils n'organisent pas les faits dans un ordre correct. C'est mieux d'utiliser dans la dépêche une ou deux citations, mais les plus vives »⁵³⁵. Les citations n'ajoutent pas de sens à la dépêche. Plutôt, elles se présentent comme une preuve de l'authenticité de la dépêche.

Un autre élément de réponse à la question de savoir pourquoi les agenciers privilégient les données discursives ressort si nous prenons en compte le dispositif technique de diffusion des dépêches. L'agence Interfax vend les souscriptions à son fil d'actualités. Celui qui achète un abonnement a accès à une page internet divisé en deux parties verticales. La partie gauche contient une liste de titres d'actualité qui sont de couleurs différentes (noirs pour les actualités ordinaires et rouges pour les actualités urgentes). La partie droite représente l'actualité choisie. Elle est présentée sous forme textuelle. Cette forme de présentation impose des contraintes quant à la forme de données que l'agencier peut refléter. En effet, le discours naturel, qui se prête à une retranscription et présentation sous forme textuelle, est particulièrement apte à la représentation dans ce système. L'agencier peut facilement placer ensemble le lead et la citation qui prouve le lead. D'autres types de données, par exemple, les détails de comportement non verbal se prêtent plus difficilement à une représentation textuelle. Les agenciers sont privés de moyens discursifs précis de traduction de mouvements de corps en des phrases de texte. En même temps, ils n'ont pas de possibilité d'introduire dans le système un cliché, ou un extrait de vidéo parlant pour prouver leurs descriptions. Nous avons décrit ici le système le plus basique d'accès aux dépêches de l'agence, en réalité les clients (les acteurs économiques et les médias) peuvent utiliser d'autres systèmes agrégateurs d'actualités, mais le principe de présentation des actualités reste le même. Le directeur exécutif m'a dit ainsi :

C'est la même chose comme si nous parlons via WhatsApp. Vous ne voyez pas mes réactions lorsque je parle. C'est la même chose. Vous ne pouvez le voir. Puisque l'agence transmet les informations via des systèmes différents. Et la plupart de nos clients n'utilisent

⁵³⁵ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 22

même pas le truc qui s'appelle le « fil ». Ils nous voient à l'intérieur de systèmes différents, sous forme textuelle, ou on est déjà mis en pièces et en citations. Dites-moi, comment dans ce cas dois-je transmettre toutes ces histoires émotionnelles ?!⁵³⁶

Les agenciers se rendent compte qu'ils sont limités par les contraintes techniques de diffusion de leurs dépêches et qu'une partie de données, qui peuvent être pertinentes pour les clients, ne peut pas être reflétée.

Avant de finir cette section consacrée à l'étude de spécificités du traitement par les agenciers des interviews télévisées, il nous faut comprendre pourquoi les agenciers ne peuvent pas dans leurs dépêches refléter les comportements et réactions non verbaux des invités sans en attribuer explicitement un sens concret et en laissant ainsi aux clients et lecteurs le droit de porter le jugement quant à leur signification. En effet, les interviews qui s'orientent au public (par exemple, celles de la chaîne Dozhd) présupposent implicitement la délégation aux spectateurs de droit d'attribution du sens de ce qui se passe à l'interview. Ma question consistait à comprendre pourquoi ce même procédé ne peut pas être utilisé par l'agence, dans certains cas, quand les réactions non verbales semblent particulièrement importantes pour les agenciers, mais, par des raisons mentionnées, ils ne peuvent pas en attribuer un sens explicite. Mon intention était de voir comment les agenciers vont réagir à cette proposition :

Chercheur : mais vous pouvez ne pas interpréter, vous pouvez tout simplement l'écrire comme ça. Par exemple, « il a détourné le regard lorsque l'intervieweur a demandé si c'est Setchine ». Ca dira beaucoup à vos clients, mais vous ne risquez pas d'être accusés pour une mauvaise interprétation !

Rédacteur en chef : non, « il a détourné le regard » - non. Parce que ça c'est trop subjectif. Si l'on utilise une tournure comme ça, de fait, on dit au lecteur que ça signifie...

Chercheur : que c'est pertinent ?

Rédacteur : voilà, que c'est important. Mais on ne sait pas et on ne peut pas prouver si c'est important en réalité. Et nous, nous sommes une agence d'information, on doit être *reliable*.

Chercheur : oui, mais le regard détourné c'est factuel !

Rédacteur : le regard détourné c'est... un sourire, par exemple, constater qu'il a souri ne fait pas allusion directe à ce que cela signifie. Peut-être, il a souri parce qu'il blague. Ou il a souri parce que... je ne sais pas, puisqu'il est de bonne humeur. Mais dire « il a détourné le regard », c'est très chargé. Je ne sais pas comment le tribunal interprète ça, mais c'est

⁵³⁶ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

clair que même si l'on fait abstraction de l'aspect juridique, ça signifie qu'on donne entendre quelque chose à notre lecteur. Mais est-ce qu'on a le droit de le faire ? Est-ce qu'on a compris correctement qu'il s'est détourné et a commencé à balbutier, peut-être ce n'est pas parce qu'il le reconnaît [que Setchine est derrière les attaques dont il est victime comme l'a supposé l'interviewer], tout simplement il ne sait pas comment faire, il y a tout en tas de considérations... Ce genre de remarques chargées... elles sont... non, vraiment, on ne peut pas s'en permettre, désolé⁵³⁷.

Nous rencontrons ici une autre convention de travail de l'agencier selon laquelle chaque élément de dépêche doit avoir un sens explicite. Si nous revenons un peu en arrière, nous avons dit que la dépêche de l'agence d'information doit indiquer clairement sur quoi peut influencer l'événement qu'elle reflète. Cette exigence de toujours préciser le lien causal entre les événements pose des contraintes quant aux éléments que l'agencier peut mentionner dans la dépêche. Dans la rubrique « Comment écrire une actualité ? » du manuel de l'agencier, nous pouvons lire :

Chaque matériel gagnera de la présence dans le deuxième ou troisième paragraphe de ce qu'on appelle un paragraphe synthétique [...], qui expliquerait en quoi cette actualité est importante et qu'est-ce qu'en découle [...]. Assurez-vous que la dépêche répond à la question : et quoi alors ? Dans quelle mesure elle dit sur quoi ou sur qui peut influencer cet événement ?⁵³⁸

Nous pouvons ainsi comprendre que le fait que les agenciers ne se sentent pas en droit de refléter les éléments de comportement non verbal est lié non seulement aux contraintes de mise en forme textuelle des informations, mais aussi à certaines contraintes « du genre » liées à l'auto-représentation du rôle de l'agence et des fonctions qu'elle est censé d'accomplir. Un agencier m'a expliqué ainsi, que dans un autre média, tout en restant dans le format textuel, il pourrait refléter les éléments non verbaux :

Ces choses sont très difficilement formalisables. Si j'écrivais un article pour le journal Forbes, je pourrais écrire quelque chose comme « Evtocuhenkov n'a rien dit, mais regardez, comment il évite tout contact avec les mots Rosneft et Setchine. Regardez son regard, ses mouvements de corps, et tout sera clair pour vous ». Je pourrais écrire quelque

⁵³⁷ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

⁵³⁸ « *Tehnologia novostei : Style Guide* », Manuel de l'agence de presse Interfax, 2013, p. 69

chose comme ça. C'est subjectif, mais c'est possible dans le genre de colonne d'une revue. Mais à l'agence... Qu'est-ce que je peux en faire, moi ? Malheureusement, rien. Ce sont les limites du genre⁵³⁹.

Résumons notre point. Compte tenu des éléments que nous avons décrits dans cette section, les agenciers ont une représentation particulière de l'interview télévisée. Pour eux, l'interview télévisée se rapproche d'un texte, d'une interview dans un journal.

Pour nous l'interview à la télévision c'est la même chose que l'interview publiée dans un journal. On s'en fout. C'est même fait souvent par les mêmes gens. Avant l'existence de la chaîne Russie 24 les journaux comme Vedomosti ou Kommersant publiaient des grandes interviews programmatiques. Et personne ne les lisait. Puisque des gens normaux ne lisent pas jusqu'au bout les interviews qui occupent une page. C'est pourquoi à nos réunions [létouchka] jusqu'au maintenant on a une personne spéciale qui nous dit « une interview d'une telle personne dans un tel journal, tenez-en en compte ». Et on l'ouvre, la lit et peut-être en fait une actualité. Interview à la chaîne Russie 24 c'est la même chose. C'est comme un journal en papier. Tu l'as écouté et soit t'as fait une actualité, soit t'as pas fait une actualité⁵⁴⁰.

Cette textualisation de l'interaction à l'interview, au détriment des aspects visuels (qui sont activement exploités dans les interviews de Dozhd, par exemple) a un impact sur le type d'information que l'agencier peut diffuser. Ainsi, par exemple, les événements qui touchent le pacte ont peu de chances d'être couverts par l'agence. En effet, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, les magnats ont tendance à suivre les règles du pacte et évitent de parler en public des événements qui présentent les représentants du pouvoir haut placés sous un mauvais jour. Ces événements ne peuvent être révélés dans les interviews que d'une manière indirecte, à travers les réactions corporelles et les changements d'attitude. Comme nous avons essayé de le montrer dans cette section, les agenciers, à cause des spécificités de l'organisation de leur travail, ne peuvent pas refléter de tels éléments dans leurs dépêches. Mais pouvons-nous dire pour autant que le pacte n'est pas pris en compte par les agenciers de sorte qu'il est complètement évacué de la représentation de la réalité économique ?

⁵³⁹ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

⁵⁴⁰ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

1.6. Malgré tout, la prise en compte du rôle du pacte

Nous allons montrer comment le pacte est tout de même pris en compte dans le travail des agenciers en dépit du fait qu'ils ne peuvent pas transformer en des actualités les réactions corporelles que la prise en compte du pacte provoquent auprès des acteurs. En l'occurrence, notre méthode a consisté à visionner avec le rédacteur en chef du département économique d'Interfax les mêmes extraits des interviews que nous avons regardés avec les intervieweurs. Il s'agit donc d'une variante de la méthode « exégétique » présentée dans l'introduction générale de cette thèse, dans la mesure où cette fois, le journaliste qui visionne l'interview avec nous, n'y a pas lui-même participé. On notera toutefois que ce travail de visionnage ressemble de très près à celui qu'il fait de manière routinière lorsque, dans le quotidien de son travail, il lui faut regarder les interviews pour y trouver des informations pertinentes transformables en « actualités ». A cette différence près que dans le cadre de l'exercice que je lui proposais, il devait justifier son choix. Cette méthode a permis de comprendre comment les agenciers prennent en compte le pacte dans leur travail de production de la réalité économique. Commençons par l'interview avec Vladimir Evtouchenkov sur la chaîne Dozhd. Pour rappel, sa compagnie « Bashneft » subit, d'un coup, une série d'attaques juridiques qui proviennent de toutes les directions. Les journalistes supposent qu'il y a un coordinateur des attaques puissant qui se cache derrière elles. Ils essayent de le dévoiler. Plusieurs questions ont déjà été posées sur le sujet, mais sans succès. Un des journalistes fait une supposition.

Interviewer4 : si je comprends bien, les gisements de la « Rosneft » se trouvent à côté. Et c'est du domaine de l'hypothétique...

Interviewé : (en interrompant le journaliste avec un geste de la main) ça suffit ! Je vous arrête tout de suite, tout de suite, je vous dirais tout de suite d'arrêter. A bien y regarder, je comprends qu'on a vous et moi des intérêts divergents [littéralement : « on se trouve chacun d'un côté de la barricade »], mais je ne veux pas attribuer à cette histoire un caractère scandaleux. Parce que je suis sûr qu'on trouvera une solution parce que ces prétextes, à commencer par la plainte du député de LDPR, ils sont inventés de toutes pièces⁵⁴¹.

Je propose à l'agencier ce passage comme candidat à une actualité :

Chercheur : la phrase « caractère scandaleux » peut devenir une actualité ?

⁵⁴¹ Extrait de l'émission « Hard Day's Night » du 20/03/2012 (chaîne Dozhd)

Rédacteur en chef : euh, non. Parce que premièrement, je ne me rappelle pas de cette interview, mais pour moi c'était évident que continuer à questionner Evtouchenkov sur Rosneft [ça n'a pas de sens]... c'est un code implicite d'actions. Soit t'es Khodorkovskiy et tu fais ce que tu veux : « Setchine est un sale type, les autres aussi, etc. ». Ou, par exemple, ça arrive que les compagnies se disputent entre elles. Par exemple, la Rosneft avec la Transneft, la Rosneft avec la LUKoil. Mais, dans ce cas aussi sans franchir une limite dans la plupart de cas. Et ici si tu dis « oui, il semble que c'est la Rosneft qui m'attaque », tu passes dans la zone où la loi n'existe plus. Tu enfrens des choses implicites qui ne sont pas écrites, ne sont pas dites, mais qui sont claires à tout le monde. Si tu commences à faire ressortir tout ça, tu files un mauvais coton, voilà quoi. Personne ne prendra pas ta défense. Et Evtouchenkov le comprend à 150%, il le comprend mieux que quiconque⁵⁴².

Nous apprenons ainsi que l'agencier est parfaitement conscient du pacte. Il sait expliquer et interpréter la réponse de l'interviewé par le pacte et il se rend compte des sanctions qui menacent ce dernier en cas de transgression. La menace est tenue pour réelle et l'agencier s'attend à ce que l'invité respecte le pacte. Le respect du pacte par l'invité est un comportement normal et attendu pour l'agencier. Cette compréhension a un aspect pratique. La prise en compte du pacte permet d'anticiper la suite du questionnement et d'évaluer ses perspectives de point de vue de l'apparition des actualités. L'agencier, en voyant que les intervieweurs insistent sur des questions qui touchent le pacte, peut en quelque sorte relâcher son attention en comprenant que l'invité a peu de chances de produire verbalement une information transformable en une dépêche. La prise en compte du pacte permet ainsi aux agenciers de structurer le flux de l'interview et de segmenter les passages prometteurs de ceux qui ne le sont pas.

Revenons à l'extrait de l'interview que nous venons de citer. Le rédacteur en chef de l'agence commente une autre phrase qui pourrait devenir une actualité :

Même la phrase « je suis sûr qu'on trouvera une solution ». Formellement, elle prétend à une actualité plus ou moins. On a pu faire une actualité que la solution allait être trouvée. Mais cette phrase elle aussi c'est une partie de cette politesse, ce n'est pas son opinion effective. Chaque fois tu dois répondre à cette question. Je veux dire, tu veux offrir à tes abonnés une compréhension réelle. Alors tu comprends qu'il vaut mieux ne pas donner cette actualité puisqu'elle va les désorienter. Je veux dire l'actualité selon laquelle

⁵⁴² Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

« Evtouchenkov est sûr du dénouement positif du problème ». Puisque c'est évident qu'il n'en est pas sûr et comment pourrait-il l'être ?⁵⁴³

Cet extrait est important puisqu'il permet de montrer que, même si les agenciers prétendent à dire que pour eux n'est factuel que ce que dit (prononce verbalement) l'invité, ce n'est pas toujours le cas. Dans la présente situation l'agencier propose de ne pas prendre au sérieux l'énoncé de l'invité qui semblerait pourtant pouvoir prétendre devenir une actualité, si on se fiait à son seul contenu textuel. Cette décision, qui paraît contredire les principes de travail de l'agence, est rendue possible par la prise en compte du pacte. L'agencier comprend que l'invité, en manifestant le respect du pacte, essaye de réduire l'importance du conflit afin de ne pas « offrir » ses persécuteurs. Son évaluation de l'importance du conflit et des perspectives de sa résolution n'est donc pas tenue pour authentique. L'agencier le dit clairement : « cette phrase elle aussi c'est une partie de cette politesse, ce n'est pas son opinion effective ». Elle ne serait donc mise sur le fil de l'agence afin de ne pas désorienter les clients. Le pacte devient ainsi un instrument important d'évaluation de l'authenticité et de la réalité des énoncés des invités. Il a un impact sur ce quels énoncés prononcés par l'invité vont définitivement se transformer en des actualités.

On passe maintenant à l'interview avec Vladimir Potanine sur la chaîne Russie 24. L'interviewer lui demande d'évaluer la qualité de ses interactions avec l'État :

Journaliste : alors, donc le business dit : « entendez-nous, on a besoin de conditions pour le développement ». A votre avis, le pouvoir entend-t-il le business ? Et comment ce dialogue doit se réaliser, par quels instruments et par quels moyens ?

Interviewé : à mon avis eeeuh étant donné queee euh la compétitivité disons sur l'arène politique russe mmm [il respire] eee en ce moment disons hmm n'est pas très développée pour le dire directement

Journaliste : n'est pas actuelle

Interviewer : bon euf je ne pense pas qu'elle ne soit pas actuelle, je veux dire qu'on n'a pas euh disons une compétitivité euh réelle je dirais sportive dans le domaine politique et c'est pourquoi euh le pouvoir à mon avis ressent l'autosuffisance et manque de dialogue avec le business et avec la société⁵⁴⁴.

⁵⁴³ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

⁵⁴⁴ Extrait de l'émission « Mnenie » du 20/10/2011 (chaîne Russie 24)

Je propose à mon interlocuteur de commenter la possibilité de transformer ce passage en une actualité :

Chercheur : vous pouvez en tirer quelque chose ?

Rédacteur : il faut revenir en 2011, à cette semaine concrète, il faut savoir ce qui se passait alors. C'était après les élections parlementaires ?

Chercheur : non, c'était avant, en octobre 2011

Rédacteur : d'accord, à ce moment-là Potanine n'était pas le PDG du Norilskiy Nickel, il était tout simplement Potanine, un oligarque. D'accord, peut-être, j'aurais proposé ça au fil politique, je leur aurais montré ça sous forme retranscrite et j'aurais demandé « vous voulez un Potanine sur le manque de concurrence dans le système politique ? ». Parce que pour le fil « business » je doute qu'on ait besoin de ça. Je veux dire, si autour d'un businessman il n'y a pas de situation de tension, de conflit ou de confrontation avec une tour [du Kremlin, c'est la manière d'appeler différents membres du pouvoir politique : les tours du Kremlin], alors pour le fil « business » ... [c'est pas intéressant]. En plus, on voit bien que c'est du chewing-gum, il n'appelle pas à tout changer et à introduire une réelle concurrence, rien de ça, tout simplement, il a besoin de produire une impression d'un homme décent et il dit quelque chose⁵⁴⁵.

L'analyse de cet extrait vidéo que propose le rédacteur en chef de l'agence nous permet de bien comprendre comment la prise en compte du pacte participe à la production de la représentation de la réalité économique que livrent les agenciers. L'agencier reconnaît qu'il s'agit d'une critique adressée au pouvoir. Mais pour comprendre le sens de ce geste critique, il propose de prendre en compte deux éléments. Tout d'abord il conseille de déterminer s'il y a un conflit apparent entre le magnat et l'État. Ensuite il propose d'évaluer la force de la critique. Dans ce cas concret, il n'y a pas de conflit apparent, et la critique est relativement légère (« c'est du chewing-gum, il n'appelle pas à tout changer et à introduire une réelle concurrence »). Ces deux éléments permettent de traiter la phrase de l'invité comme dépourvue de *newsworthiness* et de la rapporter à une forme de critique sécurisée qu'un « homme décent » peut se permettre sans risquer d'avoir de sanctions graves (la phrase est ainsi traitée comme normale). Notons que les deux critères sont également importants. En cas d'existence d'un conflit entre le magnat et l'État cette même phrase critique pourrait avoir un sens différent pour l'agencier. Le sens des énoncés peut varier en fonction de la situation. Nous

⁵⁴⁵ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

voyons que la prise en compte du pacte participe au processus d'évaluation des énoncés des invités de point de vue de leur importance informationnelle.

Étudions une autre situation, cette fois hypothétique. Dans la suite de la discussion que nous venons d'exposer, j'ai proposé à l'agencier de réagir à une situation hypothétique dans laquelle l'invité, subitement, critiquerait sévèrement les dirigeants au cours d'une interview télévisée.

Chercheur : Et s'il avait dit, par exemple, qu'il faut tout casser puisque ce n'est plus possible de vivre comme ça ?

Rédacteur : dans ce cas, sans doute, j'en ferais une actualité, même un « urgent ». Pas parce que l'opinion de Potanine change quelque chose, mais parce que ça réévalue considérablement les risques du Norilskiy Nikel [l'entreprise contrôlée par Potanine]. Si j'avais été actionnaire du Norilskiy Nikel, une fondation d'investissement quelconque, et si j'avais vu Potanine devenir insolent, pour une raison ou pour une autre, puisque c'est évident qu'il ne devient pas insolent comme ça, et ça doit être un coup dans un jeu quelconque... bref, s'il devenait insolent, la question à se poser serait celle de l'impact. Quel impact ça peut avoir – on ne sait pas. Ça peut n'avoir aucun impact, ou au contraire dans une semaine le Norilskiy Nikel va être nationalisé. C'est pourquoi si c'était un message fort, je l'aurais mis sur le fil sans faute⁵⁴⁶.

Nous avons modifié un paramètre dans la configuration étudiée plus haut. Il n'y a toujours pas de conflit apparent et connu publiquement entre le magnat et le pouvoir, mais soudain le magnat s'exprime d'une manière agressive et sévère à propos de l'État. Cette situation change beaucoup de choses selon l'agencier. Non parce que l'expression publique du magnat elle-même a une influence quelconque. Mais parce que cette phrase devient l'indice d'un conflit souterrain, latent et non connu au public entre le magnat et l'État. Et la prise en compte de ce conflit, sa manifestation dans cette phrase, change l'estimation des actifs de Potanine. La phrase acquiert ainsi une importante valeur informationnelle en tant qu'indice de tension entre le magnat et l'État. Nous comprenons tout de suite que cette construction logique que nous présente l'agencier se base sur la prise en compte du pacte. La bonne connaissance du pacte permet à l'agencier de supposer que dans des conditions « normales » (conditions de paix avec l'État) le magnat essaiera de manifester le respect des règles du pacte. S'il déroge aux règles du pacte en critiquant sévèrement les dirigeants politiques, cela conduit à la conclusion que ses relations avec l'État ne sont plus

⁵⁴⁶ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

normales et qu'il est sous l'attaque l'État. Le pacte se présente ainsi comme un outil interprétatif qui permet d'estimer la situation dans le monde extérieur et comprendre les rapports de forces entre différents membres des élites par le biais des expressions faites par les magnats en public.

Nous pouvons tirer deux conclusions de cette analyse du travail de l'agence d'information Interfax avec les interviews avec les personnalités économiques. La première conclusion tient à ce que l'agence devient un filtre qui laisse passer dans l'espace médiatique uniquement les descriptions qui sont officiellement reconnues (c'est-à-dire verbalement prononcées ou confirmées) par les interviewés. Les descriptions des événements qui concernent les règles du pacte, étant donné que les invités ont peu de chances d'en parler verbalement, sont ainsi coupées par l'agence. Elles ont beaucoup plus de mal d'entrer dans l'espace informationnel des informations officielles. Pourtant, le pacte continue à jouer un rôle important pour les agenciers dans le traitement de la réalité économique. Nous avons démontré que le pacte est un outil important d'interprétation des énoncés des magnats. Il permet d'accomplir toute une série d'opérations à commencer par l'évaluation d'authenticité de l'énoncé et en finissant par l'estimation des rapports de forces réels entre différents membres de l'establishment russe.

2. Les catégories pratiques des intervieweurs

Suite à cette étude du travail des agenciers nous sommes maintenant mieux préparés pour analyser les pratiques des intervieweurs de la chaîne Russie 24 et leur mode d'appréhension de la réalité qui sous-tendent ces pratiques. Les schèmes d'appréhension de la réalité que professent les journalistes de la chaîne sont proches de ceux des agenciers (au moins, ils y sont beaucoup plus proches que ceux de journalistes de la chaîne Dozhd), mais, néanmoins, ils ne sont pas identiques. La manière de voir le monde qu'ont les intervieweurs de la chaîne étatique est façonnée par les contraintes pratiques qu'ils doivent gérer dans leur travail. Dans la suite nous allons décrire quelques-unes de ces contraintes et les manières de les prendre en compte par les journalistes.

2.1. Un impératif de nouveauté

La tâche centrale des intervieweurs de la chaîne étatique consiste à fournir une information nouvelle, autrement dit, une information susceptible d'être reprise et citée par les agences d'actualité et les autres médias. Pour les agenciers, on l'a vu, la nouveauté de l'information prend sens dans le cadre de la conception du monde divisé en « thèmes » et en « aspects ». Dans ce cas, la nouveauté renvoie ainsi, pour chaque journaliste spécialisé dans la couverture d'un secteur

d'activités, aux lacunes bien précises dans ce qu'il connaît à propos d'un actif concret et les événements dans lesquels il est pris. Pour les journalistes de Russie 24, la notion de nouveauté est plus vague et moins précise, tout simplement parce que les intervieweurs ne sont pas en mesure d'être au courant de données connues et ignorées par tous les agenciers de secteurs différents qui peuvent être concernés par les sujets qui sont discutés dans son interview. Un intervieweur note :

Comment je comprends si j'ai fait une bonne interview ? A l'aide des agences d'information. Parce que les personnalités économiques interviewées ne vont jamais te dire quelque chose de vif, à la différence des hommes politiques, par exemple. Des belles phrases éloquentes c'est un critère pour les hommes politiques, pour les speakers économiques ce critère ne marche pas. Eux, ils se la jouent sérieux, ils ne cherchent pas à épater la galerie. Mais en même temps ils essayent de te fourrer leur communiqué de presse. Et alors là, c'est mort. Vous pouvez prendre n'importe qui... par exemple, on vient de faire une interview avec Novak, je préparais les questions et notre correspondant a fait l'interview. Il ne te dira jamais rien d'évocat, Novak. Mais il te fourrera son communiqué de presse. Et le public ne s'intéresse pas aux communiqués de presse anciens. Ils veulent quelque chose de nouveau⁵⁴⁷.

Nous voyons ainsi que l'intervieweur lui-même peut ne pas savoir si la description que produit l'invité en réponse à ses questions est nouvelle et pertinente pour un de ses confrères parmi les agenciers. Certes, il a beaucoup de chances de prédire le succès de cette description, mais, à la fin de compte, c'est un agencier qui évalue la qualité de la description en la transformant en une dépêche ou au contraire, en n'y prêtant aucune attention. Si les journalistes des agences sont spécialisés selon le domaine de l'économie (journalistes sectoriels), à Russie 24 il y a un pool permanent d'intervieweurs, qui compte 8-10 personnes, qui n'ont pas de spécialisation et qui doivent travailler avec n'importe quel *newsmaker* indépendamment de son domaine d'activité. Certes, à côté des intervieweurs, à la chaîne il y a une équipe de rédacteurs économiques, qui aident aux intervieweurs à préparer les interviews et à formuler les questions. Néanmoins, les compétences des intervieweurs et leurs capacités de comprendre profondément un domaine de l'économie donné ne se comparent pas à celles des journalistes spécialisés des agences. Les journalistes de la chaîne reconnaissent eux-mêmes la supériorité des agenciers en matière de la connaissance profonde de la situation économique⁵⁴⁸. Un intervieweur m'a dit : « les agences

⁵⁴⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁵⁴⁸ Les agenciers en retour ont une certaine arrogance lorsqu'ils parlent des intervieweurs de Russie 24. Selon eux les téléastes ne s'y connaissent pas dans la matière le plus souvent et ne font que répéter les questions les réponses

deviennent un bon indicateur pour moi. Parce que les gars aux agences savent tous ce qui a déjà eu lieu, ce qui a été déjà dit. S'ils le mettent sur le fil, cela veut dire que ce n'était pas dit. Les journalistes aux agences d'information sont très forts, ils sont de très forts journalistes sectoriels. Ils savent leur secteur beaucoup mieux que n'importe quel journaliste télévisuel »⁵⁴⁹.

Ainsi, avant la publication par l'agence, les intervieweurs ne peuvent pas savoir avec certitude quel segment du discours de l'interviewé sera repris par l'agence. Dans ce sens, la catégorie de nouveauté est moins concrète et formalisable pour les téléastes. Les journalistes évoquent à cet égard un feeling particulier qui se développe avec l'expérience et qui suggère à l'intervieweur que ce que prononce devant lui l'interviewé est ou pas *newsworthy* :

Ensuite ce qui est important c'est de sentir que t'as attrapé quelque chose. C'est de l'ordre de sensations, de sentiments. Hop, tu sens que t'as quelque chose. Parfois tu peux même ne pas connaître très bien le domaine, et pourtant tu comprends, je ne sais pas comment, par l'expression de ses yeux, tu sens que c'est quelque chose d'intéressant qu'il dit ! Et alors tu lui demandes, « précisez s'il vous plait »⁵⁵⁰.

Ajoutons que les intervieweurs télévisés travaillent pour tous à la fois. Une information qui n'est pas retenue par un agencier sectoriel peut paraître importante à un autre journaliste qui couvre un autre domaine. Pour les journalistes télévisuels, il est quasiment impossible de connaître les besoins précis de tous leurs spectateurs. Les journalistes réfléchissent en termes de chances. Ils essayent de poser les questions les réponses auxquelles ont plus de chances d'être transformées en des actualités. Ils s'orientent ainsi souvent à leurs représentations de ce que peut, typiquement, intéresser un agencier. Dans ce travail de modélisation des besoins des agenciers les journalistes ont leurs conventions et leurs méthodes qui leur permettent de se préparer pour une interview et de formuler une liste de questions⁵⁵¹. Une des catégories centrales dans ce processus est celle de

auxquelles sont traditionnellement reprises par les agences. Comme m'a raconté le rédacteur en chef du département économique de l'agence Interfax, « eux, pour la plupart ils posent des questions qui vont se transformer le plus probablement en des flashes. En effet, il faut bien distinguer. Il y a plusieurs personnes qui se spécialisent en l'économie et qui se présentent comme leur think-tanks économiques. Eux, « ils font le fier », ils vont poser des questions non pas pour des urgentes mais pour montrer qu'ils s'y connaissent. Ils ne vont pas demander 'quel est la fuite des capitaux ?', ils vont formuler la question pendant une minute pour que ça soit beau... mais la plupart de journalistes [de la chaîne] bossent « pour les agences ». Ils sont assis comme ça [il prend en mains ma tablette], ils posent leur question et ils apprennent la question suivante au lieu d'écouter la réponse. Ils ne sont pas prêts à développer la réponse puisqu'ils ne l'écoutent pas. Il y a aussi Masha [Bondareva, la présentatrice et l'intervieweuse de la chaîne]. Mais en gros elle travaille aussi pour les agences. Mais elle, elle a des périodes de lucidité, à la différence des autres qui sont entièrement dans leurs IPads ».

⁵⁴⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁵⁵⁰ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁵⁵¹ La capacité à formuler une liste de questions pour une interview constitue pour les intervieweurs une marque de professionnalisme. S'il s'agit d'une interview programmée, la rédaction doit s'occuper de la préparation de questions.

povestka dn'a (ordre de jour). Ainsi lorsque je demande aux journalistes, quand nous visionnons ensemble les vidéos de leurs interviews, pourquoi telle ou telle question a été choisie, ils se réfèrent dans les réponses au fait qu'elle figurait dans l'ordre de jour. Ainsi, lors d'une interview réalisée au forum de Davos, le journaliste avait posé la question « est-ce que vous croyez que l'Euro peut échouer et qu'est-ce que, selon vous, doivent faire la banque centrale européenne et, en général, les membres de l'union monétaire ? ». Je lui ai demandé d'expliquer pourquoi une telle question avait été posée au magnat d'aluminium russe Oleg Deripaska :

Journaliste : écoutez, cette question est attachée à l'ordre du jour. Je suppose, je ne rappelle plus précisément, je suppose qu'il y avait des discussions sur les perspectives de l'Euro, des discussions dans le mainstream je veux dire, dans les éditions d'affaires. Tout comme aujourd'hui [09.08.2016] il y a une discussion sur le futur du pétrole, à cette époque la thématique de l'Euro était saillante. Et les gens se prononçaient sur le sujet. Quelqu'un dit que ça va être comme ça, un autre propose une autre perspective. Et dans cette optique, chaque commentaire d'un personnage de ce niveau a de l'intérêt. Ce n'est pas important de savoir ce qu'il va dire précisément. [On sait que] ça va être largement cité. Je veux dire, les agences vont produire une actualité : « Oleg Deripaska : dans la deuxième moitié de 2012 l'Euro va baisser »⁵⁵².

Les journalistes peuvent scanner la production médiatique de leur domaine et repérer les grands thèmes qui font l'ordre de jour. N'importe quel commentaire sur ce thème, produit par un interviewé haut placé a de fortes chances d'être cité par les agences (« chaque commentaire d'un personnage de ce niveau a de l'intérêt. Ce n'est pas important de savoir ce qu'il va dire précisément. [On sait que] ça va être largement cité»). De même, lorsqu'apparaît une actualité qui touche l'activité d'une entreprise quelconque, le journaliste peut demander une réaction des représentants des compagnies qui y sont liées. Par exemple, si la compagnie prêteuse rencontre un problème quelconque, une question à cet égard peut être posée à son créancier. Le journaliste qui a posé la question sur les problèmes de la compagnie AvtoVAZ au président de la banque VTB, m'a expliqué le sens de cette question :

Certains intervieweurs prennent les questions produites par la rédaction. D'autres, qui se considèrent plus professionnels, refusent l'aide de la rédaction et formulent les questions eux-mêmes.

⁵⁵² Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

Journaliste : il y avait une autre raison importante pour poser cette question sur la compagnie d'automobile AvtoVAZ. Il se disait qu'AvtoVaz pouvait faire faillite prochainement et qu'elle ne pouvait plus payer ses dettes. J'ai appris que cette compagnie avait des crédits de la banque VTB et c'était une raison importante du point de vue informationnel, de poser une question sur ça. C'était même apparu sur les fils des agences d'information. C'était à ce moment-là une actualité chaude, je veux dire qu'on lisait sur les fils des agences d'information qu'AvtoVaz pourrait cesser de payer ses dettes. Là c'était un travail destiné aux agences pour de ma part⁵⁵³.

L'ordre de jour peut devenir pour le journaliste télévisé non seulement un appui qui facilite la tâche de se repérer vite dans des masses des informations, mais aussi une contrainte. Le journaliste de Russie 24 peut hésiter à poser des questions qui ne portent pas sur l'ordre de jour – elles risquent de ne pas être reprises par les agences d'information. Ainsi, quand j'ai demandé au journaliste de la chaîne étatique s'il poserait au magnat Vladimir Evtochenkov la question « qui est derrière les attaques sur votre compagnie » (la question qui touche le pacte), le journaliste m'a répondu : « en 2012, quand il est assigné à domicile, bien sûr, je poserais cette question. Aujourd'hui – non, ce n'est plus l'ordre de jour »⁵⁵⁴. Ainsi, étant donné que les magnats n'apparaissent pas fréquemment dans les interviews surtout au moment de tensions avec l'État, les journalistes de cette chaîne étatique ont peu de chances de revenir aux problèmes de ces entrepreneurs après coup. Ces problèmes ont ainsi de fortes chances de ne pas être couverts par la chaîne.

2.2. Les rôles attribués aux interviewés

En poursuivant l'analyse de catégories et des conventions professionnelles des intervieweurs de Russie 24 il nous faut parler d'une autre distinction pertinente pour les journalistes. L'interviewé se présente le plus souvent dans un des deux rôles principaux qui prévoient deux cadres participatifs légèrement différents (même si les deux sont d'une manière ou d'une autre liés à l'objectif général de la réduction de l'indétermination du futur). Ce sont les rôles que nous pouvons schématiquement désigner comme ceux de « porte-parole » et de « pronostiqueur ». Le fait que les journalistes distinguent clairement ces deux rôles se manifeste dans le propos du rédacteur en chef de la chaîne qui parle de ce qui justifie qu'une personnalité soit interviewée sur la chaîne en tant que *newsmaker* : [les gens qui viennent sur notre chaîne] se présentent comme des fournisseurs de

⁵⁵³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁵⁵⁴ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

nouvelles, des *newsmakers*. Si t'es *newsmaker* aujourd'hui, même si t'es barbant, tu dois être sur notre chaîne ! Parce que t'as une actualité. Tu peux être balbutieur, tu peux ne pas être télégénique, mais si t'as une opinion digne d'attention aujourd'hui, ou si t'as accès à une actu, tu dois impérativement être sur notre antenne ». L'invité peut changer de rôle au cours même de l'interview. Mais les questions qui prévoient des rôles différents ne s'entremêlent presque jamais. D'habitude, l'interview se divise naturellement en deux parties qui correspondent à deux rôles différents. Le passage d'un rôle à un autre est marqué par une annonce de la part de l'intervieweuse : « et maintenant on va se focaliser sur plusieurs questions rapides qui concernent votre activité opérationnelle » (rôle de porte-parole), ou « passons maintenant aux questions qui concernent la situation économique mondiale » (rôle de pronostiqueur).

2.2.1. Le porte-parole

L'accès à l'actualité comme critère de qualité d'un invité présuppose que les autres sont privés de cet accès. Cette situation s'observe le plus souvent quand une personne appartient à une institution quelconque plus ou moins fermée. Il devient ainsi pour les autres le porte-parole de cette institution, habilité à parler « au nom » de cette institution. A l'évidence, tout le monde parmi ceux qui appartiennent d'une manière ou d'une autre à une institution déterminée (par exemple, une entreprise) ne jouit pas automatiquement de ce statut. Comme nous l'avons montré d'une manière détaillée dans le chapitre 5, appliquant des critères de responsabilité fonctionnelle au sein de l'institution, les journalistes cherchent toujours les supérieurs hiérarchiques qu'ils reconnaissent comme des vrais porte-paroles. Par exemple, en rencontrant au forum de Davos le chef de la holding AFK Sistema qui contrôle le plus grand opérateur de télécommunication MTS, le journaliste lui pose une question locale qui concerne l'activité de cet opérateur. Il explique son geste de la manière suivante : « ici on a accès non seulement au président de l'opérateur, mais au chef de la compagnie holding, auquel MTS [l'opérateur] se soumet. Bah, c'est évident que c'est hyper intéressant ! »⁵⁵⁵. Plus le poste de la personne est élevé, mieux elle est censée connaître les plans et les projets de la compagnie. Ainsi, aux chefs des entreprises interviewés sur la chaîne, les journalistes posent le plus souvent des questions qui concernent ce qu'on nomme en langage professionnel « l'activité opérationnelle de l'entreprise » (*operatsionnaja dejatel'nost'*). Cette notion recouvre différents aspects du fonctionnement de l'entreprise, comme les événements internes, les projets, etc. Du point de vue temporel, et c'est cela qui distingue le rôle du porte-parole, toutes ces questions visent le passé, elles reconstituent les événements échus. Même les

⁵⁵⁵ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

projets futurs dont peut parler l'invité présupposent un moment de délibération et de prise de décision antérieure à celui de l'interview.

Les questions qui placent l'invité en situation de porte-parole, qui a un savoir unique à propos d'un événement donné, dépendent de l'ordre de jour. Si survient (et devient public) un événement déterminé qui concerne une compagnie donnée, les intervieweurs essayent d'inviter le dirigeant de la compagnie pour obtenir des commentaires à propos de cet événement. La notion d'« événement informationnel » sert aux journalistes pour désigner les événements du monde qui ont attiré l'attention du milieu journalistique. Comme me l'a expliqué une intervieweuse de la chaîne :

Journaliste : je veux obtenir la réaction actuelle aux événements informationnels. La culture entrepreneuriale de la personne qui a fait quelque chose et si ça est devenu connu, ça doit le conduire à venir et à l'expliquer. Il peut choisir l'endroit, mais l'explication doit suivre.

Chercheur : mais c'est quoi un « événement informationnel », c'est quelque chose hors de ligne ? Quelque chose qui n'est pas normal ?

Journaliste : non, c'est quelque chose inconnu, qui est devenu un sujet de discussion⁵⁵⁶.

2.2.2. Le pronostiqueur

Le pronostiqueur constitue un autre rôle fréquent que les intervieweurs peuvent proposer à l'invité d'endosser. La tâche qu'on lui attribue consiste à produire des pronostics. Ce rôle est plus exigeant que celui de porte-parole qui est censé décrire, tout simplement, un événement qu'il connaît d'une manière ou d'une autre. Dans le cas du pronostiqueur, il se voit attribuer la tâche de parler d'entités qu'il ne contrôle pas directement (domaine d'industrie, économie du pays, destin de la devise etc). Pourquoi les journalistes attribuent-ils aux magnats le pouvoir de parler de ces entités ? Commençons par un exemple. A Davos, au forum économique mondial de 2012, le journaliste pose à son invité, le magnat d'aluminium Oleg Deripaska, la question suivante « quels sont les principaux défis qui se posent à la Russie dans les 3-5 prochaines années ? ». Quand je lui demande de m'expliquer pourquoi cette question particulière a été adressée à cet interviewé-là, le journaliste me répond :

⁵⁵⁶ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

Je pense que le plus intéressant c'est de parler des perspectives. Parce que c'est quoi la différence entre un grand patron, un patron moyen et une personne qui n'est pas un patron ? Si vous considérez leurs compétences, elles sont à peu près les mêmes. L'objectif principal du grand patron c'est de penser au futur, non pas aux mois suivants, mais à l'échelle de décennie. Ce sont des gens avec qui l'on peut parler de ce qu'est-ce que nous attend dans 5 ans, quels sont les défis, à quoi faut-il que nous nous préparions. (...) Et je pense qu'en Russie il y a assez peu de gens avec qui ça fait du sens de parler de l'économie. Des gens qui sont suffisamment informés et qui peuvent prendre des décisions, qui disposent des informations qui leur permettent d'avoir une grande image. Il s'agit d'une dizaine de grands entrepreneurs, d'une dizaine de gens intégrés au pouvoir et qui prennent les décisions dans les ministères de développement économique, des grandes banques étatiques, des corporations étatiques⁵⁵⁷.

Nous voyons que c'est l'importance de la position hiérarchique de la personne (un « grand patron ») qui dote cette personne, aux yeux de journaliste, de la capacité de prévoir le futur, ou, pour reprendre le terme de journaliste, d'« avoir une grande image ». Dans la suite de cet extrait, le journaliste explique cette attribution de capacités extraordinaires par l'accès privilégié à l'information quant à la situation économique (ils sont « suffisamment informés », ils « disposent des informations »). Le rôle de pronostiqueur pose la question de domaines du monde économique auxquels l'interviewé est compétent. Les sujets proposés par les intervieweurs ne sont pas aléatoires, les journalistes disposent d'un système de conventions quant à ce quels thèmes peuvent être soulevés avec quels speakers. Lorsque le journaliste pose au magnat d'aluminium une question sur le sort de l'Euro, je demande de m'expliquer pourquoi l'opinion d'un magnat d'aluminium russe à propos de l'Euro peut avoir une valeur quelconque.

Chercheur : pour moi ça pose problème, quel est le rapport entre Deripaska et l'Euro ? Quel rôle prend Deripaska dans cette situation ?

Journaliste : écoutez, ça serait étrange si je lui pose une question sur la viande. Parce qu'il s'occupe de l'aluminium et il est responsable d'autre chose. Mais lui poser des questions sur la macroéconomie, et l'Euro c'est de la macroéconomie, c'est très utile. On peut aussi lui poser des questions sur le pétrole et sur le taux directeur.

Chercheur : pourquoi ?

⁵⁵⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

Journaliste : bah, parce qu'il a beaucoup d'information. Le grand business existe en rapport étroit avec la macroéconomie. Ma femme gère un café qui a une recette de 1 million de roubles par mois. On peut aussi lui demander sur la macroéconomie, et je pense qu'elle aura des idées. Mais je suppose que Deripaska en ait plus, vous voyez ?⁵⁵⁸

Le journaliste explique qu'il est commun d'attribuer aux speakers des zones de responsabilité. Ainsi, le magnat d'aluminium peut légitimement faire des pronostics à propos de l'industrie d'aluminium (mais non pas sur l'alimentation, par exemple). En même temps, il y a un ensemble de sujets communs, qui se rapportent à la macroéconomie, dont peut se prononcer n'importe quel magnat. Les exemples de sujets macroéconomiques ce sont « l'Euro », « le pétrole », « le taux directeur », etc.

Qui plus est, dans l'establishment russe il y a un certain ensemble de personnalités qui se présentent pour les journalistes comme capables de discuter des sujets encore plus larges. Les journalistes réservent pour eux des désignations comme « penseur » ou « philosophe ». Dans l'extrait suivant, je discute la scène dans laquelle un journaliste a posé au chef de Sberbank German Gref la question suivante : « tous ceux qui observent la situation en Russie remarquent qu'il y a beaucoup de changements surtout en ce qui concerne la société. Voyez-vous ces changements ? Pensez-vous qu'ils sont bons ? Comment vont-ils influencer sur le développement du pays ? ». Je lui ai adressé ma question :

Chercheur : vous vous adressez à lui comme à qui ?

Journaliste : je dirai, comme à un penseur. C'est pourquoi il est intéressant de lui parler non seulement des banques et des taux directeurs, mais aussi à propos de catégories philosophiques. Par exemple, qu'est-ce qu'il va advenir avec la productivité du travail dans 50 ans, à quoi nous amènent la robotisation et l'automatisation de la production etc. Je pense que lui, il est le plus intéressant de tous. Avec lui on peut parler du conflit entre la Russie et l'Occident, de l'histoire de l'Etat depuis la Byzantine, n'importe quoi d'autre.

Chercheur : mais si vous définissez son statut, choisissez un terme, il est qui ?

Journaliste : le penseur, je n'ai pas peur de le designer comme un penseur et un philosophe. Il y a un nombre limité de gens qui sont des penseurs contemporains. Deripaska n'est pas un penseur, tandis que Gref en est vraiment un⁵⁵⁹.

⁵⁵⁸ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁵⁵⁹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

Le terme « philosophe » ou « philosophique » est en effet assez souvent employé par les journalistes de la chaîne pour parler des interviews qui s'éloignent des questions qui concernent l'activité opérationnelle locale des compagnies (est qui dessinent ainsi les speakers comme porte-paroles). Dans l'extrait qui suit je demande à une intervieweuse de la chaîne de caractériser l'émission de sa collègue, le principal programme-interview de la chaîne « Mnenie ».

Chercheur : c'est quoi la différence [entre l'émission « Mnenie »] et vos interviews ?

Journaliste : elle a des interviews plus élargies, on peut y raisonner un peu, analyser, on peut inviter Gref et demander à quoi servent les centres de formation spéciaux etc., comment il voit le futur de la Russie, quel est le sens de la vie. Son émission est plus philosophique⁵⁶⁰.

Avant de passer à la dernière section de ce chapitre notons une ressemblance importante entre les deux rôles attribués aux interviewés que nous venons d'étudier. Le rôle de porte-parole et celui de pronostiqueur ont en commun le fait de ne pas présenter l'interviewé en tant que personne humaine qui parle de son expérience personnelle. Les deux rôles l'installent en tant que suppléant des grandes entités physiques ou métaphysiques au nom desquelles il s'exprime. En ce sens, le style des interviews sur Russie 24 suppose un privilège systématiquement accordé à la règle de la distanciation énonciative⁵⁶¹. Les journalistes s'adressent aux interviewés d'une manière démodalisée et désingularisée. Nous reviendrons sur cette question, qui se révélera alors centrale, dans le chapitre 9.

3. Produire des reprises grâce aux interviews

Compte tenu de ces nuances, nous allons maintenant passer à l'étude de processus d'interaction avec l'interviewé pour comprendre comment les intervieweurs de la chaîne remplissent leur objectif principal : faire produire aux interviewés des déclarations qui puissent donner lieu à des reprises par d'autres médias.

3.1. Anticiper les ruptures de coopération avec les personnalités interviewées

⁵⁶⁰ Entretien avec une journaliste de la chaîne Russie 24, le 15/08/2016

⁵⁶¹ C. Lemieux, *Mauvaise presse*, *op. cit.*, p. 142.

La place spécifique de la chaîne Russie 24 comme principal fournisseur télévisuel des reprises opérées par le système médiatique russe (la chaîne est première selon le taux de citations parmi les chaînes de télévision) dépend fortement de son accès permanent et prioritaire aux personnalités (*newsmakers*) de haut niveau. Au début de ce chapitre, nous avons dit que cet accès est lié au statut « gouvernemental » de la chaîne. Pourtant, un tel statut n'est pas garanti : il est le résultat du travail des journalistes pour le faire valoir et il doit être constamment réaffirmé. Comprendre comment ce statut est produit et maintenu au cours des échanges est important pour comprendre comment les intervieweurs traitent leurs invités au cours des interviews.

Même si aujourd'hui la chaîne se vante de son accès facile aux interlocuteurs de haut niveau, ce n'a pas toujours été le cas. Russie 24 est une chaîne relativement jeune (créée en 2007) et comme beaucoup de nouvelles chaînes, lors des premières étapes, elle souffrait d'un manque de reconnaissance⁵⁶². Les possibilités d'accès aux *speakers* haut placés est vu par les journalistes (parmi lesquels beaucoup travaillent depuis les premiers jours de la chaîne) et par la direction de Russie 24 comme le fruit d'un travail long et coûteux de *formation de relations* avec les membres de l'establishment russe. « Formation de relations » est un terme employé par les journalistes eux-mêmes. Ainsi, quand j'ai demandé au rédacteur en chef de la chaîne pourquoi les interviews de Russie 24 apparaissent comme plus prudentes, voire même « sèches », par rapport aux interviews de la chaîne Dozhd, par exemple, il m'a dit :

C'est la question de la *formation des relations*... ici il faut revenir à l'histoire de la formation de nos relations avec les *newsmakers*. On se positionne comme une chaîne réfléchie, objective, et peut-être ... pas expressive. [...] Notre chaîne s'est positionnée sur le marché comme celle qui construit depuis longtemps la communication avec les différents ministères et départements, qui construit une communication personnelle avec les gens qui occupent des postes importants⁵⁶³.

Les émissions-interviews, qui supposent une communication directe entre les membres de l'establishment et les journalistes de la chaîne, occupent la place centrale dans ce travail de formation de relations avec les élites. Le rôle de l'intervieweur devient crucial dans ce processus. La présentatrice de la principale émission interview de la chaîne, « Mnenie », se souvient de la première période d'existence du programme :

⁵⁶² Nous aborderons l'histoire de la chaîne de manière plus détaillée dans le chapitre 9.

⁵⁶³ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

Notre émission a été créée comme une nouvelle émission sur la nouvelle chaîne. Au début, pendant plusieurs mois on faisait des interviews, et tous les présentateurs participaient à ce travail. C'était la spécificité de notre chaîne. Il nous a fallu nous ouvrir un accès aux personnalités (speakers) de premier niveau, les apprivoiser (*prirouchit'*)⁵⁶⁴.

L'expression « apprivoiser l'interviewé » est significative. Elle montre bien qu'à ce premier stade l'accent était mis sur la formation de bons rapports avec les speakers et non pas sur l'obtention d'informations sensationnelles à tout prix. Comment plus exactement pouvait-on « apprivoiser » les *newsmakers* et nouer avec eux des bonnes relations de façon à ce qu'ils reviennent à nouveau dans la salle d'émission ? La notion à laquelle font référence les journalistes est celle de « confiance »⁵⁶⁵. Lorsqu'une intervieweuse parle de différentes manières d'interviewer elle laisse comprendre que son style d'interviewé est informé y compris par la volonté de préserver la confiance que font à elle les speakers.

J'admets des styles différents d'interview, de plus, je reconnais l'efficacité de certaines formes. Mais je fais ce que je peux faire, ce que je réussis à faire. Si je commence à attaquer mon invité, je vais avoir une réaction négative parce qu'il cessera de me faire confiance.

Lorsque je demande ce que signifie selon elle ce terme de confiance, elle m'explique :

Bah, vous savez comment en général [les speakers] traitent les journalistes ? Comme des chiens, comme ceux qui peuvent empêcher, ruiner, gâcher tout, puisqu'ils peuvent organiser une fuite, une publication de fuite, une provocation. C'est un cas limite. Les journalistes comme ceux à qui on ne peut pas faire confiance, de qui il faut tout cacher⁵⁶⁶.

⁵⁶⁴ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

⁵⁶⁵ Comme l'a montré Louis Quéré, la confiance est un objet qui ne peut pas s'analyser correctement, si on s'en tient à l'hypothèse de rationalité de l'*Homo œconomicus*. Sa structure "cognitive et normative" implique en effet de la situer en lien avec la dimension collective et institutionnelle de l'agir. Voir Louis Quéré, « La structure cognitive et normative de la confiance », *Réseaux*, 2001, vol. 4, n° 108, p. 125-152. Dans cette perspective, en suivant les travaux de Cyril Lemieux, on peut interpréter cette notion comme essentiellement liée à ce qu'il nomme la « grammaire naturelle » et en particulier, au respect des règles de personnalité, d'intimité et de restitution caractéristiques des interactions privées entre journalistes et sources C. Lemieux, *Mauvaise presse, op. cit.*, p. 150-162. (Mauvaise presse : 150-162). Mais comme nous allons le voir, et comme l'auteur le suggère aussi de son côté Cyril Lemieux, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Éditions de Métailié, 2000, p. 180-181, l'établissement de la confiance passe aussi par le respect de certaines règles de la grammaire du réalisme (en particulier, la règle d'anticipation des ruptures de coopération).

⁵⁶⁶ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

Le terme « confiance » présuppose une certaine idée de la prise en compte des risques pour l'invité et de leur évitement dans l'interview. En effet, comme l'explique le rédacteur en chef de la chaîne, le style d'interviews produites à Russie 24 ne doit pas présupposer une confrontation ouverte avec le *newsmaker*.

Notre présentatrice Evelina, elle aussi, est un auteur fort, elle a pris beaucoup de muscles ces derniers temps dans le sens moral et intellectuel. Mais une conversation « one in one », quand elle peut détruire un adversaire, avoir un débat conceptuel avec lui, ce n'est pas concevable pour la conception de notre chaîne. Je ne veux pas risquer, premièrement, de la position qu'occupe la chaîne. La chaîne se positionne sur le marché comme celle qui construisait depuis longtemps la communication avec tels et tels ministères et départements, la communication personnelle avec les gens qui occupent des postes importants. Et ainsi, si l'on les épeure une fois, ou si l'on les déstabilise, sort de l'équilibre par un coup dans le plexus, j'ai peur que peut être affecté tout ce qu'on construisait depuis 10 ans⁵⁶⁷.

Pour reprendre le langage de Cyril Lemieux, les journalistes de la chaîne doivent respecter soigneusement la règle d'anticipation des ruptures de coopération. « Cette règle consiste pour le journaliste à réaliser la limite de son action en fonction des détériorations que celle-ci peut occasionner dans la relation future avec autrui »⁵⁶⁸. L'exigence d'anticiper les ruptures de coopération nécessite en même temps la bonne connaissance par les journalistes de domaines sensibles pour chaque speaker et des nuances de ses relations avec différents représentants des élites politique et économique. En effet, si nous allons plus loin et essayons de comprendre ce qui se cache derrière le terme « confiance » employé par les journalistes, nous allons voir que les bonnes relations avec les speakers se basent, y compris, sur la bonne maîtrise de règles du pacte par les journalistes de la chaîne.

En effet, en usant de ma méthode de visionnage des extraits de vidéos et d'analyse de cas hypothétiques basés sur les vidéos des interviews effectives, j'ai pu comprendre que les journalistes de la chaîne essaient d'éviter de poser des questions dont les réponses pourraient conduire les speakers à manifester trop explicitement le non-respect du pacte. Dans l'extrait suivant, j'ai proposé à une journaliste d'imaginer une situation dans laquelle elle pose une question

⁵⁶⁷ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

⁵⁶⁸ C. Lemieux, *Mauvaise presse*, *op. cit.*, p. 172.

qui incite un interviewé à critiquer la politique économique du gouvernement et le vice Premier ministre et président de la compagnie pétrolière étatique Igor Setchine. Voici sa réponse :

Oui, mais ça sert à quoi pour moi de faire ça ? Je comprends très bien que quelque temps plus tard je le rencontrerai et on aura une autre conversation. Et ça sert à quoi pour moi de créer une tension avec lui ? Il dira : « écoutez, moi je ne veux pas travailler avec cette journaliste. Non seulement sa manière de poser des questions est incompréhensible, mais aussi elle crée un conflit entre moi et les autres personnes ». Ça me sert à quoi ? Je ne vois pas pourquoi je devrais poser cette question concrète sur Setchine⁵⁶⁹.

La prise en compte du pacte permet à mon interlocutrice de reconnaître la question, que je suggère de poser, comme étant une question dangereuse pour l'invité puisqu'elle le conduirait à déroger à une règle de pacte et ainsi, en manifestant une « attaque » (c.f. le chapitre 3), d'entrer en conflit avec un proche du président. La journaliste refuse ainsi de suivre ma suggestion en expliquant que poser une telle question reviendrait à courir le risque de rompre les relations de coopération avec l'invité en question (« ça sert à quoi pour moi de créer une tension avec lui ? Il dira : « écoutez, moi je ne veux pas travailler avec cette journaliste »).

Il serait erroné d'affirmer que les intervieweurs de la chaîne étatique évacuent entièrement de leurs listes de questions celles qui touchent le pacte. Dans beaucoup de situations, surtout lorsque des tensions sont à l'ordre du jour, les intervieweurs de Russie 24 se voient obligés de poser des questions inconfortables à leurs invités. Mais dans ce cas la règle d'anticipation des ruptures de coopération se manifeste à travers le fait que les journalistes n'insistent pas trop avec les questions les plus inconfortables, en évitant les « relances » et en donnant ainsi au speaker la possibilité d'esquiver la réponse. Les journalistes utilisent le mot *pedalirovat'* (pédaler) pour désigner l'acte de poser des questions avec insistance. Les journalistes de Russie 24 s'efforcent justement à ne pas *pedalirovat'*. Comme me l'a expliqué une intervieweuse : « certes, on peut poser la question, mais on ne va pas insister ». Dans un autre cas, une autre intervieweuse m'a rapporté une discussion avec l'interviewé intervenue après l'interview qui est intéressante du point de vue de notre sujet :

J'ai eu des situations où au cours de l'interview je soulevais des sujets très sensibles pour eux. [...] je veux dire que l'invité ne savait pas que j'allais poser cette question. Et le moment était très tendu pour eux. Et quand après coup on discutait de ça, j'ai essayé

⁵⁶⁹ Entretien avec une journaliste de la chaîne Russie 24, le 15/08/2016

d'expliquer que je ne l'avais pas fait dans le but de le provoquer. Comme il me l'a expliqué après, il n'a pas pu en parler parce que c'était lié aux risques politiques. Non seulement pour lui, mais aussi pour les gens dont il est responsable. J'ai trouvé ça étrange et j'ai dit : « si vous ne vouliez pas en parler, il aurait mieux valu annuler l'interview. Parce que moi, je ne pouvais pas ne pas toucher ce sujet. Oui, effectivement, je pouvais ne pas insister en respectant ainsi nos « arrangements d'honneur », je veux dire, je pose la question, vous pouvez ne pas répondre, c'est à vous de voir. Mais quand j'ai posé cette question, vous avez commencé à répondre et à répondre en détails »⁵⁷⁰.

L'intervieweuse explique que poser la question, même très inconfortable pour l'invité, peut faire partie de son obligation professionnelle (qui renvoie aux règles de distanciation qui sont elles aussi pertinentes pour les journalistes). Comment dans ce cas conserver de bonnes relations avec l'invité et maintenir la confiance dans les rapports mutuels ? La journaliste parle à cet égard de ce qu'elle appelle des « arrangements d'honneur » avec l'interviewé. Il s'agit de faire semblant d'un intervieweur distancié et agressif, en soulevant les questions sensibles pour l'invité, mais en réalité ne pas aller très loin dans la discussion de ces sujets sensibles. Cette notion présuppose que même en formulant la question publiquement, comme l'exigent ses obligations professionnelles, la journaliste laisse à l'invité une possibilité de ne pas répondre à cette question en diminuant ainsi le risque pour lui. L'invité, dans la scène décrite, n'a pas compris le jeu et a commencé « à répondre et à répondre en détail », autrement dit, aller plus loin dans la discussion d'un sujet sensible, ce qui n'était pas du tout prévu par la journaliste. Cette anecdote montre bien comment les journalistes de la chaîne étatique s'efforcent de respecter un équilibre tendu entre les règles de la distanciation et l'impératif, très pesant sur cette chaîne, d'anticiper les ruptures de coopération avec les interviewés.

Résumons. La prise en compte du pacte est un élément important dans l'organisation du travail journalistique sur la chaîne étatique. Elle permet en effet de régler les relations avec les *newsmakers* en maintenant avec une forme de confiance « réaliste » et de s'assurer ainsi un accès permanent. Le pacte se présente comme une ressource d'approvisionnement, pour reprendre le terme employé par le journaliste.

3.2. Relance de l'interviewé et pêche aux infos

⁵⁷⁰ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

Nous passons à une analyse détaillée des techniques qu'utilisent les journalistes de Russie 24 pour recueillir de l'information lors des interviews. Compte tenu de l'exigence de maintenir des bonnes relations avec l'interviewé (et de prévenir les éventuelles ruptures de coopération) et de l'importance accordée à l'objectif d'être cité et repris par les autres médias, ces techniques se distinguent beaucoup de celles que nous avons pu observer à Dozhd (et dont il a été question au chapitre précédent). Par exemple, les journalistes de la chaîne étatique se sentent beaucoup moins en mesure d'exercer une pression sur le *newsmaker* et d'insister par des relances sur la question gênante en cas d'absence de réponse. Cela concerne non seulement les questions qui portent sur le pacte (comme on l'a vu dans la section précédente), mais en général toutes les questions auxquelles l'interviewé ne fournit pas de réponse directe immédiate (portant par exemple sur des considérations d'ordre économique). Ainsi, les journalistes ne peuvent travailler qu'avec les informations que l'interviewé partage volontairement. Lors de l'interview la tâche de l'intervieweur télévisée consiste ainsi à comprendre quels sont les sujets (parmi ceux qui peuvent potentiellement intéresser les agences) sur lesquels l'invité est en mesure de parler librement. Un intervieweur de Russie 24 cherchant à m'expliquer sa façon de faire pour obtenir des invités le maximum de matériel citable, contraste sa technique avec celle des journalistes les plus « médiatiques » de la chaîne qui, selon lui, ne s'y entendent pas pour faire parler les interviewés :

Alors, ça marche de la façon suivante. Tu attrapes (pêches) un petit bout d'information et tu le tires et c'est alors que tu repêches des citations. Tu repêches et tu obtiens tes citations. C'est pourquoi ce n'est pas bon si c'est un journaliste médiatique [il s'agit ici des présentateurs et présentatrices des blocs d'actualités dont la figure est familière à beaucoup de téléspectateurs] qui fait l'interview. Ça arrive souvent sur notre chaîne. Puisqu'il y a d'un côté, les confrères très médiatiques et de l'autre, les journalistes qui s'y connaissent. Si c'est un journaliste médiatique qui fait l'interview, ça apporte du rating, et le rating c'est important. Dans ce cas, ça se passe de la manière suivante : la rédaction prépare les questions et le confrère médiatique les pose. Mais le plus souvent ce sont des interviews ratées. Pourquoi ? Parce que dans les questions qu'ils leur préparent ils ne mettent que des lancements. Ils ne prévoient pas prévoir les réponses, tu vois ?! Alors, ils mettent juste des lancements ! Et le problème c'est que le confrère médiatique, avec ces lancements, il peut attraper un poisson, mais il ne peut pas le tirer hors de l'eau parce que dans sa liste de questions il y a déjà le lancement suivant. Il n'a même pas compris qu'il a attrapé un poisson ! Il est déjà passé à la question suivante. Par exemple, il demande « qu'est-ce qui advient au Turk Stream [un projet de gazoduc allant de la Russie à la Turquie à travers la Mer Noire] ? » L'interviewé lui répond une chose superbe à laquelle tu peux t'accrocher

pour poser des questions supplémentaires. Mais au lieu de faire ça, lui, il pose déjà la question suivante : « Et la centrale atomique ? ». Tu comprends ? Il a déjà oublié le Turk Stream parce qu'il a la question suivante sur la centrale atomique ! Alors qu'il aurait pu relancer et demander un peu plus et l'invité lui aurait dit des choses magnifiques. Mais le confrère médiatique ne s'y connaît pas. C'est raté le plus souvent⁵⁷¹.

Essayons de comprendre plus précisément en quoi consiste la stratégie de cet intervieweur de Russie 24. La liste des questions que le journaliste prépare avant l'interview (et qu'il doit le plus souvent accorder avec le service de presse du *newsmaker*) ne lui sert que comme un moyen de sonder l'invité et de repérer les thèmes à propos desquels le *newsmaker* va parler volontairement. Ce n'est que dans un deuxième temps, quand le journaliste « attrape » un thème que l'invité peut développer, que le vrai travail d'intervieweur commence. Il consiste à relancer l'interviewé pour que celui-ci éclaire le maximum de détails dans le cadre de ce thème. La métaphore de la pêche, à laquelle fait recours mon interlocuteur, souligne encore une fois 1) l'indétermination quant aux actualités que le journaliste va retirer à l'issue de l'interview, et 2) la spécificité du travail des journalistes à Russie 24 qui doivent étudier attentivement les réponses des invités afin de comprendre quel sujet ces derniers seront prêts à développer (quand un poisson aura été pêché). Le problème des interviews effectuées par ce que mon interlocuteur appelle les journalistes « médiatiques » consiste en ce que ces personnes s'appuient trop sur le plan de l'interview tel que le prédéfinit la liste des questions préalable (que leur a préparée le plus souvent la rédaction) et qu'elles ne sont donc pas en mesure de faire des relances et de poser des questions supplémentaires au moment où l'invité manifeste sa bonne volonté d'éclairer le public sur un sujet.

Pour mieux comprendre la mise en œuvre de cette stratégie nous allons présenter un exemple concret, issu de la discussion d'un extrait vidéo d'interview. Le journaliste commente sa manière de conduire l'interview. Il s'agit de l'interview avec le chef de la banque VTB Andrei Kostine, effectuée à Munich lors de la conférence sur la sécurité en 2016. Une rumeur circulait dans le milieu journalistique (et plus généralement dans le milieu des affaires) selon laquelle les sanctions économiques introduites par les pays européens contre la Russie pourraient être levées. Le journaliste se souvient des circonstances de l'interview :

Cette fois on avait l'impression que les sanctions économiques [contre la Russie] allaient être retirées. C'est pourquoi beaucoup de businessmen russes se sont présentés [à la conférence de Munich], parce qu'il y avait des rumeurs d'après lesquelles les sanctions

⁵⁷¹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

allaient être retirées dès l'hiver. Et quand on a appris que Kostine était là, on est en bonnes relations avec lui, parce que comme vous le savez sans doute, sa femme travaille chez nous. Je ne vais pas en dire plus pour votre recherche. Je veux dire qu'on a des bonnes relations avec Kostine, de très bonnes relations personnelles même. Et on a voulu avoir son commentaire⁵⁷².

Le matin Kostine a participé à un brunch de travail fermé à la presse. Le journaliste, qui avait obtenu l'accord préalable de Kostine pour une interview, attend donc le chef de la banque dans la rue, près du bâtiment dans lequel ont lieu les événements de la conférence. Une fois que l'interviewé se présente, le journaliste passe à l'antenne. Le présentateur du bloc d'actualités lui passe la parole et l'intervieweur, après avoir remercié l'invité pour le temps qu'il veut bien consacrer, pose sa première question :

Intervieweur : ce matin vous avez participé au brunch de travail. [...] Le brunch a été fermé à la presse, nous savons que vous y avez été présent, peut-être ne pouvez-vous pas tout dire pour la presse, mais quand même, qu'est-ce que vous avez discuté ? On croit comprendre que vous avez parlé des sanctions et des problèmes de croissance économique. Qui était la ?

Interviewé : Merci, bonjour. Vous savez, ce n'est pas la première fois que je me rends à la conférence à Munich. Et j'ai l'impression qu'on a ici deux mondes. Il y a le monde du business, qui se prononce pour l'annulation des sanctions et pour le développement des relations avec la Russie. Et puis il y a un autre monde, celui des représentants des cercles pro OTAN, des généraux, des représentants des services de renseignement qui ont une disposition anti russe très forte. [...] En ce qui le concerne, le monde du business s'est très clairement prononcé contre les sanctions à l'égard de la Russie. De plus aujourd'hui nos collègues allemands nous ont dit qu'ils comptent et qu'ils espèrent vraiment que les changements auront lieu en été. Les mouvements en faveur de l'annulation des sanctions pourraient l'emporter⁵⁷³.

Le journaliste fait un signe de main pour arrêter le visionnage. Il explique :

⁵⁷² Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁵⁷³ Extrait de l'interview avec Andrei Kostine du 11/02/2016 (chaîne Russie 24)

Journaliste : voilà, ici j'ai compris ce que j'ai attrapé. Je me rappelle maintenant lorsque je le regarde avec toi. J'ai compris à ce moment précis : « ça alors, je pensais à un vent [une info] qui souffle et il m'a encore ajouté du vent [de l'info] ».

Chercheur : il a dit que les sanctions vont être annulées en été ?

Journaliste : voilà, c'est ça ! Il a donné un détail de l'intérieur. Mais il m'a dit de l'intérieur qu'ils en avaient vraiment parlé et que les sanctions pouvaient être annulées. C'est du substantiel ça ! C'était de la chance !

L'invité dans sa réponse a touché beaucoup d'éléments. Mais le journaliste traite la réponse en fonction de ses propres catégories liées à sa compréhension des informations qui ont une chance d'être citées. Notons que l'interviewé commence par un propos politique et dénonce l'humeur anti-russe de la plupart de participants de la rencontre. J'ai posé une question à propos de la pertinence de cette première partie de la réponse :

Chercheur : et au début quand il a commencé à parler de la division entre le monde des affaires et le monde politique...

Journaliste : oui, voilà, quand il s'est mis à parler de l'OTAN, j'ai eu peur, c'était même visible sur son visage, ce n'est pas son sujet, mais alors, pas du tout ! Et j'avais peur qu'il parte vers le domaine politique et que je doive le faire revenir, mais, Dieu merci, il est revenu de lui-même.

Chercheur : tu as dit que tu avais peur qu'il parte vers le domaine politique, pourquoi ?

Journaliste : parce qu'il n'y connaît rien. Il n'a aucune responsabilité dans ce domaine. Quand il a commencé à parler des généraux de l'OTAN, j'ai eu peur qu'il commence à déconner, à parler politique. Je ne veux pas de ça.

Chercheur : pourquoi ?

Journaliste : parce qu'il n'y connaît rien, j'avais peur que... c'est de la zhirinovchina [du nom de Zhirinovskiy, homme politique russe connu pour sa manière très populiste de s'exprimer], j'avais peur qu'il commence à nous faire de la zhirinovchina, et moi, je n'en veux pas de la zhirinovchina, j'ai besoin de réponses substantielles, c'est une interview économique, j'ai besoin de citations. Et tout ce propos sur l'agression de l'OTAN, sur la russophobie... personne ne va citer Kostine pour ça, ce n'est pas son truc. Là-dessus, Lavrov [le ministre des Affaires étrangères] sera cité, mais pas Kostine.

Chercheur : et pourquoi Lavrov sera cité ?

Journaliste : ben, parce que Lavrov en parlerait mieux, il en parlerait de façon à ce qu'il soit intéressant de le citer, il ne dirait pas des phrases banales. Il dirait quelque chose de substantif.

Le journaliste nous apprend un nouveau terme qu'il utilise pour désigner le comportement de l'interviewé. C'est le terme « partir » (dévier). Ce terme signifie que l'interviewé dans son développement s'éloigne de la zone des informations susceptibles d'intéresser les agences (soit la zone de sa responsabilité institutionnelle). Le journaliste dit « ce n'est pas son truc », et il explique qu'il ne sera pas cité pour des propos concernant un domaine d'expertise qui n'est pas le sien. La tâche du journaliste, et on découvre ici une autre technique journalistique, consiste à « faire revenir » l'interviewé dans son domaine de compétence, considéré comme le seul cadre dans lequel il peut être cité.

Revenons à l'information pertinente pour l'intervieweur. Il prévoyait que le sujet des sanctions avait été abordé lors de la rencontre fermée à laquelle aucun journaliste ne pouvait participer, mais il n'avait pas la garantie que l'invité accepterait d'en parler. Notons que dans sa question le sujet des sanctions est introduit d'une manière extrêmement prudente, à côté de celle de la croissance économique, et qu'elle ne pose pas de contraintes particulières pour l'interviewé de l'aborder obligatoirement. La question est ouverte. Le fait que l'invité touche la question de sanctions et fournit une nouvelle information à ce propos (la possibilité de la levée des sanctions) est perçu par le journaliste comme une chance. Mais aussi comme une autorisation pour poser une question qui va encore plus loin dans ce sujet :

Intervieweur : oui, et même le chef du comité oriental de l'économie allemande Wolfgang Büchele a dit que l'annulation de sanctions anti-russes est le principal défi pour l'année 2016. Vous avez dit qu'elles seront levées partiellement, à commencer par les plus sévères. Quelles sanctions sont les plus sévères selon vous ? Est-ce que ce sont celles qui sont liées aux limitations de sortie sur les marchés des capitaux ?

Le journaliste explique la scène :

Journaliste : voilà, j'ai déjà oublié l'interview, maintenant je la visionne avec toi et je comprends que j'avais raison d'essayer d'attraper ce qu'il m'avait filé (donné). Il m'a donné une petite fuite. Peut-être, pas une fuite, mais il m'a donné une news, et j'ai commencé à essayer de tirer cette news. Je veux dire que j'ai saisi un brin de fil et que j'ai

commencé à tirer un peu. Il m'a dit : « les sanctions vont être annulées en partie ». Ah, d'accord, c'est quoi en partie ? Qu'est-ce que cela veut « partiellement » plus exactement, précisez-moi. Il peut ne pas tout dire, mais il me dira un ou deux points, il les laissera échapper. Ok, très bien alors. Et je lui poserai une autre question – quoi d'autre ? Tu vois ?

Le journaliste a sondé un sujet que l'interviewé peut développer (en l'occurrence, le sujet qui intéressait le journaliste dès le début) et pose une nouvelle question qui part cette fois d'un élément qu'a fourni l'interviewé (une partie des sanctions pourrait être levée) afin de retirer le maximum de détails à propos de ce sujet autorisé par l'interviewé. Le journaliste représente ce processus sous forme métaphorique comme si l'interviewé lui avait fourni un tout petit brin de fil et qu'en le tirant habilement, le journaliste pouvait maintenant dévider toute la bobine. Entretemps, l'interviewé procède à la réponse :

Interviewé : pour nous oui, mais aujourd'hui les participants russes soulèvent un autre sujet, qui n'est pas admissible pour nous. Disons que certains dirigeants du pays, les présidents du parlement, les vice-premiers ministres, se sont trouvés sous la coupe de sanctions personnelles. C'est inadmissible pour nous, cela empêche de commencer le dialogue. Ces sanctions personnelles ne nous concernent pas, moi et mes collègues, le monde du business, mais c'en est pas moins absolument inadmissible pour nous. Et bien sûr les autres sanctions, les sanctions sectorielles, qui visent les banques et les institutions financières [...], nous attendons aussi que ces sanctions puissent être levées en premier.

Je suspends le visionnage et je m'adresse au journaliste :

Chercheur : pourquoi il en parle ?

Journaliste : voilà, t'as tout bien compris. Comme dans le cas de l'OTAN il recommence à partir. Je lui ai posé une question très concrète, j'ai essayé de l'amener dans le domaine de l'économie, de l'annulation de sanctions. Mais lui il part encore une fois. D'un autre côté, je comprends bien qu'ici il s'adresse en effet à ces personnes qui sont l'objet de sanctions personnelles et qui sont restées à Moscou. Il essaye de montrer qu'il ne les oublie pas. Il essaye de montrer, que « moi ici à Munich, je pense à vous les gars, je travaille pour vous ». Je l'ai questionné à propos des sanctions, je le tire dans la direction des réponses économiques. J'attends de lui un ordre de jour économique, et voilà l'OTAN et tout le reste

c'est... Mais c'est un jeu, on voit bien qu'il veut dire quelque chose à ceux qui sont restés à Moscou et je ne peux rien en faire.

L'interviewé dévie encore une fois. Ce passage est intéressant puisqu'il permet de voir comment le journaliste comprend les motifs des actions de l'interviewé. Celui-ci dans l'interview publique ne poursuit pas l'objectif d'être utile pour le journaliste et d'éclairer tous les éléments qui l'intéressent. L'interviewé, selon le journaliste, utilise l'opportunité d'intervention en public pour poursuivre ses propres objectifs⁵⁷⁴. Dans ce cas il s'agit de manifester de la solidarité avec les représentants de l'establishment qui souffrent de l'application de sanctions personnelles. Dans un autre passage l'intervieweur développe cette idée de divergence des intérêts des participants de l'interview :

L'interview est un jeu. C'est un peu de donnant donnant (des concessions réciproques). Il m'utilise un peu et moi je l'utilise un peu. Dans le sens où il m'utilise pour répéter son communiqué de presse et en faire la publicité, et je le comprends très bien, c'est normal. Et moi je l'utilise pour qu'il augmente l'intérêt pour mon édition et pour moi-même. Qu'il augmente mon taux de citation. Pas la mienne bien sûr, l'agence ne va pas écrire qu'il l'a dit à moi, mais à Russie 24 et c'est déjà important. Nous ne sommes pas des ennemis, mais des adversaires. C'est une histoire d'opposition, c'est un jeu.

En résumant la discussion de cette séquence de questions/réponses qui a eu lieu à la conférence sur la sécurité, nous pouvons dire que l'interview sur Russie 24 ressemble moins à l'interrogatoire mené par un juge d'instruction (ce qui serait le modèle de la chaîne Dozhd), qu'au jeu de curling dans lequel les joueurs essaient de toute force d'orienter et de canaliser la pierre qui se déplace avec son inertie propre.

* * *

Nous avons commencé cette partie par une discussion des procédés de constitution des descriptions médiatiques de la réalité politico-économique russe. Grâce à son accès privilégié aux personnalités de haut niveau, la chaîne Russie 24 devient l'élément central dans le mécanisme de production des informations officielles⁵⁷⁵. La chaîne est souvent accusée de mettre en place une

⁵⁷⁴ Nous discuterons de manière plus approfondie ce phénomène au chapitre 9.

⁵⁷⁵ Voir le chapitre 5 sur la notion d'officialisation de la description.

forme de censure consistant en ce que certains événements de la réalité politico-économique ne puissent pas être traités sur son antenne. Sans nier la possibilité d'intervention politique sur le personnel de la chaîne, notre étude contribue à une compréhension plus avancée des spécificités du traitement de l'information à Russie 24. Ses liens de proximité avec les agences d'information, qui privilégient un format particulier de données (physicalisation), d'un côté, le besoin de maintenir de bonnes relations avec les personnalités de haut niveau, d'un autre côté, conduisent à ce que les intervieweurs de la chaîne ont tendance à éviter la couverture détaillée des événements qui touchent le pacte. Une large partie des circonstances de ces événements n'entre donc pas dans le champ des informations officielles. Elles circulent dans la zone grise des rumeurs journalistiques, dans un état indéterminé, sans beaucoup de perspectives d'être confirmées ou réfutées une fois pour toutes. Comme me l'a expliqué le directeur exécutif de l'agence Interfax : « quand je me pose la question de savoir pourquoi nos clients s'abonnent à Interfax, la réponse évidente consiste à dire : pour savoir quoi écrire. Mais beaucoup de ceux qui s'abonnent cherchent aussi à savoir ce qu'on n'a pas écrit, tu vois ? A savoir ce qui n'est pas encore connu. Nous en tant qu'agence d'information, nous évoluons dans un monde de faits bien déterminé qui sont les faits portés à la connaissance publique ».

Conclusion

Dans cette partie, notre argument central a consisté à soutenir que la domination exercée par Vladimir Poutine sur les magnats de l'économie, ainsi que leur soumission à sa personne, toutes deux comprises comme un processus collectif, s'appuient de manière privilégiée – mais évidemment pas exclusive – sur le dispositif matériel et organisationnel que représentent les chaînes de télévision. Ces dernières peuvent être décrites comme la « machine » où s'entretient et se rend visible à tous la croyance des élites dans le pouvoir présidentiel⁵⁷⁶. Cette idée, nous l'avons dit, nous a été inspirée par la lecture d'Elias. Mais il nous semble que notre recherche est en mesure de prolonger et d'approfondir – bien modestement – l'argument du sociologue allemand.

Pour Elias, dans le cadre de la structure de domination représentée par la cour, tous les participants se positionnaient, d'une manière ou d'une autre, par rapport à la domination du chef de l'Etat : qu'ils agissent pour maintenir et renforcer cette domination, ou au contraire, qu'ils la compromettent, ils étaient tous impliqués dans un même jeu. Elias écrit à ce propos que « chaque champ de domination peut être pensé comme un réseau d'hommes ou de groupes humains interdépendants agissant dans un sens déterminé les uns avec les autres ou les uns contre les autres »⁵⁷⁷. Si notre analyse est susceptible d'approfondir sur ce point le raisonnement d'Elias, c'est sans doute en nuancant ce schéma trop binaire et en introduisant l'idée selon laquelle la domination, pour durer, doit s'appuyer aussi sur des réseaux d'acteurs extérieurs au cadre où elle s'exerce, c'est-à-dire sur des réseaux d'acteurs qui peuvent ne pas être *directement* concernés par l'exercice de ces rapports de domination spécifiques. Dans notre exemple, c'est le cas des journalistes et des autres professionnels des chaînes de télévision qui, sans être eux-mêmes directement concernés par les rapports de soumission des magnats au chef de l'Etat, en font un élément important de leur travail, dans la mesure où la prise en compte et le décryptage de ces rapports est ce qui leur permet d'atteindre leurs propres objectifs pratiques professionnels. Dans ce cadre, la manifestation publique de la soumission politique des magnats – dont on a vu qu'elle prenait une forme différente sur chaque chaîne – apparaît comme une sorte de « conséquence non intentionnelle de l'action » (pour reprendre l'expression de Robert Merton) de la part des journalistes.

On voit par là même que l'efficacité des rapports de domination entre deux groupes d'acteurs (ici, les magnats et les sommets de l'Etat) est tributaire de la façon dont des tiers

⁵⁷⁶ La notion de « machine », pour suggestive qu'elle soit, ne doit pas laisser penser que la soumission au chef de l'Etat aurait quelque chose de « mécanique ». Nous avons vu dans la première partie de la thèse, au chapitre 4, qu'il n'en était rien.

⁵⁷⁷ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 118.

inscrivent ces rapports de domination dans la trame de leurs pratiques quotidiennes. Mais on voit aussi que les explications qui ne prennent pas en compte les contraintes pratiques de ces tiers (ici, les journalistes de télévision), et qui s'appuient seulement pour rendre compte de leur comportement sur l'idée de leur inféodation supposée au pouvoir politique (ou encore, à l'inverse, de leur inféodation supposée à certains magnats), sont incapables de s'extraire du schéma de domination binaire « magnats vs sommets de l'Etat » et d'entrevoir le point que nous avons tenté de mettre en lumière ici, à savoir que cette domination ne serait pas possible si elle ne s'appuyait pas aussi sur des réseaux d'acteurs extérieurs au cadre où elle s'exerce.

**Partie III. La soumission au pouvoir politique comme effet
d'une nouvelle sensibilité au sein des élites économiques**

Introduction

Pourquoi en Russie, alors que les différences statutaires entre les membres des élites économiques et les sommets de l'Etat étaient faibles dans les années 1990, observe-t-on aujourd'hui en public un rapport de « soumission » très net des premiers à l'égard du chef de l'Etat ? Telle est la question que nous avons posée au début de cette thèse. A cette énigme, la première partie de la thèse a apporté un premier élément de réponse, en redéfinissant la soumission comme un processus collectif, réflexif et interprétatif. La seconde partie de la thèse a ajouté un second élément de réponse : la soumission est rendue possible par l'existence de certains dispositifs matériels et organisationnels – au premier chef, les chaînes de télévision – qui produisent le contexte de son effectuation publique et ce, avons-nous ajouté, sans que faire advenir cette soumission en public soit leur objectif pratique primordial. Dans cette troisième et dernière partie de la thèse, nous allons tenter d'apporter un dernier élément de réponse, qui devrait éclairer définitivement notre énigme initiale : nous chercherons à comprendre pourquoi la soumission publique des magnats au chef de l'Etat russe n'a commencé à se manifester clairement qu'à compter de la première moitié des années 2010, et pas avant⁵⁷⁸.

Prévenons le lecteur qu'à nouveau, l'explication que nous proposerons sera d'ordre sociologique et non pas stratégique⁵⁷⁹. En d'autres termes, nous ne chercherons pas uniquement, ni même prioritairement, cette explication dans les coups stratégiques de tel ou tel dirigeant : nous la chercherons plutôt dans l'évolution au cours des années 2000 de la configuration qui unit entre eux les membres des différentes élites. Nous montrerons qu'un élément central dans l'évolution de cette configuration – autrement dit, un des facteurs majeurs de la transformation de la balance des pouvoirs en son sein – est la place nouvelle prise par le média télévisuel dans la gestion des rapports entre les différentes fractions des élites. Deux conséquences importantes de cette évolution seront successivement étudiées. En premier lieu, nous envisagerons la *dépolitisation* des élites économiques survenue au cours des années 2000. Comme nous le verrons, l'arrivée de Vladimir Poutine au pouvoir a en effet privé les magnats de l'économie de la plupart des moyens dont ils disposaient jusqu'alors pour participer directement au jeu politique. Nous chercherons à montrer comment ce groupe social, ayant ainsi perdu, avec cette dépolitisation, une partie de ce qui fondait son prestige et jusqu'au nom qui lui était donné – les « oligarques » – a dû apprendre

⁵⁷⁸ En effet, comme nous allons le voir, si dans les années 1990, les différences statutaires entre les membres des élites économiques et les sommets de l'Etat étaient bien trop faibles pour pouvoir envisager un phénomène de soumission, même au cours de la décennie suivante, bien que le pacte soit réputé exister depuis le début des années 2000, les attitudes de soumission de la part des magnats étaient loin de se manifester aussi nettement que ça allait être le cas à partir des années 2010.

⁵⁷⁹ Au sens où nous avons parlé, dans l'introduction générale, d'un paradigme « stratégique ».

à se comporter différemment et à se resocialiser. Nous verrons qu'il l'a fait en développant une culture, que nous appelons « glamour », et en intériorisant un style de vie plus raffiné qui l'un et l'autre lui ont permis, mais de manière désormais non politisée, de marquer ses différences de statut social (chapitre 8). Nous envisagerons ensuite une deuxième conséquence de l'évolution configurationnelle des années 2000, qui se présente en quelque sorte comme l'envers de la dépolitisation et de la « glamourisation » des élites économiques. Nous la nommerons *l'humanisation* des magnats. A travers ce terme, nous chercherons à décrire la quête d'authenticité et les expressions libératrices qui commencent à se développer au sein du monde des affaires russe au tournant des années 2010. D'une manière paradoxale, comme nous le verrons, cette aspiration à l'humanisation exacerbe la question de la soumission en rendant évidente à tous l'ambivalence de la « supériorité dans la soumission » des magnats (chapitre 9).

Le lecteur reconnaîtra sans doute une nouvelle fois une analogie entre les processus exposés dans cette partie et ce que Norbert Elias décrit lorsqu'il évoque les tendances au romantisme engendrées par la curialisation des guerriers – autrement dit, la tentative des nobles d'échapper à la pression des autocontraintes que leur impose la vie à la cour ; une tentative qui leur permet tout à la fois de se représenter leur position de soumission et de la problématiser. Comme l'écrit Elias :

Notre analyse du processus de la curialisation, de l'accroissement des contraintes et plus particulièrement de la nécessité du contrôle de soi – corollaires de la formation d'Etats plus étendus et plus intégrés, de la division progressive des fonctions et de l'allongement des chaînes d'interdépendances – nous permet d'expliquer le phénomène [du romantisme aristocratique]. Les courants romantiques de la cour font partie des réactions psychiques précoces aux progrès de l'intégration étatique et de l'urbanisation, qui en est un des aspects essentiels⁵⁸⁰.

Plus loin, Elias poursuit :

C'est ainsi que la curialisation qui a suivi la guerre civile allait de pair avec une pacification qui imposait des restrictions rigoureuses aux usages et plaisirs guerriers des nobles, et les obligeait à un contrôle plus strict de leurs pulsions agressives⁵⁸¹.

⁵⁸⁰ N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 242.

⁵⁸¹ Elias, 270-271.

Nous observons un phénomène analogue avec les magnats russes du début du vingt-et-unième siècle : l'équivalent du renoncement au recours à la violence en tant que source du prestige social est ici le renoncement à jouer un rôle politique en tant que source du prestige social. Dans les deux cas, ceux qui renoncent ainsi, cherchent à reconquérir la possibilité d'affirmer leur prestige et de marquer les frontières statutaires qui les séparent des couches sociales immédiatement inférieures. Pour ce faire, ils s'investissent dans une culture du raffinement, liée à la forme de vie contrainte qui est désormais la leur (vie courtisane dans un cas, vie médiatique dans l'autre). C'est dans ce contexte qui impose à ceux qui entendent survivre socialement, de travailler constamment leurs attitudes et de s'autocontraindre, que se manifeste également, venu un certain moment, une quête d'authenticité et d'émancipation. Comme les nobles vis-à-vis des contraintes si pesantes de l'étiquette du cérémonial, les magnats aspirent à n'être plus enfermés dans le carcan des rôles stéréotypés que leur impose le jeu médiatique : ils veulent pouvoir exprimer davantage leur intériorité, leur personnalité « profonde » et ce qu'ils appellent leur « vérité ». Ce n'est que dans un deuxième temps que ces tendances émancipatrices suscitent l'apparition de nouveaux dispositifs dans lesquels les autocontraintes peuvent être partiellement et temporairement desserrées (par exemple, les duels dans le cas étudié par Elias ; une émission comme « Hard Day's Night » sur la chaîne Dozhd, dans le cas que nous étudions). Si ces dispositifs ont un aspect objectivement subversif, c'est qu'ils montrent l'inadéquation du langage de description que le pouvoir politique emploie pour penser ses relations avec les élites : les duels rappellent que l'Etat n'a pas encore (et suggèrent qu'en réalité, il n'aura jamais tout à fait) le monopole de la violence légitime ; les émissions de la chaîne Dozhd, que la soumission des magnats n'est pas encore (et en réalité, qu'elle ne sera jamais tout à fait) un automatisme.

Chapitre 8. Renoncement à la politique et glamourisation des élites économiques

Pour répondre à la question pourquoi la soumission de magnats se manifeste d'une manière particulièrement nette dans les années 2010 nous proposons, dans les deux chapitres qui suivent, d'étudier l'évolution de la configuration qui unit entre eux les membres des différentes élites russes depuis les années 1990. Pour ce faire notre démarche consistera à analyser l'évolution de la place prise par le média télévisuel dans la gestion des rapports entre les différentes fractions des élites. Dans le présent chapitre nous allons montrer comment à travers le changement du rapport aux médias entretenu par les différentes fractions d'élites s'opèrent successivement une politisation des élites économiques (dans les années 1990) puis leur dépolitisation (dans les années 2000).

Nous décrirons d'abord comment, au cours des années 1990, avec l'épuisement du financement public des médias d'un côté, l'enrichissement rapide des magnats qui commencent à investir massivement dans le secteur des médias de l'autre, apparaît une nouvelle configuration du pouvoir et des médias. Les médias passent largement sous le contrôle des hommes d'affaires, ce qui entraîne un changement de leur *modus operandi*. Une telle transformation du paysage médiatique introduit de nouvelles exigences pour les hommes politiques qui doivent désormais apprendre à gérer leur image publique. Le nouveau système médiatique rend caduques les savoir-faire des « vieux » politiciens, comme Boris Eltsine, qui ne savent pas faire face aux nouveaux enjeux médiatiques. Dans ces conditions, on assiste à la montée en puissance d'une nouvelle génération d'hommes politiques – parmi lesquels Vladimir Poutine – qui démontrent leur capacité à contrôler leur image publique en tirant profit des contraintes imposées par le nouveau système médiatique.

L'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine et son souci de contrôler minutieusement son image publique le confrontent directement à ceux des magnats économiques qui détiennent des médias. La tension entre les pouvoirs politiques et économiques au début des années 2000 se résout par la dépolitisation progressive des élites économiques. Pour survivre socialement dans le nouveau système, les magnats renoncent à quelque chose qui faisait jusque-là leur force et leur réputation, à savoir exercer un rôle politique, notamment, user les médias. Comme nous allons tenter de le montrer, c'est dans ces conditions, y compris pour compenser la perte du prestige que leur donnait leur rôle politique, que les magnats vont s'investir dans le développement d'un style de vie raffiné et ostentatoirement luxueux qui leur procure tout à la fois l'attention des médias et le statut de célébrités et de personnages mondains. Ce mouvement, que nous allons appeler en

suisant les acteurs « glamourisation », permet finalement aux magnats de l'économie de marquer leurs différences de statut social, mais cette fois d'une manière non politisée. Dans ce processus de glamourisation les médias continuent à occuper une place centrale en diffusant la nouvelle culture de riches devenue recherchée et valorisée par les autres couches de la population.

1. La naissance d'une nouvelle configuration entre pouvoir et médias et ses effets

Dans la première section de ce chapitre, nous allons décrire l'émergence d'une nouvelle configuration élites/médias en Russie dans les années 1990. Les rapports entre les élites politiques et les médias dans la dernière période de l'époque soviétique se caractérisaient par le contrôle très strict du contenu des médias par les dirigeants politiques. Etant subventionnés par l'Etat, les médias étaient moins préoccupés de gagner l'auditoire que de faire passer un message politique. Steven Hutchings et Natalia Rulyova décrivent bien les traits principaux de cette configuration :

It is hardly surprising, that the Soviet Communist Party deliberated at some length before deciding in 1965 to proceed with the development of a national television system. One of the conditions was that television be tied closely to the Party's control structures and to this end Gosteleradio was established with a rigid pyramidal structure headed by the Politburo, with party input into key personnel appointments and with a Department of Information and Propaganda dominating broadcasting schedules at every level. Soviet television programming was from its inception controlled from the center. The agenda for news broadcasting was driven by the press and throughout its period of operation, the visual image was strictly subordinate to the written word of party directives and Pravda editorials; the official metrics for television news bulletins was that of 'pages' of script read⁵⁸².

Notons aussi qu'à l'époque soviétique la télévision a été associée à certains risques pour la représentation publique de dirigeants politiques⁵⁸³. L'improvisation n'était pas privilégiée à la

⁵⁸² S. Hutchings et N. Rulyova, *Television and Culture in Putin's Russia*, *op. cit.*, p. 4.

⁵⁸³ Nous pouvons nous référer encore une fois au livre de Hutchings et Rulyova qui notent : «Since its emergence, television has proved something of a dilemma to governments wishing to exploit its potential as a propaganda tool [...]. The easy accessibility of television technology makes for maximum penetration potential. Almost every home in any country will have at least one television set; it requires little obvious intellectual effort and government therefore have power to insinuate themselves into the intimacy of every living room. [...] It is easier for a government to validate the veracity of the message it is disseminating if it is grounded in the authenticity of the photographic image rather than the suspect rhetoric of the printed word. In all these senses, then, television offers the supreme propaganda tool.

télévision soviétique. Olessya Koltsova souligne cet aspect en décrivant la principale émission d'actualités :

The main program of Channel 1 was the nightly newscast “Vremya” (Time) that first went on air in 1968. The significance of “Vremya” for Soviet national identity and culture is hard to overestimate: every evening at 9 o'clock the whole nation gathered at the screen for a family supper to figure out what the new statement of the authorities would bring to their lives. By the same time recording on magnetic tape had become common. This allowed the preliminary censorship of all materials [...]. “Vremya” was an exception, but still its texts were thoroughly edited prior to air and no improvisation was possible⁵⁸⁴.

Le plus souvent les dirigeants politiques intervenaient dans le cadre des événements médiatiques bien préparés pour la publicité. Les émissions conversationnelles en direct (du type interview) n'étaient pas fréquentes. L'historien des médias russes Ivan Zassoursky compare la télévision soviétique à la radio soviétique :

Radio and television differed little from one another in this respect. In the Soviet media system, television [...] in essence became something like radio with pictures: The same morning exercise drill could now be seen, with a person demonstrating the exercises. After the death of a state leader, just as the radio played symphonic music, the television channels showed ballet programs. Radio plays became television dramas, and so forth⁵⁸⁵.

Suite à l'effondrement de l'URSS au début des années 1990, l'Etat se désengage du fonctionnement des médias. Libérés du contrôle étatique, mais aussi privés des subventions qui proviennent de l'Etat, les médias se tournent vers de nouveaux modes de fonctionnement plus orientés vers le profit économique. Dans cette section, nous allons décrire les effets de ce changement sur la disqualification des « vieux » politiciens qui ne savent pas gérer les nouveaux enjeux médiatiques aussi bien que sur la promotion de « nouveaux » politiciens qui mettent le contrôle de leur représentation publique (tout d'abord télévisuelle) au centre de leur existence politique. Ce développement présentera pour nous une occasion de discuter les explications

[...] The unique advantage that TV offers over other camera technologies is its inherent association with live, face-to-face, second-person address modes. Whilst this principle if deployed with care can enhance the veracity of political message... the unpredictability that it brings leads to potentially catastrophic losses of control » *Ibid.*

⁵⁸⁴ Olessya Koltsova, *News Media and Power in Russia*, Oxon, Routledge, 2006., p. 23

⁵⁸⁵ Ivan Zassoursky, *Media and power in post-Soviet Russia*, New York, M. E. Sharpe, Inc., 2004., p. 7

« psychologisantes » de l'échec de la présidence de Boris Eltsine et de la réussite de la présidence de Vladimir Poutine. Nous allons proposer une explication sociologique de ce phénomène, basée sur une analyse du changement de rapports entre les élites politiques et économiques et les médias.

Pour la plupart des commentateurs, il est évident que Boris Eltsine et Vladimir Poutine ont gouverné différemment. Dans ce sens, il est courant de comparer la présidence de Poutine avec le règne de son prédécesseur. Une comparaison qui, en général, n'est pas flatteuse pour Eltsine. Ainsi Eltsine est réputé avoir permis la décomposition du pays et l'avoir plongé dans le chaos et l'anarchie, durant la période de sa présidence qu'on décrit comme les « folles quatre-vingt dix » (*likhie devjanostie*). Les commentaires suivants sont ainsi assez communs : « l'élite et la société en général percevaient Eltsine comme un dirigeant inefficace et comme un leader inadéquat ». Poutine, au contraire, se présente comme quelqu'un qui a pu « put an end to the anarchy and the state capture of the Yel'tsin years »⁵⁸⁶. Les différences dans les résultats sont souvent attribuées aux qualités personnelles des deux présidents. Eltsine est vu comme quelqu'un d'invertébré et de faible. Poutine, au contraire, est vu comme quelqu'un possédant de capacités extraordinaires, on lui attribue souvent un charisme particulier. Un chercheur anglais Richard Sakwa écrit : « Putin's technocratic approach to the management of public affairs was accompanied by what in an earlier age would have been called *charisma*. While not naturally a charismatic individual, Putin's persona reflected not just the grandeur of the office but a distinctive mix of the demotic and the demiurge of a period of Russian disillusionment and vulnerability »⁵⁸⁷. Stephen White, lui-aussi, présente Poutine comme une « personnalité exceptionnelle ». En le démontrant White explique : « It was Vladimir Putin [...] who restored the political authority of the presidency, using his decree powers to establish a new system of federal districts at the start of his administration, and his powers of appointment to bring forward a new leadership that drew heavily if not exclusively on his former colleagues in the security services »⁵⁸⁸. L'état de choses dans la Russie de Poutine est souvent présenté comme le résultat direct de ses actes. Dans les écrits journalistiques et académiques, nous pouvons souvent trouver les phrases comme « il a repris le contrôle... », « il a mis à l'écart », « il a restauré ... ». En décrivant la réalité russe, les journalistes et les analystes utilisent le plus souvent les verbes actifs dont le sujet est Poutine. On lui réserve le rôle de créateur et de manipulateur intelligent du régime de domination que les journalistes baptisent de son nom « système poutinien ». Le blog du professeur de l'Université européen Dmitry Travine sur la plateforme du média Rosbalt en donne un exemple symptomatique. Dans un texte, Travine décrit

⁵⁸⁶ R. Sakwa, « Putin's Leadership: Character and Consequences », art cit, p. 886.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 881.

⁵⁸⁸ Stephen White et Ian Mcallister, « The Putin Phenomenon », *Journal of Communist Studies and Transition Politics*, 2008, vol. 24, n° 4, p. 606.

cinq mécanismes (ou rouages) sur lesquels se tient la domination de Poutine, parmi eux il cite la manipulation du processus politique et de l'espace public, le contrôle sur les services d'ordre, la mainmise sur les flux financiers etc. À la fin de son article, Travine résume : « c'est ce système de pouvoir, composé de cinq mécanismes séparés strictement l'un de l'autre, qui a permis à Poutine de gouverner pendant 18 ans. *En le formant*, il s'est créé comme un leader, dont les positions personne ne peut contester »⁵⁸⁹. Poutine est présenté comme architecte unique de l'ordre politique russe. Il est vu comme une « personnalité exceptionnelle » dont les qualités personnelles expliquent la persistance et la stabilité de son système de gouvernement et de domination.

Cette approche n'est pas nouvelle. Au milieu du 20^{ème} siècle Norbert Elias a pu écrire :

Jusqu'à présent, comme l'on sait, dans l'image que l'on se fait d'un régime autocratique, précisément du fait qu'il s'agit d'un système dans lequel un individu se voit doté de par sa position sociale d'un immense pouvoir, toute l'attention se concentre sur le personnage occupant cette position. C'est en lui, dans les traits de caractère personnels de l'autocrate, que l'on cherche trop souvent, et même dans les études scientifiques, l'explication première, sinon l'unique explication, du caractère et de la marche du régime⁵⁹⁰.

L'argument d'Elias consiste à dire que les qualités personnelles du souverain doivent être étudiées en rapport avec sa position au sein du réseau d'interdépendances dans lequel il se trouve inséré. Autrement dit, l'analyste doit tenir compte des besoins spécifiques du souverain qui sont « créés artificiellement par la configuration de la société »⁵⁹¹ et des marges de manœuvre qui lui sont offertes par l'ensemble des acteurs interdépendants qui agissent en même temps que lui. Elias écrit à propos du roi Louis XIV :

Sans la détermination du réseau d'interdépendances dont il était un des éléments constitutifs, il n'est pas possible de se mettre à sa place et de se faire une idée exacte des possibilités que lui offrait son autorité et de la manière dont il en profita. Une bonne connaissance de son comportement, des décisions qu'il prit en fonction de ces possibilités, de la marge d'expérience et de liberté d'action que lui laissait son réseau d'interdépendances permet seul de tracer un portrait satisfaisant de sa personne [...] La

⁵⁸⁹ Dmitry Travine, « Comment devenir Vladimir Poutine », le 29/09/2017 (<http://www.rosbalt.ru/blogs/2017/09/29/1649442.html>)

⁵⁹⁰ N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. LXI.

⁵⁹¹ *Ibid.*, p. 9.

valeur d'un homme ne peut être définie en faisant abstraction de son évolution dans le cadre de son interdépendance, de sa position, de sa fonction par rapport aux autres⁵⁹².

L'application de cette idée à notre cas va nous permettre de voir ce que n'ont pas vu de nombreux analystes qui comparent les personnalités de Poutine et de Eltsine et attribuent les différences de leurs régimes politiques à leurs qualités personnelles. Le gouvernement de deux présidents doit être étudié dans le cadre de la configuration dans laquelle ils sont insérés. Ce sont des liens d'interdépendance entre différentes fractions des élites et les médias qu'il nous revient d'analyser si nous voulons comprendre les résultats de gouvernement différents attribués à ces deux personnalités. L'argument central de la présente section consiste à dire que dans la situation de changement de la configuration élites/médias, survenue dans les années 1990, Boris Eltsine, socialisé politiquement dans des conditions de rapports tout à fait différents entre les dirigeants et les médias, n'a pas pu gérer les nouvelles contraintes médiatiques liées tout d'abord à l'attention médiatique plus importante à la personne du président. Par contre, la présidence d'Eltsine et ses échecs médiatiques ont pu servir de modèle à éviter pour Vladimir Poutine et son administration. Comme nous allons le voir, le mode de comportement dans l'espace public de Poutine a été très influencé par les problèmes qui s'étaient posés à la position présidentielle au cours de la période précédente.

1.1. L'impuissance d'Eltsine à contrôler son image publique

Le problème principal qui s'est posé à la position présidentielle à la fin des années 1999 (Poutine devient premier ministre en août 1999, président par intérim en janvier 2000 et président de plein droit en mai 2000) a été celui de la conservation et de la consolidation du pouvoir du président. En effet, la période qui précédait immédiatement l'avènement au pouvoir de Poutine était marquée par la fragilisation maximale du pouvoir présidentiel : elle servait ainsi de bon exemple pour identifier l'ensemble des menaces susceptibles de peser sur la position présidentielle, des menaces que la nouvelle administration se devait absolument de neutraliser.

La souveraineté d'Eltsine avait été mise en doute dès le début de son deuxième mandat (1996), et la situation s'était encore aggravée vers la fin de celui-ci, avec la possibilité bien réelle d'impeachment apparue en mai 1999. Un ensemble de raisons de nature différente sont le plus souvent associées à l'affaiblissement du pouvoir d'Eltsine. Le 26 juin 1996, en plein milieu des élections présidentielles, Eltsine a été victime d'une crise cardiaque. Il a été opéré le 5 novembre

⁵⁹² *Ibid.*, p. 235-236.

1996. Les médias discutent l'état de santé du président. Pendant l'ensemble de son second mandat, il est souvent absent de son poste de travail au Kremlin et, par conséquent, il déserte la scène télévisuelle. « Il travaille avec les documents » rassure le service de presse présidentiel, tandis que les médias inventent de nouvelles versions de la disparition du président (« une nouvelle crise cardiaque ? », « le décès ? »). Un autre sujet médiatique important qui nuit beaucoup à l'image médiatique du président est lié à ses problèmes avec la consommation de l'alcool. Au cours de sa carrière présidentielle Eltsine a plusieurs fois fait comprendre qu'il abusait de l'alcool. Comme le note l'historien des médias Zassoursky, deux scandales surtout ont été largement couverts par la presse. Dans le premier cas, lors d'une rencontre organisée à Shannon en Irlande, le président n'a pas pu quitter l'avion pour participer à la rencontre avec le premier ministre irlandais. Dans le deuxième cas, Eltsine, dans un état d'ébriété manifeste, a essayé de diriger un orchestre à Berlin. Comme le note Zassoursky: « The story of « sleeping at Shannon, » which caused a sensation in the newspapers and on television, raised the issues of alcohol and of the president's health. In the next incident, as Korzhakov writes, the Russian president drank to excess in the heat and then tried to conduct an orchestra during a visit to Berlin. This time his action was treated simply as the boorish prank of an alcoholic and a disgrace to the nation »⁵⁹³. Ces deux sujets - la santé du président et son goût pour l'alcool – constituent, au cours de son deuxième mandat, le point de départ des accusations portées contre Eltsine. Pour le comprendre, il suffit de lire quelques extraits des allocutions publiques du leader du parti Communiste Guennadi Ziouganov, le principal opposant d'Eltsine. Le 18 août 1998, Ziouganovs'exclame : « je veux prévenir les investisseurs, y compris occidentaux, que si vous continuez à donner de l'argent pour sauver une personne qui a sombré dans la boisson, qui est pourrie et amoral, et qui n'est plus en l'état de se contrôler, vous devrez partager la responsabilité de la crise et de l'absurdité de la situation qui règnent dans ce pays »⁵⁹⁴. Le 8 février 1999, Ziouganov va encore plus loin : « Nous considérons qu'il faut préparer un document qui limitera le pouvoir d'une personne impuissante, invertébrée, qui a sombré dans la boisson et qui pourtant est assise au Kremlin. Pour être plus précis, [elle n'est pas assise] elle s'est allongée dans des salles d'hôpital ou dans des maisons de convalescence. Depuis le milieu de l'été 1995, il [Eltsine] n'a pas travaillé une seule semaine complète »⁵⁹⁵.

Mais ce qui est plus important : la faiblesse corporelle du président est transférée sur le domaine politique. Eltsine est souvent présenté comme physiquement incapable de gouverner le pays. Selon les rumeurs, il serait entouré d'une clique de manipulateurs qui l'isolent de l'espace

⁵⁹³ I. Zassoursky, *Media and power in post-Soviet Russia*, op. cit., p. 63.

⁵⁹⁴ « Z'uganov o prezidente », *Kommersant*, 10/02/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/212740>)

⁵⁹⁵ « Z'uganov o prezidente », *Kommersant*, 10/02/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/212740>)

informationnel et influent sur ses décisions à leur guise. L'entourage du président, composé de la famille d'Eltsine (sa fille et son beau-fils), de plusieurs oligarques (particulièrement, Berezovsky et Abramovitch) et de fonctionnaires les plus proches (dont Alexander Volochine), se transforme de plus en plus souvent, dans le discours des médias, en un acteur politique à part entière, ayant une influence considérable sur un président malade et affaibli. Depuis un certain temps, cet entourage s'est vu attribuer dans les médias le nom de « famille» (*sem'ja*). Certes, ce mot renvoie au fait que la fille du président avec son mari font partie de cet entourage, mais ce terme comporte aussi une évidente connotation mafieuse et criminelle. Entre mai et juillet 1999, les médias contrôlés par l'oligarque Vladimir Gousinsky, à cette époque en conflit avec le cercle du président, dévoilent dans des émissions et des articles de presse le rôle que joue dans le gouvernement du pays l'oligarque Roman Abramovitch⁵⁹⁶. Le jeune partenaire et protégé de l'oligarque Boris Berezovsky est désigné « porte-monnaie de la famille », il est réputé participer à la formation du gouvernement, son visage est publié à la télévision. Le 29 octobre 1999, les opposants du Kremlin aux élections parlementaires, l'ex-premier ministre Evgueni Primakov et le maire de Moscou Youri Louzhkov publient une lettre ouverte à Eltsine dans laquelle ils affirment que le président se trouve de facto écarté du pouvoir réel. « Un groupe étroit de gens, en abusant de sa position, exerce une pression sans précédent sur le processus électoral. [...] Le gouvernement du pays est de fait transféré à l'administration du président et à un groupe de gens proche d'elle. L'Etat devient l'otage de leurs intérêts et de leurs actions, s'accroît votre [de Boris Eltsine] isolement politique et informationnel du peuple qui vous a élu »⁵⁹⁷. À cela, s'ajoute aussi un scandale de corruption. Un proche d'Eltsine, le chef du département de l'Administration des propriétés présidentielles, Pavel Borodine est accusé par les autorités Suisses de participation à une entreprise illégale. Les membres de la famille du président sont aussi impliqués dans l'affaire, ils sont obligés de se justifier dans les médias. Par exemple, le 26 août 1999, le service de presse présidentiel publie une annonce selon laquelle « le président de la Fédération de Russie, son épouse et leurs enfants n'ont jamais ouvert de comptes dans des banques étrangères »⁵⁹⁸. « L'affaire de la famille » est largement discutée dans les médias. Nous voyons ainsi, que les critiques qui touchent au début de son deuxième terme la personne privée du président (son corps, sa capacité à résister à l'addiction) se transforment en des critiques qui touchent son personnage politique, qui a cédé le pouvoir à une clique d'oligarques-manipulateurs et a sombré dans la corruption.

⁵⁹⁶ « Voina v priamom efire », *Kommersant-Vlast*, 27/07/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/15766>)

⁵⁹⁷ « Chego zhe bole », *Kommersant*, 29/10/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/228993>)

⁵⁹⁸ ORT, le 26 août 1999

1.2. Une nouvelle configuration médias/pouvoir

Cet affaiblissement de l'autorité présidentielle⁵⁹⁹ est souvent attribué à la couverture médiatique de l'activité présidentielle. Dans les années 1990, les élites politiques et économiques attribuent de plus en plus d'importance au rôle des médias dans la survie politique des hommes d'Etat. Certes, la télévision était considérée comme un instrument politique important depuis l'époque soviétique, on en a parlé au début de ce chapitre, ce qui est nouveau, c'est surtout la prise de conscience du rôle plus important de la télévision dans la carrière politique de personnages individuels. Les médias et surtout la télévision sont désormais vus comme des armes, on entend de plus en plus souvent des termes comme « campagne médiatique », « guerre médiatique ». On parle désormais aussi de « *media killers* » : des gens qui peuvent, en utilisant des émissions télévisées, détruire la réputation d'un homme politique. Dans la suite de ce chapitre, nous allons rencontrer le media killer emblématique de cette période – Sergei Dorenko.

Comme beaucoup de branches de l'industrie russe, au début de la décennie, la télévision vit une période anarchique. Les chaînes de télévision, décentralisées, se débrouillent comme elles peuvent en vendant l'antenne aux publicitaires occasionnels. Anna Kachkaeva, dans un chapitre consacré à l'histoire de la télévision contemporaine en Russie, présente la situation de la manière suivante : « dans les années 1990-1993 les chaînes étatiques – dans le centre et dans les régions – ont été emportées par la vague de marché : la circulation des flux financiers n'était contrôlé par personne »⁶⁰⁰. Elle souligne qu'on payait les émissions et films par le temps de publicité que chaque producteur indépendant vendait à sa guise. L'historien des médias Ivan Zassoursky décrit la même situation pour la presse⁶⁰¹. Même si au début des années 1990 le potentiel de la télévision en tant que dispositif de représentation du pouvoir devient évident pour beaucoup d'acteurs (la Russie vit le boom de publicité, la télévision est vue comme le chemin le plus court vers les clients), très peu ont suffisamment de moyens financiers pour contrôler la télévision. Le renouvellement de l'intérêt pour la télévision est dû avant tout à l'activité de nouveaux capitalistes, parmi lesquels il faut mentionner surtout Boris Berezovsky et de Vladimir Gousinsky. Le dernier a créé la première grande chaîne de télévision politique privée, le premier a pris en mains la chaîne publique « 1 »,

⁵⁹⁹ Rappelons en effet qu'au début de son présidence Eltsine jouissait d'une autorité forte. Il fut soutenu par des masses de gens lors de deux crises politiques en 1991 et en 1993.

⁶⁰⁰ Anna Kachkaeva, « Novejchaja istoria rossijskogo televidenia (1985-2004) (L'histoire contemporaine de la télévision russe) » dans Jasen Zassoursky (ed.), *Teleradiofir: istoria i sovremennost*, Moscou, Aspekt-press, 2005, p. 37.

⁶⁰¹ I. Zassoursky, *Media and power in post-Soviet Russia*, op. cit.

rebaptisée en « ORT (télévision publique russe) » peu après. Anna Kachkaeva présente les années 1994-1996 comme la période de formation du système propagandiste, quand la télévision commence à jouer un rôle de plus en plus important dans la conscience des élites. Elle dit : « cette étape commence en janvier 1994 avec l'offre à la chaîne privée NTV de 6 heures de diffusion au programme 4 de la télévision publique et avec la privatisation en décembre 1994 de la chaîne 1 de la télévision publique. La création du centaure sous le nom « Télévision publique russe (ORT) » qui était formellement contrôlé par l'Etat mais de fait contrôlée par l'entrepreneur Berezovsky [...] – est le symbole de cette époque »⁶⁰². Boris Berezovsky, l'oligarque sans doute le plus célèbre des années 1990, déclare publiquement que la prise de contrôle sur la chaîne de télévision « 1 » est un instrument de lutte politique face aux forces réactionnaires (communistes, nationalistes) à la veille des élections présidentielles de 1996. Dans une interview à un journaliste israélien en 1996, il dit : « je voyais mon entrée dans les médias, l'investissement dans les médias non comme un business mais comme un moyen de protection de mes intérêts. Non seulement mes intérêts, mais aussi, disons, tout l'affaire initiée par Mikhaïl Gorbatchev »⁶⁰³.

La victoire d'Eltsine aux élections présidentielles de 1996 est pour une large partie attribuée au rôle de la télévision. Selon la perception commune, les médias magnats Berezovsky (ORT) et Gousinsky (NTV), en rivalité jusqu'à ce moment, se réunissent autour d'Eltsine et lui fournissent leurs ressources économiques et médiatiques. D'autres banquiers suivent leur exemple. Igor Malachenko, le PDG de la chaîne NTV, devient un des dirigeants de l'état majeur de la campagne électorale d'Eltsine. Il est commun de croire que les téléastes professionnels (aussi bien que des média traineurs occidentaux) ont réussi à façonner l'image médiatique du président afin qu'il puisse gagner les élections présidentielles. Les commentateurs décrivent les méthodes concrètes qui ont permis, selon eux, de changer la perception d'Eltsine. Comme le raconte la journaliste Natalia Rostova, Igor Malachenko apprenait à Eltsine à produire des actualités afin de permettre aux médias d'augmenter son taux de popularité :

Un des conseils était lié aux photographies du président dans les premiers voyages à travers le pays dans le cadre de la campagne présidentielle. Igor Malachenko et Anatoly Tchoubaïs ont mis sur la table d'Eltsine des photos qui produisaient une impression déprimante et qui faisaient penser aux voyages de secrétaires généraux du parti [à l'époque soviétique]. Il était entouré par les agents de sécurité et loin du peuple. À côté, ils ont mis sa photo de

⁶⁰² A. Kachkaeva, « Novejchaja istoria rossijskogo televidenia (1985-2004) (L'histoire contemporaine de la télévision russe) », art cit, p. 38.

⁶⁰³ Interview de Boris Berezovsky à Alexander Gentelev, 1996

1991, au pic de l'amour populaire. Le président a fait des conclusions et a commencé à jouer pour la galerie plus activement. Pour améliorer son impression pendant la prononciation de textes [l'oligarque] Vladimir Gousinsky lui a acheté un téléprompteur⁶⁰⁴.

Comme s'en souvient le journaliste Valéry Paniouchkine, « Anatoly Tchoubais, le chef de l'état majeur de la campagne d'Eltsine, chaque jour inventait des événements avec la participation du président [...]. Les médias se sont vus imposer une obligation de diffuser comment le président danse, comment il signe, sur l'aile d'un avion, le traité de paix avec la Tchétchénie, comment il rencontre les ouvriers et les paysans – il fallait montrer tout même si la rédaction s'en rendait compte du caractère fabriqué et futile de chaque événement »⁶⁰⁵. Zassoursky en tire la conclusion qu'à l'issue des élections présidentielles du 1996, l'époque du spectacle politique télévisuel s'instaure en Russie. Désormais, la représentation médiatique de l'homme politique, selon les membres des élites et les experts, commence à valoir plus que le contenu de son programme politique :

Thanks to the embedding of modern techniques for manipulating public opinion, the place of the « public sphere » utopia, a place left vacant following the collapse of independent journalism, was taken by the public stage. From then on, the symbolic space of the mass media came to be regarded as a theatrical expanse on which virtual heroes (the images of politicians and business entrepreneurs and of industrial and financial structures) staged various performances whose meaning was not articulated but was conveyed on a symbolic (that is, mythological) level⁶⁰⁶.

Nous allons décrire ici deux scènes pour montrer comment change la perception du rôle des médias dans la vie politique des acteurs. Un an après les élections présidentielles de 1996, événement qui a occasionné une alliance entre différents oligarques et fonctionnaires proches du Kremlin, éclate une affaire liée à la privatisation de la société de télécommunications « Svyazinvest ». Cette affaire scinde de nouveau cette alliance fragile. Deux groupes peuvent être distingués. Le premier est représenté par les deux média magnats que nous connaissons déjà, Boris Berezovsky et Vladimir Gousinsky. Le deuxième groupe est représenté par les oligarques propriétaires du holding

⁶⁰⁴ Natalia Rostova, "Kak pressa izbirala prezidenta", Radio Svoboda, 03/07/2016 (<https://www.svoboda.org/a/27835237.html>)

⁶⁰⁵ Natalia Rostova, "Kak pressa izbirala prezidenta", Radio Svoboda, 03/07/2016 (<https://www.svoboda.org/a/27835237.html>)

⁶⁰⁶ I. Zassoursky, *Media and power in post-Soviet Russia*, op. cit., p. 78.

« Onexime » : Vladimir Potanine et Mikhaïl Prokhorov. Gousinsky concourt pour l'acquisition d'actions de « Sviazinvest » avec le groupe « Onexime », Berezovsky intervient en tant que soutien. A l'issue du concours « Sviazinvest » passe sous le contrôle « d'Onexime ». Les média-magnats initient une campagne de dénigrement de ceux qu'ils considèrent comme responsables de la défaite de Gousinsky. Ce cas nous permet de comprendre que la télévision est désormais perçue comme une arme principale dans la guerre politique. Le 26 juillet 1997, le lendemain après le concours, dans l'émission analytique diffusée par la chaîne « ORT » sous contrôle de Berezovsky, le journaliste Sergueï Dorenko, qui débute sa carrière de *media-killer* à ce moment, accuse l'« Onexim group » du vol de plusieurs dizaines de millions de dollars chez le combinat chimique de Tcherepovets « Azot ». Le sujet est repris dans plusieurs émissions. Ensuite la campagne de dénigrement passe aux membres de gouvernement responsables pour la privatisation. Le scandale est connu sous le nom « d'affaire des écrivains » (*delo pisateley*), il s'achève par la démission de plusieurs membres du gouvernement.

Un autre cas qui éclaire bien le nouveau rôle attribué à la télévision dans la conscience des élites politiques et économiques est lié au cycle électoral de 1999-2000. L'issue des élections parlementaires de décembre 1999 a pour beaucoup prédéterminé l'issue des élections présidentielles de mars 2000 : les principaux opposants de Poutine – le maire de Moscou Youri Louzhkov et l'ex premier ministre Evgueni Primakov - ont refusé de poser leurs candidatures pour les présidentielles en vue de l'échec de leur parti politique « Otechestvo » aux élections à la Douma. Le rôle décisif dans l'organisation de cette défaite est attribué, de nouveau, à la télévision et surtout au média-killer avisé Sergueï Dorenko. Une campagne de dénigrement a été lancée aux chaînes sous contrôle du Kremlin et surtout à la chaîne « ORT », contrôlée toujours par l'oligarque Boris Berezovsky, toujours proche du Kremlin. Voici comment le journaliste Stanislav Koucher se souvient de cette époque : « un samedi soir. Le pays est attaché aux écrans de la chaîne « ORT ». Nous attendons que Dorenko commence à « tuer » [*mochit'* en russe signifie à la fois « tuer » physiquement et dénigrer publiquement] Louzhkov [le leader du bloc anti Kremlin et le maire de Moscou]. Dorenko le faisait d'une façon magique. Quelques phrases, prononcées en cours de route, pouvaient faire rire des millions de gens et faire tomber le taux de popularité du maire de Moscou et de son partenaire Primakov »⁶⁰⁷. Dorenko ne fait pas que parler dans son émission, il mobilise activement les images et les vidéos. À un moment donné, par exemple, il présente aux spectateurs le montage burlesque d'images de Louzhkov vêtu en vêtements féminins. Un autre exemple de la créativité de Dorenko : le journaliste parle de l'intervention chirurgicale sur

⁶⁰⁷ Stanislav Kucher, « Neskuchnoe posleslovie k s'uzhetu o bedre Primakova », Snob, 27/06/2015 (<https://snob.ru/profile/28436/blog/94553>)

l'articulation pelvienne que vient de faire Evgueni Primakov. Il introduit dans l'émission des extraits vidéo d'une intervention analogue (faite sur une autre personne). Primakov, qui tout comme Poutine est issu des services secrets, était très populaire à l'époque. Il a gagné sa popularité en étant premier ministre entre septembre 1998 et mai 1999. Renvoyé par Eltsine (certains disent que l'entourage du président avait peur de la popularité de Primakov), durant l'été 1999, il prend la décision de candidater pour les élections présidentielles. Primakov est âgé : en 1999 il a 70 ans. Dorenko exploite l'âge de l'homme politique dans ses émissions. La présentation détaillée d'une intervention chirurgicale analogue à celle subie par Primakov le représente comme vieux et malade, la comparaison avec Eltsine s'impose. Dorenko renforce la comparaison, d'un ton humoristique, il choisit pour Primakov une date pour la deuxième intervention. Il dit « si Evgueni Maksimovitch peut maîtriser la douleur il lui faudra attendre la fin des élections présidentielles. En devenant président il sera possible pour lui de se soigner tranquillement pendant tous les 4 ans [du terme présidentiel] »⁶⁰⁸. Le journaliste russe Leonid Parfenov, comme la plupart des commentateurs, attribue la défaite de l'alliance de Louzhkov et Primakov à la campagne de dénigrement médiatique : « Louzhkov et Primakov apparaissent comme un butin (victimes) facile. Les hommes d'Etat vénérables n'ont jamais entendu de tels dénigrements en leur adresse. Ils sont complètement démoralisés vers la fin de l'année. Diabolisés devant tout le pays ils n'osent même pas à candidater pour les élections [présidentielles] ». Nous comprenons bien ainsi que la télévision devient, aux yeux des acteurs politiques et économiques, l'arme principale de la lutte politique. C'est avec les moyens financiers des oligarques que les journalistes russes peuvent finalement avoir les appareils techniques les plus modernes qui accroissent considérablement leurs capacités de production des émissions⁶⁰⁹.

Dans une scène de *La société de cour* Elias décrit comment à l'époque de Louis XIV le duc Montmorency, restant fidèle au comportement de bravoure de ses ancêtres, a accompli une attaque de cavalerie contre les rangs de soldats armés de mousquets. L'attaque s'est avérée un

⁶⁰⁸ Retranscription de l'émission de S. Dorenko, le 24 octobre 1999, ORT

⁶⁰⁹ La transformation du rôle de la télévision est sans doute aussi liée au progrès technologique de l'industrie d'enregistrement vidéo. L'apparition de caméras télévisuelles portables au milieu des années 1980 a produit une révolution dans la profession de journaliste télévisuel. Il n'est plus contraint par la lourdeur des caméras pour studio. L'éventail de scènes qui peuvent être filmées s'élargit considérablement. Selon Sitnikov, « le format professionnel d'enregistrement qui a fait une révolution dans le journalisme télévisuel a été Betacam de la firme SONY » V. Sitnikov, *Tehnika i tehnologia smi (Technique et technologie des médias)*, Moscou, Eksmo, 2004, p. 309. La révolution est complétée par l'apparition des caméras et des formats d'enregistrement numériques. En 1989 à l'exposition à Montreux est présentée la première caméra digital AQ-20 produite par Panasonic. Sony au début des années 1990 présente son format numérique Digital Betacam. Les appareils numériques accélèrent et facilitent la production et le montage des enregistrements. Comme le notent les experts : « L'enregistrement vidéo digital assure la haute qualité de l'original et offre plus de liberté pour processus de montage » Jeff Davies, « Digital Betacam - sistema i ee preimuchestva (Digital Betacam - système et ses avantages) », 625, 1993, n° 4. Pourtant, les téléastes russes ne découvrent pleinement cette transformation qu'assez tardivement. La crise économique et politique du tournant des années 1990 ne favorisait pas l'adoption de technologies de pointe.

échec, le duc a été fait prisonnier. Comme l'explique Elias, « ce ne sont pas les armes à feu comme telles qui ont mis fin à l'ancienne noblesse, mais son incapacité à abandonner un mode de vie et de comportement sur lequel était fondés son auto-respect et son plaisir »⁶¹⁰. De la même manière, les changements technologiques (accélération et facilitation de production du matériel vidéo, nouvelles possibilités d'enregistrement et du montage) et les changements du mode de fonctionnement de la télévision (absence de contrôle de l'Etat, nécessité de trouver des financements), demandent de la part des acteurs politiques de nouvelles attitudes et comportements. La vieille garde, comme Eltsine (mais aussi, par exemple, Primakov et Louzhkov) sont mieux habitués aux autres formes de présentation en public (plus traditionnelles et plus localisées, comme l'intervention sur une scène devant un public). Dans le chapitre avec le titre parlant « Television and the demise of live oratory », Max Atkinson souligne qu'à la différence d'orateurs d'hier, la communication télévisuelle moderne nécessite de la part du speaker la capacité d'adopter différents modes de communication appropriés selon la situation de prise de parole :

In general, the transformation of political communication brought about by television has involved exposing the mass audience of electors to the sights and sounds of politicians speaking in a much wider range of contexts than ever before - speeches, broadcast addresses to the nation, press conferences, interviews and discussions on news and current affairs programmes, talk shows, etc. Each context imposes particular constraints on the participants, so that different ways of speaking will be seen as more or less effective in different settings. Techniques which work well enough when used in addressing a political meeting or rally may therefore not come over very well on television, and those which are effective in the context of a studio discussion or interview may be quite ineffective when it comes to directly addressing a large live audience⁶¹¹.

La transformation est encore plus violente pour les hommes politiques russes. Aux changements technologiques rapides, qui rendent médiatiquement visible chacun de leur geste, s'ajoute le changement de l'attitude des journalistes par rapport aux hommes politiques qui ont de moins en moins de respect par rapport à la vie privée des hommes politiques. Ce n'est pas par hasard qu'un journaliste, dans un extrait présenté plus haut, a pu comparer les attitudes d'Eltsine sur les photos de 1996 avec les attitudes d'un secrétaire général du parti communiste des temps soviétiques. La

⁶¹⁰ N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 217.

⁶¹¹ Max Atkinson, *Our masters' voices*, London, Methuen & Co, 1984, p. 165.

vieille garde n'est pas prête à ce que toute sa vie soit scrutée par l'œil de caméra, que chaque pas devienne le sujet d'une émission télévisuelle. Lorsque les experts et chercheurs comparent Eltsine à Poutine, ils ont tendance, comme nous l'avons vu, à attribuer la différence à leurs propriétés psychologiques et personnelles, ou, à leur style différent, comme si le style était quelque chose d'inné et d'inhérent à la personne :

Some saw the main reason for Putin's popularity and Yeltsin's dwindling appeal in their divergent personal styles. Yeltsin — ailing, gaffe-prone, at times visibly inebriated—could hardly have seemed more different from the disciplined, energetic, sober Putin, a former spy and judo black belt. Polls confirm that Russians were attracted by Putin's image of youthful vigor and put off by Yeltsin's physical decline⁶¹².

Mais ce qui n'est pas pris en compte dans ces estimations, c'est le fait que Eltsine ayant débuté sa carrière politique bien avant la transformation du rôle de la télévision, il ne maîtrise pas parfaitement les nouveaux codes de conduite qui apparaissent au cours de sa présidence. Poutine, resté dans les coulisses de la vie politique publique au cours des années 1990, et beaucoup plus jeune qu'Eltsine, a eu une possibilité d'apprendre ces codes à distance, y compris, sur l'exemple d'Eltsine. On peut suivre ici ce que dit la chercheuse russe Anna Kachkaeva :

Au début du règne de Poutine un des principaux polit-technologue du Kremlin Gleb Pavlovsky a formulé la différence principale entre le nouveau pouvoir et l'ancien, eltsinien. Il - le nouveau pouvoir – « comprend très clairement la différence entre la réalité et l'image ». C'est en cette période que la classe politique russe entre définitivement dans le champ « politico-journalistique » qui s'oppose à la politique réelle. C'est en cette période que nous pouvons parler de la transition de la démocratie des masses en la démocratie des publics »⁶¹³.

En quoi consistent alors les nouvelles exigences de la position présidentielle rendues manifestes par les « gaffes » d'Eltsine ? La leçon principale que Poutine (avec toute la nouvelle génération des hommes politiques russes) a pu tirer consiste en ce qu'il faut éviter de trop manifester que le président est aussi un simple être humain comparable aux autres êtres humains. En effet, Eltsine,

⁶¹² Daniel Treisman, « Presidential Popularity in a Hybrid Regime: Russia under Yeltsin and Putin », *American Journal of Political Science*, 2011, vol. 55, n° 3, p. 593.

⁶¹³ Anna Kachkaeva, « Lidery Rossii na televisionnom ekrane [Les leaders de la Russie à l'écran télévisuel] », *Vestnik obchestvennogo mnenia*, 2011, vol. 107, n° 1, p. 63.

par ses gestes, manifestait ce que nous pouvons appeler des « petitesesses », ou, pour le dire autrement, des attributs communs à l'ensemble des gens ordinaires. Qu'il s'agisse des maladies ou des faiblesses du corps, des petits péchés liés à la consommation immodérée d'alcool ou des vices de corruption (nous parlons plutôt ici des récits médiatiques associés à sa personne que d'états de fait parfaitement avérés). Ou encore qu'il s'agisse des liens familiaux qui apparaissaient trop souvent à l'avant-scène de sa vie politique, quand il devenait difficile de savoir qui, en définitive, gouverne le pays : Eltsine, sa fille, son beau-fils ou une clique d'oligarques ? La personne privée d'Eltsine était sur le premier plan, tandis que le pouvoir qu'il incarnait était loin derrière cette personne. Eltsine produisait l'impression d'un homme ordinaire qui est devenu président de manière accidentelle, une sorte de bourgeois gentilhomme moderne, tout comme la figure sociale symbolique de son règne – les oligarques.

1.3. Le président en grand homme dévoué au bien public

Lorsque nous étudions la manière avec laquelle Poutine et son administration gèrent son image publique, nous pouvons avoir l'impression qu'il utilise certains aspects de la présentation en publique d'Eltsine comme un exemple à éviter. Tout comme Louis XIV qui, au cours de sa vie, était influencé par l'expérience de la fragilité du pouvoir royal de son prédécesseur et entreprenait ainsi des efforts afin de contraindre la noblesse⁶¹⁴, de la même façon Poutine, depuis le début de sa carrière de dirigeant du pays (d'abord comme premier ministre, ensuite comme président par intérim et président de plein droit) attache une importance quasiment maniaque à son image publique. Les commentateurs notent la différence entre les attitudes de l'ancien et du nouveau président. À propos d'Eltsine on disait « il remplissait par sa personne tout l'espace disponible »⁶¹⁵. Poutine, au contraire, produisait au début l'impression de vide et de l'absence de substance. Voici comment la chercheuse Helena Goscilo essaye de caractériser l'apparence de Poutine :

Tellingly, a former KGB master once described Putin as a "nonentity" [...]. Lack, in short, was (and perhaps remains) Putin's strong suit, his outstanding features comprising a stylistic anodyne impassiveness and above all a certain "emptiness"; [...]. Pollster Iurii

⁶¹⁴ Comme le note Elias, « de Louis XIV, par contre, l'exercice et la consolidation du pouvoir exigeaient de gros efforts. Il est vrai qu'à mesure que se prolongeait son règne, la distance effective qui, en sa qualité de roi, le séparait des autres était de moins en moins menacée et que la décision était tombée déjà avant son avènement au trône. Mais comme il avait connu, jeune homme, le danger, la conservation et la défense de sa fonction de souverain le préoccupaient d'une manière beaucoup plus directe que Louis LX » N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 137.

⁶¹⁵ Andrei Maximov, « Velikan », Rossijskaja gazeta, 29/11/2015 (<https://rg.ru/2015/11/30/maksimov.html>)

Levada nicely summed up the dynamic when he characterized Putin as a "mirror in which everyone, communist or democrat, sees what he wants to see and what he hopes for" [...]. Indeed, Putin's ability to seem everything to everyone raises the question of what precisely he endorses or represents⁶¹⁶.

Certains attribuent ces caractéristiques, à savoir, sa capacité à être imperceptible, à son passé dans les services secrets (discrétion, capacité à endosser différents rôles). Mais il faut aussi prendre en compte que cette impression est le résultat d'un travail d'autocontrôle et d'autodiscipline qui vise, consciemment ou inconsciemment, à minimiser les manifestations trop personnelles et intimes, les manifestations qui abondaient chez son prédécesseur. Poutine, comme le rapportent les témoins, se préoccupe beaucoup de son image devant la caméra. Un des conseillers proches de Poutine a raconté aux journalistes du journal américain *The Washington Post* (...) : « il se regardait dans les émissions télévisées et ensuite il analysait tout en détails »⁶¹⁷. Comme le note Helena Goscilo :

Especially during his first term, Putin undeniably exuded and cultivated an aura of recessiveness -- of a reluctance to attract particular attention. [...] For much of his presidency he lacked dramatic flourishes, favored a brisk and occasionally opaque manner of interaction, and operated by steady, even plodding, accretion and scrupulous concern for details, often behind the scenes. His famed abstinence from alcohol and his physical appearance - [...] his compact, athletic slightness - suggest the discipline and control constantly touted as his signature traits. His verbal tic of preceding official statements by a promise of laconism matches his physical shortness⁶¹⁸.

Réticence et brièveté (*shortness*) deviennent ainsi les traits caractéristiques de Poutine qui contrôle soigneusement l'idée que les autres peuvent se faire de lui. Si le corps d'Eltsine « parlait » de son possesseur, le corps de Poutine est muet et produit une impression d'absence. Il est impénétrable dans le sens que rien de sa vie intérieure ou intime ne remonte vers la surface. D'une façon curieuse ce travail de corps ressemble au travail d'administration du président en matière de gestion d'information sur le président et son entourage. L'ensemble des commentateurs soulignent que la quantité d'informations sur la vie des sommets de l'Etat disponible pour les journalistes est réduite

⁶¹⁶ Helena Goscilo, « The ultimate celebrity: VVP as VIP objet d'art » dans Helena Goscilo et Vlad Strukov (eds.), *Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic*, New York, Routledge, 2011, p. 41.

⁶¹⁷ A. Kachkaeva, « Lidery Rossii na televisionnom ekrane [Les leaders de la Russie à l'écran télévisuel] », art cit, p. 70.

⁶¹⁸ H. Goscilo, « The ultimate celebrity: VVP as VIP objet d'art », art cit, p. 37.

considérablement, surtout, en ce qui concerne les conflits et les scandales. Comme le note une chercheuse anglaise qui a travaillé sur l'évolution de la télévision à l'époque de Poutine :

President Putin's administration was incredibly careful about what it revealed to the media. [...] President Putin proved adept at keeping political conflicts within his administration behind closed doors. Conflicts between the Kremlin elites, 'often with the same protagonists as under Yeltsin – were still on – but they were more hidden and more vague'. By limiting what information is available to journalists, the Putin administration kept control of the political agenda away from the media⁶¹⁹.

La rétention des informations, qui pourraient être interprétées comme compromettantes ou nuisibles pour la réputation du président ou de son administration, a été pratiquée aussi à l'époque d'Eltsine, mais avec beaucoup moins de succès. La même chose concerne la technique de fabrication de *newsworthy events* avec la participation du président. L'administration est beaucoup plus préoccupée afin de fournir aux journalistes les occasions de prise de photos et de tournage des vidéos qui exhibaient le président dans des conditions attentivement choisies et habilement organisées.

First of all, the Russian government at last developed an agreed information policy, i.e. a complex of relatively coordinated and non-contradictory actions concerning its public presentation. Virtually for the first time concealment of negative information was supplemented with professionally created positive information flow. Putin, assisted by his supporters, began to generate nearly all known types of incumbent news: "merely official" actions (official trips, visits and meetings), statements and commentaries on various occasions, and, finally, photo-opportunities⁶²⁰.

Ce que ces chercheurs désignent par « professionally created positive information flow » n'est autre chose que des scènes, soigneusement préparées et organisées, qui montrent le président dans des circonstances de travail et d'accomplissement de charges publiques (rencontres, meetings, réunions, inspections). Ensemble avec l'attitude de brièveté et de réticence (qui bloque les manifestations intimes et personnelles) cultivée par Poutine, cette sélection d'images et de vidéos, diffusées ensuite dans les médias, produit l'impression d'une certaine impersonnalité du président.

⁶¹⁹ T. Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, op. cit., p. 9.

⁶²⁰ O. Koltsova, *News Media and Power in Russia*, op. cit., p. 40.

Il est autant dévoué à la charge publique que sa personne physique est absorbée par l'importance de son poste. En 2000, Poutine refuse de participer à sa campagne présidentielle (débat, allocutions publiques propagandistes) sous prétexte d'être trop occupé par l'exercice de ses fonctions réelles (président par intérim). Lorsque les autres candidats font de la publicité, Poutine, au contraire, produit l'impression d'être pleinement absorbé par l'accomplissement de ses fonctions importantes. Néanmoins, il n'en apparaît pas moins dans les médias : son poste de président par intérim lui garantit l'attention des médias. Comme le note une chercheuse russe, « the spin-doctors behind the Putin campaign ensured that the media were provided with newsworthy stories about their candidate, all under the cloak of official presidential duties. For a candidate who had declared his intention to refrain from campaigning, Putin spent a lot of time on the road, visiting fifteen regions during the course of the campaign »⁶²¹.

Un autre élément important de cette image publique impersonnelle de Poutine est l'absence de couverture médiatique de sa vie familiale et de sa famille en général. A la différence d'Eltsine dont l'épouse et la fille Tatiana ont été des personnes très publiques, la famille de Poutine n'est visible qu'extrêmement rarement. Comme le note la chercheuse russe Anna Kachkaeva :

Le thème qui est un tabou complet pour la télévision c'est la vie privée de Poutine et sa famille. Les spécialistes de relations publiques et les téléastes n'ont pas réussi à rendre publique la première dame – Liudmila Poutina, ses filles sont apparues à l'écran une fois – dans les montagnes. En général, cette image d'homme isolé, de combattant, de prédateur (ce sont les analogies qu'évoquent les étudiants des universités de lettres qui sont interrogés par les spécialistes de communications de masse), qu'entretenait pendant 10 ans Poutine, n'avait aucun besoin des images de la vie domestique⁶²².

Résumons maintenant brièvement les traits de la représentation publique de Poutine. Si Eltsine, dans son image publique, apparaissait trop souvent comme un simple être humain, avec ses faiblesses, vices et petites choses, Poutine, au contraire, contrôle attentivement l'image que les autres peuvent se faire de lui. Ce contrôle vise, avant tout, à évacuer de la représentation publique le moindre détail particulier et privé de sa personnalité. Un homme politique modeste et plein d'abnégation, telle est l'image que produit le jeune président. On a l'impression qu'il n'a pas de vie privée et intime, qu'il est complètement dévoué à la charge publique. Il est l'incarnation de la

⁶²¹ T. Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, op. cit., p. 29.

⁶²² A. Kachkaeva, « Lidery Rossii na televisionnom ekrane [Les leaders de la Russie à l'écran télévisuel] », art cit, p. 75.

présidence. Le 1er janvier 2000, au lendemain de sa nomination en tant que président par intérim, et quand tout le monde dans le pays fête le Nouveau Millénaire entouré de ses parents et ses proches, Poutine s'envole en Tchétchénie où les forces russes mènent une opération anti-terroriste.

1.4. Le président en héros militaire

Un autre aspect du style de présentation publique de Poutine que nous pouvons identifier au début de sa présidence concerne précisément l'aspect guerrier. Nous avons déjà vu dans l'extrait tiré du travail d'Anna Kachkaeva présenté plus haut que les spectateurs décrivent Poutine comme « un homme isolé, un combattant, un prédateur ». Nous avons discuté d'où vient l'impression d'isolement et de l'absence de la vie privée de Poutine. Il nous faut maintenant passer à deux autres termes de cette définition. Ils ne sont pas fortuits. Elizabeth A. Wood écrit : « in 1999–2000, Project Putin [...] got underway with photographs (clearly planned) [...] and language (apparently improvised but possibly also planned) to show Putin as all-powerful. Intertwining the heroic (in imagery) and the tough (in language), Putin's handlers made sure the media was saturated with the new scenario of power of the warrior »⁶²³. Le journaliste célèbre Mikhaïl Zygar a consacré à Poutine un livre «All the Kremlin's Men» (qui fait allusion au roman de Robert Penn Warren «All King's Men»). Chacune des 4 parties qui correspondent à 4 périodes du règne de Poutine (3 mandats présidentiels et 1 mandat de premier ministre) porte un titre qui caractérise le mieux, en un mot, le rôle de Poutine à cette période. Pour la première période, Zygar a choisi le titre « Cœur de Lion » faisant allusion au roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion connu pour ses exploits et son courage militaire. D'où vient cette forte composante militaire de la représentation publique de Poutine et dans quelle mesure correspond-elle à l'image impersonnelle d'un homme d'Etat dévoué au bien public ?

Poutine est nommé premier ministre le lendemain de l'intrusion (intervention) de séparatistes tchétchènes au Daghestan. L'opération militaire effectuée par les forces russes constitue le contexte important de la campagne présidentielle de Poutine. Comme l'explique l'historien des médias Zassoursky :

Whether the conflict in Chechnya was planned as an accompaniment to the campaign or whether the Kremlin was simply lucky, the war provided the « turn of the screw » that not only destroyed the political configuration that had existed in the late summer of 1999, but

⁶²³ Elizabeth A. Wood, « Hypermasculinity as a Scenario of Power », *International Feminist Journal of Politics*, 2016, p. 6.

that also installed, or helped install, a new political hierarchy. Putin and Shoygu, while directing the military and the relief operations in Chechnya, respectively, were able to show themselves to be « men of action, » capable of protecting people in time of war⁶²⁴.

Pourquoi, comme l'affirme ce chercheur, le contexte guerrier se présente comme un fond favorable pour la construction accélérée de la représentation publique du personnage politique de Poutine ? Tout d'abord, puisqu'il permet de fournir de nombreuses occasions dans lesquelles Poutine apparaît en public comme manifestant le dévouement au bien-être public. En effet, comme nous l'avons vu plus haut, la figure publique d'Eltsine, qui manifestait trop son humanité et sa ressemblance avec les gens ordinaires, était synonyme de la négligence par rapport aux devoirs du bien commun et du chaos dans le pays. Les traits du caractère public de Poutine devaient au contraire manifester le manque de traits personnels et d'aspects de sa vie intime et promouvoir ainsi son rôle de restaurateur de l'ordre public et de l'harmonie sociale. La dissolution de la personnalité devant la fonction publique devait manifester l'implication maximale dans les affaires et les préoccupations de la société. Comme le notent Gilles Favarel-Garrigues et Kathy Rousselet,

Le projet politique dans lequel s'inscrit l'action de Vladimir Poutine et du gouvernement semble bien en affinité avec certaines des préoccupations de la société russe. Selon les expressions que le président emploie dans ses discours, cette entreprise vise à « rétablir l'ordre », « restaurer l'autorité de l'Etat », le « consolider » au nom d'un objectif stratégique de prospérité économique, de justice sociale et d'affirmation de la puissance russe⁶²⁵.

La lutte contre les séparatistes tchéchènes, qualifiés de terroristes qui menacent la sécurité de la population, correspond parfaitement à la figure de l'homme d'Etat dévoué au bien public. La guerre devient ainsi une composante importante de la campagne électorale de Poutine. En effet, à la différence de son prédécesseur, qui se distançait des opérations militaires en se présentant comme un chef strictement civique, Poutine depuis les premiers jours de l'exercice de sa fonction s'implique dans la campagne militaire et se présente comme son dirigeant. Cela lui permet d'acquérir une dimension nouvelle, celle du grand chef militaire. La télévision diffuse des images qui montrent comment le président prépare les batailles :

⁶²⁴ I. Zassoursky, *Media and power in post-Soviet Russia*, op. cit., p. 123.

⁶²⁵ Gilles Favarel-Garrigues and Kathy Rousselet, *La Société Russe En Quête D'ordre: Avec Vladimir Poutine?* (Paris: Autrement, 2004), 7.

L'image d'un homme d'Etat – moderne, sérieux, viril, patriote suffisamment dur - a été construite intensivement pendant tout l'automne. En dehors des émissions d'actualité, Poutine, avec une régularité étonnante, éclairait le contenu de la politique de l'Etat dans les émissions politiques de dimanche des chaînes ORT et RTR. Poutine donnait des interviews de 20 minutes tantôt à Dorenko (ORT), tantôt à Svanidze (RTR) : le 5 septembre 1999 – Dorenko, 19 septembre – Svanidze, 10 et 17 octobre Svanidze, 31 octobre – Dorenko. À propos, avant ce moment la télévision étatique renonçait à diffuser les actes barbares des combattants tchéchènes : les exécutions et les têtes coupées. Les actes horribles ont été diffusés le 19 septembre 1999 dans l'émission Zerkalo (dimanche, 20:00). [...]. L'enregistrement date de 1996. Ensuite dans l'émission apparaît Poutine, dans une chemise blanche, le veston est sur le dos de la chaise. Devant lui sur la table sont posés une carte, un pointer, des documents. Il ressemble à un stratège des temps passés à la veille d'une bataille décisive. Il expliquait comment on va procéder au Caucase⁶²⁶.

À un moment donné, Poutine s'identifie même aux guerriers, il échange son costume contre les habits du pilote de l'avion supersonique. Il s'envole en Tchétchénie à bord de l'avion de chasse SU-27. Cet épisode est souvent cité par les journalistes et commentateurs : « In March 2000, a week before the presidential elections, Putin's handlers staged him flying an SU-27 fighter jet into Grozny, the capital of Chechnya, in full flight gear and helmet, appearing solo like a deus ex machina [...] »⁶²⁷.

1.5. La lutte anti-oligarchique comme élément de la représentation publique du président

La lutte contre les terroristes qui menacent l'intégrité du pays et la sécurité de la population ne constitue qu'un front de guerre de Poutine, même si ce front est de loin le plus visible et le plus dramatique. La lutte purificatrice (l'opération militaire locale s'appelle à cette époque « purification » (*zachistka*)) contre les terroristes tchéchènes devient le prototype de la lutte contre les autres « maladies » de la société, notamment la criminalité et la corruption. Significativement, la figure d'oligarque à l'époque s'associe le plus souvent à ces deux « maladies ». Un flux

⁶²⁶ A. Kachkaeva, « Lidery Rossii na televisionnom ekrane [Les leaders de la Russie à l'écran télévisuel] », art cit, p. 66.

⁶²⁷ E.A. Wood, « Hypermasculinity as a Scenario of Power », art cit, p. 7.

incessant de scandales au cours de la deuxième moitié des années 1990 a considérablement nui à leur image publique. Nous avons déjà mentionné le conflit autour de la privatisation de la société « Sviazinvest » en 1997 dans lequel ont été impliqués certains oligarques et fonctionnaires d'Etat. La guerre médiatique, déclenchée par deux chaînes – NTV et ORT – a touché non seulement les ministres, mais aussi les oligarques et leur image publique. Les médias des deux oligarques (Gousinsky et Berezovsky) contrariés par le résultat du concours publient en représailles une grande enquête à charge sur les gagnants du concours de la privatisation, les propriétaires du groupe « Onexime Groupe », les oligarques Vladimir Potanine et Mikhail Prokhorov. Ceux-ci sont accusés de fraudes lors de la privatisation de leurs autres compagnies. Comme le rapporte le journal Kommersant (édition du 10 août 1997) : « Le 26 juillet dans l'émission « Vremya » le commentateur de la chaîne ORT Sergei Dorenko critique la transaction de « Onexim bank » et des structures et fonctionnaires qui y sont liés. Notamment, sont dévoilés les infractions dans la privatisation de l'entreprise « Azot » à Tcherepovets. Potanine est accusé d'avoir transféré deux tiers du budget du pays dans son groupe financier »⁶²⁸. Soulignons que les médias sous contrôle de deux média magnats dénoncent la légitimité d'enrichissement de leurs collègues. En effet, la guerre médiatique autour de « Sviazinvest » représente une des premières fois quand les faits d'escroquerie des oligarques sont activement discutés dans l'espace télévisé. Les accusations sont bien organisées, les documents exclusifs sont présentés au public stupéfié par les émissions qui passent à l'heure de grande écoute aux chaînes les plus populaires. Les liens des oligarques dans le gouvernement et les services secrets permettent aux journalistes des chaînes oligarchiques de se procurer, très vite, du matériel vidéo et documentaire exclusif, ce qui donne aux accusations qui sont prononcées à la télévision beaucoup plus de substance. Bien avant l'arrivée de Poutine, le topique de la malséance du nouveau groupe d'extra-riches circule dans l'espace public. Une autre campagne de dénigrement télévisuelle importante qui implique les oligarques a lieu en été 1999 à la veille des élections parlementaires. Deux media-magnats alliés de la guerre médiatique autour de Sviazinvest, Berezovsky et Gousinsky, cette fois-ci, battent l'un contre l'autre. Selon le journal Kommersant, Goussinky a été vexé par le fait que ses protégés ont été exclus du nouveau gouvernement. De telle ou telle façon, dans ses médias, il critique l'entourage du président Eltsine incluant les oligarques Berezovsky et Abramovitch. Le magazine « Kommersant-Vlast' » dans un article avec le titre parlant « La guerre en direct » du 27 juillet 1999 énumère les coups de deux camps de médias. On y trouve, par exemple, deux passages :

⁶²⁸ « Bankformirovania: igra bez pravil », Kommersant, 10/08/1997 (<https://www.kommersant.ru/doc/2285268>)

« Le 30 mai [la chaîne] NTV passe à l'offensive. Nous n'avons pas entendu une critique aussi sévère de l'entourage du président dans l'émission « Itogi » depuis 1995. [Le présentateur] Evgueni Kiselev a raconté en détail ce qu'est « la famille » [du président], les peintres de la rue Arbat dessinaient depuis une photo le portrait d'Abramovitch – on a expliqué aux spectateurs que c'est cette personne qui forme le gouvernement »⁶²⁹.

Le 18 juillet dans l'émission « Itogi » la chaîne NTV montre un sujet dans lequel le chef de l'administration du président Volochine et [l'homme d'affaires] Berezovsky sont accusés des fraudes financières avec le konzern AVVA et la banque « Chara »⁶³⁰.

Les médias de Berezovsky, notamment, la chaîne ORT, ripostent en déclarant que la société « Media Most » est en faillite.

Ces deux épisodes, parmi une multitude d'autres, montrent que bien avant la présidence effective de Poutine (inaugurée le 7 mai 2000) les oligarques russes sont déjà présentés dans l'espace public comme des imposteurs, autrement dit, comme des petits qui ont obtenu la position de grands d'une manière injuste et qui en profitent pour satisfaire leurs intérêts étroitement personnels. Les oligarques eux-mêmes, en menant des campagnes de dénigrement contre leurs collègues-concurrents, participent activement à la constitution de cette image publique. Bien évidemment, il y a aussi d'autres acteurs qui participent au façonnement de la représentation publique répugnante des oligarques. Notamment, la presse communiste et nationaliste, comme, par exemple, le journal « Zavtra » publié par le journaliste nationaliste Alexander Prokhanov. Mais l'influence de cette presse est incomparable avec les chaînes de télévision publique comme « ORT » et NTV. Plus tard, à partir des années 2000 à la télévision, sort une série d'émissions qui dévoilent les crimes des oligarques. Il faut, tout particulièrement, mentionner l'émission « Moment Istini » qui sort dans la chaîne contrôlée par la mairie de Moscou « TV Centr ». Le journaliste Andrej Karaoulov, sur fond d'une musique dramatique, expose les manœuvres frauduleuses à travers lesquelles les oligarques ont réussi à mettre la main sur les entreprises soviétiques et les ressources naturelles. Mais le sujet de ces émissions à grand succès du début des années 2000 a été largement inspiré par les guerres informationnelles des oligarques des années 1990.

Au final, au tournant des années 2000 les oligarques en Russie aient très mauvaise presse. Le fondement de leur position sociale est mis en question en même temps que la légitimité de leur

⁶²⁹ « Voïna v priamom efire », *Kommersant-Vlast*, 27/07/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/15766>)

⁶³⁰ « Voïna v priamom efire », *Kommersant-Vlast*, 27/07/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/15766>)

enrichissement⁶³¹. La privatisation, c'est-à-dire, le processus grâce auquel ils se sont enrichis, est souvent appelée d'une manière sarcastique « prikhvatizatsia » (terme qui vient du mot « prikhvatit' » signifiant « voler »). En 2003, le chef de la société de sondages « ROMIR-Monitoring » Alexander Mouzafarov déclare : « les oligarques sont perçus par la population plutôt comme des représentants du pouvoir qui ont obtenu la propriété de manière injuste, que comme des entrepreneurs réussis »⁶³². Le président Poutine lui-même se prononce sur le sujet pendant l'été 2003 au cours d'une session de questions des journalistes : « Personnellement, je n'aime pas le mot oligarque. L'oligarque, comme on le dit d'habitude, c'est une personne avec de l'argent volé qui continue à voler en se servant de son accès privilégié au pouvoir. Je fais tout pour que cette situation n'existe plus. Je ne vois plus ce type de gens »⁶³³. Les oligarques eux-mêmes sont conscients de l'idée que la population, dans sa grande majorité, se fait d'eux. En 2010, l'oligarque Vladimir Potanine se plaint : « chez nous, le mot oligarque a une signification négative : c'est un homme qui s'est enrichi de manière injuste, qui mène une vie luxurieuse et qui n'apporte rien »⁶³⁴. Nous trouvons dans cette accusation le modèle d'un petit qui, par ruse, est devenu grand et en profite pour satisfaire ses intérêts personnels. Quand, au tournant des années 2010 les oligarques commencent à apparaître dans les interviews à la télévision, nous rencontrons, à côté de commentaires qui les glorifient (nous évoquerons ce phénomène plus loin), des commentaires qui reprennent les arguments du tournant des années 2000. La spectatrice Olga écrit le 27/06/2011 « Ils ne vont jamais rendre volontairement ce qu'ont construit jadis nos pères et nos grands-pères et dont ils se sont facilement emparé dans les années 1990 ». L'utilisateur Vladimir écrit le 17/04/2012 « Je ne comprends pas POURQUOI les milliardaires viennent à votre émission ? D'abord une poignée d'élus se sont appropriés des sphères de business les plus avantageuses, ils ont fait des fortunes énormes [...]. Il vaut mieux pour eux de rester dans leurs bureaux au lieu d'apparaître à la télévision, surtout avec ces discours sur leur exemplarité ! » Cette remarque pointe avec lucidité le problème principal de l'image publique des oligarques. Leurs personnalités manquent « d'exemplarité » pour correspondre à la position extrêmement élevée qu'ils occupent dans la société russe. Lorsque le spectateur emploie le mot « élus » nous comprenons qu'il le fait dans le sens sarcastique, le mot péjoratif « poignée » le manifeste très clairement. Les oligarques partagent avec Boris Eltsine l'accusation d'injustice de leur grandeur. Tout comme Eltsine qui

⁶³¹ Notons en passant que cet enrichissement se produisait dans le contexte du désordre juridique qui régissait surtout au début des années 1990. Voir à ce sujet Gilles Favarel-Garrigues, *La police des mœurs économiques. De l'URSS à la Russie*, Paris, CNRS Editions, 2007.

⁶³² Fed'ukin Igor', « Otniat' i podelit' », *Vedomosti*, 11/07/2003 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2003/07/18/otnyat-i-podelit>)

⁶³³ *Moskovskij Komsomolets*, 21/06/2003

⁶³⁴ *Sport Ekspress*, 11/06/2010

apparaît souvent comme une personne contingente et fortuite pour le poste du dirigeant du pays, les oligarques se présentent comme enrichis de manière accidentelle et injuste. En effet, les oligarques ont eu très peu d'occasions d'exhiber leur exemplarité. Restés pour la plupart du temps dans l'ombre de la vie politique (ce sont leurs journalistes manipulés et leurs hommes politiques qui parlent à leur nom) ils n'apparaissent en public qu'en situation de scandale lorsqu'il faut se justifier publiquement. Au tournant des années 2000, les citoyens ne savent encore rien sur leur vie, sur leur carrière, sur leur famille (la situation va bientôt changer).

Si nous revenons maintenant à Poutine, nous allons voir que la lutte contre les oligarques s'impose en quelque sorte comme une action publique cohérente et logique pour la représentation de l'homme d'Etat qui rassemble et « soigne » le pays après la décennie de désordre. Dès le début de sa carrière politique rapide (c'est-à-dire à la fin de 1999) il se distancie publiquement des oligarques même si, dans les coulisses, il continue à être proche de ceux qui faisaient partie de l'entourage d'Eltsine (notamment, Berezovsky et Abramovitch). Une des promesses électorales de Poutine fut de libérer les structures étatiques de l'influence oligarchique. Comme le rapporte Tina Burrett, « in an interview broadcast on Radio Mayak a week prior to the 2000 election, Putin attacked the oligarchs for 'merging power with capital' and spoke of his aspiration to 'liquidate the oligarchs as a class' »⁶³⁵. Ce n'est pas étonnant que les rapports entre Poutine et les oligarques, au début de sa présidence, sont souvent décrits en public (dans la presse et à la télévision) avec le langage militaire, habituel à cette époque. Le 30 juin 2000, le journal *Kommersant* met dans le *lead* d'un article la phrase « Vladimir Poutine a déclaré la guerre non seulement aux gouverneurs mais aussi aux oligarques ». Notons, que l'aspect ostentatoire de cette lutte semble prévaloir sur les répressions effectives. De nombreux commentateurs ont remarqué qu'en dépit des titres des articles de presse sanglants, les résultats de l'attaque des instances policières et fiscales de l'été 2000 étaient minimes. Sauf deux cas d'importants qu'il nous faut étudier plus précisément.

Vladimir Gousinsky, réalisateur de formation, est, comme nous l'avons mentionné plus haut, le créateur de la chaîne de télévision privée NTV. Cette chaîne généraliste gagne en popularité au cours des années 1990, notamment, semble-t-il, grâce à sa position indépendante par rapport à la couverture des actions de l'Etat (par exemple, la chaîne critique sévèrement les deux guerres en Tchétchénie). Les conflits avec l'Etat (l'administration du président, l'armée et les services secrets) étaient fréquents. En 1994, Gousinsky a même dû quitter le pays pendant quelques mois, sa vie étant alors menacée. Mais avant les élections présidentielles de 1996, l'oligarque a pu trouver un terrain d'entente avec le Kremlin et avec le média magnat proche du Kremlin Boris Berezovsky qui contrôlait la chaîne « ORT » (chaîne « 1 » de la télévision soviétique). Les deux

⁶³⁵ T. Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, *op. cit.*, p. 43.

chaînes les plus populaires ont soutenu Eltsine face à la menace d'arrivée au pouvoir des communistes. Mais avant le cycle électoral de 1999-2000, comme nous l'avons montré plus haut, leurs routes se sont séparées. Berezovsky est resté du côté du Kremlin, de la famille d'Eltsine et de leur créature Poutine. Gousinsky a supporté plutôt les opposants d'Eltsine : l'ex premier ministre Evgueni Primakov et le maire de Moscou Yuri Louzhkov, même si NTV participait moins à la campagne de propagande politique de ces candidats à proprement parler. Pourtant, NTV de Gousinsky s'engage dans la guerre médiatique contre le Kremlin et dévoile la corruption de l'entourage du président. Après les élections, la chaîne poursuit sa politique rédactionnelle critique par rapport au Kremlin. Le 13 juin 2000, peu après l'inauguration de Poutine, Vladimir Gousinsky est arrêté et soupçonné de déprédation des biens de l'Etat⁶³⁶. Il est libéré quelques jours plus tard après avoir promis de céder le contrôle sur la chaîne NTV à la compagnie « Gazprom ». Comme le mentionne un des analystes :

Two weeks before Gusinsky's arrest, rumours circulated that state officials had tried, unsuccessfully, to mute criticism of the president on NTV's satirical puppet show, Kukly. The programme's creator Victor Shenderovich confirms the validity of these rumours, and recalls that the authorities offered NTV a deal: "The state officials proposed a trade to us. We were offered the dismissal of all the criminal cases against NTV and Gusinskiy, if three conditions were met: one, that we stop our criticism of the war in Chechnya; two, that we no longer report on corruption in the Kremlin; and three, that we remove the puppet of Putin from Kukly"⁶³⁷.

Cette liste d'exigences (si elle est authentique) permet de comprendre comment plus précisément la politique informationnelle de la chaîne NTV empêchait, selon le point de vue des membres de l'administration du président, le façonnement de son image publique voulue par le président. L'insistance de NTV sur la corruption au Kremlin conduisait à décrire les représentants de pouvoir comme ayant sombré dans le vice. La discussion critique de la guerre en Tchétchénie empêchait de la présenter comme une guerre de protection indispensable pour la sécurité publique.

Le cas de l'émission Koukly est lui aussi significatif. Cette émission humoristique, analogue russe de l'émission française «Les Guignols de l'info», rapporte les événements politiques importants à l'aide de poupées incarnant des personnages de l'establishment russe).

⁶³⁶ Igor Trosnikov, « Chetyre versii aresta Gusinskogo », *Kommersant*, 21/06/2000 (<https://www.kommersant.ru/doc/24508>)

⁶³⁷ T. Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, *op. cit.*, p. 43.

L'émission irritait les hommes politiques russes depuis longtemps, mais la décision de l'arrêter à tout prix n'est prise qu'avec l'arrivée de Poutine. Des rumeurs circulent dans la communauté journalistique selon lesquelles Poutine a été particulièrement irrité à titre personnel par l'édition du 30 janvier 2000. Il s'agit d'un passage de l'émission inspiré par le conte de Hoffman « Le Petit Zachée ». Poutine est présenté comme un petit homuncule accouché par Eltsine. Les téléspectateurs peuvent facilement reconnaître dans la poupée de l'homuncule les traits du visage de Poutine qui sont exacerbés d'une manière grotesque. Il est difficile de restituer ce qui a courroucé le président en particulier, mais il est évident que la représentation comique d'un monstre qui porte les traits de physionomie de Poutine entraine en contradiction avec une tentative de produire une représentation du pouvoir impersonnelle et distanciée. Entre autre chose encore, l'émission accentuait la dépendance de Poutine par rapport à l'ancienne élite politique.

Un autre conflit impliquant un autre oligarque et media-magnat éclate deux mois après l'arrestation et la libération de Gousinsky. Il est lié au naufrage du sous-marin Koursk qui a eu lieu en août 2000. Les autorités ont commis, selon les journalistes, quelques fautes du point de vue de leur comportement public à l'occasion de cette tragédie nationale. Poutine ne s'est pas rendu immédiatement sur le lieu, il n'a pas exprimé ses condoléances, les autorités ont refusé les offres d'aide de la part des pays occidentaux. Une vague de critiques déferle dans les médias. L'historien des médias Ivan Zassourski rapporte :

Explaining his absence from the site of the catastrophe, Putin expressed confidence in the Russian experts and declared that the arrival of « high-ranking functionaries » would simply hinder the work of the rescue team. In an interview with an information agency next day, a former submariner declared that he was disappointed in Putin : « It turns out that he's just a top-ranking bureaucrat, and I thought he was the supreme commander. » Within a few hours this quotation had been beamed across the country, and the next day it was in all the newspapers⁶³⁸.

L'incompatibilité de la représentation du président, qui s'efforçait d'incarner la figure de chef militaire, responsable pour son armée, était apparente. Zassourskiy poursuit :

In Sochi, Putin was isolated from the general tragedy, as he busied himself meeting with Russian scientific figures and preparing for a meeting of CIS heads of state. His decision not to go to the site of the tragedy was his greatest error since the beginning of the election

⁶³⁸ I. Zassoursky, *Media and power in post-Soviet Russia*, op. cit., p. 149.

campaign. It was difficult to imagine a worse contrast with the national catastrophe in the northern latitudes than the politician's white suit and warm Black Sea. It is not surprising that Putin came under critical fire⁶³⁹.

Les médias mettent l'accent sur l'apparence de Poutine et l'environnement dans lequel il est filmé. Le président ne produit pas l'impression de quelqu'un qui compatit avec le peuple en deuil, ce qui contredit le rôle qu'il essaie d'endosser : celui de quelqu'un dévoué au bien-être public. Dans son émission analytique en septembre 2000 Sergei Dorenko remarque que le président se contredit dans ses affirmations officielles. Plus loin Dorenko, qui, comme nous avons pu déjà le comprendre, a un goût particulier pour l'exposition d'extraits vidéo et d'images « parlants », montre un extrait d'une interview avec le président lors de laquelle il zoome sur deux personnes de l'entourage du président qui sourient. Dorenko prononce le jugement : « l'entourage du président drôlatique et souriant donne une bonne impression de l'atmosphère de la gaieté joviale dans le cercle présidentiel mercredi le 16 août »⁶⁴⁰. Poutine prend mal les critiques des médias. Dans une allocution publique Poutine accuse les oligarques d'avoir lancé une campagne de discrédit contre les autorités étatiques. Zassoursky note : « The honeymoon enjoyed by Putin and his regime almost appeared to come to end. In a televised speech on August 24, 2000, the president blamed the mass media and the oligarchs « for everything » ; particular suspicion was cast on Berezovsky, who had collected 1\$ million for the families of the submariners, and Gousinsky »⁶⁴¹. L'émission de Dorenko a été fermée, le journaliste a quitté la chaîne. Quelques semaines plus tard, le patron de Dorenko et l'allié de longue date de Poutine Boris Berezovsky est mis à distance de la chaîne. Plus tard il quittera le pays pour ne jamais revenir, tout comme Vladimir Gousinsky.

Ces deux cas représentent deux des attaques les plus importantes des autorités russes contre les oligarques avant l'affaire de Khodorkovskiy (octobre 2003). Il est cependant difficile de dire que tout le groupe d'oligarques constitue la cible de Poutine. Dans les deux cas les entrepreneurs sont attaqués non pas en tant qu'oligarques, mais en tant que dirigeants des médias dont la politique informationnelle entre en contradiction avec le souci de l'équipe présidentielle de contrôler l'idée que le public se fait du président Poutine. Et le climat médiatique autour du personnage de l'oligarque (son image publique d'escroc et d'imposteur) ne fait que faciliter le processus de leur mise à l'écart des médias qu'ils contrôlent. Tina Burrett le note bien :

⁶³⁹ A. Kachkaeva, « Novejchaja istoria rossijskogo televidenia (1985-2004) (L'histoire contemporaine de la télévision russe) », art cit, p. 149.

⁶⁴⁰ Retranscription de l'émission de S. Dorenko, le 2 septembre 2000, ORT

⁶⁴¹ I. Zassoursky, *Media and power in post-Soviet Russia*, op. cit., p. 153.

After years of trading blows on television, neither Gusinsky nor Berezovsky were popular with ordinary Russians. In a nationwide survey of 1500 people conducted by the POF in June 2000, respondents were asked, « what is your general attitude to Boris Berezovsky ? » The largest portion, 42 per cent, answered « bad », 32 per cent « indifferent » and only six per cent said « good ». (...) Hostilities between Gusinsky and Berezovsky helped President Putin convince that public that the crooked behavior of the oligarchs rather than media freedom was the target of his assault. In the propaganda war between Putin and the media-owning oligarchs, the president was clearly the victor⁶⁴².

Au lieu de voir dans la mise à l'écart de Berezovsky et Gousinsky la manifestation de la soumission des oligarques nous proposons ainsi d'y voir la satisfaction du souci du chef de l'Etat de contrôler le plus étroitement possible son image publique, en saisissant l'opportunité fournie par la lutte concurrentielle entre les groupes oligarchiques dans lesquelles la biographie publique et la réputation deviennent à la fois l'enjeu de lutte et son arme.

2. Le renoncement des oligarques à exercer un rôle politique et la resocialisation « glamour »

Avec l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine s'opère progressivement une dépolitisation des magnats de l'économie⁶⁴³. Elle est liée avant tout à ce qu'ils cèdent (ou se voient obligés de céder) : le contrôle sur les médias et à la réduction de leur influence sur le parlement et sur les ministères. Dans cette section, nous allons voir qu' à partir de la première moitié des années 2000, notamment pour compenser la perte du prestige que leur donnait leur rôle politique, les représentants du milieu de l'élite économique commencent à s'investir dans le développement d'un style de vie raffinée, ostentatoire, et luxurieux, autrement dit dans la culture glamour, qui leur permet de marquer leurs différences de statut social, mais cette fois d'une manière non politisée. Depuis le début des années 2000, la figure de l'oligarque dans l'espace public vit des temps funestes. La nouvelle

⁶⁴² T. Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, op. cit., p. 51.

⁶⁴³ Un processus analogue a été décrit par Françoise Daucé au sujet de la société civile russe. Elle note : « L'intérêt paradoxal du gouvernement pour la société civile (réduite en fait aux relations avec les associations) permet d'évacuer la question du pluralisme politique. Les références à la société civile contribuent en effet à la dépolitisation de la sphère publique. En s'appuyant sur le monde associatif, le gouvernement peut créer des mécanismes de coopération et de cooptation sur lesquels il garde la main car la référence à la société civile n'implique pas le passage obligé par le jeu électoral et démocratique. Elle s'accommode d'une sélection négociée des acteurs cooptés. Le fonctionnement des forums, chambres et conseils de coordination avec la société civile en témoigne » Françoise Daucé, *Une paradoxale oppression. Le pouvoir et les associations en Russie*, Paris, CNRS Editions, 2013, p. 209.

administration, au moins publiquement, fait tout pour limiter la prise des oligarques sur les institutions étatiques. Dans l'espace médiatique, les journalistes et les experts parlent de la disparition d'influence politique des oligarques. Si à la fin des années 1990 on pouvait lire dans la presse que Boris Berezovsky, Vladimir Gousinsky ou Roman Abramovitch participent au choix des membres du gouvernement, au début des années 2000 une telle phrase a l'air absurde. Un des indices de cette transformation sont les discussions dans l'espace public sur la pertinence de la notion même d'oligarque dans ces nouvelles conditions. La notion d'« oligarque » pour parler des businessmen russes est de plus en plus souvent questionnée comme n'étant plus adéquate à la réalité qu'elle est censée de décrire. Les premiers indices de ce processus apparaissent déjà au tournant des années 2000. En janvier 2001, on peut lire, par exemple, à propos de la future rencontre entre le président et les magnats : « au début de décembre un représentant haut placé de l'administration du Kremlin a annoncé que la prochaine rencontre entre monsieur Poutine et les oligarques (d'ailleurs au Kremlin on a déjà depuis longtemps recommandé d'oublier à jamais ce terme) peut avoir lieu à la fin de l'année »⁶⁴⁴. Le processus de mise en question du terme atteint son pic suite à l'arrestation du magnat Mikhaïl Khodorkovski en octobre 2003 et le procès judiciaire qui l'a suivi culminant par le verdict de 9 ans de prison ferme. Comme l'a écrit un chroniqueur du prestigieux journal Vedomosti en décembre 2003 : « L'affaire Khodorkovskiy est importante aussi parce qu'elle signifie la fin de l'influence des oligarques sur la société russe. Le mot « oligarque » va bientôt rejoindre celui de « semibankirtchina » en tant que terme purement historique »⁶⁴⁵. La discussion de la pertinence du concept dans ces nouvelles conditions devient un des sujets préférés des médias. Les journalistes s'amuse à sonder les personnes importantes au sujet de l'actualité du mot « oligarque ». Le verdict des VIPs est quasi unanime – le mot est complètement démodé et vide de sens dans les nouvelles conditions politiques. Pour Iouri Iourgens, le secrétaire exécutif de l'Union russe des industriels et des entrepreneurs (URIE), « dans l'acceptation classique, l'oligarque c'est un magnat en connivence avec le pouvoir. Aujourd'hui il n'y a pas d'oligarques en Russie [...] »⁶⁴⁶. Le vice-directeur du holding « Interros » Sergueï Aleksachenko considère que « le terme 'oligarque' n'est applicable qu'aux événements de 1996-1998 et doit tomber en désuétude ». Pour le journaliste célèbre Paul Khlebnikov, « les oligarques en Russie se sont éteints. On observe l'éloignement de l'Etat du business. Ces deux élites peuvent exister séparément, s'entrecroiser occasionnellement, mais il s'agit déjà de deux hiérarchies

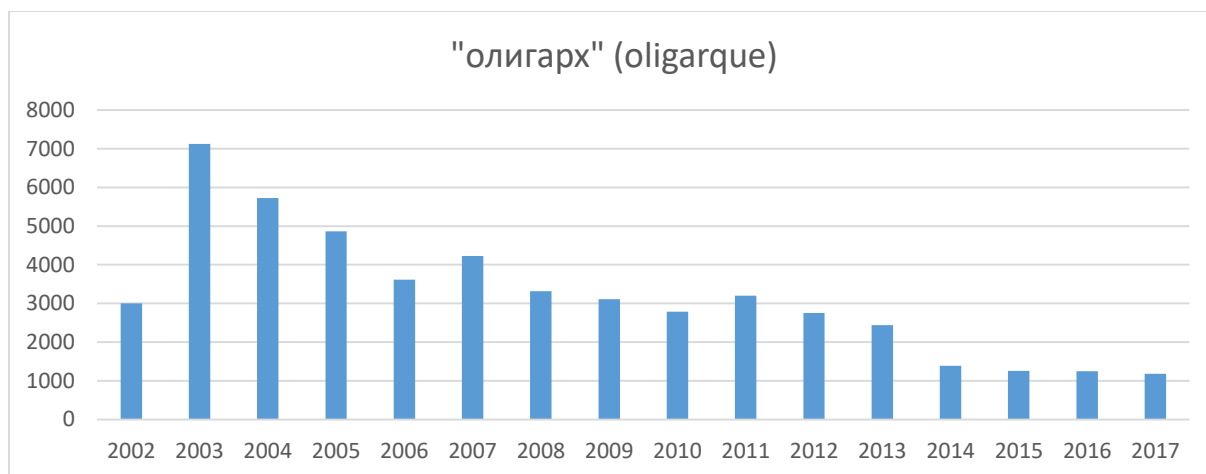
⁶⁴⁴ Viktoria Arut'unova, « Oligarhi popalis' na priem », Kommersant, 24/01/2001 (<https://www.kommersant.ru/doc/135538>)

⁶⁴⁵ Aleksei Bayer, « Domotkannaja demokratija », Vedomosti, 11/12/2003 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2003/12/11/globalist-domotkanaya-demokratiya>)

⁶⁴⁶ Igor' Fed'ukin, « Otniat' i podelit' », Vedomosti, 11/07/2003 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2003/07/18/otnyat-i-podelit>)

[différentes] »⁶⁴⁷. Un autre sujet préféré des journalistes de l'époque consiste à présenter les désignations alternatives pour la catégorie des ultra-riches russes qui est restée sans nom. Le gouverneur de la région de Saratov Dmitri Aiatkov dit dans la presse « j'aurais enlevé du vocabulaire le mot « oligarque » en le remplaçant avec plaisir par celui de 'entrepreneur réussi – mécène' »⁶⁴⁸. Comme le suggère Alexander Chokhin, un autre fonctionnaire de l'URIE, « le mot « oligarque » doit être remplacé dans la conscience commune par une notion plus précise – 'magnat' - puisque par ce terme on désigne un représentant de grand capital industriel ou financier sans aucune nuance politique »⁶⁴⁹. Les journalistes du journal prestigieux Vedomosti vont encore plus loin en invitant les lecteurs eux-mêmes à envoyer leurs propositions d'une « désignation précise et compréhensive de ce groupe social dans sa nouvelle qualité ». La perte de l'influence politique avec l'arrivée de Poutine est un fait établi et beaucoup anticipé.

Néanmoins, en dépit de ces prévisions, le terme « oligarque » continuait à être utilisé. Si l'on étudie la fréquence des articles mentionnant le mot « oligarque » dans la presse russe (les 100 éditions fédérales avec le taux de citation le plus élevé), on constate que cette fréquence est relativement stable (si l'on omet les pics entre 2003 et 2005 liés, sans doute, à l'arrestation de Khodorkovski et au procès qui l'a suivi) et oscille autour du chiffre de 3000 articles par an jusqu'à 2012-2013.



Graphique 1. Occurrences du terme « oligarque » dans les articles de la presse russe par an⁶⁵⁰.

⁶⁴⁷ Igor' Fed'ukin, « Otniat' i podelit' », Vedomosti, 11/07/2003 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2003/07/18/otnyat-i-podelit>)

⁶⁴⁸ « Peredelai oligarha », Vedomosti, 10/10/2005 (<https://www.vedomosti.ru/opinion/articles/2005/10/10/ot-redakcii-peredelaj-oligarha>)

⁶⁴⁹ « Peredelai oligarha », Vedomosti, 10/10/2005 (<https://www.vedomosti.ru/opinion/articles/2005/10/10/ot-redakcii-peredelaj-oligarha>)

⁶⁵⁰ L'enquête est effectuée à l'aide du système automatique d'analyse du contenu médiatique « Medialogia ». L'échantillon est constitué par les éditions de presse russophone du niveau fédéral.

Le changement s'opère néanmoins, mais il est lié non pas à la disparition du mot, il est lié au changement de contenu du mot. Dans cette section nous allons montrer comment un personnage politique l'oligarque se transforme en personnage public et mondain.

En effet, en dépit du fait que le mot « oligarque » est souvent employé à la fin des années 1990, nous avons du mal à appeler les oligarques des « personnages publics ». Les oligarques n'apparaissent que très rarement à la télévision en personne (exception faite pour Boris Berezovsky qui se transforme beaucoup plus que les autres en un homme politique, participe aux interviews, mais non plus en tant qu'entrepreneur). Ils préfèrent rester dans les coulisses, tandis que leurs porte-paroles (journalistes, hommes politiques) parlent en leur nom. La situation avec le dévoilement de Roman Abramovitch est significative. Une des personnes les plus influentes dans l'entourage présidentiel ne devient connue que suite à une série d'émissions de dévoilement à la chaîne NTV. Le public ne connaît rien à propos de leur style de vie. Leur vie privée n'est pas connue, qui plus est, elle n'intéresse personne. Ils ne sont pas associés à aucune forme culturelle, ils ne sont pas associés à aucune manière de vivre distincte.

5 à 7 ans plus tard nous observons pourtant une image tout à fait différente. Dans la deuxième moitié des années 2000, nous voyons presque les mêmes personnes (Dmitry Prokhorov, le compagnon de Vladimir Potanine, Roman Abramovitch et les autres) dans un rôle assez nouveau. Ils se présentent comme faisant partie du gratin de la société mondaine russe. À Moscou et à Saint-Pétersbourg, les gens discutent les dernières rumeurs à propos de leur vie privée et désirent appartenir à leur milieu. Les oligarques se présentent comme un idéal lointain et inaccessible. Leur vie luxurieuse est décrite en détails dans les *glossy magazines*. Voici, par exemple, l'article « Les milliardaires ont joué la soirée » daté du 17/12/2007 paru dans le journal Izvestia.

Le magazine « Vogue » a organisé une réception de Noël dans le palais Usupov. La crème de la société moscovite – les rois des diamants et des finances, les entrepreneurs réputés et leurs compagnes, comme jadis, ont passé la soirée à jouer. Un roi du diamant Lev Levaev est arrivé parmi les premiers. Les organisateurs ont mis à la disposition de sa compagnie La Salle des Armes [...] Comme jadis, on a proposé aux participants de jouer au *whist* ou d'essayer la roulette. Les personnes les plus « poétiques » parmi lesquelles la femme d'un banquier Irina Gafina ont commencé à jouer au *scrabble*. La compagne d'Abramovich [oligarque] Daria Zhukova, la femme d'un oligarque Polina Deripaska et leur amie business-lady Polina Kitsenko s'arrêtent près du *Blackjack*. Et comme le remarquent les trappeurs mondains – Zhukova fut toujours heureuse au jeu. À ce propos, Daria est, parmi

d'autres, une observatrice du magazine « Vogue ». Et ce n'est pas étonnant : si la femme a bien choisi son protecteur [l'ami de Zhukova est l'oligarque Abramovich] on lui découvre bientôt un tas de talents : couturière, auteure, chanteuse [...]. Madame Deripaska et mademoiselle Zhukova sont venues à deux. Les deux femmes ont parlé avec Olga Slutsker [businesswoman]. Svetlana Bondarchouk [femme d'un réalisateur] s'est discrètement éloignée d'elles [...] Elle est venue avec Ksenia Sobtchak [présentatrice de télévision]. Après sa visite, le public est resté perplexe, car tout le monde sait que Madame Doletskaya [directrice de « Vogue »] déteste Sobtchak et son amie Uliana Ceytlina [présentatrice de télévision]. Le couturier Valentin Udashkin et sa femme Marina sont arrivés très tardivement. « J'étais bloqué dans un bouchon énorme », se plaindra-t-il. Vers la fin de la soirée, un ensemble « Moralniy Kodeks » a joué quelques chansons et les invités ont commencé à danser. Pert Aven [oligarque] (qui, comme Mikhaïl Fridman et Vladislav Surkov [les deux - oligarques], furent vus à Bosko-Bar à la soirée du saxophoniste Igor Buntman) dansait avec Irina Gafina. La salle a commencé à se vider tard après minuit. »⁶⁵¹

En lisant ces lignes qui décrivent un épisode de la vie mondaine russe, on peut avoir l'impression que cette vie tourne maintenant uniquement autour des représentants de l'élite économique. En effet, la vie mondaine russe n'est pas un phénomène nouveau. Elle existait déjà dans les années 1990. Mais à cette époque, tout comme au tout début des années 2000, elle était structurée autour des stars de show business, des chanteurs, des couturiers, des acteurs du cinéma, des hommes sportifs. Ces personnages regardaient depuis les pages des magazines people, le public discutait de leurs nouvelles datchas et leurs châteaux, leurs amours et leurs infidélités. La situation change vers le milieu des années 2000 : la bonne société russe est restructurée autour des personnages d'oligarque. Les artistes, chanteurs et couturiers commencent à se rassembler autour des oligarques et leurs épouses qui deviennent le nouveau centre de gravité de la vie mondaine. Comme le note une chroniqueuse mondaine, le succès d'un événement public est mesuré désormais à travers deux échelles : l'échelle Birkin et l'échelle Forbes⁶⁵². Cela veut dire que le succès de l'événement est mesuré par la quantité de représentants de la liste Forbes qui sont venus et par la quantité de femmes qui peuvent se permettre d'acheter un sac Birkin Hermès. L'attention des chroniques mondaines est désormais portée sur le style vestimentaire, les pratiques culturelles et culinaires de membres de l'élite économique. Si à la fin des années 1990, les jeunes filles rêvaient des stars de cinéma et des chanteurs, à la fin des années 2000, les oligarques se transforment en maris de rêve.

⁶⁵¹ *Izvestia*, rubrique « Chronique Mondaine », article du 17/12/2007

⁶⁵² Bozhena Rynska, *Slava Bogu ja VIP*, Moscou, AST, 2008.

Voici un extrait de l'ouvrage écrit par deux représentantes du milieu de l'élite économique, Oxana Robski et Ksenia Sobtchak (que nous avons déjà rencontré), « Zamouzh za millionera ili brak vischego sorte [Se marier à un millionnaire ou mariage haut de gamme] ». Cet ouvrage propose des conseils aux jeunes filles pour se marier à un « oligarque ». Il décrit, en passant, certains attributs de leur mode de vie distingué, qui fait rêver :

Les infidélités et les divorces des membres de la « centaine d'or » [liste de Forbes] c'est le sujet préféré des magazines people. Des millions de filles de l'Oural à Couchka s'installent devant la télé en attendant les « communiqués des opérations » depuis Sardaigne et Courchevel. C'est là où fait du bruit le fiancé de toute la Russie Mikhaïl Prokhorov [oligarque] et faisant les papis européens ennuyés s'arracher de l'envie leur cheveux. C'est là où coule comme un fleuve le champagne « Veuve Clicquot », c'est là où roulent les Hummers 3 de la couleur « brillant carbonique », c'est là où les filles reçoivent des diamants bleu et jaunes pour une nuit d'amour. Avec les yeux émerveillés des filles provinciales, la Russie regarde le monde magique du glamour⁶⁵³.

Les oligarques de la deuxième moitié des années 2000 ne sont plus des personnages sombres des coulisses de la vie politique des années 1990 (des figures courbées en gris qui grenouillent selon les caricatures dans la presse). Ce sont des personnages publics avec un style de vie distinct et valorisé. La belle vie à la russe a, désormais, les traits bien définis et bien connus du mode de vie des oligarques. Ils sont popularisés à travers les écrits journalistiques, les films, les *glossy magazines*. Les membres de l'élite économique sont suivis désormais avec attention et curiosité. Leur vie s'associe à un monde lointain et inaccessible auquel chacun veut appartenir. Les produits culturels de l'époque en témoignent clairement. En 2007 sort le film « Glyanets » (paillettes), il décrit l'histoire d'une femme de province qui se marie avec un oligarque. Ce sujet est en même temps exploité par les romans glamour. Dans le domaine des séries télévisées, comme le note Birgit Beumers, s'observe la tendance de remplacement des séries criminelles populaires dans les années 1990 par des séries qui décrivent le mode de vie des riches. Un exemple est une série très populaire du milieu des années 2000 – My Fair Nanny – qui raconte une histoire d'une jeune femme de province qui arrive à attirer un moscovite aisé qui l'embauche comme domestique. Comme le note Birgit Beumers :

⁶⁵³ Ksenia Sobchak et Oksana Robski, *Zamuzh za millionera ili brak vischego sorta*, Moscou, AST, 2007.

Following the American model, *My Fair Nanny* duplicates life with its open-ended structure while each episode is closed in itself, making life an apparently comprehensible, containable and controllable phenomenon. It also spins the Cinderella plot of the poor, uneducated girl from the provinces who finds happiness in the capital. The serial shows the possibility of climbing the social ladder, a possibility that in Russian reality exists for a few selected only (the New Russians) and probably not for the average viewer. *My Fair Nanny* also suggests the possibility of personal happiness unrelated to status, but connects that happiness to social advancement (and money). Thus *My Fair Nanny* exposes social status as invented and artificial, while real happiness lies beyond money⁶⁵⁴.

Cette nouvelle culture, qui vient du nouveau style de vie de l'élite économique et qui est décrite par ces œuvres culturelles, acquiert un nom. Elle s'appelle « glamour », ce mot devenant le symbole de l'époque de la deuxième moitié des années 2000. Ce mot constitue le tic de langage de l'héroïne de « *My Fair Nanny* ». Dans le passage du livre de Sobtchak et Robski cité plus haut nous trouvons également ce même mot qui caractérise le mode de vie des riches : « avec les yeux émerveillés des filles provinciales, la Russie regarde le monde magique du glamour ». Comme le notent Litovskaia et Shaburova « since the early 2000s, the word 'glamour' began to appear in its Cyrillic variant. After that the word's frequency of use snowballed. [...] Gradually the word 'glamour' became widespread with a new meaning: 'The way of life of the rich, reflecting the consumer psychology of the post-industrial society and being popularized by glossies and trade books' »⁶⁵⁵. En effet, le mot commence à signifier à la fois le style de vie des riches et la culture qui repose sur les attributs de ce style de vie. Comme l'expliquent Helena Goscilo et Vlad Strukov qui ont édité un livre collectif sur le phénomène du glamour russe :

Finally, a historical outline reveals the emergence and uses of glamour as a life-style, as well as a form of political discourse, artistic production, and cultural critique. [...] as a novelty on the book market, Robski's debut novel, *Casual* (2005), pioneered the genre of "the glam narrative," subsequently seized upon by other, attention-seeking authors. Striking in its imperviousness to anything outside of gloss, *Casual* charts the process of

⁶⁵⁴ Birgit Beumers, « The serialisation of culture, or the culture of serialisation » dans Birgit Beumers, Stephen Hutchings et Natalia Rulyova (eds.), *The Post-Soviet Russian Media*, Oxon, Routledge, 2009, p. 173.

⁶⁵⁵ Maria Litovskaia et Olga Shaburova, « Russian glamour and its representations in post-Soviet mass media » dans Arja Rosenholm, Kaarle Nordenstreng et Elena Trubina (eds.), *Russian Mass Media and Changing Values*, Oxon, Routledge, 2011, p. 194.

securing a higher social status through the consumption and display of glamour that has replaced the Soviet grand narratives of collective progress and individual perfection⁶⁵⁶.

La transformation du personnage social de l'oligarque en à peu près 5 ans est passionnante. Si au cours des années 1990, les oligarques sont représentés comme des escrocs et des manipulateurs politiques mystérieux dans les coulisses des arènes politiques, nous constatons que vers le milieu des années 2000, les oligarques commencent à être associés aux personnages mondains, *socialite*, une personne « en vue ». En cessant d'être un personnage politique, ils se transforment en personnage public. Afin de comprendre le processus de resocialisation des magnats il nous faut analyser comment cette transformation a pu se réaliser.

2.1. Travailler son style de vie, se resocialiser

L'entrée de l'élite économique dans la société mondaine et la restructuration de cette dernière autour des oligarques est la culmination d'un autre processus qui commence à se manifester à partir du début des années 2000. C'est à ce moment que nous pouvons observer que les membres du milieu de l'élite économique commencent à manifester une aspiration à modifier (d'une manière quasi intentionnelle) leurs habitudes vestimentaires, culinaires et culturelles. La culture de luxe occidentale (avant tout française, mais aussi britannique) leur sert de repère. Nous avons étudié ce processus dans le cadre de notre recherche de Master 2 sur l'exemple des pratiques de tourisme de luxe en France. Nous allons, dans cette section, mobiliser certaines données de cette recherche. Les professionnels du tourisme (guides, accompagnateurs, chauffeurs etc.) avec lesquels nous avons pu parler dans le cadre de cette étude indiquent un changement important des attitudes et des préférences de touristes dans le secteur VIP qui s'est produit autour des années 2000-2003. Nous allons décrire ici brièvement les principaux axes de cette transformation (pour une étude plus complète nous renvoyons le lecteur à notre mémoire de M2).

2.1.1. Réapprendre des pratiques culturelles

Pour les touristes russes haut de gamme, la France a été la destination privilégiée depuis le début des années 1990. Mais les pratiques de tourisme ont changé considérablement au début des années

⁶⁵⁶ Helena Goscilo et Vlad Strukov (eds.), « Introduction to Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic » dans Helena Goscilo et Vlad Strukov (eds.), *Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic*, New York, Routledge, 2011, p. 8.

2000. Dans les années 1990, les clients des agences de tourisme qui accueillait les russes cherchaient plutôt des « divertissements » (selon le propos des professionnels), autrement dit, des loisirs faciles. Le chauffeur Alexeï, qui habite maintenant à Paris, travaillait dans les années 1990 sur la Côte d'Azur puisque c'était « le centre de gravité » pour les riches russes :

Au début ils sont allés exclusivement là-bas [sur la Côte d'Azur]. Qui va aller à Paris ? Paris c'est ennuyeux, il n'y a rien à faire. À l'époque, ils étaient intéressés par les casinos, les discothèques et les restaurants. Moi, j'étais conducteur et c'était mon trajet habituel [Casino – restaurant - discothèque]. Et Paris c'est plutôt [le loisir] culturel [qui ne les intéressait pas]⁶⁵⁷

L'accompagnatrice Marina qui à cette époque était impliquée dans l'organisation des vacances des riches russes se souvient, elle aussi, qu'ils ne manifestaient guère d'intérêt pour la culture. Elle se souvient avec un sourire : « à cette époque, il était très difficile de trainer un russe dans un musée »⁶⁵⁸. C'est au début des années 2000 que les travailleurs de l'industrie de tourisme remarquent un glissement d'intérêt des touristes haute gamme vers des passe-temps plus culturels et moins faciles. Les clients se tournent vers l'art et commencent à demander plus d'excursions dans des musées, plus de visites des ateliers et des maisons de peintres. Le conducteur Alexeï remarque lui aussi les changements en matière de préférences culturelles de ses clients : « avant 2000, personne ne connaissait des noms comme Fontainebleau, Veau le Vicomte, Cheverny, Barbizon. C'était pas intéressant. C'est à partir de cette période-là que le touriste « qui a beaucoup lu » commence à venir, le touriste qui demande des excursions thématiques⁶⁵⁹ ». Les voyages à Paris pour visiter une exposition spécifique deviennent habituels. L'apparition de l'intérêt pour l'art classique et contemporain auprès de cette catégorie de personnes est confirmée aussi par de nombreux articles des chroniques mondaines qui décrivent les expositions de l'art, organisées souvent directement à Barvikha (Neuilly des oligarques russes), et non pas au centre de Moscou. Les oligarques et leurs compagnes participent à l'organisation de ces expositions. Dans un article intitulé « La 'pénétration' des oligarques dans le moderne » (journal Izvestia) (22/10/2007) nous pouvons lire :

⁶⁵⁷ Entretien avec Alexeï, le 10 juin 2009

⁶⁵⁸ Entretien avec Marina, le 17 mai 2009

⁶⁵⁹ Entretien avec Alexeï, le 10 juin 2009

L'exposition d'art moderne à Barviha Luxury village [banlieue prestigieuse près de Moscou] a réuni quantité de records des acheteurs « super-aisés ». Un des galeristes les plus connus au monde Larry Gagostian, en collaboration avec le « forbes [comme l'auteur appelle les oligarques russes]» Mikhail Fridman, a apporté les travaux des peintres modernes les plus chers pour le vernissage à Barviha. On n'avait pas vu une telle concentration des personnes les plus riches même après le match Russie – Angleterre dans une des boîtes de nuit de Moscou [...] Il y a quelque temps, c'était la femme du « forbes » Igor Kesaev, Stella qui a essayé de susciter l'intérêt pour l'art moderne parmi les russes « *rich and famous* ». Mais sa galerie a manqué de souffle. De plus, il y a trois ans, et même il y a un an, un oligarque russe n'était pas prêt à dépenser pour l'art moderne. Mais, il y a six mois, quelqu'un a acheté à Dasha Zhukova [compagne de l'oligarque Abramovich] un tableau d'Andy Warhol. La couple Trotsenko a ouvert « Le quartier de la créativité ». Et finalement, un des oligarques les plus « cultivés » Mikhail Fridman a invité à Moscou le galeriste Larry Gagostian (ce leader de l'art occupe la deuxième place après le français François Pinault dans la liste des personnes les plus influentes dans le monde de l'art)⁶⁶⁰

L'épouse de l'oligarque célèbre Roman Abramovitch, Daria Zhoukova, a ouvert un musée d'art contemporain à Moscou. Les oligarques sont aussi les principaux acheteurs des œuvres d'art, beaucoup d'entre eux ont leurs propres collections privées. Un journaliste économique d'une grande édition russe, qui connaît bien les attitudes des magnats russes, m'a raconté lors d'un entretien : « Andrei Skotch, par exemple, investit beaucoup dans l'art. Il y a ceux qui investissent intentionnellement dans l'art et en font leur propre idéologie. C'est Skotch. Il y a aussi Piotr Aven qui a la meilleure collection ».

2.1.2. Réapprendre des pratiques alimentaires

Le goût culinaire est un autre indicateur révélateur du changement des attitudes des riches russes. Selon les professionnels du tourisme, avant 2001-2003, les touristes haut de gamme ne manifestaient qu'un intérêt occasionnel pour la cuisine française. Certes, ils éprouvaient une curiosité par rapport aux plats inhabituels, comme les fruits de mer, par exemple. Mais le plus souvent ils n'étaient pas prêts à changer leurs habitudes culinaires et adopter de nouveaux goûts. J'ai pu entendre beaucoup d'anecdotes comme des clients qui demandaient de cuisiner le bortch

⁶⁶⁰ *Izvestia*, 22/10/2007

dans des restaurants à 3 étoiles Michelin. Une secrétaire d'un office de tourisme qui travaille avec des clients VIP, Karina nous a présenté un exemple de cette attitude :

Chaque fois que Pachine [client] venait à Paris, il y avait toujours ce problème : je joins par téléphone tous les restaurants qui étaient réservés pour lui pour les prévenir qu'à l'arrivée du client, il faut préparer une assiette de crudités avec une tomate, un poivron vert, une tête d'oignon, une tête d'ail, du persil et du fenouil. Tout doit être cru. Certains restaurants n'acceptent pas en disant qu'ils n'ont pas ça dans leur menu. Dans ce cas, on raye ce restaurant de notre liste - j'ai oublié de vous dire – dans notre agence il y a une liste des restaurant qui plait à Pachine et une liste noire avec des restaurant dont Pachine n'était pas satisfait)⁶⁶¹

L'attitude de curiosité joviale lorsqu'on regarde la cuisine française comme une cuisine exotique qu'on veut « tenter » va bientôt changer. Elle est remplacée par l'attitude d'apprentissage concentré et docile. À partir du début des années 2001, les professionnels du tourisme commencent à remarquer que les clients manifestent un vif intérêt pour la cuisine française. L'attitude par rapport au vin est peut-être la plus significative. Une accompagnatrice se souvient que les russes n'avaient pas de culture de consommation de cette boisson : « Ils n'avaient pas de culture des vins. Et la dégustation du vin avant la commande était pour eux un vrai spectacle. Par exemple, ils rigolaient « je ne sais pas, pourquoi ils m'offrent de goûter le vin avant de le commander, je ne sens pas la différence »⁶⁶². La guide Marina nous a dit qu'à la fin des années 1990 on ne commandait presque pas de vins, c'était la vodka qu'on avait l'habitude de commander. Le goût des riches dans les années 1990 pour la vodka ne s'explique pas uniquement par le manque de culture de vins. La vodka était aussi la boisson qui caractérisait bien l'époque des années 1990, agressive, brutale et virile, l'époque des guerres informationnelles, des killers médiatiques et physiques. Nous nous souvenons d'un passage déjà cité dans un autre chapitre, dans lequel un journaliste, en commentant les dernières minutes d'une interview télévisée tendue avec le magnat Alexander Mamout a expliqué : « Il est fatigué, il est tard, il veut déjà boire un verre, aller dans un bar. Il reste trois minutes [avant la fin de l'interview]. Lui [Alexander Mamout], il boit de la vodka, il boit pas du vin. Il est old school. C'est aussi un indicateur – les gens des années 1990 ne boivent pas tout ça, tous ces Pinot Noir ! Que du 40 degrés ! Puisque c'est aussi viril ! ». Nous pouvons aussi rapporter une scène du film « Oligarque » qui décrit comment un homme ordinaire, un

⁶⁶¹ Entretien avec Karina, le 27 mai 2009

⁶⁶² Entretien avec Anna, le 14 mars 2009

scientifique de l'époque soviétique, devient d'un coup oligarque dont les possibilités ne sont pas limitées (Boris Berezovsky en est le prototype). À un moment donné de ce film nous voyons une scène fastueuse de fête d'anniversaire de l'oligarque. Le champagne français et les vins coulent à flot. Des foules d'invités, très élégants, félicitent l'oligarque. Mais l'oligarque, à un certain moment s'enfuit de ce bal grandiose. Il sort une bouteille de vodka qu'il boit avec ses amis de longue date dans une petite pièce délabrée. Le vin est vu comme un attribut de la vie luxurieuse à laquelle le héros du film ne se sent pas encore appartenir (le film est sorti en 2002). Quelques années plus tard la situation va changer, le meilleur vin français devient la boisson principale du milieu de l'élite économique russe. Anna, l'accompagnatrice à Paris, se souvient comment les touristes aisés russes apprivoisaient ce goût : « ils ne comprenaient pas très bien le vin, mais à cette époque ils s'y intéressaient beaucoup, ils lisaient des livres consacrés aux vins et aux cépages, parce qu'ils voulaient s'y connaître. C'était très visible dans les conversations, pendant les dîners dans des restaurants, quand ils voyaient dans la carte les appellations qu'ils avaient déjà lues⁶⁶³ ». Cette aspiration à devenir un vrai connaisseur des vins qui se répand parmi les membres de l'élite économique est confirmée par plusieurs professionnels du tourisme. Karina, une accompagnatrice depuis 2004 constate : « ce public est entré dans la culture des vins. Et comment ? C'est à l'aide des livres mais aussi avec la pratique, je pense. Ils lisent à propos d'un type de vin, après ils le commandent, ils essaient de comprendre le goût, de voir les différences ... »⁶⁶⁴. Les professions d'expert du vin, de sommelier deviennent très recherchées à Moscou. Les voyages thématiques dans la région bordelaise et en Bourgogne deviennent très populaires selon les guides. Les clients dégustent les vins dans les propriétés, prennent des leçons de dégustation à Paris et à Moscou, lisent des livres et dégustent le vin dans les restaurants. La guide Irina nous affirme que :

Maintenant ils connaissent les sortes et les années, ils ont des listes de bons vins, je dirais, ils y prêtent plus attention même que les français, ils se vantent ensuite de leurs connaissances auprès de nous, comme si j'étais française. [Un peu plus loin elle continue son propos] J'ai accompagné mon client dans un restaurant de très haut niveau à Paris. J'ai dit que c'était un client très important et très exigeant, mais eux ils ont répondu, qu'ils n'ont que des places dans le fond de la salle. On lui apporte une carte et il la connaissait très bien, il savait sur quelle page il devait l'ouvrir et il a indiqué le champagne qu'il voulait par un

⁶⁶³ Entretien avec Anna, le 14 mars 2009

⁶⁶⁴ Entretien avec Karina, le 27 mai 2009

geste précis. Au même moment, le serveur nous dit que la place près de la fenêtre s'est libérée et il nous invite à changer de place. Ça a fait très plaisir à mon client ». ⁶⁶⁵

Les touristes cherchent à obtenir une reconnaissance de leurs compétences auprès de ceux qu'ils jugent comme des vrais connaisseurs du vin – les français (y compris les russes qui habitent en France depuis longtemps). Certains même remarquent que la nouvelle élite russe est quasiment obsédée par la culture des vins. Elena a dit, par exemple : « Oui, ils essaient de comprendre la culture des vins, et parfois il me semble que pour eux c'est devenu même plus important que pour des Français ! »⁶⁶⁶. Cela montre dans quelle mesure le vin est devenu un attribut important d'appartenance au milieu du monde glamour de l'élite économique. En effet, une autre accompagnatrice a dit que « le vin pour eux, c'est la question du statut ! »⁶⁶⁷.

2.1.3. Réapprendre des pratiques vestimentaires

Les changements en matière de pratiques vestimentaires sont aussi symptomatiques. Les grandes marques de luxe attiraient les riches russes depuis longtemps. Mais, selon les observateurs occidentaux, les riches russes manquaient catastrophiquement de goût et d'élégance en préférant les vêtements tapageurs et vulgaires ou démodés. L'accompagnatrice Anna dit, par exemple :

Les touristes avec lesquels j'ai travaillé manquaient considérablement de goût. Ils n'avaient pas de sensibilité, de culture pour s'habiller. Ils peuvent avoir des vêtements de bonne qualité et chers mais qui ne se marient pas !! Vous voyez ou pas ? Je veux dire, par exemple, avec Chanel c'est difficile de se tromper, de choisir quelque chose qui n'est pas bon, mais eux ils choisissent toujours sans faute ce qui est hors de mode ou vieux jeu, quoi⁶⁶⁸

Qui plus est, les clients avaient du mal à choisir un style approprié pour une occasion. D'où vient une certaine absurdité de leur apparence comme dans le cas décrit dans le passage suivant :

Avant ils n'étaient pas d'accord pour aller en excursion directement après leur arrivée, il fallait pour eux se changer et mettre des talons. Ce qui n'était pas convenable et se voyait

⁶⁶⁵ Entretien avec Irina, le 15 avril 2009

⁶⁶⁶ Entretien avec Elena, le 24 juin 2009

⁶⁶⁷ Entretien avec Nadezhda, le 26 juin 2009

⁶⁶⁸ Entretien avec Anna, le 14 mars 2009

étrangement. Imaginez, une femme aux talons aiguille dans le parc de Versailles. Mais elles pensaient qu'elles étaient en public en France et il fallait être impeccable »⁶⁶⁹

On peut voir dans cet exemple une certaine forme d'hypercorrection. La personne qui n'est pas très sûre de l'élégance de son style vestimentaire est trop préoccupée par son apparence et dépasse la mesure en choisissant un costume de sortie pour des occasions qui demandent un costume plus simple. Au cours de la première moitié des années 2000, la situation change considérablement. L'intérêt pour le vêtement de luxe reste, mais les représentants de l'élite commencent à apprendre à s'habiller discrètement. Selon la guide Elena : « actuellement ils ont réussi à copier ce style-là [le style occidental] : les jeans et les vestes, avant c'était différent. Maintenant, tu ne peux même pas les distinguer des Français si tu les rencontres dans la rue, mais une petite lettre « D » sur les chaussures fait comprendre que c'est « Dior », ils sont discrets maintenant mais très à la mode »⁶⁷⁰. L'apprentissage en matière des pratiques vestimentaires de la nouvelle élite économique est si rapide que les accompagnateurs et les guides, principaux instructeurs auparavant, se sentent actuellement dominés par leurs clients en matière de connaissances vestimentaires. C'est le cas de la guide Irina, par exemple : « Maintenant ils connaissent tout, et moi *j'ai même peur* de conseiller quelque chose, en plus ils détestent quand quelqu'un les accompagne [ce qui est assez significatif car avant pour cette population il était impossible de se rendre dans une boutique sans une aide extérieure] ». ⁶⁷¹ Vers la fin des années 2000 le style vestimentaire exhibé par la nouvelle élite économique apparaissait déjà comme naturellement élégant et raffiné. En 2009, j'ai pu entendre une guide à Paris dire à propos de ses clients : « Vous en tant que sociologue, vous savez pourquoi ces gens [grands businessmen] ont un tel visage, un visage qui luit comme si c'est Dieu qui les a choisis et qui les a marqués ? Bronzé, sans une trace de fatigue et de tension. Le vêtement idéal, la discrétion et la modestie. » ⁶⁷² L'apparence et le style de vie de l'élite économique se présentent comme naturellement raffiné et indolent.

Qui plus est, les membres du milieu de l'élite économique ne consomment pas uniquement la mode mais commencent à la produire. Nombre de femmes et compagnes (et même enfants) des oligarques sont devenues créateurs de mode. Les articles de la presse mondaine abondent des descriptions des défilés de mode organisés par les créateurs russes. Citons deux passages à ce propos :

⁶⁶⁹ Entretien avec Elena, le 24 juin 2009

⁶⁷⁰ Entretien avec Elena, le 24 juin 2009

⁶⁷¹ Entretien avec Irina, 15 avril 2009

⁶⁷² Entretien avec Elena, le 24 juin 2009

Le défilé d'Alena Ahmadullina a vu la présence de deux oligarques – un banquier Alexander Lebedev et un financier Alexander Mamut, qui est le « patron » de la créatrice. On parle déjà depuis un an de leur mariage futur à Venise, mais l'oligarque n'est pas pressé de changer sa situation familiale [...] Après la présentation de Kira Plastinina, beaucoup de gens ont rendu hommage à son père, copropriétaire de « Wim-Bill-Dan » Serguei Plastinin [oligarque][...] Son ami et partenaire David Yakobashvili observait le défilé dans les coulisses... vers la fin de la soirée il s'est avéré que la présentation suivante de la fille de l'oligarque aurait lieu en automne lors de la *fashion-week* à Milan⁶⁷³

Les jeunes filles sont en quête de reconnaissance – pas seulement Kira Plastinina [fille de l'oligarque] et l'infatigable Yana Rudkovskaya. Cette année dans le cercle des couturiers est entrée une autre femme d'un petit oligarque – l'épouse du propriétaire de la compagnie « Reso Garantia » Julia Sarkisova. Elle a présenté à ses compatriotes – aux habitants de Rublevka [banlieue prestigieuse près de Moscou] ses robes du soir. Le couple Sarkisov a organisé une soirée cette année à Courchevel, où la jeune créatrice a expliqué que les tissus lui sont livrés d'Italie par un avion privé⁶⁷⁴

2.2. Comment se resocialiser ?

Nous avons parlé, à propos des magnats et de leurs familles, d'un effort quasiment intentionnel pour s'approprier des pratiques et des habitudes qui ne sont pas les leurs. Mais comment plus précisément cet apprentissage se passait ? Nous avons parlé des efforts autodidactes manifestés par les clients VIPs, nous avons parlé également du rôle joué par les professionnels de tourisme en France. Ce point nécessite un développement. Un changement important du marché touristique français orienté vers la clientèle russe haut de gamme devient un bon indicateur du processus de fabrication d'un nouveau style de vie de l'élite économique. Avant, les fonctions du personnel des agences qui accueillaient les clients russes haut de gamme étaient peu différenciées. Les mêmes personnes pouvaient accomplir des fonctions différentes. Dans les années 1990, Alexey était à la fois le chauffeur, le traducteur dans les boutiques et restaurants, et même parfois le guide. À partir du début des années 2000, les fonctions des professionnels du tourisme se spécialisent. Les agences qui travaillent avec la clientèle russe haut de gamme ont besoin de spécialistes qui sont experts

⁶⁷³ Izvestia, 31/03/2008

⁶⁷⁴ Izvestia, 30/03/2009

dans un domaine concret de l'activité (shopping pour les hommes, shopping pour les femmes, restaurants, design etc.). Quand j'ai essayé de me faire embaucher dans une agence de tourisme haut de gamme « Evolution voyages », j'ai eu un entretien avec la responsable des accompagnateurs, Angela. Notre conversation est assez significative :

Si vous voulez travailler dans notre compagnie, il faut trouver votre niche. Par exemple, chez nous il y a des « shoppeurs » [un certain type d'accompagnateurs qui aide à faire le shopping], mais eux ils doivent connaître toutes les collections des grandes marques, la localisation des boutiques et toute la gamme des produits. On a également des « restaurateurs », mais ce sont des personnes qui connaissent les restos, leur cuisine, qui ont des relations avec le personnel, qui peuvent donner un conseil et qui peuvent organiser des places dans un restaurant même s'il est complet. Et vous qu'est-ce que vous savez faire ?⁶⁷⁵

Cette diversification n'est qu'une réponse à la demande croissante des clients riches qui « se civilisent » très rapidement et ont besoin de professionnels plus spécialisés que jadis.

À côté de la spécialisation des tâches au sein des agences de tourisme réceptives, nous observons aussi l'apparition de nouvelles organisations qui s'occupent des voyages à l'étranger des riches russes. Il s'agit de clubs fermés avec une cotisation annuelle qui s'élève jusqu'à des dizaines de milliers de dollars. Ces clubs, dites « *lifestyle management agency* », prennent en charge la vie non professionnelle des magnats et de leurs familles, y compris, bien évidemment, les voyages à l'étranger. Chaque membre du club obtient un assistant personnel disponible jour et nuit et prêt à accomplir tous les désirs de leurs clients. Mais les tâches des assistants personnels vont au-delà de la satisfaction des demandes des riches. Les assistants donnent des conseils et mettent le client en contact avec les professionnels de domaines différents de *life-style*. Ce n'est plus le client lui-même qui cherche les fournisseurs de services dans des pays étrangers, mais les agences de *life-style management* qui font des listes des restaurants, des clubs et des bars les plus à la mode, qui organisent l'accès aux expositions privatisées, aux défilés de mode les plus exclusifs, qui ont des contacts avec les meilleurs shopping-assistants et directement avec les maisons de mode. Les agences de « *life style management* » sont de vrais experts de la vie mondaine mondiale. Les oligarques et leurs proches n'ont plus besoin d'étudier les tendances actuelles, leurs assistants personnels leur fournissent toute l'information nécessaire. Il est intéressant de noter que ces agences commencent à apparaître au milieu des années 2000 quand

⁶⁷⁵ Entretien avec Angela, le 30 mai 2009

les clients VIP ont déjà passé le stade d'éducation élémentaire et ont désormais besoin de perfectionner leurs attitudes. Quand j'ai demandé à une représentante de l'agence « PrimeConcept » Victoria à quel moment l'agence est apparue, elle m'a répondu : « PrimeConcept est arrivé en Russie en 2005. On a été les premiers sur le marché. Avant il n'y avait pas de besoin. C'étaient des riches et c'est tout, ils ne savaient pas encore de quoi ils avaient besoin »⁶⁷⁶. Il est intéressant finalement de voir comment ces agences (au moins certaines d'elles) voient la mission générale de leur travail. Voici l'extrait d'un article de la revue « Prime » publiée par « PrimeConcept ». Ce numéro a été généreusement présenté par Victoria car cette revue ne se vend pas librement, elle est distribuée uniquement aux membres du club « PrimeConcept ».

Nous [la société russe], on n'a pas d'héritiers pour l'aristocratie – elle a été éradiquée. C'est pourquoi l'engendrement de la nouvelle aristocratie – on va l'appeler justement *la nouvelle aristocratie* - était une condition de l'émergence de la société mondaine qui, dans son appellation, a perdu seulement une lettre en cessant d'être la société soviétique [en russe : mondaine – *svetskiy*, soviétique - *sovetskiy*].⁶⁷⁷

La tâche des clubs de « *life style management* » consiste ni peu ni prou à cultiver la nouvelle aristocratie russe.

2.2.1. Concurrence et distinction sociale

En dépit de son apparence (« les plumes et les strass » selon l'expression d'un journaliste) la culture glamour est basée sur un principe de concurrence très sévère. Cet aspect, que nous allons étudier dans cette section, a été bien remarqué par les analystes du phénomène culturel du glamour russe. Helena Gosילו et Vlad Strukov, les éditeurs du livre *Celebrity and glamour in contemporary Russia* notent, par exemple : « glamour, clearly, functions as a form of social distinction »⁶⁷⁸. Birgit Menzel dans son article « Glamour Russian Style : The Putin Era » explique : « as a model of communication, however, they are promoted only for the small in-group (tusovka), while everything outside of the circle (the losers, the difficult, the non-conformists, the problematic etc.) is aggressively excluded »⁶⁷⁹. En effet, le glamour russe est basé sur la logique

⁶⁷⁶ Entretien avec Victoria, le 15 juillet 2009

⁶⁷⁷ Revue « Prime », novembre 2008, p. 154

⁶⁷⁸ Helena Gosילו et Vlad Strukov (eds.), « Introduction to Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic », art cit, p. 5.

⁶⁷⁹ Birgit Menzel, « Glamour Russian Style: The Putin Era », *Russian Analytical Digest*, 2013, n° 126, p. 6-10.

de l'exclusion et de la délimitation des frontières. Le maintien de la frontière entre le beau monde (un petit groupe d'élite) et les « losers » (le reste de la population) constitue son élément central. Mais, tout en remarquant cette spécificité du glamour russe, les chercheurs la prennent le plus souvent comme une donnée, sans essayer de comprendre ses raisons. Nous allons, dans la suite, étudier comment lesdites spécificités du glamour peuvent être liées aux changements de conditions d'existence de riches russes au sein de la société russe.

Les logiques de l'exclusion et de la délimitation de frontières sociales sont très manifestes dans les œuvres culturelles produites par les personnes qui appartiennent, d'une façon ou d'une autre, au milieu de l'élite économique. En 2005, sort le roman *Casual* écrit par une *socialite* du quartier chic Rublevka (Neuilly des oligarques russes) Oxana Robski. Le roman est considéré comme la première manifestation du courant « glam narrative ». Dans la suite, différents membres du milieu de l'élite économique (principalement les femmes et les compagnes des oligarques) commencent à écrire des livres sur le mode de vie glamour (romans, manuels autodidactiques). Le thème le plus fréquent de ces ouvrages s'attache à décrire comment se marier avec un oligarque. En dépit de la faible qualité littéraire de ces textes, ils deviennent des best-sellers, ce qui montre encore une fois dans quelle mesure la culture glamour et le nouveau mode de vie raffiné de riches attirent les masses de populations de plus en plus grandes. Ces textes (écrits par les représentants de ce milieu) permettent de bien comprendre comment les membres du beau monde se représentent et comment ils perçoivent le reste de la population. Dans tous ces ouvrages, même s'ils sont destinés en principe à ceux qui n'appartiennent pas à la société mondaine, on ressent un certain dédain par rapport aux gens ordinaires. Par exemple, les auteurs glamour ont tendance à tutoyer le lecteur et à le traiter d'une manière négligée. On peut y trouver des phrases comme, par exemple, « pour le faire il faut avoir des connexions, mais toi, si tu lis ce délire, t'as aucune connexion, bien évidemment »⁶⁸⁰. Le lecteur qui lit le texte se familiarise avec ce milieu, mais en même temps, il ressent encore une fois la distance infranchissable qui le sépare des gens qui le peuplent.

Un exemple intéressant de la littérature glamour est présenté par le livre « Slava Bogu, ya VIP » (le titre qui peut être traduit en français par « Dieu merci, je suis VIP ») sorti en 2008. Le livre est écrit par la journaliste et chroniqueuse mondaine Bozhena Rynska. Au départ, Rynska ne fait pas partie du monde de l'élite économique, elle est journaliste et elle est envoyée pour décrire la vie mondaine des *rich and famous*. Très vite elle est séduite par ce monde et elle essaye de l'intégrer. Le livre représente ainsi sa socialisation dans le milieu de l'élite économique (le livre est issu de carnet de notes de la journaliste dont des extraits qu'elle publie sur son LiveJournal). Rynska décrit un nouveau type de femmes qu'elle appelle « nymphes ». Il s'agit de femmes de

⁶⁸⁰ K. Sobchak et O. Robski, *Zamuzh za millionera ili brak vyshego sorta*, op. cit.

l'entourage des oligarques (épouses, amantes, copines). Son objectif est de se transformer d'une femme soviétique en une « nymphe ». Pour l'auteure, les femmes (les hommes aussi, mais le texte parle principalement des femmes) qui font partie du milieu de l'élite économique sont naturellement différentes par rapport au reste de la population (Rynska les appelle par des mots péjoratifs comme « bétail » ou « insectes »).

En effet, les représentants du beau monde manifestent à toute occasion leur distinction par rapport à leurs compatriotes russes ordinaires. Cette tentative de distinction prend des formes curieuses. Le lecteur a pu remarquer que les titres des produits culturels de glamour (s'agit-il des ouvrages qui glorifient les traits de glamour comme « Casual », « Замуж за миллионера », « Слава богу, я VIP », ou des critiques de glamour comme « ДУХLESS) sont soit écrits en anglais, soit contiennent des lettres en latin. Cette tendance d'utiliser les anglicismes n'est pas fortuite, elle manifeste une tentative de souligner la distance avec tout ce qui est proprement russe, synonyme du mauvais goût. Dans la section sur la fabrication du style de vie, nous avons vu que c'est la culture occidentale qui devient pour les nouveaux riches le cadre de référence. Non seulement elle se présente comme valorisée et ancienne, mais aussi elle permet de souligner la distance avec les anciens compatriotes avec leurs attitudes vulgaires. La nouvelle élite économique russe n'est plus russe à 100%, elle vit dans plusieurs pays et ne s'identifie plus uniquement avec la Russie. Nous nous rappelons du commentaire de l'accompagnateur présenté dans la section précédente : « ils ne se distinguent en rien des français maintenant ». Cette tendance se manifeste aussi dans l'orientation de *glossy magazines* qui, destinés aux riches russes, les dessinent déjà comme à moitié étrangers. C'est le cas du magazine Snob (le titre lui-même est parlant de ce monde de distinction) financé par l'oligarque Mikhaïl Prokhorov⁶⁸¹. Un journaliste m'a expliqué sa conception :

Snob, il est lancé en 2005 si je ne me trompe pas. À mon sens à cette époque il y avait un intérêt pour un autre type de journalisme, pour le journalisme de glamour et pour tout ce qui était lié à la richesse ostentatoire. Je ne sais pas si tu te rappelles, à cette époque il y avait une idée promulguée par Snob – l'idée de « global Russians ». Ce sont des gens qui ne sont plus tout à fait russes, qui voyagent, qui habitent en même temps dans plusieurs pays. Ces personnes avaient une teinte de glamour. Ce magazine était publié à Moscou, à Londres et à New-York. C'était une belle époque, quoi.

⁶⁸¹ Voir la description du projet Snob dans Françoise Daucé, *Le Journalisme en Ligne en Russie: Les Contraintes Ordinaires du Contrôle Politique*, Paris, Centre d'Études et de Recherches Internationales, 2014.

En manifestant la distance linguistique et géographique par rapport aux russes simples les riches russes essayent de manifester en même temps la différence de nature.

Revenons à l'œuvre de Bozhena Rynska. Sur les pages de son livre elle entreprend un effort pour comprendre en quoi les « nymphes » (les nouvelles femmes russes) se distinguent des femmes ordinaires russes et comment on peut devenir une « nymphe ». La question à propos de la naturalité de la différence est ambivalente. D'un côté l'auteur exalte et divinise ses nouvelles copines qui sont les représentantes les plus visibles du monde glamour. Rynska est frappée par la naturalité de leur supériorité, par l'élégance innée de leurs manières et gestes. Mais d'un autre côté, Rynska analyse attentivement et essaye de copier et d'imiter certains éléments du comportement et des réactions de ses copines. Comme elle le dit, elle « décompose » leur comportement. Le livre devient ainsi un guide qui permet aux « losers » d'apprendre certains détails de comportement des riches et de s'approcher ainsi de leur monde qui se présente comme un monde édénique. À un certain moment, Rynska se sent même capable d'identifier et de critiquer les imitateurs. Par exemple, dans une scène, l'héroïne déjeune avec ses copines dans un restaurant chic. À un moment donné entrent deux femmes qui manifestent la prétention d'appartenir au beau monde. Mais Rynska et ses copines détectent tout de suite qu'il ne s'agit que d'une imitation à l'appartenance glamour authentique.

Soudain un silence sépulcral s'installe autour de notre table et des autres tables. Dans la salle sont entrées... « des brouillons », marmonne Olesya, « des étrangères, des *wanna be* ». L'une d'elle porte un *fake* méprisable dans ses mains, un Louis Vuitton détestable. Une autre est teinte par un coiffeur pas cher. Je sais déjà le reconnaître : les cheveux sont trop unicolores. Il y a pas de taches de lumière⁶⁸².

Notons l'attitude hostile des femmes qui font partie de l'entourage de l'héroïne. Leur lexique de qualification des détails de l'apparence des parvenues – méprisable, détestable, pas cher – manifeste le dédain et même l'aversion, presque physique. Nous voyons qu'un mur apparaît entre les *wanna be* et les femmes glamourieuses établies. Mais nous voyons en même temps un mouvement d'imitation de style de vie des membres du beau-monde. Les « brouilles » ont des attributs extérieurs de prétention à un statut de « nymphe », elles veulent être comme des « nymphes » sans appartenir à ce monde en réalité. Et ce n'est pas par hasard qu'elles entrent dans le même restaurant dans lequel déjeunent les vraies représentantes du beau monde. Désormais, le besoin de sauvegarder la frontière entre les établis et les parvenus devient une tâche importante

⁶⁸² B. Rynska, *Slava Bogu ja VIP*, op. cit.

des membres du milieu de l'élite économique. En effet, la question de l'authenticité (et, au contraire, de l'imitation et de l'assimilation) devient centrale pour tous ceux qui sont concernés par le glamour. Le style de vie de l'élite économique devient particulièrement valorisé. Les gens qui n'appartiennent pas à ce milieu commencent à calquer leur conduite sur le modèle fourni par le beau monde. En fin de compte, l'héroïne du livre « Slava bogu, ya VIP » est une « *wanna be* » elle aussi. En « décomposant » les éléments de culture que ses copines manifestent « naturellement », elle essaye de se rapprocher d'elles. La seule différence qui la distingue des « brouilles », c'est qu'elle est accueillie par les représentantes établies de ce milieu qui l'éduquent volontiers.

Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est que le mouvement d'imitation est reçu avec agressivité et dédain par les établis du milieu oligarchique. Une forme de concurrence s'établit entre eux et les imitateurs et ascendants : les établis essayent de conserver les frontières tandis que les ascendants essayent de les détruire. Nous passons maintenant à l'investigation de raisons et de formes de cette dynamique de concurrence. Nous pourrions ainsi nous demander, si avant les représentants du milieu oligarchique ne manifestaient pas beaucoup de préoccupation par l'exclusivité de leurs pratiques et attitudes, pourquoi à un moment donné il devient pour eux extrêmement important d'empêcher l'assimilation et la dispersion de leur style de vie de façon à ce qu'ils surveillent attentivement les frontières de leur groupe et éprouvent une attitude d'aversion quasi physique par rapport aux gens qui s'approchent de leurs attitudes ? Pourquoi ils investissent autant d'efforts (et moyens financiers !) pour perfectionner sans cesse leurs habitudes vestimentaires, culinaires, culturelles, récréatives ? Pour répondre à cette question, il faut prendre en compte que depuis le début des années 2000, l'économie russe connaît un essor inédit dû à l'augmentation considérable du prix du pétrole. Le PIB net augmente de 871 milliard de dollars en 1999 jusqu'à 2728 milliards de dollars en 2009 (les données de la banque mondiale). Cela a conduit à l'enrichissement rapide de larges couches de la population. Comme le note le journal Kommersant :

De 2000 à 2007 la prospérité de chaque adulte a augmenté de 8 fois grâce à la demande mondiale en ressources naturelles. [...] En général, depuis 2000 le revenu annuel d'un adulte moyen russe est passé de 2,9 milles dollars à 19,5 milles dollars. Cette augmentation est de loin plus grande que dans les autres pays avec un niveau de développement comparable⁶⁸³.

⁶⁸³ Daria Nikolaeva, « R'adi rossiiskih milliarderov rede'ut », Kommersant, 16/10/2014 (<https://www.kommersant.ru/doc/2590464>)

Les couches plus aisées s'enrichissaient cependant plus rapidement que le reste de la population. Selon la revue Republic, la différence entre les 10% les plus pauvres et les 10% les plus riches a augmenté de 13,9 fois jusqu'à 16,8. Les magnats établis (les anciens oligarques), au sommet de la société depuis le milieu des années 1990, font face à un phénomène nouveau : l'enrichissement rapide de plus larges couches de population. Ne jouissant pas du prestige social aux yeux de la population qui considère leur richesse comme accidentelle, ayant perdu l'influence politique et les moyens politiques et médiatiques de sécuriser leurs positions et d'écartier les concurrents, les oligarques d'hier font face aux risques de perdre leur dernier signe de distinction – leur richesse économique. Ils se trouvent dans la situation où très vite apparaissent des personnes qui ont une richesse si ce n'est égale, au moins comparable. La richesse en tant que telle cesse d'être un critère probant de l'exclusivité de la position sociale des gens qui, il y a quelques années, avaient des chances de pouvoir extrêmement importantes. C'est dans ces conditions que la naturalité et l'ancienneté de la richesse commence à jouer un rôle de plus en plus important. Afin de se distinguer des ascendants, l'élite économique établie met en avant de plus en plus activement l'ancienneté et la naturalité de leur statut de riche. Ce phénomène est manifeste dans les années 2007-2008 quand la dynamique de concurrence et d'imitation a déjà pris un grand essor. Le phénomène du *face-control* dans les restaurants et boîtes de nuit les plus branchés de Moscou en est un indice révélateur. En Russie, à cette période, la pratique du *face-control* dans les restaurants et boîtes de nuit branchées acquiert des fonctions inhabituelles (par rapport aux pays occidentaux, par exemple). Si en Occident la fonction du *face-control* se réduit principalement au contrôle de l'état physique des clients, notamment afin d'éviter les bagarres, en Russie le *face-control* devient à un moment donné une épreuve d'ancienneté et de la naturalité de la richesse. Les *face-control directors* en s'appuyant sur les traits extérieurs de l'apparence et du comportement des clients, prennent la décision sur le statut effectif de la personne et consécutivement, lui attribuent ou non le droit d'entrée. Comme le notent Goscilo et Strukov :

In today's Moscow, «face»/surface supersedes wealth. The latter is an elementary but insufficient prerequisite for guaranteeing admittance into establishments intent on proclaiming exclusivity and thus preserving their “face,” as evidenced in the “face control” practiced in capital's snootiest nightclubs, such as Soho Rooms, Black Star Club, Rai Club (Rai meaning Paradise), and the Billionaire Club. Young men called face control directors, who police the entrances to these temples of unbridled self-presentation-masquerading-as-pleasure, turn away any hopefuls whose instantaneous first impression fails to meet the mark in looks, affluence, or attitude – what one such Petronius-cum-semiotician of

nightclub “quick-draw aesthetics” calls “style” [...]. According to face control director Pavel Pichugin, who reportedly has “worked the door at a changing roster of Moscow nightclubs” and now is a celebrity in his own right ..., many “people who have just made their first million and think they deserve to be in the club [... are] in fact just a bunch of miner and day laborers [... who] don’t have respect or culture [sic]”⁶⁸⁴.

A cette période (2007-2009), le style de vie des riches est autant valorisé et rêvé que les boîtes de nuit les plus branchées (considérés comme des lieux privilégiés pour cette catégorie) sont littéralement assiégées par des dizaines de personnes qui aspirent à être reconnues comme pouvant y rentrer. Selon une expression de mon enquêté journaliste « à cette époque à Moscou tout sentait de l’argent ». Les gens qui s’enrichissent rapidement (mais aussi beaucoup de ceux qui font semblant de s’enrichir) essaient d’assimiler et d’imiter les pratiques et les attitudes des riches établis. Nous trouvons la description d’un phénomène semblable chez Norbert Elias : « Pendant la première phase, les individus des couches montantes dépendent dans une large mesure pour leur existence sociale, leurs comportements, leurs idées et idéaux, même s’ils leur répugnent intérieurement, de la couche supérieure. Manquant à certains égards de façonnage social, ils sont souvent, en raison de leur infériorité sociale, tellement impressionnés par les tabous, la régulation des pulsions et le code de comportement de la couche supérieure, qu’ils s’efforcent de conformer leur propre contrôle pulsionnel au schéma que leur propose la couche supérieure »⁶⁸⁵. Cela amène à l’apparition de la dynamique de concurrence basée maintenant non plus sur la richesse, mais sur l’ancienneté et la naturalité de la richesse qui se manifeste à travers le raffinement et l’élégance. L’auteur du passage que nous venons de citer plus haut met clairement l’accent sur le fait que la richesse toute seule ne peut plus être la seule condition d’accès dans les endroits branchés, le raffinement et la culture de richesse bien manifestes sont aussi indispensables : « many “people who have just made their first million and think they deserve to be in the club [... are] in fact just a bunch of miner and day laborers [... who] don’t have respect or culture ». L’apparition des couches de population qui s’enrichissent rapidement conduisait ainsi à ce que les représentants du milieu de l’élite économique cherchent à acquérir des comportements et des savoirs vivre de plus en plus raffinés. Les endroits branchés avaient une durée de vie très courte à cette période : en quelques mois, l’endroit se banalisait, il commençait à être fréquenté par des gens moins branchés, la crème de la crème de la société mondaine cherchait alors un autre endroit dans lequel, quelques

⁶⁸⁴ Helena Gosילו et Vlad Strukov (eds.), « Introduction to Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic », art cit, p. 5.

⁶⁸⁵ N. Elias, *La dynamique de l’Occident*, op. cit., p. 288.

mois plus tard, elle serait à nouveau poursuivi par les ascendants. Cette dynamique a été bien décrite par Elias : « La poussée implacable des couches inférieures et l'angoisse qu'elle suscite dans les couches supérieures est non le seul mais le plus puissant moteur de ce raffinement civilisateur qui distingue les hommes de ces couches et tous les autres et qui devient peu à peu pour eux une seconde nature »⁶⁸⁶.

En quoi se manifeste le raffinement comme signe de l'ancienneté et de la naturalité de la richesse si la richesse toute seule ne suffit plus pour prétendre à un statut social supérieur ? Dans le milieu de l'élite économique russe, sous pression des plus larges catégories de personnes qui s'enrichissent, s'élabore progressivement une nouvelle forme de sensibilité qui caractérise un rapport particulier à soi, aux autres et au monde. Ce rapport peut être qualifié par des mots comme « indolence » et « indifférence », « légèreté ». Birgit Menzel écrit « the characteristics of glam-capitalism are ostentatious lightness, uncompromising optimism and rarefied coarseness »⁶⁸⁷. En quoi, plus précisément, se manifeste cette sensibilité ? Commençons par la question vestimentaire. Les vêtements des gens qui ne sont seulement riches mais qui prétendent aussi manifester l'ancienneté et la naturalité de leur richesse, doivent être, bien évidemment, chers mais aussi et surtout raffinés. Dans la section sur l'acquisition de nouvelles habitudes vestimentaires, nous avons montré que si auparavant les vêtements des riches ne faisaient qu'exhiber la richesse par des signes ostentatoires du prix, vers la deuxième moitié des années 2000, les vêtements de ces mêmes clients expriment de plus en plus souvent l'élégance et le raffinement modeste. L'ancienneté et la naturalité de la richesse et d'appartenance au beau-monde est traduite par une attitude légèrement indolente et indifférente par rapport à son apparence (ne pas manifester un effort trop fort de la distinction, être naturel). Cette attitude a été bien décrite par Rynska dans « Slava Bogu, ya VIP ». Elle décrit la situation quand elle rencontre une femme qui la surprend par la naturalité de sa supériorité (sa « race »). Rynska essaye de décomposer et d'expliquer son impression en décrivant cette femme.

Je m'assois et je me trouve à côté de cette femme intéressante qui est arrivée à un Bentley. À propos, plus tôt, pendant le cocktail j'ai réussi à l'observer en cachette et à segmenter les composants de « sa race ». Alors, knickers beiges, chemise blanche – tout est très simple mais très élégant. Dans les mains – un sac Kelly de couleur complexe. C'est même plus cool que Birkin de crocodile ! Beaucoup de femmes ont cette dernière et ils la traitent le plus souvent avec beaucoup d'attention. Le plus souvent les propriétaires heureuses de ce

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 279.

⁶⁸⁷ Birgit Menzel, « Russian Discourse on Glamour », *Kultura. Russian cultural review*, 2008, n° 6, p. 8.

sac le mettent prudemment sur la table dans le Café Vogue, la serrure vers la salle, pour que tout le monde puisse le voir. Elles mettent le sac au centre de leur attention et vérifient sans cesse qu'il n'a pas disparu. Elles répondent avec beaucoup de fierté « oui ! », lorsque quelqu'un le remarque et dit « tiens, c'est un Birkin ?! ». La dame que j'observais, [au contraire] traitait sa rareté d'une manière légère et négligée comme si elle en avait une quinzaine⁶⁸⁸.

Notons l'attitude de la dame décrite par Rynska par rapport à son sac Kelly extrêmement cher. C'est une attitude de désintéressement et de négligence. L'objet de luxe cesse d'être le centre d'attention. Sa possession n'est plus quelque chose de miraculeux ou extraordinaire (comme pour ceux qui l'exhibent ostentatoirement en manifestant en même temps leur distance sociale par rapport à cet objet), c'est un fait naturel et logique. Nous pouvons ainsi parler de la banalisation des objets de luxe comme une composante de la nouvelle sensibilité. Nonchalance par rapport aux objets de luxe, négligence (mais très légère) par rapport à son apparence deviennent ainsi la caractéristique importante de la manifestation de l'ancienneté de la richesse. Elles traduisent la naturalité et l'authenticité du style de vie. Plus haut, nous avons parlé du mouvement d'imitation qui est déployé par les couches inférieures. Nous avons présenté un exemple quand les « brouilles » sont identifiées par une coiffure accomplie par un coiffeur bas de gamme. Mais l'inverse (le luxe exacerbé et trop ostentatoire) est aussi une faute. Manifester trop de préoccupation pour son apparence, manifester la richesse et l'exclusivité des objets et vêtements est un indice d'appartenance aux couches inférieures. Voici comment deux *socialites*, Ksenia Sobtchak et Uliana Ceytlina, dans une interview, expliquent comment une fille qui cherche un oligarque peut distinguer un « vrai » oligarque d'un « faux » oligarque, autrement dit, de celui qui fait semblant d'être le représentant du monde de l'élite économique sans en faire partie. Pour identifier un « faux oligarque », les deux femmes mondaines conseillent d'étudier son téléphone portable. Un « faux » oligarque aura un téléphone « Vertu » le plus cher possible, tandis que les vrais oligarques auront plusieurs appareils et de prix plus bas⁶⁸⁹. Qu'est-ce qui trahit le « faux oligarque » ? C'est l'effort trop ostensible de manifester les signes extérieurs de son aisance, autrement dit, un manque de distanciation et de négligence par rapport à la richesse. Nous trouvons une description d'une situation semblable chez Norbert Elias :

⁶⁸⁸ B. Rynska, *Slava Bogu ja VIP*, op. cit., p. 32.

⁶⁸⁹ « Kak zavoevat' oligarha, *woman.ru*, », 02/06/2008 (<http://www.woman.ru/stars/medley1/article/46088/>)

Les membres de la couche montante développent un Surmoi à l'exemple de la couche des colonisateurs. Mais ce Surmoi calqué en apparence sur celui de la couche supérieure en diffère, quand on y regarde d'un peu plus près, à bien des égards. Il est moins équilibré et en même temps *beaucoup plus strict et plus austère*. Il ne renie jamais l'effort immense qu'exige la montée individuelle ; il renie encore bien moins la menace d'en bas et d'en haut, le feu croisé qui attend ceux qui entreprennent leur montée individuelle. [...] On [...] rencontre [les déformations spécifiques de la conscience et du comportement] aussi dans la petite bourgeoisie et les classes moyennes de la société occidentale où elles se présentent sous la forme d'une « pseudo-culture », de la prétention d'être ce qu'on n'est pas, d'un manque d'assurance en matière de comportement et de goûts, d'une certaine propension au « tape-à-l'œil », sur le plan du mobilier et de l'habillement autant que sur celui de l'esprit⁶⁹⁰.

Passons maintenant aux autres manifestations de la nouvelle sensibilité d'indolence qui envahit le milieu de l'élite économique. Elle concerne aussi les mouvements du corps et les gestes. Les gestes brusques, trop rapides sont à éviter pour ceux qui prétendent appartenir au beau monde. Ce n'est pas par hasard que Rynska décrit attentivement la dynamique de gestes et de mouvements de ses nouvelles copines.

J'ai vu une femme fantastiquement belle. Si j'avais pu commander l'apparence, j'aurais commandé la sienne. Elle bouge magnifiquement. Les gestes travaillés et lents. Les bras minces papillonnent d'une façon attrayante... Le vieux Nietzsche a écrit : le secret principal du charme féminin – c'est la délicatesse mélancolique et distraite. Oustia [une copine de l'auteur] est une pro. Inné de plus. Les gestes souples et lents (inhibés) d'une manière inconsciente expriment une confiance amoureusement-doux au monde. Attention, une question : et si t'as pas reçu suffisamment d'amour de tes parents, comme le travailler ? Comment entraîner cette douceur, amollissement [indolence, effémination] ? Alors, notons dans le moleskine : quoi faire ? *plavnet' ! plavnet' ! plavnet' !* [l'adjectif « *plavniy* » qui ne se traduit pas en français et signifie l'antonyme du mot « brusque », le verbe « *plavnet'* » qu'utilise ici l'auteur signifie « devenir *plavniy* » ou « moins brusque »]⁶⁹¹.

⁶⁹⁰ N. Elias, *La dynamique de l'Occident*, op. cit., p. 288.

⁶⁹¹ B. Rynska, *Slava Bogu ja VIP*, op. cit.

En décrivant la beauté de cette femme l'auteur passe très vite à la description de ses mouvements du corps. L'auteur souligne que les gestes de cette femme sont lents et doux. Continuons à explorer les caractéristiques d'une femme idéale du milieu de la nouvelle élite économique. Voici une autre description que présente Rynska :

Revenons à Nastia. De l'extérieur elle est une femme-prix idéale. Nastia est une beauté incontestable, une femme du Nord non éclatante, de plus, décoloré sous le soleil de la Toscane. Paraît-il, qu'elle est dessinée au pastel : les cheveux clairs, les yeux clairs, un visage allongé de race, les doigts longs volants. Et quelle force inconnue attire tous les hommes à ses bords ? Cette force s'appelle « légèreté ». Légèreté dans tout. C'est pas une femme mais une sonnette de porcelaine. [...] Un esprit léger, les réactions impondérables, comme un enfant. Son mari et ses amis l'appellent « bébé »⁶⁹².

Le terme clé de cette description c'est le terme « légèreté ». Nous rencontrons la même idée d'indolence, d'indifférence, et de désintéressement dans les attitudes corporelles comme dans le rapport aux objets de luxe et aux vêtements.

D'une manière intéressante, ce même rapport se manifeste aussi lorsqu'on parle des rapports interpersonnels et amoureux. Les auteurs de la littérature glamour soulignent que les hommes de ce milieu n'aiment pas les femmes trop émotionnelles qu'ils considèrent comme « difficiles ». Rynska explique : « quand il y a de la douleur dans l'âme, une personne froissable et sensible grandit. C'est perceptible et ça fait peur. Les hommes n'ont pas besoin de notre douleur. Ils sont des créatures insensibles »⁶⁹³. Les rapports amoureux ou plutôt sexuels occupent une place centrale dans la littérature qui décrit le style de vie des riches. Leurs descriptions abondent. Mais ces rapports sont présentés sous un angle intéressant. Ils sont dénués de pudeur et d'aspect sensible. Les scènes sexuelles sont décrites d'une manière détaillée mais aussi distanciée et banale. Les infidélités sont largement acceptées. D'un autre côté, ces rapports sont dénués à proprement parler de tout aspect romantique compris comme la familiarisation profonde avec la personnalité du partenaire :

La nymphe ne tombe jamais amoureuse de celui qui s'en fout d'elle. Elle a un ordinateur à la place du cœur qui avec son antenne (sonde) trouve le plus riche de ses riches aimants et lui permet de la gorger de ses richesses. Dans ce cas, elle s'attache bien sûr. Mais dans cet

⁶⁹² *Ibid.*

⁶⁹³ *Ibid.*

amour de nymphe il y a plus de gratitude que de la névrose biochimique et de la dépendance toxique. L'élément irrationnel est absent dans l'amour de nymphe⁶⁹⁴.

Cet aspect a été aussi bien souligné par les analystes de l'autre glam-roman, « Casual », écrit en 2005 par la *socialite* Oxana Robski. Mikhailova décrit la vie psychique de femmes de ce roman de la manière suivante :

Happy glam girls, as depicted by Robski, seem to be incapable of any feeling, except for the excitement of power and envy of those who are more powerful than they. Power and its visible signifiers – wealth, expensive goods, a rich husband – constitute the horizon of happiness in Robski's novel. To achieve this horizon, a woman must mirror a man's attitude to the opposite sex as prey, as another commodity signifying life success. However, the paradox of the Rublevka lifestyle as inadvertently reflected by Robski is based on circular logic: the woman, "masculinized" by the cynical ability to use any means possible to achieve her desires, equates her success with submission to the man whom she "conquers"⁶⁹⁵.

L'aspect sexuel de ces rapports prédomine, ces rapports sont plus concentrés sur le corps que sur les aspects psychiques. Le corps (surtout le corps de femme) est réifié. Il est utilisé soit comme un moyen d'échange (pour les cadeaux) soit comme un instrument de manifestation du statut (à travers les vêtements et les objets de luxe). Les femmes glamour font tout pour renforcer l'attraction sexuelle de leur corps. Pour caractériser ce mouvement de valorisation de l'apparence apparaît une métaphore puissante qui capte bien les caractéristiques de cette nouvelle attitude à soi et au monde. C'est la métaphore de *botox*, un médicament qui renforce l'attraction des femmes mais les prive de la possibilité d'exprimer leurs émotions.

Unlike such Western canonical texts of glam literature as Danielle Steel's and Jackie Collin's bestsellers, Robski's *Casual*, surprisingly, lacks emotion. The botox that eliminates all facial manifestations of emotion becomes an illuminating metaphor in this book: "Wrinkles vanished. Muscles atrophied. The doll-like face of a little girl with blue hair. And when I smile – Phantomas appears from a scary story: forcefully stretched lips

⁶⁹⁴ *Ibid.*

⁶⁹⁵ Tatiana Mikhailova, « Glamour à la Oksana Robski » dans Helena Goscilo et Vlad Strukov (eds.), *Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic*, New York, Routledge, 2011, p. 93.

and motionless glass eyes (Robski 2005a: 31). Accordingly, Robski's narrator and heroines are emotionally numb, incapable of being shocked: for them, everything is acceptable, including murder. Indeed, botox appears to be an excellent synecdoche for the entire culture of glamour, since the latter also emphasizes surface and downplays substance; it also stays on a "skin-deep" level, securing the invulnerability of the lucky protagonist from the outside world, and, most importantly, from time, age, and death. Thus, both botox and glamour assign a supernatural, superhuman, or even transcendental status to the glamorous character, while at the same time paralyzing her subjectivity⁶⁹⁶.

Le Botox qui détruit les rides et qui est largement utilisé par les habitants de « Neuilly des oligarques russes » devient une métaphore de la vie psychique contrainte et dénuée d'émotions et de souffrances morales, comme le corps humain est contraint par un chirurgien plastique. Les termes comme « personnalité » (dans le sens de personnalité profonde derrière l'apparence) ou « subjectivité » n'ont pas de place dans la culture glamour. Cet aspect devient la cible de critiques dirigées contre glamour. Un exemple fameux est le roman de Minaev « ДУХLESS » qui se traduit en français comme « sans esprit » et dénonce l'immoralité des représentants du monde glamour⁶⁹⁷. Le film *Glyanets* (*Lustre*), que nous avons évoqué, est aussi vu par certains chercheurs comme une critique du glamour pour son manque de moralité⁶⁹⁸.

⁶⁹⁶ *Ibid.*

⁶⁹⁷ Goscilo et Strukov notent, « The rhetoric device of paronomasia – which inscribes the influx of Western values in Russian culture – marks the title of another critique of glamour and celebrity, its mixture of Russian and English signaling the provenance of those categories: Sergei Minaev's *ДУХLESS: Povest' o nenastoiashchem cheloveke* [*Dukhless: A Tale about a Fake Man*] (2006), which stimulated heated controversy in various Russian circles. Dedicated to those born in 1970-6, the novel depicts the grotesque moral degradation of the perestroika generation. Minaev's narrative about a successful Moskow-based media maker recreates the atmosphere of glamour and celebrification in contemporary Russian only to question its ethical foundation. The title's conflation of the Russian word *dukh*, which means "soul, spirit" (thus implying morality), with the English suffix "-less" points to the dearth of such qualities in today's Russia. In addition, the use of Russian and English in a specific sequence indicated the cause of moral degradation – the import of liberal capitalism in its Anglo-American variant ». Helena Goscilo et Vlad Strukov (eds.), « Introduction to Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic », art cit, p. 20.

⁶⁹⁸ Comme le notent Goscilo et Strukov, « While some literary figures focus on glamour as a projection of (male) moral impotence, their cinematic counterparts explore the bifurcations of (female) social pursuits. Not only literature, but also cinema currently explores the moral dysfunction of those indentured to glamour. In 2007, Andron Konchalovsky [...] released his new production, *Glianets* [*Gloss/y*] Mimicking the trajectory of many films during the Stalin era, which charted the reward-ind journey of characters from the periphery to the center and its Master, the film tracks the seamstress Galia [...] as she leaves the harsh realities of the Russian provinces [...] for the "wonder-filled" world of Russia's capital. *Glianets* combines a cinematic encyclopaedia with a critique of Russian glamour and celebrity culture, which Konchalovsky condenses into onscreen collages of Moscow's luxury boutiques [...], prominent product placement [...], and cameo appearances by real Russian socialites. [...] But unlike the heroines of the film's Soviet precursors [...] Konchalovsky's Galia ultimately attains not distinction, but extinction. Whether her jealous boyfriend, Vitek, who follows her, gun raised, actually kill her at the film's conclusion (rendering her literally *dukhless* – devoid of breath) is left uncertain. The ambiguous ending, however, reinforces the director's pessimistic moral stance by implying that even if Vitek spares her life, Galia's glamorous liaison with a Russian oligarch inevitably dooms her to a spiritual death (metaphorically *dukhless*) », *Ibid.*

Enfin, l'attitude par rapport à l'argent manifeste elle aussi des caractéristiques qui nous sont déjà bien familières. Notons, tout d'abord que selon les postulats de la culture de glamour il n'est pas correct de manifester que l'argent est le fruit du travail et de l'effort. Birgit Menzel note : « the simulation of risky gambling as a successful model of behavior and an attitude towards life (epitomized by the “hedge-funds” generation and the use of designer drugs) implies simple solutions to problems that do not require work and responsibility and an almost religious faith in recovery after loss »⁶⁹⁹. « Gambling » est une pratique qui manifeste l'attitude légère par rapport à l'argent. L'argent ne doit pas être traité comme quelque chose de précieux ou de difficile à obtenir (tout comme les objets de luxe). Cela nous donne une occasion de discuter la relation de l'attitude d'indolence par rapport au besoin de manifester l'ancienneté et la naturalité de la richesse. L'idée qui se cache derrière cette attitude par rapport à l'argent est que plus le rapport à l'argent est négligé et indolent, plus cette richesse semble naturelle et facilement accessible pour cette personne. Si la distinction ne peut plus se baser sur le volume de la richesse (elle est accessible aux couches de plus en plus larges de gens) le rôle de la richesse change. Ce n'est plus l'argent qui détermine les qualités de la personne, ce sont les qualités de la personne qui attirent l'argent, comme si la personne était naturellement prédisposée à être riche et mener un style de vie luxurieux. S'opère ainsi un retournement du lien causal : ce n'est plus « cette personne est distinguée parce qu'elle est riche », cette formule est remplacée par « cette personne est riche parce qu'elle est distinguée ». L'attitude d'indolence et d'indifférence qui caractérise tous les aspects du nouveau style de vie des riches est une manifestation extérieure de ce principe. L'indolence manifeste l'absence d'attachement par rapport à la richesse et la facilité de son acquisition. Consécutivement, elle manifeste aussi l'absence d'attachement par rapport aux vêtements, aux objets de luxe, aux partenaires sexuels etc. : leur acquisition est aussi facile, naturelle et allant de soi. Les représentants du monde glamour n'ont pas besoin de se dépêcher ou d'éprouver des émotions fortes, la douceur et l'impénétrabilité émotionnelle traduit l'absence de peur pour la perte (« religious faith in recovery after loss »). Cette nouvelle sensibilité indolente (calme, distance, impénétrabilité) devient vers 2008-2009 un trait caractéristique des membres du milieu de l'élite économique en les rendant quasiment naturellement différents par rapport au reste de la population.

2.2.2. Une nouvelle façon d'être « oligarque »

Comme nous avons pu le voir très clairement, le mot « oligarque » ne disparaît pas du vocabulaire russe, en dépit de prévisions faites au début des années 2000. Au contraire, il connaît un nouvel

⁶⁹⁹ B. Menzel, « Glamour Russian Style: The Putin Era », art cit, p. 6.

essor mais son sens change considérablement devenant le corollaire du changement du rôle social des représentants de l'élite économique. Nous avons montré que la fréquence d'utilisation du mot oligarque ne change pas. Mais si nous regardons plus attentivement le contexte d'utilisation de ce mot, nous allons voir une différence. Au tournant des années 2000, le mot était utilisé librement dans les contextes politiques et économiques, autrement dit, dans des nouvelles et récits qui portaient sur la politique et l'économie. Par exemple, l'article du journal Kommersant du 24 janvier 2001 sort sous le titre « Les oligarques ont été reçus [par Poutine] ». Les oligarques y sont adressés comme un groupe politique unique. Mais dans la suite le sens du mot change progressivement. Vers 2010, lorsqu'il s'agit des actualités politiques ou économiques nous rencontrons plus souvent le mot « milliardaire ». Le mot « oligarque » passe dans la rubrique « faits divers ». Il est plus souvent employé lorsqu'il s'agit de *personne singulière* de magnat, de son *personnage public* et non plus des groupes politiques ou acteurs économiques. Par exemple, le 21 mai 2017 dans le journal Vedomosti sortent deux articles sur la même personne, le magnat Alicher Ousmanov. Dans le premier article, dans lequel Ousmanov se présente en tant qu'acteur économique (il s'agit d'une offre d'achat des actions), l'entrepreneur est adressé comme « Ousmanov » et « milliardaire »⁷⁰⁰. Nous ne trouvons pas de mot « oligarque » dans l'article. Dans le deuxième article, il s'agit d'Ousmanov, en tant que personne privée, qui est accusé de corruption par un blogger populaire Alexey Navalny et qui publie une réponse sur Youtube. Dans cet article, il est désigné plusieurs fois comme « oligarque »⁷⁰¹. Le mot « oligarque » cesse d'être une catégorie politique ou économique et sert à identifier la personnalité des magnats dans leur vie privée.

Dans la deuxième moitié des années 2000, les oligarques eux-mêmes reviennent à la télévision après une pause de quelques années. Le rôle dans lequel ils reviennent est symptomatique de la transformation qu'ils vivent. En 2006, un des oligarques de l'époque de « semibankirchina » (« règne de banquiers », le terme renvoie à la situation du 1996) et l'ex vice premier ministre Vladimir Potanine apparaissent dans ... l'émission reality-show « Kandidat ». Au début de l'émission nous pouvons entendre : « Il y a 4 mois une nouvelle est apparue que Vladimir Potanine cherche un candidat au poste de top-manager à « Interros ». Il a reçu 12 000 offres de tous les coins du pays ». Pendant 15 semaines, 16 candidats vont se disputer le poste dans la compagnie de Potanine. Ce dernier, chaque semaine, expulse une personne : avec un visage impénétrable et d'un ton sévère, il prononce « vous êtes licenciés ». Nous pouvons voir ici la transformation de l'*hexis* des oligarques sur l'exemple de la représentation publique de Potanine.

⁷⁰⁰ Vedomosti, <https://www.vedomosti.ru/business/articles/2017/05/21/690766-vladelets-arsenal-otverg-usmanova>.

⁷⁰¹ Vedomosti, <https://www.vedomosti.ru/opinion/articles/2017/05/22/690787-usmanov-videoblogerom>.

Lorsqu'il annonce la nouvelle mission, il se pose les pieds écartés à la largeur des épaules, il sourit légèrement et a un air dominant. Ensuite il monte dans une voiture de classe luxe et part. Mais cette transformation du personnage public de l'oligarque devient encore plus visible sur l'exemple de son partenaire, le jeune milliardaire Mikhail Prokhorov, qui devient une vraie vedette. En 2007, il est impliqué dans un scandale de prostitution à Courchevel lorsque la police française l'arrête avec une vingtaine de filles. Prokhorov est peut-être la meilleure représentation de la nouvelle figure de l'oligarque des années 2000. Un homme de 40 ans, célibataire, un potentiel mari convoité dans tout le pays, fêtard célèbre et habitué des endroits les plus branchés de Moscou, propriétaire des médias de life style (dont Snob déjà mentionné). Ce n'est pas par hasard que c'est Prokhorov qui se présente comme le premier oligarque russe à donner une grande interview télévisée après la campagne de dénigrement des oligarques du début des années 2000. En 2009, dans l'émission populaire « Pozner » à la chaîne publique 1TV (ancienne ORT), Prokhorov se présente en personne devant le public de plusieurs millions de spectateurs. L'interview commence par la rubrique « Vox Populi ». Les gens dans les rues, auxquels on dit que l'oligarque Prokhorov sera l'invité de l'émission, lui posent leurs questions épineuses. Toutes les questions les plus inconfortables que la population garde depuis le début des années 2000 (voire, depuis la fin des années 1990) sont finalement posées – la justesse de la privatisation, la moralité des riches, le destin des pauvres. Prokhorov n'a pas peur. Sa présentation produit une impression très forte. L'oligarque apparaît à l'écran, il est incroyablement tranquille et sûr de lui, avec un léger sourire condescendant (complaisant). Il regarde l'intervieweur dans les yeux sans détourner le regard même quand ce dernier pose les questions les plus désagréables (y compris sur les prostituées à Courchevel). Pas un seul muscle ne bouge sur son visage, il répond tranquillement et directement. Le présentateur de l'émission, le journaliste Vladimir Pozner, m'a raconté : « Les autres [mes invités, pas forcément les oligarques] ont souvent un ton justificateur. Lui [Prokhorov] – non. Lui, il était calme, il répondait directement, il n'esquivait pas les questions. Je pense que dans ce sens il a produit une impression favorable ». En effet, sur le forum de l'émission on trouve des avis enthousiastes des personnes qui ont vu Prokhorov en direct, en live, pour la première fois dans la vie. Alexeï écrit : « Bonjour à tous ! Je n'arrive pas toujours à reprendre mes sens ! C'est la première fois que j'ai vu une personne dont les pensées correspondent autant aux miennes. Je vous remercie pour cette émission ! Mikhaïl Prokhorov est la nouvelle icône russe – libre, intelligent, il dit ce qu'il pense ! ». Une autre spectatrice exclame : « J'ai regardé l'émission avec Mikhaïl Dmitrievitch. J'étais frappé par l'agression avec laquelle on le traite. Avant je n'ai pas beaucoup entendu sur lui, mais il m'a littéralement frappée par sa tranquillité et réserve en répondant à toutes ces humiliations très sales. C'est une personne merveilleuse, on doit être fier de lui au lieu de lui cracher au visage et calomnier. Pourquoi avons-nous décidé qu'il nous doit quelque chose ? [...] »

Je voudrais féliciter Mikhaïl parce qu'il est une personne sagace, intéressante et bien éduquée. Il doit être un exemple pour nous tous ! ». La spectatrice Elvira écrit : « c'est merveilleux quand une émission laisse une trace, élargit tes représentation, change tes vues établies. Je vous dis sincèrement – j'avais aucune envie de regarder l'émission avec Monsieur Prokhorov. Au contraire. Mais, vous savez, ça m'a capté progressivement. J'ai pensé, c'est bien que les gens autant forts habitent dans notre pays, parmi nous, et non seulement sur les pages de roman de T. Dreiser ». Anna partage son impression : « Bonjour ! Je regarde avec plaisir vos émissions, merci ! Après votre conversation avec Mikhaïl Prokhorov –, je pleurais... C'est la première fois qu'une personne produit de telles émotions ». Notons les aspects de la représentation publique de Prokhorov remarqués par les spectateurs – il est calme, il ne s'énerve pas, il est impénétrable. Les opinions portent sur l'*hexis* corporel de Prokhorov, la manière de gérer son corps. Nous avons vu dans quelle mesure l'inculcation de l'indolence et l'indifférence a été une composante de formation du nouveau style de vie des membres de l'élite économique et comment ces aspects sont liés au besoin de se distancier des couches ascendantes. Nous pouvons dire ainsi Prokhorov a bien appris la leçon de glamour au cours des années 2000. En 2009 dans l'interview publique en directe les spectateurs ont vu une personne dont la distinction saute aux yeux, qui domine naturellement, qui est riche naturellement. Ce n'est plus un sale combinard de la fin des années 1990, il s'agit maintenant d'une nouvelle icône qui fait pleurer et qui suscite de l'admiration. Le laboratoire de glamour et de concurrence pour le raffinement a eu comme effet le changement de perception des oligarques. Cette idée, centrale pour notre propos, a été très bien formulée par la chercheuse Olga Mesropova :

Whether or not glamur is an instrument of the present Russian government's ideology, the presence of this aesthetic mode signifies an important change in the popular imagination's construction of Russia's social and financial elite. Until recently Russian popular culture has presented wealthy Russians as the proverbial New Russian with a stereotypically "shining, spectacular face and a shadowy side." [...] Portrayed either as anecdote characters or as "deserving targets for murder," the image of the New Russian tended to connote a dubious background, intellectual impotence, as well as an absence of moral standards and cultural sophistication. Around the year 2000 positive popular culture representations of the rich began to emerge, gradually shifting their tone from negativity and animosity to portrayals of success, stability, and respectability. The aesthetics of glamour provided a convenient cultural code for this new mythology. [...] Putin-era popular culture has "routinized" (or, as Robski's title suggests, "casualized") Russia's nouveaux riches into successful, respectable, "hard working bourgeois." The imagery of criminal (or criminalized) money-making has given way to a spectacle of legitimate and unfettered

money-spending, as well as the consumption of high style and fashion, a *modus vivendi* that is eloquently summarized by Robski's protagonist: "We no longer sell anything. We just buy everything"⁷⁰².

Rudova exprime la même idée : « People are fascinated by the lifestyles of the New Russians. Under Putin, their initial image underwent a transformation from vulgar and vicious criminals in brightly coloured jackets and gold necklaces to a hard-working, educated and stylish haute bourgeoisie »⁷⁰³.

3. La diffusion de la culture glamour dans la société

3.1. Télévision de divertissement et dépolitisation des oligarques

L'époque de Poutine est souvent associée au changement du caractère de la télévision et de la presse. Dans les années 1990, comme le précise l'historien des médias Ivan Zassoursky, les médias s'attribuaient une tâche professionnelle « not only informing the public or creating an authentic picture of reality, but also enlightening, agitating and organising the masses in the name of true values and ideas »⁷⁰⁴. Même si certains peuvent dire que Zassoursky présente une vision trop idéalisée, il est incontestable pourtant que dans les années 1990 les médias étaient un acteur (ou un instrument) politique important en exposant régulièrement les hommes politiques et les magnats économiques au tribunal public des spectateurs. En effet, si nous essayons de dessiner une image de la télévision russe au tournant des années 2000, nous allons y rencontrer beaucoup d'émissions à thématiques politiques. En premier lieu il faut mentionner les fameuses « émissions analytiques ». Il s'agit des émissions hebdomadaires qui sortaient un week-end soir après le bloc d'actualités. Ces émissions offraient un commentaire fait par un journaliste vedette (dont l'exemple est Sergei Dorenko à la chaîne ORT et Evgueni Kiselev à la chaîne NTV) et plus engagé et subjectif des événements discutés au cours de la semaine dans les blocs d'actualités. Comme le note Tina Burrett : « In 2000, political analysis programmes were exceptionally popular in Russia. Each of the three major national television channels carried a weekly political digest. A survey conducted by the POF in February 2002 found that news and analytical shows were the most

⁷⁰² Olga Mesropova, « "The Discreet Charm of the Russian Bourgeoisie": Oksana Robski and Glamour in Russian Popular Literature », *The Russian Review*, 2009, vol. 68, n° 1, p. 93.

⁷⁰³ Larissa Rudova, « Uniting Russia in Glamour », *Kultura. Russian cultural review*, 2008, n° 6, p. 3.

⁷⁰⁴ T. Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, *op. cit.*, p. 9.

popular forms of programming on Russian television (Petrova 2002). Sixty-four per cent of respondents claimed to be most interested in news and analytical programming, more than double the interest in the next most popular choice, game shows and comedies, which drew 28 per cent each »⁷⁰⁵. Ces émissions symptomatiques de l'agitation politique des années 1990 vont disparaître au début des années 2000. Un autre type d'émission très populaire – émission d'interview. Le programme principal de ce format fut sans doute l'émission « Geroy Dnya » [l'Héros du jour] à la chaîne NTV. La présentatrice des blocs d'actualités et l'intervieweuse Svetlana Sorokina accueillait des représentants de l'establishment russe, y compris les oligarques, cinq fois par semaine, après le bloc d'actualités de 19H. L'émission, consacrée à l'ordre du jour informationnel, sortait depuis octobre 1995, elle est supprimée en 2002. Au tournant des années 2000 sont extrêmement populaires les talk-shows politiques. En octobre 1999 sort l'émission « Glas naroda » [Vox populi] (chaîne NTV) animée d'abord par le présentateur Evgueni Kiselev, ensuite par Svetlana Sorokina. En 2001, suite à la mise à l'écart du propriétaire de la chaîne Vladimir Gousinsky et le changement de la direction de la chaîne une partie d'équipe de journalistes quitte la chaîne. Apparaît ainsi une autre émission du même format - « Svoboda Slova » [Liberté de parole] – animée par Savik Chouster. Mais, peu après, elle aussi fut fermée.

En effet, dans les années 2000 les accents de la télévision changent, elle devient nettement moins politique et se penche de plus en plus vers le divertissement, le carnavalesque et le festif. Les années 2000 sont l'époque des reality shows. « Za steklom » (l'analogue du show américain *The Big Brother*), «The Last Hero», «Fabrika Zvezd» et «Dom 2» ont un grand succès rassemblant des millions de spectateurs devant l'écran. Le show « Dom 2 », le plus viable, devient le vrai symbole de l'époque même si la moralité de son contenu est discutée dans la Douma :

Based on a similar elimination process to *Za steklom*, this show involves a group of young people building a house together just outside Moscow; as the construction work progresses, romance between the players either blossoms or founders. Long-term couples are afforded better accommodation, while unloved players face a greater chance of exclusion. Eliminated contestants now easily outnumber the remaining six “core” couples. Their fame has reached the point where their real lives, filmed around the clock, have engendered other forms of lucrative fantasy: these include recording music, performing in massed holiday concerts, starring in films, and hosting their own talk shows⁷⁰⁶.

⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 19.

⁷⁰⁶ David MacFadyen, *Russian Television Today*, New York, Routledge, 2008, p. 117.

Apparaissent de nouveaux formats de divertissement, comme, par exemple, le stand-up show « Comedy Club » qui sort depuis 2005 à la chaîne TNT. Un autre format de divertissement qui devient le symbole de la télévision des années 2000, ce sont les « concerts ». Ce terme acquiert une nouvelle signification : « such concerts have invaded all Russian television channels, becoming a mega-form of televisual glorification and endorsement of glamour and celebrity. Normally dedicated to a public holiday, a cultural occasion or, most commonly, an anniversary of a public or private event or persona [...], they constitute the only available form of engagement with public and private histories. Distracting the public from serious debate of genuine social and political issues – [...] - they create the illusion of an ongoing celebration, an eternal carnival »⁷⁰⁷. De nombreux chat-shows inondent les chaînes. Mais, à la différence du tournant des années 1990-2000, ces shows ne sont pas politiques, ils sont consacrés aux problèmes étroitement privés comme l'infidélité, l'alcoolisme, l'état moral des jeunes. En 2001, apparaît le chat-show « Bolchaya Stirka » [Grand lavage]. Rebaptisé plusieurs fois (« Pyat' vecherov » [Cinq soirs], « Poust' govoryat » [Qu'ils parlent]) ce show est toujours à l'antenne étant une des plus émissions les plus populaires à la télévision russe. Hutchings et Rulyova dans leur recherche décrivent le show de la manière suivante :

The most popular post Soviet tok-shou The Big Wash [...], based loosely around the notion of an unfettered 'display' of variegated issues mixed together in the tumble-drier of a television studio. [...] The studio was decked in balloons adorned with the show's washing-machine logo and the atmosphere cultivated was pseudo-canivalesque. The rhetoric was one of eccentricity and convention breaking, but it never strayed into the political realm (94). [...] Let Them Talk is the archetypical Putin-era tok-shou, its harmless vacuity and indication of the stranglehold the state now exerts over freedom of expression of Russian television, its garish, verbose informality a sign of the attachment to western-style, market-driven cultural norms with which Putin would have us believe Russia can combine its rigidly statist approach to governance⁷⁰⁸.

Tel fut le paysage télévisuel du milieu des années 2000. Les émissions politiques et les programmes du débat public ont cédé la place aux émissions de divertissement, brillantes et glamourieuses. Cette tendance est remarquée par l'ensemble des commentateurs (académiques ou

⁷⁰⁷ Helena Goscilo et Vlad Strukov (eds.), « Introduction to Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic », art cit, p. 8.

⁷⁰⁸ S. Hutchings et N. Rulyova, *Television and Culture in Putin's Russia*, op. cit., p. 108.

journalistiques). Le plus souvent elle est rapportée au façonnement habile de l'espace médiatique par les acteurs politiques. Le penchant des médias vers le divertissement se présente pour les analystes comme le résultat d'un projet intentionnel, nourri au sein de l'administration du président (ou par Poutine lui-même) de « distraire » le public du débat politique et l'orienter vers la festività et la jouissance de vie. On peut lire, par exemple, « while Putin's regime promoted the ideology of money, success, entertainment and conspicuous consumption, it discouraged interference in politics »⁷⁰⁹. L'accent sur le divertissement se présente ainsi comme une manœuvre de diversion. Strukov et Goscilo notent, « it is not unreasonable to perceive the current cult of celebrity and glamour as *a mode of deflecting attention* from the media's failure to secure a position in the political arena »⁷¹⁰. En effet, la festività et le glamour sont vus comme quasiment imposés par les autorités, et non pas comme une forme culturelle apparue d'une manière autonome : « several Russian cultural commentators have also indicated that glamour has not only entered Russian mainstream culture, but that it also has been officially promoted. For example, in a 2006 installment of Tat'iana Tolstaia's and Dunia Smirnova's talk show "Shkola zlosloviia," Lev Rubinshtein argued that glamur is a convenient formula that allows today's "authoritarian" regime to foster its citizens' "nonparticipation." »⁷¹¹. Cette idée se manifeste aussi dans mes interviews avec les journalistes. L'un d'eux m'a décrit la télévision des années 2000 de la manière suivante.

Le journalisme s'est transformé en deux histoires à ce moment. C'était soit le journalisme destiné à réaliser la propagande de l'Etat, soit le journalisme glamour (*gljantsevij*). Et rien au milieu. Personne ne faisait plus du journalisme sur la vie. La télévision est devenue mielleuse et sans intérêt. Oui, effectivement les émissions de divertissement étaient bonnes. Il y avait beaucoup de paillettes (*gljantsa*) à la télévision. La télévision faisait soit des émissions d'actualité de propagande, soit des émissions belles et riches, des émissions qui coutaient très chères. C'était les années 2000, la société de consommation. Dans la presse, c'est l'essor des maisons d'édition quand ils avaient des budgets de publicité énormes. À la télévision c'est la même chose, les shows apparaissent, c'est leur apogée. Différents types de [shows] « Golos », « Urgant », des émissions très cools, très bien faites, elles sont apparues à ce moment, c'était leur essor. Soit tu fais rire l'auditoire et il ne pense pas à rien de sérieux, soit tu lui racontes des actualités dont t'as besoin et avec ça le produit est très

⁷⁰⁹ L. Rudova, « Uniting Russia in Glamour », art cit.

⁷¹⁰ Helena Goscilo et Vlad Strukov (eds.), « Introduction to Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic », art cit, p. 22.

⁷¹¹ O. Mesropova, « "The Discreet Charm of the Russian Bourgeoisie": Oksana Robski and Glamour in Russian Popular Literature », art cit, p. 93.

beau et riche. En fait, il s'agit de l'emballage dans lequel tu peux mettre n'importe quel type d'actualités pour que les gens les mangent sans réfléchir. La télévision comme ça. Toutes ces plumes, paillettes, strass, très cher mais chic. Tous ces «The Last Hero» shows etc.

Une telle représentation de l'espace médiatique et culturel manipulé habilement par les acteurs politiques nous rappelle l'idée, exposée au début de ce chapitre, selon laquelle le système de gouvernance de Poutine n'est autre chose que son œuvre personnelle ingénieusement conçue. Mais elle ne prend pas en compte certains éléments que nous essayerons de reconstruire dans notre analyse, notamment l'influence du nouveau style de vie de l'élite économique dont les valeurs se répandent très vite au sein de la société.

Certes, il faut reconnaître que l'intervention directe des acteurs politiques dans le fonctionnement de la télévision à partir du début des années 2000 a beaucoup modifié le paysage médiatique. La communauté journalistique s'en rend compte à travers l'annulation de certaines émissions les plus critiques par rapport au jeune président. Le cas exemplaire c'est l'émission « Koukly » [Les Guignols de l'info] que nous avons déjà évoquée plus haut. L'émission a été arrêtée en 2002. Un autre exemple concerne les fameuses « émissions analytiques ». L'émission analytique de Sergei Dorenko qui sortait sur la chaîne ORT est arrêtée après la couverture de la tragédie du sous-marin Koursk défavorable au président russe. Comme le rapporte le site Lenta.ru, « le 2 septembre est diffusée une édition de l'émission de l'émission de Dorenko dans laquelle il discutait les raisons du naufrage du sous-marin Koursk. Il a rassemblé tous les faits et a accusé Poutine de la tragédie. Suite à cela l'émission a été fermée tandis que Dorenko a été licencié »⁷¹². Le destin des émissions de débat politique comme « Svoboda Slova » [Liberté de parole] et « Osnovnoi Instinkt » [Instinct principal] est semblable. Elles passent du mode « en direct » vers le mode « enregistré » (avant d'être arrêtées tout court). De cette façon, les curateurs de l'administration du président ont pu contrôler le contenu des émissions et les répliques des invités. De manière générale, la réduction de formats en direct est une des tendances de la télévision des 2 premiers termes de la présidence de Poutine. Ensuite, ces émissions sont supprimées. Cet aspect a été souligné par l'ancien producteur à la chaîne NTV Vera Krichevskaya (qui a participé à la création de shows politiques populaires) qui, dans durant notre entretien, se souvient de 2008 :

À ce moment-là, depuis trois ans déjà, tout développement informationnel a été gelé. Il n'y avait plus un seul TV-show politique en direct, plus un seul ! Tout ce qui était lié aux

⁷¹² « Snova v kadre », *Lenta.ru*, 15/06/2011

actualités, à la politique, à la discussion a été gelé il y a trois ans, était contrôlé. Les formats ont été réduits au maximum. Il ne restait qu'un seul format « de vitrine », indirect, à chaque chaîne, mais ces émissions passaient pendant la nuit. En général tout a été fait pour tuer la discussion et le genre de discussion. Et cette situation durait depuis 3 ans déjà vers ce moment (entretien avec Krichevskaya).

Les journalistes, qui sont les témoins de licenciements de leurs collègues et de fermeture des émissions, commencent à adopter des formes de comportement plus prudentes. Tina Burrett considère l'autocensure de journalistes russes comme un facteur très important du fonctionnement contemporain des médias russes. Elle note :

The Putin administration was thus able to control the media agenda by denying journalists access to the financial resources of Russia's oligarchs. Since 2003, all major television networks have come under the ownership of the state or industrial groups with close economic ties to the presidential administration. [...] The reintroduction of state ownership of the television sector under President Putin correspondingly resulted in the return of self-censorship (8-9) ». Elle ajoute plus loin « By using his power to shape the context in which the television media operates, President Putin was able to mould the behaviour of Russian journalists to be more amendable to his administration. Deprived of financial support support from the oligarchs, Russian journalists no longer had the ability – or increasingly the will – to use their programmes to critically analyse government policy⁷¹³.

Finalement, à part l'intervention directe des acteurs politiques, les transformations que l'administration de Poutine a apportées au fonctionnement de la représentation présidentielle ont modifié les conditions de travail habituelles des journalistes, les poussant à chercher de nouveaux formats. La pacification de la vie politique avec l'arrivée de Poutine a réduit la quantité des informations susceptibles de devenir une actualité ou un thème de débat. Les acteurs déplorent le manque de sujets pour la discussion politique. Un journaliste de la chaîne NTV résume cette tendance :

Less people are interested in watching news now that Putin is president. This was a problem for NTV. The solution was to make the news more functional. Before the news was more like a serial every day. The news on NTV was more than news – it was a performance.

⁷¹³ T. Burrett, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, op. cit., p. 9.

News has ceased to be a performance now that there is no more President Yeltsin and his stylistics of power. Now when journalists go to the Kremlin, we know what is going to happen in advance. There is just the protocol, the president sticks to a prearranged topic. During the Yeltsin period it was absolutely different. He could make any statement at any time. It could be announced that he was speaking about agricultural reform, but he could say something sensational like ‘we no longer have our warheads pointed at American children’. It was always a voyage of discovery when you were going to the Kremlin⁷¹⁴.

Le souci de contrôler l’information manifesté par l’administration du président résulte en ce que les journalistes ont de moins en moins de sujets pour les émissions. Cela devient un facteur de dépolitisation des médias qui ont commencé à consacrer moins de temps aux actualités politiques.

Pourtant, compte tenu de tous ces particularités, nous pouvons toujours nous poser la question de pourquoi, dans des conditions de réduction de l’information politique, les médias se tournent vers le contenu carnavalesque et festif ? Nous pouvons rencontrer deux réponses à cette question. Nous avons déjà présenté les approches qui voient dans l’orientation des médias vers le divertissement, les paillettes et la belle vie un projet ingénieux de l’administration du président. Il y a aussi ceux qui considèrent que le passage vers les divertissements est quasi naturel lorsque l’information politique n’est plus disponible. Une chercheuse note :

Under President Putin, domestic politics in Russia has become more stable, and consequently, less interesting to Russian audiences. Many Russian media outlets have therefore rejected political coverage in favour of tabloid-style ‘crime-sex-celebrity stuff’ [...] In order both to raise extra revenue and keep on the right side of the Kremlin, television executives increasingly make programming choices based on what is most likely to entertain rather than inform their viewers⁷¹⁵.

Ce que l’auteur désigne comme « crime-sex-celebrity stuff » et « entertainment » se présente dans ce passage comme une alternative quasi-inévitable en cas de réduction de possibilités de couvrir la vie politique (et en cas d’augmentation de risques liées à cette couverture).

Nous voyons ainsi que les tendances de la télévision comme « le penchant vers le divertissement » et « la glamourisation » sont souvent présentées dans les travaux comme si elles apparaissaient *ex nihilo* ou si elles étaient entraînées naturellement par l’abandon de la couverture

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 63.

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 9.

de la vie politique. Pourtant, nous pouvons voir facilement que les propriétés que manifeste la télévision russe de la deuxième moitié des années 2000 ne sont pas accidentelles, elles manifestent des similitudes très marquées avec les propriétés du style de vie de l'élite économique et la culture glamour en général. Voici, par exemple, comment les analystes de glamour décrivent la télévision russe de cette époque :

These and similar programs have become part of the grand style characterizing celebrification of the everyday. [...] Unlike the Soviet programs, which paraded the hardships of labor, however contemporary glamour and celebrity programs highlight ease, light-heartedness, and nonchalance. Ultimately, glamour and celebrity are constructed as socially significant occupations and as a career path, glorified in a number of programs, including Glamour magazine nominations. The format of television talk shows, ward ceremonies, and programs affording glimpses of celebrities' lives are duplicated and endlessly recycled in other media, including radio, print media, and the internet⁷¹⁶.

Afin d'expliquer l'apparition de ces traits particuliers, il ne suffit pas de dire qu'ils sont induits par la réduction de possibilités de la couverture de la vie politique. Norbert Elias fait une remarque analogue lorsqu'il parle de la manière dont certains analystes étudient le mouvement littéraire du romantisme :

La tradition qui régit de nos jours l'histoire des idées, et à laquelle on se réfère pour décrire les idées communes à certains groupes sans examen préalable de ces groupes, de leur structure, de leur expérience, bref, sans aucun rapport avec des êtres concrets – confère au terme « romantique » une valeur catégorielle vague, brumeuse, souvent arbitraire. On qualifie les produits littéraires et culturels de certains groupes humains de « romantiques », comme si le « romantisme » était en quelque sorte apporté par le vent, pour être – un peu plus tard – de nouveau emporté par lui. On le décrit comme une manière de penser et de sentir non structurée, qui s'empare à certains moments de groupes humains sans aucune raison visible. On se contente de simples descriptions, comme si de tels mouvements ne pouvaient être expliqués et n'avaient pas besoin d'explication⁷¹⁷.

⁷¹⁶ Helena Gosילו et Vlad Strukov (eds.), « Introduction to Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic », art cit, p. 8.

⁷¹⁷ N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 249.

L'argument d'Elias, que nous allons reprendre, consiste en ce que l'analyse des phénomènes culturels doit inclure l'analyse des phénomènes politiques⁷¹⁸. Pour comprendre les phénomènes culturels Elias invite à étudier les transformations des configurations sociales et les changements de l'autoperception que vivent les individus entraînés dans ces transformations. Comme l'explique Elias, « notre analyse du processus de la curialisation, de l'accroissement des contraintes et plus particulièrement de la nécessité du contrôle de soi – corollaires de la formation d'Etats plus étendus et plus intégrés, de la division progressive des fonctions et de l'allongement des chaînes d'interdépendances – nous permet d'expliquer le phénomène [des tendances romantiques] »⁷¹⁹. Dans notre analyse des formes de la télévision, il nous faut prendre en compte l'influence qu'exerce la transformation du mode de vie de l'élite économique russe. En effet, nous avons vu dans quelle mesure la littérature et le cinéma du milieu des années 2000 étaient influencés par les nouvelles attitudes du milieu oligarchique. La télévision ne fait pas exception. Au lieu de voir les tendances télévisuelles comme « emportés par le vent » ou comme façonnées uniquement par la volonté politique insidieuse, il faut aussi les voir comme le reflet de la transformation du rôle de l'élite économique et du changement de style de vie et de la sensibilité qui en sont corollaires. Si l'on analyse les caractéristiques des émissions de divertissement qui apparaissent à la télévision au milieu des années 2000 nous rencontrons dans ces émissions l'exposition et la réappropriation des caractéristiques qui sont cultivés, depuis le début des années 2000, au sein du milieu de l'élite économique. Nous y rencontrons l'importance primordiale accordée à la forme, la superficialité, l'indolence, le manque d'attention pour les problèmes sociaux et politiques, le cynisme, l'érotisme, l'impénétrabilité. Même la disparition de formats en direct, de l'improvisation, de vif et de naturel correspondent parfaitement à l'instauration de glamour comme ressource idéologique dominante. En effet, les représentants du milieu de l'élite économique sont très attentifs à l'apparence extérieure et évacuent les manifestations des émotions spontanées (rappelons-nous la métaphore de *botox* qui améliore l'apparence physique mais prive la personne de la possibilité d'exprimer les émotions). Tout ce qui est « live » et « spontané » contredit à la nécessité de produire une représentation bien préparée.

L'instauration de l'époque du divertissement et du carnaval à la télévision russe du milieu des années 2000 est liée non seulement à la volonté politique et à l'augmentation générale du niveau de vie, mais aussi au changement de l'imaginaire social entraîné par le changement du rôle et de la sensibilité de l'élite économique russe. Présentons, pour finir, un autre aspect de cette

⁷¹⁸ Comme le note Florence Delmotte en commentant l'approche d'Elias, « le politique ne représente pas pour une lui une « sphère » qu'on pourrait dissocier des autres aspects de la vie sociale, voire de la vie humaine » Florence Delmotte, « La sociologie historique de Norbert Elias », *Cahiers philosophiques*, 2012, vol. 1, n° 128, p. 45.

⁷¹⁹ N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 242.

transformation. Il s'agit du changement de ce qu'on pourrait appeler la forme de notoriété dominante. Mikhailova analyse comment change le personnage de modérateur (host) de l'émission reality show (jeu de survie) « The Last Hero » entre 2001 (première année de diffusion) à 2006. La tendance qu'elle remarque est significative. Le premier host de l'émission en 2001 est Sergei Bodrov. Bodrov représente un idéal de virilité et d'héroïsme que l'auteur dénomme « soviétique » (et que nous pouvons aussi appelé celui des années 1990). Cet idéal est dénué de prétentions à la célébrité et au narcissisme, il est modeste, mais solide et courageux, il est altruiste et défenseur de la vérité et de la justice. Mikhailova dit que : « during the first season of The Last Hero, the most important thing was to be not 'just' the winner but also 'the real man', the Hero. The attention of the audience was concentrated not on victory as such but rather on 'fair play' ». Bodrov est un héros solitaire dévoué au bien-être des autres, plein d'abnégation. Vers 2006, la situation change d'une manière symptomatique. À la place du héros silencieux et modeste Bodrov, on retrouve une célébrité, Domogarov :

As a result, the producers' strategy changed in the last season, 2005–6. We see an average European host, the handsome and charming actor Domogarov. The female part of the audience discusses his suitable or unsuitable white shirt, or if 'this stupid beard' suits or does not suit him. These problems are discussed more often than his actual participation or non-participation in the game (the main theme of discussions when Bodrov was host). He is a classical 'man from the glamour magazine's cover'. He is famous and charming, and he is able to make a decision. (The rules of the game demand this from him, and he puts out a fire when somebody leaves the game. And finally he says: 'You must go out!') His clothes are not trendy but good quality and expensive. Thus, the host represents the so-called narcissistic type of masculinity, a type of modern Russian male identity. Not a patriarchal hero but a glossy celebrity becomes the most proper person to be a winner. [...] Such de-heroisation of an entertainment show has something in common with the transformation of literary tastes of the Russian reading audience⁷²⁰.

Cet extrait nous montre le glissement de forme de notoriété dominante qui s'opère entre la fin des années 1990 et le milieu des années 2000 sous l'influence de changement de style de vie de l'élite économique. Un héros réticent et modeste, qui sacrifie sa vie (privée) au nom des idéaux de la justice et de l'ordre est remplacé par un personnage qui exhibe par son corps la distinction

⁷²⁰ Natalia Mikhailova, « Modern Russian entertainment TV : 'Live well now – ask me how!' » dans Arja Rosenholm, Kaarle Nordenstreng et Elena Trubina (eds.), *Russian Mass Media and Changing Values*, Oxon, Routledge, 2011, p. 183.

et l'exemplarité. Si nous suivons l'évolution de l'image publique de Poutine, nous allons rencontrer un glissement semblable.

3.2. La glamourisation de Poutine

Au début de ce chapitre nous avons présenté certains éléments de l'image publique du président au début de sa présidence. Pendant les premières années de son règne, Poutine incarnait la figure du grand homme qui a sacrifié les plaisirs de la vie humaine à l'exercice de sa fonction publique. Il se présentait comme un héros discret et plein d'abnégation, tout comme le personnage réticent et modeste de Sergei Bodrov dans le reality show « The Last Hero ». Néanmoins, vers la fin du deuxième terme (2004-2008) de Poutine les observateurs commencent à constater un changement important de style de travail sur sa représentation publique. Commencent à apparaître des éléments incompatibles et incohérents par rapport à sa présentation du début de sa présidence. La première manifestation de ce changement fut la diffusion, en été 2007, des images qui représentent Poutine en vacances dans la région de Touva. Poutine y est apparu torse nu, portant un pantalon militaire et des lunettes noires. L'exposition du corps nu du président dans les images diffusées officiellement semble une frivolité impensable au début de sa présidence. Cette situation est mentionnée quasiment dans toutes les descriptions (journalistiques et académiques) de l'image médiatique de Poutine, ce qui montre dans quelle mesure l'événement constitue une rupture dans la représentation publique du président. Une chercheuse rapporte : « in recent years photographers have accompanied Putin not only on his visits to war zones, factories, schools, museums, and cultural events, but also on his vacations in Siberia, where a bare-chested Putin fishing, riding, and climbing trees became immortalized as a sexual commodity when snapshots of his leisurely self flooded the internet [...] ». Voici une autre description de cette même situation :

In late August 2007 the media, both Russian and western, began carrying a barrage of publicity photos from Putin's vacation in the Tuva region of Siberia with his friend Prince Albert II of Monaco and Emergency Minister Sergei Shoygu, himself half-Tuvan [...]. In them the often bare-chested Putin rides horseback, fishes and drinks tea from an aluminum cup. Wearing army fatigues, shades, a cowboy-style hat and a knife at his belt, he projects an ultramasculine image. The photos almost always picture him alone, dominating the photographic space and, by extension, the political space as well [...] The heroic Putin astride his Siberian horse combined clichéd views of the Russian love of nature with the iconic imagery of the Marlboro Man, whose poster had dominated the Moscow urban

landscape from the late 1990s onward. The new pageantry made a concerted visual argument that Putin should remain at the head of the Russian polity whatever he and the Kremlin decided about who should run for office in 2008⁷²¹.

Notons comment l'auteur qualifie la nouvelle image médiatique de Poutine, elle emploie des termes comme : « an ultramasculine image », « Marlboro Man ». Ces qualifications qui attirent l'attention sur la personnalité de Poutine, à son corps physique, manifestent un écart par rapport à l'image d'un héros discret et plein d'abnégation. Si avant la gloire et le prestige de Poutine se fondaient sur ses actions, sur l'accomplissement de sa fonction publique (nous avons parlé de la dépersonnalisation), maintenant sa notoriété se base plus sur le spectacle de son apparence physique personnelle. En comparant différentes figures de notoriété, Antoine Lilti montre que l'exposition du corps nu est incompatible avec le type de notoriété du grand homme moderne. Dans son portrait de George Washington que Lilti prend pour l'idéal du grand homme, l'historien cite le propos de Nathaniel Hawthorne : « Quelqu'un a-t-il jamais vu Washington nu ? C'est inconcevable. Il n'avait pas de nudité. J'imagine qu'il est né avec ses vêtements sur lui [...] ». Comme le commente Lilti, « il ne témoignait pas seulement de la transformation du héros de l'Indépendance en monument historique intimidant et distant, il saisissait une dimension fondamentale de la figure publique de Washington dont ses contemporains, déjà, avaient fortement conscience. Sa notoriété a été immense dans tout le monde atlantique, mais sur le mode classique du héros, unanimement admiré pour ses vertus militaires et politiques, pas de l'homme célèbre suscitant curiosité et empathie »⁷²². La figure de grand homme présuppose une distinction stricte entre l'action publique et la vie privée. C'est l'action, l'exemplarité du travail accompli, qui devient la base de notoriété. L'exposition de la nudité du corps renvoie plutôt à la vie privée. Notons aussi le contexte de la prise de photos. Avant les photos au travail étaient dominantes, incarnant l'homme qui n'a pas de vie privée et qui est complètement submergé par les fonctions publiques. Ici, au contraire, nous voyons Poutine en vacances, Poutine qui a son temps libre qu'il remplit par des divertissements. La sexualisation, l'intérêt pour le corps physique (certes, exemplaire, mais aussi partagé avec le reste de la population), la curiosité pour la vie privée (vacances) correspondent mieux à un type de notoriété que Lilti appelle « célébrité ». Le glissement de la représentation de Poutine vers le topique de la célébrité se manifeste aussi dans d'autres aspects. En même temps apparaît dans l'espace public la rumeur sur la connexion

⁷²¹ E.A. Wood, « Hypermasculinity as a Scenario of Power », art cit, p. 11.

⁷²² Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014, p. 276.

amoureuse du président avec une jeune gymnaste Alina Kabaeva, championne olympique, deux fois plus jeune.

More recently, the tabloid *Moskovskii Korrespondent* alleged that Putin had secretly divorced his wife in early 2008 so as to marry the 24-year-old former gymnast and Olympic medalist Alina Kabaeva (currently a deputy in the State Duma) – a provocative item that predictably led to the paper’s closure (Russia: Putin Romance ... “ 2008). Though such items are standart fare for film and television stars, pop music icons, and sport heroes, political leaders rarely inspire such impassioned involvement in their love life⁷²³.

Le journal qui publie la rumeur est certes fermé tout de suite après cette publication. Mais l’intérêt pour la vie amoureuse du président est une nouveauté significative. Nous avons dit plus haut que le sujet de la vie familiale du président était tabou au début de sa présidence. Non seulement puisqu’il était interdit, mais aussi parce qu’il n’intéressait pas beaucoup de gens. Les rumeurs sur un adultère dessinent une nouvelle image de Poutine, celui qui n’est pas dénué de passions humaines. C’est dans ce sillage que ce changement est interprété par les chercheurs – comme un amollissement de la représentation de Poutine possible à cause de son changement de poste (en 2008 Poutine cède la place à son compagnon Medvedev et occupe le poste du premier ministre), comme dans le passage suivant :

En avril 2008, après l’élection de Medvedev, l’écho de la résonance internationale lié à la publication scandaleuse du journal «*Moskovskiy Korrespondent*» (le journal a été tout de suite fermé), dans lequel Vladimir Poutine a été marié à la gymnaste Alina Kabaeva. En Italie où il faisait une visite officielle, Poutine qui ne répond pas depuis longtemps aux questions sur la Tchétchénie a dû démentir des bruits sur sa vie privée. Mais le scandale est intéressant en soi. L’adultère masculin dans l’establishment du monde entier n’est plus un vice. Mais le scandale est intéressant dans le sens des représentations sur l’élite politique russe et ses images sur l’écran. L’exposition des faiblesses humaines et des glossy détails des vies privée (caractéristique pour les leadeurs occidentaux) contrevient à la représentation établie et en général archaïque du seigneur et conquérant des terres russes.

⁷²³ H. Goscilo, « The ultimate celebrity: VVP as VIP objet d’art », art cit, p. 30.

Lorsque Poutine était président cet amollissement de la représentation n'était pas possible⁷²⁴.

Nous comprenons néanmoins que ce changement est lié non seulement au changement formel du poste. Il manifeste aussi dans quelle mesure les modèles de comportement inspirés par le style de vie de la nouvelle élite économique deviennent populaires. Notons, par exemple, que le scandale sexuel de l'oligarque Prokhorov avec une vingtaine de prostituées à Courchevel a eu lieu en janvier 2007, le scandale de l'adultère de Poutine - en été 2007. Les commentateurs parlent d'érotisation de Poutine qui s'accorde avec la sexualité ouverte et non pudique du monde de glamour professée en même temps : « Putin's increased sexualization in recent years via discarded shirts, rumors of liaison with women less than half his age, have dramatically magnified his image as the post-Soviet exemplar of seductive, reassuring virility. Reassurance also derive from Putin's projection of a dispassionate, authoritative self-confidence in his recorded confrontation with foreign dignitaries and journalists »⁷²⁵. Notons dans quelle mesure cette description des traits caractéristiques de la représentation de Poutine nous rappelle l'attitude négligée et indolente des représentants du milieu oligarchique.

S'ajoutent aussi d'autres épisodes qui manifestent un glissement de la représentation de Poutine et l'apparition d'une certaine tendance vers la célébrification. En 2010, à une vente publique caritative, monsieur Poutine se place devant un piano et joue la chanson « Blueberry Hill » ensemble avec un jazz band, ensuite il se pose devant le micro et la chante en anglais. La scène produit une fureur. Il se conduit comme une vraie vedette. En effet, le rapprochement à une célébrité est renforcé par la présence dans la salle de nombreuses stars occidentales. Comme le rapporte un journal occidental :

À la partie musicale de la vente publique caritative qui a eu lieu à Saint-Petersbourg étaient présents beaucoup de stars de cinéma internationaux, y compris Kevin Costner, Gérard Depardieu, Sharon Stone, qui applaudissaient dans la salle. [...] D'habitude monsieur Poutine est plus enclin aux gestes masculins – il a fait sortir un DVD avec les leçons de judo, il a tiré sur un tigre avec un tranquillisateur, il s'est fait filmer torse nu à cheval. Mais

⁷²⁴ A. Kachkaeva, « Lidery Rossii na televisionnom ekrane [Les leaders de la Russie à l'écran télévisuel] », art cit, p. 75.

⁷²⁵ Goscilo, "The Ultimate Celebrity: VVP as VIP Objet D'art," 40.

de temps en temps il manifeste sa nature créative. L'année dernière il a dessiné une peinture qui a été vendue pour 750 000 livres sterling⁷²⁶.

Poutine et ses photos érotisées, Poutine et sa romance avec une jeune gymnaste, Poutine qui chante entouré de vedettes de show business occidentales, Poutine qui dessine. Tous ces épisodes manifestent un changement important de la manière de gérer l'image publique de l'homme politique. Nous pouvons résumer ce changement de la manière suivante : si au début de sa présidence Poutine évacue les traits personnels et se présente comme absorbé par son poste, comme n'ayant pas de vie privée à la différence de simples humains, dans la deuxième moitié des années 2000, Poutine manifeste au contraire de plus en plus souvent l'exemplarité et la distinction de ses traits personnels (corps, montres, châteaux, fiancée) tout comme les vedettes du cinéma qui exposent la beauté parfaite et le corps musclé. Si pendant la première partie de son ouvrage sur Poutine « All Kremlin's Men », qu'on a déjà présenté, Mikhail Zygar choisit le titre « Cœur de Lion », la deuxième partie, qui se rapporte au règne de Poutine dans la deuxième moitié des années 2000, le titre est « Magnifique ». Une autre chercheuse note :

For the first time in Russian history, the public persona of a political leader has become orchestrated by new (political) technologies and media, and carefully designed by professional managers. Connecting the return to a vertical of power with the glamorous appearance of a male hero, Putin has become "Russia's ultimate celebrity" and Putin-glamour the embodiment of the New Russia. The iconographic renaissance of both the Russian Empire and the Soviet past have merged with commercial Western culture, especially Hollywood-glamour. Along with a cult of the president's hyper-masculinity turning the population into a fan club, this has become one of the main attributes of Putin's undisputed popularity (he is supported by 70–80% of the population)⁷²⁷.

Les notions « célébrité » et « glamour » apparaissent dans ce passage ensemble en manifestant le lien entre l'apparition des éléments personnels et privés dans la représentation publique de Poutine avec la propagation du style de vie de la nouvelle élite économique et de la culture de glamour. Nous pouvons dire ainsi que le président est emporté par ce mouvement. Un autre indice de changement de la représentation de Poutine devient la consommation ostentatoire des objets de

⁷²⁶ Shaun Walker, « Vladimir Putin nashel svo'u strast' », article du Independent traduit par Inosmi, 13/12/2010 (<https://inosmi.ru/politic/20101213/164874808.html>)

⁷²⁷ B. Menzel, « Glamour Russian Style: The Putin Era », art cit, p. 7.

luxé. Comme l'a noté le rédacteur en chef du magazine « Snob » Nikolai Ouskov en décrivant les deux termes de Poutine au moment de l'arrivée de Medvedev :

D'un autre côté, le pouvoir pour la première fois s'est permis de renoncer à la modestie. Les communistes ne pouvaient pas faire dans le clinquant à cause de la morale du parti. Regardez le niveau de vie des leaders communistes – c'est le niveau des managers de niveau moyen actuels. L'élite dirigeante des années 1990 était trop intellectuelle et de plus démocratique. C'est pas bon pour un démocrate qui dépend des votes des électeurs en ce moment affamés et irrités de s'éloigner trop du peuple. Au début des 2000, le pouvoir a commencé à se désintéresser à l'opinion de ses électeurs. Dans le cadre de la « démocratie dirigée » peu de choses dépendent d'eux. En fait, Poutine a fait un marché avec le peuple et le business : menez vos vies plaisantes mais ne vous mêlez pas dans la politique. Le président lui-même et des autres gouvernants donnaient certains exemples. Les types de sport très chers sont devenus à la mode. Le ski alpin, l'équitation, le golf. La passion du leader pour les montres de luxe n'est pas passée inaperçue. Le salaire du président est autour de 10 000 de dollars. Mais les montres qu'on voit sur ses mains coutent 6-10 fois plus chères⁷²⁸.

En effet, les transformations du personnage public de Poutine laissent penser aux transformations que vit la figure publique de l'oligarque. Notons aussi que lors des vacances à Touva, le moment de production de photos torse nu, Poutine est accompagné par le Prince de Monaco Albert II. Cette personnalité royale est depuis longtemps l'ami du milieu de l'élite économique russe et le participant habituel de ses soirées sur la Côte d'Azur. Il suffit de dire que les *socialites* russes comme Uliana Ceytlina (woman.ru) ont assisté au couronnement de Prince Albert II. Poutine s'enchâsse ainsi d'une manière harmonique dans la nouvelle hiérarchisation de la société russe proposée par l'élite économique. Dans l'ouvrage de Rynska «Dieu merci, je suis VIP» tout ce qui se rapporte à Poutine est l'indice de la meilleure qualité. Par exemple, l'héroïne a été très contente de réussir à se faire coiffer chez un coiffeur « qui coiffe Mme Poutine ».

* * *

Selon un point de vue courant la soumission des oligarques russes au chef de l'Etat se présente comme un processus linéaire entamé au début des années 2000. De fait, on assiste au début des

⁷²⁸ Interview avec Nikolai Uskov, *Nezavisimaja gazeta*, 16/11/2007

années 2000 à une attaque de l'Etat contre certaines compagnies oligarchiques (contrôles financiers et fiscaux), la mise hors jeu de deux media-magnats et une attaque devenue emblématique contre l'oligarque Mikhaïl Khodorkovsky. Nous avons aussi pu observer le changement de rôle des oligarques et leur transformation d'acteurs politiques à part entière en des personnages publics relevant du registre des célébrités mondaines. Néanmoins, et c'est en cela que consiste notre argument principal dans ce chapitre, ni pour ce qui concerne le début des années 2000, ni pour ce qui concerne la fin de cette décennie, on ne saurait évoquer, à proprement parler, la « soumission » des oligarques au pouvoir politique. Comme nous l'avons vu, au début des années 2000 les oligarques ont une trop mauvaise presse pour pouvoir se montrer en victimes de la violence d'Etat. Les actions de l'Etat se présentent plutôt aux yeux des commentateurs comme des mesures obligatoires et saines de rétablissement de l'ordre (en ce sens, les approches stato-centrées se voient, dans une certaine mesure, confortées). Vers la fin des années 2000, le terme « soumission » n'est pas davantage à l'ordre de jour. D'une part, l'élite économique et le pouvoir politique semblent vivre une période de relations relativement harmonieuses : comme on l'a vu, tout le monde, y compris le président, paraît séduit par le mode de vie des oligarques, tandis que ces derniers commencent à se présenter comme les nouveaux héros capitalistes d'un pays en pleine expansion économique. En outre, dans le contexte de la culture glamour, impitoyable et sans merci, un mot comme « soumission » ne semble guère avoir sa place. Les rapports entre les groupes sociaux sont décrits dans les termes de la loi du plus fort (c.f. *Slava Bogu, ya VIP*). L'attaque contre Khodorkovsky est vue comme une compétition entre deux acteurs puissants à l'issue de laquelle l'un gagne, tandis que l'autre perd et est purement et simplement éliminé du jeu. Pour parler de la « soumission » il faut un nouveau changement de sensibilité qui ne tardera pas de se produire au tout début des années 2010 en réponse au renforcement des contraintes médiatiques impliquées par le nouveau style de vie des élites. La quête d'authenticité qui traduit ce changement de sensibilité sera l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 9. Des oligarques en quête d'authenticité

Dans le chapitre précédent nous avons montré qu'en renonçant au rôle politique qu'ils avaient joué dans les années 1990, les membres de l'élite économique russe commencent vers le milieu des années 2000 à s'investir activement dans la culture du glamour et deviennent progressivement des personnages médiatiques et célèbres. Mais cette possibilité de compenser la perte du prestige qui leur venait de leur rôle politique, par un engagement massif dans la vie médiatique implique aussi pour eux un renforcement sans précédent des contraintes extérieures et des obligations de se contrôler et de travailler sans cesse sa représentation publique. Nous allons voir dans ce chapitre que sur l'arrière-fond de cette intensification des contraintes et d'autocontraintes imposées par leur nouvelle vie médiatique commencent à se manifester, parmi les magnats, des tendances libératrices et émancipatrices. Les magnats manifestent désormais leur désir de pouvoir exprimer davantage leur intériorité, leur personnalité « profonde ». Ils revendiquent une quête nouvelle d'authenticité. Dans les pages qui suivent, nous décrivons pour commencer l'apparition de ces tendances émancipatrices que nous qualifierons de tendances à l'« humanisation » des magnats.

Nous nous attarderons ensuite sur l'histoire de la chaîne privée Dozhd, dans la mesure où ses créateurs sont proches de l'élite économique, et que cette chaîne se présente comme un reflet de ce mouvement d'humanisation. Se posant contre la télévision publique, qui incarne à ses yeux les principaux éléments esthétiques et moraux de la culture glamour, la nouvelle chaîne expérimente de nouvelles modalités de la publicité centrées sur l'intériorité et les émotions authentiques des personnes. Nous tenterons de montrer que ces nouvelles formes de présence en public, dans les interviews avec les magnats de l'économie, ont comme effet non intentionnel d'exposer sous un nouveau jour, d'une manière physique et corporelle, les rapports de soumission des magnats au chef de l'Etat. Cela (parmi d'autres raisons) amène certains acteurs à réévaluer les grammaires politiques qui servaient jusqu'alors pour décrire les rapports entre le monde des affaires et l'Etat. Nous allons voir ainsi que la quête de l'authenticité se présente comme le mobile principal, en particulier dans le milieu de l'élite économique, des attitudes critiques du régime politique en Russie, mais d'une manière indirecte et contournée. En effet, la protestation des magnats contre le manque d'authenticité n'est pas, surtout au début, dirigée contre le chef de l'Etat : apparaissant sous forme corporelle elle est dirigée contre les contraintes du dispositif (les contraintes médiatiques du style de vie glamour et le manque d'authenticité qu'elles imposent). Ce n'est qu'en deuxième temps, en rendant certains modes de description de la réalité politique inactuels, que ces tendances émancipatrices prennent forme de critiques plus ouvertement politiques.

En même temps, la force de ces tendances d'émancipation au sein du milieu de l'élite économique, que symbolise la chaîne Dozhd, ne doit pas être surévaluée. Comme nous le verrons dans la dernière partie de ce chapitre, en dépit de l'apparition de la chaîne Dozhd et sa popularité extraordinaire à un certain moment, c'est la chaîne Russie 24 qui continue à occuper le rôle central dans la gestion de rapports entre le monde des affaires et l'Etat. Or le dispositif de cette chaîne étatique ne prévoyant pas d'expression corporelle aussi libérée qu'à Dozhd, les tendances émancipatrices ne s'y manifestent que très peu.

1. De nouvelles aspirations

L'époque du glamour s'avère une période éclatante mais en réalité assez courte. Son pic correspond aux années 2005-2008. Au tournant des années 2000 nous rencontrons déjà, au milieu de l'élite économique, des manifestations du rejet des attitudes qui caractérisent ce style de vie. Là, où au milieu des années 2000 les gens faisaient parade de leur impénétrabilité émotionnelle, de leur indifférence, de la valorisation de l'apparence et de la surface au détriment du côté moral et intellectuel, nous rencontrons quelques années plus tard des attitudes différentes, si ce n'est pas opposées, comme la quête de l'authenticité, de l'empathie et de la sincérité. Les premiers indices de cette nouvelle étape de changement des attitudes du beau monde russe commencent à se sentir à partir de la fin de 2009. Tout d'abord, dans la presse mondaine nous commençons à rencontrer des articles qui affirment directement que les tendances de glamour sont dépassées et ne sont plus à la mode. Dans un article avec un titre parlant « Smert' glamurnogo kolhoza », qu'on peut traduire en français par « La mort du kolkhoz glamour », l'auteur décrit la cérémonie de remise du prix « La personne de l'année » organisé par le magazine « Glamour ». L'auteur note, par exemple :

L'absence de deux atouts – Naomi [Campbell] et Arshavin [Andrej Arshavin, star de football russe] – à cet évènement montre que le terme glamour est devenu complètement démodé. Quand, en Russie, a commencé à sortir le magazine Glamour, ce terme ne portait pas encore de connotation négative. Il avait un sens positif. A celles, issues la classe moyenne, qui veulent s'améliorer, le magazine apprend un art de la vie, si ce n'est belle, du moins pas horrible. Mais quelques années plus tard le mot magique «glamour » est devenu synonyme d'une femme avide et mercantile. Mais en réalité les années de glamour

ont appris aux femmes le respect de soi, le glamour a enterré le renoncement à soi des femmes russes⁷²⁹.

En 2010 l'auteur constate déjà la pleine crise de la vie mondaine moscovite. Les soirées somptueuses, le trait caractéristique du glamour russe, attirent de moins en moins de participants :

Tout ce que concerne « glamour » est complètement hors de la mode. Désormais c'est du « plus que parfait » ancien. La cérémonie « Femme de l'année » organisé par le magazine « Glamour » n'a attiré personne. La réception du magazine « Vogue » en honneur de festival du cinéma de Moscou – non plus. Certes, toutes sont belles, mais pour qui ? Un diner féminin de plus, comme il y en a mille à Moscou. A la soirée « Dorée » du magazine « Tatler » au restaurant « Pouchkine » ne sont présentes que des femmes. Lorsque les dames pignochaient les desserts au premier étage fermé pour l'occasion de la cérémonie, les vrais gentilshommes – les gars pétroliers sibériens, les riches Ukrainiens – mangeaient des *kotleti* au rez-de-chaussée. Et c'est triste, puisqu'il faut mélanger ! Il est bien connu que seul un prétexte érotique est susceptible de redonner du goût à l'évènement⁷³⁰.

L'auteur mentionne les trois événements mondains les plus importants de la fin de l'année 2010 organisés par les magazines porte-paroles du style de vie luxurieux des riches - « Glamour », « Vogue » et « Tatler ». La tendance qui s'observe à ces événements qui consiste en ce qu'ils cessent d'attirer les membres les plus influents de la bonne société moscovite, tout particulièrement, comme nous le voyons à la fin du passage, les représentants de l'élite économique. Vers l'hiver 2011 nous pouvons constater également l'affaiblissement d'intérêt pour les lieux de vacances symboliques de l'époque glamour comme, par exemple, la station de ski français Courchevel :

Courchevel, comme *Vanity Fair*, est mort. Désormais ce n'est plus un Olympe du ski alpin pour les gagnants dans la compétition de la vie. [...] Désormais nous ne pouvons rencontrer que trois catégories de nos compatriotes dans la plus russe des stations de ski européennes. Il s'agit de ceux qui y ont acheté des chalets quand Courchevel était à la mode. Il s'agit

⁷²⁹ Bozhena Rynska « Smert' glamurnogo kolhoza » *Gazeta.ru*, 23/11/2009 (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3290191.shtml>)

⁷³⁰ Bozhena Rynska, « Okonchatel'no vichlo iz modi » ; *Gazeta.ru*, 30/12/2010 (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3483130.shtml>)

d'une fraction d'activistes mondains qui ne sont pas du tout représentatifs. Et finalement il s'agit de profanes qui sont venus afin de voir ce qu'est ce célèbre Courchevel⁷³¹.

Les membres du milieu de l'élite économique, à partir du 2009-2010 manifestent un changement dans leur style de vie. Ils commencent à abandonner les pratiques de divertissement, luxueuses et fastueuses, caractéristiques des années d'or de l'époque glamour. En même temps nous commençons d'observer de nouvelles pratiques, peu compatibles avec les principes du style de vie glamour.

1.1. La bienfaisance remplace l'indifférence

Il s'agit avant tout de différentes pratiques de bienfaisance et d'aide qui commencent à être très à la mode en ce moment. La chroniqueuse mondaine capte bien ce phénomène en décrivant différentes cérémonies mondaines de remise de prix. Par exemple, en parlant du prix mondain « Tchelovek Dozhdya », organisé par la station radio branchée « Serebryaniy Dozhd » [Pluie d'argent] en 2010, l'auteur discute l'évolution des thématiques des nominations, qui s'avère révélatrice.

La cérémonie de cette année [2010] est devenue plus sérieuse que la précédente. Nous n'avons jamais vu une ligne sociale autant stricte dans les nominations. Si l'année dernière le prix a été donné y compris pour les entreprises mondaines élitaires - par exemple, pour la propagande de l'art contemporain, - cette fois le prix est donné, par exemple, pour l'organisation du travail avec les sans-abris à la gare. La station radio a manifesté sa position civile d'une manière très nette : les présentateurs couronnaient, d'une manière instructive, ceux qui soulevaient des questions importantes et qui faisaient des choses importantes. Le mot principal pour « Tchelovek Dozhdya » de cette année c'est le mot « décence »⁷³².

Comme le note l'auteur, à la place des activités élitaires caractéristiques du style de vie glamour (la mode, l'art contemporain, la cuisine) viennent les pratiques qui manifestent la compassion et

⁷³¹ Bozhena Rynska, « Kurchevel prevratilsa v palku », *Gazeta.ru*, 24/01/2012 (<https://www.gazeta.ru/lifestyle/bozhena/3973581.shtml>)

⁷³² Bozhena Rynska, « Pol litra serebriyanogo dozhd'a », *Gazeta.ru*, 24/02/2010, (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3329005.shtml>)

l'empathie vis-à-vis de ceux qui souffrent. Ces pratiques deviennent les plus valorisées par les organisateurs des prix mondains. La bienfaisance et l'aide aux démunis devient une nouvelle tendance du milieu de l'élite économique en manifestant un changement d'attitude par rapport aux couches inférieures de la société. En effet, nous le rappelons, l'attitude du monde glamour prévoit un rapport agressif et arrogant par rapport à tous ceux qui ne font pas partie de ce milieu. Les termes comme « bétail » et « insectes » et l'attitude de dédain et d'aversion traduisent bien ce rapport. Au tournant des années 2000 nous observons, au contraire, au sein de cette population, un élan de compassion et d'empathie par rapport aux gens moins fortunés. Ce changement assez radical - le remplacement de l'indifférence et du mépris par la compassion et l'empathie - est remarqué avec surprise par de nombreux commentateurs. Voici comment un auteur mondain décrit ce changement émotionnel sur l'exemple des incendies du 2010 :

La tendance « qui sinon moi » s'est manifestée pour la première fois lors des incendies d'août [2010, il s'agit des incendies de forêts importantes autour de Moscou et dans d'autres régions du pays]. [...] Dans la lettre⁷³³ de Baskakova il y avait un paragraphe significatif « les filles glamour m'apportent chaque jour de l'aide humanitaire et m'aident à trouver le transport et les volontaires, à emballer les conserves, à marquer les boîtes avec les chaussures et les vêtements, à répondre au téléphone. Nous discutons avec ces filles glamour quelle longueur du tuyau d'incendie sera à la mode dans cette saison ». Moi je connais personnellement une de ces filles. Il y a peu, elle a demandé un conseil à propos de quel prétendant choisir pour le mariage. Et voilà, cette fille glamour, très éloignée du domaine social et de la bienfaisance, organise sa propre équipe de bénévoles et participe à l'extinction des incendies pendant un mois. [...] Les filles glamour dans les incendies - ce n'est plus cette forme de bienfaisance, riche et complaisante, qui est inscrite dans la vie mondaine moscovite. C'est déjà un indice très net de la naissance de la responsabilité personnelle vis-à-vis de la vie dans le pays, même au sein des milieux aisés⁷³⁴.

L'auteur souligne dans ce passage l'incompatibilité entre la représentation prototypique d'une fille glamour qui fait partie de la bonne société russe (qui doit être indifférente et froide) et la participation active aux projets civiques. Néanmoins, comme le montre l'auteur, l'attitude des

⁷³³ Il s'agit d'une célèbre lettre publique adressée au ministre de situations d'urgence Sergei Choïgou par une critique d'art Ksenia Baskakova dans laquelle elle critique l'organisation des travaux d'extinction. Référence : <https://annabaskakova.livejournal.com/284963.html>.

⁷³⁴ Bozhena Rynska, « Sami razberemsa », *Gazeta.ru*, 06/10/2010 (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3426433.shtml>)

représentants du beau monde change et ces derniers commencent à manifester des attitudes de compassion inédites. Cette tendance concerne non seulement les femmes du milieu de l'élite économique, mais aussi les magnats eux-mêmes. En 2011 un auteur résume la nouvelle tendance de bienfaisance et de sensibilité qui date déjà de quelques années : « L'année dernière [2010] les oligarques donnaient de l'argent comme des fous pour les malades et les souffrants. Cette année la bienfaisance est devenue moins ardente. Plutôt elle est devenue une partie intégrante du style de vie des riches et célèbres, comme le mouvement de glamour auparavant. On a rassemblé cette année une somme comparable à l'année précédente, mais il y avait moins de bruit »⁷³⁵. Vers 2012, la bienfaisance active cesse d'être une nouveauté et se transforme en pratique courante et routinière des riches.

1.2. Comment expliquer les nouvelles aspirations de l'élite économique ?

Le changement important dans l'auto-perception de l'élite économique et le changement de ses attitudes par rapport aux autres (bienfaisance, compassion, empathie) ont été remarqués par beaucoup de commentateurs. Mais, tout comme la glamourisation du milieu de l'élite économique pendant les années 2000 se présente comme apparaissant *ex nihilo*, de la même façon le rejet du glamour et la quête d'authenticité et de sensibilité par la même catégorie de personnes au tournant des années 2000 se présentent pour beaucoup de gens comme les phénomènes qui vont de soi. Les commentateurs parlent « d'épuisement » quasi-naturel de glamour comme si ce mouvement culturel possède d'un certain potentiel de durée qui s'épuise progressivement. Le passage vers la compassion et l'empathie est vu, dans un sillage évolutionniste, comme une étape suivante du développement intérieur de la personnalité des riches qui succède naturellement à la phase de consommation ostentatoire et l'attitude cynique au monde. Les commentateurs parlent de ce que l'élite économique a « grandi » et « en est venue » au point où elle commence à ressentir de l'empathie pour les couches moins aisées de la population. Pourtant, ce changement dans la sensibilité peut aussi être vu non comme un processus naturel et inévitable, mais comme le résultat de la transformation de la position de l'élite économique au sein de la société russe qui survient à la fin des années 2000.

Pour comprendre cette transformation il faut, tout d'abord, prendre en compte un changement de perception des conditions économiques qui se produit en 2008-2010 dans le

⁷³⁵ Bozhena Rynska, « I sevrushina, i konstitutsia », *Gazeta.ru*, 29/12/2011 (<https://www.gazeta.ru/lifestyle/bozhena/3952089.shtml>)

contexte de la crise économique importante qui a lieu en Russie entre 2008 et 2010. La crise mondiale débute en 2007 aux Etats-Unis, mais la Russie n'entre en crise que dans la deuxième moitié de 2008. Pourtant, les conséquences sont désastreuses pour l'économie russe. Le sujet de la crise occupe l'ordre du jour médiatique. L'agence d'information RIA Novosti résume les conséquences de la crise de la manière suivante :

La capitalisation des compagnies russes a chuté entre septembre et novembre 2008 de 3/4, les réserves de change ont chuté de 25%. La crise financière a conduit, parmi la population, à une baisse de confiance dans le système bancaire [...] La fuite des déposants du système bancaire a baissé la stabilité financière des banques, ce qui a conduit à la faillite de plusieurs grandes banques commerciales et d'investissement. Beaucoup de compagnies se trouvaient dans l'état de pré-faillite. Commencent ainsi les licenciements de travailleurs [...] et les baisses de salaires. [...] En même temps, la crise a provoqué la chute des prix du pétrole. [...] On observe un essoufflement de la croissance économique⁷³⁶.

Comment est-ce que la crise économique a pu être liée au changement de la place de l'élite économique au sein de la société russe qui conduit au changement autant important des modes d'appréhension de la réalité chez les membres de l'élite économique ?

Tout d'abord la crise économique et la perspective d'appauvrissement de la population mettent en question la dynamique concurrentielle qui plaçait les capitalistes, en quelque sorte, au sommet de la hiérarchie sociale et rendait leur style de vie particulièrement attrayant. Les enjeux de ce mode de vie se dévalorisent devant la perspective de la récession et de la stagnation économiques. Les membres du milieu de l'élite économique eux-mêmes parlent d'un sentiment particulièrement important pour notre argument : ils déclarent qu'avec la crise ils ont éprouvé un sentiment de rupture et de perte de sens vis-à-vis de leur style de vie ancien. Etudions l'expérience de transformation intérieure rapportée par Natalia Sindeeva, la créatrice de la chaîne Dozhd. Aux années 2000 Natalia était une « teufeuse » célèbre et membre du milieu oligarchique. Elle a rencontré son mari, un jeune banquier et oligarque-*lite* Alexander Vinokourov, dans la loge VIP de Roman Abramovitch à un match de son club Chelsea. Le changement de sensibilité qu'elle a vécu s'est manifesté dans la création de la chaîne Dozhd, dont nous parlerons plus loin. Ici, nous allons voir comment, au moment de la crise, elle a reconsidéré son rapport au monde. Elle parle d'une transformation assez radicale de son auto-perception :

⁷³⁶ RIA Novosti (<https://ria.ru/spravka/20130816/956672411.html>)

J'étais moi-même une fille très en vue (*gljantsevaja*), très glamour. Mon mari a dit qu'il s'est marié avec une fille glamour qui organisait des événements mondains. Mais cette fille s'est ensuite transformée en une figure politique [elle parle de son statut actuel de propriétaire de la principale chaîne indépendante russe]. La vie change et tu changes avec. L'indifférence. Si t'es indifférent, à un certain moment tu commences à remarquer quelque chose. C'est vrai, c'était une période de luxe, d'argent, j'ai vécu tout ça, c'était cool et c'était un état fantastique. Mais à un moment donné tu commences à comprendre qu'autour de toi tout n'est pas glamour, que sous ce luxe il y a un tas de problèmes et de souffrances. Et si t'es une personne sensible, tu ne peux pas passer sans y faire attention⁷³⁷.

Sindeeva vit ces deux périodes (la période glamour et la période post-glamour) comme deux états différents clairement distinguables. Notons aussi qu'elle présente cette transformation comme intérieure, comme une certaine forme de développement personnel. Nous rencontrons ici une version de l'idée évolutionniste, discutée plus haut. Cette idée représente l'abandon du glamour et la sensibilisation de la personne comme une étape logique de développement de la personnalité de riche. Passons maintenant à un autre passage de Sindeeva dans lequel elle mentionne une autre raison de son changement psychologique :

C'est ton développement intérieur et ton grandissement intérieur encore une fois. Oui, il y avait beaucoup, beaucoup d'argent. Mais la crise de 2008 elle a mise tout en veilleuse. Beaucoup de gens ont reconsidéré les choses, il y avait beaucoup de faillites [dans son milieu]⁷³⁸. Une reconsidération s'est produite et une certaine rationalité est apparue. Tout le monde a compris très clairement que l'argent ne sera plus jamais gagné avec autant de facilité. Cette compréhension ne faisait pas peur. Mais il était clair qu'au futur la vie va être différente⁷³⁹.

Tout en continuant à parler de raisons personnelles intérieures, dans ce passage Sindeeva mentionne la crise économique comme une raison qui a poussé les riches à reconsidérer leurs attitudes. La crise a « mis en veilleuse » le rapport au monde propre au style de vie glamour. Notons la phrase centrale de ce passage : « tout le monde a compris très clairement que l'argent ne sera plus jamais gagné avec autant de facilité ». Le glamour comme style de vie et comme

⁷³⁷ Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

⁷³⁸ L'époux de Sindeeva, l'oligarque-*lite* Alexander Vinokourov, a été un de ceux qui a vécu une faillite. La banque « Kit Finans » sous son contrôle a fait banqueroute.

⁷³⁹ Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

rapport au monde était basé sur l'idée de l'absence d'effort pour s'enrichir, autrement dit, sur l'idée de la facilité et du caractère naturel de l'enrichissement. Cette idée reflétait parfaitement la perception de la situation économique globale en Russie de l'époque du milieu des années 2000 (c.f. le chapitre précédent). Comme m'a dit un journaliste économique à propos de la situation du milieu des années 2000 tout débordait d'argent (*puhlo ot deneg*). Nous nous rappelons également la chroniqueuse mondaine Bozhena Rynska déplorer le sort des femmes en 2008 « l'argent est partout, mais l'attraper, et parfois même juste ouvrir la poche quand l'argent vole autour, - cela, seuls les hommes le peuvent ». La crise a mis la fin à l'idée d'un enrichissement rapide et peu lourd. Un journaliste économique exprime la même idée en parlant de cette époque. Il voit la crise économique comme la raison principale du désenchantement vis-à-vis du style de vie glamour.

Je ne pense pas que c'était la déception vis-à-vis de la consommation ostentatoire en tant que telle. C'était plutôt l'épuisement de ses ressources. L'an 2008, ça a tout cassé, tu comprends ? Tu te rappelles pas, peut-être, mais en 2005-2006-2008 à Moscou tout sentait de l'argent ! Tout était nouveau et cher. Et cette crise de 2008, elle a détruit cette idée de croissance. Puisque la Russie à cette époque était perçue par ces gens comme un Eldorado inépuisable. Et c'était stimulé non seulement de l'intérieur mais aussi de l'extérieur : le BRICS, l'idée des nouvelles économies, le marché des titres croissait, c'était une psychose et une euphorie. Genre, on fait un pas de plus et on est déjà... Non, je ne pense pas que cette idée de la richesse ostentatoire a été rebattue par elle-même, c'est plutôt la crise qui l'a désenflammée. C'est plutôt la crise⁷⁴⁰.

L'idée de la facilité d'enrichissement était au fondement de l'imaginaire social associé à la figure du riche des années 2000. Selon cette idée, n'importe qui pourrait devenir riche. Cela enclenchait une dynamique concurrentielle. Elle s'exprimait en ce que les établis raffinaient sans cesse leurs attitudes et leur style de vie tandis que les parvenus essayaient de l'imiter. Lorsque la richesse cesse d'être une perspective imaginable pour tout un chacun, la concurrence perd son sens. Nous voyons ainsi que ce n'est pas seulement l'épuisement de la richesse comme condition technique de style de vie luxurieux des riches (avoir suffisamment de ressources économiques pour se le permettre) qui explique le rejet des attitudes glamour. Ce style de vie cesse d'être socialement valorisé. Ce mouvement de désintéressement en la vie riche se manifeste aussi par un certain changement des attitudes matrimoniales des femmes. Dans un style humoristique, la chroniqueuse mondaine Bozhena Rynska décrit un changement symptomatique – l'oligarque cesse d'être la cible

⁷⁴⁰ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon, le 12/03/2016

prioritaire de femmes : « en 2010 les épouses ont réalisé que la richesse, que le bon Dieu la bénisse ! Il suffit d'avoir de l'aisance et non pas des millions, tandis que la vie sans chaleur, sans amour et sans compréhension – c'est pas une vie. Un départ de masse des épouses d'oligarques a commencé. Chacune a trouvé un jeune homme - même s'il n'est pas milliardaire, comment il la traite ! Les femmes sont décidées à commencer une nouvelle vie. L'année qui vient sera l'année des maris riches, célèbres et abandonnés : ils le méritent »⁷⁴¹. Nous observons un phénomène paradoxal : dans des conditions de détérioration de la situation économique les femmes perdent l'intérêt pour les personnes hyper riches. Même si le diagnostic de Rynska est quelque peu surévalué, nous constatons néanmoins que le personnage de riche dans sa réincarnation glamour cesse d'être valorisé.

En même temps dans le contexte de la crise économique s'aggravent les relations entre les oligarques d'un côté et les autorités et la population d'autre côté. En effet, la crise a conduit à la baisse du niveau de vie de la population et au licenciement massif de travailleurs. Voici comment l'édition Lenta.ru décrit la situation :

La situation a commencé à changer en juillet [2008], quand les prix des ressources naturelles ont commencé à baisser. Au début la chute a été insignifiante et se voyait comme une correction après la croissance, mais vers le mois de septembre cette chute s'est annoncée avec pleine force [...]. Le choc le plus dur a été subi par la production industrielle, en particulier, la métallurgie. Les entreprises ont trouvé une seule solution – le licenciement massif du personnel. Par exemple, le « MMK » [le complexe métallurgique] a mis en chômage technique trois mille travailleurs. [...] La société « RusGidro » réduit son effectif de deux mille cinq cents personnes (sur seize mille travailleurs) [...]. Non seulement la production, mais aussi toutes les autres sphères de l'économie, souffrent de licenciements massifs. On licencie les travailleurs dans le secteur des télécommunications, dans la distribution, dans le secteur financier, dans les médias. En général la chute de la production s'est accélérée en octobre-novembre. En novembre la production a baissé de 10%. L'industrie du pays ne subissait un tel effondrement pendant 10 ans, depuis la crise du 1998⁷⁴².

⁷⁴¹ Bozhena Rynska, « Okonchatel'no vichlo iz modi » ; *Gazeta.ru*, 30/12/2010 (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3483130.shtml>)

⁷⁴² « Otechestvennaia ekonomika okazalas' na grani spada vpervie za 10 let », *Lenta.ru*, 26/12/2008 (<https://lenta.ru/articles/2008/12/26/finalruseconomy/>)

Dans un contexte de licenciements massifs et d'indignation de la part de ceux qui perdent les moyens de survie, le style de vie raffiné des riches commence à susciter une irritation qui remplace l'admiration d'hier. Qui plus est, les licenciements conduisent à l'éclat de mouvements de protestation civile. Les dirigeants politiques, dans la situation de protestations, se rangent, au moins publiquement, du côté des gens ordinaires. Ils adoptent de nouveau une rhétorique agressive par rapport aux magnats et paternaliste et protectrice par rapport à la population. Dans des scènes quelque peu théâtrales, les dirigeants politiques admonestent sévèrement les oligarques - leurs compagnons de vacances d'hier. Les analystes des médias remarquent un changement de représentation publique de Poutine qui revient, en quelque sorte, à son rôle du début de son présidence.

Pendant son mandat de premier ministre [2008-2012] Poutine incarne de nouveau la figure de sauveur, mais maintenant cette représentation est quelque peu hypertrophiée. Chaque « opération de sauvetage » se présente comme un show grandiose – que ça soit la manifestation de travailleurs à Pikalevo, quand Poutine réprimande le propriétaire des entreprises Deripaska et insiste sur la conservation de l'entreprise, soit des visites en personne lors des incendies dans la région de Ryazan. Poutine se présente à la télévision de plus en plus souvent en compagnie de citoyens simples : il visite le camp du mouvement officiel de jeunes « Nachi », participe au festival de bikers à Novosibirsk, participe aux fouilles avec des étudiants⁷⁴³.

C'est moins la nature du poste politique (président VS premier ministre) qui est importante dans cette situation que la détérioration de la situation sociale sur fond de crise économique. L'épisode avec le magnat Oleg Deripaska dans la ville Pikalevo, mentionné dans ce passage, est significative et nécessite d'être développée. En raison de la crise économique mondiale, certaines entreprises de la petite ville Pikalevo, près de Saint-Pétersbourg, sont contraintes d'arrêter leurs activités et de licencier leur personnel. En réaction, un groupe de citoyens bloque une route fédérale. Poutine se rend dans la ville pour restaurer l'ordre. Les scènes de ses discussions violentes avec les propriétaires des entreprises et les autorités locales passent à la télévision. Les téléspectateurs voient le premier ministre dans une petite salle, au bout d'un groupe de tables disposées en « U ». Derrière lui on aperçoit le drapeau de la Russie. Face à lui, des deux côtés du « U », sont assis les fonctionnaires et les hommes d'affaires qui contrôlent les entreprises de la région. Parmi ces

⁷⁴³ Ekaterina Zabrodkina et Veronika Pasyukova, « «Hard to Be a God»: the Evolution of Political Images of Vladimir Putin », *Upravlencheskoje konsultirovanie*, 2016, n° 2, p. 48.

derniers, on aperçoit le magnat de l'aluminium Oleg Deripaska, une des personnes les plus riches du pays. Poutine, d'un ton mécontent, admoneste les participants de la rencontre. La scène culmine lorsque Poutine convoque le magnat Oleg Deripaska d'un geste du doigt. N'osant pas désobéir, le magnat se lève et s'approche du premier ministre. Poutine lui jette (littéralement) son stylo : « signez ici ! ». Deripaska, qui reste debout devant Poutine qui est assis, prend docilement le stylo et se penche sur le document. Les caméras s'attardent sur chacun de ses gestes. Il appose sa signature, se redresse et fait quelques pas pour rejoindre sa place. Il paraît si gêné qu'il en oublie de rendre le stylo. Aussi, alors qu'il est à mi-chemin vers sa chaise, on entend la voix de Poutine s'exclamer : « et rendez-moi mon stylo ! ». Cette phrase est devenue célèbre. Grâce à elle, la peur qui a paralysé la conscience du magnat a fait le tour du pays, la scène ayant été largement diffusée dans les journaux télévisés de toutes les chaînes. La vidéo de cette scène peut être également consultée sur le site d'hébergement de vidéos Youtube. Son titre est significatif : « Poutine à Pikalevo. Deripaska comme un écolier. Rendez-moi le stylo ! ». Nous observons donc une nouvelle attitude exprimée en public par les représentants du pouvoir par rapport aux magnats, les héros des chroniques mondaines et les icônes de la nouvelle époque capitaliste. Il s'agit d'attitudes d'arrogance et de manque de respect. Comme m'a raconté le créateur du cycle de films sur des riches « Kapital.ru » Alexei Pivovarov, qui a fait un épisode sur Oleg Deripaska, l'oligarque a été profondément vexé par l'attitude avec laquelle Poutine l'a traité. Le journaliste explique :

Bah, parce qu'il était humilié publiquement ! D'une manière officieuse, ses gens ont raconté qu'après cette histoire, il voulait quitter le pays. Et même pendant quelque temps comme il était dans un état émotionnel, il voulait fermer tous les entreprises en Russie et ne jamais revenir. Ça ne s'est passé pas, bien évidemment, mais il était complètement humilié, écrasé, il croyait qu'on l'avait traité d'une manière injuste, on l'a humilié devant tout le pays ! On l'a rendu responsable tandis qu'il n'était pas responsable⁷⁴⁴.

Nous pouvons aussi rapporter une scène d'altercation survenue entre le vice chef de l'administration du président Vladislav Sourkov et le propriétaire de la société de développement « Miraks » Sergei Polonsky en 2010. Lors d'une réunion, en répondant à une remarque faite par Polonsky, selon qui la plupart d'entrepreneurs russes sont « assis sur leurs valises », Sourkov s'est souvenu d'une phrase de Polonsky prononcée à une soirée : « ceux qui n'ont pas d'un milliard de dollars, allez-vous faire foutre ». La phrase a été prononcée en mars 2008 à Cannes. Elle reflétait bien l'atmosphère de l'époque de glamour et ne semblait pas scandaleuse en ce moment. Mais

⁷⁴⁴ Entretien avec le créateur de l'émission *Kapital.ru* Alexei Pivovarov, le 23/03/2016

lorsque le fonctionnaire de l'Etat se souvient de cette phrase deux ans plus tard, quand la crise économique secoue le pays, elle a déjà une signification tout à fait différente. Elle sonne comme une insulte lancée contre la société. Cela montre comment change l'attitude au monde et à la richesse en ces deux ans. Comme le rapporte le journal *Kommersant*, Sourkov a demandé si c'était Polonsky qui avait dit que celui qui n'avait pas d'un milliard de dollars pouvait aller se faire foutre. Il a ajouté : « moi, j'ai pas d'un milliard, mais j'irai pas me faire foutre ». Il a récusé l'exhibition de la richesse et a conseillé aux entrepreneurs d'être plus modestes⁷⁴⁵. Cette situation manifeste la dévalorisation du mode de vie ostentatoirement luxueux de l'élite économique, mais elle manifeste aussi que les représentants de l'élite économique qui professent ce style de vie commencent à susciter de l'irritation auprès des dirigeants politiques.

Cela provoque une réaction en retour de la part de membres de l'élite économique. Certes, elle est rarement exprimée publiquement, mais dans les articles de la presse mondaine qui récoltent les ragots et capte des conversations privées, l'indignation et la quête de la « dignité » et du « respect de soi » transpercent de plus en plus souvent. Nous avons déjà parlé des retards de Poutine aux événements publics qui réunissent, entre autres, les représentants de l'élite économique. A partir d'un certain moment, les membres de l'élite économique commencent à être vexés par cette attitude. Ce changement a été remarqué par une journaliste mondaine :

La conscience des courtisans a changé. Poutine est toujours en retard pour les réunions. Mais, pour la première fois, au forum de Sotchi, ce fait a été publiquement remarqué, au moins dans les couloirs. [Alexander] Potchinok a proposé d'introduire dans l'ordre du jour un point « délai attendu du président », tandis que les industriels se demandaient si Poutine allait s'excuser ou pas. Le chef de « Norilskiy Nikel » Vladimir Strzhalkovskiy s'est disputé publiquement avec les officiers du service de protection. Peu à peu, dans la conscience des grands businessmen, entre la pensée qu'ils ne sont pas du bétail⁷⁴⁶.

Les blocages de la route pour laisser passer le cortège des dirigeants politiques, qui obligeaient les autres habitants aisés du quartier chic de Roublevka d'attendre dans des bouchons constitue une autre raison d'indignation importante. Les mots comme « dignité », « indignation », « humiliation », inconnus dans les articles sur les riches du milieu des années 2000, commencent à apparaître de plus en plus souvent. Un journaliste mondain écrit d'un ton sarcastique : « cette

⁷⁴⁵ Maria-Luiza Tirmaste, « Vsem slezt' s chemodanov », *Kommersant*, 21/05/2010 (<https://www.kommersant.ru/doc/1372262>)

⁷⁴⁶ Bozhena Rynska, « I sevrushina, i konstitutsia », *Gazeta.ru*, 29/12/2011 (<https://www.gazeta.ru/lifestyle/bozhena/3952089.shtml>)

année un changement qualitatif s'est passé dans la conscience des habitants de Roublevka : les troupeaux qui mangent bien ont commencé à comprendre quelque chose. De plus en plus souvent ils ont une idée simple – si la chaussée est bloquée pour plus de 10 minutes, il faut rouler ! »⁷⁴⁷. La tonalité des notices sur Poutine change aussi. Au milieu des années 2000, nous l'avons vu, les membres du milieu de l'élite économique avaient, par rapport aux dirigeants politiques du pays, une attitude que nous pouvons qualifier de « cynique ». Il s'agissait, pour le dire autrement, de relativiser les critères de justice et de morale et d'appréhender la réalité politique en termes de droit du plus fort. Peu de choses pouvaient vraiment indigner un représentant du milieu de l'élite économique. Nous nous rappelons bien de la description de l'éthos du milieu de l'élite économique sur l'exemple des héroïnes du glam-roman de Robski : « Accordingly, Robski's narrator and heroines are emotionally numb, incapable of being shocked: for them, everything is acceptable, including murder ». Même l'affaire de Khodorkovskiy, jusqu'à un certain moment, n'était pas vue par les représentants de ce milieu comme un épisode scandaleux, mais plutôt comme une manifestation de force de l'Etat dans la concurrence avec un oligarque également très puissant. Poutine était vu par les représentants de ce milieu comme un *primus inter paris*, comme faisant partie du même monde concurrentiel dans lequel seuls les gagnants ont le droit de parole. Il était le plus souvent représenté par la presse et la littérature mondaine comme un dirigeant malin et fort, bref, comme une figure emblématique de la période de glamour, un exemple à imiter pour les membres du beau monde. Mais vers 2010 il y a de plus en plus d'articles qui expriment l'indignation des sujets par rapport au maître. Le passage suivant manifeste bien ce changement :

Il est temps de dresser le bilan mondain de l'année. Le beau monde, qui pendant toutes ces années ne faisait que fêter son existence, s'est réveillé et s'est réuni. Les poupées-nymphes, les riches pères, les épouses vexées, les femmes mondaines, les capitalistes voraces sont sortis de leurs rôles et se sont transformés en des citoyens. La position active est la tendance principale de l'année passée. Les riches et célèbres menaient leurs vies légèrement et élégamment. La légèreté est devenue une habitude, mais le glamour en tant qu'idéologie est mort depuis deux ans. A sa place sont arrivés Roman Abramovitch [oligarque] et Dacha Zhoukova [son épouse]. Ils sont devenus la tendance principale de l'espace mondain. Les riches et célèbres copiaient le style de vie de ce couple. Par exemple, ils fréquentaient en masse les matches de Chelsea [Abramovitch est propriétaire du club de foot londonien Chelsea]. Mais, tout d'un coup, les Moscovites et les Londoniens se sont rappelés

⁷⁴⁷ Bozhena Rynska, « I sevrushina, i konstitutsia », *Gazeta.ru*, 29/12/2011 (<https://www.gazeta.ru/lifestyle/bozhena/3952089.shtml>)

qu'Abramovitch est lui-même « un grand coquin » et que ça serait pas mal si la justice anglaise le tape⁷⁴⁸. La défaite possible d'Abramovitch s'associe, dans la conscience des riches et célèbres, à la défaite du « régime détestable ». En fait, le changement d'attitude par rapport à Abramovitch est symptomatique du changement de rapport au pouvoir [Abramovitch est considéré comme oligarque proche de Poutine]. Si avant, le régime était seulement emmerdant (« on bloque la chaussée Roublevka et il faut attendre pendant des heures ! »), vers la fin de l'année, même pour ceux qui ont gagné dans la vie, le régime est devenu détestable⁷⁴⁹.

Dans un autre endroit nous pouvons lire : « les gens soignés et qui ont du succès (à propos, les principaux payeurs des impôts) sont déjà prêts pour la révolte. Dans les coins grogne presque tout le monde. Il y a très peu de gens qui s'en fichent »⁷⁵⁰.

Un autre indice de la même tendance d'apparition de tendances critiques au sein de ce milieu de l'élite économique : la presse glamour, qui est sous contrôle de l'élite économique et qui écrit sur son style de vie, se transforme peu à peu en une arène du débat politique public. Les acteurs politiques qui n'ont pas d'accès à la télévision contrôlée par l'Etat trouvent une possibilité d'expression dans ce genre d'éditions. La chercheuse Ekaterina Levintova décrit cette tendance de politisation de la presse glamour dans son article :

In the case of Russian sovereign democracy, this function of political communication might even be relegated to glamour magazines. The reasons why reading political news in the less traditional media outlets, including glossy magazines, might be connected to democratic political participation, among which are: 1) replacement of traditional sources of political information in the era of declining broadcast TV viewership and, in the case of Russia, increasing etatization of traditional broadcast media and state control of political

⁷⁴⁸ Il s'agit d'un procès judiciaire initié en Grande-Bretagne par l'ex oligarque Boris Berezovskiy contre son ancien compagnon Roman Abramovitch. Le procès a fait beaucoup de bruit. Les audiences ont permis la publicisation de beaucoup de détails sur les modes d'interaction entre le business et l'Etat en Russie aux années 1990. La plainte de Berezovskiy contre Abramovitch consiste en ce que ce dernier s'est accaparé de parts de Berezovskiy dans des entreprises russes comme "Sibneft" et "Rusal" suite à l'exil du dernier en Angleterre au début des années 2000. Dans le conflit entre Berezovsky et Poutine l'ancien compagnon de Berezovsky a pris le côté de Poutine et s'est présenté comme modérateur entre les deux parties. Berezovsky s'est vu obligé de vendre ses parts dans les entreprises russes à Abramovitch. Selon Berezovsky, le prix a été largement sous-évalué. C.f. : <https://www.novayagazeta.ru/articles/2012/08/31/51236-berezovskiy-vs-abramovich-vysokiy-sud-londona-priznal-chto-by-la-171-krysha-187-171-ne-bolee-togo-187-133>

⁷⁴⁹ Bozhena Rynska, « I sevrushina, i konstitutsia », *Gazeta.ru*, 29/12/2011 (<https://www.gazeta.ru/lifestyle/bozhena/3952089.shtml>)

⁷⁵⁰ Bozhena Rynska, « Uhozhenie l'udi sozreli dl'a protesta », *Gazeta.ru*, 22.02.2011, (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3534309.shtml>)

messages and 2) glamour publications' emphasis on diverse pool of opinion leaders, both in political and social sense, who, in turn, provide readers with various political "cues and instructions for interpreting political information, and understanding candidates and the political system" [...], including the views of democratic opposition leaders⁷⁵¹.

Levintova décrit bien la tendance à la politisation dans la presse mondaine, mais elle réduit les raisons de ce phénomène au contrôle étatique sur les médias traditionnels. Ces derniers devraient assurer la diffusion de l'information politique, mais ils ne le font pas sous pression de l'Etat. Dans cette situation les médias moins traditionnels, comme la presse glamour, commencent à occuper la niche de la communication politique, absente par ailleurs. Derrière cette explication, nous rencontrons, implicitement, un présupposé évolutionniste selon lequel chaque société se politise en quelque sorte inévitablement et automatiquement et, si les voies traditionnelles de la communication politique se trouvent bloquées, cette politisation immanente trouve d'autres moyens de manifestation⁷⁵². Nous pouvons objecter qu'au cours des années 2000 et jusqu'à un certain moment très concret, les médias (traditionnels mais aussi glamour) ne s'intéressaient que très peu au domaine politique. Comme nous essayons de le montrer, la politisation des magazines people est liée avec la politisation du milieu de l'élite économique, dont les membres se présentent à la fois comme les propriétaires de ces éditions et dont ces magazines décrivent le style de vie. Cette politisation du milieu de l'élite économique est, à son tour, liée au changement de la place de l'élite économique au sein de la société russe survenu suite à la crise économique du 2008.

Résumons les idées exprimées dans cette section. Les magnats se trouvent soudain en marge de la transformation sociale entraînée par la crise. Les dirigeants politiques manifestent leurs distances par rapport aux riches et exhibent leur proximité au peuple. Le peuple se désenchante du style de vie luxueux des milliardaires. Comme se souvient un journaliste : « dans la période post-crise, les gens ont commencé à regarder en direction, non pas des milliards issus

⁷⁵¹ Ekaterina Levintova, « Glamorous politics or political glamour? Content analysis of political coverage in Russian glossy magazines », *Communist and Post-Communist Studies*, 2013, vol. 46, n° 4, p. 504.

⁷⁵² De la même façon, la naissance de ce qu'on appelle en Russie « conscience civile politique », qui s'est manifesté d'une manière inattendue à la fin de 2011 [il s'agit, en particulier, de mouvements de protestation politiques importants qui ont envahi le pays depuis décembre 2011 et dans lesquels ont participé de nombreux membres du beau monde] s'explique souvent par la croissance du niveau de vie de la population. Comme m'a expliqué un journaliste : « il y a beaucoup de gens, y compris des entrepreneurs, qui ont lu des théories institutionnelles qui disent que quand la population obtient un certain niveau de PIB, elle demande plus de démocratisation. Et la plupart d'élite a décidé 'voici notre PIB, comme nous le disent les économistes, voici notre Medvedev, voici notre demande de plus de démocratisation' ». Nous rencontrons ici le même « argument évolutionniste » selon lequel chaque société, après avoir atteint un certain niveau de développement et de prospérité commence à faire plus d'attention aux questions politiques et à demander plus de libertés politiques.

du pétrole, mais en direction de ces petits projets qui font pas honte. Les gens ont voulu gagner de l'argent d'une manière honnête ». Même les épouses et les maîtresses des magnats, si l'on croit à Rynska, quittent leurs partenaires en préférant les gens moins aisés. C'est dans ces conditions que nous commençons à observer un changement d'attitude parmi les membres du milieu des riches. L'ouverture de l'élite économique vers la société et le changement de sensibilité se présentent ainsi comme une réponse au double mouvement d'éloignement : l'éloignement des couches inférieures qui ne sont plus séduites par le mode de vie des riches et l'éloignement des dirigeants politiques qui renoncent au style de vie luxueux et adoptent une posture protectrice des pauvres. Le changement des modes d'appréhension de la réalité que vivent les membres du milieu oligarchique est symptomatique de ce changement de place de l'élite économique. Si, auparavant, ils manifestaient à tout prix leur distinction et leur différence par rapport à leurs compatriotes ordinaires, à partir d'un certain moment ils commencent à se présenter comme des « *mere humans* », comme des personnes semblables à toutes les autres. S'observe ainsi le mouvement opposé au mouvement de distinction des années 2000, le mouvement que nous pouvons qualifier d'humanisation ou de psychologisation du milieu de l'élite économique.

1.3. Souci d'authenticité et expression du moi

La démonstration publique de leur vie psychique devient un des traits particuliers qui commence à caractériser la vie publique des membres du milieu de l'élite économique. Nous avons montré, dans le chapitre précédent, qu'au milieu des années 2000 ces personnes manifestaient une forme de sensibilité bien particulière qui se caractérisait par une certaine impénétrabilité de la vie psychique, par l'indifférence par rapport aux souffrances, par l'insensibilité dans la vie intime et sexuelle. Nous nous rappelons de la métaphore du botox, qui caractérise bien cette forme de sensibilité (le botox améliore l'apparence mais prive la personne de sa capacité à exprimer des émotions). La nouvelle psychologisation du milieu de l'élite économique du tournant des années 2000 se caractérise, au contraire, par un goût prononcé pour l'exposition des détails de la vie psychique et même favorise une certaine forme d'exhibitionnisme spirituel. En quoi cela se manifeste-t-il ? A partir du 2010, certains magnats et membres du milieu des riches s'essayaient au rôle d'écrivains et chroniqueur (*columnist*). La tonalité et le style de leurs textes (articles, chroniques dans des magazines) est bien particulière. Il s'agit de textes fortement psychologisés et sensibilisés à l'orientation autobiographique. Le 24 mars 2010 dans le journal « Roussky Pioner » sort une chronique consacrée à l'âme. Elle est publiée par l'oligarque Viktor Vekselberg, âgé de 53 ans. Dans un long texte, l'oligarque fait part de différentes situations difficiles qu'il a vécues

dans sa vie. Le texte s'ouvre, d'une manière symptomatique, par des réflexions sur la crise économique. « Quand tu vis dans la routine quotidienne, tout paraît lisse. Mais quand une crise vient, se manifestent des imperfections, des vices, des fissures. Je ne suis pas un partisan des affirmations enthousiastes selon lesquelles la crise apporte la purification et l'assainissement. Regardez la crise financière contemporaine »⁷⁵³, nous dit l'oligarque. Dans la suite se révèle pleinement l'aspect proprement psychologique du texte. Notons la fin du texte, par exemple, « jusqu'à maintenant je suis mes règles, dont la transformation signifiera la perte de mon propre 'moi'. [...] Je crois qu'un dialogue sincère ne peut être qu'avec soi-même. Uniquement à l'intérieur de toi tu peux te pardonner et éprouver une libération. Se mentir est plus difficile que mentir à une autre personne. Et tu ne peux répondre à la question sur l'âme qu'à toi-même. De la même façon, ce sont nous qui peuvent perdre notre âme »⁷⁵⁴. Ce texte, qu'on pourrait croire, sans en connaître l'auteur, une des premières expériences littéraires d'un adolescent frappée de premier amour, est pourtant produit par une des personnes les plus riches du monde âgé de 53 ans. Un tel texte est inimaginable au milieu des années 2000 (période de cynisme et d'impénétrabilité émotionnelle du milieu des riches), son apparition en 2010 témoigne parfaitement l'avènement d'une nouvelle forme de sensibilité qui envahit les membres du milieu de l'élite économique à ce moment. Viktor Vekselberg n'est pas le seul qui s'exprime d'une telle manière. Pensons aussi à Ksenia Sobtchak. Cette « teufeuse » célèbre, compagne de plusieurs oligarques différents au cours des années 2000, connue pour ses interviews cyniques et sans pudeur, publie en janvier 2011 un article qui s'intitule « Ne mens pas ». L'éditeur prévient : « la présentatrice de la télévision Ksenia Sobtchak, après avoir commencé à écrire dans « RP » [le titre de revue Roussky Pioner] fait beaucoup de progrès chaque nouveau numéro. Et non seulement dans sa capacité à mettre ensemble les mots mais aussi dans la sincérité avec laquelle elle le fait. Faites attention : ce n'est pas une chronique, c'est un fil électrique dénudé »⁷⁵⁵. L'éditeur n'exagère pas. L'article de Sobtchak commence par des lignes : « j'oublierai jamais ce matin ensoleillé quand tu m'as menti pour la première fois... ». Dans le texte elle fait part de ses expériences émotionnelles douloureuses liées aux ressentiments de l'enfance, aux expériences d'infidélités. Chaque nouveau paragraphe elle commence par « je ne pardonnerai jamais ... ». Mais dans le dernier paragraphe elle dit : « je ne pardonnerai jamais... Mais à quoi bon ce pathos ? Je ne pardonnerai jamais... Je pardonnerai tout. J'ai déjà pardonné. Parce que toute notre vie passe dans le mensonge. Depuis l'enfance nous mentons à nous-mêmes, les autres mentent à nous. Le mensonge nous enrobe,

⁷⁵³ Roussky Pioner, 24.03.2010, <http://ruspioner.ru/cool/m/single/2091>

⁷⁵⁴ Roussky Pioner, 24.03.2010, <http://ruspioner.ru/cool/m/single/2091>

⁷⁵⁵ Roussky Pioner, 05.01.2011, <http://ruspioner.ru/cool/m/single/2110>

s'entrelace en nous, devient notre nature, notre air, notre sang ... »⁷⁵⁶. Ce registre d'expression d'une « blonde au chocolat » (*blondinka v shokolade*), cynique et émotionnellement impénétrable au cours des années 2000, est une nouveauté caractéristique du changement de sensibilité que vit le milieu des riches. La différence avec les expériences littéraires cyniques et dénuées d'émotions de l'époque de roman glamour (c.f. les héroïnes du roman d'Oxana Robski dénuées d'émotions et de sentiments) apparaît clairement dans ces textes.

Une autre manifestation du changement de sensibilité du milieu de l'élite économique est son ouverture vers la société. Nous avons parlé des pratiques de compassion et de bienfaisance qui ont remplacées l'attitude de fermeté et les pratiques de délimitation de frontières. Une autre manifestation de cette même tendance est la participation aux émissions télévisées. Au cours des années 2000, les oligarques n'apparaissaient que très rarement à la télévision. C'est lié non seulement au fait que les oligarques ne ressentaient pas de besoin d'apparaître en public devant un auditoire de millions de spectateurs. C'est lié aussi à l'absence de formats de conversation (surtout en direct) à la télévision de l'époque glamour (cf. le chapitre précédent). L'ouverture des oligarques vers la société qui se manifeste par leur apparition, en masse, à la télévision à partir du 2009 s'accompagne du phénomène de réapparition des émissions d'interview. Nous allons énumérer quelques exemples.

Nous avons déjà mentionné l'émission interview « Pozner » qui apparaît à la fin de 2008 à la chaîne publique 1TV. Dix mois plus tard, elle accueille deux oligarques emblématiques de l'époque. Il s'agit de du fameux « teuffeur » Mikhaïl Prokhorov et de Viktor Vekselberg, que nous venons de présenter dans le contexte de son essai psychologique sur l'âme. L'émission de Pozner est une forme d'interview bien particulière à la télévision russe, qui se rapproche de ce que les anglo-saxons appellent *accountability interview*. L'invité ne s'y présente ni comme un expert, ni comme un *newsmaker*, ni comme une personne privée qui parle de sa vie intime et familiale. Il se présente en tant que personne publique à qui l'intervieweur, qui incarne le public, pose des questions au nom du public. Prokhorov et Vekselberg se trouvent dans l'obligation de répondre aux questions qui inquiétaient le public depuis longtemps et qui ne pouvaient pas être posées directement. Il s'agit de questions sur l'injustice de la privatisation et de leur enrichissement pendant les années 1990, sur leur responsabilité devant les démunis, sur l'utilité sociale de magnats, sur leur moralité. Les oligarques se tiennent d'une manière impénétrable et dominatrice (la marque de l'époque glamour) mais la forme de la discussion, les questions qui leur sont posées et leur volonté de venir dans l'émission pour faire face à ces questions, manifeste déjà un

⁷⁵⁶ Roussky Pioner, 05.01.2011, <http://ruspioner.ru/cool/m/single/2110>

changement dans le format des relations entre les oligarques et la société (de l'isolement vers l'ouverture).

Un an après, en 2010, les tendances d'exposition psychologique et d'ouverture vers la société, à travers la voie télévisuelle, se manifestent encore plus clairement. Le journaliste de la chaîne NTV Alexey Pivovarov crée une série de films « Kapital.ru » consacrés aux leaders de l'industrie russe. Le journaliste n'avait pas beaucoup d'espoir que les oligarques allaient accepter de participer dans les émissions. Mais les premiers accords l'ont beaucoup encouragé. Comme s'en souvient Alexey, « une des motivations principales pour le faire était le fait qu'Oleg Deripaska a très vite donné son accord. A cette époque, il était une personne non publique ». Certes, le journaliste n'a pas réussi à engager toutes les personnalités qu'il désirait voir dans ses films, mais 6 oligarques ont donné leur accord. Il s'agit d'Oleg Deripaska, Vladimir Evtouchenkov, Vagit Alekperov, Vladimir Potanine, Alexander Lebedev, Mikhaïl Kousnirovitch. Les films sont composés de longs extraits de conversations profondes avec les oligarques qui portent sur leurs biographies, sur leurs voies d'enrichissement, sur les événements actuels. Les oligarques sont filmés dans leurs entreprises mais aussi dans leurs résidences familiales. Oleg Deripaska amène le journaliste dans le hameau où il est né. Il montre sa maison d'enfance, il déguste les prunes avec le journaliste et joue avec des chiens. Vladimir Potanine invite son épouse au tournage et nous voyons aussi un extrait d'interview avec la fille de l'oligarque. Il se présente comme un père heureux, entouré par ses proches. D'autre part, à côté de la vie intime et domestique, nous sommes témoins de manifestations d'émotions et de sensibilité de la part des oligarques. A la fin des films, Deripaska et Potanine déplorent que la société ne respecte pas les riches et ne reconnaisse pas leurs efforts pour améliorer la vie en Russie. Potanine s'exclame d'une manière très émotionnelle et avec une voix qui tremble à la fin de son film :

Quand allons-nous nous habituer à ce que ce n'est pas mauvais si une personne gagne de l'argent, s'il fait quelque chose d'utile ! Tu gagnes ? Vas-y ! Si t'apportes de l'utilité (profit). Si t'apportes du dommage (mal) c'est autre chose. Mais si t'apportes de l'utilité ! Je ne parle même pas de la bienfaisance, c'est encore pire. Une personne fait quelque chose du bien, on lui dit « tu le fais pour la publicité ». Mais quelle différence ? Même s'il le fait pour la publicité, il donne quelque chose, il donne et ne retire pas. N'allons-nous jamais nous habituer à respecter le succès des autres et leur capacité à faire le bien. Sans penser à ce pourquoi il le fait⁷⁵⁷.

⁷⁵⁷ Extrait de l'émission « Kapital.ru » du 25/10/2010 (chaîne NTV)

Cette manifestation d'émotion et surtout la raison de cette manifestation (le fait que la population ne reconnaît pas les efforts des oligarques) montre comment change la sensibilité des oligarques et leur perception de leur place dans la société par rapports aux autres. Au milieu des années 2000, l'idée qu'un oligarque puisse se préoccuper de l'opinion de la population sur son utilité paraissait absurde. En 2010, le fait que certains commentateurs sur internet trouvent que l'aide accordée par un oligarque aux souffrants n'est pas sincère et authentique produit en lui un sentiment d'amertume et d'angoisse.

Un autre exemple intéressant de l'exposition télévisuelle de la sensibilité des oligarques est fourni par la chaîne informationnelle 24 sur 24, Russie 24. Plus tard, vers 2012, cette chaîne adoptera une posture qui traite les oligarques d'une manière quelque peu réifiée, comme des représentants des entités collectives sans montrer leur nature humaine. Nous allons en parler en détail plus loin. Mais en 2010 cette chaîne donne le jour à un format d'interview très inhabituel mais qui caractérise bien cette époque d'ouverture psychologique des oligarques. Il s'agit d'une interview avec deux intervieweurs : un homme (Georgy Kapteline) et une femme (Ekaterina Grinchevskaya). Les rôles de deux intervieweurs sont distribués de la manière suivante. L'homme est responsable de questions « sérieuses », qui portent sur l'économie et la politique. La femme, au contraire, ne pose que des questions sur la personnalité de l'invité. Par exemple, au cours de l'interview avec Viktor Vekselberg, après une question de Georgy Kapteline sur la modernisation (le sujet d'actualité à l'époque), Ekaterina Grinchevskaya prend la parole et dit : « Viktor Feliksovitch, on va revenir à la question de la modernisation après, d'autant plus que Gocha [cette manière familière de s'adresser à son collègue est aussi significative] va vous constamment amener vers les questions sur la modernisation, la politique, l'économie. Mais moi je m'intéresse beaucoup plus à vous-même [en tant que personnalité] »⁷⁵⁸. L'intervieweuse posera ainsi des questions sur les motivations de l'oligarque, sur les dilemmes psychologiques, sur la perception interne de la richesse. Au cours de cette interview Vekselberg va lire un poème de Pasternak, manifester de la gêne et d'autres émotions humaines. Le contraste avec la représentation des oligarques du milieu des années 2000 est frappant. A côté de Vekselberg, cette émission, dont la durée de vie a été assez courte, a accueilli, par exemple, Vladimir Lisine, un des milliardaires les moins publics de la liste Forbes russe. L'interview a commencé par une question psychologique, à savoir comment Lisine se sentait devant la caméra, étant une personne modeste et peu publique. Au cours de l'émission le spectateur a appris beaucoup de détails sur la vie privée de Lisine.

Sans doute, l'exemple le plus symptomatique de la nouvelle sensibilité du milieu de l'élite économique c'est l'apparition de la chaîne Dozhd. Nous en parlerons plus en détail dans la section

⁷⁵⁸ Vesti 24, Interview, 28.04.2010

suiuante. Ici, contentons-nous de dire que l'arrivée des oligarques aux interviews de Dozhd, connues pour leur orientation agressive, constitue elle-aussi une manifestation importante d'ouverture des oligarques. Les journalistes de la chaîne eux-mêmes sont, dans une certaine mesure, surpris par le fait que les magnats viennent dans leurs émissions en dépit de leur manière agressive de poser les questions. L'ex-présentateur de l'émission Hard Day's Night, apparue en 2010, m'a dit :

Il y avait une période qu'on peut appeler « le dégel de Medvedev », je ne sais pas comment l'appeler, quand Dozhd était très à la mode et quand d'une manière inattendue différents hommes politiques et entrepreneurs ont d'un coup voulu donner des interviews. Ils se sont ennuyés des interviews de « Russie 1 » dans lesquelles on leur lit des questions préparées par leur service de presse. Et ils ont commencé à venir dans l'émission Hard Day's Night. [...] Mais c'est pas clair pourquoi ils venaient à la chaîne Dozhd, pourquoi ils venaient à cette conversation sincère. Je ne sais pas. On peut supposer que c'était le dégel de Medvedev et ils ont senti le désir de parler avec cet auditoire. Je ne sais pas. Franchement. Je ne peux pas répondre à cette question, mais moi aussi je veux le comprendre⁷⁵⁹.

Un journaliste de la revue « Slon » réfléchit lui aussi à ce sujet : « la question qui reste, c'est pourquoi d'un coup ils ont commencé à venir. Je ne peux dire rien sauf que c'était dans l'air. Qu'il fallait s'ouvrir à un moment donné. Que les années 1990 sont finies et que la nouvelle époque est commencée » (entretien avec Goryanov). Nous retirons, de ces passages, le fait que, pour les journalistes, l'apparition des oligarques dans les émissions-interviews se présente comme un phénomène surprenant et quelque peu inattendu, il constitue une rupture par rapport à leur comportement indifférent pendant la période précédente.

2. Dozhd : un laboratoire d'expression de l'authenticité

La chaîne de télévision Dozhd, qui est devenue, à cause de ses interviews, un objet important pour notre travail, se présente elle-même aussi comme un reflet de la transformation de la sensibilité et du rapport au monde qu'éprouve l'élite économique au tournant des années 2000. La chaîne est créée par les représentants du milieu de l'élite économique et pour les représentants du milieu de l'élite économique (surtout au début de son existence). La chaîne est organisée par la « teuffeuse » et membre de la société mondaine Natalia Sineeua qui perçoit d'une manière aigüe le changement

⁷⁵⁹ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

d'humeur qui a suivi la crise économique de 2008. Selon la quantité d'oligarques qui sont apparus dans ses émissions, la petite chaîne privée Dozhd devance toutes les grandes chaînes publiques comme 1TV, NTV et Rossiya et n'est devancée sous ce rapport que par la chaîne informationnelle à orientation économique Russie 24. Dozhd se présente ainsi comme un laboratoire d'autoréflexion de l'élite économique.

2.1. *Du glamour à la quête d'authenticité*

La chaîne Dozhd commence à diffuser en 2010, mais l'idée de sa création apparaît en 2008, au moment où le glamour comme style de vie et rapport au monde est toujours à l'avant de la scène dans le milieu de l'élite économique. A cette époque Natalia Sindeeva quitte la radio « Serebryaniy Dozhd » qu'elle a créée ensemble avec un autre copropriétaire, Dmitry Savitsky. Avec une somme d'argent importante dans sa poche (Natalia pense au début d'acheter une maison en Italie) et avec la perspective de soutien financier de la part de son mari (le banquier fortuné Alexander Vinokourov), elle choisit parmi les occupations typiques pour une femme de ce milieu aisé : produire du cinéma ou créer un média sur le style de vie branché. L'idée de créer une chaîne est proposée par un ami d'une manière tout à fait accidentelle, mais cette idée rentre bien dans le rang des occupations branchées d'une femme glamour et aisée. En effet, au début de son fonctionnement, la chaîne présente beaucoup d'éléments stylistiques propres au glamour. La réalisatrice télévisuelle célèbre Vera Krichevskaya, embauché par Sindeeva pour inventer la conception de la nouvelle chaîne, se souvient : « [Au début] Natacha [Sindeeva] voulait faire une chaîne branchée et positive »⁷⁶⁰. Mikhail Zygar, le rédacteur en chef de la chaîne (2010-2016), lui-aussi souligne que dès le début l'accent a été mis sur le côté « trendy » : « on a eu l'impression que même si on est une chaîne d'actualités et politique, cette chaîne devait être très branchée »⁷⁶¹. Un autre journaliste, à cette époque le rédacteur en chef de la revue « Slon », exprime la même idée : « jusqu'à un certain moment Dozhd voulait construire une belle chaîne sur un peu tout, si je peux dire. Il n'avait pas de conception précise. Si tu prends les anciennes émissions, ça va être 'd'accord, parlons du yoga', 'parlons des expositions'. [...] Je ne me rappelle pas très bien, mais je me rappelle qu'au début ils ont essayé honnêtement de jouer ce jeu 'd'optimistic channel' »⁷⁶². La chaîne, au début de son existence, se présente ainsi comme une version télévisée d'un *glossy*

⁷⁶⁰ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

⁷⁶¹ Entretien avec l'ex-rédacteur en chef de la chaîne Dozhd, le 22/04/2016

⁷⁶² Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon, le 12/03/2016

magazine sur le style de vie de riches de l'époque glamour. Le slogan « optimistic channel »⁷⁶³ mobilise un des mots-clés de la culture glamour. La couleur rose du titre de la chaîne ne fait que renforcer le souvenir de cette époque de la belle vie.

En même temps, de nouveaux traits, peu caractéristiques du mode de vie glamour d'avant la crise, commencent à se manifester très vite après la création de la chaîne, coexistant au début harmonieusement avec les principes du glamour. Par exemple, les créateurs de la chaîne exposent au public le travail de préparation de la chaîne. Cela représente déjà un déplacement par rapport aux principes de l'époque glamour, qui prescrivent de distinguer clairement la préparation qui doit rester cachée des regards du public et la mise en scène finale, exemplaire et luxueuse. Au lieu de cela l'équipe de création de la chaîne décide de publier régulièrement sur Youtube les enregistrements vidéo (vlogs) des réunions de travail consacrées à la création de la chaîne⁷⁶⁴. Dans ces vlogs⁷⁶⁵ les créateurs de la nouvelle chaîne essayent de définir à quoi elle doit ressembler. Ils essayent d'inventer les mots clés qui doivent caractériser la nouvelle chaîne. Le choix de mots est éclairant : « responsabilité, création, optimisme, réussite, indifférence, dignité, tolérance, subjectivité, sincérité, diversité, rêve ». Certains de ces mots clé comme « réussite » ou « optimisme » par exemple, font penser de principes de style de vie glamour. Mais à côté d'eux apparaissent des nouveaux mots, inconnus à ceux qui décrivaient la culture de glamour au milieu des années 2000 : « indifférence », « tolérance », « subjectivité », « sincérité », « diversité ». Regardons, par exemple, comment le chef de la rédaction décrit la chaîne au début de son existence :

On n'était pas à propos de la politique, on était à propos de l'honnêteté. A propos du for intérieur, à propos de l'avancement, à propos de l'open-mindedness. On n'avait pas de cliché, on n'est pas homophobes, on apprend les gens à être tolérants, on embauche une fille handicapée au fauteuil roulant. [...] il y avait beaucoup de musique, de groupes musicaux. Des émissions sur la médecine, sur les découvertes techniques. Et même en choisissant les thèmes pour les blocs d'actualités, on voulait y introduire un côté « trendy ». On ne mettait pas des sujets politiques à la première place. Disons, la sortie d'un nouvel

⁷⁶³ Aujourd'hui la chaîne s'est transformée en une unique chaîne d'actualités politiques indépendante du Kremlin. Elle parle beaucoup de problèmes publics réduits au silence par les chaînes fédérales. Dans ces conditions le slogan « optimistic channel », qui reste jusqu'à aujourd'hui, suscite beaucoup de réactions ironiques de la part d'invités et de commentateurs, étant donné que la chaîne est désormais concentrée sur le traitement de problèmes sociaux et politiques.

⁷⁶⁴ Dans la suite cette aspiration de publiciser le travail de préparation se manifestera en ce que les journalistes vont présenter en direct leurs *letouchkas*, ou réunions rédactionnelles, et choisir ensemble avec les spectateurs les sujets pour la couverture.

⁷⁶⁵ Film documentaire « Dnevnik Dozhd'a » (<https://tvrain.ru/teleshov/blogs/>)

iPhone était une actualité plus importante que l'apparition d'un nouveau prisonnier politique. Parce que le premier nous change plus. Dans cette réalité d'hier. Mais en même temps les prisonniers politiques n'apparaissaient pas à l'époque avec autant de fréquence. Voilà, non, bien sûr, qu'on suivait des thèmes politiques. Mais on essayait de jouer⁷⁶⁶.

L'inclusion de personnes handicapées (la présentatrice en fauteuil roulant devient la marque de la chaîne) coexiste, pour l'instant, avec l'intérêt pour les iPhones et la mode. Le changement d'orientation de la chaîne ne se passe pas brusquement, elle s'opère progressivement en combinant aux premières étapes les caractéristiques propres à deux types de rapport au monde. Natalia Sindeeva se souvient elle-même : « j'avais pas de sentiment qu'avant tout était *glossy* et après, d'un coup, pas. Non, c'était pas ça ! Plutôt c'était une évolution interne »⁷⁶⁷. Le rédacteur en chef de la revue « Slon » (partenaire de la chaîne) explique comment Sindeeva voyait la conception de la nouvelle chaîne :

Natacha [Sindeeva] a dit que finalement ces gens [le milieu de l'élite économique] s'intéressent aussi à autre chose que toute cette merde comme les bagnoles, les vins, et tout ce luxe ostentatoire qui est en réalité vide de sens. Et qu'en réalité ils s'intéressent à la même chose que les autres gens, mais ils sont mieux éduqués et ont plus de succès. Ils ont un style de vie particulier, mais ce style de vie n'épuise pas toute leur vie, tous leurs intérêts. Ils s'intéressent aussi aux problèmes sociaux, humanitaires, politiques etc⁷⁶⁸.

Le journaliste souligne ici une certaine continuité entre le style de vie ancien qui se limitait au glamour, et une nouvelle forme de rapport au monde ouvert vers d'autres groupes sociaux. Ce n'est pas par hasard que pour identifier ce nouveau rapport au monde le journaliste parle de l'intérêt pour les « problèmes sociaux, humanitaires, politiques ». L'ouverture vers les autres constitue une composante importante du changement de sensibilité du milieu de l'élite économique russe qui était caractérisé, il y a quelques ans, par une attitude d'exclusion et de mépris par rapport aux inférieurs. Nous avons suivi cet aspect de changement sur l'exemple de thématiques de la presse mondaine. Pour les créateurs de Dozhd et pour la chaîne elle-même l'ouverture vers les autres et l'empathie pour les autres deviennent un aspect important de leur identité. Dozhd se présente comme la première chaîne russe qui commence à parler d'une manière systématique de

⁷⁶⁶ Entretien avec le chef de rédacteurs de la chaîne Dozhd, le 02/04/2016

⁷⁶⁷ Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

⁷⁶⁸ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon, le 12/03/2016

problèmes sociaux : des malades, des sans-abris, des gens qui ont besoin d'une intervention chirurgicale chère qu'ils ne peuvent pas se permettre. A l'époque c'était une nouveauté pour la télévision⁷⁶⁹. La tolérance devient une autre manifestation de cette ouverture vers les autres. La productrice en chef de la chaîne Vera Krichevskaya explique dans une vidéo « il y a des idées qu'on va promouvoir, j'espère qu'à cette chaîne personne ne va jamais insulter une personne d'une autre nationalité, insulter un homosexuel. Regardons qui nous sommes : on est des personnes différentes, mais on est tous égaux »⁷⁷⁰.

2.2. La télévision publique comme figure repoussoir

Une autre manifestation du changement de sensibilité qu'éprouve le milieu de l'élite économique et qui est lié à la création de la chaîne Dozhd est le sentiment de dégoût que commence à susciter la télévision publique russe mais aussi et surtout les contraintes médiatiques qu'elle incarne. Le rejet de la télévision publique est devenu le cœur de la conception de la nouvelle chaîne et explique beaucoup de ses éléments. A quoi ressemblait la télévision publique au moment de création de la chaîne Dozhd et pourquoi, à un moment donné, est-elle devenue aussi dégoûtante pour les représentants du milieu de l'élite économique ? Certes, la télévision publique était contrôlée par l'Etat et ne fournissait pas de véritable information politique. Mais cela ne constitue qu'une raison de rejet de la télévision fédérale. Le fait est que, comme on l'a montré dans le chapitre précédent, la télévision fédérale a beaucoup intériorisé les principes du style de vie glamour, principes qui peu à peu sont devenus étrangers à l'élite économique. Qui plus est, en étant orientée vers un auditoire de masse, la télévision publique présentait une version vulgarisée et exacerbée de la culture glamour, en contrepoint au processus de raffinement et de sensibilisation de l'élite économique. Nous passons donc d'un raisonnement politique, qui réduit souvent l'opposition entre la télévision publique et la chaîne Dozhd (ou, à un certain moment RBC) aux termes de positions politiques, à un raisonnement proprement sociologique qui propose de voir le rejet de la télévision publique comme le reflet des changements psychiques de certains acteurs entraînés dans la reconfiguration des élites. Les membres de l'élite économique ressentaient que la télévision est devenue, d'un coup, dégoûtante et qu'il n'y a pas de chaîne de télévision qui reflète le nouveau rapport au monde qu'ils éprouvent. Il fallait donc la créer. Sindeeva s'en souvient :

⁷⁶⁹ Vers 2012-2013 cette tendance s'est répandue sur les autres chaînes de télévision et maintenant presque chaque bloc d'actualités en Russie se termine par un sujet sur un enfant avec une maladie rare et par une annonce de collecte de fonds pour soigner cet enfant.

⁷⁷⁰ Film documentaire « Dnevnik Dozhd'a » (<https://tvrain.ru/teleshov/blogs/>)

Une autre motivation était que j'ai réalisé qu'il n'y a plus une seule chaîne qui correspond à mes intérêts, aux intérêts de mon cercle, de mes amis. Peu à peu tout le monde a cessé de regarder la télévision. On en parlait beaucoup [...] Et j'ai pensé à un moment donné, « tiens, c'est ça notre niche ! » [...] Je me suis dit alors, je sais comment travailler avec cet auditoire, je connais bien cet auditoire, je sais comment ce business marche, je sais dans quelle mesure cet auditoire [aisé] intéresse les annonceurs de publicité, et voilà, le puzzle s'est rassemblé. Oui, je sais rien sur la télévision, mais c'était pareil pour la radio, je vais me débrouiller. Je pense que c'était la raison principale [de la création de la chaîne] – il n'y avait rien à regarder⁷⁷¹.

Vera Krichevskaya attire elle-aussi l'attention sur le fait que son cercle a cessé de regarder la télévision : « Vers ce moment, vers 2010 une classe de gens s'est formée qui a cessé de regarder la télévision. Ils ont cessé de regarder la télévision à cause de la perte de confiance. Maintenant [2016] il y a beaucoup de gens comme ça, à cette époque il y en avait moins, et tous ces gens étaient autour de nous, les gens qu'on connaissait, notre cercle »⁷⁷². Dès le début, la chaîne Dozhd s'orientait sur le cercle de créateurs de la chaîne et tout particulièrement, sur le milieu de l'élite économique. Elle devait remplir le vide qui est apparu, la niche d'une télévision pour les aisés et branchés. La chaîne se formait ainsi en quelque sorte comme un club pour un auditoire branché, qui vit la même transformation de la sensibilité et qui éprouve la même attitude par rapport à la télévision publique.

Avant de passer à l'analyse des traits stylistiques de la nouvelle chaîne, en contrepoint à la télévision publique, il nous faut comprendre quels éléments de cette dernière suscitent le dégoût de l'auditoire branché. Cela nous permettra de mieux comprendre les principes de la nouvelle chaîne aussi bien que leur manifestation dans les interviews avec les magnats. Sindeeva explique :

Quand tu allumes la télévision, soit t'accroches soit t'accroches pas et tu continues à zapper. Vous voyez ? Et j'ai compris que je ne colle plus ! Je ne veux plus regarder la télévision, elle n'est pas intéressante. Certes, il y avait la chaîne Kultura qui m'attirait parfois, mais elle-aussi, elle était faite à coups de hache, d'une manière ringarde, il n'y avait pas de drive, pas de mode. Et de plus mes enfants grandissaient et j'ai compris que je ne veux pas qu'ils tombent sur ces chaînes. Encore une fois, à cette époque il n'y avait pas d'actualités comme aujourd'hui [politisées et agressives], cet enfer qu'on a aujourd'hui

⁷⁷¹ Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

⁷⁷² Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

n'existait pas encore. Mais je ne voulais pas qu'ils regardent les émissions comme « Pust' Govoryat », « Bolchaya Stirka ». Tout ça était massivement présent à la télévision. L'émission « Maximum » et tout ça⁷⁷³.

Le choix des émissions qu'énumère Sindeeva n'est pas fortuit. Il s'agit d'émissions emblématiques de l'époque glamour (c.f. le chapitre précédente) – les talk shows et les émissions bariolées et criardes, avec la décoration luxueuse, exposant des scandales sexuels et le linge sale des stars du showbiz. Dénuées de côté moral et intellectuel, avec une préférence accordée à la forme et non pas au contenu, ces émissions étaient déjà étranges aux membres du milieu de l'élite économique. Vera Krichevskaya, embauchée par Sindeeva pour aider à inventer le concept de la chaîne, et qui a travaillé pendant longtemps à NTV avant qu'elle ne passe sous contrôle du Kremlin, parle du même sentiment d'aversion par rapport à la télévision publique :

Et on a eu un slogan, j'ai proposé ce slogan et on l'a utilisé pendant deux ans - « n'aies pas peur d'allumer la télévision ». C'est notre premier slogan. Il est né naturellement, puisque j'avais peur d'allumer la télévision [publique], puisque je savais qu'un seau d'immondices et de merde allait être renversé sur moi. Surtout ça concernait la chaîne NTV [l'ancienne chaîne de Krichevskaya, passée sous contrôle du Kremlin], c'était l'épanouissement de ce type de contenu et littéralement je tremblais physiquement quand dans un endroit où j'étais il y avait une poste de télévision allumée. Voilà, donc ce slogan, je l'ai formulé pour moi-même, et on l'a utilisé pendant longtemps, puisque notre télévision ne va pas susciter la peur et l'aversion⁷⁷⁴.

Le dégoût est de nature esthétique et non pas politique. Il traduit la désynchronisation entre les valeurs de la télévision publique qui incarne la version vulgarisée du glamour (carnavalesque, jouissance de la vie, sexe, accent mis sur l'apparence, cynisme, insouciance), et la nouvelle sensibilité qui apparaissait dans le milieu de l'élite économique.

Insistons plus sur un aspect de la télévision publique particulièrement critiquée par le milieu de l'élite économique de l'époque post-crise. Il s'agit de l'accusation de l'inauthenticité. Sindeeva décrit sa perception de la télévision au moment de création de la chaîne Dozhd : « j'ai voulu devenir productrice de cinéma. Mais mon ami m'a dissuadé. Il m'a proposé de créer une chaîne. J'ai dit : 'une chaîne ?'. Les gens qui travaillent à la radio détestent pourtant la télévision !

⁷⁷³ Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

⁷⁷⁴ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

La télévision est bidon, mensongère, puisqu'elle est préenregistrée. Elle n'a pas le drive de la diffusion en direct, ce qui est présent dans la radio ». Certes, Sindeeva parle ici comme une représentante de l'industrie de la radio. Mais, d'un autre côté, elle attaque en même temps les principes qui sont au cœur de la télévision de l'époque glamour. Nous l'avons montré dans le chapitre précédent que la télévision publique de l'époque glamour est une télévision qui accorde beaucoup d'importance à la forme (l'apparence des personnages, les décorations etc.). C'est aussi une télévision principalement préenregistrée. Ces deux éléments sont interconnectés, puisque l'apparence exemplaire nécessite beaucoup de travail préparatoire et exige d'évacuer toute possibilité d'échec. C'est pourquoi l'improvisation, qui comporte le risque d'indétermination et d'imprévisible, est réduite au minimum dans ce type de télévision. Dans un passage particulièrement important Natalia Sindeeva définit la télévision publique de la manière suivante : « qu'est-ce que c'est une télévision classique ? Ce sont des formats préenregistrés, des grands shows avec des scénarios écrits à l'avance, dans lesquels toute improvisation est bannie. C'est quand tout, tout, tout passe par le montage ! Et non seulement pour des considérations de censure politique, mais aussi pour exclure les gaffes et les erreurs ».

Afin de mieux mettre en avant les particularités de la télévision publique critiquées par les créateurs de la chaîne Dozhd il paraît utile de reprendre la comparaison que proposent certains auteurs entre la conception de la publicité propre aux sociétés de l'Ancien régime et celle propre aux sociétés occidentales modernes. Jürgen Habermas, dans son ouvrage *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, décrit le mode de présence en public caractéristique des monarques de l'Ancien régime. Habermas fait comprendre que, dans le cadre de la publicité représentative, le monarque représente non pas soi-même comme personne physique, il représente un être à part : « la représentation prétend en effet rendre tangible, à travers la personne publique présente du seigneur, un être invisible »⁷⁷⁵. La valeur de la figure du monarque dépasse sa nature humaine, cette nature humaine n'a d'importance qu'en tant qu'elle incarne un être supérieur⁷⁷⁶. Comment est-ce qu'une personne humaine peut être perçue comme supérieure aux autres et naturellement différente d'eux ? Habermas explique que cet effet est atteint, y compris, par un travail sur la représentation du corps du monarque. Ce corps, par ses attitudes aussi bien que par la manière de l'habiller et de le décorer, se distingue radicalement des corps des autres. Habermas note :

⁷⁷⁵ Jürgen Habermas, *L'espace public : Archéologie de la Publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978, p. 19.

⁷⁷⁶ Cette idée de l'irréductibilité de la figure de monarque à sa personne humaine a été également développée par Ernst Kantorowicz Ernst Kantorowicz, *The King's Two Bodies: A Study in Mediaeval Political Theology*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1957.

Le déploiement de la sphère publique structurée par la représentation est lié aux attributs de la personne : à des insignes [...], à une allure (vêtements, coiffure), à une attitude (manière de saluer, comportements), à une rhétorique (style de discours, formules en général), en un mot, à un code strict de comportement « noble ». [...] Il faut remarquer qu'en aucune de ces vertus le physique ne perd totalement son importance – car une vertu doit s'incarner, doit pouvoir être représentée aux yeux de tous⁷⁷⁷.

Certains objets associés à cette personne et servant à décorer le corps de cette personne où l'environnement dans lequel ce corps est placé, aussi bien que certaines attitudes corporelles apprises par cette personne, servent ainsi d'appuis qui permettent de penser cette personne comme supérieure et différente des autres. Cette idée peut aussi rencontrée dans l'œuvre d'Elias qui décrit comment les courtisans arrivaient à marquer les distances statutaires :

On emploie encore aujourd'hui l'expression « un homme comme il faut » : nous découvrons ici son origine dans la société de cour. Pour tenir son rang dans la course pour la réputation et le prestige, pour ne pas s'exposer aux railleries, au mépris, à la perte de prestige, il faut adapter son apparence et ses gestes aux normes changeantes de la société de cour, qui visent à souligner de plus en plus la singularité, la distinction, l'appartenance à une élite de l'homme de cour. Il faut porter certains tissus, certains souliers. Il faut faire les gestes que le cérémonial de la cour prescrit à ceux qui en font partie. Même le sourire est soumis aux règles de la coutume⁷⁷⁸.

Elias propose aussi un autre principe important d'organisation pratique de la production routinière des asymétries sociales (à côté de rôle des objets et des attitudes corporelles). Il s'agit du principe de la *régularité* qui structure la vie de courtisans. Cette dernière doit correspondre strictement à une ordonnance quelconque, ou, comme le dit Elias, soumettre aux règles de la coutume. Tout le monde doit bien connaître son rôle et ses gestes, chaque élément doit être « comme il faut ». L'improvisation et la nouveauté doivent être écartées. Elias écrit à propos du régime de Louis XIV : « un novateur génial aurait peut-être succombé; imprimant un mouvement déplacé à un mécanisme bien rodé, il aurait fort bien pu détruire un ensemble de conditions qui lui

⁷⁷⁷ J. Habermas, *L'espace public, op. cit.*, p. 20.

⁷⁷⁸ N. Elias, *La société de cour, op. cit.*, p. 261.

étaient très favorables. Louis XIV n'était pas un novateur et il n'avait nul besoin de l'être »⁷⁷⁹. En citant Lavis, Elias dit : « S'il avait été indolent et intermittent, les conflits des institutions entre elles auraient mis la monarchie en anarchie [...] Il était calme et régulier »⁷⁸⁰.

Nous reconnaissons, derrière ces descriptions de la publicité monarchique de l'Ancien régime, certains principes du mode de présentation en public des élites politiques et économiques russes du milieu des années 2000 et de la télévision russe qui assure leur présentation en public⁷⁸¹. Il s'agit du rôle important que jouent des objets (vêtements, gadgets, voitures etc.) et certaines attitudes corporelles (snobisme, indifférence, légèreté etc.). Les objets et les attitudes traduisent l'exemplarité des personnes qui les exhibent. Il s'agit aussi de la scénarisation minutieuse de la présence en public, de l'absence d'improvisation, de l'importance de la préparation minutieuse de chaque geste public. Lorsque nous disons que le milieu de l'élite économique commence à s'opposer à la culture glamour incarnée par la télévision publique, nous comprenons qu'il s'oppose à ces principes de présence en public que venons d'énumérer. Sur quels principes s'appuient les créateurs de la nouvelle chaîne lorsqu'ils critiquent la télévision publique (et à la culture glamour qu'elle incarne) ? La télévision publique est accusée de manque d'humanité et d'authenticité. En effet, un nouveau terme, qui s'oppose à l'idée de la représentation préparée, fabriquée et inauthentique, commence à être utilisé dans leur milieu de plus en plus souvent. C'est le terme *chelovechnost'* qu'on peut traduire en français par le mot « humanité » (caractère humain). Voici, par exemple, comment Vera Krichevskaya parle de l'influence qu'a exercée Dozhd sur d'autres chaînes de télévision russes :

On parle de 2010, mais depuis beaucoup de choses ont changé, y compris grâce à la chaîne Dozhd. Je pense que Dozhd a forcé beaucoup de gens [de la télévision] à comprendre qu'il fallait être humains (« *byt' l'ud'mi* »). Mais pour eux cela se manifeste par des choses différentes, par exemple, en ce qu'il faut marcher tout au long de studio en agitant les bras

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 129.

⁷⁸⁰ *Ibid.*

⁷⁸¹ Certains chercheurs proposent de ne pas associer la publicité représentative uniquement à l'époque de l'Ancien régime. Tel est l'argument de chercheurs comme Jürgen Habermas ou Claude Lefort, par exemple, qui soutiennent que la publicité représentative ne doit pas être vue comme une forme de présence en public archaïque et disparue. Ses principes peuvent être rencontrés dans le mode de présence en public des hommes politiques du 20^{ième} siècle. Warner écrit ainsi, « Habermas, again like Lefort, speaks of a more recent return to the display of public representatives, a return that he calls "refeudalizing". "The public sphere becomes the court before [which] public prestige can be displayed – rather than in which public critical debate is carried on » Michael Warner, « The Mass Public and the Mass Subject » dans Craig Calhoun (ed.), *Habermas and the Public Sphere*, Cambridge (Ma), London, England, The MIT Press, 1992, p. 388. Ces chercheurs proposent ainsi de voir la forme de publicité représentative comme une des modalités de présence en public possibles dans les sociétés contemporaines qui peut se réactualiser dans certaines conditions. Nous pouvons, sans doute, trouver certains éléments de cette forme de présence en public dans les attitudes médiatiques des membres de l'élite russe en ce début de la 21^{ième} siècle.

[au lieu d'être assis sans bouger comme un mannequin pendant toute l'émission]. Mais en général l'impression de la télévision publique était que c'est un tournoi de lecture du prompteur, de ce qui n'est pas écrit pas toi-même, ce qu'est édité par une vingtaine de personnes avant toi⁷⁸².

Krichevskaya parle de ce que la télévision publique est mensongère. Mais ce n'est pas le mensonge politique (par exemple, le fait que les actualités donnent une image déformée de la réalité) qu'elle dénonce. Elle sous-entend le mode de présentation, qu'elle qualifie d'artificiel. Par exemple, le texte du bloc d'actualités n'est pas écrit par la personne qui le lit publiquement. Cette dernière se présente comme un prompteur robotisé, dans le sens où elle n'exprime pas les sentiments qui naissent de son expérience de confrontation aux événements dont elle parle. Elle ne fait que lire le texte écrit par quelqu'un d'autre. Cela concerne aussi les aspects formels de la présentation. Le présentateur est figé dans sa chaise, il ne bouge pas, n'exprime pas d'émotions. Non seulement le texte qu'il lit n'est pas le sien, mais aussi sa façon de le lire ne manifeste pas que ce texte est approprié et vécu par le présentateur. Il le lit d'une façon parfaitement correcte et belle, mais aussi d'une façon distanciée et détachée. Le téléaste n'incarne pas un Soi atteint par le texte, mais quelqu'un d'autre, un présentateur idéal et impartial. Les métaphores qu'utilisent Sindeeva et Krichevskaya pour parler de présentateurs des chaînes fédérales sont significatives : « robots pendus sur le fil », « poupées », « mannequins ». Dans la suite nous allons voir comment l'équipe de la nouvelle chaîne s'oppose à ce style de présentation distancié et robotisé. Nous allons étudier les méthodes d'humanisation de la présentation mises en œuvre par la chaîne Dozhd.

Mais avant de le faire, il faut reconnaître que, certes, la protestation contre la télévision publique initiée par Dozhd contient un certain aspect politique. Dans les entretiens avec les créateurs et journalistes de la chaîne Dozhd, nous pouvons souvent entendre l'idée que la télévision publique a été simplifiée d'une manière consciente afin de faciliter la communication de messages politiques. Krichevskaya dit à propos de la télévision publique : « Puisque [cette télévision] ne crée rien. Soit ils mâchent tout pour toi et le mettent dans ta bouche, soit ils te divertissent et rien ne bouge pas ni dans ton cœur ni dans ta tête ». Plus loin elle a dit : « La télévision étatique, vers ce moment, s'est transformée en un instrument d'abêtissement de la société. La télévision étatique ne travaille qu'avec une population ignorante, avec une population non éclairée, et la rend plus nombreuse. Les gens qui sont plus sensibles le comprennent, mais au niveau inconscient, et ils cessent de consommer. Mais ces gens sont toujours en minorité »⁷⁸³. Sans oublier cet aspect

⁷⁸² Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

⁷⁸³ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

politique, notre intention est de prendre en compte également la deuxième source d'indignation qui provient du désenchantement esthétique. La chaîne Dozhd ne doit pas être réduite à un projet politique, comme cela apparaît souvent aujourd'hui dans des commentaires des analystes. La création de la chaîne Dozhd peut être vue aussi comme un reflet de changement de sensibilité qui s'opère au sein du milieu de l'élite économique. Dans ce sens, la chaîne s'oppose au régime politique de Poutine dans la même mesure qu'elle s'oppose au mode d'appréhension de la réalité des riches de la période glamour. Les créateurs et journalistes de Dozhd soulignent constamment que leur point de départ n'était pas politique mais esthétique et psychologique. Répétons encore une fois cette citation de journaliste de Dozhd : « On n'était pas à propos de la politique, on était à propos de l'honnêteté ». Sindeeva se rappelle :

J'ai compris qu'il faut faire une chaîne de télévision le plus vite possible, disons, pour les gens qui me ressemblent. Pour les gens sensibles, qui ne sont pas paresseux, qui ont acquis quelque chose dans la vie. J'ai vu ça comme un business. Ensuite un processus d'immersion a commencé. Et en ce moment j'ai pas eu d'impulsion que « il faut faire une chaîne informationnelle, puisqu'on a besoin d'actualités différentes [par rapport aux actualités des chaînes publiques qui font l'éloge du régime] ». Pas du tout ! J'ai senti plutôt qu'il fallait faire une chaîne pour les gens réflexifs, soucieux, sensibilisés, les gens qui ne sont pas tranquilles, dans un bon sens⁷⁸⁴.

Dozhd se présente plutôt comme un laboratoire dans laquelle le milieu de l'élite économique se découvre et explore sa nouvelle sensibilité.

2.3. Construire un contre-modèle

La nouvelle chaîne devrait donc ne pas ressembler aux chaînes fédérales classiques. La conception « à l'envers » était alors promulguée par les créateurs de la chaîne. Comment, plus précisément, cette conception est-elle mise en pratique ?

2.3.1. La préférence pour un personnel novice

⁷⁸⁴ Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

L'aspiration à construire une chaîne « à l'envers » se manifestait en la mise en œuvre d'une série de principes qui touchaient différents aspects de fonctionnement de la chaîne. Le premier ensemble de principes concernait la sélection de journalistes pour la nouvelle chaîne. Ainsi, par exemple, il ne fallait pas sélectionner les gens qui ont eu beaucoup d'expérience de travail à la télévision, et surtout à la télévision fédérale. Vera Krichevskaya, responsable pour l'embauche, explique ce principe :

On a eu un objectif de base que si la personne travaille à la télévision, elle sera pas prise. Il y a eu une période où moi, chaque jour, je sélectionnais les gens. Cette période a duré un mois. [...] J'étais sûre que les gens de la télévision ne peuvent pas penser librement, puisqu'ils ont acquis cette compétence de la lecture non-verbale. C'est-à-dire, ils essaient tout le temps de lire la ligne directrice. Ils ne peuvent pas écrire un texte sans circonspection. Ils ne peuvent pas ne pas mesurer leurs choix. Il nous a fallu des gens qui ne sont pas infectés par cette maladie de lire les souhaits de la direction, de peur ne pas commettre une erreur idéologique⁷⁸⁵.

Selon les créateurs de la chaîne, un journaliste qui a bossé pour longtemps pour une chaîne publique perd la capacité de penser et d'agir librement et indépendamment de la direction. Cette personne ne sera pas capable d'improviser et de présenter l'information (s'il s'agit des présentateurs) d'une façon inhabituelle. Même en ce qui concerne le style de présentation de l'information, les téléastes avec beaucoup d'expérience copient et imitent, selon les dirigeants de Dozhd, la manière de présentation qu'on peut qualifier de « télévisuelle ». Ils perdent la capacité d'être spontanés et naturels. Les dirigeants de la nouvelle chaîne aspirent, au contraire, à ce que leurs présentateurs retrouvent les attitudes de prononciation naturelles, propres à la conversation ordinaire. Le chef des rédacteurs de la chaîne explique :

En général Natacha [Sindeeva] avait l'idée que, moins le journaliste est professionnel, mieux c'est, puisqu'il n'a pas de clichés classiques télévisuels. [Ceux qui ont ces clichés] commencent à imiter soit l'école soviétique, soit la manière de Parfenov [Leonid Parfenov, présentateur vedette du milieu des années 2000 à la chaîne NTV]. Et nos journalistes, ils n'avaient pas de ces clichés télévisuels. Si tu écoutes les journalistes télévisuels, ils ont infiniment de clichés télévisuels. Ils sont des appuis-microphone, c'est mauvais. Nous, au contraire, on voulait qu'ils parlent d'une langue vive, qu'ils suscitent de la confiance, qu'ils

⁷⁸⁵ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

n'utilisent pas des intonations des formats télévisuels, mais qu'ils parlent plus honnêtement. C'était notre objectif⁷⁸⁶.

Le fait que la manière de présentation de Leonid Parfenov est citée elle aussi parmi les manières à éviter est significatif. Leonid Parfenov est un présentateur vedette de l'époque où la chaîne NTV était indépendante et il incarne le nouveau modèle libre du journalisme télévisuel post-soviétique. Nous voyons ainsi que les créateurs de Dozhd ne sont pas seulement contre les manières de présentation de journalistes sous pression de l'Etat, ils rejettent en général toute forme d'imitation qui supprime la manière individuelle de parler en public qui est propre à la personne. La tentative de trouver des gens qui n'imitent pas la « bonne manière » de présentation, mais qui, au contraire, restent authentiques et vifs dans leur présentation, traduit un effort de s'écarter de la représentation du présentateur en tant que « microphone sur jambes », en tant que « robot » ou « poupée ». La tâche consistait ainsi à humaniser la présentation télévisuelle. Les employés de la chaîne se souviennent comment Natalia Sindeeva et Vera Krichevskaya apprenaient ensemble au jeune collectif à rejeter la manière de faire propre à la télévision classique. Le chef de la rédaction se souvient : « le cœur c'étaient Natacha et Vera. Elles enfonçaient dans nos têtes la non-acceptation de la télévision classique. Elles nous disaient qu'il fallait réintroduire la sincérité et la profondeur ». Dans un passage très important pour la compréhension de l'attitude recherchée à la nouvelle chaîne (et qui soit en phase avec la transformation de sensibilité de l'élite économique) Krichevskaya explique à quoi doit ressembler le présentateur télévisuel à la chaîne Dozhd :

Il fallait créer une atmosphère de confiance. Il fallait stimuler la formation de relations avec le présentateur. Il fallait que des relations [personnelles] se nouent entre les spectateurs et les personnages de la chaîne de télévision donnée. Des relations construites sur la confiance. Tu dois voir à la télévision une personne qui te ressemble. Qui peut commettre des erreurs, avec une apparence qui n'est pas parfaite. Qui n'a pas eu de prompteur, c'est pourquoi ils peuvent commettre des erreurs. [Nos présentateurs] parlaient tous mal. C'était horrible. Mais vous savez... il y a un tas de présentateurs aux chaînes fédérales : Russie « 1 », « 2 », « 10 » ... ils parlent tous très bien. Mais voici un truc... Je participe souvent à des workshops et séminaires. Et j'aime demander à l'auditoire : « qui connaît leurs noms ? dites-moi leurs noms ! ». Personne ne peut donner leurs noms ! Vous voyez ? Parce que ce sont des poupées ! Ils se ressemblent tous, ils parlent de la manière identique ! Ils n'ont pas de vie, pas de personnalité. Je pense que tu dois connaître non seulement le nom de la

⁷⁸⁶ Entretien avec le chef de rédacteurs de la chaîne Dozhd, le 02/04/2016

personne qui est à l'intérieur de ton poste télé, tu dois connaître tout à propos d'elle ! Et je pense qu'on réussissait parfois à atteindre cet objectif [à la chaîne Dozhd]. Les gens qui regardaient Ilya Vasyunin [présentateur de la chaîne Dozhd] connaissaient tout à propos de lui : où il habite, qu'on l'a attaqué hier parce qu'on l'a reconnu etc. Je voulais que ça ne soit pas des personnages inventés. C'est la seule manière de construire la confiance⁷⁸⁷.

Krichevskaya juxtapose les présentateurs de la télévision publique et les présentateurs de la chaîne Dozhd. En quoi consiste la différence ? Les présentateurs des chaînes publiques parlent et se conduisent d'une manière exemplaire (comme doivent le faire les présentateurs de la télévision), ils sont tous coiffés et habillés d'une manière irréprochable. Mais avec cela et même à cause de cela, selon Krichevskaya, ils n'ont pas de personnalité, ils se ressemblent tous de sorte qu'il est impossible de distinguer un présentateur d'un autre. Nous pouvons dire que la personnalité de présentateurs des chaînes publiques, leur personne humaine particulière, se dissout derrière l'incarnation exemplaire de présentateur anonyme et distancié. Plus haut, nous avons suggéré que la manière de se présenter en public des élites politiques et économiques russes de l'époque avant la crise économique manifestait certaines ressemblances avec ce qu'Habermas comprenait sous la notion de la publicité représentative. La télévision publique dans ce cas se présentait comme un des mécanismes principaux de cette forme de publicité. Cette idée nous sera utile pour discuter le propos de Krichevskaya.

La critique que Vera Krichevskaya exprime par rapport à la télévision publique (et qui se base, comme nous l'avons montré, sur le principe de l'authenticité), présuppose une conception de la publicité tout à fait différente par rapport à celle proposée par les chaînes publiques. Afin de le comprendre, poursuivons notre analogie par la confrontation de la publicité monarchique des sociétés de l'Ancien régime avec les nouveaux rapports à la publicité propres aux sociétés modernes. Le changement important qu'apporte l'avènement de la Modernité dans la modalité de présence en public consiste en la valorisation de la personne humaine indépendamment du statut qu'elle incarne. Dans le cadre de la publicité des sociétés de l'Ancien régime, la valeur de la personne était en lien avec son statut social manifesté par son corps, qui servait comme dispositif d'exhibition de signes de distinction (attitudes corporelles et objets matériels). Dans le cadre de nouvelles formes de publicité développées dans des sociétés modernes, l'accent se déplace vers la subjectivité humaine. La subjectivité est à la base de la théorie habermasienne de l'espace public bourgeois⁷⁸⁸. Même si l'idéal de la publicité bourgeoise, proposé par Habermas, a été démenti par

⁷⁸⁷ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

⁷⁸⁸ Pour Habermas la découverte de la subjectivité se produit au sein de l'intimité de la famille bourgeoise. La prise de conscience de la subjectivité se trouve renforcée par la diffusion de la littérature psychologique et les pratiques

nombreux chercheurs⁷⁸⁹, force est de constater que l'insistance du chercheur allemand sur l'importance, dans les nouvelles formes de publicité, de l'intériorité et de la subjectivité humaines a été perspicace⁷⁹⁰. Le principe d'authenticité prend sens, dans cette nouvelle conception de la personne humaine dotée d'intériorité, avec le changement de la fonction du corps. Le corps sert moins comme indice ou certification de quelque chose d'extérieur à la personne (représentation d'un être divin ou d'une place dans une hiérarchie). Il devient le lieu de l'extériorisation de l'intériorité de la personne, y compris, à travers la manifestation des émotions. Boltanski écrit :

« L'émotion [...] est conçue comme une *extériorisation de l'intériorité*. Ce qui est intérieur, c'est-

épistolaires. Les deux présupposent un public de lecteurs susceptibles de comprendre les émotions exprimées dans le texte et de manifester de l'empathie. Cela donne lieu à la découverte de la commune humanité des êtres humains qui partagent la même capacité de sentir (et cela indépendamment de leurs statuts et de leurs rangs). Elias propose une version alternative de la naissance de la subjectivité. Celle-ci apparaît non pas dans la chambre de famille bourgeoise. Pour Elias ce dédoublement de la personne devient la conséquence du renforcement de contraintes sociales qui amènent la personne à discipliner de plus en plus sévèrement son corps. Ce dernier à un moment donné commence à être perçu comme une chose extérieure détachable de la vie psychique intérieure. En développant la cuirasse et en se rendant compte de plus en plus que son corps ne représente pas toute la richesse de processus psychiques internes, la personne commence à voir le corps des autres de la même manière – non comme un livre qu'on peut lire directement (comme jadis quand le corps était la manifestation directe du statut) mais comme une coque extérieure derrière laquelle se cache la subjectivité et la vie psychique. N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*

⁷⁸⁹ La sphère publique bourgeoise présuppose, selon Habermas, la réunion de gens qui font abstraction de leurs statuts et de leurs positions sociales et qui font un usage libre de leur raison. Ressemblés en un public anonyme, ils contestent le monopole de l'Etat sur la considération de la chose publique. De nombreux chercheurs soutiennent que cette conception de la vie publique dans des sociétés égalitaires est simplificatrice⁷⁸⁹ et réductrice. Geoff Eley soutient que les cercles de bourgeois n'arrivent pas à se débarrasser des considérations de pouvoir et de prestige qui sont étrangers à l'idée de la discussion rationnelle Geoff Eley, « Nations, Publics, and Political Cultures: Placing Habermas in the Nineteenth Century » dans Craig Calhoun (ed.), *Habermas and the Public Sphere*, Cambridge (Ma), London, England, The MIT Press, 1992, p. 289-339.. Nancy Fraser met en question l'idée de l'accès libre à cette sphère publique bourgeoise en insistant sur le fait qu'elle se basait sur la discrimination des femmes Nancy Fraser, « Rethinking the Public Sphere: A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy », *Social Text*, 1990, 25/26, p. 56-80. Le chercheur français Antoine Lilti objecte par exemple : « Le public n'est pas seulement une instance de jugement littéraire, artistique ou politique ; il est plutôt un ensemble de lecteurs anonymes qui ont en commun de lire les mêmes livres et, de plus en plus au XVIIIe siècle, les mêmes journaux. Le public n'est pas constitué par l'échange d'arguments rationnels, mais par le partage des mêmes curiosités et des mêmes croyances, par le fait de s'intéresser aux mêmes choses au même moment et par la conscience de cette simultanéité. De là l'ambiguïté du public, qui s'intéresse aussi bien aux débats politiques qu'à la vie privée des célébrités et qui est rarement à la hauteur des attentes que placent en lui les philosophes politiques et les moralistes » Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014, p. 17.

⁷⁹⁰ Cette conception de l'homme doté de son intériorité donne lieu à différentes formes d'être en public analysées en particulier par la sociologie pragmatique française. Cardon et al. parlent de différents régimes de parole en public qui présupposent des contraintes pragmatiques différentes. Ils donnent des exemples du régime de la critique, le régime de l'opinion, le régime du partage. Dans le régime du partage (régime d'amour) l'accent est mis sur « l'expression des états internes et des expériences vécues manifestées par un corps propre » D. Cardon, J.-P. Heurtin et C. Lemieux, « Parler en public », art cit, p. 12. Dans régime de la critique le lien avec l'idée de l'intériorité est toujours présent mais il est plus nuancé. Ce régime présuppose que les acteurs, en parlant en public, font preuve d'une distanciation et qu'ils démodalisent leur discours en montant en généralité. Mais cette opération même de démodalisation de discours et de la montée en généralité nous fait penser aux principes d'organisation de la sphère publique bourgeoise décrite par Habermas. Michael Warner note : “in the bourgeois public sphere, which was brought into being by publication in this sense, a principle of negativity was axiomatic : the validity of what you say in public bears a negative relation to your person. What you say will carry force not because of who you are but despite who you are. Implicit in this principle is a utopian universality that would allow people to transcend the given realities of their bodies and their status” M. Warner, « The Mass Public and the Mass Subject », art cit, p. 382. La capacité de se désincorporer dans une discussion rationnelle trouve son origine dans cette auto perception comme un être humain semblable aux autres et ayant sa subjectivité propre et ses intérêts privés.

à-dire réel, manifeste sa présence à l'extérieur. Elle [l'émotion] est en effet manifestation dans un ordre et avec les moyens de cet ordre, c'est-à-dire avec les moyens du corps (son agitation, ses sécrétions, ses larmes, ses nerfs, sa voix, etc.) d'une réalité d'un autre ordre. Car cette manifestation n'a rien d'une objectivation. En se dévoilant, l'intériorité ne se détache pas de ses origines »⁷⁹¹. Cela pose le problème de l'authenticité de la manifestation de l'état interne, qui n'est pas accessible directement, mais qui est uniquement accessible à travers la manifestation par le corps.

Revenons maintenant à nos chaînes de télévision. L'idéal du présentateur de la chaîne Dozhd annonce une série de déplacements par rapport aux principes de présentation télévisuelle des chaînes publiques. Le présentateur de la chaîne Dozhd, selon l'idée de ses créateurs, doit être authentique (humain), autrement dit, tout en restant en public, il doit continuer à manifester son intériorité non réductible à sa fonction (publique) de présentateur. Derrière le présentateur qui parle des actualités du jour doit se lire en même temps la personne humaine, authentique, de celui qui parle. L'authenticité et l'humanité doivent se manifester justement par ce que la présentation (dans le sens large : apparence, manière de parler, attitudes) n'est pas parfaite et exemplaire. Dans ce sens le langage et la prononciation un peu vulgaires, l'apparence imparfaite, les réactions et attitudes mal léchées - sont les moyens par lesquels ce surplus d'humanité est atteint. Les présentateurs de Dozhd doivent avoir des traits distinguables, comme tous les humains dans la vie ordinaire, ils doivent avoir un nom associable à leur physionomie. S'opère ainsi une identification entre les spectateurs et présentateurs sur la base de commune humanité. Krichevskaya le dit clairement : « Tu dois voir à la télévision une personne qui te ressemble. Qui peut commettre des erreurs, avec une apparence qui n'est pas parfaite ». Ce n'est pas par hasard que le non professionnalisme (par ce mot nous entendons la mauvaise connaissance de codes de journalisme télévisuel) devenait un atout pour les candidats qui veulent correspondre aux exigences des créateurs de Dozhd. Krichevskaya résume les résultats de leur campagne de recrutement :

Quand on a commencé, on avait 6 journalistes. Et ces 6 journalistes ils parlaient mal, personne ne savait travailler dans le cadre [devant la caméra], mais le plus important c'était qu'ils étaient vrais [réels] et qu'ils ne pouvaient pas travailler d'une manière conjoncturelle [en essayant d'anticiper les souhaits des dirigeants]. Ils racontaient ce qui se passait en réalité. Tout ça incarne notre conception « à l'envers ». Les autres cherchaient des professionnels, nous – des novices⁷⁹².

⁷⁹¹ Luc Boltanski et Marie-Noël Godet, « Messages d'amour sur le Téléphone du dimanche », *Politix*, 1995, vol. 8, n° 31, p. 40.

⁷⁹² Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

Le surplus d'humanité de la présentation que cherchent les dirigeants de la chaîne est atteint ainsi par l'engagement de novices qui ne maîtrisent pas les codes du journalisme télévisuel. Dans ce sens, un autre slogan de la chaîne, « la télévision n'est pas notre profession », semble tout à fait approprié.

Pourtant, lorsque Krichevskaya dit qu'ils ont embauché des novices, ce n'est qu'à moitié vrai. Si l'on étudie l'équipe de Dozhd, on va voir qu'il s'agit de novices seulement de point de vue de travail devant la caméra, mais non pas des débutants dans le journalisme en général. En effet, la chaîne a embauché beaucoup de journalistes professionnels, mais non télévisuels. Les journalistes venaient surtout de deux horizons – la radio et la presse. La manière de faire du journalisme télévisuel à la chaîne Dozhd est ainsi beaucoup influencée par ces deux domaines de journalisme. Plus loin nous verrons en quoi cela a un impact sur l'organisation des interviews avec les magnats. Le présentateur de l'émission-interview principal « Hard Day's Night » Tikhon Dzyadko vient de la radio Echo Moskvyy. Le responsable des émissions musicales et culturelles Mikhail Kozyrev vient de la radio « Silver Rain » où Sindeeva travaillait avant la création de la chaîne. Elle-même participe activement à la définition de l'identité de la nouvelle chaîne. La presse écrite de qualité a été aussi largement représentée à la nouvelle chaîne. Leonid Bershidsky, le rédacteur en chef de la revue politique et économique « Slon », dont le propriétaire est Alexander Vinokourov, le mari de Sindeeva, devient le premier rédacteur en chef de la chaîne Dozhd. Bershidsky est issu du monde de la presse de qualité. Il est le premier rédacteur en chef du journal influent « Vedomosti », créé aux années 1990 par l'alliance entre le WSJ et la Financial Times. Bershidsky participe aussi (ensemble avec Krichevskaya, responsable plutôt de l'aspect visuel) à la sélection de journalistes pour la jeune chaîne et amène plusieurs personnes qui ont une expérience de la presse écrite. Le chef de la rédaction se souvient : « Leonid [Bershidsky] avait le même principe – moins t'as d'expérience télévisuelle, mieux c'est. Il a pris une fille qui travaillait pour le journal « Vedomosti » pour s'occuper de l'économie ». Ce journaliste me parle des leçons enseignées par Bershidsky de la manière suivante :

Bershidsky nous apprenait que nous sommes avant tout des journalistes. Que ce qu'on raconte et ce qu'on recherche doit être un bon travail journalistique. En parallèle on devait penser à ce comment présenter ce bon travail journalistique d'une manière honnête et intéressante. A partir du choix de sujets on tenait en compte ces éléments. D'un côté il fallait qu'on se présente comme des journalistes et pas seulement comme des garçons qui divertissent. Selon lui, le journaliste doit être détaché de tout le monde, il doit aimer à se débrouiller, à élucider des trucs, à rechercher et à découvrir. D'un autre côté, ce qu'on

raconte devait être méconnu avant nous. On est arrivé à ce qu'il fallait être toujours les premiers⁷⁹³.

Plus tard Bershidsky a quitté le poste de rédacteur en chef de la chaîne. Il a été remplacé par Mikhail Zygar, lui-aussi journaliste issu du monde de la presse. Il a fait sa carrière au journal « Kommersant » (un autre journal réputé) et il a travaillé comme rédacteur en chef à la version russe de « Newsweek ». Zygar lui aussi enseignait au jeune collectif des principes proches du journalisme écrit, plus profond et réflexif que la télévision. Il se rappelle dans un entretien :

D'autre côté c'était très important qu'il y ait du sens. Puisque le rapport général à l'égard de la télévision à cette époque était que c'est un genre facile et superficiel, qu'il est impossible de transmettre quelque chose de plus profond via la télévision. De sorte que tout ce qui est intelligent, c'est pour les revues (*tolstye zhurnal'y*), tandis que la télévision c'est quelque chose de léger et de gai. On insistait sur ça, pour nous il était très important que, même si l'on expérimentait avec les genres, pour nous il était important que les correspondants comprennent de quoi ils parlent, qu'ils fassent des sujets dont ils comprennent le sens⁷⁹⁴.

Nous voyons que l'équipe de la chaîne a été, dans une large mesure, composée de journalistes de la radio et de la presse écrite. Dozhd est une télévision faite par des journalistes non-télévisuels. Selon l'idée des créateurs de la chaîne, ces journalistes ne maîtrisaient pas les codes du journalisme télévisuel. Ils ont dû apprendre à travailler devant la caméra une fois à la chaîne. Les journalistes avec des notions de journalisme télévisuel devenaient leurs maîtres, ainsi que la direction de la chaîne. Le chef de la rédaction se souvient : « La plupart de journalistes étaient des journalistes-écrivains [les journalistes issus de la presse], et ils n'avaient pas d'expérience de travail à la télévision. Il fallait les casser, puisqu'au début, je me rappelle, personne ne savait pas comment travailler devant la caméra. Cela explique pourquoi moi j'ai fait une carrière très vite : au moins j'avais un peu d'expérience de présentation, de tournage. Beaucoup de gens étaient gênés et avaient peur de la caméra, ils ont dû changer d'une manière brutale et se maîtriser. Il y a ceux qui finalement n'ont pas réussi à le faire. Mais la plupart a réussi »⁷⁹⁵. En apprenant à se conduire devant la caméra, les jeunes journalistes apportaient, dans le mode de présentation, des éléments

⁷⁹³ Entretien avec le chef de rédacteurs de la chaîne Dozhd, le 02/04/2016

⁷⁹⁴ Entretien avec l'ex-rédacteur en chef de la chaîne Dozhd, le 22/04/2016

⁷⁹⁵ Entretien avec le chef de rédacteurs de la chaîne Dozhd, le 02/04/2016

individuels et peu communs par rapport à la « bonne manière » typique pour les présentateurs à télévision russe de l'époque.

2.3.2. Une qualité d'image volontairement imparfaite

L'idée d'une télévision « à l'envers » et le rejet des canons télévisuels classiques se manifeste aussi dans le rapport à ce que les téléastes appellent « l'image » (autrement dit, à ce que le spectateur voit quand il allume la télé). Pour la télévision classique de la période des années 2000, la qualité de l'image était d'importance primordiale. L'image devait être parfaite et impeccable. Nous l'avons discuté dans le chapitre précédent, lorsque nous avons parlé de la manière dont la télévision des années 2000 incarnait les principes de glamour. Comme nous le comprenons bien, Dozhd, qui s'oppose aux traits caractéristiques de la télévision publique, au contraire, manifeste le plus possible une indifférence par rapport à la qualité de l'image. Premièrement, cela se manifeste en une certaine indifférence ostentatoire par rapport à la qualité du signal vidéo diffusé. Vera Krichevskaya, responsable pour le côté visuel, explique :

Les gens cherchent... à la télévision il y a une habitude de donner une bonne image, une image de qualité. Et nous, on a commencé à montrer... c'était 2010, YouTube vient de commencer à gagner de l'espace ... on a commencé à montrer l'image filmée par des petites caméras non professionnelles et des téléphones portables. Vers ce moment, il était déjà prouvé que, si quelque chose se passe, une catastrophe naturelle, des troubles, tout le monde s'en fiche de la qualité de l'image, il est important de voir quelque chose tout de suite. Ce qui compte, c'est l'image elle-même et pas sa qualité. On n'avait pas de possibilité d'acheter des caméras chères. Alors on a donné à tout le monde des caméras à 30 000 roubles (700 Euros). Des caméras Sony non professionnelles. On a expliqué les bases, comment filmer, garder l'horizon droit, et voilà ! Tout était à l'envers [par rapport à la télévision classique], vous voyez ?⁷⁹⁶

Par exemple, depuis le début de l'existence de la chaîne Dozhd, les journalistes utilisent activement Skype dans leurs émissions (une des émissions interviews analysés dans notre travail inclut les appels de spectateurs par Skype). L'ex rédacteur en chef note : « depuis le début Skype jouait un rôle important. On communiquait avec les invités par Skype. En même temps tout le monde se moquait de nous ». Certes, la basse qualité de vidéos diffusées se présentait en quelque sorte

⁷⁹⁶ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

comme une nécessité, étant donné les ressources économiques fortement limitées, surtout en comparaison avec des grandes chaînes subventionnées par l'Etat. Mais ce qui est important, c'est que la basse qualité n'est pas perçue comme un problème, au contraire, elle entre en phase avec l'aspiration vers plus d'authenticité et de confiance. Krichevskaya se souvient :

On a fait un slogan – « la télévision n'est pas notre profession ». Puisque c'est vrai. Je pense qu'aujourd'hui il y a plus de croyance en l'image qui tremble sur YouTube, qu'en un studio télévisuel, très beau, dans lequel travaillent un concepteur lumière hyper professionnel, un opérateur-metteur en scène génial, où tout est très beau. J'ai l'impression que l'auditoire qui nous intéresse a plus de confiance en YouTube qu'en la beauté de ce studio⁷⁹⁷.

D'une manière curieuse, une bonne image de haute qualité avec des couleurs saturés peut produire l'impression du non authentique. Une telle image rend apparent un important investissement d'efforts afin de la produire, un investissement d'efforts que peut se permettre un grand organisme médiatique anonyme. D'autre côté, une image qui tremble et qui est de mauvaise qualité manifeste, au contraire, la spontanéité et l'authenticité de l'acte de filmer.

L'apparence physique des présentateurs constitue un autre aspect de la même tendance de distanciation par rapport à l'image exemplaire de la télévision publique. Nous nous souvenons bien que, pour les créateurs de la chaîne Dozhd, les présentateurs des chaînes publiques se présentent comme exemplaires et corrects dans leur tenue et dans leurs attitudes, mais privés de « personnification » (le terme de Krichevskaya). Il nous faut maintenant comprendre comment la direction de Dozhd fait que leurs présentateurs manifeste plus de vie et d'authenticité. Krichevskaya explique : « [Les présentateurs des chaînes fédérales] sont des poupées. Maquillées, portant des costumes, des cravates. Et nous on doit avoir des humains, des gens vivants, comme ceux qui habitent à côté de toi, qu'on rencontre dans la rue. C'est pourquoi personne ne va s'habiller d'une manière trop spécifique, se laver et se coiffer exprès pour apparaître devant la caméra. Ils doivent être des gens vivants, ordinaires ». L'impression de naturalité et d'authenticité est atteinte grâce à la manière spécifique de s'habiller et de se coiffer. Cette manière doit être, dans une certaine mesure, négligée, afin de démontrer le minimum d'effort pour créer une apparence qui se distingue de celle de la vie courante. Le chef de la rédaction explique cette idée à partir de l'exemple de son émission :

⁷⁹⁷ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

Mon projet préféré, c'étaient les émissions nocturnes. On s'installait dans la salle des machines, tout le monde partait, il ne restait que des journalistes qui se transformaient en réalisateurs. Ils accueillaient les appels des gens, parlaient avec les gens, mettaient leurs chansons préférées, des clips musicaux, bavardaient, invitaient leurs amis et parler de la vie. C'était l'essence de la chaîne Dozhd. Une conversation honnête avec les gens intéressants, les nouveaux visages. L'absence de distance. On essayait d'être de l'autre côté de l'écran. Ne pas être loin, maquillés, habillés en cravates. On voulait être plus simples, être avant l'écran et pas derrière lui. C'était l'idée principale de Natacha [Sindeeva]⁷⁹⁸.

Nous avons dit que sur les chaînes fédérales, selon les créateurs de la chaîne Dozhd, le format de présentation présuppose que le présentateur se dissout en quelque sorte derrière sa fonction de prononcer le récit. Les journalistes de Dozhd conceptualisaient ce phénomène par le terme de la « distance ». La distance signifie ici la déshumanisation de la présentation. Plus le présentateur est détaché, moins il ressemble à un membre de la communauté de spectateurs. Nous rencontrons ici la même idée que celle exprimé par Krichevskaya lorsqu'elle dit que « tu dois voir à la télévision une personne qui te ressemble ». Avoir l'apparence, la manière de parler et de se conduire de la vie ordinaire, signifie réduire la distance par rapport aux spectateurs et se transformer en quelqu'un qui leur ressemble.

Le comportement des présentateurs devant la caméra doit lui-aussi être différent par rapport aux attitudes détachées et indifférentes des présentateurs des chaînes fédérales. Sindeeva m'explique : « On a eu des gaffes, c'est logique, étant donné le manque de l'argent, de gens et de matériel. Mais en général c'était pas grave puisque cela faisait partie de la nouvelle langue déclarée. Cette nouvelle langue... elle devait être vive. Si, par exemple, devant le présentateur tombe un élément de décoration, il ne doit pas faire semblant que rien ne se passe, il doit réagir ! ». Sindeeva touche ici un autre aspect important de la distinction entre le mode de présentation des chaînes publiques et celle de Dozhd, qui manifeste un nouveau mode de publicité qui se déploie à la chaîne privée. Cet aspect concerne la manifestation des émotions. Nous avons dit plus haut que les présentateurs de la télévision publique ont tendance, selon les créateurs de la chaîne Dozhd, à lire le texte d'une manière détachée et indifférente, ils ne manifestent pas d'émotions. Les émotions, comme nous l'avons dit en nous appuyant sur l'idée de Boltanski, se présentent comme une extériorisation de l'intériorité. Le mode de publicité qui se déploie à la chaîne Dozhd est basé sur la mise en avant de la subjectivité et de l'intériorité des êtres humains. Les émotions y occupent une place importante dans la tentative de la chaîne d'humaniser la présentation. D'un côté, les

⁷⁹⁸ Entretien avec le chef de rédacteurs de la chaîne Dozhd, le 02/04/2016

présentateurs doivent réagir plus émotionnellement aux événements qu'ils décrivent dans leurs blocs d'actualité. Certes, il ne s'agit pas de se conduire d'une manière complètement déchaînée. Plutôt, il s'agit de ce que Cas Wouters appelle « a controlled decontrolling »⁷⁹⁹. L'émancipation des émotions se soumet au contrôle réflexif.

Ensuite, et c'est le deuxième aspect de la manifestation des émotions, les personnes qui apparaissent dans le cadre ne doivent pas perdre le lien avec leur corps physique, ils doivent réagir d'une manière naturelle au changement d'environnement dans lequel est plongé leur corps physique (par exemple, à un élément de décoration qui tombe). Dans ce sens, tout en agissant dans le registre public, ils ne doivent pas opprimer leurs réactions corporelles spontanées. Précisons notre idée. Nous avons dit plus haut que la personnalité de présentateur de la télévision publique se dissout derrière la fonction de présenter un récit. Le présentateur de la chaîne publique est, en quelque sorte, détaché de son corps physique plongé dans un certain environnement matériel (studio). Son corps physique - bien habillé et coiffé - se présente comme un attribut de présentation du récit, il la complète. L'effort des dirigeants de Dozhd consiste à faire revenir la personnalité de présentateur dans le cadre en faisant revenir son corps dans l'espace du studio. Le corps redevient le dispositif d'interaction avec l'environnement immédiat, tout en restant la place de l'énonciateur dans l'énoncé. Pour la télévision publique, les gaffes et les erreurs produites à cause des accidents dans le studio sont inadmissibles : elles rompent l'impression que le présentateur appartient complètement au monde du récit qu'il produit. Dans le cas de Dozhd, où « un récit » se transforme en « un récit produit par cette personne particulière », les gaffes et les erreurs, d'une manière curieuse, ne font qu'ajouter plus d'authenticité à la présentation. Elles accentuent la faillibilité propre à chaque personne humaine en humanisant ainsi la présentation et le présentateur.

L'organisation de l'espace de la chaîne doit, elle aussi, être brièvement décrite. A la télévision classique, le studio est détaché du monde réel. C'est un méta-endroit, invisible pour le spectateur, dans lequel la représentation de la réalité est soigneusement préparée pour se faire passer pour la réalité elle-même. Dans le cas de la chaîne Dozhd ; le principe est différent. Tout d'abord, comme l'a dit la directrice de la chaîne, l'espace de studio est ouvert : « C'est ça que nous avons changé, on a ouvert le studio, on a ouvert le micro, on a fait tout ça vrai et vif. Autrement dit, les mots 'vrai' et 'vif' était la distinction principale par rapport aux émissions de la télévision fédérale, raffinée et léchée. Voilà ». Les créateurs de la chaîne ont essayé de redéfinir le partage entre les espaces réservés pour le tournage et les coulisses qui n'apparaissent pas dans le cadre. Certes, il y a des plateaux de tournage, mais les journalistes peuvent présenter aussi directement à

⁷⁹⁹ Cas Wouters, « The Civilizing of Emotions: Formalization and Informalization » dans *Theorizing Emotions: Sociological Explorations and Applications*, s.l., 2009, p. 186.

partir de leurs postes de travail, en étant filmés par des petites caméras portables. Tout l'espace de studio se transforme ainsi en quelque sorte en un plateau de tournage. Parallèlement, il n'y a plus de distinction franche entre les gens qui doivent apparaître dans le cadre et les gens qui ne doivent jamais y apparaître. Le personnel technique peut aussi être filmé et même parfois interviewé.

En général, il s'agit de rejouer le partage entre le public et le non public propre à la télévision russe traditionnelle. Cette dernière présuppose que les spectateurs ne voient que les images soigneusement préparées pour la publicité. Tandis que, d'un autre côté, il y a des zones qui n'apparaîtront jamais dans le cadre. A la chaîne Dozhd, le partage public/non public est joué différemment. Les zones publiques ne sont pas soigneusement préparées pour la publicité, elles peuvent contenir des éléments non publics sans que leur présence soit incohérente pour la scène. D'autre côté, les zones moins publiques, les coulisses, peuvent à tout moment devenir publiques. Sindeeva dit : « Je veux construire une télévision à l'envers, elle doit manifester l'ouverture, l'ouverture dans tous les aspects. Dans cette ouverture, on doit avoir des vues sur Moscou réelles et non pas dessinées. C'est pourquoi je veux des fenêtres ouvertes. Les gens qui travaillent en dehors du cadre, ils sont aussi dans le cadre. Ouverture dans nos intentions, ouverture dans la grande ville, c'est ça qu'on a perdu ici à Moscou »⁸⁰⁰. D'habitude, le studio de télévision n'a pas de fenêtres puisque la lumière du soleil change constamment l'intensité en complexifiant ainsi le travail des opérateurs lumière. L'absence de fenêtres renforce le sentiment que le studio est coupé du monde extérieur. Sindeeva est quasiment obsédée par l'idée d'avoir de vraies fenêtres dans le studio. La réalisation de cette idée est très difficile du point de vue technique et, comme me l'a raconté Sindeeva, tous les professionnels de télévision ont essayé de l'en dissuader, mais sans succès. Le désir d'introduire des vraies fenêtres a été finalement réalisé à l'aide de filtres spéciaux qui ont coûté très cher à la chaîne. Pourquoi les fenêtres ouvertes sont autant importantes pour Sindeeva ? Nous avons dit que traditionnellement le studio est coupé du monde environnant. La coupure physique se transforme en une coupure esthétique : la télévision produit une représentation artificielle de la réalité. Les fausses images des vues de Moscou qu'utilisent souvent les chaînes de télévision comme remplacement de fenêtres réelles, sont analogues au travail d'imitation et de mise en scène caractéristique de la culture glamour. Le désir d'ouvrir les fenêtres fait partie du même effort déjà mentionné de s'écarter de la télévision représentationnelle (et de la culture de spectacle de représentation) afin de s'approcher à une idée de télévision humanisée, subjective et authentique. L'ouverture de fenêtre rétablit le lien avec le monde environnant. Quand la chaîne Dozhd déménage à Krasniy Oktiabr, l'espace de l'ancienne fabrique de chocolat en face

⁸⁰⁰ Film documentaire « Dnevnik Dozhd'a » (<https://tvrain.ru/teleshov/blogs/>)

du Kremlin, la chaîne commence à filmer certaines émissions directement sur le toit ouvert du bâtiment avec une belle vue sur le centre de Moscou.

2.3.3. Des formats télévisuels improvisés

La conception « télévision à l'envers » se manifeste aussi en ce que Dozhd n'accepte pas les formats télévisuels traditionnels et offre aux spectateurs des formats improvisés. D'une manière générale, au lieu de privilégier les émissions qui présupposent beaucoup de travail de montage et de scénarisation, comme le font les chaînes publiques de l'époque, Dozhd met l'accent sur les émissions conversationnelles en direct. D'un côté, ces émissions sont moins chères à produire. Le réalisateur en chef de la chaîne, Vera Krichevskaya, précise :

Je parlais de la conception qu'il fallait tout faire à l'envers. Sur les autres chaînes il n'y a pas d'émissions en direct, alors chez nous tout va être en direct, de plus c'est moins cher. Je suis paresseuse, j'aime beaucoup le direct. Pour ne pas passer des nuits entières à faire le montage. Je pensais toujours que c'était mieux de préparer l'émission en direct que de perdre du temps en montant tout ça après. De plus l'énergie de l'émission en direct est tout à fait différente. Si à la télévision il n'y a pas d'émissions en direct, il n'y a pas d'étincelle, d'accord, on va tout faire en direct. De plus en direct ça permet d'économiser de l'argent⁸⁰¹.

Mais aussi et surtout (tout comme avec la qualité de l'image) en étant moins coûteuses, les émissions qui privilégient l'attitude spontanée suscitent, selon la direction de la chaîne, plus de confiance. La directrice de la chaîne Natalia Sindeeva m'explique : « moi étant une personne de la radio j'ai dit dès le premier jour que la chaîne va être en direct, c'est la chose principale qui doit être dans la chaîne. Le direct c'est tout »⁸⁰². Le direct n'est pas seulement un moyen d'économiser les ressources économiques, c'est aussi un type de rapport au spectateur différent par rapport aux émissions préenregistrés. Ce n'est pas par hasard que Krichevskaya parle de « l'énergie de l'émission en direct ». L'émission en direct contient un potentiel de faute, d'échec. Cela a un impact sur le comportement de participants de l'émission qui se conduisent différemment que dans le cas où ils savent que l'émission va être montée ensuite. L'imprévisibilité qui règne dans l'émission en direct rend plus manifeste le travail que mènent les acteurs et cela les présente comme plus naturels et authentiques. Cet aspect a été souligné par Sindeeva : « Et les invités qui

⁸⁰¹ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

⁸⁰² Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

viennent... c'est aussi un moment important puisque les invités ont perdu l'habitude de venir aux émissions en direct. Et on a dû casser ce stéréotype. Au début l'attitude des invités était méfiante, mais au fur et à mesure ils se sont habitués et ils refusent désormais de venir dans une émission préenregistrée puisqu'elle peut être coupée etc, ce que fait la télévision fédérale ». Sindeeva fait comprendre que les speakers de haut niveau ont perdu l'aptitude de participer aux émissions en direct, imprévisibles et risquées pour eux. Et grâce aux interviews à la chaîne Dozhd, ils commencent à s'habituer à ce format d'interaction en public.

Si la télévision publique privilégie les grilles de programmation fixes, Dozhd est plus libre quant aux variations de durée des émissions. Krichevskaya explique : « On a eu une grille de programmes flexible, on pouvait s'adapter et avoir la longueur nécessaire de l'émission si l'on en avait besoin. C'est aussi une dérogation au canon télévisuel, quand t'as une grille de programmes fixée, t'as une limite de temps pour une émission d'actualités et ensuite c'est une autre émission qui commence. Nous on partait du contenu. Si on a besoin de plus de temps pour quelque chose, on le fait »⁸⁰³. Les journalistes s'orientent donc plus à la logique interne de l'interaction qui se joue dans l'émission qu'au plan prédéfini.

Outre le chronométrage des émissions, à la chaîne Dozhd les journalistes pouvaient jouer avec les formats classiques. La tâche consistait à présenter des émissions classiques obligatoires, en quelque sorte, pour une chaîne de télévision, d'une manière nouvelle et inédite. Le mot « expérimentation », qui est d'ailleurs un des mots-clés de la chaîne, devient ainsi central. Voici comment les journalistes de la nouvelle chaîne expérimentaient avec le format de bloc d'actualités. Le rédacteur en chef raconte :

On a beaucoup expérimenté. Dans différents aspects. Tout d'abord, si je me rappelle bien en 2010 on a adopté une règle, qu'une édition d'actualités par jour doit être filmée, non pas dans le studio, mais dans l'endroit où il se passe quelque chose, le plus souvent le principal événement de la journée. Et le présentateur, je veux dire le présentateur lui-même et pas un correspondant quelconque, se déplaçait sur place et présentait l'édition à partir de cet endroit. [...] Le matin, quand on discutait les thèmes du jour, on inventait exprès un format spécifique pour chaque thème, un nouveau genre même, comment le traiter. Donc pour couvrir tel ou tel thème on n'utilisait pas de reportages, mais on inventait des genres. Par exemple, une actualité pouvait être présentée sous forme d'une expérience culinaire.

⁸⁰³ Entretien avec la réalisatrice de la chaîne Dozhd, le 30/06/2016

L'objectif c'était que l'émission d'actualité ne ressemblait pas à une émission d'actualités classique⁸⁰⁴.

L'expérimentation avec les formats classiques permet de marquer ses distances avec les chaînes classiques. Mais en expérimentant avec le bloc d'actualités, les journalistes atteignent en même temps un autre but. Ils rendent la présentation des événements plus authentique. En inventant un « genre » spécifique pour chaque thème, les journalistes s'écartent de la sérialisation propre aux émissions d'actualités, où chaque événement est présenté de la même manière et avec la même intonation que l'événement précédent. Les journalistes de la chaîne Dozhd essayaient de manifester plus qu'ils vivent les événements, au lieu de simplement en parler d'un ton indifférent. Le chef de rédacteurs qui a travaillé comme présentateur des blocs d'actualités fait part de son expérience :

J'ai eu mon co-présentateur préféré, Alexey Soukhanov. Au début il a travaillé avec moi. On adorait expérimenter dans le studio. Par exemple, si on parlait d'un incendie au milieu de Moscou, on construisait une maquette d'une maison et l'enflammait. Tout ça en direct ! Ou, par exemple, je me rappelle bien, il y avait une actualité quelconque sur la recette de Coca-Cola. Alors ... on l'a préparé nous-mêmes en direct, quoi, au cours d'une émission d'actualités ! Et on l'a bu ! Dégueulasse. C'était ça notre approche ! On pouvait passer pour des idiots, mais on n'en avait pas peur⁸⁰⁵.

Nous voyons ainsi que la conception « à l'envers », en opposition à la télévision publique, conduit au déploiement, à la chaîne Dozhd, d'une nouvelle forme de publicité. Essayons de résumer brièvement ses traits. A la différence de la publicité des chaînes publiques (qui font penser aux certains principes de la publicité représentative), la chaîne Dozhd propose une appréhension de la personne comme propriétaire de sa subjectivité et de sa personnalité profonde derrière le corps physique observable. Ce dernier, en tant que lieu de manifestation des états internes, ne peut jamais être complètement réifié et soumis aux contraintes de la situation, même la plus publique possible. Il gardera toujours un résidu de son humanité. Dans la section suivante nous allons voir comment ce mode de présence en public rend manifeste la soumission des oligarques au pouvoir politique.

⁸⁰⁴ Entretien avec l'ex-rédacteur en chef de la chaîne Dozhd, le 22/04/2016

⁸⁰⁵ Entretien avec le chef de rédacteurs de la chaîne Dozhd, le 02/04/2016

3. L'émission « Hard Day's Night » : l'humanisation des invités

Cette nouvelle forme de publicité qui se propage à la chaîne affecte inévitablement les invités qui sont obligés d'adopter, au moins au minimum, les nouvelles règles du jeu. La directrice indique que l'expérience de la présence à la chaîne était pour les invités, surtout au début, difficile et inhabituelle : « les invités qui venaient... c'est aussi un élément intéressant : les *newsmakers* ont oublié ce qu'est une émission en direct, ce qu'est la télévision. Et on a dû casser ce stéréotype. Et au début l'attitude des invités était très méfiante. Mais ensuite l'attitude a changé et les *newsmakers* normaux ont commencé à venir dans les émissions en direct et renoncer à venir dans les émissions préenregistrés »⁸⁰⁶. Pour comprendre plus clairement quel impact les principes mis en œuvre à la chaîne Dozhd ont sur la présentation en public des magnats qui viennent à la chaîne, nous allons étudier d'une façon détaillée le dispositif de l'émission « Hard Day's Night », qui se présente comme l'émission vitrine de la chaîne Dozhd.

3.1. Une émission « décontractée »

La « déco » et l'organisation du plateau de tournage de l'émission « Hard Day's Night » ne changent pas depuis 2010 en dépit du fait que la chaîne change plusieurs fois d'adresse. Ce phénomène (permanence de la décoration) est assez rare pour les émissions de télévision, il permet de supposer que la conception de cette « déco » est particulièrement importante pour les organisateurs de l'émission. Le plateau sur lequel l'émission Hard Day's Night est filmée ne ressemble pas à un plateau télévisuel ordinaire. Tout d'abord, il est assez ascétique. Les murs sont couverts par des rideaux gris unicolores qui ne portent aucun élément de décoration et, dans certains endroits, ils sont éclairés par des lumières de projecteurs. Au milieu du plateau se situe une longue table étroite avec un plateau en verre entouré de 6 chaises. Sur la table, devant chaque participant, on voit un verre de vin rouge. C'est du vrai vin. L'espace ressemble plutôt à un loft branché ou à une petite salle d'un restaurant moderne qu'à un studio d'une émission de télé. Les participants, assis autour de la table, forment un rectangle. Les caméras sont posées derrière les dos des participants. Les spectateurs peuvent ainsi avoir l'impression qu'ils observent la scène, en quelque sorte, par le trou de la serrure. Cette scène peut faire penser à une réunion de travail privée ou à un apéro entre amis. Les caméras sont posées à distance autour de la table dans des zones ombrées et sont à peine visibles. Certes, les invités se rendent compte qu'ils sont filmés mais, de

⁸⁰⁶ Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

temps en temps, on a l'impression qu'ils l'oublient, lorsqu'ils commencent à se disputer ou à rigoler, en faisant abstraction du public.

En effet, deux types d'écueil semblent particulièrement caractéristiques de l'interaction propre à cette émission. D'un côté, on a l'impression que l'interaction peut, de temps en temps, bousculer en une forme de causerie amicale. Par exemple, lorsque je menais l'observation dans le local technique au cours de tournage d'une des éditions de l'émission, j'ai vu que la productrice, qui suivait le déroulement de l'émission à travers les moniteurs, donnait des conseils aux participants (certains d'entre eux avaient des oreillettes). Parmi les conseils j'ai pu entendre : « une conversation trop amicale commence, il faut l'arrêter ! ». J'ai posé une question à propos de cette remarque dans un entretien qui a eu lieu après le tournage. La productrice a répondu : « c'est parce que je ne suis pas engagée dans la conversation, je vois que la conversation devient trop amicale ou... C'est pas bien. On a un invité, les questions doivent être posées à lui, cela ne dit pas, bien sûr, que le présentateur ne peut pas exprimer sa position, mais notre objectif qu'ils énoncent moins leurs opinions personnelles et posent plus de questions »⁸⁰⁷. D'autre côté, l'interaction peut tourner en escarmouche ou en une forme d'échange de paroles trop agitée. L'ex-présentateur de l'émission, dans un entretien avec moi, parle de ce deuxième risque : « Il était important d'un côté de ne pas abandonner le sujet trop tôt, mais d'autre côté de ne pas rester trop longtemps sur un sujet. Assez souvent, on a eu des situations où on entrait dans des polémiques complètement inutiles et personnelles avec les invités, qui provenaient de la différence de nos vues sur le processus politique. C'est pas bon. Ce n'est qu'une engueulade »⁸⁰⁸.

Dans les deux cas – causerie amicale ou escarmouche – se manifeste le même phénomène qui est la perte d'orientation sur le spectateur (*overhearing audience* pour reprendre l'expression de John Heritage). Ce risque en dit beaucoup sur la nature de l'émission (et de la chaîne en entier). Nous avons dit que la chaîne déploie une nouvelle modalité de présence en public qui privilégie la subjectivité et l'intériorité des personnes qui ne s'épuisent pas complètement même dans les situations les plus publiques. Dans le cas de l'émission « Hard Days Night » cela se manifeste aussi par le fait que l'interaction sur le plateau se présente souvent comme trop authentique (dans le sens où elle n'est pas faite pour la publicité, mais qu'elle est, au contraire, dans une certaine mesure, autosuffisante et pleine de sens en dehors de toute considération de publicité). Ce n'est pas par hasard que les réalisateurs de l'émission, en dépit du fait qu'il est assez souvent difficile pour eux de choisir la bonne image avec la personne qui parle à chaque moment donné afin de l'envoyer sur l'écran, renoncent néanmoins au format « fenêtres » qui doit en principe faciliter

⁸⁰⁷ Entretien avec la productrice de l'émission « Hard Day's Night », le 31/05/2016

⁸⁰⁸ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

cette tâche du point de vue technique. Ce format, dans lequel plusieurs personnages sont à l'écran en même temps, est souvent utilisé lorsque l'interaction est dynamique et la transition entre les locuteurs pose problème. Mais dans le cas de « Hard Day's Night » les réalisateurs estiment qu'il n'est pas approprié pour l'esprit de l'émission. Un réalisateur de l'émission explique :

Je pense que l'émission Hard Day's Night est plutôt, comment dire, elle est plutôt « intimiste » [littéralement, « de chambre »], je dirais. Ce qu'est important ici c'est l'émotion personnelle des intervieweurs et de l'invité. Tandis que les « fenêtres » c'est un format un peu plus « d'actualités », il est plus dur à mon sens. Et « Hard Day's Night » c'est plus personnel. Les fenêtres sont plutôt... Je ne sais pas à quoi comparer. Par exemple, on peut mettre un costume, ou on peut mettre quelque chose de plus décontracté, pour chaque endroit il y a des choses appropriées. Ici – pareil ! Les fenêtres c'est plus pour un format d'actualités, et ici on fait face à un rapport plus personnel au spectateur. Cela permet de structurer, de donner une attitude plus correcte⁸⁰⁹.

Le rapport plus personnel au spectateur s'établit aussi par la modalité de présentation télévisuelle. En quoi consiste la différence entre le format « en fenêtres » et le format habituel ? Et pourquoi il est plus approprié pour une émission qui accentue les émotions de participants ? Le format habituel entretient un rapport particulier au corps des participants de l'émission. Ceux-ci sont inscrits dans l'environnement immédiat et dans la coprésence. Cela permet de mieux suivre comment les corps des participants (qui se présentent comme lieu de manifestation des émotions) reflètent toutes les péripéties de l'interaction. Le format « en fenêtres », au contraire, détache le corps de participant de l'environnement interactionnel. Il le dessine comme autonome et autosuffisant, non plus comme le lieu de manifestation des émotions (extériorisation de l'intériorité) mais comme un support du discours. Ce n'est pas par hasard que le réalisateur dit que ce format est plus approprié pour les actualités (interviews d'actualités, par exemple) : les participants de ce type d'émission se présentent moins comme des personnes agissantes et plus comme des rapporteurs passifs des événements passés (même si à la chaîne Dozhd on essaye de changer ce rapport à l'émission d'actualités). Ajoutons, que les interviews de la chaîne Russie 24, qui déploie une autre forme de publicité, procède souvent dans ses interviews par le format en fenêtres.

Passons maintenant à une autre caractéristique de l'émission Hard Day's Night, à son aspect « sérieux ». En dépit du sentiment que la scène de l'émission a un certain caractère intimiste, « Hard Day's Night » ne se présente pas en tant qu'un chat-show psychologique et confessionnel.

⁸⁰⁹ Entretien avec le réalisateur de l'émission « Hard Day's Night », le 25/05/2016

« Hard Day's Night » se démarque clairement de ce type d'émission. Ce type d'émission prévoit un régime de parole en public que Cardon et al. ont proposé d'appeler « régime du partage »⁸¹⁰. Ce régime présuppose un accent mis sur les expériences vécues fortement indexées. Comme nous allons le voir, Hard Day's Night privilégie aussi l'intérêt pour les états internes de l'invité. Mais l'exposition de ces états internes ne constitue pas le but final de l'émission, elle se présente comme le point de départ pour une discussion des questions publiques, des questions qui touchent tout le monde. C'est en cela que consiste la spécificité de l'émission Hard Day's Night : la chose publique y est discutée à partir de la perspective privée et la fluctuation de registres public/privé est plus facile que dans les émissions classiques de la télévision russe (qui prévoient une séparation stricte entre les émissions intimistes et les émissions de discussion publique). Ainsi, à la différence des émissions psychologiques et confessionnelles, qui se concentrent sur la personnalité de l'invité, les sujets de discussion de l'émission Hard Day's Night touchent les problèmes publics les plus importants. Nous allons passer à l'étude de thèmes de discussion et de la modalité de leur présentation plus loin. Ici poursuivons la discussion de l'aspect visuel de l'émission. Pensons aux journalistes. A la différence de la tenue des présentateurs des chat-shows psychologiques, les journalistes de « Hard Day's Night » sont habillés d'une manière très stricte : les hommes portent des cravates. La productrice de l'émission explique :

C'est une émission du soir, tout ça c'est pour transmettre une certaine attitude de réserve. C'est important que tous les présentateurs portent des costumes, des cravates. Je m'efforce à l'assurer au moins. Ça transmet une idée d'un certain statut. Même si ce n'est qu'un attribut visuel, c'est aussi très important. C'est une émission sérieuse. Ça doit produire l'impression d'une conversation sérieuse et pas d'une « late night show » quelconque⁸¹¹.

L'inquiétude des organisateurs de l'émission consiste en ce que les invités aussi bien que les spectateurs de l'émission peuvent la considérer comme peu sérieuse, comme légère, comme trop intimiste. Des mesures spéciales sont mises en œuvre ainsi pour casser cette impression. La tenue de présentateurs constitue un aspect de ces mesures. Certains détails de l'entourage en constituent un autre. Les chaises forgées à dos façonné (chaque chaise est différente) sont disproportionnellement larges et hautes.

⁸¹⁰ D. Cardon, J.-P. Heurtin et C. Lemieux, « Parler en public », art cit.

⁸¹¹ Entretien avec la productrice de l'émission « Hard Day's Night », le 31/05/2016



Image 2. Plateau de tournage de l'émission « Hard Day's Night ».

Elles font penser à la réunion d'un tribunal d'inquisition médiévale et cette impression est fortement incompatible avec l'idée de divertissement ou d'émission psychologique intimiste. La forme de chaises est importante pour le sens de l'émission, elle lui donne son caractère. La directrice de la chaîne se souvient :

Sindeeva : J'ai inventé ce format, je me rappelle très bien. C'est drôle, tout le monde était contre, mais moi... je perçois la réalité par des images, et j'ai inventé cette histoire, une interview avec 5 journalistes. Pas forcément 5, mais bon. C'est pas un interrogatoire... c'est... c'est un genre assez complexe. Et le plus important c'est que j'ai vu tout de suite ces chaises !

Chercheur : qui ressemblent à une inquisition médiévale

Sindeeva : voilà ! Tout le monde était contre ! Tout le monde disait que c'est impossible de les avoir, que ça va distraire etc. Je me rappelle que Kozyrev m'a dessiné ces chaises. Tout le monde a dit – ça va pas aller. Mais moi j'ai insisté et on l'a fait. Du coup, c'est qui le premier invité de Hard Day's Night ? Merde, j'ai oublié⁸¹².

Lors de mon observation du processus de tournage de l'émission, j'ai pu voir comment un invité entre sur le plateau d'émission et le voit pour la première fois de près. A la question s'il a été déjà présent à la chaîne, l'invité a répondu en regardant autour de soi : « A ce genre de guillotine ? Non ». La productrice de l'émission m'explique :

⁸¹² Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

Productrice : Le caractère sérieux a été aussi traduit par la décoration, par l'entourage
Chercheur : comment vous pouvez le caractériser ? Quelqu'un dit que ça ressemble à un genre de tribunal médiéval.

Productrice : voilà ! on essaye de... certes, on ne dit pas que « vous allez être interpellés », mais définitivement, les chaises en métal, et ce sont des chaises et non pas des fauteuils, tout ça sert à montrer à l'invité que la conversation va être sérieuse. Qu'il est important de parler, de répondre aux questions. C'est ça l'attitude qu'on cherche⁸¹³.

En dépit du fait que l'émission produit l'impression d'être en quelque sorte non-publique, nous voyons que, pour les organisateurs de l'émission, il est important en même temps de ne pas admettre l'impression qu'il s'agit d'une émission légère. Pour eux il est particulièrement important de rappeler aux invités leur obligation de répondre aux questions (en effet, dans des formats plus intimistes, cette obligation ne se pose pas : les invités, dans une forme de conversation moins contraignante, peuvent contourner certaines questions ou s'en tirer par une plaisanterie, par exemple). Nous sentons ainsi une certaine tension du point de vue de partage entre le public et le privé. L'émission n'est ni intimiste, en dépit de l'accent sur les émotions et les états internes de l'invité, ni complètement publique (dans le sens où elle privilégierait un format d'interaction détaché, distancié et desindexicalisé), en dépit de sujets de discussion qui présentent un intérêt collectif important.

3.2. Une équipe d'interviewers « égalitaire »

Passons maintenant à la discussion du format de l'interaction. Un interviewé s'oppose à 5 intervieweurs. L'idée d'avoir 5 intervieweurs a été inventée par la directrice de la chaîne Natalia Sindeeva. Voici comment elle explique cette particularité :

Il est très difficile pour un journaliste de... tu dois jouer des rôles différents lors de l'interview, tantôt t'es gentil, tantôt t'es méchant. Et dans ce cas [quand il y a plusieurs intervieweurs] chacun a son rôle. D'autre côté, ça permet de renforcer la compétence quand tu fais une interview. Pourquoi dans *Hard Day's Night* doivent venir uniquement les VIPs ? Quand un Vekselberg vient, pas un seul journaliste, même le plus génial, n'est capable de couvrir tout le spectre et d'être compétent partout. Et dans ce cas [quand il y a plusieurs

⁸¹³ Entretien avec la productrice de l'émission « *Hard Day's Night* », le 31/05/2016

intervieweurs] tu peux avoir plusieurs journalistes et... D'accord, il faut être sincère, c'est correct. J'ai vu ce format chez [le journal] Vedomosti. Quand un speaker vient - j'ai pas participé à ce genre d'interviews, c'est [le banquier et le mari de Sindeeva Alexander] Vinokourov qui m'a raconté - tu t'assois et autour de toi il y a encore 3 – 4 journalistes de Vedomosti différents. L'un est responsable de l'économie, l'autre – d'autre chose et voilà, c'est comme ça qu'ils font leurs grandes interviews programmatiques. Puisque comme ça il est plus facile d'équilibrer la compétence⁸¹⁴.

Qu'est-ce que signifie l'aspiration à « équilibrer » les compétences (celles des journalistes avec celles de l'invité) ? Elle traduit le désir des organisateurs d'établir une forme d'interaction plus égalitaire entre les participants. L'idéal d'une interview télévisée présuppose une situation où la personne qui occupe une position sociale supérieure se trouve dans la position interactionnellement subordonnée par rapport au journaliste qui le soumet au tribunal de l'opinion populaire⁸¹⁵. Mais en pratique nous observons souvent que les journalistes respectent l'asymétrie sociale qui les distingue des invités et ont ainsi du mal à se poser comme égaux par rapport au « grands » qu'ils accueillent dans leur studio. Cette situation se manifeste, par exemple, dans les interviews de la chaîne Russie 24. Nous observons une attitude de déférence de la part des journalistes par rapport aux invités. Par exemple, dans un entretien avec moi, un journaliste de l'agence d'information Interfax s'est prononcé à propos de l'intervieweuse de Russie 24 dont il regardait l'interview avec moi en ce moment : « [le nom de l'intervieweuse] n'est pas la meilleure variante, bien sûr. C'est pas pour votre enregistrement, mais elle manifeste tellement d'aspiration à plaire aux invités. Elle les regarde avec des yeux pleins d'amour et essaye même d'anticiper le cours de leurs pensées »⁸¹⁶. La modalité de présence en public que présuppose Russie 24 dessine les magnats comme producteurs des énoncés objectifs et universels. A la chaîne Dozhd, les organisateurs essaient d'éviter les situations où l'invité domine le journaliste. Lorsque l'invité s'oppose à 5 journalistes dont chacun connaît bien son domaine, l'invité a moins de chances d'adopter une attitude condescendante et pédagogique par rapport aux journalistes. La forme de communication se transforme d'un modèle plutôt unilatéral (d'en haut vers le bas) à un modèle plutôt égalitaire. De même, l'invité a moins de chances de se présenter en tant qu'une personne singulière qui se prévaut de son savoir exclusif (on en tant que représentant d'une grande entité collective). Il apparaît au

⁸¹⁴ Entretien avec la directrice de la chaîne Dozhd, le 19/05/2016

⁸¹⁵ E. Weizman, « Positionnement par le défi : les négociations des rôles dans l'interview télévisée », art cit.

⁸¹⁶ Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

contraire comme un être humain ordinaire, dont le propos peut être contesté par un être humain semblable.



Image 3. Organisation matérielle de l'espace ne permet pas à l'invité d'occuper une position dominante.

En effet, même indépendamment de toute considération de compétence, le format de discussion avec 5 intervieweurs ne favorise pas la monopolisation du discours par l'invité. De point de vue de l'organisation locale de l'interaction, la présence de 5 journalistes rend l'interaction plus chaotique et moins ordonnée. Rappelons-nous, ce format a été remarqué par Natalia Sindeeva au journal Vedomosti. Il a été conçu pour une interview non publique, dans laquelle la proximité à la conversation ordinaire, disruptive et peu ordonnée, se présente comme un avantage permettant d'obtenir plus d'informations (mais aussi d'économiser le temps du *newsmaker*). Lorsque ce format est transféré sur l'écran, il amène inévitablement une certaine humanisation de la présentation de l'invité. Privé de la possibilité de produire de longs passages monologiques, constamment interrompu et corrigé, l'invité commence à se conduire d'une manière plus émotionnelle : il se gêne, il s'irrite, il se passionne. Ces manifestations corporelles le dessinent comme un être humain doté de sa subjectivité propre.

3.3. Des questions venues d'horizons différents

Dans l'interview télévisée, qui est une forme d'interaction asymétrique, la modalité de présence en public de l'invité est très liée aux questions qui lui sont adressées par les journalistes. Les questions initient des actions en retour de la part des invités, elles le contraignent en lui imposant des sujets de discussion et la modalité de leur traitement. Dans le chapitre 6, consacré aux

interviews à la chaîne Dozhd, nous avons étudié les stratégies de questionnement et les présupposés des journalistes qui y participent. Ici, nous essayerons de comprendre en quoi l'organisation de la chaîne et la nouvelle forme de présence en public qu'elle propose se manifestent dans la manière de choisir et de poser les questions. Si, dans le chapitre 6, nous avons vu qu'un des objectifs des journalistes peut consister à construire un pattern de relations entre l'Etat et le monde des affaires en Russie, ici nous essayerons de comprendre de quels horizons peut venir cet objectif.

Avant de le faire, rappelons-nous, encore une fois, le format de l'émission. Il présuppose que l'invité s'oppose à 5 intervieweurs. Comment sont sélectionnés ces journalistes ? Un est le présentateur permanent, il se présente à la fois comme intervieweur (qui pose des questions) et comme modérateur (qui donne la parole aux autres intervieweurs, ouvre et ferme l'émission). Quatre autres intervieweurs sont choisis en fonction du domaine d'activité de l'invité. Deux journalistes représentent Dozhd. Dans le cas des invités-magnats, il s'agit le plus souvent de journalistes politiques de la chaîne. Deux autres journalistes représentent deux médias différents qui se spécialisent sur l'activité de l'invité. Dans le cas de représentants de l'élite économique il s'agit de journalistes des médias économiques de qualité comme « Vedomosti », « Kommersant », « RBC » (ou la presse en ligne comme « Slon », « Smart Money », etc). En dépit du fait que les journalistes, le plus souvent, se connaissent bien en dehors de l'interview, en en dépit du fait qu'avant l'émission est organisée une réunion pendant laquelle la ligne générale de questionnement est élaborée, les journalistes, ayant un arrière-plan légèrement différent, comprennent le sens de l'interview différemment. Restituer ce sens est important pour comprendre le registre d'interaction qui s'établit entre les participants.

3.3.1. Les journalistes politiques de la chaîne Dozhd

Les journalistes politiques de la chaîne Dozhd participent souvent aux interviews avec les magnats. Il s'agit, avant tout, du présentateur de l'émission Tikhon Dzyadko, qui a travaillé, avant d'arriver à la chaîne Dozhd, comme journaliste politique à la radio Echo Moskvyy. Il s'agit aussi d'Anton Zhelnov, journaliste politique qui fait partie du *pool* présidentiel. Zhelnov a remplacé Dzyadko en 2015 en tant que présentateur de *Hard Day's Night* après le départ du dernier de la chaîne. Il s'agit aussi de Mikhail Zygar, le rédacteur en chef de la chaîne Dozhd (2010-2015) à l'époque des interviews qui constituent l'objet central de notre recherche. Zygar est journaliste politique qui a travaillé dans le journal Kommersant (2000-2009).

Ces journalistes, même s'ils ont une bonne compréhension de la réalité économique russe, ne sont pas journalistes économiques professionnels. Il nous est donc utile de comprendre leur

intérêt à participer régulièrement aux interviews avec les magnats et leur mode d’appréhension de la réalité qu’ils projettent dans leurs discussions. Ce mode d’appréhension de la réalité se trouve en phase avec le rapport au monde déclaré par la chaîne Dozhd. Nous avons parlé de la nouvelle forme de présence en public promulguée par la chaîne. Il s’agit d’être en public sans faire spectacle de son exemplarité et de sa grandeur, mais tout en exposant sa subjectivité et son intériorité. Le format de discussion proposé par les journalistes de la chaîne Dozhd reflète beaucoup cette modalité de la publicité. Intéressons-nous à un passage révélateur produit par le rédacteur en chef de Dozhd, Mikhaïl Zygar, dans un entretien avec moi. Zygar explique la philosophie de leurs questions pendant les interviews :

On n’avait pas d’impératif à parler obligatoirement de la politique. Notre principe était différent. Il consistait à parler de ce qui est intéressant maintenant, de ce qui nous touche maintenant personnellement, de ce qui nous intéresse personnellement. Ecoutez, on a eu toujours pour principe qu’on doit parler avec les invités de la même chose que de ce dont on parle avec nos amis quand nous quittons le bureau, de la même chose que de ce dont on parle avec nos proches à la maison. Ce qui nous intéresse vraiment, ce dont on discute avec les collègues dans le fumoir pendant la pause-café, ce dont on discute avec les amis et ce qui nous touche vraiment. Pour nous c’est ça les sujets principaux que nous devons discuter avec les invités, que nous devons couvrir dans les actualités. Les mêmes principes étaient en vigueur dans nos interviews. Si un entrepreneur vient, nous pouvons toucher certains aspects qui l’intéressent, mais en même temps nous ne pouvons pas toucher ce qui nous intéresse nous tous en ce moment et ce qui nous agite. S’il s’agit de grandes manifestations de protestations qui nous agitaient, on demande à propos d’eux. Mais la politique n’était pas une fin en soi⁸¹⁷.

Zygar attire l’attention sur le fait que leurs questions aux intervieweurs proviennent du domaine strictement privé. Il insiste sur ce point : les questions posées aux oligarques (devant l’auditoire de millions de spectateurs) sont celles que les journalistes discutent dans le cadre privé et intime, dans la famille à la maison, sur la route à la maison avec les amis, dans le fumoir avec les collègues. C’est l’intérêt personnel (« ce qui nous intéresse vraiment ») et non pas des conventions journalistiques ou le *buzz* médiatique qui est le critère principal du choix de questions. Le principe c’est de « parler avec les invités de la même chose que de ce dont on parle avec nos amis ». Cette manière de poser les questions se distingue nettement de la manière adoptée sur les autres chaînes,

⁸¹⁷ Entretien avec l’ex-rédacteur en chef de la chaîne Dozhd, le 22/04/2016

par exemple, sur la chaîne Russie 24, qui communique également avec la même catégorie de personnes. Nous pouvons dire, à propos des questions des intervieweurs de Russie 24, qu'elles sont posées plutôt à partir du registre strictement public. Ces questions sont le plus souvent profondément démodalisées, autrement dit, elles gommant les traces de présence de l'énonciateur en tant que personne. L'intervieweur apparaît comme distancié et indifférent. Lorsqu'il pose des questions comme, par exemple, « quels sont les perspectives du secteur métallurgique dans cette année ? », nous n'avons pas d'impression que l'intervieweur est personnellement engagé dans cette question, qu'il s'intéresse personnellement à savoir la réponse. Les questions à la chaîne Dozhd, au contraire, dessinent plus souvent les intervieweurs comme personnellement intéressés en la réponse.

D'autre part, si nous poursuivons la comparaison avec la Russie 24 qui permet de bien éclairer les spécificités des interviews de Dozhd, nous remarquons très vite que les questions de Russie 24 dessinent le plus souvent l'invité comme représentant d'une entité globale quelconque (une compagnie, une branche d'industrie). A la chaîne Dozhd, on s'adresse à l'invité différemment. Sa grandeur est certes reconnue, c'est la raison pourquoi il se trouve dans le studio (Sindeeva dit même que dans *Hard Day's Night* ne doit venir que la crème de la crème). Mais en même temps l'invité est reconnu en tant que personne privée. Cette tension entre la grandeur inhumaine de l'invité et sa nature profondément humaine se pose au centre d'attitude de journalistes de la chaîne Dozhd à leurs interviewés. L'interview peut commencer par une question comme « quel téléphone portable vous utilisez ? »⁸¹⁸. Une telle question vise la vie privée de l'invité, elle est difficilement imaginable dans les interviews de Russie 24, par exemple. Ou encore un journaliste peut s'exclamer, lorsqu'il s'agit de l'exil du magnat, « oui, mais combien de choses vous avez subi [pendant ces années à l'exil] ! »⁸¹⁹ Une telle remarque, qui exprime de l'empathie, porte sur le destin de Goutseriev en tant que personne privée. D'autre part, comme nous l'avons déjà remarqué, *Hard Day's Night* n'est pas une émission chat-show intimiste consacrée à la vie psychologique des invités. L'émission répond en même temps à des questions hautement publiques et sérieuses, mais à partir de registre du privé. Par exemple, après les questions sur le téléphone portable de l'invité les journalistes peuvent passer à la discussion de ses rapports avec l'Etat, aborder les situations conflictuelles.

Comment coexistent alors la manière d'adresser les magnats comme personnes privées et le caractère global et public des sujets de discussion ? Pour répondre à cette question, il nous faut comprendre comment les journalistes politiques de Dozhd voient les magnats par rapport aux

⁸¹⁸ Programme « *Hard Day's Night* » du 20/03/2012 (chaîne Dozhd)

⁸¹⁹ Programme « *Hard Day's Night* » du 23/05/2013 (chaîne Dozhd)

spectateurs. Il est important de noter que, dans les interviews *Hard Day's Night*, le magnat se présente moins fréquemment dans la fonction d'expert économique ou de représentant de la compagnie qu'il dirige (les rôles habituels des magnats dans les interviews de Russie 24). Il se présente plus souvent comme un exemple. Pour élucider cette idée adressons nous au propos de l'ex-présentateur de l'émission :

Chercheur : le groupe des magnats est beaucoup critiqué en Russie. Vous insistiez sur ce point dans vos interviews ?

Journaliste : aucunement. Il n'y avait aucune intention d'exacerber la haine. Nous n'avons aucune intention de parler avec l'invité du point de vue de la plèbe, genre, « vous êtes riche et nous sommes pauvres, racontez, comment vous avez volé aux années 1990 ». Cette conversation n'a pas de sens. C'est une conversation au niveau des toilettes. C'est pas cool.

Chercheur : vous voulez dire que la seule chose qui vous intéressait c'est l'interaction avec l'Etat ?

Journaliste : avec l'Etat et avec la société. Il faut bien distinguer, il y a une « société » et il y a une société. Il y a une « société » qui s'intéresse au linge sale. Il y a une société qui s'intéresse à la manière dont fonctionne l'Etat dans lequel cette société vit. C'est pourquoi la question « d'où vient votre argent volé » n'est pas intéressante. Tandis que la question « comment vous le gagnez, qu'est-ce que vous faites pour le gagner », cette question aide en quelque sorte à répondre à la question « est-ce que moi ou mon téléspectateur pouvons devenir un entrepreneur pareil, ou il ne peut pas le faire puisque sa belle-mère n'a pas fait ses études dans la même école que la femme d'Igor Setchine ». Cette question est intéressante⁸²⁰.

Comment est perçu l'invité dans ce passage ? Il se présente comme quelqu'un dont le parcours peut être objectivé et étudié par un ensemble de spectateurs. La vie du magnat devient ainsi comme un objet d'étude sur l'exemple duquel les spectateurs considèrent leurs vies, en essayant, par appropriation, les expériences vécues par le magnat, et en estimant ainsi les perspectives de l'un ou de l'autre scénario de vie. Les rapports qu'entretient ce magnat particulier avec l'Etat sont des rapports que n'importe qui pourrait entretenir. Nous observons ici, derrière cette procédure, un phénomène intéressant, qui consiste en l'identification des spectateurs avec les magnats (notons, que les magnats n'apparaissent pas en tant que « magnats » dans ce passage, ils sont adressés comme « entrepreneurs », comme représentants d'une activité ouverte à tout un chacun). Le

⁸²⁰ Entretien avec un ex-journaliste de la chaîne Dozhd, le 14/09/2015

magnat se présente en tant qu'un être humain semblable aux autres. Les problèmes et les injustices qu'il rencontre dans ses relations avec l'Etat sont les problèmes et les injustices de tous les autres. Et ce parce que les spectateurs lui sympathisent, autrement dit, se mettent, par la voie de l'imagination, à sa place, et essaient sa vie pour eux-mêmes. Cette possibilité d'identification (inimaginable ni au tournant des années 1990, ni au milieu des années 2000) est le résultat du changement de sensibilité de l'élite économique au tournant des années 2000, et du déploiement du nouveau mode de présence en public à la chaîne Dozhd qui est aussi, en dernière instance, le fruit du changement de sensibilité du milieu de l'élite économique.

3.3.2. Les journalistes économiques de la presse économique

Passons maintenant aux journalistes de la presse économique qui constituent le deuxième pôle de recrutement des intervieweurs pour l'émission *Hard Day's Night*. L'horizon de leurs questions est différent, mais, comme nous allons le voir, elles accentuent les mêmes propriétés de l'invité que les questions « issues du domaine privé » de journalistes politiques de Dozhd. Commençons par noter que ces journalistes économiques ont beaucoup d'expérience de communication avec les speakers économiques. Mais cette expérience est assez particulière dans le sens où elle ne correspond pas à celle des intervieweurs télévisuels qui parlent régulièrement en public avec le même type de personnes. Les journalistes de la presse écrite communiquent avec les magnats le plus souvent dans des conditions non publiques. Il peut s'agir d'une interview off-the-record. Il peut aussi s'agir d'une préparation d'une interview écrite. Mais, même dans le deuxième cas, l'interaction avec le speaker ne constitue qu'une étape préparatoire pour la production d'un texte qui sera ensuite publié. Le format d'interaction avec le magnat se rapproche donc de la conversation ordinaire, il exige d'autres compétences et d'autres habitudes de la part de l'intervieweur. Il faut obtenir, à tout prix, les réponses aux questions qui intéressent la rédaction. Tous les moyens peuvent être mobilisés pour atteindre ce but : la ruse, la persistance, la séduction. D'autre part, à la différence des intervieweurs télévisuels qui visent une réponse clairement prononcée par l'invité, dans le cadre des interviews non publiques les journalistes peuvent s'appuyer sur un éventail beaucoup plus large de signes. Ces interviews sont souvent faites pour « comprendre la situation », dans ce cas un petit geste (par exemple, un signe de tête) de la part du *newsmaker* peut suffire pour donner au journaliste une idée de ce qui se passe.

D'une manière irréfléchie, beaucoup de ces nuances et de ces habitudes des interviews non publiques sont transférées dans les interviews télévisuelles, lorsque les journalistes de la presse économique se présentent, d'un coup, comme des présentateurs d'émission en direct. Par exemple, les journalistes de la presse économique sont beaucoup plus persistants dans leurs questions et

exigeants par rapport aux réponses que les intervieweurs télévisuels professionnels (par exemple, à la chaîne Russie 24), qui sont plus doués dans l'art de maintenir la conversation. Cela devient apparent lorsqu'on compare les enregistrements des interviews de Russie 24 et de Dozhd. Dans le premier cas, nous observons des interactions qui sont mieux structurées et qui comportent des questions bien identifiables et de longues périodes de réponse de l'invité. Dans le cas des interviews de Dozhd, l'interaction est plus dynamique et imprévisible. Elle comporte beaucoup plus d'éléments de précision, d'objection, de clarification, de doute etc. Elle ressemble donc moins à une interview dans sa forme classique et plus à une forme de conversation ordinaire. Les journalistes écrits reconvertis en intervieweurs télévisuels parfois même se rendent compte, après coup, du fait que leur manière de poser les questions n'était pas la plus appropriée pour un format télévisuel (habituel). J'ai eu un échange intéressant avec un journaliste de la presse écrite qui a participé à une interview télévisuelle *Hard Day's Night* avec le magnat Vladimir Evtouchenkov. Ce dernier a été attaqué par un « persécuteur » (pour reprendre la terminologie de Boltanski et al⁸²¹.) quelconque proche des échelons supérieurs du pouvoir qui voulait mettre la main sur la compagnie pétrolière d'Evtouchenkov « Bashneft ». Les journalistes s'efforçaient d'obtenir le nom du persécuteur. L'invité hésitait obstinément à le faire. Voici comme un des participants décrit cette scène :

Maintenant je comprends que peut-être c'était bête. S'il y avait eu une personne plus sage parmi nous, il aurait dit, « attendez, Bachneft c'est bien, mais si l'on regarde ça d'une perspective plus globale, de point de vue de ce qui se passe dans notre société... ». Si l'on commence à philosopher. Si un [journaliste réputé Vladimir] Pozner avait été parmi nous, il aurait agi d'une manière plus délicate. Et nous, nous sommes des journalistes droits et intransigeants de médias économiques, qui se sont habitués à cette manière de poser les questions, auxquelles il faut obtenir des réponses. Et tu utilises chaque interview pour obtenir des réponses. Il y a une idée selon laquelle plus tu rends des choses publiques, plus il y a de la matière pour faire des conclusions et interprétations. Et ton travail c'est d'obtenir ces réponses. D'où viennent ces « oui, mais attendez, il y a un X qui a dit que » interminables qui empêchent au développement de la conversation⁸²².

Ce passage est significatif. En se regardant à distance, le journaliste reconnaît que sa manière de poser les questions (et la manière de ses collègues) n'est pas parfaitement appropriée pour une

⁸²¹ L. Boltanski, Y. Darré et M.-A. Schiltz, « La dénonciation », art cit.

⁸²² Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue *Slon*, le 12/03/2016

conversation télévisuelle en public. Ce n'est pas par hasard que la figure de l'intervieweur télévisuel célèbre, Vladimir Pozner, apparaît comme exemple positif de comment il fallait se conduire. En quoi consistent les fautes reconnues par ce journaliste ? Mon interlocuteur caractérise leur manière de poser les questions comme celle de « journalistes droits et intransigeants de médias économiques, qui sont habitués à obtenir des réponses ». La faute consiste en la persistance outre mesure sur certaines questions, auxquelles l'invité ne donnera pas, de toute évidence, de réponse. Mais, avec cela, le journaliste reconnaît que leur manière de questionner manque de montée en généralité (il utilise le terme « philosopher »). Aux questions qui privilégient le niveau trop local et indexical (Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Comment ?), le journaliste propose, comme mode de questionnement plus approprié pour un format télévisuel, d'adopter « d'une perspective plus globale ». Pourquoi, néanmoins, ce niveau très bas de généralité est finalement choisi ? Cela est lié, sans doute, aux habitudes professionnelles de journalistes de la presse économique. Dans leur travail, ils ont la tâche de rédiger de longs textes analytiques, ce qui les invite à reconstituer toutes les composantes et les détails de l'histoire qu'ils traitent. Comme m'a expliqué ce même journaliste de la presse écrite, « notre objectif c'est de construire de beaux modèles explicatifs, comme vous essayez de le faire dans votre travail scientifique ».

Quel effet ce mode de questionnement, qui provient des pratiques de journalistes de la presse économique, a sur la représentation publique de l'invité ? Ce dernier, en répondant aux questions précises et locales, perd la possibilité d'adopter la posture d'un grand, qui parle de sujets à grande échelle. Il se présente ainsi, encore une fois, comme un être humain plutôt ordinaire qui parle des péripéties locales de sa vie privée. C'est en cela que la modalité de présence en public proposée par les journalistes politiques de Dozhd coïncide avec celle proposée par les journalistes de la presse économique. A ce niveau local et précis, l'invité, qui se trouve privé de la possibilité de monter en généralité (en disant, par exemple, « ce n'est pas mon problème personnel, c'est aussi le problème de tout le monde des affaires russe »), exprime son expérience de confrontation avec l'Etat d'une manière plus émotionnelle et authentique. C'est dans ces conditions que les contraintes politiques qui pèsent sur les magnats apparaissent plus clairement, puisqu'elles sont maintenant manifestées corporellement. Cardon et al., rappelle de « la place qu'occupe, dans l'énonciation en régime de partage, le corps propre du locuteur — et non plus seulement la place de l'énonciateur dans l'énoncé — installe un type de tension très particulier : l'engagement du corps, à travers les émotions qu'il manifeste, par exemple les modulations vocales ou les sanglots, paraît nécessaire pour toucher autrui »⁸²³. Dans le cas des interviews sur la chaîne Dozhd, l'ordre politique est ainsi éprouvé par l'ensemble de spectateurs au niveau des émotions et des sensations

⁸²³ D. Cardon, J.-P. Heurtin et C. Lemieux, « Parler en public », art cit, p. 12.

d'autrui⁸²⁴. Le caractère manifeste de la soumission des magnats aux pouvoirs politiques, dont nous parlons dans ce texte, apparaît aussi dans le registre d'expression en public proposé au magnat.

4. Russie 24 : la résistance à « l'humanisation » des invités

Afin de démontrer que le caractère particulièrement manifeste de la soumission des magnats nécessite un régime de publicité approprié, nous pouvons analyser le régime de publicité qui se déploie à une autre chaîne de télévision, qui accueille les mêmes personnes, Russie 24. Le mode de présence en public qui se déploie à cette chaîne diffère de celui de la chaîne Dozhd et le phénomène de la soumission des oligarques ne se manifeste pas aussi nettement. Dans cette section nous allons analyser plus en détails ce mode de présence en public de la chaîne Russie 24 ainsi que les conditions et les mécanismes de son déploiement.

4.1. Une chaîne en marge

Certains des éléments les plus apparents du rapport à l'invité qui se déploie sur la chaîne Russie 24 ont été déjà évoqués dans le contexte de la discussion du mode de présence en public sur la chaîne Dozhd. Résumons ce que nous savons déjà à propos des interviews sur Russie 24. Les interviews sur cette chaîne étatique privilégient le traitement de l'invité plutôt comme un représentant ou un porte-parole des grandes entités (et non pas comme une personne humaine avec sa subjectivité), elles se caractérisent par un mode de communication généralisé et démodalisé (et non pas par un mode de communication qui met l'accent sur les sentiments et les émotions personnels de l'invité), elles soulignent la distance statutaire qui sépare les invités des journalistes (au lieu de proposer un mode de rapports égalitaire). Certains tendent à réduire les spécificités du rapport à l'invité sur Russie 24 au fait que la chaîne se trouve sous contrôle de l'administration du président. Cette approche présuppose l'idée que la chaîne étatique évite systématiquement de traiter de sujets qui peuvent présenter les représentants du pouvoir sous un mauvais jour. Nous allons, sans réfuter complètement cette explication, soutenir l'idée que les différences de rapport à l'invité sur les deux chaînes renvoient aux différences plus profondes de fonctions et d'organisation de ces chaînes, qui renvoient à leurs parcours différents. La forme de présence en

⁸²⁴ Sur le rôle des émotions dans les mobilisations collectives voir, en particulier, Daniel Cefaï, *Pourquoi se mobilise-t-on ?*, Paris, La Découverte, 2007 ; ainsi que Louis Quéré, « Le travail des émotions dans l'expérience publique. Marées vertes en Bretagne » dans Daniel Cefaï et Cédric Terzi (eds.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, EHESS, 2012, p. 135-162.

public qui se déploie à la chaîne Dozhd, comme nous l'avons montré, se présente comme l'expression du changement de sensibilité de l'élite économique, qui s'opère suite au changement de sa place au sein de la société russe au cours de et après la crise économique. Le mode de présence en public qui se déploie à la chaîne Russie 24, lui-aussi, devient le résultat des processus de regroupement à l'intérieur d'un vaste champ des élites russes, qui se produit suite à la crise économique à la fin des années 2000. Son rôle particulier dans la communication intra-élitaire, que nous allons décrire tout de suite, est lié à l'ascension de Poutine et à l'éloignement des élites économiques qui sont de plus en plus privés d'accès direct aux sommets de l'Etat.

La chaîne Russie 24 apparaît en 2006. A cette époque, elle s'appelle « Vesti 24 » (*vesti* se traduit comme actualités en français). Voici comment Evgueni Bekasov, le rédacteur en chef de la chaîne depuis 2012, dans un entretien avec moi, parle de l'apparition de la chaîne :

C'est une chaîne informationnelle russe. Il n'existait aucune chaîne informationnelle sur le marché et je pense que c'est évident, chaque pays plus ou moins grand qui souhaite occuper une position importante dans la politique et dans l'économie doit avoir son canal de communication avec le spectateur intérieur et avec le monde extérieur. C'est pourquoi sont créées, elles sont créées presque au même moment, la chaîne « Russia Today », orientée à la communication avec le monde extérieur et Russie 24 orientée vers le marché intérieur. C'est logique que la chaîne a été lancée par le holding VGTRK⁸²⁵, puisque Oleg Dobrodeev [le chef du VGTRK] s'occupait des actualités dès le début de sa carrière et c'était son... je vais pas dire que c'était son rêve, mais c'était sa volonté, son projet, je dirais⁸²⁶.

La chaîne Russie 24 apparaît ainsi au même moment que la chaîne « Russia Today », en plein cœur de la période glamour et de la croissance économique. Mais si « Russia Today » dans ce contexte de mondialisation de l'élite russe attire beaucoup d'intérêt et engage les journalistes occidentaux célèbres, la chaîne Russie 24 reste, au cours de premières années de son existence, quasiment invisible et dans l'ombre de grandes chaînes publiques. Le directeur des émissions économiques de la chaîne explique que les difficultés de la chaîne sont liées à ce que les spectateurs sont déjà habitués aux grandes chaînes publiques et ne s'intéressent que très peu à la nouvelle chaîne d'actualités :

⁸²⁵ Compagnie d'État pan-russe de télévision et de radiodiffusion

⁸²⁶ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

On comprend très bien que le spectateur ordinaire a ses habitudes fixées, on peut même dire « traditions ». A 20 heures il dine avec Ernest Matskiavitchus [présentateur de Russie 1], il dine ensemble avec lui. Il dine avec Ekaterina Andreeva [présentatrice de 1TV]. Et parfois il même parle avec elle « vas-y Katia, par quoi tu vas commencer aujourd'hui ? Poutine ? Comme toujours ? ». C'est une tradition, c'est plus qu'un visionnage d'actualités, c'est une façon de passer le temps. Et casser cette tendance c'est très difficile, puisque les acteurs clé du marché – 1TV, NTV, Russie 1 ce sont des grandes marques. D'un coup apparaît une nouvelle chaîne, avec des garçons et des filles que personne ne connaît. C'est évident qu'on ne peut pas entrer en concurrence avec les chaînes publiques. En ce moment ni Irina Rossius, ni Stas Natanson, ni moi, ni même Evelina [tous sont présentateurs de Russie 24], ne pouvaient être ceux qui peuvent imposer la concurrence à Katia Andreeva [présentatrice de 1TV]⁸²⁷.

La chaîne ainsi ne suscite pas d'intérêt auprès de l'auditoire. Mais, en même temps, elle n'intéresse que très peu les invités. Le directeur exécutif de l'agence de presse Interfax se souvient que, au début de fonctionnement de la chaîne, il a participé à la création de l'émission « Vesti.Tag ». Il se rappelle de son expérience :

Dima Mednikov [le premier rédacteur en chef de la chaîne Russie 24] était en ce moment beaucoup plus jeune qu'aujourd'hui. Et personne ne venait à sa chaîne. Tandis que lui, il voulait plus de gens. C'est pourquoi on a fait un truc avec lui. On a fait une émission de *co-branding* entre Interfax [agence de presse] et Vesti 24. Il a dit – « je te donne l'antenne, 20 minutes - ce qui est beaucoup – je te touche pas, tu poses des questions que tu veux, tu invites tes gens, mais tu me fournis des invités ». Et on faisait des interviews comme ça. A cette époque la chaîne Russie 24 n'était pas encore une chaîne *must* pour les invités⁸²⁸.

La chaîne reste quelque peu marginale dans l'espace de la télévision glamour du milieu des années 2000. Et, au début de son fonctionnement, les journalistes ne voyaient pas clairement en quoi consistait la mission de la chaîne et sa spécialisation. Comme se souvient le directeur des émissions économiques :

⁸²⁷ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

⁸²⁸ Entretien avec le directeur exécutif l'agence Interfax, 10/11/2016

Au début tous les domaines étaient présents, c'était clair dès le début, qu'il y a des actualités, il y a un peu de l'économie etc. Toutes ces rubriques étaient présentes, mais en tant que rubriques, sans un segment central. Genre, « allez, dans la rubrique politique on va parler de Poutine et de Medvedev, du domaine social, de n'importe quoi. Dans l'économie on va parler de Sberbank, de [la banque] VTB, des bourses américaines, de Samsung, d'Apple. Un choix de sujets complètement fortuit et accidentel. Dans la culture on va parler des concerts et des exhibitions et de Lady Gaga, si c'est nécessaire. C'était une histoire éclectique et en quelque sorte panoramique.

4.2. Un dispositif de communication intra-élitaire

La place de la chaîne change d'une manière radicale au cours de la crise économique. Elle devient une chaîne porte-parole des institutions de pouvoir et une chaîne must pour les élites politiques et économiques. Tout d'abord, à partir du 2009 la chaîne commence à s'orienter vers l'auditoire élitair. Nous avons vu, plus haut, qu'au début de son fonctionnement, la chaîne avait une politique de diffusion assez éclectique et n'avait qu'une idée floue de son auditoire ciblé. A un certain moment, la chaîne commence à distinguer l'auditoire élitair (élite politique et élite économique) et professionnel comme son auditoire prioritaire. Dans le passage suivant, le directeur des émissions économiques explique ce changement d'orientation de la chaîne.

Directeur des émissions économiques : Premièrement, il y avait une crise économique, une crise financière, une chute énorme des marchés mondiaux suivie par une récession de l'économie mondiale. Pour la chaîne, et moi je suis venu en ce moment, il était clair qu'il fallait renforcer le côté économique. [Vers 2009] la chaîne parlait de tout, y compris de l'économie, et d'un coup il est devenu clair qu'il fallait parler de l'économie plus profondément et plus sérieusement et même la séparer dans un segment central. [...] En 2009, il est devenu clair que dans l'économie par exemple il fallait distinguer le segment économique du segment du marché. Si l'on parle du journalisme économique il s'agit de deux directions différentes.

Chercheur : Alors, en 2009 vous avez compris que...

Directeur des émissions économiques : Pas nous ! La direction de la chaîne, alors c'était Dmitri Mednikov, il nous a invité, moi et Georgy Babaryan, [...] et on a fait une émission « Kurs Dnya ». Mednikov a dit, qu'on avait besoin d'une économie sérieuse.

Chercheur : pourriez-vous donner plus de détails ?

Directeur des émissions économiques : ça c'est passé exactement comme je le raconte. La direction de la chaîne a dit que, malheureusement, la chaîne donne des informations économiques qui sont trop éclectiques. Il n'est pas clair à qui plus exactement elle est adressée. Disons, pour un Alexei Koudrine [économiste, ancien ministre des finances] ou pour un German Gref [président de la Sberbank] il n'est pas intéressant d'écouter des informations sur les œufs et la farine. Et ceux qui s'intéressent à ça, ils ne s'intéressent pas à l'index PMI en Allemagne et à l'industrie de raffinement en Grande-Bretagne. Ils ne comprennent pas. « Cette éclectique », comme l'a dit la direction de la chaîne, « elle ne doit plus avoir lieu ! Il nous faut des gens qui peuvent séparer les choses intelligemment »⁸²⁹.

Mon interlocuteur parle de la perception de la nécessité de différencier divers types d'auditoire et de s'adresser plus particulièrement à l'auditoire élitare. Mon interlocuteur renvoie cette prise de conscience à l'avènement de la crise économique, comme si, dans un contexte de crise, le sujet de l'économie s'imposait plus et l'intérêt pour les speakers économiques professionnels augmentait. Mais, comme nous allons le voir plus loin, cette prise de conscience se présente en même temps comme une manifestation d'un phénomène plus général. En effet, à partir de ce moment, la chaîne commence à couvrir d'une manière plus systématique et détaillée l'activité de différentes institutions étatiques. Il s'agit de la retransmission en direct de différents événements, comme les réunions du gouvernement, de la Douma, du Conseil de l'Etat, les cérémonies officielles, les conférences de presse etc. Le rédacteur en chef me corrige ainsi lorsque je dis que le contenu en direct devient la marque de la chaîne dès le début. Il attire l'attention sur le fait que la chaîne ne se transforme en un dispositif de couverture en direct des événements étatiques qu'en 2009 :

Non, il serait plus juste de dire que le direct a commencé après 2008, les deux-trois premières années on suivait plutôt le modèle classique de la télévision. C'est-à-dire, les tournages d'abord, le montage et la post-production après, et, finalement, la diffusion. Après 2008, la concurrence, qui a été déplacée tout d'abord par l'internet et par les nouveaux médias, a poussé la télévision de ne plus retarder la diffusion des matériels. Le produit a commencé à être formé en direct, sans perdre de temps. C'est pourquoi depuis 2009 la quantité d'items en direct a commencé à s'accroître considérablement. Il s'agit de la retransmission des réunions du gouvernement qui sont devenues plus ouvertes, les retransmissions des Conseils d'Etat, la diffusion en direct des correspondants, ces items

⁸²⁹ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

sont devenus prioritaires, par rapport aux matériaux enregistrés. Parce que les sujets demandent du temps et un traitement par la rédaction. En direct c'est sans retard et c'est instantanément. Ce qui est important maintenant pour une chaîne informationnelle. [...] La diffusion en direct des interviews, aussi bien que des correspondants qui parlent, occupe aujourd'hui une place prépondérante dans notre grille de diffusion. Bien évidemment, on a des produits qu'on prépare pour les WE, pour les émissions-bilan du soir, mais 70% de notre diffusion c'est le direct⁸³⁰.

Nous voyons que l'année 2009 devient le moment d'un tournant et d'un changement de mode d'opération de la chaîne, qui penche désormais vers le contenu en direct. La retransmission de différents événements étatiques devient la marque de la chaîne. Si les chaînes publiques ne font que mentionner ces événements dans leurs blocs d'actualités, Russie 24 les diffuse en direct et en complet. Ces événements acquièrent alors leur caractère public à travers le dispositif de la chaîne. D'un côté, c'est lié au fait que ces institutions deviennent, avec l'arrivée de Medvedev, plus ouvertes et publiques. Mais, de l'autre côté, la diffusion de ces événements présuppose l'apparition du besoin de les suivre. Cela nous renvoie au phénomène que nous avons déjà mentionné et qui consiste en ce que les élites économiques et politiques sont de plus en plus souvent privées de l'accès direct aux sommets de l'Etat. Plus haut, nous avons déjà parlé de l'éloignement des pouvoirs politiques pour les représentants du monde des affaires suite à la crise économique. De nombreux commentateurs parlent du fait que, à partir de la fin des années 2000, les représentants de l'élite économique ressentent de plus en plus souvent le manque de moyens de communication avec le pouvoir suprême. Le fait que Russie 24 commence à occuper le rôle de voie de communication entre l'Etat et ses différentes élites peut aussi être vu comme une forme de réponse à ce phénomène. Le rédacteur en chef de Russie 24 voit la nouvelle mission de la chaîne comme une mission de coordination entre différentes élites.

C'est pour qu'ils [les élites] puissent comprendre dans quelle mesure telles ou autres décisions correspondent à l'ordre de jour ou au paradigme de décisions prises par le pouvoir. C'est pourquoi toutes ces retransmissions de conseils d'Etat, des réunions de gouvernement ont un effet bénéfique... ou la diffusion des interviews avec les premiers-ministres en entier et pas seulement par extraits, ou avec le président, c'est important pour que les élites [...] ils comprennent ainsi ce qui est à l'ordre de jour aujourd'hui, ce qui est

⁸³⁰ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

important. Quand je dis « élites », je sous-entends les gouverneurs, les entrepreneurs, les fonctionnaires, les journalistes aussi, hein !⁸³¹

Les interviews de la chaîne (le rédacteur en chef les mentionne dans le passage cité) changent aussi de rôle en se subordonnant à l'objectif de coordination entre les élites. Avant 2009, les interviews de la chaîne se réduisent à de courtes sessions de questions et réponses intégrées dans les blocs d'actualités et consacrées à l'ordre du jour informationnel immédiat. A partir de 2009, la chaîne commence à donner plus de place aux interviews, apparaît l'émission interview principale de la chaîne « Mnenie », animée par Evelina Zakamskaya. Voici comment sa présentatrice explique l'apparition de son émission :

L'émission a été créée comme une nouvelle émission sur une nouvelle chaîne. Pendant quelque temps on filmait les interviews simples. [...] En principe, l'interview d'affaire ça n'existait pas comme format à la télévision russe. Elle n'existait pas. Vers 2009... et la chaîne diffuse depuis 2007, depuis le milieu de 2006... alors vers 2009 on est arrivé à une situation quand on a compris qu'il fallait construire quelque chose de plus que ces interviews de 10 minutes. On a compris qu'il fallait construire, d'une manière ciblée, une plateforme pour la conversation⁸³².

L'émission « Mnenie » est une émission d'interview de 30 minutes qui sort 4 fois par semaine et qui invite les représentants de l'élite politique, économique et administrative du pays. Comme m'a dit Zakamskaya, « ça ne peut pas être le vice-ministre, ça doit être le ministre lui-même ». Le fait que les créateurs de la chaîne ressentent le besoin de donner plus de temps de parole aux représentants des élites est symptomatique du problème de communication et de l'échange d'information entre les différentes fractions de l'élite. En effet, plusieurs indices montrent que les possibilités de communication directe entre le monde des affaires et les représentants du pouvoir se rétrécissent. Nous pouvons parler à cet égard des forums économiques, qui deviennent au même moment pour les représentants des élites un lieu où on peut apprendre les intentions des dirigeants politiques. Le rédacteur en chef de la revue « Kommersant-Dom » m'explique la fonction de ces forums :

⁸³¹ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

⁸³² Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

Je participe souvent à différents forums, de Sotchi, de St-Pétersbourg etc. Je me rends très bien compte que l'objectif de ces forums ce n'est pas de passer les contrats, ils sont signés avant ou après. L'objectif de ces forums c'est d'y « trainer » dans le but de déterminer la direction du vent dans la politique, dans l'économie, dans les relations etc. C'est clair que ceux qui viennent à St-Pétersbourg viennent pour Medvedev, ceux qui viennent à Sotchi viennent pour Poutine. Ça veut dire qu'au Forum à Sotchi, il est clair que « le numéro un » va être présent. Alors on y va pour Poutine. Ce numéro un détermine les tendances dont dépendent les affaires de beaucoup de gens. C'est pourquoi il y a beaucoup de gens qui payent pour y participer. Ce n'est pas un secret. Les speakers choisissent les panels en fonction de celui qui va occuper la première chaise. [...] J'explique. Par exemple, chacun a ses intérêts propres, chacun veut résoudre son problème. Je ne sais pas... qu'on lui laisse vendre les actions, par exemple ! Et cela dépend des gens qui dépendent du numéro un. Je simplifie bien sûr. Si l'on parle plus généralement, il y a aussi des tendances. [...] Par exemple, il y a une loi qui va être adoptée et il faut comprendre l'attitude des « numéros un » à l'égard de cette loi. Sur quoi peut-on compter et qu'est-ce qu'on peut faire. Se diriger vers les banques par exemple, ou continuer... vous voyez ? [...] Voilà, et il est évident que, pour nos entrepreneurs qui sont très dépendants du pouvoir, il est important de se présenter [aux forums]. Il faut se parler, il faut parler avec les dirigeants. Il faut essayer de comprendre qu'est-ce qui se passe et dans quelle direction est dirigé le doigt, et même, peut-être, parfois pousser ce doigt⁸³³.

La chaîne Russie 24 assure ainsi la même fonction que les forums économiques – elle permet de rendre prévisibles les actions des représentants du pouvoir (la direction du vent, selon l'expression de ce journaliste) et elle rend possible la communication intra-élitare. Ce n'est pas par hasard que la chaîne Russie 24 participe activement dans l'organisation de ces forums. Au moment des forums, la chaîne change sa grille de diffusion et retransmet, pendant toute la journée, les sessions plénières et des interviews de participants et de visiteurs du forum.

Revenons maintenant aux interviews de Russie 24 qui se présentent comme un autre moyen d'apprendre les intentions du pouvoir. En effet, ces interviews longues et ennuyeuses sont moins orientées vers le public général, elles sont destinées aux membres des élites. Nous nous rappelons que, selon le propos du rédacteur en chef, les retransmissions des réunions et des longues interviews programmatiques avec les représentants de pouvoir sont utiles, puisqu'elles permettent

⁸³³ Entretien avec un journaliste de la revue *Kommersant-Dom*, le 10/10/2015

aux membres des élites de comprendre la ligne générale du parti. Les journalistes de la chaîne eux-mêmes se rendent compte du fait que leurs interviews ne servent pas à attirer de l'auditoire :

Par expérience, les grandes agences de presse, genre Bloomberg et Reuters, ont compris que l'attention pour une interview télévisuelle d'expert ne dépasse pas 4 minutes. 4 minutes, vous voyez ? Si vous faites 8-10 minutes ça va être regardé uniquement s'il s'agit d'un top speaker, par exemple, Evelina a fait une interview avec Azarov, cette interview a été regardée. Mais s'il s'agit d'une personne qu'on peut ne pas regarder, l'interview ne sera pas regardée. [...] Et s'il s'agit des experts qui apparaissent dans les interviews sous forme de commentaires, sous forme de blitz interviews, l'exigence c'est que ça soit court, concret et consistant. Puisque ça va être regardé avant tout ici [il pointe son smart phone], cela va accroître le taux de citation de la chaîne et la popularité de la chaîne, au moins sur internet. De plus, c'est regardé post factum, pas en direct. C'est ça l'explication principale. C'est pourquoi on peut sacrifier certaines perspectives intéressantes de la conversation au profit de la description factuelle et des commentaires stricts de ce dont on parle avec le speaker. C'est fait à cause des tendances actuelles – personne [parmi les spectateurs ordinaires] ne va le regarder⁸³⁴.

Les interviews de la chaîne ciblent ainsi les membres des élites. Pour reprendre le propos du rédacteur en chef de la chaîne, elles servent pour que les élites « comprennent ainsi ce qu'est à l'ordre du jour aujourd'hui ». Le directeur des émissions économiques explique :

Je m'excuse, peut être ça va sonner emphatique, mais c'est plutôt pour les ministres et pour les vice-ministres que pour l'auditoire large. Et c'est un choix délibéré, parce que ce segment doit lui aussi être présent sur la chaîne. En quelque sorte, c'est un instrument d'influence. En quelque sorte aussi, c'est un moyen d'avoir un retour de ces gens pour lesquels on travaille. Parce que, disons, ni le ministre Silouanov, ni le ministre Oulioukaev, ni le chef de la banque centrale Nabioullina ne voudront le plus probablement venir aux émissions du matin du type « Dobroe Outro » [Bon matin]. Parce que c'est peu intéressant de parler avec une présentatrice qui s'y connaît pas en la matière. Et il y a des fois quand t'as besoin d'une conversation professionnelle, quand t'as pas besoin que tous les 140 millions te comprennent, mais t'as besoin que te comprennent les participants du marché dont dépend la stabilité dans la zone dont t'es responsable, que tu sois le ministre des

⁸³⁴ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

finances ou le ministre de l'économie. Et ce genre d'instrument à la chaîne Russie 24 est devenu utilisable⁸³⁵.

Ce destinataire élitaire peut regarder l'interview en direct, mais, le plus souvent, il le consomme sous forme textuelle, après que l'interview est traitée par une agence de presse (c.f. le chapitre 7). En diffusant les réunions de différents organes de pouvoir, en diffusant de longues interviews avec les représentants du pouvoir, la chaîne Russie 24 assure la fonction de transmission du message du pouvoir à l'auditoire élitaire, privé de moyens de contacter le pouvoir directement. La chaîne occupe une place importante dans l'infrastructure de communication intra-élitaire changeante. Le rédacteur en chef parle de sa chaîne de la manière suivante : « on doit nous percevoir non comme une ressource qui donne lieu à des sensations et à des scandales, mais comme une chaîne qui dans n'importe quel endroit... où nous pouvons mettre une interview et l'auditoire puisse percevoir les impulsions (signaux) qui proviennent du centre, et agir ainsi en conformité avec les directives reçues »⁸³⁶. Les interviews se présentent ainsi comme des moyens d'obtenir des informations sur les intentions et les projets des représentants du pouvoir, autrement dit, de rendre leurs actions prévisibles.

D'un autre côté, cette chaîne se présente en même temps comme un dispositif qui permet aux membres de l'élite de s'adresser au pouvoir. Il y a une croyance que la chaîne est attentivement regardée par les sommets de l'Etat. Un journaliste, directeur adjoint des émissions économiques, m'a expliqué : « Tu dois prendre en compte une chose importante. Notre chaîne est assez particulière, une large partie de son auditoire... je ne sais pas comment l'appeler... disons, c'est un auditoire de statut, les fonctionnaires. Et beaucoup de gens veulent venir à notre chaîne pour que le président et le premier ministre les voient. Ils savent qu'ils regardent notre chaîne »⁸³⁷. Russie 24 possède ainsi le statut d'une chaîne « regardée par le président et le premier ministre ». Le manque de moyens de communication dont nous parlons, concerne aussi les moyens de dire quelque chose au pouvoir. Nous pouvons évoquer à cet égard l'expérience du journaliste de la chaîne NTV Alexei Pivovarov. En 2010, en travaillant sur les films « Kapital.ru » il a pu communiquer avec différents magnats et leurs équipes. Il a accumulé ainsi une large collection de leurs plaintes et leurs griefs. Dans un entretien avec lui, j'ai demandé pourquoi, selon lui, les magnats avaient donné leur accord pour participer à son émission. Il m'a répondu :

⁸³⁵ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

⁸³⁶ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

⁸³⁷ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

C'était clair, si l'on laisse de côté les raisons pour lesquelles les autres ont refusé de participer, c'étaient les raisons de business actuelles qui dictaient qu'il était inutile de se présenter, de dire quelque chose publiquement. Si l'on omet tous ces cas, je peux dire que la raison principale, c'est qu'ils souffrent beaucoup d'un manque de compréhension. [...] Ils veulent s'adresser au pouvoir, à une personne concrète plus précisément, avec un message « on est loyaux, on est utiles. Ne nous traitez pas comme ceux qui ont volé pendant les années 1990 ». Mais dans la Russie contemporaine ça ne sert plus à rien. Mais, néanmoins, ils ne peuvent pas ne pas essayer d'envoyer ce message⁸³⁸.

Selon le journaliste, les hommes d'affaires sont en quête d'une possibilité de s'adresser au pouvoir, de lui manifester leur loyauté. Il dit plus loin : « Le plus important, à mon sens, [ils veulent] déclarer publiquement leur loyauté. Ils voient la publicité comme une des possibilités de transmettre l'information sur leur loyauté, puisque comme vous le comprenez très bien, ils n'ont pas depuis longtemps d'accès direct au chef. Et cette communication est unidirectionnelle. Si elle existe vraiment ». Exprimer la loyauté et se positionner de côté des dirigeants politiques devient, à ce moment (nous parlons du tournant des années 2000), un objectif important des élites économiques. Cela manifeste encore une fois le changement d'équilibre entre les pouvoirs qui s'opère au sein de ce milieu et l'ascension des dirigeants politiques autour desquels se regroupent les élites économiques et politiques. L'appartenance à l'Etat, l'identification à l'Etat devient de plus en plus importante pour les élites économiques. La télévision, surtout la télévision avec un statut « étatique » (comme Russie 24, qui jouit, selon les journalistes, du statut « étatique »), devient un élément important dans cette mise en valeur de l'appartenance à l'Etat. Evelina Zakamskaya, la présentatrice de l'émission-interview « Mnenie », qui est diffusée sur la chaîne Russie 24, m'explique pourquoi les magnats ont commencé à venir dans son émission de la manière suivante :

Zakamskaya : ceux qui ne viennent pas, ils sont en dehors du champ médiatique. Ceux qui viennent, je parle de mon émission, ils la voient comme un espace politique légal où un écosystème particulier s'est formé.

Chercheur : développez, s'il vous plaît.

Zakamskaya : pour les hommes d'affaires, c'est très important, dans quelle compagnie ils se trouvent. Pour eux c'est important qui, à part d'eux, vient ici, qui établit l'ordre de jour. Les ministres sont venus les premiers. Tous. Et ils ont montré qu'on peut venir ici.

⁸³⁸ Entretien avec le créateur de l'émission *Kapiral.ru* Alexei Pivovarov, le 23/03/2016

Chercheur : vous voulez dire qu'ils s'orientent par rapport au comportement des ministres ?
Zakamskaya : non, je veux dire que pour eux c'est une marque, un statut étatique. Il m'est difficile d'expliquer pourquoi ils ont besoin de venir, parfois moi-même je ne peux pas l'expliquer. Mais, à un certain moment, les héros ont compris qu'ils en ont besoin⁸³⁹.

Ce passage est important. Il montre dans quelle mesure, selon la journaliste, les magnats cherchent la reconnaissance de leur appartenance à l'Etat. Ils choisissent les lieux et les formats d'apparition en public certifiés de statut « étatique », autrement dit, approuvées par les représentants du pouvoir. Selon l'observation de Zakamskaya, ce sont les visites de ministres qui ont ouvert l'accès des magnats à l'émission. Venir dans l'émission de Zakamskaya signifie désormais manifester et confirmer son appartenance au milieu « étatique ». Cette aspiration, selon les journalistes, transperce aussi dans les interviews. A un certain moment, en analysant l'enregistrement d'une interview, la journaliste a vu, dans le comportement de l'invité qui disait que, à part sa compagnie, ce sont aussi des compagnies publiques qui financent les Jeux olympiques à Sotchi, une tentative de manifester encore une fois son identification aux compagnies étatiques. La chaîne Russie 24 devient un moyen très important qui permet aux compagnies privées de manifester leur statut étatique. Par exemple, aux forums économiques, les membres de l'establishment russe se réunissent autour du stand de Russie 24 qui se présente comme un lieu important de la sociabilité. Comme l'explique le rédacteur en chef de la chaîne : « en 10 ans de travail aux forums, le studio-stand de Russie 24 s'est transformé en un espace de sociabilité [*tusovochnoe prostranstvo*]. Auquel, surtout au jour de la venue du président, se réunissent les collègues et les participants qui veulent discuter. [...] C'est pourquoi tout le monde vient chez nous, à commencer par les chefs de l'administration du président et jusqu'aux chefs des entreprises »⁸⁴⁰. C'est pendant ces réunions que s'opère aussi l'identification « ami/ennemi ». Comme l'explique le directeur des émissions économiques de la chaîne : « un autre moment important c'est la présence aux grands forums économiques. Cela donne un sentiment, la notion de 'ami-ennemi'. Ici on a [la banque] Sberbank, [la banque] VTB, les compagnies privées, et moi je suis ici. Je suis respecté dans la même mesure que les autres. Ils [les speakers] viennent chez moi et moi je parle d'eux ». Le journaliste parle ici plutôt de ce que les journalistes de Russie 24 s'intègrent, à ces forums, dans l'establishment russe. Mais nous pouvons dire la même chose à propos des magnats.

Outre la possibilité de confirmer et manifester son appartenance au statut « étatique », qui devient de plus en plus importante pour les magnats après la crise économique, la chaîne offre aux

⁸³⁹ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

⁸⁴⁰ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

magnats une possibilité d'adresser aux dirigeants politiques leurs sollicitations. Au cours de mes entretiens avec les journalistes, accompagnés d'une analyse d'extraits d'interviews, les journalistes me faisaient comprendre assez souvent que, dans cette scène particulière, l'invité s'adresse, d'une manière ou d'une autre, au pouvoir. Par exemple, au cours de la discussion de la possibilité de la privatisation des actions des entreprises dans le contexte de sanctions économiques, l'interviewé dit qu'il faut vendre les actions avec un discount. Le journaliste m'explique :

Voilà, ici je me suis rendu compte qu'il m'utilisait. Je m'en fous. Mais je m'en rappelle très bien. C'était pas adressé à moi ce qu'il a dit, c'est adressé... je peux même donner des noms, au chef de RosImouchestvo, au ministre de développement économique et au président. Genre, « les gars, il faut privatiser avec un discount, il faut s'y résigner, il faut vendre au-dessous du marché ». C'était un message purement adressé à eux. Il m'a utilisé ici⁸⁴¹.

Le terme « il m'a utilisé » fait comprendre que, selon le journaliste, le speaker, dans cette situation, ne poursuit pas le but de répondre de la manière la plus exhaustive à la question du journaliste, mais qu'il essaye de régler ses propres affaires en s'adressant aux dirigeants. Dans un autre exemple, à un forum économique, un entrepreneur a évalué négativement le fait que les compagnies privées ne sont pas admises au développement des gisements sur le plateau arctique. Selon mon interprétation, il s'agissait pour le magnat d'une tentative de s'adresser au public en exposant un problème qu'il a rencontré dans ses relations avec l'Etat. La journaliste voyait cette action différemment. Pour elle il s'agissait d'une forme de sollicitation qui s'adresse aux pouvoirs et non pas au public. Elle m'a expliqué :

Les gens qui répondent aux questions, ils n'ont pas d'objectif de critiquer, ils ont l'objectif de faire du lobbying. Faire du lobbying de leurs intérêts. Il a une possibilité de dire « je suis venu à cet événement pour parler de ce qui m'inquiète. On est une compagnie privée, pourquoi on ne nous... Pourquoi on écrit telles lois ? » Mais il le fait d'une manière délicate⁸⁴².

L'expression du mécontentement par rapport une loi, mais faite d'une manière délicate et sans offense, se présente comme une forme de pression qui peut permettre de changer cette loi. Dans

⁸⁴¹ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

⁸⁴² Entretien avec une journaliste de la chaîne Russie 24, le 15/08/2016

l'exemple suivant, il s'agit d'une interview avec un banquier qui vient de sortir de la conférence sur la sécurité à Munich. Au lieu de répondre à la question de journaliste sur la perspective d'annulation de sanctions économiques, le speaker commence à dire que c'est inadmissible quand on applique des sanctions contre l'establishment russe. Le journaliste m'explique :

Ici il veut montrer aux mecs qu'il intercède pour eux. Peut-être, il veut dire à ces mecs que « mecs je bosse pour vous ici à Munich ». [...] Voilà, ça prouve bien que c'est un jeu. Il doit dire quelque chose aux mecs. [...] C'est la même bande, tu dois le comprendre. Ils sont tous la même bande, ils passent beaucoup de temps ensemble⁸⁴³.

Cette situation est plus proche de la tentative d'exprimer sa loyauté et son soutien à l'establishment russe. Ces différentes formes d'adresse au pouvoir suprême s'immiscent dans les réponses aux questions de journalistes aux interviews télévisées. Les journalistes s'en rendent compte, et peuvent même faciliter le jeu des speakers.

La chaîne Russie 24 se présente ainsi comme un dispositif important de la communication intra-élitaire qui assure l'exercice du pouvoir. Elle participe à la diffusion des messages des dirigeants politiques, elle permet aux membres des élites de s'adresser aux dirigeants politiques, elle permet aux membres des élites de revendiquer leur statut étatique et de manifester leur loyauté. Les journalistes de la chaîne sont pris dans ce travail de communication intra-élitaire, ils s'en rendent compte et se considèrent comme ayant pour fonction de la faciliter.

4.3. Un style télévisuel dépendant de la communication intra-élitaire

La prise en compte de cette spécificité de la chaîne nous permet de mieux comprendre le style de présentation et d'interviews sur Russie 24. Il est intéressant de noter que, tout comme les journalistes de la chaîne Dozhd, les journalistes de la chaîne Russie 24, lorsqu'ils définissent leur style de présentation, s'opposent à trois grandes chaînes russes : 1TV, NTV et Russie 1. Ils se voient incarner une nouvelle approche de la télévision, plus dynamique et rapide. Le rédacteur en chef de Russie 24 explique :

Les chaînes classiques restent prisonnières de la qualité avant tout. Pour eux la qualité de l'image va en première place, la qualité du montage, le texte réfléchi (mûrement pesé).

⁸⁴³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

Parce qu’eux, à la différence de nous, ils ne disposent pas d’autant de temps de diffusion, de la possibilité de se servir du temps de diffusion à leur gré, ils sont limités par les chronométrages. Nous ne sommes pas contraints par ça, on peut laisser notre correspondant parler en direct autant qu’il veut, autant qu’il a d’information. Et eux ils sont obligés de se serrer et de donner une information condensée, mais en même temps moins complète⁸⁴⁴.

Nous rencontrons ici la même critique que celle que les créateurs de Dozhd adressent à la télévision publique – l’obsession pour la qualité de l’image et pour la perfection et l’infaillibilité supplantent, à proprement parler, la tâche de fournir l’information rapidement et amplement. Russie 24 se voit comme plus dynamique sous ce rapport. Les ressemblances avec la chaîne Dozhd s’épuisent avec cette critique de l’accent sur la qualité de l’image. Les chaînes publiques sont vues par les journalistes de Russie 24 comme plus « émotionnelles » et « expressives », tandis que Russie 24 se positionne comme plus stricte et objective. Le directeur des émissions économiques de la chaîne explique :

C’est pourquoi on a choisi une autre tactique, c’était aussi un calcul, plutôt intuitif, on est en charge d’énumérer tout ce qui est important et tout ce que donnent les moteurs de recherche d’actualités, plutôt que de fournir un message émotionnel, ce que font, en créant les images du jour, les produits info des grandes chaînes. Même aujourd’hui ça continue, on nous demande parfois « il y a une chaîne fédérale Russie et vous vous êtes Russie 24 c’est ça ? ». Ce qui est faux puisqu’on est depuis longtemps une chaîne fédérale, on est dans le paquet digital des chaînes fédérales. Mais cette inertie elle se maintient. Et on ne pouvait pas la casser qu’en s’opposant aux chaînes publiques, genre, vous êtes responsables pour les images informationnelles du jour, et nous on est orientés vers l’énumération de ce dont parle le rédacteur en chef⁸⁴⁵.

Le directeur des informations économiques de Russie 24 appelle les chaînes publiques « émotionnelles » et « expressives ». Cela pourrait produire l’impression d’une contradiction avec ce que disaient les représentants de Dozhd à propos de la télévision publique et qui l’accusaient justement de manque de vie et d’émotions. En effet, les présentateurs des chaînes publiques étaient comparés aux poupées et aux robots par les représentants de Dozhd. Précisons, néanmoins, que la critique des créateurs de Dozhd vise les chaînes publiques de l’année 2008, de la fin de l’époque

⁸⁴⁴ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

⁸⁴⁵ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

glamour. Le directeur des émissions économiques de Russie 24 parle au contraire de l'image contemporaine des chaînes publiques. En effet, depuis 2008, les chaînes publiques ont beaucoup changé, y compris et surtout sous l'influence de Dozhd. Nous nous rappelons que Vera Krichevskaya de la chaîne Dozhd a reconnu que la télévision publique, après l'apparition de Dozhd a fait beaucoup d'efforts pour devenir plus humaine. Citons encore une fois le propos de Krichevskaya : « on parle de 2010, mais depuis beaucoup de choses ont changé, y compris grâce à la chaîne Dozhd. Je pense que Dozhd a forcé beaucoup de gens [de la télévision] à comprendre qu'il fallait être humains (« *byt' l'ud'mi* »). Mais pour eux cela se manifeste par des choses différentes, par exemple, en ce qu'il faut marcher tout au long de studio en agitant les bras ». Lorsque la télévision publique s'humanise progressivement, au moins en ce qui concerne ses manifestations extérieures, la niche qu'est la présentation distanciée et neutre est occupée par Russie 24. Voici comment le rédacteur en chef de Russie 24 présente l'image de sa chaîne : « on se positionne comme une chaîne réfléchie, objective, et peut-être ... pas expressive. On est pour une présentation tranquille et objective de l'information. Non pas pour que le spectateur s'attache à un présentateur qui crie hystériquement »⁸⁴⁶. Le directeur de programmes économiques explique : « si l'on trace une analogie avec les géants médiatiques occidentaux, disons, Russie 24 c'est la BBC. Une présentation de l'information plus stricte et conservatrice, ne dépassant pas les limites, plutôt officielle ». Les qualificatifs qu'utilisent les managers de la chaîne pour parler de son style sont : « objective », « réfléchie », « mesurée », « non émotionnelle », « non expressive », « tranquille », « neutre », « stricte », « officielle ».

En quoi ce style de présentation de Russie 24 est lié aux fonctions spécifiques de la chaîne que nous avons décrites plus haut (chaîne comme dispositif de communication intra-élitaire) ? Afin de répondre à cette question nous proposons de discuter une autre chaîne de télévision russe, « Moscou 24 ». En 2011, le nouveau maire de Moscou Sergueï Sobyanine initie le renouvellement de la télévision moscovite. La tâche de refaire la chaîne « Stolitsa » [capitale], rebaptisée en « Moscou 24 », est confiée à Igor Chestakov. Chestakov est l'ex producteur en chef de la chaîne Russie 24, c'est lui qui a travaillé sur le style « strict » et « non expressif » de cette chaîne. Chestakov parle à propos de son nouveau travail : « la ville avait deux chaînes, Stolitsa [capitale] et Doverie [confiance]. Quand Sobyainin est devenu maire de Moscou on m'a demandé de m'occuper de la chaîne. A cette époque j'étais le producteur en chef de la chaîne Russie 24, on a fait une chaîne informationnelle assez contemporaine, alors, il paraît qu'ils ont voulu de faire quelque chose de semblable à Moscou. [...] ». En effet, la nouvelle chaîne Moscou 24 se distinguait beaucoup de Russie 24. On peut même dire que sa conception a été inspirée par la

⁸⁴⁶ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

chaîne Dozhd. Voici, par exemple, comment le chef de la production de la chaîne Dozhd a évalué l'apparition de « Moscou 24 » : « Moscou 24 a copié beaucoup [de notre chaîne]. Quand ils sont apparus, ils voulaient être comme nous. Avec des journalistes qui travaillent sans prompteur, beaucoup de direct, les retransmissions, etc. Ils ont même embauché nos présentateurs de météo, puisque nous on était les premiers qui ont remplacé ces poupées qui lisent la météo par de vrais gens, par de vrais météorologues qui font des blagues, qui montrent les différents endroits pour expliquer comment ça fonctionne, la météo. Moscou 24 a copié notre approche ». Le discours de Chestakov lui-même à propos de sa nouvelle chaîne ressemble beaucoup au discours des créateurs de Dozhd de l'époque de la fondation de la chaîne. Voici un extrait de son interview à la radio Echo Moskvyy :

Présentatrice de l'émission : alors, vous faites quelque chose à la manière de la chaîne Dozhd, qui a commencé à montrer sa cuisine intérieure ?

Chestakov : oui, mais cette cuisine, la plupart de gens sont gênés de la montrer. Je sais que les réalisateurs télévisuels ont cette particularité. Même quand on travaille en direct, on essaye de le présenter comme s'il s'agit qu'une émission préenregistrée. [...] Oui, effectivement, il faut que la transition soit lisse, pas de champs noirs, des transitions lisses. Et quand, au contraire, ils font une émission préenregistrée avec l'effet d'une émission en direct, ils essayent de la gêner exprès. Et j'essaie de persuader tout le monde : « montrez tout, comment vous faites ça, les gens s'intéressent à ça ». [...]. Ce format attire l'attention, on le voit par les retours et par la croissance des chiffres de la chaîne. Ce travail honnête et ouvert, il suscite le respect. Je pense que, même si le présentateur commet une erreur ou si quelque chose tombe de la table, parfois ils tombent eux-mêmes, je pense que l'auditoire le perçoit positivement. [...] Si on a réussi, même en partie, de faire une chaîne vive et immédiate avec des gens vifs, on va continuer de suivre cette direction. Tout le monde qui ne parle pas de sa propre voix... On a même embauché un professeur qui leur apprend à retrouver leur propre voix. [...] C'est vrai, ce sont nos présentateurs de soir, de prime time, qui sont très vifs et naturels. On essaye de le conserver⁸⁴⁷.

Le lecteur peut être frappé par la ressemblance entre le lexique et la tonalité de ce propos de ce téléaste, qui il y a quelques ans a fait la conception neutre et non humaine de la chaîne Russie 24, d'une part et les idées énoncés par les créateurs de Dozhd d'autre part. La quête d'honnêteté et de

⁸⁴⁷ Interview avec Igor' Chestakov, émission Telehranitel', Echo Moskvii, 07/04/2013 (<https://echo.msk.ru/programs/tv/1045974-echo/>)

simplicité, la liberté dans l'expression des émotions et des réactions naturelles (y compris l'exemple sur la réaction du présentateur à un objet qui tombe est repris), la quête de l'attitude immédiate, - tous ces aspects de la conduite des présentateurs nous font immédiatement penser à l'attitude humaine des journalistes de Dozhd. L'intérêt de l'exemple de Chestakov pour notre propos tient à ce que, dans ses interviews publiques, il explique pourquoi Russie 24 ne peut jamais être comme « Moscou 24 » (qui s'inspire beaucoup de l'approche de Dozhd). On est ainsi au cœur de la rationalisation de la différence entre deux chaînes. Chestakov explique comment il perçoit le lien entre la fonction de la chaîne Russie 24 et le style de présentation que doivent adopter les journalistes de cette chaîne informationnelle. Chestakov dit, par exemple :

Un des problèmes... peut-être c'est pas un problème mais, disons, une particularité de la chaîne Russie 24, c'est qu'ils ont un autre style de présentation. Il faut y être sérieux et... comment dire, moins humain. C'est déterminé par le style de la chaîne, puisqu'il y a des événements avant le protocole, des événements après le protocole et il est difficile entretemps de faire une blague ou quelque chose d'autre. Et nous [Moscou 24] on a un autre format, un format de la ville, on n'a pas de choses de protocole, et on se permet d'être plus humains. Je pense que les spectateurs aiment ça. Et le plus important c'est que les présentateurs savent le faire. Il y a peu de gens qui arrivent à conserver l'attitude naturelle à la télévision. Si, par exemple, on m'avait mis dans un studio... c'est pas comme chez vous [il parle de la radio Echo-Moskvy] quand tu viens et tu parles à la télé, on te maquille, disons t'es plus... tu te pétrifies. Ensuite il te faut... on met sur toi un tas de fils, de microphones etc. Ensuite on te met dans le cadre et on te regarde de près. Etant donné qu'on te regarde et qu'on t'aime pas apparemment, progressivement t'entres dans un état de pétrification⁸⁴⁸.

Chestakov associe l'attitude qu'il nomme « non humaine » au fait que les journalistes de Russie 24 sont obligés de couvrir les rituels du pouvoir étatique. Nous avons montré que la chaîne se présente comme le dispositif de publicisation et de diffusion de tous les événements étatiques importants. Nous avons montré également que la chaîne se présente comme un dispositif de communication intra-élitare. Selon Chestakov, ces tâches ont un impact sur le style de présentation, qui doit en harmonie avec ces tâches. Il s'agit du style de présentation que Chestakov appelle « pétrifié », un style de présentation distancié, détaché et non émotionnel. La question se

⁸⁴⁸ Interview avec Igor' Chestakov, émission Telehranitel', Echo Moskvi, 07/04/2013 (<https://echo.msk.ru/programs/tv/1045974-echo/>)

pose ainsi de savoir pourquoi la mise en scène des événements et des cérémonies étatiques demande de la part de journalistes une attitude déshumanisée, à tel point qu'elle se répand sur toutes les émissions de la chaîne.

Afin de répondre à cette question, armé de citations de Chestakov sur le style de présentation déshumanisé et non émotionnel, je me suis adressé aux responsables de la chaîne Russie 24. Je demandais aux managers de la chaîne de l'expliquer ces citations de leur ancien collègue. Tout comme Chestakov, les dirigeants de la chaîne expliquaient tout de suite cette particularité par le statut spécifique de la chaîne. Pour les responsables de la chaîne, il est clair que le style de présentation doit être adapté au type de message que la chaîne transmet. Voici un extrait de conversation avec le rédacteur en chef de la chaîne :

Chercheur : votre ancien producteur en chef Chestakov, après le passage à « Moscou 24 », comparait l'esthétique et le style de présentation et disait qu'effectivement, à cause des conditions particulières chez Russie 24, le style de présentation est moins humain.

Rédacteur en chef : oui, plus automatisé je dirais, oui. Vous voyez, on travaille pour différents fuseaux horaires, pour différentes religions, différentes cultures et mentalités. Il y a une exigence d'unification qui s'impose à nous. Puisqu'une partie de chaînes fédérales produit des doublures et choisit pour ces doublures des morceaux de contenu différents. Et nous, on a une diffusion de part en part. L'image que voient les gens à Kaliningrad, les gens à Petropavlovsk la voient aussi. Cela impose des exigences supplémentaires, et c'est ça qui fait la base de notre conception d'un espace informationnel unifié⁸⁴⁹.

Le rédacteur en chef parle de l'automatisation de la présentation. Elle présuppose la démodalisation de la présentation, dans le sens où toutes les manifestations de la particularité du présentateur doivent être écartées en faveur d'une présentation distanciée et détachée. Pour le rédacteur en chef, cette attitude sert à produire un effet unificateur, elle réunit les récepteurs du message indépendamment de leurs différences culturelles et statutaires. Le directeur des émissions économiques exprime une idée semblable :

Il faut bien comprendre ce dont parle Igor [Chestakov] : il parle d'une chose simple. Les actualités de la ville [Moscou 24 est une chaîne urbaine], ce sont des actualités racontées par un voisin à un voisin. Un voisin ne peut pas raconter des actualités avec une langue

⁸⁴⁹ Interview avec Igor' Chestakov, émission Telehranitel', Echo Moskvi, 07/04/2013 (<https://echo.msk.ru/programs/tv/1045974-echo/>)

comme « je rapporte », « j'annonce officiellement, dans une semaine on va couper le gaz ». Au lieu de ça, je dis « écoute, t'as pas entendu ? t'as vu une annonce à l'entrée, hein ? » C'est pourquoi, si Russie 24 adopte une forme de présentation confidentielle et simple, ça va être associé à des actualités à la portée étroite. C'est une conversation d'égal à égal, sans baisser le statut. Russie 24 c'est autre chose, vous voyez ? Je ne peux pas parler d'une manière confidentielle dans le cadre du pays entier, c'est un non-sens. Je dois élever l'information à ce niveau y compris par ces aspects psychologiques du comportement, de la manière de présentation, etc., je dois l'élever à un autre niveau. Si je vais, à la manière d'un clown, parler de la guerre en Syrie avec des blagues et des rires, comme le fait d'une manière géniale ce comédien britannique... c'est quoi son nom déjà ? On le fait souvent aux Etats-Unis, mais c'est un autre genre. Ce n'est pas perçu comme une émission d'actualités sérieuse. Une émission d'actualités sérieuse c'est quand on regarde dans les yeux. [...] Bref, il y a tout un arsenal d'astuces professionnelles qui permettent d'atteindre le but. Dans le cas concret de notre chaîne, le but c'est de ne pas réduire la portée de l'information, ce que peut faire le caractère trop confidentiel de la conversation. Notre tâche, au contraire, c'est de présenter les actualités d'une manière plus officielle. Ça donne un surplus d'autorité. Ce sont des actualités à l'échelle fédérale, et non pas celles à l'une échelle d'une ville, qui se transmettent par le bouche à l'oreille. C'est un ensemble d'astuces qu'il faut utiliser pour créer un entourage correct pour la présentation de ces actualités. C'est une sorte de dress-code, si vous voulez⁸⁵⁰.

La distinction que fait mon interlocuteur entre le style de présentation de Russie 24 et le style de présentation de Moscou 24 est importante. Le style de présentation de Moscou 24 est qualifié de « confidentiel ». Il se manifeste dans une attitude plus émotionnelle mais aussi dans un mode de communication qui se rapproche de la conversation ordinaire ou privée (« tiens ! t'as vu ? »). Ce type de communication prévoit une égalité de statuts entre les communicants. Dans le cas de Russie 24, dont le style de présentation est qualifié de « sérieux » ou « officiel », on a affaire à un autre type de rapports entre l'auteur du message et son destinataire. Ce rapport est asymétrique. L'auteur du message occupe une position incomparablement plus haute que le récepteur. Le journaliste, qui endosse le rôle de transmetteur du message (ou d'animateur du message, pour reprendre le terme de Goffman) doit ainsi, dans sa présentation, assurer ou maintenir cette distance. Afin d'accomplir cette tâche pratique importante il procède par une série de méthodes, dont les éléments sont la démodalisation du discours, la montée en généralité, l'attitude distanciée et

⁸⁵⁰ Entretien avec le directeur des émissions économiques de la chaîne Russie 24, le 09/11/2016

émotionnellement impénétrable. Une attitude plus humaine conduirait inévitablement à « réduire » la portée de l'actualité et à réduire le statut de l'auteur du message. On transformerait dans ce cas la communication asymétrique en une forme de communication « par le bouche à l'oreille ». Le journaliste me propose pour rigoler : « essayez de lire nos actualités [les actualités de Russie 24] avec une posture de journaliste de 'Moscou 24', ça va être drôle, vous aurez un effet complètement différent ».

Essayons de résumer d'où vient le style de présentation déshumanisé et détaché de Russie 24. Il devient la conséquence du rôle spécifique qu'endossent les journalistes : assurer la communication intra-élitaire et faire passer les messages adressés par certaines fractions des élites aux autres fractions des élites ou à la population. La tâche des journalistes de Russie 24 consiste ainsi à assurer la fonction d'animateur, pour reprendre le terme de Goffman, autrement dit à transmettre le message et à bien manifester qui est le vrai auteur et responsable de ce message. La personnalité du transmetteur doit se dissoudre derrière cette tâche.

4.4. Un style d'interview qui n'humanise pas l'interviewé

Nous voyons ainsi que la fonction de la chaîne en tant que lieu de communication inter-élitaire a un impact fort sur le style de présentation général de la chaîne. Parlons maintenant plus particulièrement des interviews. Nous allons reprendre le cadre adopté dans la section précédente pour étudier les interviews de la chaîne Dozhd et qui consiste à prendre en compte le dispositif de l'interview, en commençant par le rapport général à l'invité et en finissant par le décor de l'émission, les aspects visuels et la forme d'organisation de l'interaction.

La chaîne Russie 24 a en commun avec Dozhd l'absence d'intervieweurs vedettes à la façon de Vladimir Pozner de la chaîne 1TV. Le directeur des émissions économiques de Russie 24 se plaint : « beaucoup de gens qui étaient présents à la chaîne n'étaient pas connus, soit ils étaient connus mais dans des cercles journalistiques étroits. Ils n'étaient pas des vedettes. On n'a pas commencé avec Pozner, avec Maksimovskiaya [présentatrice de la chaîne REN TV de la fin des années 2000]. Les gens étaient plus ou moins égaux ». Le rédacteur en chef compare ses intervieweurs à Pozner en disant : « Pozner a accumulé ses ressources pendant des années, y compris cette capacité de parler d'en haut en quelque sorte. Parce que lui... il a formé cette possibilité pendant 20-25 ans. Il jouit d'un statut dont nos *hosts* ne disposent pas encore, bien-sûr. Peut-être, vers 2024 ils l'auront et ils traiteront les ministres comme des garçons, comme le fait Pozner »⁸⁵¹. Mais en dépit du fait que la direction de Russie 24 reconnaît le faible statut de ses

⁸⁵¹ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

intervieweurs en comparaison avec le poids des invités, elle n'essaye pas d'équilibrer ce statut, par exemple, en multipliant la quantité d'intervieweurs, comme cela se fait à la chaîne Dozhd. On peut même avoir l'impression que le faible statut (le statut inférieur) de l'intervieweur est en quelque sorte recherché, puisqu'il correspond aux objectifs de l'interview. Par exemple, la chaîne a pour pratique courante, étrange même pour certains journalistes, d'envoyer aux interviews économiques des personnes avec une apparence attirante mais qui n'ont pas beaucoup d'expérience dans le domaine économique. Un journaliste de l'agence de presse « Interfax », dans un entretien avec moi, a critiqué le niveau de la plupart d'intervieweurs économiques de Russie 24. Il a reconnu qu'il y a plusieurs intervieweurs forts, comme Evelina Zakamskaya, Alexei Bobrovskiy, Nailia-Asker Zadé. Mais d'autre côté il trouve qu'à part d'eux il y a une masse d'intervieweurs peu compétents qui « s'y connaissent pas dans la matière et passent tout le temps à regarder dans les IPads afin d'apprendre par cœur la question suivante au lieu d'écouter les réponses des speakers et d'y réagir »⁸⁵². Même à l'intérieur de la chaîne Russie 24 il y a ceux qui ne sont pas contents du choix des intervieweurs pour les interviews économiques. Un journaliste m'a dit ainsi :

Journaliste : Chez nous à Russie 24 c'est très fréquent quand on envoie aux interviews des personnes médiatiques [les présentatrices des blocs d'actualités]. Ils ne peuvent pas envoyer un rédacteur, puisqu'il n'a jamais été dans le cadre. On ne peut pas l'envoyer, même s'il s'y connaît beaucoup mieux en la matière. Parce qu'il va s'asseoir d'une manière incorrecte, il va mettre les doigts dans le nez. Certes, il va poser de bonnes questions mais... Tandis qu'elle [une présentatrice quelconque] va s'asseoir comme il faut, elle va exposer ce qu'il faut [il fait un geste de mains qui imite le buste], voilà quoi.

Chercheur : oui, mais pourquoi ? pourquoi vous avez besoin de ces jeunes filles ?

Journaliste de Russie 24 : c'est la télévision quoi, écoute, c'est pas ma question, c'est pas moi qui choisit les gens. Certes, elles sont belles, mais moi non plus j'aime pas cette histoire. Si c'avait été moi qui détermine qui vient, j'aurais envoyé les gars simples, je leur aurais interdit de mettre les doigts dans le nez, je leur aurai dit de se redresser, voilà. Moi, je ne considère pas qu'il fasse envoyer ceux qui sont jolis, mais nous on a cette coutume. C'est pas moi qui détermine ce truc et ça me semble bizarre⁸⁵³.

D'un côté, nous retrouvons ici la logique de l'image de qualité et des attitudes exemplaires de présentateur « comme il faut » qui nous font penser à la télévision de l'époque de glamour. Mais

⁸⁵² Entretien avec le rédacteur en chef de l'agence Interfax, le 14/11/2016

⁸⁵³ Entretien avec un journaliste de la chaîne Russie 24, le 09/08/2016

cette pratique a aussi une autre conséquence. Assez souvent, les *newsmakers* se voient confrontés à des intervieweurs qui ne peuvent pas se poser comme égaux à eux. Ces intervieweurs, en dépit de leur apparence exemplaire, sont toujours inférieurs par rapport aux *speakers* et ne peuvent pas imposer leur volonté aux *speakers*. Et cette situation, apparemment, ne pose pas problème pour la direction de la chaîne.

Poursuivons notre analyse de rapports entre les intervieweurs et les interviewés à Russie 24. Considérons la personne de la principale intervieweuse de la chaîne, Evelina Zakamskaya, la présentatrice de l'émission « Mnenie ». Zakamskaya est une intervieweuse compétente et professionnelle, mais, avec cela, elle reconnaît elle-même que le style de questionnement agressif et persistant ne lui convient pas. Dans un entretien avec elle, je lui ai demandé pourquoi elle n'adopte pas une manière plus agressive de questionnement. Voici sa réponse :

Attendez, je dois réfléchir. Tout d'abord, je pense que cette représentation ne me conviendra pas. Cette représentation ne me va pas. Qu'est-ce que me distingue de Pozner [intervieweur vedette à 1TV] ou de Soloviev [intervieweur provocateur à NTV] ? Ce que fait bien Soloviev, ça va paraître bête dans mon interprétation. Si je commence à attaquer quelqu'un ou si je commence à dire des méchancetés, ça va ressembler à une mégère irritée. Si je commence à cligner les yeux à la manière de Pozner, ça va être contre ma nature. Je pense que la direction de la chaîne, elle aussi, elle m'a choisie pour ce rôle de présentatrice, à part de ce que moi je manifestais plus d'intérêt que les autres, en tenant en compte qu'il leur fallait une personne comme moi⁸⁵⁴.

Zakamskaya dit une chose importante : la direction de la chaîne l'a choisi pour le rôle de la principale intervieweuse de la chaîne parce que son apparence, sa nature présupposent, en quelque sorte, une certaine attitude par rapport à l'invité. Cette attitude peut être caractérisée par les qualificatifs comme « obéissante » ou « obséquieuse ». Tout du moins, c'est l'impression des journalistes des autres médias. Citons encore une fois le propos de ce journaliste de l'agence de presse Interfax qui travaille régulièrement pour les interviews de Zakamskaya. Il a dit à propos d'elle : « elle manifeste autant d'aspiration à plaire aux invités, elle les regarde avec les yeux plein d'amour et essaye même d'anticiper le cours de leurs pensées ». Le rédacteur en chef de la chaîne reconnaît dans un entretien avec moi : « notre Evelina est un auteur très fort, elle a gagné en musculature du point de vue spirituel et intellectuel ces derniers temps. Mais une conversation 'one in one', où elle pourrait détruire ou écraser l'opposant, où elle pourrait entrer avec lui dans

⁸⁵⁴ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

une dispute conceptuelle, dans la conception de notre chaîne c'est inadmissible »⁸⁵⁵. Qu'est-ce qui dans la « nature » de Zakamskaya la prédispose à un style d'interview plus souple et obséquieux ? En dépit du fait que Zakamskaya est une journaliste professionnelle et compétente, elle a en même temps une apparence féminine prononcée. Cela se manifeste en son style vestimentaire féminin, en sa coiffure, en son maquillage. Zakamskaya reconnaît elle-même que la reconnaissance de son corps féminin lui empêche d'aller trop loin dans la critique.

Zakamskaya : Il faut aussi prendre en compte que mon apparence et mes capacités physiques ne me permettent pas de mener un show comme mes collègues plus âgés, comme Soloviev [présentateur et intervieweur à la chaîne NTV], par exemple. C'est pas naturel pour une femme. Et moi, je ne veux pas me transformer en un homme avec des talons.

Chercheur : d'accord, mais si vous aviez été homme ?

Zakamskaya : il m'est difficile d'imaginer comment je me serais conduite si j'avais été homme...

Chercheur : je veux dire que, c'est que votre représentation qui vous empêche de..

Zakamskaya : voilà, ma représentation. Moi je reconnais différentes manières d'interview et je pense qu'elles sont toutes efficaces. Mais moi je fais ce que j'arrive à faire mieux. Si j'attaquais une personne, j'obtiendrais un résultat négatif puisque les gens cesseront de me faire confiance. Ça va produire une dissonance, je comprends que ça va paraître bête. La femme ne se conduit pas comme ça. Cela ne correspond pas à sa nature⁸⁵⁶.

Nous pouvons constater ainsi, qu'à la différence de la chaîne Dozhd, dont les manageurs essaient de réduire la distance statutaire entre l'invité et l'intervieweur, à la chaîne Russie 24 cette distance est, au contraire, renforcée par le choix d'intervieweurs qui ont du mal à adopter une manière de questionnement agressive. Cela laisse à l'invité plus de possibilités de parler d'une manière monologique, autoritaire et, en quelque sorte, incontestable.

En effet, outre la possibilité de parler en public d'une manière autoritaire, on offre à l'invité l'occasion de parler de sujets généraux et globaux. Les questions de la journaliste le dessinent le plus souvent comme un représentant des grandes entités. Il parle ainsi au nom de son entreprise, au nom de sa branche d'industrie, au nom de l'économie russe, au nom du monde des affaires russe, etc. Si, dans les interviews à la chaîne Dozhd, le niveau de généralité de questions peut varier au cours de l'interview, de sorte que des questions plus privées peuvent aussi être posées

⁸⁵⁵ Entretien avec le rédacteur en chef de la chaîne Russie 24, le 15/11/2016

⁸⁵⁶ Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

(« quelle est la marque de votre téléphone portable ? »), dans les interviews à la chaîne Russie 24 l'invité n'est presque jamais adressé en tant que personne ayant sa vie privée et son domaine privé.

L'apparence extérieure du studio ne fait que confirmer ce caractère strictement public de la situation. A la différence de l'entourage de l'émission *Hard Day's Night* qui ressemble à un endroit réel (un loft ou une salle d'un restaurant branché), le studio de Russie 24 a pour spécificité de ne ressembler qu'à un studio de télévision : la décoration abondante de style futuriste, les meubles d'une forme carénée, les grands écrans qui projettent le titre de l'émission et des graphiques cosmiques. On a l'impression que tout dans ce décor est fait pour manifester le caractère « télévisuel » et pleinement public de l'événement. Les participants de l'émission sont le plus souvent filmés avec des gros plans de leurs têtes et le reste du corps et même les mains ne sont pas visibles. Pour changer de plan, le réalisateur choisit de temps en temps le mode de présentation « en fenêtres », dans lesquelles nous voyons un gros plan d'un des participants et un plan général.



Image 4. Mode de présentation « en fenêtres » de l'émission « Mnenie »

Le corps de participants n'est visible que sur ces plans généraux très rares. On a donc l'impression que leur corps n'est pas pertinent pour la scène. En privilégiant les gros plans sur la tête des participants, les réalisateurs empêchent les spectateurs de voir pleinement les émotions humaines des participants et surtout de l'invité. Le spectateur voit une image quelque peu mécaniciste, dans laquelle l'invité ressemble un peu à un robot. Un journaliste de la chaîne le reconnaît : « on a ce genre un peu anti-télévisuel et étrange quand deux têtes se parlent. Il est étrange de point de vue de l'image. Puisque, en effet, ce qui est important, c'est le texte, le contenu. Ici il n'est pas

important qui s'est présenté, où il s'est présenté, comment il parle etc ». Nous voyons ainsi que l'organisation et le dispositif de l'interview permet aux organisateurs de Russie 24 d'avoir un résultat inverse par rapport à celui qui se produit à la chaîne Dozhd. Les attributs humains et personnels de l'invité sont cachés. Son corps (ou plutôt sa tête) se présente comme le support de ses énoncés, plutôt que comme un lieu de manifestation des émotions humaines.

Nous sommes prêts maintenant à répondre à la question suivante : pourquoi la soumission des magnats aux pouvoirs politiques, qui se manifeste aussi clairement dans les interviews de la chaîne Dozhd, n'est-elle guère visible dans les interviews avec les mêmes personnes sur la chaîne Russie 24 ? Les interviews de la chaîne étatique déploient un mode de présence en public plus proche de ce que Habermas appelle « publicité représentative ». Le corps de l'invité ne se présente plus comme le corps d'une personne humaine dotée d'une subjectivité et d'une intériorité (publicité de la chaîne Dozhd). Il devient, par suppléance, la représentation d'une grande entité collective. Le caractère manifeste de la soumission des magnats au pouvoir politique s'opère à travers la publicisation de sentiments profonds, imprégnés par des expériences de confrontation avec l'Etat. Les interviews de Russie 24 ne présupposent pas un tel mode de présence en public et cela a pour effet que les rapports entre les magnats et les dirigeants politiques se présentent comme plus égalitaires et autonomes.

Nous allons, pour finir, présenter un exemple qui illustre bien notre idée. Nous allons discuter deux interviews, produites par les deux chaînes en question, presque au même moment. L'invité est le même : il s'agit du magnat V Dozhd'ladimir Evtouchenkov, dont la compagnie pétrolière « Bashneft » a subi une attaque organisée par un malveillant haut placé. En avril 2012, il intervient dans l'émission Hard Day's Night ; en mai 2012, à un forum économique, il donne une interview à la chaîne Russie 24. L'intervieweuse de la chaîne étatique, dans son interview, fait comprendre qu'elle a regardé l'édition de Hard Day's Night avec la participation de son invité. Elle était donc au courant de ce qui s'est passé à cette émission : les intervieweurs ont essayé, à toute force, d'apprendre le nom de l'initiateur de l'attaque contre la compagnie d'Evtouchenkov, tandis qu'Evtouchenkov refusait obstinément à le faire et n'a pas prononcé le nom de son persécuteur (mais par son comportement non verbal il a rendu manifeste, premièrement, qu'un des proches de Poutine est derrière cette affaire et, deuxièmement, que le magnat a peur d'accuser son malveillant publiquement). Pendant l'interview sur la chaîne Russie 24, ce sujet est évoqué deux fois. Au début de l'interview, la journaliste de Russie 24 emploie la métaphore de l'invité prononcée à l'interview à la chaîne Dozhd à propos de l'affaire de « Bashneft ». Elle dit :

Intervieweuse : Vous dites que vous êtes optimiste, mais en même temps vous dites que le business est un champ de mines. J'ai regardé votre interview.

Interviewé : bien sûr, bien sûr.

Intervieweuse : comment vous réussissez à contourner les difficultés ? Selon Ernst&Young on a une situation politique non transparente, des barrières administratives. Vous, en tant que tête du holding, vous devez le percevoir d'une manière ou d'une autre⁸⁵⁷.

L'invité répond : « Bien sûr, ils ont raison, si l'on ne prend que notre pays [d'une manière isolé]. Mais si l'on étudie notre pays parmi les autres, même plus ceux qui ont mieux réussi, des situations de même type arrivent partout ». Nous voyons ainsi que le speaker adopte une modalité d'expression très générale : il s'élève au niveau du pays, et ensuite au niveau du monde entier et, à partir de ce niveau global, il relativise le caractère extraordinaire de l'évènement discuté. Notons aussi que la question est posée de telle manière qu'elle invite l'invité à adopter un niveau d'expression général. En effet, après avoir mentionné la situation avec « Bashneft » (sans même nommer la compagnie, mais en utilisant la métaphore qui fait penser à cette situation), la deuxième partie de la question invite l'interviewé à commenter des affirmations générales faites par Ernst&Young. Plus tard dans l'interview, la situation avec « Bashneft » apparaît encore une fois, cette fois d'une manière plus directe. La journaliste pose la question :

Etudions la conjoncture du marché pétrolier. Systema [la compagnie de l'invité] est un des joueurs importants de ce marché. Quels sont les points de croisement ? Quels sont les problèmes ? Je sais que la compagnie « Bashneft Pol'us » vient de porter plainte contre la décision qui concerne le gisement de Trebbs et Titov. Ces difficultés, elles sont liées à quoi ?

Encore une fois, la série de questions (Quels sont les points de croisement ? Quels sont les problèmes ? Ces difficultés, elles sont liées à quoi ?) invite l'interviewé d'adopter un niveau d'expression assez général. La situation autour de « Bashneft » est certes mentionnée, mais elle apparaît en tant qu'exemple, à partir duquel l'invité doit parler du secteur pétrolier en général, en étant un même temps « un acteur important de ce marché ». Ce n'est pas étonnant que l'invité garde le niveau de généralité proposé en disant : « je ne dramatiserais pas ces choses. C'est un travail ordinaire et routinier. Mais parfois les événements routiniers : prennent beaucoup d'importance ».

⁸⁵⁷ Extrait de l'interview avec Vladimir Evtouchenkov au Forum économique à Saint-Petersbourg, le 21/06/2012 (chaîne Russie 24)

Dans un entretien, j'ai demandé la journaliste d'expliquer pourquoi elle n'a pas posé directement une question à propos des initiateurs de problèmes du speaker, comme l'a fait Dozhd. Voici sa réponse : « écoutez, je ne voulais pas parler de la compagnie « Bashneft », je voulais parler du business en général. Je voulais avoir une opinion de la personne sur ce qui se passe en Russie, quels sont les problèmes qu'éprouve le business, et non pas une histoire particulière qu'a fait Dozhd »⁸⁵⁸. Cette réponse nous amène au cœur de la distinction de deux modes de présence en public. Dans la publicité représentative de la chaîne Russie 24, l'invité incarne des grandes entités, il s'exprime le plus souvent au niveau général. Rentrer dans les détails et adopter un niveau trop particulier et local seraient une faute dans le cadre de ce régime de publicité. Mais, sans possibilité d'atteindre le niveau particulier et local, ce régime de publicité ne permet pas une expression des émotions. Dans *La souffrance à distance*, Boltanski a discuté la tension qui caractérise l'entreprise de parler en public de la souffrance. Même si la publicisation nécessite toujours un certain niveau de généralité, pour rendre la douleur partageable il faut aussi, en même temps, conserver le lien avec le particulier, avec la manifestation concrète de la douleur. L'auteur écrit ainsi : « In fact, while it is easier to integrate general forms of presentation into the logic of political programmes (like the definition of a threshold of poverty for example), nonetheless it is necessary to go into particular cases, that is go into details, in order to arouse pity, involve the spectator and call on him to act without delay »⁸⁵⁹. De la même manière, en parlant de son expérience de confrontation avec l'Etat à un niveau très général (comme celui proposé par les interviews de Russie 24), il n'est pas possible ni d'exprimer ses propres émotions, ni de susciter des émotions chez l'autre.

* * *

Le fonctionnement de la chaîne Russie 24 et son rôle dans la gestion de rapports entre les fractions des élites russes nous permet de comprendre dans quelle mesure les tendances émancipatrices qui se sont manifestées publiquement, au début des années 2010, au sein des milieux d'affaires, notamment sur la chaîne Dozhd, ont une portée limitée. Elles peuvent être comparées à cet égard avec ce qu'Elias a appelé des « tentatives d'émancipation du 'sentiment' ». Il a écrit :

⁸⁵⁸ Entretien avec une journaliste de la chaîne Russie 24, le 15/08/2016

⁸⁵⁹ Luc Boltanski, *Distant Suffering: Morality, Media and Politics*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 2004, p. 33.

La rationalité de la cour suscite en outre une série de réactions, qui se manifestent aussi dans le sein même de la société de cour. Il s'agit de tentatives d'émancipation du « sentiment », qui sont toujours aussi des tentatives d'émancipation de l'individu face à la pression sociale. Il est vrai que dans la France du XVII^e siècle elles ont toujours abouti, au moins en apparence, à des échecs [...]. C'est précisément en tenant compte de ces réactions qu'il semble important d'examiner jusqu'à quel point la structure du champ social permet le libre épanchement du « sentiment » et dans quelle direction l'expression du sentiment peut s'exercer. Il s'agit d'autre part d'établir si sa structure répond à l'émancipation et à la libération du sentiment par l'élimination ou du moins par la dégradation du coupable sur le plan social⁸⁶⁰.

Dans les années 2010 le pouvoir central réagira aux velléités émancipatrices des élites économiques par l'étouffement des îlots où ces velléités pouvaient s'exprimer publiquement. L'exemple de la chaîne privée Dozhd, dont la croissance a été ralentie par des mesures administratives violentes en 2014, en témoigne clairement. Nous y reviendrons dans la conclusion générale dans laquelle nous exposerons brièvement le développement de la configuration élites/médias après 2013. Pour l'heure, nous souhaiterions surtout revenir sur la question du clivage, qui a été au centre du présent chapitre, entre la principale chaîne de télévision indépendante du pays (Dozhd) et la chaîne étatique Russie 24 – chaîne dont nous avons eu l'occasion au chapitre 7 de montrer la centralité dans le système médiatique russe actuel. Il est courant aujourd'hui de voir l'espace médiatique russe comme polarisé entre des médias « étatiques » et des médias « indépendants », « libéraux » ou « d'opposition ». Françoise Daucé et Ivan Chupin résument bien les termes de cette vision :

Les nombreux travaux disponibles [...] font état d'un espace médiatique fortement clivé entre, d'une part, des médias étatiques ou paraétatiques relayant la parole officielle et, de l'autre, des médias alternatifs marginalisés et fragiles, à la merci des répressions du pouvoir. [...] Durant les manifestations contre la fraude électorale de l'hiver 2011-2012, les grandes chaînes de télévision publiques ont ignoré totalement ou presque les manifestants tandis que les médias alternatifs tentaient d'en rendre compte. Selon le chercheur russe Iliia Kiria, ces événements ont accentué la fragmentation en deux « médiasphères » divergentes [...]. Cette bipolarisation s'est renforcée encore en 2014 à l'occasion de l'annexion de la Crimée par la Russie puis des affrontements armés dans l'Est

⁸⁶⁰ N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 110.

de l'Ukraine. Les médias officiels ont été accusés par leurs confrères occidentaux de désinformation tandis que les médias d'opposition faisaient l'objet de pressions administratives sur leurs rédactions⁸⁶¹.

Souvent, la tendance chez les analystes est d'expliquer les différences observables dans le traitement de l'information entre d'un côté, les médias « étatiques » et de l'autre les médias « indépendants », par des causes strictement politiques. Ainsi les médias étatiques étant réputés être strictement contrôlés par le pouvoir politique central, ils seraient contraints de soutenir ce pouvoir et de se faire les relais de sa propagande. De même, les médias indépendants sont-ils souvent décrits comme menant une lutte politique contre le régime en place – d'où parfois la désignation de « médias d'opposition ». Sans rejeter ces analyses politiques, notre recherche a conduit à nuancer le schéma qu'elles imposent, en prenant davantage au sérieux qu'elles ne le font, la question des dispositifs organisationnels et matériels des chaînes et de leurs liens d'interdépendance avec les alter pertinents : *newsmakers*, médias-partenaires, dirigeants politiques, publics. Ainsi, par exemple, nous avons montré au chapitre 7 que le manque d'intérêt des intervieweurs de Russie 24 pour les questions qui concernent le pacte s'explique moins par un contrôle direct exercé par l'Etat que par l'organisation spécifique du travail sur cette chaîne et notamment par la proximité des liens avec les agences de presse qui demandent des informations d'un format bien particulier.

Cette approche nous a conduit à considérer que le clivage entre Dozhd et Russie 24 se définit en termes immédiatement politiques qu'il ne se situe au niveau des modes d'appréhension de la réalité économique, qui sont eux-mêmes en lien avec les dispositifs matériels et organisationnels des deux chaînes : alors que les journalistes de Dozhd rejettent l'idée de recourir à la cité marchande pour décrire les rapports « réels » entre le monde des affaires et l'Etat, leurs confrères de Russie 24 la jugent pertinente. Cette différence de perception se manifeste clairement lorsque les journalistes des deux chaînes critiquent leurs collègues de la chaîne opposée. Ainsi, dans l'entretien que j'ai réalisé en 2016 avec la principale intervieweuse de Russie 24, celle-ci m'a donné son jugement sans appel sur la manière d'interviewer de ses confrères de Dozhd et plus généralement, des journalistes occidentaux, qu'elle range dans la même catégorie. Elle imagine son dialogue avec des magnats qui ont fait d'abord l'expérience d'être interviewés sur Dozhd ou par des journalistes occidentaux, avant de l'être par elle, sur Russie 24 :

⁸⁶¹ Ivan Chupin et Françoise Daucé, « Par-delà la contrainte politique ? La banalité des bifurcations dans les carrières journalistiques en Russie contemporaine », *Réseaux*, 2016, n° 199, p. 133.

[Les interviewés] disent [à propos de journalistes de Dozhd] : « là-bas ils ne comprennent rien. Ils ont des questions clichés ». D'ailleurs, ils [les interviewés] disent la même chose à propos des journalistes occidentaux. Ils disent : « Je m'en fous quand un journaliste occidental me pose une question sur Khodorkovsky, je ne suis pas responsable de lui [je ne répons pas de lui]. Vous pouvez en parler tant que vous voulez ! ». Moi, je ne leur pose pas de questions sur Khodorkovsky parce que je sais qu'ils n'en savent rien. Ça m'intéresse pas de les interroger sur ça. L'opinion de Potanine ou de Tchoubais sur ça, ça ne m'intéresse pas. [...] Quelque part tout ça produit l'impression qu'ils [à Dozhd] posent des questions inconfortables. Mais en fait, ces questions ne sont pas inconfortables ! Pas du tout ! Pour le président de la banque VTB la question inconfortable, c'est : « pourquoi vous avez changé vos actionnaires lors de l'IPO ? Comment avez-vous organisé le buy-back ? Et comment les autres banquiers vous voient désormais ? » Mais un journaliste occidental [ou de Dozhd], lui, il pose une question sur Khodorkovsky. Et Kostine [le chef de la banque VTB] se dit alors : « Khodorkovsky ?! Génial ! Je me repose alors ! Je peux parler autant que vous voulez sur Khodorkovsky ». Dans leur manière d'interviewer Kostine, une partie des questions n'avait aucun rapport avec lui en tant que chef de la banque VTB. Ils l'ont pris pour un banquier du cercle proche [de Poutine]. Comme s'il parlait pour l'Etat et non pas pour la banque dont il est responsable. Chez nous, on fait cette distinction. Il est tenu responsable pour les sphères dont il est responsable ! Il n'est pas une figure politique ! Eux, ils en font une figure politique. Et à mon sens, c'est injustifié. Il n'a pas d'influence politique. Pour nous, c'est la banque plutôt, qui investit dans des projets différents, ou achète des opérateurs en faillite, on ne sait pas pourquoi, et qui peut parler des taux de référence, des taux d'intérêt, de l'économie russe. C'est tout !⁸⁶²

Cet extrait est instructif dans la mesure où il permet de comprendre comment la controverse autour de la pertinence de la cité marchande pour décrire la réalité des rapports entre l'Etat et les milieux d'affaires est perçue par les journalistes eux-mêmes. En 2016, la manière d'interviewer adoptée par Dozhd apparaît aux yeux de la journaliste-phare de Russie 24 non seulement comme très différente de sa propre pratique mais comme totalement fautive. Si on la suit, journalistes de Dozhd et journalistes « occidentaux » s'égarent en ne reconnaissant pas la séparation des sphères du pouvoir économique et du pouvoir politique et donc, en n'admettant pas l'indépendance des acteurs économiques à l'égard de l'Etat. Ces journalistes voient dans le chef de la banque étatique Andrei Kostine non pas un acteur autonome mais un subordonné du président. La journaliste de

⁸⁶² Entretien avec l'intervieweuse de la chaîne Russie 24 Evelina Zakamskaya, le 20/04/2016

Russie 24 insiste au contraire sur l'importance de traiter ce type d'interviewés comme des acteurs distincts de la sphère politique et indépendants à son égard : « chez nous on fait cette distinction » revendique-t-elle. En somme, là où les journalistes de Dozhd estiment que les rapports actuels entre pouvoirs économique et politique en Russie sont impossibles à décrire dans le cadre de la cité marchande, leur consœur de Russie 24 soutient le contraire. En outre, là où ils estiment que le pouvoir économique reste incompréhensible tant qu'on ne le rapporte pas à sa subordination au pouvoir politique, leur consœur de Russie 24 soutient que ce pouvoir est suffisamment autonome pour qu'en parler d'un point de vue strictement économique ait du sens.

Notre recherche permet de suivre la dynamique de cette polarisation. Le dispositif médiatique de la nouvelle chaîne Dozhd qui, comme nous l'avons soutenu au chapitre 9, est apparue comme le reflet des tendances à l'humanisation et à l'émancipation éprouvées de manière croissante par les milieux d'affaires, a produit une forme nouvelle de manifestation publique de la soumission de magnats au pouvoir politique. Celle-ci a rendu irréaliste, aux yeux de beaucoup d'acteurs, la description dans le registre de justification marchand qui prévalait jusqu'alors pour présenter au public les rapports entre l'Etat et le monde des affaires. Parce qu'ils étaient pris dans un tout autre dispositif matériel et organisationnel, les journalistes de Russie 24, eux, ont été conduits à continuer à privilégier le registre marchand pour décrire ces rapports. Ils ont même été conduits à accentuer cet aspect de leur discours. En effet, jusqu'alors, la cité domestique avait été secondarisée dans le cadre du compromis marchand-domestique, mais elle restait néanmoins mobilisable dans certains cas par les médias pour justifier la réalité économique. Avec l'émergence d'une chaîne comme Dozhd, ce recours aux justifications domestiques est devenu plus difficile, car leur rôle « souterrain » dans l'économie s'est trouvé dévoilé en même temps que délégitimé. C'est ainsi que les journalistes de Russie 24 ont été conduits à interpréter les phénomènes économiques à travers la seule cité marchande. On assiste de ce fait à une polarisation des modes d'appréhension de la réalité économique dont nous avons fait état plus haut et qui se traduit notamment par le fait que les journalistes économiques sont en quelque sorte désormais obligés de « choisir leur camp » : soit ils ne mobilisent, pour décrire la réalité économique russe, que la seule cité marchande, soit ils renoncent quasiment complètement à le faire, en refusant de reconnaître la pertinence de cette cité pour rendre compte de ce type de réalité.

Nous pouvons nous référer à cet égard à une discussion significative entre deux journalistes économiques éminents que nous a rapportée l'un d'entre eux :

Il y avait Liza Osetinskaya, la rédactrice en chef de la revue Forbes. Elle avait cessé de faire du journalisme politique depuis 2011 et jusqu'à son passage à RBC [en 2014]. Elle concevait Forbes uniquement comme un média pour le business, rien d'autre. Il n'y avait

rien d'oppositional, que des textes d'investigation de qualité. On a eu une conversation intéressante. Le rédacteur en chef de son site internet était parti et elle voulait m'embaucher pour le remplacer, je suis donc venu pour parler avec elle. C'était en 2013 et elle m'a dit : « Viens, reprends le journalisme d'affaires ». Je lui ai dit : « Liza, journalisme d'affaires ? Mon cul ! Il n'y en a plus ! Puisqu'il n'y a pas de business indépendant ». Elle me dit : « Mais non, il y en a toujours. Regarde, nous écrivons quand-même sur quelque chose [de réel], n'est pas ? » Je réponds : « Liza, il n'y en a pas. L'ordre du jour est fixé par le Kremlin et non pas par le business et par l'économie ». Elle me dit : « Mais non, regarde... ». Je lui dis : « Désolé, je ne peux plus jouer à ça ». Elle m'a dit : « Tu n'as rien compris ». Voilà. Un an après, Liza se trouve à RBC et le centre de ses intérêts change profondément. RBC joue beaucoup sur le champ politique. Aujourd'hui, une édition d'affaires de qualité ne peut pas rester uniquement économique⁸⁶³.

Dans ce dialogue, mon enquêté fait comprendre que selon lui, le monde des affaires en Russie est totalement dépendant du Kremlin, de sorte qu'il est vain de le concevoir d'une façon autonome. Autrement dit, il soutient que les rapports entre le monde des affaires et l'Etat ne sont plus descriptibles dans le cadre de la cité marchande. Son interlocutrice, Liza Osetinskaya, rédactrice en chef de la revue Forbes affirme à l'inverse que ces rapports peuvent bel et bien, au moins en partie, être décrits dans le cadre de la cité marchande (« Mais non, il y en a toujours. Regarde, nous écrivons quand-même sur quelque chose [de réel], n'est pas ? »). Peu après cette discussion, Liza Osetinskaya rejoindra le média économique RBC pour y devenir la rédactrice en chef des projets. Avec son arrivée, la holding RBC change de politique rédactionnelle et met désormais beaucoup plus l'accent sur l'investigation des faits de corruption imputables à l'Etat. Moins de deux ans après, en mai 2016, la journaliste se verra obligée de quitter la holding RBC avec une partie de la rédaction. Beaucoup de gens expliquent que la dernière goutte qui a fait déborder le vase a été l'enquête qu'elle avait lancée sur la fille de Vladimir Poutine⁸⁶⁴. Mon interlocuteur présente le passage d'Osetinskaya par RBC et sa démission forcée comme une manifestation de la prise de conscience par sa consœur de ce que nous pourrions appeler (mais qu'il n'appelle évidemment pas ainsi) le manque total de pertinence de la cité marchande pour décrire les relations, en Russie, entre le monde des affaires et l'Etat. La conclusion de mon interlocuteur est qu'« aujourd'hui, une édition d'affaires de qualité ne peut pas rester uniquement économique » – ce qui revient à dire

⁸⁶³ Entretien avec un ex-rédacteur en chef de la revue Slon, le 21/03/2016

⁸⁶⁴ <https://meduza.io/news/2016/04/24/prohorov-nachal-peregovory-o-prodazhe-rbk-i-kvadry>

qu'une description des réalités économiques dans le seul registre marchand a, pour lui, un aspect irréaliste et purement idéologique.

Conclusion

Pourquoi la soumission de magnats au pouvoir politique russe commence-t-elle à se manifester d'une manière particulièrement visible à partir des années 2010 ? Comme cette troisième et dernière partie de notre thèse a tenté de le montrer, la réponse à cette question est selon nous à chercher dans l'apparition à cette époque, parmi les magnats, de tendances à s'émanciper des contraintes de la vie mondaine et médiatique et indissociablement, des interdits qui leur défendent de chercher en public à investir un rôle politique. Nous nous inspirons ici de l'argument proposé par Norbert Elias qui a bien montré que les tendances romantiques et la prise de conscience de leur soumission se développent auprès des nobles dans le contexte du renforcement des autocontraintes que leur imposent le raffinement de la vie de cour et la densité des contacts et des interactions qui s'y déroulent. En même temps, notre recherche peut peut-être permettre de porter un éclairage sensiblement différent sur la compréhension de ce type de mécanisme.

Elias développe une conception de la soumission qui peut être, dans certains moments, qualifiée de stratégique. La soumission au roi est vue par le sociologue allemand comme un mal inévitable pour les nobles. Ces derniers ressentent l'oppression mais ne peuvent rien en faire s'ils veulent continuer à tirer des bénéfices de leur position sociale élevée. Ils sont ainsi obligés de supporter tout à la fois le roi, le cérémonial et l'étiquette. En évoquant des « aspirations au romantisme », Elias entend souligner l'ambivalence de la sensibilité des individus qui appartiennent aux rangs les plus élevés de la société de cour : d'un côté, ces derniers éprouvent la fierté d'appartenir aux couches les plus privilégiées ; d'un autre côté, ils sont habités par ce qu'Elias appelle des « sentiments négatifs ». Il note à ce propos : « Ces sentiments négatifs s'adressent, sur le plan affectif, à telles personnes ou tels groupes d'un rang plus élevé, ou bien ils s'expriment, si le sentiment de sa propre impuissance et du caractère inéluctable des contraintes prédomine, par un malaise diffus, un pessimisme romantique »⁸⁶⁵. Il nous semble que cet élément d'analyse d'Elias peut être approfondi et d'une certaine façon, infléchi à la lumière de notre recherche. Parfois, nous pouvons en effet avoir l'impression qu'Elias établit un lien trop direct entre les aspirations émancipatrices des nobles qui prennent conscience de leur soumission, et le renforcement du contrôle social et de l'autocontrôle qu'ils subissent. Cela l'empêche selon nous d'expliquer certaines situations dont il reconnaît lui-même le caractère paradoxal. Ainsi, par exemple, comme il l'observe lui-même : « dans la société de cour française, les courants romantiques étaient – pour autant qu'on en puisse juger – moins sensibles à l'époque de Louis XIV, monarque autoritaire, capable à tout moment de donner un tour d'écrou, qu'avant et après

⁸⁶⁵ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 251.

lui, au temps de souverains moins puissants ou disposés à lâcher la bride »⁸⁶⁶. Cette situation peut apparaître comme paradoxale, sinon comme profondément mystérieuse, si nous nous servons pour l'expliquer du modèle d'Elias selon lequel plus le monarque est autoritaire (plus de contraintes il impose), plus se développent parmi ses sujets les sentiments nostalgiques et romantiques.

Notre recherche permet, nous semble-t-il, d'apporter une explication à ce mystère. Pour ce faire, il nous faut d'abord admettre que la soumission par rapport à certaines personnes peut être perçue comme foncièrement juste et même, si l'on peut dire, être désirée par les sujets. C'est ce qui explique que les attitudes romantiques puissent ne se manifester que très peu dans un contexte d'exercice du pouvoir pourtant autoritaire. Il s'agit, pour le dire autrement, d'intégrer dans l'analyse la dimension des représentations collectives des acteurs au sujet de la justesse du pouvoir politique – dimension qu'Elias, de son côté, tend à exclure. Afin d'illustrer cette idée nous pouvons reprendre les arguments de notre recherche. Le processus d'humanisation des magnats, comme nous l'avons exposé, a été au début dirigé vers la quête d'authenticité et contre les contraintes de la vie mondaine et médiatique. Ce processus a conduit au développement de nouveaux dispositifs médiatiques (notamment, la chaîne Dozhd) qui offrent de nouvelles modalités de représentation publique de magnats. Ces nouvelles modalités, à leur tour, et d'une manière en quelque sorte inattendue, représentent désormais différemment les rapports établis entre les magnats et l'Etat. L'exposition physique et corporelle de la soumission des magnats, qui se produit à la télévision au début des années 2010 (surtout sur la chaîne Dozhd, mais aussi, par exemple, sur la chaîne 1TV dans les interviews de Pozner), rend problématique pour beaucoup d'acteurs de continuer à décrire les rapports entre l'Etat et le monde des affaires dans les termes de ce que nous avons appelé, en suivant Boltanski et Thévenot, la cité marchande. En effet, comme on l'a vu, dans les années 2000 avaient cours deux ordres de description des rapports entre l'Etat et le monde des affaires : si la description en termes marchands était dominante, on pouvait aussi observer parfois le recours à des descriptions en termes domestiques (toujours au sens que ces termes ont dans la théorie de la justification publique de Boltanski et Thévenot). Ainsi, au chapitre 3, nous avons montré que pour beaucoup d'acteurs certains écarts statutaires entre le chef de l'Etat et les représentants du monde des affaires apparaissaient déjà comme naturels au début des années 2000. De même, au chapitre 8, nous avons décrit comment une certaine forme de conception du pouvoir domestique a été réactualisée, y compris grâce à un travail minutieux de l'entourage présidentiel sur la représentation publique du nouveau président. Nous pouvons affirmer ainsi que jusqu'à un certain moment dans les descriptions des rapports entre l'Etat et le monde des affaires s'observait une forme de ce que Boltanski et Thévenot appellent un « compromis » – en l'occurrence, entre la cité

⁸⁶⁶ *Ibid.*

marchande (dominante) et la cité domestique (utilisée au cas par cas). Selon Boltanski et Thévenot, « dans un compromis on se met d'accord pour composer, c'est-à-dire pour suspendre le différend, sans qu'il ait été réglé par le recours à une épreuve dans un seul monde. La situation de compromis demeure composite mais le différend est évité »⁸⁶⁷. La nouvelle forme de manifestation de la soumission des magnats, corporelle et physique, qui se constitue y compris sur la chaîne Dozhd, accentue les formes domestiques des rapports entre le monde des affaires et l'Etat en les rendant incompatibles avec le modèle marchand qui dominait officiellement jusqu'alors. Le compromis tacite entre les cités marchande et domestique vole en éclats : la cité domestique est dévoilée et montrée comme illégitime depuis la cité marchande, tandis que la cité marchande elle-même est reconnue comme irréaliste puisque sous son invocation continuelle, se découvrent maintenant, tout aussi continuellement, des rapports domestiques incompatibles avec ses exigences.

Dans cette situation une partie des acteurs n'arrive plus à penser les rapports entre le chef de l'Etat et le monde des affaires d'une manière qui puisse se justifier en toute généralité, c'est-à-dire qui trouve sa place dans une cité déterminée (au sens de Boltanski et Thévenot). Le pouvoir de Vladimir Poutine (dans le domaine spécifique des rapports entre l'Etat et le monde des affaires) se présente désormais aux yeux de certains acteurs comme moins juste qu'avant. Les acteurs continuent à se soumettre, mais le caractère contraint et obligé de cette soumission devient de plus en plus manifeste. Pour le comprendre, et aussi pour boucler notre récit, il suffit de revenir aux deux exemples de soumission de magnats russes au milieu des années 2010 que nous avons présentés au début de l'introduction de notre thèse : la scène avec Viktor Rachnikov, qui balbutie en répondant à la question de Vladimir Poutine, et celle avec Vladimir Lisine, qui s'est assis sans permission. Toutes deux dessinent le portrait de magnats qui se soumettent. Mais en même temps, ce sont des scènes comiques : elles laissent comprendre que les magnats appréhendent leurs relations avec le chef de l'Etat avec beaucoup d'auto-ironie (pensons aux deux magnats qui se moquent de Lisine qui s'est assis, en imaginant les titres de une des quotidiens de lendemain). Nous pouvons dire que les magnats se soumettent, mais qu'en même temps, ils *jouent la soumission* en préservant ainsi une certaine distance au rôle.

Notre argument, qui nous conduit à introduire un écart avec les analyses d'Elias, consiste à dire que pour comprendre comment s'opère la prise de conscience de la soumission, il faut prendre en compte deux dimensions : non seulement celle, corporelle, des affects et de l'expression non verbale mais encore celle des représentations collectives qui permettent de justifier, y compris vis-à-vis de soi-même, la domination du chef de l'Etat et de lui attribuer une forme de sacralité⁸⁶⁸.

⁸⁶⁷ L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 337.

⁸⁶⁸ Notre interprétation de la sacralité du pouvoir revient en cela à accorder moins au charisme "personnel" du chef de l'Etat qu'à son "charisme de fonction". Sur l'intérêt de cette distinction, voir Jean-Philippe Heurtin, « L'autorité du

Il nous semble qu'Elias lui-même reconnaît l'importance de cette seconde dimension sans pourtant la développer. Ainsi après avoir remarqué qu'il y a paradoxalement moins de sentiments romantiques sous le règne de ce roi pourtant plus autoritaire qu'est Louis XIV, il propose l'explication suivante :

La possibilité de s'identifier à l' « oppresseur », la satisfaction émotionnelle qu'offrait une telle identification pendant une ère de gloire pour le roi et de puissance pour son royaume ont pu faire paraître moins pesantes les contraintes politiques et civilisatrices de la curialisation et atténuer la composante négative des sentiments ambivalents⁸⁶⁹.

Ainsi, selon Elias, la gloire du monarque peut adoucir la perception de la soumission. Ne pouvons-nous dire qu'en ce sens, plus le monarque est glorieux (plus il a de grandeur aux yeux des sujets) moins sa domination est perçue comme oppressive ? Pour le dire autrement et forcer l'argument : ne pouvons-nous pas dire que pour que les attitudes romantiques se manifestent et que les acteurs se représentent à eux-mêmes leur état de soumission, il faut non seulement qu'ils éprouvent plus d'autocontraintes mais encore qu'ils aient plus de mal à décrire leurs rapports avec le souverain dans un régime de justice.

présent. Essai de reconstruction du concept de charisme de fonction », *L'Année sociologique*, 2014, vol. 64, n° 1, p. 123-169.

⁸⁶⁹ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 251.

Conclusion générale. Quel avenir politique pour la Russie ?

Le temps est maintenant venu de ressaisir le parcours qui a été proposé au lecteur au cours des pages précédentes, et d'essayer ainsi de conclure notre thèse, à titre forcément provisoire⁸⁷⁰. Comme indiqué dans l'introduction générale, notre analyse de la domination exercée par le chef de l'Etat russe sur les magnats de l'économie ne s'est voulue ni normative, ni stratégique. Nous avons essayé plutôt qu'elle soit, dans toute la mesure du possible, sociologique. C'est pourquoi nous n'avons pas cherché à naturaliser le rôle de l'Etat pour rendre compte de la « restauration » de son pouvoir comme s'il s'agissait d'un phénomène logique et normal. C'est aussi pourquoi, par ailleurs, nous nous sommes moins intéressés aux actions politiques du chef de l'Etat et de son entourage qu'à l'évolution des groupes sociaux qui composent les élites et à leurs liens d'interdépendance. On peut ramener à trois les arguments qu'une telle démarche nous a amenés progressivement à dégager.

Un premier argument que nous avons défendu, a consisté à dire que la domination du chef de l'Etat repose pour une part essentielle, sinon primordiale, sur la croyance collective, partagée au sein des élites, en un ensemble de règles – le pacte – qui prescrivent de quelle façon il convient de traiter la personne du Président dans l'espace public. La compréhension des phénomènes de soumission nécessitait ainsi, selon nous, d'analyser de quelle manière, dans quelle mesure et sous quelle forme les acteurs honorent ce code de conduite dont ils s'imposent mutuellement le respect.

Un second argument a consisté à souligner la place centrale qu'occupent les médias dans la reproduction de l'ordre politique aujourd'hui en Russie. Encore faut-il préciser que ce rôle ne se réduit pas, selon nous, à celui d'appareil d'endoctrinement idéologique de la population auquel généralement, il est ramené. Car nous avons montré que les médias se présentent aussi, et peut-être même d'abord, comme le théâtre où se constitue la croyance des élites dans le pouvoir « absolu » du président. Ils sont le dispositif central – à peu près équivalent à celui de la cour royale dans l'absolutisme français – où s'éprouve l'obéissance en public des différentes fractions des élites⁸⁷¹. Ils sont aussi, nous avons essayé de le montrer, le lieu où s'élaborent les modes de description et de justification de l'ordre politique aux yeux mêmes de ces élites.

⁸⁷⁰ Puisqu'en effet, l'histoire de la Russie et de la façon dont s'y exerce le pouvoir politique central ne s'arrêtera pas à la date, 2018, à laquelle nous nous arrêtons ici.

⁸⁷¹ Pour des autres exemples de ce comment les médias peuvent devenir l'épicentre du politique voir Alain Bovet et Cédric Terzi, « Montrer et accomplir l'ordre politique. Ethnographie d'un débat à la télévision suisse romande » dans Mathieu Berger, Daniel Cefaï et Carole Gayet-Viaud (eds.), *Du civil au politique : Ethnographies du vivre-ensemble*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 231-255. Dominique Cardon et al., « Les formats de la générosité : trois explorations du Téléthon », *Réseaux*, 1999, vol. 17, n° 95, p. 15-105.

Enfin, un troisième argument a été que l'effort de soumission au chef de l'Etat, que les membres des élites économiques russes manifestent de plus en plus nettement dans certaines situations publiques à partir des années 2010, ne s'explique ni d'abord, ni essentiellement par la coercition exercée sur eux par le pouvoir politique – quelle que puisse être par ailleurs la réalité de cette coercition dans certains cas. Nous avons défendu l'idée que cet effort de soumission en public s'explique plutôt par la transformation de la sensibilité et de l'habitus psychique propre au groupe social des oligarques – transformation elle-même liée à l'évolution de la « balance des pouvoirs » au sein des élites au cours de la décennie 2000. Selon cette perspective, le spectacle médiatique de la soumission des magnats résulte d'abord d'une tentative d'insoumission de leur part qui, si elle n'aboutit pas, les conduit au moins à affirmer, par une certaine attitude résistante du corps, l'enjeu d'être authentique. On comprend alors qu'il en va moins dans cet état corporel d'insoumission, que viennent contredire des paroles de soumission, d'une révolte contre le détenteur de l'autorité politique que d'une révolte contre les autocontraintes qu'imposent à tout membre des élites les interdépendances dans lesquelles il est pris. Un observateur occasionnel peut voir dans ces soumissions en direct des preuves de la soumission totale des oligarques au président, et en conclure au pouvoir « absolu » du président. Notre thèse présente un état de choses plus nuancé : il faut voir aussi dans ces soumissions en direct des manifestations d'un « éthos de la supériorité dans la soumission » (selon l'expression éliásienne). En d'autres termes, tout rapport critique n'est pas absent dans ces soumissions. Les actes de soumission en direct ne disent donc pas seulement l'obéissance au président (comme dans un rituel vassalique) mais aussi la distance au rôle (c'est-à-dire le fait que les acteurs revendiquent plus d'authenticité que ce que leur rôle leur attribue). Nous pouvons en conclure que la quête d'authenticité est devenue, dans ce contexte, un des principaux mobiles de l'attitude critique des magnats.

Notre analyse porte principalement sur les années 2009-2013, période où la présence des magnats dans l'espace public et en particulier à la télévision a sans doute été la plus active. Afin de donner au lecteur des éléments sur le sens de l'évolution ultérieure, nous souhaiterions pour finir décrire brièvement la situation après 2013.

Au début de 2014, au prétexte d'un sondage jugé amoral (« Fallait-il céder Saint-Pétersbourg aux Allemands afin d'éviter les pertes ? »), des instances régulatrices étatiques ont déconnecté la chaîne Dozhd du câble. La chaîne continue à diffuser sur Internet, mais le nombre de ceux qui la regardent, a baissé considérablement⁸⁷². En outre, une nouvelle loi a été adoptée par le parlement qui interdit aux chaînes privées de bénéficier de revenus provenant de la publicité. La

⁸⁷² Voir Françoise Daucé, *Le Journalisme en Ligne en Russie: Les Contraintes Ordinaires du Contrôle Politique*, Paris, Centre d'Études et de Recherches Internationales, 2014 sur les contraintes qui pèsent sur les médias en ligne en Russie, surtout depuis 2012.

chaîne Dozhd doit faire face, de ce fait, à de graves difficultés budgétaires. Mais le plus important, selon les journalistes de la chaîne que j'ai rencontrés, concerne le fait que les actions entreprises contre la chaîne sont interprétées par les membres de l'establishment russe comme un stigmate. Cela explique que les personnalités de haut niveau cessent de répondre favorablement aux invitations de la chaîne. Comme me l'a rapporté le présentateur de l'émission « Hard Day's Night » : « après ce qui s'est passé pour nous à l'hiver 2014, quand on appelle les personnalités pour les inviter, certains d'entre elles nous rient au nez, en disant « Dozhd ? Vous déconnez ou quoi ? J'y viendrai jamais ! » ». C'est une des raisons pour lesquelles nos données (notamment, les interviews télévisées sur Dozhd) se rapportent pour un grand nombre d'entre elles aux années 2011-2014.

D'une manière générale, on observe, après 2014, un retrait des magnats de l'espace public russe. Ils continuent certes à apparaître sur Russie 24, mais même les intervieweurs de cette chaîne étatique se plaignent du fait qu'il devient de plus en plus difficile aujourd'hui de réussir à inviter un magnat pour une interview. La principale intervieweuse de la chaîne m'a ainsi expliqué : « Je peux dire qu'à mesure du développement de la crise économique l'espace [des interviewés] se rétrécit. Ils ont peur. Ce n'est peut-être pas qu'ils ont peur, mais ils hésitent. Il y a moins [d'entrepreneurs] maintenant [parmi les interviewés] ».

Ceci semble indiquer que le rôle des hommes d'affaires change de nouveau en cette deuxième moitié des années 2010. Quand les magnats se risquent à apparaître à la télévision, ils le font le plus souvent désormais en tant qu'incarnation déshumanisée de la fonction de chef d'entreprise. Hormis cette fonction, ils ne revendiquent presque plus aucun rôle de personnage social, contrairement à ce qui a pu être le cas auparavant, quand ils se voulaient volontiers héros de la chronique mondaine (dans les années 2000), personnalité à visage humain (au tournant des années 2010) ou victime des abus de pouvoir des dirigeants politiques (dans la période 2012-2014). Les apparitions les plus récentes de magnats à la télévision manifeste clairement cette évolution. Il s'agit par exemple du programme « Rabochiy polden' [midi au travail] » proposé par Russie 24. Le format de cette émission peut paraître ressembler beaucoup à celui de « Kapital.ru » que diffusait la chaîne NTV en 2010. En effet, comme cette dernière, l'émission est composée d'extraits d'interviews avec les magnats filmées dans différents contextes. Mais en dépit de ces ressemblances apparentes, les différences avec « Kapital.ru » sont frappantes et symptomatiques : il n'y a plus aucune image de la vie privée des magnats (maison parentale, épouse et enfants, école et université...) et plus non plus de discussions sur les problèmes publics qui ne se rapporteraient pas directement au domaine d'activité étroit du magnat. Le magnat n'apparaît dans « Rabochiy polden' » que comme un professionnel, un chef d'entreprise.

Nous pouvons dire ainsi que les tendances émancipatrices qui se sont manifestées publiquement, au début des années 2010, au sein des milieux d'affaires, ont été contenues avec succès par le pouvoir politique. Le destin de la chaîne Dozhd en témoigne. Comme nous l'avons déjà suggéré dans l'introduction de la troisième partie de cette thèse, il serait tentant à cet égard de comparer la chaîne Dozhd à l'institution du duel dans la société d'Ancien régime. Selon Elias :

Pendant longtemps le duel était resté un domaine réservé de la noblesse et plus tard aussi d'autres couches sociales. On se battait souvent pour braver le roi ou d'autres autorités étatiques; le duel symbolisait en quelque sorte la liberté individuelle telle qu'elle était inscrite dans la tradition guerrière ; liberté de s'entre-tuer ou de se blesser réciproquement quand on en avait envie. Là encore, nous avons affaire à une révolte, après les guerres civiles ; des élites contre les progrès du contrôle de l'Etat, qui tendait à soumettre tous les citoyens à la même loi⁸⁷³.

Comme le montre le sociologue allemand, à un certain moment, cet îlot de liberté a été supprimé par Richelieu. De même, s'agissant de la révolte émancipatrice des magnats dans la Russie du début des années 2010 : elle a connu un échec, de sorte que nous observons aujourd'hui une dépolitisation plus forte que jamais des magnats dans l'espace public – autrement dit, un renoncement plus net de leur part à enfreindre la distinction formelle entre leur responsabilité économique et le pouvoir politique. On aurait tort pour autant de croire que la structure psychique de ces magnats s'est subitement évaporée. Tout porte à croire au contraire que ni l'ambivalence de leurs sentiments à l'égard du pouvoir, ni leur volonté d'authenticité n'ont diminué : quoique désormais beaucoup mieux autocontrôlées, elles travaillent souterrainement leurs attitudes publiques et, pour peu que le réseau des interdépendances qui lie entre elles les élites se relâche, elles pourraient fort bien ressurgir brutalement.

Cette remarque doit nous amener à évoquer la question de l'avenir politique de la Russie. Comment estimer les perspectives du régime politique russe actuel à se maintenir dans le futur ? Tenter de répondre à cette question d'un point de vue sociologique, c'est d'abord refuser d'y apporter une réponse téléologique⁸⁷⁴. C'est ensuite refuser de la personnaliser. Il est vrai que nombre de commentateurs ont tendance à doter le chef de l'Etat de qualités qui le désignent en

⁸⁷³ N. Elias, *La société de cour*, op. cit., p. 271.

⁸⁷⁴ Comme le rappelle Florence Delmotte commentant l'œuvre d'Elias, la sociologie n'est condamnée ni à nier que l'évolution des sociétés prenne, à travers les siècles, une certaine direction, ni à naturaliser cette direction en tombant dans un discours téléologique. Voir Florence Delmotte, « Beyond Epistemological Ambiguities: The Political Relevance of Elias Today », *Cambio : rivista sulle trasformazioni sociali*, 2011, vol. 1, n° 2, p. 17-23.

propre et comme naturellement, et qui justifient de ce fait les écarts statutaires importants dont il bénéficie. Mais c'est là se conformer au discours idéologique que le pouvoir lui-même entend promouvoir – comme nous l'avons vu au chapitre 8. Comme le suggère notre recherche, la clé de la domination politique ne réside pas tant dans la personnalité du chef de l'Etat que dans la balance des pouvoirs qui oppose entre elles les différentes composantes des élites. C'est elle surtout qui mérite l'attention du chercheur. C'est aussi, bien sûr, la recommandation que fait Elias et c'est la position à laquelle il se tient, par exemple lorsqu'il cherche à analyser ce qu'il appelle les « origines de la Révolution française » :

L'attention des groupes dirigeants était totalement absorbée par les escarmouches et luttes non sanglantes qu'ils se livraient pour la répartition des chances produites par la société. Le "corps à corps" de deux élites monopolistes et rivales, de force à peu près égale, représentant deux ou plusieurs couches privilégiées plus ou moins figées, leur enlevait toute possibilité de prendre conscience de l'évolution de la société dans son ensemble, évolution qui introduisait l'augmentation des chances de puissance et le renforcement de la puissance sociale de couches jusque-là non privilégiées. D'autre part, dans une telle situation, les adversaires ont intérêt, en dépit de leur antagonisme, à exclure les groupes non privilégiés de la participation au contrôle des monopoles essentiels de l'Etat et aux chances de puissance qu'implique ce contrôle⁸⁷⁵.

Ces lignes qui figurent parmi les toutes dernières de *La société de cour*, nous rappellent que le facteur important pour envisager la transformation d'un modèle de domination politique, réside dans « l'augmentation des chances de puissance et le renforcement de la puissance sociale de couches jusque-là non privilégiées » et dans le fait qu'elles aspirent elles aussi à participer aux « monopoles essentiels de l'Etat et aux chances de puissance qu'implique ce contrôle ». Transposée au cas russe, cette remarque conduit à penser que si une évolution significative du modèle de domination politique russe devait survenir – dans le sens d'une plus grande égalisation des statuts dans les rapports politiques en public –, le mécanisme central en serait non pas la révolte « romantique » des magnats mais la montée en puissance d'une classe moyenne. En l'absence d'une telle transformation morphologique de la société, il n'y a pas vraiment de raison que les contraintes pesant sur les élites, dans le microcosme des médias, s'allègent.

⁸⁷⁵ N. Elias, *La société de cour*, *op. cit.*, p. 315-316.

Bibliographie

ALDRIN Philippe, « L'impensé social des rumeurs politiques. Sur l'approche dominocentrique du phénomène et son dépassement », *Mots*, 2010, n° 92, p. [En ligne].

APPEL Hilary, *A new capitalist order: privatization & ideology in Russia & Eastern Europe*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2004.

ATKINSON Max, *Our masters' voices*, London, Methuen & Co, 1984.

BARBOT Janine, « Entre soi et face aux autres. La réunion hebdomadaire d'Act-Up », *Politix*, 1995, vol. 8, n° 31, p. 113-123.

BARTHE Yannick, DE BLIC Damien, HEURTIN Jean-Philippe, LAGNEAU Éric, LEMIEUX Cyril, LINHARDT Dominique, MOREAU DE BELLAING Cédric, REMY Catherine et TROM Danny, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 3, n° 103, p. 175-204.

BARTHELEMY Michel, « Voir et dire l'action : La normalisation des comportements des jeunes artistes » dans Louis Quéré et Patrick Pharo (eds.), *Les formes de l'action*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 195-226.

BARTHELEMY Michel et QUERE Louis, *La mesure des événements publics : Structure des événements et formation de la conscience publique*, Paris, Centre d'Etude des Mouvements Sociaux, E.H.E.S.S., 1991.

BAVELAS Janet Beavin, BLACK Alex, BRYSON Lisa et MULLETT Jennifer, « Political equivocation: a situational explanation », *Journal of Language and Social Psychology*, 1988, vol. 7, n° 2, p. 137-145.

BECKER Howard S., *Sociological Work: Method and Substance*, Chicago, Aldine Publishing Company, 1970.

BECKER Howard S., « Whose Side Are We On? », *Social Problems*, 1967, vol. 14, n° 3, p. 239-247.

BERKOWITZ Dan, « TV News Sources and News Channels: A Study in Agenda-Building », *Journalism Quarterly*, 1987, vol. 64, p. 508-513.

BEUMERS Birgit, « The serialisation of culture, or the culture of serialisation » dans Birgit Beumers, Stephen Hutchings et Natalia Rulyova (eds.), *The Post-Soviet Russian Media*, Oxon, Routledge, 2009, p. 159-177.

BLIC Damien DE et LEMIEUX Cyril, « Le scandale comme épreuve », *Politix*, 2005, vol. 71, n° 3, p. 9-38.

BLUM-KULKA Shoshana, « The dynamics of political interview », *Text*, 1983, vol. 3, n° 2, p. 131-153.

BOLTANSKI L. et THEVENOT L., *De la justification: les économies de la grandeur*, Paris, Éditions Gallimard, 1991.

BOLTANSKI Luc, *Distant Suffering: Morality, Media and Politics*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 2004.

- BOLTANSKI Luc, DARRE Yann et SCHILTZ Marie-Ange, « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, vol. 51, p. 3-40.
- BOLTANSKI Luc et GODET Marie-Noël, « Messages d'amour sur le Téléphone du dimanche », *Politix*, 1995, vol. 8, n° 31, p. 30-76.
- BOUBEE Nicole, « La méthode de l'autoconfrontation : une méthode bien adaptée à l'investigation de l'activité de recherche d'information ? », *Études de communication*, 2010, vol. 35, n° 20, p. 47-60.
- BOURDIEU Pierre et SAINT-MARTIN Monique, « Le patronat », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, vol. 20-21, p. 3-82.
- BOVET Alain et TERZI Cédric, « Montrer et accomplir l'ordre politique. Ethnographie d'un débat à la télévision suisse romande » dans Mathieu Berger, Daniel Cefaï et Carole Gayet-Viaud (eds.), *Du civil au politique : Ethnographies du vivre-ensemble*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 231-255.
- BULL Peter, ELLIOTT Judy, PALMER Derrol et WALKE Libby, « Why politicians are three-faced: The face model of political interviews », *British Journal of Social Psychology*, 1996, vol. 35, p. 267-284.
- BURRETT Tina, *Television and Presidential Power in Putin's Russia*, Oxon, Routledge, 2011.
- CALLON Michel et LATOUR Bruno, « Le grand Léviathan s'apprivoise-t-il ? » dans Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour (eds.), *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, 2006, p. 11-32.
- CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe et LEMIEUX Cyril, « Parler en public », *Politix*, 1995, vol. 8, n° 31, p. 5-19.
- CARDON Dominique, HEURTIN Jean-Philippe, OLIVIER Martin, PHARABOD Anne-Sylvie et ROZIER Sabine, « Les formats de la générosité : trois explorations du Téléthon », *Réseaux*, 1999, vol. 17, n° 95, (coll. « Sciences, malades et espace public »), p. 15-105.
- CEFAÏ Daniel, « L'engagement ethnographique : L'introduction » dans Daniel Cefaï (ed.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 7-21.
- CEFAÏ Daniel, *Pourquoi se mobilise-t-on ?*, Paris, La Découverte, 2007.
- CEFAÏ Daniel, « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », *Réseaux*, 1996, vol. 14, n° 75, p. 43-66.
- CEFAÏ Daniel et PASQUIER Dominique, « Introduction à "Le sens du public" » dans Daniel Cefaï et Dominique Pasquier (eds.), *Le sens du public : Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 13-59.
- CHARRON Jean, « Les médias et les sources. Les limites du modèle de l'agenda-setting », *Hermès*, 1995, vol. 3, n° 17-18, p. 73-92.
- CHEBANKOVA Elena, « The State and the public sphere in Russia », *Demokratizatsiya the Journal of Post-Soviet Democratization*, 2011, vol. 19, n° 4, p. 317-342.

- CHUPIN Ivan et DAUCE Françoise, « Par-delà la contrainte politique ? La banalité des bifurcations dans les carrières journalistiques en Russie contemporaine », *Réseaux*, 2016, n° 199, p. 132-154.
- CLAVERIE Elisabeth, « Voir apparaître » dans Jean-Luc Petit (ed.), *L'événement en perspective*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1991, p. 157-176.
- CLAYMAN Steven E., « Answers and evasions », *Language in Society*, 2001, vol. 30, n° 3, p. 403-442.
- CLAYMAN Steven E. et HERITAGE John, *The News Interview: Journalists and Public Figures on the Air*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- DAUCE Françoise, *Le Journalisme en Ligne en Russie: Les Contraintes Ordinaires du Contrôle Politique*, Paris, Centre d'Études et de Recherches Internationales (coll. « Les études du CERI »), 2014.
- DAUCE Françoise, *Une paradoxale oppression. Le pouvoir et les associations en Russie*, Paris, CNRS Editions, 2013.
- DAVIES Jeff, « Digital Betacam - sistema i ee preimuchestva (Digital Betacam - système et ses avantages) », *625*, 1993, n° 4.
- DAYAN Daniel, « Télévision : le presque-public », *Réseaux*, 2000, vol. 18, n° 100, p. 427-456.
- DAYAN Daniel et KATZ Elihu, *Media Events: The Live Broadcasting of History*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1992.
- DELMOTTE Florence, « La sociologie historique de Norbert Elias », *Cahiers philosophiques*, 2012, vol. 1, n° 128, p. 42-58.
- DELMOTTE Florence, « Beyond Epistemological Ambiguities: The Political Relevance of Elias Today », *Cambio : rivista sulle trasformazioni sociali*, 2011, vol. 1, n° 2, p. 17-23.
- DELMOTTE Florence, « When European Studies Meets The American Civilizing Process: A Short Tribute to Stephen J. Mennell. », *Human Figurations : long-term perspectives on the human condition*, vol. 5, n° 2, p. 1-10.
- DESCOMBES Vincent, « La confusion des langues », *Enquête [En ligne]*, 1998, vol. 6.
- DESERT Myriam, « Les entrepreneurs et la régulation économique » dans *La Russie contemporaine*, Paris, Fayard (coll. « Grandes études internationales »), 2010, p. 253-262.
- DEWEY John, *Experience and Nature*, London, George Allen and Unwin, Ltd., 1929.
- DODIER Nicolas, « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, 1993, vol. 11, n° 62, p. 63-85.
- DODIER Nicolas et BASZANGER Isabelle, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 1997, vol. 38, n° 1, p. 37-66.
- DOMHOFF G. William, *The Bohemian Grove and Other Retreats: A Study in Ruling-Class Cohesiveness*, New York, Harper & Row, Publishers, 1975.
- DOUGLAS Mary, « Taboo », *Man, Myth, and Magic*, 1979, vol. 20, p. 2767-2771.

- DULONG Renaud, « Les opérateurs de factualité. Les ingrédients matériels et affectuels de l'évidence historique », *Politix*, 1997, vol. 10, n° 39, p. 65-85.
- DURKHEIM Émile, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse : Le système totémique en Australie*, 4e édition., Paris, Les Presses universitaires de France, 1960.
- DUVAL Julien, « Le sens du marché : A propos de l'émission « Capital » (M6) », *Regards Sociologiques*, 2002, n° 23, p. 23-33.
- ELEY Geoff, « Nations, Publics, and Political Cultures: Placing Habermas in the Nineteenth Century » dans Craig Calhoun (ed.), *Habermas and the Public Sphere*, Cambridge (Ma), London, England, The MIT Press, 1992, p. 289-339.
- ELIAS Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, Éditions de l'Aube, 1991.
- ELIAS Norbert, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985.
- ELIAS Norbert, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.
- ELIAS Norbert et SCOTSON John L., *Logiques de l'exclusion: enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard, 1997.
- EMERSON Robert M., « Observational Field Work », *Annual Review of Sociology*, 1981, vol. 7, p. 351-378.
- FADINE A., « L'oligarchie à visage découvert », *Problèmes politiques et sociaux*, 1997, n° 789, p. 46-50.
- FARGE Arlette, *Dire et maldire : L'opinion publique au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.
- FAVAREL-GARRIGUES Gilles, « Mafia Violence and Political Power in Russia » dans Jean-Louis Briquet et Gilles Favarel-Garrigues (eds.), *Organized Crime and States: The Hidden Face of Politics*, New York, Palgrave Macmillan, 2010, p. 147-171.
- FAVAREL-GARRIGUES Gilles, *La police des mœurs économiques. De l'URSS à la Russie*, Paris, CNRS Editions, 2007.
- FAVAREL-GARRIGUES Gilles, « Vladimir Poutine et la monopolisation du pouvoir », *L'Économie politique*, 2004, n° 21, p. 6-16.
- FAVAREL-GARRIGUES Gilles et ROUSSELET Kathy, *La société russe en quête d'ordre: avec Vladimir Poutine?*, Paris, Autrement, 2004.
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- FRASER Nancy, « Rethinking the Public Sphere: A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy », *Social Text*, 1990, 25/26, p. 56-80.
- GALLIHER John F., « Social Scientists' Ethical Responsibilities to Superordinates: Looking Upward Meekly », *Social Problems*, 1980, vol. 27, n° 3, p. 298-308.
- GAMAN-GOLUTVINA Oxana, « Changes in Elite Patterns », *Europe-Asia Studies*, 2008, vol. 60, n° 6, p. 1033-1050.

- GANS Herbert J., *Deciding What's News: A Study of CBS Evening News, NBC Nightly News, Newsweek, and Time*, New York, Pantheon Books, 1979.
- GARFINKEL H., *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1967.
- GARFINKEL Harold et SACKS Harvey, « On formal structures of practical action » dans Harold Garfinkel (ed.), *Ethnomethodological Studies of Work*, London, New York, Routledge, 1986, p. 157-189.
- GEERTZ Clifford, « La description dense », *Enquête [En ligne]*, 1998, vol. 6.
- GELMAN Vladimir, *Iz ognja da v polymja: rossijskaja politika posle SSSR [Tomber de Charybde en Scylla : la politique russe après l'URSS]*, Sankt-Peterburg, BHV-Peterburg, 2013.
- GLEVAREC Hervé, « Antenne et hors-antenne à France Culture. Introduction de l'auditeur et formes d'engagement dans la parole », *Réseaux*, 1996, vol. 14, n° 77, p. 145-169.
- GLUCKMAN Max, « Gossip and Scandal », *Current Anthropology*, 1963, vol. 4, n° 3, p. 307-316.
- GOFFMAN Erving, *Interaction ritual: Essays on face-to-face behavior*, New York, Anchor Books, 1967.
- GOFFMAN Erving, *The presentation of self in everyday life*, Anchor Books., New York, 1959.
- GOFFMAN Erving, *Frame analysis: An essay on the organization of experience*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1974.
- GOFFMAN Erving, *Frame analysis: an essay on the organization of experience*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1974.
- GOSCILO Helena, « The ultimate celebrity: VVP as VIP objet d'art » dans Helena Gosciło et Vlad Strukov (eds.), *Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic*, New York, Routledge, 2011, p. 29-55.
- GOSCILO Helena et STRUKOV Vlad (eds.), « Introduction to Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic » dans Helena Gosciło et Vlad Strukov (eds.), *Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic*, New York, Routledge, 2011, p. 1-26.
- GREATBATCH David, « A turn-taking system for British news interviews », *Language in Society*, 1988, vol. 17, n° 3, p. 401-430.
- GRICE Paul, « Logic and conversation » dans Peter Cole et Jerry L. Morgan (eds.), *Syntax and Semantics*, New York, Academic Press, 1995, vol.3, Speech Acts, p. 41-58.
- HABERMAS Jürgen, *L'espace public : Archéologie de la Publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.
- HALL Stuart, « Encoding, Decoding » dans Stuart Hall, Dorothy Hobson, Andrew Love et Paul Willis (eds.), *Culture, Media, Language*, London, Hutchinson, 1980, p. 128–138.
- HALL Stuart, CRITCHER Chas, JEFFERSON Tonny, CLARKE John et ROBERTS Brian, *Policing the Crisis : Mugging, the State, and Law and Order*, London, Macmillan, 1978.

- HALLIN Daniel C. et MANCINI Paolo, *Comparing Media Systems: Three Models of Media and Politics*, Cambridge, MA, Cambridge University Press, 2004.
- HANSON Philip et TEAGUE Elizabeth, « Big Business and the State in Russia », *Europe-Asia Studies*, 2005, vol. 57, n° 5, p. 657-680.
- HARRIS Sandra, « Evasive action: how politicians respond to questions in political interviews » dans Paddy Scannell (ed.), *Broadcast Talk*, London, Routledge, 1991, p. 76-99.
- HERITAGE John, « Analyzing news interviews: Aspects of the production of talk for an overhearing audience » dans Teun van Dijk (ed.), *Discourse and Dialogue*, Academic Press., London, 1985, vol.3, p. 95-117.
- HERITAGE John, *Garfinkel and Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press, 1984.
- HEURTIN Jean-Philippe, « L'autorité du présent. Essai de reconstruction du concept de charisme de fonction », *L'Année sociologique*, 2014, vol. 64, n° 1, p. 123-169.
- HEURTIN Jean-Philippe, *L'espace public parlementaire. Essai sur les raisons du législateur*, Paris, PUF, 1999.
- HOFFMAN David E., *The Oligarchs: Wealth And Power In The New Russia*, New York, PublicAffairs, 2002.
- HUBÉ Nicolas, « Understanding the off-the-record as a social practice: German press-politics relations seen from France », *Laboratorium*, 2017, vol. 9, n° 2, p. 59–81.
- HUTCHINGS Stephen et RULYOVA Natalia, *Television and Culture in Putin's Russia*, Oxon, Routledge, 2009.
- JUCKER Andreas H., *News Interviews. A Pragmalinguistic Analysis*, Amsterdam, Benjamins, 1986.
- KACHKAEVA Anna, « Lidery Rossii na televisionnom ekrane [Les leaders de la Russie à l'écran télévisuel] », *Vestnik obchestvennogo mnenia*, 2011, vol. 107, n° 1, p. 63-86.
- KACHKAEVA Anna, « Novejchaja istoria rossijskogo televidenia (1985-2004) (L'histoire contemporaine de la télévision russe) » dans Jasen Zassoursky (ed.), *Teleradioefir: istoria i sovremennost*, Moscou, Aspekt-press, 2005, p. 36-54.
- KACIAF Nicolas, « L'Objectivation du rapport aux sources dans les pages « Politiques » des quotidiens » dans Jean-Baptiste Legavre et Pascal Dauvin (eds.), *Les Publics des journalistes*, Paris, La Dispute, 2007.
- KANTOROWICZ Ernst, *The King's Two Bodies: A Study in Mediaeval Political Theology*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1957.
- KIRIYA Ilya et DEGTEREVA Elena, « Russian TV market: Between state supervision, commercial logic and simulacrum of public service », *Central European Journal of Communication*, 2010, vol. 3, 1(4), p. 37-51.
- KOLTSOVA Olessia, *News Media and Power in Russia*, Oxon, Routledge, 2006.
- KRICHTANOVSKAIA Olga, *Anatomija rossijskoj eliti*, Moskva, Zakharov, 2004.

LAGNEAU Éric, « Entre traçabilité et confidentialité. L'identification des sources à l'AFP : un jeu d'ombre et de lumière » dans Jean-Baptiste Legavre (ed.), *L'informel pour informer: Les journalistes et leurs sources*, Editions L'Harmattan., Paris, 2014, p. 139-164.

LAGNEAU Éric, « Ce que Ségolène Royal n'a pas assez vu. L'AFP entre réalismes politique et économique », *Réseaux*, 2009, vol. 5, n° 157-158, p. 13-59.

LAGNEAU Éric, « Le style agencier et ses déclinaisons thématiques : L'exemple des journalistes de l'agence France Presse », *Réseaux*, 2002, vol. 1, n° 111, p. 58-100.

LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2007.

LATOUR Bruno, *La science en action : Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Éditions La Découverte, 1989.

LE MOIGNE Nicolas, « L'affaire Eulenburg : homosexualité, pouvoir monarchique et dénonciation publique dans l'Allemagne impériale (1906-1908) », *Politix*, 2005, vol. 3, n° 71, p. 83-106.

LEGAVRE Jean-Baptiste, « Entre conflit et coopération. Les journalistes et les communicants comme « associés-rivaux » », *Communication & langages*, 2011, n° 167, p. 105-123.

LEGAVRE Jean-Baptiste, « Off the record. Mode d'emploi d'un instrument de coordination », *Politix*, 1992, vol. 5, n° 19, p. 135-158.

LEMIEUX Cyril, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 2018.

LEMIEUX Cyril, « Jugements en action, actions en jugement. Ce que la sociologie des épreuves peut apporter à l'étude de la cognition » dans Fabrice Clément et Laurence Kaufmann (eds.), *La sociologie cognitive*, Paris, Orphys et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2011, p. 249-274.

LEMIEUX Cyril, *La subjectivité journalistique*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010.

LEMIEUX Cyril, *Le devoir et la grâce*, Paris, Economica, 2009.

LEMIEUX Cyril, « De la théorie de l'habitus à la sociologie des épreuves : relire L'expérience concentrationnaire » dans Liora Israël et Danièle Voldman (eds.), *Michael Pollak : de l'identité blessée à une sociologie des possibles*, Bruxelles, Editions Complexe, 2008, p. 179-205.

LEMIEUX Cyril, « De certaines différences internationales en matière de pratiques journalistiques : Comment les décrire ? Comment les expliquer ? » dans Jean-Baptiste Legavre (ed.), *La presse écrite : objet(s) délaissé(s) ?*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 29-51.

LEMIEUX Cyril, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Éditions de Métailié, 2000.

LEVINTOVA Ekaterina, « Glamorous politics or political glamour? Content analysis of political coverage in Russian glossy magazines », *Communist and Post-Communist Studies*, 2013, vol. 46, n° 4, p. 503-511.

LILTI Antoine, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014.

- LINHARDT Dominique, « L'État et ses épreuves. Éléments d'une sociologie des agencements étatiques », *Clio@Thémis. Revue électronique d'histoire du droit*, 2009, n° 1.
- LIPMAN Maria, « Russia's Nongovernmental media under assault », *Demokratizatsiya*, 2014, vol. 22, n° 2, p. 179-190.
- LITOVSKAIA Maria et SHABUROVA Olga, « Russian glamour and its representations in post-Soviet mass media » dans Arja Rosenholm, Kaarle Nordenstreng et Elena Trubina (eds.), *Russian Mass Media and Changing Values*, Oxon, Routledge, 2011, p. 193-208.
- LIVINGSTONE Sonia et LUNT Peter, *Talk On Television : Audience Participation and Public Debate*, London, Routledge, 1994.
- LYNCH Michael, *Scientific practice and ordinary action*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 1993.
- MACFADYEN David, *Russian Television Today*, New York, Routledge, 2008.
- MANOFF Robert Karl et SCHUDSON Michael, « Reading the News » dans Robert Karl Manoff et Michael Schudson (eds.), *Reading the News*, New York, Pantheon Books, 1986, p. 3-8.
- MEAD George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006.
- MENNELL Stephen, *The American Civilizing Process*, Cambridge, MA, Polity Press, 2007.
- MENZEL Birgit, « Glamour Russian Style: The Putin Era », *Russian Analytical Digest*, 2013, n° 126, p. 6-10.
- MENZEL Birgit, « Russian Discourse on Glamour », *Kultura. Russian cultural review*, 2008, n° 6, p. 4-8.
- MERTON Robert K., *Social Theory and Social Structure*, New York, The Free Press, 1968.
- MESROPOVA Olga, « "The Discreet Charm of the Russian Bourgeoisie": Oksana Robski and Glamour in Russian Popular Literature », *The Russian Review*, 2009, vol. 68, n° 1, p. 89-101.
- MIKHAILOVA Natalia, « Modern Russian entertainment TV : 'Live well now – ask me how!' » dans Arja Rosenholm, Kaarle Nordenstreng et Elena Trubina (eds.), *Russian Mass Media and Changing Values*, Oxon, Routledge, 2011, p. 175-192.
- MIKHAILOVA Tatiana, « Glamour à la Oksana Robski » dans Helena Gosciolo et Vlad Strukov (eds.), *Celebrity and Glamour in Contemporary Russia: Shocking chic*, New York, Routledge, 2011, p. 90-104.
- MOLOTCH Harvey L. et LESTER Marilyn, « Informer : une conduite délibérée de l'usage stratégique des événements », *Réseaux*, 1996, vol. 14, n° 75, p. 23-41.
- MOLOTCH Harvey L., PROTESS David L., GORDON Margaret T. et PALETZ David L., « The Media-Policy Connection: Ecologies of News » dans *Political Communication Research*, s.l., Praeger, 1987, p. 41-61.
- MONTGOMERY Martin, « The Discourse of the Broadcast News Interview : A Typology », *Journalism Studies*, 2008, vol. 9, n° 2, p. 260-277.

- NADER Laura, « Up the Anthropologist: Perspectives Gained from Studying Up » dans Dell Hymes (ed.), *Reinventing Anthropology*, New York, Pantheon Books, 1972, p. 284-311.
- NOLLET Jérémie, « Les communicateurs de ministère : Entre champs bureaucratique et journalistique » dans Ivan Chupin et Jérémie Nollet (eds.), *Journalisme et dépendances*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 161-185.
- PADIOLEAU Jean G., « Système d'interaction et rhétoriques journalistiques », *Sociologie du travail*, 1976, vol. 18, n° 3, p. 256-282.
- PALMER Michael, « L'information agencée, fin de siècle. Visions du monde et discours en fragments », *Réseaux*, 1996, vol. 14, n° 75, p. 87-110.
- PAPPE Iakov et GALUKHINA Iana, *Rossiïskij krupnyj biznes*, Moskva, Izdatel'skiï dom GU VShÈ, 2009.
- PARSONS Talcott et SHILS Edward A., *Towards a General Theory of Action*, Cambridge (Ma), Harvard University Press, 1962.
- PETROV Nikolay, LIPMAN Maria et HALE Henry E., « Three dilemmas of hybrid regime governance: Russia from Putin to Putin », *Post-Soviet Affairs*, 2013.
- PHARO Patrick, *Le sens de l'action et la compréhension d'autrui*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, 1991, n° 3, p. 120-133.
- POLLNER Melvin, *Mundane reason*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- POMERANTZ Anita, « Telling my side: "Limited access" as a "fishing" device », *Sociological Inquiry*, 1980, n° 50, p. 186-198.
- QUERE Louis, « Le travail des émotions dans l'expérience publique. Marées vertes en Bretagne » dans Daniel Cefaï et Cédric Terzi (eds.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, EHESS, 2012, p. 135-162.
- QUERE Louis, « La structure cognitive et normative de la confiance », *Réseaux*, 2001, vol. 4, n° 108, p. 125-152.
- QUERE Louis, « Action située et perception du sens » dans Michel De Fornel et Louis Quéré (eds.), *La logique des situations : Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1999, p. 301-338.
- QUERE Louis, « Agir dans l'espace public : L'intentionnalité des actions comme phénomène social » dans Louis Quéré et Patrick Pharo (eds.), *Les formes de l'action*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 85-112.
- QUERE Louis, « L'argument sociologique de Garfinkel », *Réseaux*, 1987, vol. 5, n° 27, p. 97-136.
- REMY Catherine, « Ni cliché, ni séquence : S'arrêter sur l'image », *Ethnologie française*, 2007, vol. 37, n° 1, p. 89-95.

- RIUTORT Philippe, « Les nouveaux habits du journalisme économique », *Hermès*, 2006, vol. 1, n° 44, p. 135-141.
- RIVERA Sharon Werning et RIVERA David W., « The Russian Elite under Putin: Militocratic or Bourgeois? », *Post-Soviet Affairs*, 2006, vol. 22, n° 2, p. 125-144.
- ROMANO Carlin, « The Grisly Truth about Bare Facts » dans Robert Karl Manoff et Michael Schudson (eds.), *Reading the News*, New York, Pantheon Books, 1986, p. 38-78.
- RUDOVA Larissa, « Uniting Russia in Glamour », *Kultura. Russian cultural review*, 2008, n° 6, p. 2-3.
- RYLE Gilbert, *Collected Papers*, London, Hutchinson (coll. « t. II: Collected Essays 1929-1968 »), 1971.
- SACKS Harvey, SCHEGLOFF Emanuel A. et JEFFERSON Gail, « A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation », *Language*, 1974, vol. 50, n° 4, p. 696-735.
- SAKWA Richard, « Putin's Leadership: Character and Consequences », *Europe-Asia Studies*, 2008, vol. 60, n° 6, p. 879-897.
- SCHEGLOFF Emanuel A., « From interview to confrontation: Observations of the Bush/Rather encounter », *Research on Language and Social Interaction*, 89 1988, vol. 22, p. 215-240.
- SCHEGLOFF Emanuel A. et SACKS Harvey, « Opening Up Closings », *Semiotica*, 1973, vol. 8, p. 289-327.
- SCHLESINGER Philip, ZEITLIN Edith et RIZZI Suzanne, « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme », *Réseaux*, 1992, vol. 10, n° 51, p. 75-98.
- SCHUDSON Michael, *The Power of News*, Cambridge (Ma), London, England, Harvard University Press, 1995.
- SCHUDSON Michael, « Question authority: a history of the news interview in American journalism, 1860s-1930s », *Media, Culture & Society*, 1994, vol. 16, p. 565-587.
- SCHÜTZ Albert, « The Well-informed Citizen: An Essay on the Social Distribution of Knowledge », *Social Research*, 1946, vol. 13, n° 4, p. 463-478.
- SHARROCK Wes et WATSON Rodney D., « L'unité du faire et du dire : L'action et l'organisation sociales comme phénomènes observables et descriptibles » dans Louis Quéré et Patrick Pharo (eds.), *Les formes de l'action*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990, p. 227-254.
- SHIBUTANI Tamotsu, *Impovised News: a sociological study of rumor*, Indianapolis, New York, The Bobbs-Merrill Company, Inc., 1966.
- SIGAL Leon V., « Who? Sources Make the News » dans Robert Karl Manoff et Michael Schudson (eds.), *Reading the News*, New York, Pantheon Books, 1986, p. 9-37.
- SITNIKOV V., *Tehnika i tehnologia smi (Technique et technologie des médias)*, Moscou, Eksmo, 2004.

- SOLDATOV Andrei et BOROGAN Irina, *The New Nobility: The Restoration of Russia's Security State and the Enduring Legacy of the KGB*, New York, PublicAffairs, 2010.
- STIVERS Tanya, MONDADA Lorenza et STEENSIG Jakob, « Knowledge, Morality and Affiliation in Social Interaction » dans *Rights, Responsibilities and Accountability*, s.l., Cambridge University Press, 2011, p. 3-26.
- TAYLOR Charles, *Philosophical Arguments*, Cambridge (Ma), Harvard University Press, 1995.
- THEUREAU Jacques, « Les entretiens d'autoconfrontation et de remise en situation par les traces matérielles et le programme de recherche « cours d'action » », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2010, vol. 4, n° 2, p. 287-322.
- TREISMAN Daniel, « Presidential Popularity in a Hybrid Regime: Russia under Yeltsin and Putin », *American Journal of Political Science*, 2011, vol. 55, n° 3, p. 590-609.
- TREISMAN Daniel, « Putin's Silovarchs », *Orbis*, 2007, vol. 51, n° 1, p. 141-153.
- TUCHMAN Gaye, *Making News: A Study in the Construction of Reality*, New York, The Free Press, 1978.
- TUCHMAN Gaye, « Making News by Doing Work: Routinizing the Unexpected », *American Journal of Sociology*, 1973, vol. 79, n° 1, p. 110-131.
- VERMERSCH Pierre, « L'explicitation de l'action », *Cahiers de Linguistique Sociale*, 1996, 28/29, p. 112-120.
- VOLKOV Vadim, *Silovoe predprinimatelstvo : XXI vek ekonomiko-sotsiologicheskii analiz*, Saint-Pétersbourg, Izdatel'stvo Evropeiskogo universiteta, 2012.
- WARNER Michael, « The Mass Public and the Mass Subject » dans Craig Calhoun (ed.), *Habermas and the Public Sphere*, Cambridge (Ma), London, England, The MIT Press, 1992, p. 377-401.
- WARNER Michael, *The Letters of the Republic: Publication and the Public Sphere in Eighteenth-Century America*, Cambridge (Ma), London, England, Harvard University Press, 1990.
- WEAVER David et ELLIOTT Swanzy Nimley, « Who sets the agenda for the media : A study of local agenda-building », *Journalism Quarterly*, 1984, vol. 62, p. 87-94.
- WEBER Max, *Economie et société*, Paris, Plon, 1995, vol.1.
- WEIZMAN Elda, « Positionnement par le défi : les négociations des rôles dans l'interview télévisée », *Questions de communication*, 2006, vol. 9, p. 135-149.
- WHITE Stephen et MCALLISTER Ian, « The Putin Phenomenon », *Journal of Communist Studies and Transition Politics*, 2008, vol. 24, n° 4.
- WIEDER D. Lawrence, *Language and Social Reality : The Case of Telling the Convict Code*, The Hague, Paris, Mouton, 1974.
- WILSON Thomas P., « Conceptions of Interaction and Forms of Sociological Explanation », *American Sociological Review*, 1970, vol. 35, n° 4, p. 697-710.

WOOD Elizabeth A., « Hypermasculinity as a Scenario of Power », *International Feminist Journal of Politics*, 2016.

WOUTERS Cas, « The Civilizing of Emotions: Formalization and Informalization » dans *Theorizing Emotions: Sociological Explorations and Applications*, Frankfurt, New York, Campus Verlag, 2009, p. 169-194.

YURCHAK Alexei, *Eto bilo navsegda poka ne konchilos'*, Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, 2014.

ZABRODKINA Ekaterina et PASYNKOVA Veronika, « «Hard to Be a God»: the Evolution of Political Images of Vladimir Putin », *Upravlencheskoje konsultirovanie*, 2016, n° 2, p. 43-50.

ZASSOURSKY Ivan, *Media and power in post-Soviet Russia*, New York, M. E. Sharpe, Inc., 2004.

ZOUDINE Alexej, « Oligarkhija kak politicheskaja problema rossijskogo postkommunizma [Oligarchie comme problème politique du postcommunisme russe] », *Obchestvennija nauki i sovremennost'*, 1999, n° 1, p. 45-65.

Sources

Presse

1. Arut'unova Viktoria, « Oligarhi popalis' na priem », Kommersant, 24/01/2001 (<https://www.kommersant.ru/doc/135538>)
2. Bayer Aleksei, « Domotkannaja demokratija », Vedomosti, 11/12/2003 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2003/12/11/globalist-domotkanaya-demokratiya>)
3. Butrin Dmitri, Sapozhnikov Petr, « Prichli za Ukosom », Kommersant, 03/07/2003 (<https://www.kommersant.ru/doc/393231>)
4. Dzis'-Voinarovskij Nikolai, « Hodorkovskij mezhdru t'urmoj i emigratsiej », Lenta.ru, 27/10/2003 (<https://lenta.ru/articles/2003/10/27/hodorkovskij/>)
5. Fedorine Vladimir, « Koalitsia 2008 », Vedomosti, 25/03/2005 (<https://www.vedomosti.ru/opinion/articles/2005/03/28/koaliciya-2008>)
6. Fed'ukin Igor', « Otniat' i podelit' », Vedomosti, 11/07/2003 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2003/07/18/otnyat-i-podelit>)
7. Germanovitch Aleksei, Anton Charkin, « Oligarhov b'ut? », Vedomosti, 30/03/2000 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2000/03/30/oligarhov-byut>)
8. Gernot Erler, « Tomografia odnogo politicheskogo skandala », Frankfurter Rundschau, 25.05.2004 (<https://inosmi.ru/inrussia/20040525/209819.html>)
9. Glasser Susan B., « Dva videnia Rossii », The Washington Post, 05/11/2003 (<https://inosmi.ru/inrussia/20031105/198608.html>)
10. Kozyrev Mikhail, « Vechii Oleg : biogragfia Deripaski », Forbes.ru, 26/08/2009 (<http://www.forbes.ru/ekonomika/lyudi/7207-veshchii-oleg-biografiya-deripaski>)
11. Kolesnikov Andrei, « Au besoin on connaît le cercle (krug poznaets'a v bede) », Kommersant, 24/12/2015 (<https://www.kommersant.ru/doc/2884690>)
12. Kiselev Evgueni, « Interv'u s Dmitriem Ziminim », Moskovskie Novosti, 28/10/2003
13. Kutouzov Roman, « Oligarhi », Forbes.ru, 20/10/2010 (<http://www.forbes.ru/svoibiznes/58533-oligarhi>)
14. Kucher Stanislav, « Neskuchnoe posleslovie k s'uzhetu o bedre Primakova », Snob, 27/06/2015 (<https://snob.ru/profile/28436/blog/94553>)
15. Loubnina Yana, « Vse krupnie biznesmeni usvoili urok », Kommersant, 24/04/2012 (<https://www.kommersant.ru/doc/1923120>)

16. Levin Konstantin, « Scenarij dl'a oligarhov », Kommersant, n. 137, 28/07/2000 (<https://www.kommersant.ru/doc/154111>)
17. Maximov Andrei, « Velikan », Rossijskaja gazeta, 29/11/2015 (<https://rg.ru/2015/11/30/maksimov.html>)
18. Nikolaeva Daria, « R'adi rossiiskih milliarderov rede'ut », Kommersant, 16/10/2014 (<https://www.kommersant.ru/doc/2590464>)
19. Portnikov Vitali, « Edinstvennij oligarh », Vedomosti, 01/03/2000 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2000/03/01/edinstvennyj-oligarh>)
20. Portnikov Vitali, « Stoli i stulia », Vedomosti, 26/06/2000 (<https://www.vedomosti.ru/newspaper/articles/2000/07/26/stol-i-stulya>)
21. Romanova Olga, « Chachlichnij pakt i delo Vekselberga », Novaya gazeta, n. 99, 07/09/2016 (<https://www.novayagazeta.ru/articles/2016/09/07/69770-shashlychnyy-pakt-i-delo-vekselberga>)
22. Rostova Natalia, « Kak pressa izbirala prezidenta », Radio Svoboda, 03/07/2016 (<https://www.svoboda.org/a/27835237.html>)
23. Roubine Mikhail, « Putin pohvalil milliarderov za pravilnoe povedenie v krizis », RBC, 24/12/2015, (<http://www.rbc.ru/politics/24/12/2015/567c297f9a7947edaa0d35d0>)
24. Rynska Bozhena, « Gadami budem? », Gazeta.ru, 11/10/2011 (<https://www.gazeta.ru/lifestyle/bozhena/3797074.shtml>)
25. Rynska Bozhena, « Okonchatel'no vichlo iz modi » ; Gazeta.ru, 30/12/2010 (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3483130.shtml>)
26. Rynska Bozhena, « Pol litra serebrianogo dozhd'a », Gazeta.ru, 24/02/2010, (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3329005.shtml>)
27. Rynska Bozhena, « Sami razberemsa », Gazeta.ru, 06/10/2010 (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3426433.shtml>)
28. Rynska Bozhena, « Smert' glamurnogo kolhoza » Gazeta.ru, 23/11/2009 (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3290191.shtml>)
29. Rynska Bozhena, « I sevruzhina, i konstitutsia », Gazeta.ru, 29/12/2011 (<https://www.gazeta.ru/lifestyle/bozhena/3952089.shtml>)
30. Rynska Bozhena, « Uhozhenie l'udi sozreli dl'a protesta », Gazeta.ru, 22.02.2011, (<https://www.gazeta.ru/column/rynska/3534309.shtml>)
31. Rostova Natalia, « Kak pressa izbirala prezidenta », Radio Svoboda, 03/07/2016 (<https://www.svoboda.org/a/27835237.html>)

32. Tichomirowa Katja, « Kremlin menace aux grands entrepreneurs (Kreml' ugrozhaet krupnomu biznesu), Berliner Zeitung, 14.07.2003 (<https://inosmi.ru/inrussia/20030714/186830.html>)
33. Trosnikov Igor, « Opération oligarque (operatsia oligarh) », Kommersant Dengi, n. 28, 19/07/2000 (<https://www.kommersant.ru/doc/24607>)
34. Trosnikov Igor, « Chetyre versii aresta Gusinskogo », Kommersant, 21/06/2000 (<https://www.kommersant.ru/doc/24508>)
35. Vardoul Nikolai, « Viakhirev sledujuchij », Kommersant, n. 117, 30/06/2000 (<https://www.kommersant.ru/doc/152021>)
36. Walker Shaun, « Vladimir Putin nashel svo'u strast' », article du Independent traduit par Inosmi, 13/12/2010 (<https://inosmi.ru/politic/20101213/164874808.html>)
37. « Bankformirovania: igra bez pravil », Kommersant, 10/08/1997 (<https://www.kommersant.ru/doc/2285268>)
38. « Chego zhe bole », Kommersant, 29/10/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/228993>)
39. « Peredelai oligarha », Vedomosti, 10/10/2005
40. « Samii pokornii s'adet poslednim) », Novaya gazeta, n. 48, 03/07/2003 (<https://www.novayagazeta.ru/articles/2003/07/07/18000-samy-pokornyy-syadet-poslednim>)
41. « Voina v priamom efire », Kommersant, 27/07/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/15766>)
42. « Z'uganov o prezidente », Kommersant, 10/02/1999 (<https://www.kommersant.ru/doc/212740>)
43. Interview avec Mikhail Barchevsky à la radio Echo Moskvi, émission Osoboe mnenie, 20/07/2010 (<https://echo.msk.ru/programs/personalno/696638-echo/>)
44. Interview avec Nikolai Uskov, Nezavisimaja gazeta, 16/11/2007

Livres de fiction, Manuels

1. RYNSKA Bozhena, *Slava Bogu ja VIP*, Moscou, AST, 2008.
2. SOBTCHAK Ksenia et ROBSKI Oksana, *Zamuzh za millionera ili brak vyschego sorta*, Moscou, AST, 2007.
3. *Tehnologia novostei : Style Guide*, Manuel de l'agence de presse Interfax, Moscou, 2013

Annexe 1. Liste des entretiens réalisés

Entretiens réalisés à la chaîne Dozhd

Statut de l'interviewé	Durée de l'entretien
Directrice	2h10
Réalisatrice	1h15
Ex-rédacteur en chef	50 min.
Ex-présentateur de l'émission « Hard Day's Night »	2h50
Chef de rédacteurs, entretien 1	2h10
Chef de rédacteurs, entretien 2	1h50
Productrice de l'émission « Hard Day's Night »	1h10
Réalisateur de l'émission « Hard Day's Night »	35 min.
Ex-rédacteur en chef de la revue Slon, entretien 1	2h10
Ex-rédacteur en chef de la revue Slon, entretien 2	2h30
Ex-rédacteur en chef de la revue Slon, entretien 3	1h45
journaliste de la revue Forbes	1h50
journaliste de la revue Kommersant-Dom	2h40
Journaliste 1, entretien 1	1h20
Journaliste 1, entretien 2	1h
Journaliste 2, entretien 1	2h50
Journaliste 2, entretien 2	1h30
Journaliste 3	1h20
Journaliste 4	2h10

Entretiens réalisés à la chaîne Russie 24

Statut de l'interviewé	Durée de l'entretien
Rédacteur en chef	40 min
Directeur des émissions économiques	2h20
Intervieweuse de l'émission « Mnenie »	1h40
Journaliste 1, entretien 1	2h00

Journaliste 1, entretien 2	40 min.
Journaliste 2	1h10
Journaliste 3	1h
Journaliste 4	2h10

Entretiens réalisés à l'agence de presse Interfax

Statut de l'interviewé	Durée de l'entretien
Directeur exécutif	2h30
Rédacteur en chef	2h10
Journaliste	1h30

Entretiens réalisés aux autres chaînes

Statut de l'interviewé	Durée de l'entretien
Intervieweur à la chaîne 1TV	1h10
Créateur de l'émission « Kapital.ru », chaîne NTV	1h50

Entretiens réalisés avec les professionnels du tourisme

Statut de l'interviewé	Durée de l'entretien
Accompagnatrice 1	1h10
Accompagnatrice 2	1h
Accompagnateur	1h
Conducteur	40 min.
Guide 1	1h20
Guide 2	1h
Guide 3	2h50
Guide 4	1h10
Employée de l'agence de tourisme 1	40 min.
Employée de l'agence de tourisme 2	50 min.
Employé de l'agence de tourisme	1h30

Résumé et mots clefs

Résumé

Comment se constitue un pouvoir politique réputé "absolu" là où dans la séquence historique immédiatement antérieure le chef de l'Etat ne jouissait pas d'une position prééminente ? Norbert Elias avait placé cette énigme au cœur de ses réflexions dans *La société de cour*. L'ambition de cette thèse est de la reprendre à partir d'un tout autre contexte socio-historique et sur une temporalité plus courte : en s'inspirant de la démarche éliásienne mais aussi de la sociologie pragmatique et de certains apports de l'ethnométhodologie, il s'agit de comprendre, d'une manière sociologique, comment, en l'espace d'à peine deux décennies, un rapport de domination politique particulièrement marqué a pu s'instaurer en Russie entre le chef de l'Etat et les magnats de l'économie.

Pour répondre à cette question, la thèse se centre sur une forme particulière de cérémonial où la déférence à l'égard du chef de l'Etat peut être observée publiquement - les interviews télévisées avec des membres des élites économiques - et développe trois arguments. Fondé sur l'analyse d'un corpus d'émissions diffusées sur la chaîne de télévision publique Rossiya 24 et sur celle, « indépendante », Dozhd, aussi bien que sur les entretiens « exégétiques » avec les intervieweurs de deux chaînes, l'enquête démontre que la domination du chef de l'Etat repose pour une part essentielle sur la croyance collective, partagée au sein des élites, en un ensemble de règles – le pacte – qui prescrivent de quelle façon il convient de traiter la personne du Président dans l'espace public. La thèse montre ensuite la place centrale qu'occupent les médias dans la reproduction de l'ordre politique aujourd'hui en Russie. Ceux-ci se présentent comme le théâtre où se constitue la croyance des élites dans le pouvoir « absolu » du président. Afin de le montrer la thèse étudie, à l'aide d'entretiens réalisés avec les journalistes et les responsables des deux chaînes de télévision concernées, le dispositif matériel et organisationnel de ces chaînes. Finalement, à travers l'analyse d'un corpus de données de presse et de documents audiovisuels, la thèse montre que l'effort de soumission au chef de l'Etat, que les membres des élites économiques russes manifestent de plus en plus nettement dans certaines situations publiques à partir des années 2010 s'explique par la transformation de la sensibilité et de l'habitus psychique propre au groupe social des oligarques – transformation elle-même liée à l'évolution de la « balance des pouvoirs » au sein des élites au cours de la décennie 2000.

Mots-clés

Russie ; pouvoir ; domination ; président ; Poutine ; élites économiques ; interview ; télévision ; journalisme ; règles

Summary and key words

Summary

How a political power deemed “absolute” is established where during the previous historical period the chief of the state could not not enjoy such a pre-eminent position? Norbert Elias had placed this question at the heart of his reflections in *The court society*. The idea of this thesis is to apply the Eliasian question to a different socio-historical context. Drawing inspiration from the Eliasian approach, but also from pragmatic sociology and ethnomethodology, this thesis aims to understand how a system of the relations of domination between the head of the state and the tycoons could form in Russia in less than twenty years.

To answer this question, the thesis focuses on a particular form of publicly observable ceremonial of deference towards the head of the state - television interviews with members of the economic elites. The thesis develops three arguments. Based on the analysis of a corpus of programs broadcasted on the public television channel Rossiya 24 and on the "independent" channel Dozhd, as well as on the "exegetical" interviews with interviewers of two channels, the thesis demonstrates that the domination of the head of the state is based on the collective belief, shared among the members of elites, in a set of rules which prescribe how the person of the president should be treated in the public space. Secondly, the thesis shows the central role played by the media in the reproduction of the political order in Russia. The media can be seen as the theater where the belief in the "absolute" power of the president is formed. In order to show this, the thesis studies the organization of the two television channels through interviews with journalists and officials of these channels. Finally, through the analysis of a corpus of press and audio-visual documents, the thesis shows that the effort of submission to the head of the State, that the members of the Russian economic elites manifest more and more clearly in certain public situations in recent years, can be explained by the transformation of their psychic habitus and sensibility. This transformation is related to the evolution of the "balance of powers" within the elites during this decade.

Key words

Russia ; power ; domination ; president ; Putin ; economic elites ; broadcast interview ; television ; journalism ; rules